This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

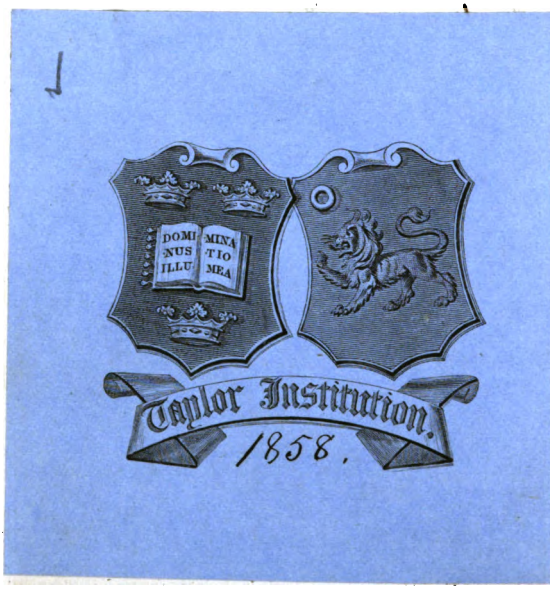
We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

32. b. 11



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

NOUVELLES GENEVOISES

ROSA ET GERTRUDE.

Digitized by Google

L'Éditeur ayant acquis le droit exclusif de publier les ouvrages de R. Topffer, poursuivra comme contrefaçon toute réimpression totale ou partielle de ses ouvrages.

Corbeil, impr. de Crété.

Digitized by Google

NOUVELLES GENEVOISES

ROSA ET GERTRUDE

PAR R. TÖPFFER

NOUVELLE ÉDITION

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE PAR SAINTE-BEUVE

PARIS
VICTOR LECOU, LIBRAIRE-EDITEUR,
Rue du Bouloi, 10.

MDCCCLIII.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR

RODOLPHE TOPFFER[1]

— 1841 —

Il est de Genève, mais il écrit en français, en français de bonne souche et de très-légitime lignée, il peut être dit un romancier de la France. On le contrefait à Paris en ce moment (2) : petite contrefaçon à l'amiable, où n'ont que faire les grandes lois de propriété littéraire qu'on médite, et auxquelles j'avoue pour ma part ne trop rien comprendre. M. Xavier de Maistre, en passant à Paris il y a deux ans, a trahi, a dénoncé M. Topffer, qui déjà n'était pas du tout un inconnu pour ceux qui avaient fait le voyage de Suisse et qui avaient feuilleté au passage les spirituels albums humoristiques nés de son crayon. Mais c'est comme écrivain, comme romancier, que nous l'a livré M. de Maistre ; aux éditeurs friands qui lui demandaient encore un *Lépreux* ou quelque *Prisonnier du Caucase,* il répondait : Prenez du Topffer. En voici donc aujourd'hui, et par échantillons de choix. Nous espérons qu'il réussira, même auprès de nos lecteurs blasés des romans du jour, ne fût-ce que comme une échappée d'une quinzaine à Chamouny.

(1) Cette notice de M. Sainte-Beuve a été publiée en 1847, avec la première édition de *Rosa et Gertrude.* (*Note de l'éditeur.*)

J'étais certes loin de penser, lorsque j'écrivais, il y a cinq ans, ces pages destinées à présenter le charmant auteur genevois à notre public français, qu'elles dussent si'ôt servir d'introduction à ce volume qui ne paraît qu'après lui. Je les reproduis ici telles qu'on les put lire alors, et comme marquant le point de départ, le premier pas de la critique de Paris à sa rencontre. Cinq années avaient suffi pour faire de Topffer un de nos écrivains les plus goûtés et presque les plus populaires. Je le redirai tout à l'heure en complétant ce premier article et en tâchant d'apprécier l'artiste excellent au moment où il a été ravi.

(2) Il s'agissait du volume intitulé *Nouvelles genevoises* (bibliothèque Charpentier). — M. Dubochet a depuis donné de nouvelles éditions avec luxe. Je laisse subsister dans ce travail les indications bibliographiques antérieures, comme pouvant être utiles aux gens du métier.

Digitized by Google

Pour nous, à mesure que nous lisions les pages les plus heureuses de l'auteur genevois, il nous semblait retrouver, au sortir d'une vie étouffée, quelque chose de l'air vif et frais des montagnes; une douce et saine saveur nous revenait au goût, en jouissant des fruits d'un talent naturel que n'ont atteint ni l'industrie ni la vanité. Nous nous disions que c'était un exemple à opposer véritablement à nos œuvres d'ici, si raffinées et si infectées. Mais prenons garde ! ne le disons pas trop. Publier et introduire en une littérature corrompue ces *Nouvelles genevoises*, de l'air dont Tacite a donné ses *Mores Germanorum*, ce serait les compromettre tout d'abord. Qu'on veuille donc n'y voir, si on l'aime mieux, qu'une variété au mélange, un assaisonnement de plus.

C'est une étrange situation, et à laquelle nous ne pensons guère, nous qui ne pensons volontiers qu'à nous-mêmes, que celle de ces écrivains qui, sans être Français, écrivent en français au même titre que nous, du droit de naissance, du droit de leur nourrice et de leurs aïeux. Toute la Suisse française est dans ce cas; ancien pays roman qui s'est dégagé comme il a pu de la langue intermédiaire du moyen âge, et qui, au seizième siècle, a élevé sa voix aussi haut que nous-mêmes dans les controverses plus ou moins éloquentes d'alors. Ce petit pays, qui n'est pas un démembrement du nôtre, a tenu dès lors un rôle très-important par la parole; il a eu son français un peu à part, original, soigneusement nourri, adapté à des habitudes et à des mœurs très-fortes; il ne l'a pas appris de nous, et nous venons lui dire désagréablement, si quelque écho parfois nous en arrive : *Votre français est mauvais;* et à chaque mot, à chaque accent qui diffère, nous haussons les épaules en grands seigneurs que nous nous croyons. Voilà de l'injustice; nous abusons du droit du plus fort; des deux voisins, le plus gros écrase l'autre; nous nous faisons le centre unique; il est vrai qu'en ceci nous le sommes devenus un peu.

Au seizième siècle, au temps de la féconde et puissante dispersion, les choses n'en étaient pas là encore. Les Calvin, les Henri Estienne, les de Bèze, les d'Aubigné, ces grands hommes éloquents que recueillait Genève et qu'elle savait si étroitement s'approprier, comptaient autant qu'aucun dans la balance. Mais le dix-septième siècle, en constituant le français de Louis XIV et de Versailles, qui était aussi pour le fond, disons-le à sa gloire, celui des halles et de la place Maubert, rejeta hors de sa sphère active et lumineuse le français de la Suisse réformée, lequel s'isola, se cantonna de plus en plus dans son bassin du Léman, et continua ou acheva de s'y fractionner. Ainsi l'idiome propre de Genève n'est pas le même que celui de Lausanne ou de Neufchâtel, et les littératures de ces petits États ne diffèrent pas moins par des traits essentiels et presque contrastés. Mais dans tous, si l'on va au fond et à

Digitized by Google

la souche, on retrouve, à travers la diction, de vives traces et comme des herbes folles de la végétation libre et vaste du seizième siècle, sur lesquelles, je crois l'avoir dit ailleurs, *le rouleau* du *tapis vert* de Versailles n'a point passé. Ces restes de richesses, piquantes à retrouver sur les lieux, et qui sont comme des fleurs de plus qui les embaument, n'ont guère d'ailleurs d'application littéraire, et les écrivains du pays en profitent trop peu. Nous verrons que M. Topffer y a beaucoup et même savamment butiné ; ce qui fait (chose rare là-bas) que son style a de la fleur.

Qu'on se figure bien la difficulté pour un écrivain de la Suisse française, qui tiendrait à la fois à rester Suisse et à écrire en français, comme on l'entend et comme on l'exige ici. Il faudrait, s'il est de Genève, par exemple, qu'il fît comme s'il n'en était pas, comme s'il n'était que d'une simple province ; il faudrait qu'il fût tout bonnement de la langue de Paris, en ne puisant autour de lui, et comme dans des souvenirs, que ce qu'il y trouverait de couleur locale. Mais Genève n'est pas une province, c'est bien sérieusement une patrie, une cité à mœurs particulières et vivaces ; on ne s'en détache pas aisément, et peut-être on ne le doit pas. Les racines historiques y sont profondes ; l'aspect des lieux est enchanteur ; volontiers on s'y enferme, et le Léman garde pour lui ses échos.

Combien n'y a-t-il pas eu, autour de ce Léman de Génève ou de Vaud, de jeunes cœurs poétiques dont la voix n'est pas sortie du cadre heureux, étroit pourtant, et qui, en face des doux et sublimes spectacles, au sein même du bonheur et des vertus, et tout en bénissant, se sont sentis parfois comme étouffés ! On chante, on chante pour soi, pour Dieu et pour ses frères voisins ; mais la grande patrie est absente, la grande, la vaine et futile Athènes n'en entend rien. J'ai trouvé ce sentiment-là exprimé avec bien de l'onction résignée et de la tendresse dans les strophes nées un soir au plus beau site de ces rivages et sorties d'un de ces nobles cœurs dont j'ai parlé, strophes dès longtemps publiées, qui ont fait le tour des rochers sonores et qu'on n'a pas lues ici :

Pourtant, ô ma patrie, ô terre des montagnes
Et des lacs bleus dormant sur leur lit de gravier,
Nulle fée autrefois enfant dans tes campagnes,
Nul esprit se cachant à l'angle du foyer,
Nul de ceux dont le cœur a compris ton langage,
Ou dont l'œil a percé ton voile de nuage,
Ne t'aima plus que moi, terre libre et sauvage,
Mais où ne croît pas le laurier.

J'ai vu quelques rameaux de l'arbre de la gloire,
Poussant avec vigueur leurs jets aventureux,
Se pencher, il est vrai, sur l'onde sans mémoire

Digitized by Google

De ce Léman vaudois que domine Montreux.
Mais un souffle inconnu rassemblait les tempêtes.
D'Arvel et de Jaman l'éclair rasa les crêtes,
Les lauriers tristement inclinèrent leurs têtes,
Et le beau lac pleura sur eux (1).

Et en effet, dans ce frais bassin du Léman si couronné de splendeur par la nature, il n'y a pas telle chose que la gloire, et la plante de poésie, même venue en pleine terre, a partout besoin de ce soleil un peu factice, sans lequel son fruit mûrit, mais ne se dore pas complétement.

Pour nous en tenir à Genève toutefois, le plus considérable des trois petits États, et sous le nom duquel, dans nos à peu près d'ici, nous nous obstinons à confondre tous les autres, la difficulté, ce semble, est moindre ; véritable lieu de rendez-vous et de passage européen, il y a là naturellement théâtre à célébrité. Et puis, si Genève est un petit État, c'est une grande cité, et, comme l'a dit avec orgueil l'excellent Senebier dans l'*Histoire littéraire* qu'il en a écrite, c'est *une des écoles lumineuses de la terre*. Qu'on parcoure les trois volumes de cette histoire qui ne va pas au delà de 1786, et qui néglige ainsi les dernières années si remplies du dix-huitième siècle, que de noms illustres et vénérés s'y rencontrent! Théologie, droit public, sciences, philosophie et philologie, morale, toutes ces branches sont admirablement représentées et portent des fruits comme disproportionnés à l'œil avec le peu d'apparence du tronc ; c'est un poirier nain qui est, à lui seul, tout un verger. Certes la patrie de Cramer, de Calandrini, de Burlamaqui, de Trembley, de Bonnet et de Saussure, n'a rien à envier aux plus fières patries, surtout quand elle est la nourrice aussi et la mère adoptive de tant d'hommes dont le nom ne se sépare plus du sien, et quand elle a, selon les temps, Calvin pour les saints, Abauzit pour les sages. A Genève, grâce à l'esprit de cité et de famille, apparaissent et se croisent de bonne heure des dynasties, des *tribus* de savants appliqués et honorés, les Godefroy, les Le Clerc, les Pictet, dans une sorte de renommée sans dissipation, qui ne va pas jusqu'à la gloire, et qui demeure revêtue et protégée de modestie et d'ombre. Genève est le pays qui a envoyé et comme prêté au monde le plus d'esprits distingués, sérieux et influents : de Lolme à l'Angleterre, Lefort à la Russie, Necker à la France, Jean-Jacques à tout un siècle, et Tronchin, Étienne Dumont, et tant d'autres, en même temps qu'elle en a recueilli et fixé chez elle un grand nombre d'éminents de toutes les contrées aux divers temps. Mais, au milieu de toutes ces richesses, sur un seul point, si l'on consulte l'histoire littéraire de Genève, il y a presque disette, et dans les listes de Senebier, et dans les souvenirs qui les

(1) Dans le recueil des *Deux Voix*, par Juste et Caroline Olivier.

Digitized by Google

complètent, on ne rencontre pas, Jean-Jacques à part, un seul romancier célèbre, pas un seul poëte illustre.

Les beaux-arts, ou du moins les arts agréables et utiles, y furent cultivés plus heureusement. Petitot, le célèbre peintre sur émail, paya sa belle part dans les chefs-d'œuvre du dix-septième siècle. Mais encore, en général, l'école des arts à Genève eut plutôt un caractère de patience, d'application et d'industrie; l'utilité pratique ne s'en sépara point, et l'artiste serra de près l'artisan.

Une certaine légèreté d'agrément, qui est, à proprement parler, l'honneur poétique et littéraire, manqua donc à la culture genevoise; Senebier le reconnaît lui-même et en recherche les raisons : « La plupart des écrivains genevois, profonds dans l'invention et la déduction de leurs idées, sont faibles pour le coloris et pesants dans le style; ces défauts ne naîtraient-ils pas de la gravité et de la réflexion que le sentiment de la liberté inspire, que le goût de prononcer sur les objets importants du gouvernement nourrit (1)?... » Cela me paraît venir surtout de ce qu'en écrivant, les auteurs genevois, même ceux qui ont le sentiment du style, ne se sentent pas complétement chez eux dans leur langue; la vraie mesure, le vrai niveau si mobile de cette langue, n'est pas au bord du Léman, mais aux bords de la Seine; ils le savent bien, ils s'efforcent, ils se contraignent de loin pour y atteindre, et l'on s'en aperçoit. Jean-Jacques lui-même, à côté de Voltaire, sent l'effort : il y a maintes fois de l'ouvrier dans son art. Mais c'est particulièrement chez des écrivains distingués et secondaires, tels que M. Necker, que le fait devient très-sensible : ils travaillent trop leur phrase, ils en pèsent trop tous les mots, c'est *trop bien.* Et puis écoutez-les causer : ils parlent comme des livres. Quintilien rapporte de Théophraste, cet homme d'ailleurs si disert, que, comme il affectait un certain mot, une vieille d'Athènes ne balança pas à dire qu'il était étranger. — Et à quoi reconnaissez-vous cela? demanda quelqu'un. — En ce qu'il parle trop bien, répondit-elle; *quòd nimiùm atticè loqueretur.*

M. Topffer, nous le verrons, ne paraît pas s'être posé la difficulté ainsi, et c'est pour cela peut-être qu'il en a mieux triomphé; il n'a pas cherché à être français ni *attique,* il a été de son pays avec amour, avec naïveté, un peu rustiquement, cachant son art, et il s'est trouvé avoir du sel et de la saveur pour nous.

Et d'ailleurs, il faut le reconnaître, tout change; Genève est en train de se modifier, de perdre ses vieilles mœurs et son *à parte,* plus même qu'il ne lui conviendrait. Nous aussi, nous changeons, et le centre de notre attraction semble moins précis de beaucoup et moins rigoureux. Le

(1) Petit exemple, en passant, de cette pesanteur de diction dont il s'agit.

Digitized by Google

dix-septième siècle est dissous, une sorte de seizième siècle recommence. Chacun peut y retrouver son compte et s'y gagner un apanage. Les classifications ont peine à se tenir, et les exceptions font brèche sur tous les points. Si nous avons à signaler un romancier à Genève, quoi de si étonnant? Pradier, le plus voluptueux de nos statuaires, n'en vient-il pas? Léopold Robert, le plus italien de nos peintres, est sorti de Neufchâtel.

Toujours est-il que si, sur les lieux, on considère de près, avec quelque attention, la physionomie générale et les produits beaucoup plus multipliés qu'on ne peut croire de la littérature courante, on reconnaît combien Genève, en tout ce qui est poétique, romanesque et purement *littéraire,* reste au-dessous, depuis cinquante ans, de son voisin le canton de Vaud, qui, avec bien moins d'importance et d'illustration, et sous un air de rusticité, a beaucoup plus le goût de ces sortes de choses.

M. Topffer nous paraît à ceci une contradiction heureuse, d'autant plus heureuse que ce n'est pas un romancier simplement issu de Genève et qui se soit exercé sur des sujets étrangers, mais un romancier du cru et qui a vraiment racine dans le sol. Etudions-le donc un peu à fond, comme nous avons fait une autre fois pour madame de Charrière.

M. Rodolphe Topffer est né à Genève le 17 février 1799, en *nonante-neuf,* comme on y dit encore; il se trouve antérieur de quelques années, par la date de sa naissance, à cette génération romantique qui, vers 1828, se remua à Genève ou à Lausanne, à laquelle appartiennent les deux poëtes Olivier de là-bas, et d'où nous sont venus ici Imbert Galloix pour y mourir, et M. Charles Didier à travers son grand tour d'Italie. Les parents de M. Topffer, comme le nom l'indique, sont d'origine allemande, et on pourra, si l'on veut, en retrouver quelque trace dans le talent naïf et affectueux de leur fils. Pourtant Genève a cela de particulier, ce me semble, de s'assimiler très-vite et cordialement l'étranger qui s'y naturalise; c'est un petit foyer très-fort et qui opère de près sa fusion. Quant à la langue, on conçoit que l'effet de ces mélanges y reste plus sensible, et que, de tous ces styles continuellement versés et déteignant l'un sur l'autre, il résulte une couche superficielle un peu neutre, précisément ce style *mixte* que nous accusons.

Mais le jeune Rodolphe Topffer paraît avoir été d'abord comme un enfant de la pure cité de Genève et de la vieille souche. Né dans un quartier *du haut,* habitant derrière le temple Saint-Pierre, près de la prison de l'Evêché, en cette maison même, dite *de la Bourse française,* où se passe toute l'*Histoire de Jules,* il nous a décrit dans ce touchant ouvrage ses premières impressions, ses rêves à la fenêtre, tandis que, pardessus le feuillage de l'acacia, il regardait les ogives du temple, la prison d'en face et la rue solitaire. Son père, encore vivant, est un peintre

Digitized by Google

spirituel, estimé, et connu de ceux des artistes de Paris dont les débuts ne sont pas de trop fraîche date (1). Cet excellent père, éclairé par l'expérience, et qui avait conquis lui-même son instruction, la voulut ménager à son fils de bonne heure, et pour cela il eut à lutter contre les goûts presque exclusifs d'artiste que dénotait le jeune enfant. Celui-ci se sentait peintre en effet, et aurait voulu en commencer l'apprentissage incontinent : le père tint bon et exigea qu'avant de s'y livrer, son fils eût achevé le cours entier de ses études. Le jeune Rodolphe étudia donc, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, mais à la façon de Jules, *en attendant,* et non sans bien des croquis entre deux bouquins, non sans de fréquentes distractions à la vitre. Les chapitres sur la flânerie qui ouvrent la *Bibliothèque de mon oncle* sont, comme il le dit agréablement, l'histoire fidèle des plus grands travaux de son adolescence : « Oui, la flânerie est chose nécessaire au moins une fois dans la vie, mais surtout à dix-huit ans, au sortir des écoles... Aussi un été entier passé dans cet état ne me paraît pas de trop dans une éducation soignée. Il est probable même qu'un seul été ne suffirait point à faire un grand homme : Socrate flâna des années ; Rousseau jusqu'à quarante ans ; La Fontaine toute sa vie. » Jules, j'ose le dire après ample informé, c'est exactement le jeune Rodolphe quant aux impressions, aux sentiments, et sauf les aventures.

Ses premières lectures, celles qui agirent le plus avant sur son esprit encore tendre, je les retrouverais dans ses écrits encore, en combinant avec son Jules le Charles du *Presbytère.* Ce fut Florian d'abord comme pour nous tous, Florian y compris son *Don Quichotte* édulcoré, qui déjà pourtant éveillait et égayait chez lui la pointe d'*humour.* Le *Télémaque* et Virgile lui enseignaient au même moment l'amour des paysages et le charme simple des scènes douces. L'œuvre d'Hogarth, qui lui tombait sous la main, lui déroulait l'histoire *du bon et du mauvais apprenti,* et les expressions de crime et de vertu, que ce moraliste peintre a si énergiquement burinées sur le front de ses personnages, lui causaient, dit-il, cet attrait mêlé de trouble qu'un enfant préfère à tout. Son vœu secret, dès lors, son ambition, eût été d'atteindre aussi à servir un jour le sentiment et la moralité populaire dans ce cadre parlant de la littérature en estampes. C'est Hogarth qui l'initia à se plaire à l'observation des hommes, et aussi à se passionner plus tard pour Shakspeare, à qui il l'a souvent comparé, à s'éprendre enfin de Richardson, de Fiel-

(1) Il y a mieux, et le rapport du père au fils est plus étroit. M. Topffer, le père, a été le premier peintre suisse qui soit entré, sur les traces du paysagiste de La Rive, dans la voie de la reproduction fidèle de la nature ; il a été l'interprète le plus franc et le plus fin du paysage savoyard, et a réussi à exprimer la poésie familière des noces de village, des marchés, des foires. C'est un hommage que son fils lui a rendu avec une franchise qui a aussi sa délicatesse (*Bibliot. universelle de Genève*, septembre 1843).

Digitized by Google

ding, des grands moralistes romanciers de l'école anglaise. *Atala* eut son jour ; mais il lui fut infidèle (à l'inverse de madame de Staël et de beaucoup d'autres) dès qu'il eut connu *Paul et Virginie*. On voit déjà les instincts se dessiner : naturel, moralité, simplicité, finesse ou bonhomie humaine, plutôt qu'idéal poétique et grandeur.

Pourtant l'influence de Jean-Jacques sur lui fut immense, et, à cet âge de seize à vingt ans, elle prit dans son âme tout le caractère d'une passion. Ce ne fut pas comme *livre* seulement, mais comme *homme*, que Rousseau agit sur son jeune compatriote ; le site, les mœurs, les peintures retracées et présentes contribuaient à l'illusion : « Durant deux ou trois ans, a pu écrire M. Topffer, je n'ai guère vécu avec quelqu'un d'autre. » Entendons-nous bien, c'est avec le Rousseau de Julie, avec celui des courses de montagnes et des cerises cueillies, et de tant d'adorables pages du début des *Confessions*, avec le Rousseau des Charmettes.

Que si l'on ajoute à cette influence, d'autant plus heureusement littéraire qu'elle y visait moins, des lectures entrecoupées de Brantôme, de Bayle(1), de Montaigne, de Rabelais, tomes épars dans l'atelier de son père, et que l'enfant avait lus et sucés au hasard sans trop comprendre, mais parfaitement captivé par les couleurs du style ou par cette naïveté que Fénelon osait bien regretter, on reconnaîtra combien est véritablement et sincèrement française la filiation de M. Topffer, et à quel point nous avons droit de la revendiquer.

Les études classiques qu'avait voulues le père étaient terminées ; l'âge de la profession tant désirée était venu ; la peinture allait ouvrir, développer enfin ses horizons promis devant le jeune homme, qui, de tout temps, avait croqué, dessiné, imité. Il se disposait à partir prochainement pour l'Italie, lorsqu'une affection des yeux, que l'on crut d'abord passagère et qui n'a jamais cessé depuis, vint suspendre et ajourner encore une fois le rêve. Deux années de vain espoir et de tentatives pénibles suivirent ; elles furent cruelles pour celui qui s'en était promis tant de joie : décidément la peinture lui échappait. C'est vers ce temps que, sous prétexte de consulter les hommes de l'art, mais en réalité plutôt pour tromper ses anxiétés par l'étude, il se rendit à Paris, n'y consulta personne, renonça tout bas et avec larmes à la vocation d'artiste, et, renouant avec les lettres, s'appliqua à devenir un instituteur éclairé. Ce séjour à Paris date de 1819 à 1820 ; de jour, il suivait les cours publics ; il allait écouter Talma le soir. Les anciens et la littérature moderne faisaient alors l'objet de ses études. Déjà *vendu* à Shakspeare, il épousait dans son cœur ces idées littéraires nouvelles qui commençaient à poindre ; au Louvre, il se rangeait secrètement pour la *Méduse* de Géricault contre le *Pygmalion*

(1) Le dictionnaire dans lequel Jules (*Histoire de Jules*, première partie) trouve l'histoire d'Héloïse n'est autre que celui de Bayle.

Digitized by Google

de Girodet. Cette crise un peu fiévreuse n'eut qu'un temps. De retour à Genève, sous-maître dans un pensionnat d'abord, puis à la tête d'un pensionnat de sa propre création, père de famille, finalement appelé à occuper la chaire de belles-lettres dans l'Académie, c'est du sein d'une vie heureuse et comblée, et comme unie en calme à son Léman, que se sont échappés successivement et sans prétention les écrits divers, tous anonymes, dont plus d'un nous a charmé.

A Genève, les pensionnats participent à la vie et à la moralité de la famille. Obligé par métier de rester un grand nombre d'heures, chaque jour, dans une classe peuplée de nombreux garçons, M. Topffer prit l'habitude de se dédommager par la plume de ce que lui refusait le pinceau. Il ne visait pas d'abord à être auteur ; maître chéri et familier de ses élèves, c'étaient d'abord de petites comédies qu'il écrivait pour leur divertissement. Chaque année, à la belle saison, se mettant à la tête de la jeune bande, il employait les vacances à les guider, le sac sur le dos, dans de longues et vigoureuses excursions pédestres à travers les divers cantons, par les hautes montagnes et jusque sur le revers italien des Alpes. Au retour et durant les soirées d'hiver, il en écrivait pour eux des relations détaillées et illustrées. Quelques-unes des nouvelles même qu'il a publiées depuis, *le Col d'Anterne, la Vallée de Trient*, me paraissent rendre assez bien l'effet de *Sandfort et Merton* adultes, d'une saine et noble jeunesse ayant l'assurance modeste et la délicatesse native, comme les Morton de Walter Scott.

Le peintre cependant ne pouvait tout à fait s'abdiquer ; le *trait* lui fournit jusqu'à un certain point ce qu'il avait espéré de la couleur. Aux heures de gaieté, M. Topffer composa et dessina sous les yeux de ses élèves ces histoires folles mêlées d'un grain de sérieux (*M. Vieux-Bois, M. Jabot, le Docteur Festus, M. Pencil, M. Crépin*). Les albums grotesques coururent de main en main, et il arriva qu'un ami de l'auteur, passant à Weimar, fit voir je ne sais lequel à Goëthe. Le grand prêtre de l'art, qui ne dédaignait rien d'humain, y prit goût et voulut voir les autres : tous les cahiers à la file se mirent en route pour Weimar. Goëthe en dit un mot dans un numéro du journal *Kunst und Alterthum*. Il sembla dès lors à M. Topffer que, sur ce visa du maître, les gens pourraient bien s'en accommoder, et, à son loisir, il autographia plusieurs de ces fantaisies. Les cinq qu'il a publiées (1) ont eu grand succès auprès des amateurs et connaisseurs ; je n'en pourrais donner idée à qui ne les a pas vues. Ce genre d'*humour* se traduit peu par des paroles ; la seule manière de le louer, c'est de le goûter et d'en rire.

(1) M. Aubert en a reproduit trois ici, à Paris, mais il n'en faudrait pas juger par là. — M. Dubochet a depuis publié l'*Histoire de M. Cryptogame*, digne frère cadet de MM. Vieux-Bois, Jabot, etc. (1846).

Digitized by Google

Je ne sais qui l'a dit le premier : règle générale, la plaisanterie d'une nation ressemble à son mets ou à sa boisson favorite. Ainsi la plaisanterie de Swift est du pudding, comme celle de Teofilo Folengo est du macaroni, comme celle de Voltaire est du champagne. Celle-ci encore a droit de sembler du moka. Les Allemands pourront nommer le plat de Jean-Paul. En lisant et relisant le *Mascurat* de Naudé, il me semble plonger jusqu'au coude à l'antique fricot gaulois mêlé de fin lard, ou encore me rebuter parfois sur de trop excellents harengs saurs. J'ai donc cherché le mets local analogue à l'*humour* que M. Topffer répand en ses autographies. et que nous retrouverons littéralement, à dose plus ménagée, dans plus d'un chapitre de ses ouvrages ; j'ai essayé de déguster en souvenir plus d'un fromage épais et fin des hautes vallées, pour me demander si ce n'était pas cela. Je cherche encore. Ce qui est bien certain, c'est que sa plaisanterie est à lui, bien à lui, *sui generis*, comme disent les doctes.

Une épigraphe commune sert de préface à ces petits drames en caricature : « Va, petit livre, et choisis ton monde ; car aux choses folles, qui ne rit pas bâille ; qui ne se livre pas résiste ; qui raisonne se méprend, et qui veut rester grave, en est maître. » Mais, sans vouloir raisonner, et en croyant seulement consulter notre goût d'ici, j'avouerai que je leur préfère et je n'hésite pas à recommander surtout deux relations de voyages par M. Topffer, que j'ai sous les yeux (1), les deux plus récentes courses qu'il ait faites en tête de sa joyeuse caravane, l'une de 1839, jusqu'à Milan et au lac de Côme, l'autre de 1840, à la Gemmi et dans l'Oberland. C'est un texte spirituellement, vivement illustré à chaque page, avec un mélange de grotesque et de vérité ; voilà bien de sincères impressions de voyage. La caricature ici n'est plus perpétuelle comme dans les histoires fantastiques de tout à l'heure ; elle entre et se joue avec proportion à travers les scènes de la nature et de la vie. Je ne connais rien qui rende mieux la Suisse, telle que ses enfants la visitent et l'aiment : M. Topffer, en ces deux albums, en est comme le Robinson, avec quelques traits de Wilkie.

Mais arrivons à ses livres proprement dits : la peinture encore en fut l'occasion première et le sujet. Il n'avait rien publié, lorsque, en 1826, il eut l'idée de dire son mot sur le *salon* de Genève, sur l'exposition de peinture. Il le fit dans une brochure écrite en style soi-disant gaulois ou très-vieilli. Les premières lectures de M. Topffer l'avaient initié, en effet, à la langue du seizième siècle, qui est, en quelque sorte, plus

(1) Autographiées chez Frutiger, à Genève. — Les divers voyages de M. Topffer ont depuis été recueillis sous le titre de *Voyages en zigzag* (chez Dubochet, 1844), en un magnifique volume illustré d'après les dessins de l'auteur lui-même, et orné de quinze grands dessins de Calame.

Digitized by Google

voisine à Genève qu'ici même, j'ai déjà tâché de le faire comprendre. Ce goût d'enfance pour la langue d'Amyot, que Rousseau, si travaillé pourtant, avait aussi, rendit plus tard M. Topffer très-grand admirateur du style *retrouvé* de Paul-Louis Courier, et partisan de quelques-unes de ses théories un peu fausses, mais si bien dites. Je trouve, en un chapitre de ses opuscules, Ronsard en titre, et très-bien apprécié, qui en fait les frais (1). Bref, M. Topffer commença comme nous tous : il rebroussa pour mieux sauter Son français fut d'abord peut-être un peu appris, mais appris de haut et par delà, comme il sied.

Sa première brochure sur l'exposition de 1826 avait réussi ; il continua les années suivantes, en abandonnant peu à peu le trop docte jargon d'archaïsme. Peu à peu aussi il abandonna les questions de critique occasionnelle et particulière pour aborder des points d'art plus généraux. Ce fut l'origine d'une série d'opuscules intitulés : *Réflexion et menus-propos d'un peintre genevois,* qui trouvèrent place, au moins en partie, dans la *Bibliothèque universelle de Genève.* Dans cette série, il faut distinguer essentiellement les quatre premiers livres d'un *Traité du lavis à l'encre de Chine;* qu'on ne s'effraye pas du titre technique : le lavis à l'encre de Chine n'y est que l'occasion ou le prétexte de recherches libres sur des principes d'art et de poésie. M. Xavier de Maistre, qui aime et pratique lui-même la peinture, qui en poursuit jusqu'aux procédés et à la chimie, lut, à Naples où il était alors, les premiers livres de ce traité, et il envoya en présent à l'auteur une belle plaque d'encre de Chine avec toutes sortes de précieux témoignages. Voilà donc un second parrain qui vint à M. Topffer après Goëthe, et par la peinture également. Lorsque plus tard l'aimable auteur du *Lépreux* acheva de connaître celui dont la théorie l'avait attiré, lorsqu'il put lire ces touchantes petites productions, sœurs des siennes, *la Bibliothèque de mon oncle,* le premier chapitre du *Presbytère,* il dut voir avec bonheur combien entre certaines natures les premières affinités trompent peu, et qu'il y a des parentés devinées à distance entre les âmes.

C'est que ces quatre premiers livres, à propos de lavis, sont en effet d'une lecture charmante, à la Sterne, avec plus de bonhomie, entrecoupés de digressions perpétuelles qui sont l'objet véritable et qui font encore moins théorie que tableau. Sur l'importance de bien choisir son bâton d'encre de Chine, ce compagnon, cet ami fidèle qui doit vivre autant et plus que nous, il y a, par exemple, des pages bien délicates et sensibles, dont je veux extraire ici quelque chose, d'autant plus qu'elles ne seront pas reproduites dans l'édition de Paris. Pour parler ensuite

(1) Chap. XIX, IVe livre, du *Traité du lavis à l'encre de Chine.*

Digitized by Google

plus à l'aise de M. Topffer, il est bon de le donner à connaître tout d'abord directement; c'est le plus sûr moyen de faire voir que je n'en dis pas trop. Donc je transcris :

« ..... En effet, avec le temps, avant peu d'années, votre bâton, d'abord simple connaissance, ensuite compagnon, instrument de vos travaux, plus tard associé à tous vos souvenirs, vous deviendra cher, et insensiblement le charme d'une douce habitude liera son existence à la vôtre. Quelle triste chose alors que de découvrir tardivement dans cet ami des défauts, des imperfections; d'être conduit peut-être à rompre ces relations commencées pour en former de nouvelles qui ne sauraient plus avoir ni l'attrait ni la fraîcheur des premières!

« Franklin parle quelque part de cette affection d'habitude que l'on porte aux objets inanimés, affection qui n'est ni l'amitié ni l'amour, mais dont le siége est pourtant aussi dans le cœur. Quelques-uns disent que c'est là une branche de cette affection égoïste qui attache à un serviteur difficile à remplacer; moi je pense que c'est un trait honorable de notre nature, lequel ne saurait s'effacer entièrement sans qu'il y ait pour l'âme quelque chose à perdre.

« C'est quelque chose de bienveillant, c'est aussi une espèce d'estime. Non-seulement nous aimons l'instrument que nous manions avec plaisir, avec facilité, mais bientôt, le comparant à d'autres, nous lui vouons quelque chose de plus, si surtout, à sa supériorité, il joint de longs services. Un simple outil a, pour l'ouvrier qui s'en sert, sa jeunesse, son âge mûr, ses vieux jours, et excite en lui, selon ses phases diverses, des sentiments divers aussi. Il se plaît à la force, à la vivacité brillante qui distingue ses jeunes ans; il jouit aux qualités qu'amène son âge mûr, aux défauts qu'il corrige ou tempère; il estime surtout les qualités que ne lui ôte pas la vieillesse, et souvent (qui n'en a pas été le témoin ?) il le conserve par affection, même après qu'il est devenu inférieur à ses jeunes rivaux.

« Si vous avez jamais voyagé à pied, n'avez-vous point senti naître en vous et croître avec les journées et les services cette affection pour le sac qui préserve vos hardes, pour le bâton, si simple soit-il, qui a aidé votre marche et soutenu vos pas ? Au milieu des étrangers, ce bâton n'est-il pas un peu votre ami ; au sein des solitudes, votre compagnie ? N'êtes-vous pas sensible aux preuves de force ou d'utilité qu'il vous donne, aux dommages successifs qui vous font prévoir sa fin prochaine, et ne vous serait-il point arrivé, au moment de vous en séparer, de le jeter sous l'ombrage caché de quelque fouillis plutôt que de l'abandonner aux outrages de la grande route! Si vous me disiez non, non jamais..., à grand regret, cher lecteur, je verrais se perdre un petit grain de cette sympathie qui m'attire vers vous (1).

« Pour qui observe, il est facile de remarquer que ce trait va s'effaçant à mesure que l'on monte des classes pauvres, laborieuses, aisées, aux classes riches, et qu'il

(1) Je trouve chez une humble et douce muse de l'Angleterre, chez mistriss Caroline Southey, femme (?) du grand poëte de ce nom et fille elle-même de l'aimable poëte Bowles, une toute petite pièce qui me paraît compléter la pensée de M. Topffer, et que je voudrais en passant cueillir comme une pervenche au bord du chemin.

SONNET.

Je n'ai jamais jeté la fleur
Que l'amitié m'avait donnée,
— Petite fleur, même fanée, —
Sans que ce fût à contre-cœur.

Je n'ai jamais contre un meilleur
Changé le meuble de l'année,

Digitized by Google

s'efface entièrement au milieu du luxe et de l'oisiveté des hommes inutiles. Ai-je donc si tort d'y reconnaître quelques liens mystérieux avec ce qui est bon ? de dire que c'est un trait honorable de notre nature et précieux pour l'âme ? Un sentiment qui se trouve où il y a travail, exercice, économie, médiocre aisance ; qui se perd où il y a luxe prodigue, paresse, inutile oisiveté, serait-il indifférent aux yeux de l'homme de sens ? Non pas ! Aussi Franklin, l'homme de sens par excellence, en faisait cas.

« Au reste, si cette disposition est plus fréquente chez les classes travailleuses que chez les classes oisives, parce qu'elle est inséparable de l'emploi du temps, de l'exercice et du travail, elle est aussi bien plus générale dans les sociétés jeunes encore que chez celles qui sont arrivées aux derniers raffinements de la civilisation. Homère décrit toujours avec soin un mors, un bouclier, un char, une coupe, une armure ; il prête sans cesse à ces objets inanimés des qualités morales qui en font le prix aux yeux de leur possesseur, et qui leur valent l'estime ou les affections de l'armée. Les temps de la chevalerie présentent le même caractère. Aussi Walter Scott ne néglige pas un trait si vrai et si favorable au pittoresque. Cooper lui-même, dans son roman de *la Prairie*, voulant peindre un homme des villes qui s'est volontairement reporté à la vie des bois, est fidèle à la vérité lorsqu'il unit d'amitié le trappeur à sa carabine. Cette arme vénérable prend une physionomie, un caractère ; elle devient un personnage qui a sa bonne part dans l'intérêt que nous portons au vieux chasseur des prairies... »

Puis, revenant à son bâton d'encre de Chine :

« Ceci, dit-il, tient à notre vie privée ; aussi éprouvé-je quelque répugnance à en entretenir le public. Mais je ne puis résister à l'envie de faire connaître les innocentes relations qui m'unissent à lui. D'ailleurs, je serai discret.

« Ces relations sont anciennes, elles datent de vingt ans ; elles me sont chères à plus d'un titre, car ce bâton, je le tiens de mon père, y compris la manière de s'en servir et la manière d'en parler. Il est rond, doré, apostillé de chinois, et d'une perfection sans pareille, si pourtant l'amitié ne m'aveugle. Un beau matin je le trouvai cassé en deux morceaux ; cela m'étonna, car il n'avait jamais fait de sottises qu'entre mes mains... Aussi n'était-ce pas une sottise, je venais de me marier.

« Mais, outre ces circonstances qui me le rendent cher, que de moments délicieux nous avons coulés ensemble ! que d'heures paisibles et doucement occupées ! quelle somme de jours calmes et riants à retrancher du nombre des jours tristes, inquiets ou ingratement occupés ! Si l'on aime les lieux où l'on a goûté le bonheur ; si les arbres, les vergers, les bois, si les plus humbles objets qui furent témoins de nos heureuses années ne se revoient pas sans une tendre émotion, pourquoi refuserais-je ma reconnaissance à ce bâton qui non-seulement fut le témoin, mais aussi l'instrument de mes plaisirs ?

« Et puis quels plaisirs ! Aussi anciens que mes premiers, que mes plus informes essais ; car, ce qui les distingue de tous les autres, c'est d'être aussi vifs au premier jour qu'au dernier, de s'étendre peu, mais de ne pas décroître. Aujourd'hui encore, quand,

L'objet usé de la journée,
Sans en avoir presque douleur.

Je n'ai jamais qu'à faible haleine
Et d'un accent serré de peine
Laissé tomber le mot *adieu* ;

Malade du mal de la terre,
Tout bas soupirant après l'ère
Où ce mot doit mourir en Dieu.

Digitized by Google

m'apprêtant à les goûter, je prends mon bâton et broie amoureusement mon encre tout en rêvant quelque pittoresque pensée, ce ne sont pas de plus aimables illusions, de plus séduisantes images, de plus flatteuses pensées qui m'enivrent, mais du moins ce sont encore les mêmes ; la fraicheur, la vivacité, la plénitude, s'y retrouvent, elles s'y retrouvent après vingt ans ! Et combien est-il de plaisirs que vingt ans n'aient pas décolorés, détruits ! L'amitié seule, peut-être, quand elle est vraie, et que, semblable à un vin généreux, les années la mûrissent en l'épurant.

« Durant ces vingt années d'usage régulier, ce bâton ne s'est pas raccourci de trois lignes : preuve de la finesse de sa substance, gage de la longue vie qui l'attend. Longtemps je l'ai regardé comme mon contemporain ; mais depuis que j'ai compris combien plus le cours des ans ôte à ma vie qu'à la sienne, je l'envisage à la fois comme m'ayant précédé dans ce monde et comme devant m'y survivre. De là une pensée un peu mélancolique, non que j'envie à mon pauvre bâton ce privilége de sa nature, mais parce qu'il n'est pas donné à l'homme de voir sans regret la jeunesse en arrière et en avant le déclin (1)... »

Le chapitre qui suit, sur le *pinceau*, a beaucoup de piquant ; le caractère du pinceau, suivant M. Topffer, c'est d'être capricieux ; il est le contraire du bâton, de l'ami solide. Il a des moments sublimes, d'autres détestables ; il emporte son maître et lui joue des tours. Méfiez-vous du pinceau.

Sur les limites du *procédé* et de l'*art ;* qu'*il est bon que pour chaque homme l'art soit à recommencer ;* sur la différence fondamentale de la peinture antique et moderne ; sur le clair-obscur et Rembrandt ; qu'en face de la nature *les plus serviles ont été les plus grands,* et que *c'est bien ici que ceux qui s'abaissent seront élevés ;* que la peinture pourtant est un mode, *non pas d'imitation, mais d'expression :* il y a là-dessus une suite d'instructifs et délicieux chapitres, où la pensée et le technique se balancent et s'appuient heureusement, où le goût pour la réalité et pour les Flamands ne fait tort en rien au sentiment de l'idéal, où Karel Du Jardin tient tête sans crânerie à Raphaël. Tout au travers passe et repasse plus d'une fois, avec complaisance et nonchaloir, un certain âne qui sert à l'auteur de démonstration familière à ses théories, et cela le mène à venger finalement l'honnête animal, son ami, calomnié par cet autre ami La Fontaine. Ce chapitre de réhabilitation est victorieux et restera dans l'espèce (2) ; mais, pour commencer, on ne peut tout citer.

En lisant ces pages pittoresques et vives, où la lumière se joue, on ne peut s'empêcher de partager les espérances de l'auteur, lorsque, vers la fin, en vue de l'avenir de l'art dans ces contrées où il n'eut point de passé, on l'entend qui s'écrie : « Toutefois, Suisse, ma belle, ma chère patrie, les temps sont venus peut-être ! J'en sais, de vos amants, qui vous rendent plus que le culte de l'admiration, qui étudient vos beautés, qui se pénètrent de vos grandeurs, à l'âme de qui se dé-

(1) IIe livre du *Traité du lavis à l'encre de Chine.*
(2) Chap. VIII du IIIe livre du *Traité.*

Digitized by Google

couvrent vos charmes méconnus. » Le brouillard dans ces vallées se lève tard, voilà qu'il semble se lever aujourd'hui. Ce sont des amants qui aimaient trop et de trop près ; à force de sentir, ils ne pouvaient dire. A leur tour, enfin, de parler.

Dans la Suisse allemande, cela s'est passé un peu autrement, je pense. Par la poésie au moins et par la littérature, la Suisse allemande, dès Haller et Gessner, s'est bien plus exprimée elle-même que la Suisse française ne l'a fait encore. Celle-ci a eu Rousseau, sans doute, comment l'oublier ? Mais, tout en la peignant, il l'a désertée autant qu'il a pu. Le grand historien helvétique, un des plus grands historiens modernes, le vrai peintre et comme le poëte épique des vieux âges, Jean de Müller, est de cette autre Suisse qui n'a point, entre l'Allemagne et elle, les mêmes barrières de croyances et de purisme que la Suisse française se sent à l'égard de la France. Et ici, je me permettrai de blâmer M. Topffer sur un point.

Indépendamment des articles d'art et des piquants chapitres sur le lavis, il en a fourni plusieurs autres à la *Bibliothèque universelle* de Genève, excellent recueil en beaucoup de parties et digne d'une cité qui a produit au début Jean Le Clerc, le second et très-estimable journaliste à côté de Bayle. Mais trop souvent dans ces articles de M. Topffer (1), comme dans la plupart de ceux que la *Bibliothèque universelle* publie sur la littérature, je regrette de trouver la France traitée comme une *nation* étrangère, nos écrivains à la mode pris à partie et entrechoqués, comme on le pourrait faire par delà le détroit. Cette espèce d'opposition, inutile d'abord, est surtout disgracieuse ; rien de moins propre à diminuer nos préjugés d'ici. Nous avons du purisme à l'endroit de Genève ; on y répond par du puritanisme, et notre purisme va en redoubler de dédain. Une telle polémique, morale par l'intention, mais où il entre pour le détail beaucoup d'inexactitudes, tend à prolonger un état de roideur et de secte, un système de défensive qui ne me paraît point du tout favorable à ce que je désire le plus avec M. Topffer, l'expression libre et poétique de la Suisse par elle-même.

Assez de critique. M. Topffer commença à poindre comme romancier dès 1832, par un charmant opuscule, la *Bibliothèque de mon oncle*, qui fait aujourd'hui le milieu de l'*Histoire de Jules*. L'année suivante, il publia la première partie du *Presbytère* (2) ; après quoi il se délecta, non pas, dit-il, à faire des *suites* à ces deux parties, mais à compléter le tableau

(1) Quelques-uns ont été recueillis dans un volume de *Nouvelles et Mélanges* (Genève, Cherbuliez, 1840).

(2) Aujourd'hui le premier des cinq livres dont se compose ce roman (*le Presbytère*, 2 vol. in-8°, 1839).

Digitized by Google

dont elles étaient pour lui un fragment. *Élisa et Widmer* ne fut même qu'une étude où il s'exerçait à trouver des tons pathétiques pour la fin du *Presbytère*. En 1834, il donna l'*Héritage*, où ces tons touchants, pour être contrariés par une veine bizarre, ne ressortent que mieux. J'indiquerai encore, dans l'intervalle de 1833 à 1840, comme ayant paru à part ou dans la *Bibliothèque universelle, la Traversée, la Peur*, et quelques petites relations de voyages, la *Vallée de Trient*, le *Grand Saint-Bernard*, le *Lac de Gers*, le *Col d'Anterne* (1). De ces derniers petits récits, j'aime la vérité simple, la grâce rustique et naturelle, la belle humeur et la moquerie sans ironie. D'ordinaire, il y intervient un touriste ridicule, un Anglais gourmé, un Français entreprenant, une jeune fille charmante et qu'on protége, et qu'il faut trop tôt quitter. J'y vois une sorte de protestation modeste et de reprise en action contre les trop spirituelles impressions de voyage et les enjambées de nos grands auteurs, par quelqu'un du terroir, et qui, ayant beaucoup laissé dire, se décide à son tour à raconter. Chaque année en effet, en de certains mois, les voyageurs fondent sur la Suisse de tous les points de l'horizon, comme des volées d'étourneaux qui s'abattent. C'est une manière de transformation civilisée des anciennes invasions barbares : il y a aussi, selon le plus ou moins de talent, les simples pillards et les conquérants. Ils sont jugés les uns et les autres très-justement, très-finement, par les humbles habitants ou *naturels* du lieu (comme dit George Sand), qui souffrent dans leur cœur de ces légèretés de passage, qui s'en affligent pour les objets de leur culte, et qui, entre soi, après, se gaussent des railleurs. M. Topffer répond à ce sentiment local dans ses gouaches franches, sans hâblerie et sans pompe.

Chose bien singulière et petite moralité à tirer pour nous chemin faisant ! nous autres Français, qui, en France et chez nous, distinguons si parfaitement les Gascons et croyons leur fixer leur part, une fois à l'étranger, nous faisons tous un peu l'effet de l'être.

La Peur est un récit minutieux et dramatique d'une impression d'enfance. Agé de sept ans environ, le jeune enfant se promenait en un certain lieu solitaire, et non loin du cimetière de la ville, avec son digne aïeul, qui lui servait presque de camarade, comme c'est la coutume des excellents grands-pères, depuis le bonhomme Laërte jusqu'à grand-papa Guérin (2). Mais, au milieu des jeux folâtres et au sortir du bain qu'il

(1) Le tout recueilli dans le volume, déjà cité, de *Nouvelles et Mélanges* (Genève, 1840.)

(2) Le vieil et célèbre avocat Loisel, retiré à Chevilly, près Villejuif, tout à la fin de ses jours, et n'y ayant pour compagnie que son petit-fils, a fait ce distique charmant :

Quis Civilliacâ lateat si quæris eremo :
Laertesque senex, Telemachusque puer.

Digitized by Google

prend en s'ébattant dans une petite anse, voilà tout d'un coup qu'à la vue d'un débris, ou, pour parler net, d'une carcasse de cheval étendue sur le sable, l'idée obscure de la mort se pose à lui pour la première fois : un vague frisson l'a saisi pour tout le reste du jour. L'année suivante, son aïeul meurt, et l'enfant, qui suit le convoi sans trop savoir, se retrouve tout ému aux mêmes lieux. Quelques années après encore, vers l'âge de douze ans, sorti de la ville au hasard, sous l'impression d'un chagrin violent et un peu burlesque, d'un précoce dépit amoureux, il se retrouve le soir, seul, dans le même endroit de mystère. Il oublie l'heure, les portes de la ville se ferment, et il est obligé de passer la nuit entière en proie aux terreurs. C'est la description de cette crise, dans toutes ses péripéties, que l'auteur a retracée avec un naturel parfait et comme minute par minute : joli tableau malicieux, qui semble pointillé par la plume de Charles Lamb, ou sorti du pinceau d'un maître flamand.

La Traversée rentre dans la donnée d'*Ourika* ou du *Lépreux*, c'est-à-dire dans le roman par *infirmité*. Il s'agit d'un jeune bossu qui a des instincts chevaleresques, des velléités oratoires, qui a surtout des besoins de tendresse et qui souffre de ne pouvoir se faire aimer. Toute la première partie de l'histoire est aussi vraie que touchante et délicate ; je hasarderai une seule critique sur la fin. Le petit bossu, dans une traversée qu'il fait aux États-Unis d'Amérique, parvient à se faire remarquer par ses soins auprès d'un passager malade et de sa jeune femme qui va devenir veuve. Arrivé à terre, il continue de les assister. La femme reste sans protecteur ; il l'épouse, il devient père, il est heureux ; il écrit à son ami de Suisse, confident de ses anciennes douleurs : « Envoyez-moi donc vos bossus, nous leur trouverons femmes... » Ceci me choque. Ce jeune homme, même guéri de ses regrets, même heureux, ne devrait jamais, ce me semble, plaisanter de la sorte. Il a l'âme fière, chevaleresque. Or, les âmes fières, on l'a justement remarqué, aiment encore moins l'amour et son bonheur pour ce qu'elles y trouvent que pour ce qu'elles y portent ; et l'infirmité inévitable qu'il y porte, et qui l'a humilié si longtemps, devrait lui coûter à rappeler, à nommer, — à moins pourtant qu'il ne soit devenu tout à fait *Américain*, ce qui est très-possible, mais ce qui n'en serait pas plus aimable.

On ne saurait croire, hors de Paris, combien nous sommes sensibles, au delà de tout, aux plus légers manques de *distinction* à l'extrême surface, et c'est aussi la seule raison (si raison il y a) qui m'empêchera d'oser considérer comme chef-d'œuvre *l'Héritage*, dont l'idée est très-heureuse, et l'exécution souvent fine et toujours franche. Un jeune homme de vingt ans, orphelin, destiné à une immense fortune que lui

Digitized by Google

assure un oncle son parrain, s'ennuie et bâille tout le jour. Il se croit malade par manie, il se fait élégant faute de mieux; sa jeunesse se va perdre dans les futilités, et son âme s'y dessécher, lorsqu'une nuit, allant au bal du Casino, un incendie, qu'il admire d'abord comme pittoresque, le prend au collet sérieusement; il est obligé de faire la chaîne avec ses gants blancs ; il s'irrite d'abord, puis la nouveauté de l'émotion le saisit: le dévouement et la fraternité de ces braves gens du peuple lui gagnent le cœur : il a retrouvé la veine humaine, et son égoïsme factice s'évapore. Une jeune fille qu'il aperçoit saisie elle même par la chaîne, et qu'il reconduit ensuite avec une modestie discrète, achève la guérison. Le voilà amoureux d'une inconnue distinguée et pauvre. Son oncle qui l'apprend, et qui a sur lui d'autres projets, l'en plaisante comme d'une fredaine ; puis, le trouvant sérieux, il se fâche et finalement le déshérite. Lui tout allégé, épouse la jeune fille et trouve le bonheur. On conçoit le charme et le profond de l'idée; mais, dans toute la première partie, le jeune homme, qui est un élégant de là-bas, ne nous paraîtra pas tout à fait tel ici. C'est une affaire d'étiquette et de tailleur peut-être, affaire des plus importantes toutefois pour notre superbe délicatesse. Ce jeune homme parle beaucoup trop de ses *instruments de barbe* (est-ce qu'on se fait la barbe encore?), de son *savon perfectionné*, de son *cure-dent* surtout, et de la *côtelette* qu'il mange. Ce sont des riens; ils font tache pour nous, sans qu'il y ait guère de la faute de l'auteur, qui n'était pas tenu de deviner nos entre-sols de *lions* à la mode, quand il ne peignait qu'un *mirliflor* du quartier.

N'est-ce pas à propos de *l'Héritage* encore, et comme venant aggraver ces élégances qui *retardent*, qu'il m'est permis de noter grammaticalement plusieurs locutions particulières qui se reproduisent assez souvent dans les pages de M. Topffer, et qui sémblent appartenir à notre vieille langue surannée? *Je leur bâille contre*, pour, *je leur bâille au nez*. Et en parlant au valet qui annonce à contre-temps l'oncle parrain : « Imbécile! j'étais sûr que *tu me le pousserais dessus*. » Molière, dans la scène II du *Mariage forcé*, fait dire à Sganarelle, que Géronimo salue chapeau bas : « *Mettez donc dessus*, s'il vous plaît; » ce qui signifie : *Couvrez-vous*. Dans l'idiome du canton de Vaud, on dit encore vulgairement : *Je me suis pensé*, pour : *J'ai pensé ;* ainsi dans *les Contes et les nouvelles Récréations* attribués à Bonaventure Desperiers, à la nouvelle LXV du tome II, on lit : « Ce régent *se pensa bien* que, pour aller vers une telle dame, il ne falloit pas estre despourveu... » Toutes les locutions singulières du patois genevois ou vaudois sont loin sans doute de pouvoir ainsi s'autoriser par d'authentiques exemples. M. Topffer le sait bien, et en général il fait choix; en vrai disciple de

Digitized by Google

Paul-Louis Courier, il ne va pas toujours aussi couramment qu'il en a l'air. Tous ces mots du cru, ces locutions jusque-là éparses chez lui un peu au harard, se sont même élevés à l'art véritablement, sous sa plume, dans quelques lettres de *Champin*, l'un des personnages du *Presbytère* : « On y peut voir, dit-il excellemment, ce qu'est notre idiome local parlé dans toute sa nationale pureté, et juger de la difficulté qu'on doit éprouver à se dépouiller, pour écrire purement, de cette multitude d'idiotismes, dont les uns, inusités dans la langue française actuelle, n'en sont pas moins de souche très-française, dont les autres voilent sous une figure expressive le vice de leur origine, dont tous ont pour nos oreilles le caractère du naturel et le charme de l'accoutumance. » Quant à nous, pour qui cette *accoutumance* n'existe pas, quelque chose pourtant du charme se retrouve. Est-ce donc le pur caprice d'un palais blasé? Ce que je puis dire, c'est que ces idiotismes, ménagés et bien pétris dans un style simple, me font l'effet d'un pain bis qui sent la noix.

Les idiotismes s'en vont, on est trop heureux de les ressaisir; on l'est surtout de les retrouver autour de soi sans trop d'effort, et de n'avoir qu'à puiser. Ça été la situation de M. Topffer. Et quel moment mieux choisi, si on l'avait choisi, pour oser toutes les expériences de couleur et de poésie dans le langage? Je conçois en d'autres temps du scrupule et la nécessité pour l'auteur de se tenir avant tout et de n'opérer qu'avec nuance dans le cercle régulier dessiné : mais aujourd'hui qu'est-ce? le public d'élite et le cercle, où sont-ils? Je ne vois que des individus épars, une écume de toutes parts bouillonnante, et quelquefois très-brillante en se brisant, qu'on appelle *langue*, et des pirates intitulés *littérateurs* qui font la course. Sauve qui peut dans ce désarroi, et butine qui ose! C'est le cas pour chacun d'aller son grand ou petit train intrépide; c'est le cas comme pour Montaigne, à la fin du XVIe siècle. Laissons faire les petits Montaigne.

L'*Histoire de Jules* (1) n'est pas plus à analyser que le *Voyage autour de ma chambre;* elle se divise en trois parties dont le seul inconvénient est d'avoir l'air de recommencer trois fois, mais on y consent volontiers à cause de la simplicité extrême. Les moments d'ailleurs sont différents. Dans le premier livre, intitulé *les Deux Prisonniers*, Jules est un écolier enfant, un adolescent à peine; il aime déjà Lucy. Dans le second moment, qui s'intitule *la Bibliothèque de mon oncle*. c'est de la jeune juive, si docte et si belle, qu'il est épris mystérieusement; elle meurt. Dans la troisième partie, nommée du nom d'*Henriette*, et où Lucy mariée reparaît agréablement, le jeune homme a grandi, il est ar-

(1) Un vol. in-8°, Genève, 1838.

Digitized by Google

tiste et homme : l'affection sérieuse et moins fleurie aboutit à l'union durable.

Ce sont, on le voit, comme chez Nodier, des souvenirs *romancés* de jeunesse, mais moins *romancés* et avec moins d'habileté. Une certaine lenteur de ton qui se confond ici dans la grâce décente, l'honnêteté du cœur intacte avec la malice enjouée de l'esprit, la nature prise à point, respirent dans ces pages aimables : le sens moral qui en ressort tendrait à tuer surtout le grand ennemi en nous, c'est-à-dire la vanité. Dès le début, on voit l'écolier Jules se moquer en espiègle de son précepteur, M. Ratin, lequel a sur le nez une certaine verrue très-singulière ; cette verrue nous est racontée au long et décrite avec ses poils follets, ainsi que la lutte fréquente du bon pédant avec la mouche mauvaise qui s'obstine à s'y poser. De là le fou rire de l'écolier, de là les sorties de M. Ratin à tout propos contre le fou rire et contre les immoralités qu'il engendre. « Réfléchissant depuis à cette verrue, dit notre historien, je me suis imaginé que tous les gens susceptibles ont ainsi quelque infirmité physique ou morale, quelque verrue occulte ou visible, qui les prédispose à se croire moqués de leur prochain. » Chez quelques-uns, par une variété de la maladie, au lieu de se croire moquée, la verrue se flatte d'être admirée, elle se rengorge. C'est cette infirmité dans les deux sens que M. Topffer appelle, pour abréger, *le bourgeon*, le faible de vanité d'un chacun ; il déduit très-bien cela. Il y voit avec raison le germe de bien des travers et de bien des maux ; *être et paraître ;* c'est à l'écraser et à l'extirper, ce le soin de faire effet, qu'il croit que consiste le plus fort de la morale : « Chose singulière ! au delà de certaines limites, l'effort tourne contre vous ; en voulant extirper le bourgeon, c'est un bourgeon que vous reformez à côté ; vous dites : Je puis me flatter que je n'ai plus de vanité, et ceci même est une vanité. Aussi ajoute-t-il : Ne pouvant tout faire, j'ai pourvu au plus pressé. Je lui laisse pour amusette mes tableaux, mes livres, en lui interdisant toutefois les préfaces, bien qu'il m'en conseille à chaque fois ; mais il est de plus sérieuses choses que j'ai mises à l'abri de ses atteintes : ce sont mes amitiés d'abord... » Ensuite ce sont ses plaisirs, ses jouissances saines d'homme naturel, d'artiste, le dîner du dimanche sous la treille, le coudoiement du peuple, la source perpétuelle de l'observation vive. « Sous ces feuillages je retrouvais, dit-il, les jeux charmants de l'ombre et de la lumière, des groupes animés, pittoresques, et cette figure humaine où se peignent sous mille traits la joie, l'ivresse, la paix, les longs soucis, l'enfantine gaieté ou la pudique réserve. » Jean-Jacques sentait de même, pauvre grand homme tant dévoré de bourgeon ! L'auteur de *Jules* pratique à la Jean-Jacques et à moins de frais la nature et la foule ; il y recueille, chemin faisant, une quantité de petits tableaux, qu'il nous rend au vif et qui ont la trans-

Digitized by Google

parence d'un Teniers ou d'un Ostade. En voulez-vous un échantillon : « A droite, c'est la fontaine où tiennent tout autour de l'eau bleue servantes, mitrons, valets, commères. On s'y dit douceurs au murmure de la seille qui s'emplit... » Rien que ces quelques mots ainsi jetés, familiers et envieillis, n'est-ce pas déjà harmonie et couleur ?

Mais le véritable chef-d'œuvre de M. Topffer, et que j'ai exprès réservé jusqu'ici, me paraît être le premier livre du *Presbytère*. Je dis le premier livre uniquement, parce qu'il a d'abord été publié à part, parce qu'il fait un tout complet, parce qu'il ne nous donne du sujet que la fleur, et que c'est précisément cette *fleur* qui était en question et que l'on contestait à la littérature de Genève. Les livres suivants ont grand mérite encore et intérêt, comme nous le devons dire; mais on s'y enfonce dans le terroir, et ce n'est pas notre affaire, à nous lecteurs toujours pressés et légers.

Genève et la Suisse sont la patrie moderne de l'idylle; au pied des grands monts, dans ces petits jardins un peu pomponnés, on l'y pratique journellement, et cela même était une raison peut-être pour qu'on n'en écrivît point de distinguées. Ce qu'on est en train de pratiquer et de *vivre*, on ne l'idéalise guère. Il faut être un peu à distance de son modèle pour le peindre. C'est toujours l'histoire de ces amants qui aiment trop pour pouvoir dire. Quoi qu'il en soit, voilà une idylle véritable, née du pays, fille du Salève, et digne de se placer modestement à la suite de toutes celles qui ont fleuri, depuis *Nausicaa*, la première de toutes et la plus divine, jusqu'à *Hermann et Dorothée*.

Charles est auprès d'une mare, a midi, couché, à contempler trois graves personnages paisibles, trois canards endormis et bienheureux. Un malin désir le prend, il lance une pierre dans la mare et réveille du coup les trois heureux troublés. Lui-même, dans sa vie, il va éprouver quelque chose de semblable. Charles rêve, il rêve beaucoup plus depuis quelque temps; il aime Louise, la fille du chantre, et s'il en croit de chers indices, une main donnée et oubliée dans la sienne à une certaine descente de montagne, Louise tout bas le lui rend. Mais le chantre est un homme dur, sévère, impitoyable. Un mot de lui, jeté en un moment de colère, a cruellement appris à Charles qu'il est un *enfant trouvé*. Le pauvre enfant ne s'en était pas douté jusque-là, tant M. Prévère, le digne pasteur, avait été pour lui un bon père. Enfant trouvé, peut-il donc prétendre à la main de Louise? C'est ce jour même où Charles rêve près de la mare, et où il vient de troubler les canards avec sa pierre, c'est ce jour-là que l'orage va éclater. M. Prévère paraît à la fenêtre de la cure d'un air pensif; il a résolu d'éloigner Charles pour quelques années, de l'envoyer à la ville chez un ami près de qui le jeune homme pourra continuer ses études et se préparer, si Dieu le permet, aux fonctions du

Digitized by Google

ministère. Avant qu'il ait appelé Charles pour lui signifier le départ, celui-ci, qui semble avoir le pressentiment de quelque explication, s'est dérobé de dessous les yeux de M. Prévère, à la suite de son autre ami le bon chien Dourak, arrivé là tout à propos. En s'approchant du mur qui soutient la terrasse de la cure, à quelques pas de la mare, sous un creux de buisson, il aperçoit le chantre en personne, faisant la sieste et tout au long étendu. Une lettre à demi ployée sort de sa poche; Charles l'a remarquée; une lettre !... De qui cette lettre? Lui-même il a, depuis six mois, ses poches remplies de lettres qu'il écrit sans cesse et qu'il relit solitaire, sans jamais oser les remettre. Si Louise avait écrit, si le chantre avait parlé à M. Prévère, si l'air pensif de M. Prévère se rattachait à cela?... la curiosité le saisit. Il s'approche du chantre endormi et dont le somme tire à sa fin; il rampe autour de lui, il lit déjà, c'est bien de Louise. Mais qu'est-ce? Il est saisi tout d'un coup par un mouvement imprévu, par un *tressaut* (1) du dormeur, il est pris sous lui et ne peut plus s'échapper. Dourak s'en mêle; réveil complet et grande colère du chantre. Bref, il est décidé, après un entretien à la promenade avec M. Prévère, que Charles partira le soir même pour Genève, et qu'il quittera pour longtemps la cure, pour toujours Louise et ses espérances. Mais de nuit, déjà en route, il revient sur ses pas; il veut revoir les lieux encore, épier les derniers bruits du logis, la lumière de Louise s'éteignant. Presque surpris une seconde fois par le chantre soupçonneux qui rôde, il n'a que le temps de se réfugier dans l'église; il s'y laisse enfermer, y passe la nuit, et, accablé de fatigue et d'émotions, s'y endort profondément. Le lendemain, au réveil, c'était dimanche; la foule va venir; il n'est plus l'heure de s'esquiver. Par bonheur, l'orgue (Charles s'en ressouvient à temps) est en réparation et ne doit pas jouer ce jour-là; il s'y cache. La prière commence; M. Prévère ouvre la Bible et y lit ces mots comme texte du discours qu'il va prêcher : *Quiconque reçoit ce petit enfant en mon nom, il me reçoit.* En effet, le bruit s'était répandu, par la paroisse, du refus du chantre, du départ de Charles; on plaignait l'un, mais on approuvait l'autre. Le cœur de M. Prévère s'en est brisé, et il s'échappe devant tous en de chrétiennes plaintes. Éloquent et miséricordieux sermon durant lequel Louise, avant la fin, est obligée de sortir, qui fait fondre en pleurs tout l'auditoire, et amollit le chantre lui-même et sa dure nature! Trois jours après, à Genève, Charles, qui s'y est rendu en sortant de sa niche, dès qu'il l'a pu, reçoit du chantre une lettre qu'il faut lire en son idiome natif, et, jointe à la lettre, la montre de famille, gage des fiançailles.

On entrevoit assez sur cette simple esquisse tout un cadre ouvert à

(1) *Tressaut*, comme on dit *soubresaut*, *sursaut*, mot excellent et de vieille souche, que *tressaillement* ne supplée pas.

Digitized by Google

une attrayante vérité. Est-il besoin, pour la confirmer, de dire que le fond de ce naturel tableau procède de souvenirs qui appartiennent à la première enfance de l'auteur? La cure, c'est le village de Satigny; l'original de M. Prévère, du pasteur comme se l'est peint la tendre imagination de l'enfant, a réellement existé; il existe encore; c'est, m'assure-t-on, M. Cellérier, aujourd'hui courbé sous les ans et les travaux, le père du recteur actuel de l'Académie, et dont les sermons, plusieurs fois réimprimés, sont bien connus des protestants. Toutefois l'admirable discours de M. Prévère paraît avoir été plutôt inspiré de la manière de Réguis, éloquence simple et mâle, et qui rappelle la belle école française (1). L'exécution générale du style dans ce que j'appelle l'idylle, reste à la fois naturelle et neuve, pleine de particularités et d'accidents, riche d'accent et de couleur; c'est un style *dru;* il sent son paysage. Les quelques taches de diction qu'on y peut surprendre seraient aussi aisées à enlever que des grains de poussière sur le feuillage verdoyant qui entoure la mare.

Les livres suivants du *Presbytère,* qui, à cause de leur spécialité et de leur dimension, ne sauraient s'adresser au gros des lecteurs d'ici (2), ne gardent pas moins, pour nous autres critiques, un intérêt prolongé et un mérite d'art auquel M. Topffer ne s'était jamais élevé jusque-là. Charles, une fois à Genève, placé dans la maison de M. le pasteur Dervey, où il poursuit ses études, correspond avec Louise, avec M. Prévère, avec le chantre Reybaz. Ceux-ci lui répondent; les letttes de Louise surtout sont fort jolies et d'une piquante finesse. Un certain Champin, portier de la maison où demeure Charles, renoue avec Reybaz, qu'il a connu autrefois, et devient bientôt le mauvais génie du roman. Ce Champin est une figure toute locale, comme qui dirait un ancien *jacobin* de Genève; moyennant les lettres qu'il lui prête, l'auteur a cherché à représenter le vieil idiome populaire de la cité et de la rue dans tout son caractère, tandis que, par les lettres de Reybaz, il a voulu exprimer la langue des anciens de village, dans les cantons retirés où se conserve un français plus vieilli que celui des villes, et plus coloré quelquefois. « Ce serait, dit-il de cette dernière, ma langue naturelle, si on se choisissait sa langue. » Sous cette histoire développée des deux fian-

(1) Réguis, curé dans le diocèse d'Auxerre et ensuite dans celui de Gap, à une époque peu éloignée de la révolution française. Son nom manque dans toutes nos biographies; il n'est connu que des protestants. Pour l'énergie et l'onction, il a des parties du grand orateur chrétien. On a réimprimé ses discours en deux volumes (in-8°, Genève, 1829), sous le titre de *la Voix du Pasteur;* mais, pour les mieux accommoder à l'édification des fidèles reformés, on en a souvent modifié le texte.

(2) Nous étions trop timide et nous ne présumions pas assez du goût émancipé des lecteurs français : M. Dubochet a depuis publié une édition complète du *Presbytère,* revue par l'auteur, et elle a réussi.

Digitized by Google

cés, il y a donc une étude approfondie de style, si je l'osais dire, tout comme dans les *Fiancés* de Manzoni, auxquels l'auteur a dû plus d'une fois penser ; mais c'est le style genevois, tant municipal que rural, qui s'y trouve expressément reproduit dans toutes ses nuances ; et cela circonscrit le succès. Il me semble pourtant, dût la proposition d'abord étonner un peu, que, maintenant que l'Académie française entreprend un Dictionnaire *historique* de la langue, ce dépôt de vieux parler cantonal, rassemblé dans le *Presbytère*, pourrait devenir un des fonds à consulter ; on en tirerait, à coup sûr, des remarques utiles sur la fortune et les aventures de certains mots. — Parmi les observations plus ou moins sérieuses que Charles transmet à Louise, à travers l'effusion de ses sentiments, il en est qui touchent à des personnages historiques célèbres dans le pays ; je noterai le dîner chez M. Étienne Dumont (lettre LIX). L'intégrité de vénération qui s'attache encore aux hommes méritants de ces contrées, et qui lie les générations les unes aux autres, s'y peint avec de bien profondes et pures couleurs. En lisant ces pages véridiques et me souvenant des objets, je comparais involontairement avec nous. Cela, me disais-je, ne peut se passer, se maintenir de la sorte, que dans un ordre de société où cette rapidité dévorante ou futile, cette banalité qu'on appelle la mode ou la gloire, n'a pas flétri et usé les vertus. Ici, aussitôt parvenu à de certaines positions, on fait trop vite le tour de l'espèce ; on la connaît trop par tous ses vilains côtés ; on ne croit plus en elle, à moins d'avoir un fonds incurable d'illusion ou une intrépidité voulue d'optimisme. La plupart des hommes célèbres en France, s'ils n'y prennent garde, meurent au moral, dans un véritable état de dilapidation, j'allais dire pis. Là-bas, les choses ont gardé leur proportion encore ; les bons côtés ne sont pas trop entamés ; la discrétion, le respect de soi-même et des autres, une certaine lenteur à vivre, subsistent et conservent. On peut s'y croire à l'étroit par moments, et trouver que le théâtre ne suffit pas ; mais combien cette impression de gêne et à la fois de ressort est préférable à la lassitude des âmes qui sentent qu'elles ne suffisent pas elles-mêmes à leur théâtre, et qu'elles s'y dissipent à tous les vents !

J'avais pensé à détacher et à citer encore, pour finir, deux lettres du *Presbytère*, à mon gré délicieuses (VIII et IX), l'une de Charles, l'autre de Louise. Ils se racontent leurs impressions, chacun de leur côté, durant un orage. Que fait Louise à la cure dans ce moment même et sous ces nuages de grêle qui s'amassent ? se demandait Charles, une après-midi, accoudé à la fenêtre ; et il s'amuse à le supposer et à le décrire. Louise, en réponse, lui raconte ce qu'elle faisait réellement, et où l'orage les a surpris. Différence et concordance gracieuse ! Charles, en devinant, s'est trompé, mais de peu ; il s'est trompé sur les inci-

Digitized by Google

dents, non pas sur les sentiments. Puis l'impression de sourire tourne bientôt au sérieux, lorsque, dans une prochaine lettre du chantre, on voit que cet orage, qui n'a servi qu'à nourrir la rêverie des amants, a haché les grains, foudroyé un clocher, tué peut-être un sonneur ; on est ramené au côté prosaïque de la vie. Mais je ne fais qu'indiquer ces passages, tout charmants qu'ils sont, pour ne pas tomber moi-même dans l'inconvénient de prolonger. Je renvoie aussi au livre pour le dénoûment final de l'histoire, lequel est trop triste, à partir d'un certain moment, trop prévu.

En achevant cette lecture d'un auteur chez qui la littérature est née tout entière des habitudes morales et du foyer de la vie, est-ce une conclusion purement critique que je suis tenté d'y rattacher? Irai-je représenter à M. Topffer qu'ayant une fois atteint à l'art, il lui faut tâcher désormais de s'y tenir ; que l'inconvénient et la pente pour tout artiste, en avançant, est de se lâcher, surtout quand on manque d'une scène, d'un public sans cesse éveillé et jaloux ; qu'il n'est déjà plus dans ce cas lui-même, et que, sans trop retrancher à ses plaisirs, il doit songer pourtant qu'il a contribué aux nôtres, et que l'œil est sur lui? Oh! non pas ; je laisse au *bourgeon*, comme il l'appelle, le soin de lui dire toutes ces choses, de lui en suggérer beaucoup d'autres ; et bien plutôt, pour mon propre compte, je revois en idée les lieux, les doux coins de terre tranquilles qui se peignent dans ses écrits ; il reste, à qui une fois les a bien connus, un regret de n'y pas toujours vivre. On se demande ce qui y manquerait, en effet, à portée de l'amitié discrète, au sein de l'étude suivie, en face de la nature variée et permanente. Il y manquerait bien, sans doute, de certains petits coins de faubourg, qu'on peut croire, sans flatterie, les plus polis et les mieux éclairés du monde. Mais quoi? dans cette vie, y aurait-il lieu vraiment à la moindre rouille pour l'esprit, pour le goût? Serait-ce jamais le cas du mot de Cicéron du fond de sa Cilicie : *Urbem, urbem, mi Rufe, cole, et in istâ luce vive?* Un peu d'accent peut-être, à la longue, à la fin, marquerait la parole, — un peu d'accent tout au plus, et que nul n'apercevrait. Et qu'importe, si on avait le fond, si on était heureux et sage, si les dissipations de l'âme s'amortissaient? Et je me rappelais ces vers sentis qu'une muse du Léman (1) adressait au noble poëte Mickiewicz, lorsque, hier, la France le disputait à l'humble canton qui n'avait pas désespéré de le garder :

Dans nos vergers tout devient rêverie,
Vague bonheur que l'on garde à genoux,
Frais souvenir, souci de bergerie,
Clos d'une haie ainsi que la prairie;
Plaisirs du cœur que le cœur seul varie ;...
Consolez-vous !

(1) Madame Caroline Olivier.

Digitized by Google

Il a été fort question d'idylle en tout ceci : nous ne pouvions mieux clore.

15 mars 1841.

Cinq ans à peine s'étaient écoulés, et, dans le *Journal des Débats* du 13 juin 1846, nous avions à écrire les lignes suivantes :

« M. Rodolphe Topffer, ce romancier sensible et spirituel, ce dessinateur plein de naturel et d'originalité, dont les *Nouvelles* et les *Voyages* avaient obtenu, dans ces dernières années, tant de succès parmi nous, vient de mourir à Genève, après une longue et cruelle maladie, le 8 juin, à l'âge de quarante-sept ans... » Et, après quelques détails biographiques rapides, nous ajoutions : « Pendant assez longtemps le nom de M. Topffer et sa vogue n'avaient pas franchi le bassin de son cher Léman ; sans ambition, vivant de la vie domestique, dirigeant une institution qui ne faisait qu'élargir pour lui le cercle de la famille, il ne voyait dans ses écrits, comme dans ses croquis, que des jeux et des délassements avec lesquels il se contentait de charmer ou d'amuser ce qui l'entourait. Pourtant sa réputation s'était étendue insensiblement ; les belles éditions qu'avait données ici M. Dubochet, et pour lesquelles l'éditeur s'était procuré le concours d'habiles artistes et particulièrement de l'excellent paysagiste genevois Calame, avaient nationalisé en France le nom de l'auteur. M. Topffer, sans rien changer à sa vie modeste, avait fini par percer, par obtenir son rang, et il jouissait avec douceur des suffrages de cette estime publique qui, même de loin, ne séparait pas en lui l'homme de l'artiste et de l'écrivain. C'est à ce moment de satisfaction légitime et de plénitude, comme il arrive trop souvent, que sa destinée est venue se rompre : une maladie cruelle a, durant des mois, épuisé ses forces et usé son organisation avant l'heure, mais sans altérer en rien la sérénité de ses pensées et la vivacité de ses affections. La douleur profonde qu'il laisse à ses amis de Genève sera ressentie ici de tous ceux qui l'ont connu, et elle trouvera accès et sympathie auprès de ces lecteurs nombreux en qui il a éveillé si souvent un sourire à la fois et une larme. »

Mais c'est trop peu dire, et ceux qui l'ont lu, qui l'ont suivi tant de fois dans ces excursions alpestres dont il savait si bien rendre la saine allégresse et l'âpre fraîcheur, ceux qui le suivront encore avec un inté-

Digitized by Google

rêt ému dans les productions dernières où se jouait jusqu'au sein de la mort son talent de plus en plus mûr et fécond, ont droit à quelques particularités intimes sur l'écrivain ami et sur l'homme excellent. L'exemple d'une telle destinée d'artiste est d'ailleurs trop rare, et, malgré la terminaison précoce, trop enviable, en effet, pour qu'on n'y insiste pas un peu. Avoir vécu, dès l'enfance et durant la jeunesse, de la vie de famille, de la vie de devoir, de la vie naturelle; avoir eu des années pénibles et contrariées sans doute, comme il en est dans toute existence humaine, mais avoir souffert sans les irritations factices et les sèches amertumes; puis s'être assis de bonne heure dans la félicité domestique à côté d'une compagne qui ne vous quittera plus, et qui partagera même vos courses hardies et vos généreux plaisirs à travers l'immense nature; ne pas se douter qu'on est artiste, ou du moins se résigner en se disant qu'on ne peut pas l'être, qu'on ne l'est plus; mais le soir, et les devoirs remplis, dans le cercle du foyer, entouré d'enfants et d'écoliers joyeux, laisser aller son crayon comme au hasard, au gré de l'observation du moment ou du souvenir; les amuser tous, s'amuser avec eux; se sentir l'esprit toujours dispos, toujours en verve; lancer mille saillies originales comme d'une source perpétuelle; n'avoir jamais besoin de solitude pour s'appliquer à cette chose qu'on appelle un art; et, après des années ainsi passées, apprendre un matin que ces cahiers échappés de vos mains et qu'on croyait perdus sont allés réjouir la vieillesse de Goëthe, qui en réclame d'autres de vous, et qu'aussi, en lisant quelques-unes de vos pages, l'humble Xavier de Maistre se fait votre parrain et vous désigne pour son héritier; voilà quelle fut la première, la plus grande moitié de l'existence de Topffer. La seconde moitié n'est pas moins heureuse ni moins simple : quand la célébrité fut venue, il resta le même; rien ne fut changé à ses habitudes, à ses pensées. Si l'étude réfléchie s'y mêla un peu plus peut-être, s'il surveilla un peu plus du coin de l'œil ce qui avait d'abord ressemblé à de pures distractions, on ne s'en aperçut pas auprès de lui. Il demeura l'homme du foyer, de l'institution domestique, le maître et l'ami de ses élèves. On me dit, à propos de ces élèves, qu'ils ne voulaient jamais aller en vacances, tant il les attachait et les captivait par cette éducation vive, libre, naturelle, pourtant solide, sans mollesse ni gâterie. Ce merveilleux talent d'artiste ne se réservait en rien pour le public, et il continuait de se dépenser *en nature* autour de lui. Lui, de son côté, il y trouvait son compte en expérience continuelle, en observation naïve. Quand on est moraliste et qu'on n'observe que des hommes faits, on court risque de tourner au La Rochefoucauld et au La Bruyère; si le regard se reporte au contraire sur une jeunesse honnête et chaque jour renouvelée, on garde la fraîcheur du cœur jusque dans la connaissance du fond, la consolation dans

Digitized by Google

les mécomptes, une vue plus juste de la nature morale dans ses ressources et dans son ensemble. Je ne sais qui a dit que l'expérience dans certains esprits ressemble à l'eau amassée d'une citerne : elle ne tarde pas a se corrompre. Pour Topffer, l'expérience ressemblait plutôt à une source courante et sans cesse variée sous le soleil.

Ainsi, heureux et sage, la célébrité n'avait introduit aucune agitation étrangère dans sa vie, aucune ambition dans son âme. Au dernier jour, comme il y a vingt ans, voué tout entier à ce qu'il appelait *le charme obscur des affections solides*, on l'eût vu accoudé, le soir, entre son vénérable père, sa digne compagne, ses nombreux enfants et quelques amis de choix, confondre le sérieux dans la gaieté, et faire éclore la leçon en passe-temps. Il continuait de vivre et de jouer sous ces mille formes que lui dictait un secret instinct ; le crayon jouait sous ses doigts, et la saillie accompagnait le crayon, comme un air qu'on sait suit naturellement les paroles. Aussi, malgré ses souffrances des derniers temps, malgré les douleurs si légitimes et si inconsolables qu'il laisse en des cœurs fidèles, pourrait-on se risquer à trouver que cette fin même est heureuse et que sa destinée tranchée avant l'heure a pourtant été complète, si un père octogénaire ne lui survivait : les funérailles des fils, on l'a dit, sont toujours contre la nature quand les parents y assistent.

Depuis quelques années, la santé de Topffer, longtemps florissante, paraissait décliner sans qu'il en sût la cause. Il n'accusait que ses yeux, dont l'état de douleur s'aggravait et ne laissait pas de l'alarmer. En 1842, il fit avec son pensionnat son dernier grand voyage alpestre au mont Blanc et au Grimsel. Nous en avons sous les yeux le récit et les dessins, que M. Dubochet se propose de publier comme un tome second des *Voyages en zigzag*. Jamais, selon nous, Topffer n'a mieux fait et n'a été davantage lui-même. Il semblait, dès le jour du départ, se dire que ce voyage serait le dernier ; il embrassait, pour ainsi dire, d'une dernière et plus vivifiante étreinte cette grande nature dont il comprenait si bien les moindres accidents, les sévérités ou les sourires, *l'âpreté d'un roc*, comme il dit, *la grâce d'une broussaille*. Son triple talent d'observateur de caractères, de paysagiste expressif et d'humoriste folâtre, s'y croise et s'y combine presque à chaque page ; le pressentiment fatal à demi voilé s'y fait jour aussi : « Cette fois, en déposant le bâton de voyageur, nous dit-il, celui qui écrit ces lignes se doute tristement qu'il ne sera pas appelé à le reprendre de sitôt... Pour voyager avec plaisir, il faut pouvoir tout au moins regarder autour de soi sans précautions gênantes, et affronter sans souffrance le joyeux éclat du soleil. Tel n'est pas son partage pour l'heure. Que si, par un bienfait de Dieu, cette infirmité de vue n'est que passagère, alors, belles montagnes, fraîches vallées, bois ombreux, alors, rempli d'enchantement et de gratitude,

Digitized by Google

jusqu'aux confins de l'arrière-vieillesse, il ira vous redemander cet annuel tribut de vive et sûre jouissance, que, depuis tantôt vingt ans (1), vous n'avez pas cessé une seule fois de lui payer! »

En novembre 1843, il écrivait à une personne de Paris, et pourquoi ne le dirais-je pas tout simplement? il m'écrivait à moi-même ces lignes aimables et familières, dans lesquelles il s'exagérait beaucoup trop, sans doute, la nature du service dont il parlait; mais, même à ce titre, elles me sont précieuses, elles m'honorent, elles me vengeraient au besoin de certains reproches qu'on me fait parfois de m'aller prendre d'abord à des talents moins en vue; elles le peignent enfin dans sa modestie sincère et dans sa façon allègre de porter ses maux :

« Bonjour... Monsieur, vous ne me reconnaissez point! Je suis cet enfant de Genève dont vous voulûtes bien être parrain dans le temps. J'étais bien petit alors, et je ne suis pas plus grand aujourd'hui; néanmoins, je ne vous ai point oublié, et c'est pourquoi, bien que je n'aie rien à vous dire, je n'éprouve pas que le silence soit l'expression convenable de la bonne amitié que je vous porte et de la reconnaissance que je vous ai vouée, à vous et à M. de Maistre, mon autre parrain (2).

« Que vous dirai-je donc, Monsieur, n'ayant rien à vous dire? Je vous dirai que M. R... m'a apporté des compliments que vous lui aviez remis pour moi, et qui m'ont fait un bien grand plaisir. Il avait eu l'avantage, M. R..., de vous aller voir. Sur quoi je me suis informé auprès de lui de choses qui me tiennent à cœur. Devinez lesquelles? vous ne le pourriez pas. — Si vous êtes abordable, si vous êtes un homme avec lequel un provincial, qui irait à Paris, pourrait, tel quel, au coin du feu, s'entretenir bonnement, sans lorgnon ni manchettes; si vous êtes, etc., etc...—Sur tous ces points, M. R... m'a édifié si bien, et tout s'est trouvé être tellement à mon gré, qu'il n'y a aucun doute que je me promets d'aller quelque jour frapper à votre porte, Monsieur, et vous demander la faveur d'un bout de soirée employé en causeries. Comme j'ai les yeux dans un état misérable, et que les docteurs inclinent de plus en plus vers un temps de repos complet et récréatif, j'espère les amener à m'ordonner de faire une pointe en Angleterre et un séjour à

(1) C'est, en effet, de 1825 que datait la première excursion pédestre de Topffer. Lorsqu'on aura publié ce dernier voyage de 1842, on aura sous les yeux la série de toutes ses courses depuis 1837. Il restera encore à publier quelques-unes de celles d'auparavant; qu'il avait également disposées pour l'impression.

(2) C'est bien à M. Xavier de Maistre, et à lui seul, que convient ce titre de *parrain* que lui donnait Topffer. C'est à M. de Maistre que nous dûmes nous-même de mieux fixer notre attention sur celui qu'il adoptait si ouvertement. M. de Maistre, qui vit à cette heure en Russie et qui s'y défend de son mieux, dit-il, contre l'âge et le climat, octogénaire comme le père de Topffer, aura eu la douleur, lui aussi, de voir disparaître ce filial héritier.

C.

Digitized by Google

Paris, que je n'ai pas revu depuis 1820, et que j'aimerais revoir de la même façon, c'est-à-dire perdu, flâneur, et, dans toute cette population entassée, connaissant seulement trois personnes choisies.

« Figurez-vous, Monsieur, combien je suis malheureux : depuis près d'un an condamné à ne presque pas lire par mes yeux, à ne presque pas écrire aussi. Restent des leçons à donner : c'est une façon pas mauvaise de tuer le temps, mais ce n'est rien de plus. J'en suis à avoir envie d'apprendre à fumer : l'on dit qu'enveloppé de ces bouffées odorantes, les heures coulent vagues et rêveuses, et qu'avec de l'habitude on devient stagnant comme un Turc. Sûrement, vous ne fumez pas ; sans quoi je vous prierais de me dire bien franchement ce qu'il en est de cette doctrine, et si elle est fondée en raison... »

Malgré cette fatigue d'organes, il ne travaillait pas moins, quoi qu'il en dît ; il ne travaillait que plus, et comme s'il eût voulu combler les instants. Calame, le sévère paysagiste, qui, le premier, abordait par son pinceau les hautes conquêtes alpestres tant rêvées par son ami, venait dîner les dimanches d'hiver avec lui ; entre ces deux hommes de franche nature, auxquels se joignait quelquefois M. Topffer le père, non moins passionné qu'eux pour son art, c'étaient des joutes de dessins, de lavis, qui produisaient dans la soirée une foule de vivantes pages. On peut juger des *Réflexions et menus-propos* qui s'y mêlaient et qui donnaient le motif, par le morceau de Topffer sur le *paysage alpestre,* inséré dans la *Bibliothèque de Genève* vers ce temps (1). C'est en 1844 que l'état de maladie se déclara décidément et devint sérieux. Topffer venait à peu près de terminer le roman de *Rosa et Gertrude,* dont la donnée et les situations lui avaient été suggérées par un rêve, et qu'il composa d'abord tout d'une haleine. Il alla prendre les eaux de Lavey. Son séjour à ces tristes bains produisit un charmant cahier de paysages qui fut publié au bénéfice des pauvres baigneurs de l'endroit. Ces bains d'ailleurs n'avaient produit aucun résultat ; l'affaiblissement, la maigreur augmentaient ; une fatigue insurmontable enchaînait déjà le malade sur un canapé. Son courage, plus fort que ses misères, tenait bon, et ses collègues de l'Académie le virent jusqu'au terme des cours se traîner à son devoir (2). Pour la première fois il renonça à son voyage annuel avec sa jeune bande, et il allait partir pour son cher Cronay, petit bien de famille appartenant à sa femme, où il se réjouissait de passer les vacances, quand le voile se déchira. Je ne fais que transcrire ici les témoignages les plus proches (3). Ce n'était pas des yeux que venait son mal,

(1) Septembre 1845.

(2) Il y était professeur de *belles-lettres générales* depuis 1832.

(3) Je les dois à M. Sayous, parent et ami de Topffer et qui l'a si bien connu par l'esprit et par le cœur.

Digitized by Google

mais d'un gonflement redoutable du foie. Il fallut sur-le-champ partir pour Vichy. Il ressentit d'abord, en y arrivant, une grande impression de solitude; le bruit et la vanité qui, jusque dans la maladie, continuent de faire la vie apparente de ces grands rendez-vous, l'offusquaient; il avait, si l'on ose le dire, quelques préventions un peu exagérées contre ce qu'il appelait notre beau monde; nature *génuine*, comme disent les Anglais, il avait avant tout horreur du factice; mais il ne tarda pas à s'y lier d'un commerce en tout convenable à son caractère et à son esprit avec quelques personnes qui lui prodiguèrent un intérêt affectueux, et particulièrement avec M. Léon de Champreux, de Toulouse : « J'ai rarement vu, nous écrit M. de Champreux, autant de naïveté et de bonhomie réunies à un esprit plus piquant, plus original; chaque parole dans sa conversation était un trait; mais, bon et affectueux par-dessus tout, sa plaisanterie était toujours inoffensive. Rien, même dans ses écrits, ne peut donner idée du charme de son intimité. Les horribles douleurs qu'il endurait n'altéraient en rien son égalité d'humeur, et, entre deux plaintes sur ce qu'il souffrait, il laissait échapper une de ces adorables saillies qui en faisaient un homme tout à fait à part. »

La fin du séjour à Vichy fut triste, le retour fut lamentable; après quelques jours pourtant, il sembla que le mal avait un peu cédé, et l'ardeur du malade pour le travail aurait pu même donner à croire qu'il était guéri. Durant ces mois d'automne et d'hiver (1845-46), on le vit dessiner, en le refondant, *M. Cryptogame*, composer et publier son *Histoire d'Albert* en scènes, à la plume, puis son *Essai de Physiognomonie*. Après quoi il reprit la suite de son *Traité du lavis à l'encre de Chine* (*Menus-Propos d'un peintre genevois*), et en acheva une partie assez considérable et complétement inédite, dans laquelle, remuant et discutant à sa manière les plus intéressantes questions de l'esthétique, il a écrit, nous assurent de bons juges, des pages bien neuves et les plus sérieuses qui soient sorties de sa plume. Son ambition n'était pas de proposer une nouvelle théorie après toutes celles des philosophes ; c'était en peintre et pour sa satisfaction comme tel, et pour l'intelligence de son art adoré, qu'il s'appliquait depuis des années à ce genre d'écrits, y revenant chaque fois avec une force d'application nouvelle. Ce qui redoublait son zèle en réjouissant son âme, c'était de voir que la nouvelle école de paysage, florissante à Genève, marchait hardiment dans cette voie dont il avait été, lui, comme un pionnier infatigable; cette haute couronne alpestre, si belle de simplicité, de magnificence et de grandeur, il lui semblait qu'un art généreux, en la reproduisant, allait en doter deux fois sa patrie.

Ainsi il cherchait instinctivement, dans ses travaux favoris, dans la

Digitized by Google

poursuite de ses projets les plus chers, une défense énergique contre la tristesse qui menaçait de l'abattre. Dans la conversation même, il s'animait très-vite ; l'intérêt des idées qu'elle faisait naître le rendait complétement à son état naturel, et jamais son entretien n'était sans quelques-uns de ces traits amusants, inattendus, qui lui étaient particuliers. Mais, au fond, depuis la fatale découverte et la perspective mortelle, quelque chose de grave et de résigné, de religieux sans mots ni phrases du sujet, dominait dans sa pensée et se révélait indirectement dans ses discours par une plus grande douceur et une plus grande indulgence de jugement. Dès cette époque, le journal où il consignait les détails relatifs à ses affaires privées se remplit de pensées personnelles, qui permettraient de suivre l'enchaînement de ses impressions, de ses alarmes, de ses espérances, de ses consolations aussi. Ce journal est aux mains de M. Vinet, qui en saura tirer le miel savoureux et la salutaire amertume.

Mais pourquoi prolonger ces longs mois d'agonie ? Ils ne furent bientôt plus pour Topffer qu'une suite de pertes graduelles, de déchirements avant-coureurs. Vers la fin de l'hiver, il dut renoncer à son pensionnat, dont le fardeau lui avait jusque-là été si léger. Quittant avec un serrement de cœur sa chère maison de la promenade Saint-Antoine, il alla à Mornex, tiède village du Salève, se préparer à un second voyage de Vichy. Avant de partir, il eut la douleur de voir mourir sa mère. Au retour de Vichy, après divers essais de séjour aux champs, il revint à Genève. Hors d'état d'écrire, ou du moins de composer, encore moins de dessiner, il imagina alors de *peindre*, ce qu'il pouvait faire dans une posture encore possible. Appuyé sur les deux bras de son fauteuil, un petit chevalet placé devant lui, il peignait avec ardeur, avec un bonheur qui fut le dernier de sa vie ; c'était la première fois, depuis un ou deux essais tentés à l'âge de dix-huit ans, qu'il lui arrivait de peindre à l'huile. Ses yeux, qui s'étaient opposés dès sa jeunesse à ce qu'il continuât, il n'avait plus à les ménager désormais, et il leur demandait, comme une dernière sensation d'artiste, ce jeu, cette harmonie des couleurs vers laquelle il se sentait irrésistiblement appelé ; il s'enivrait d'un dernier rayon. Calame venait lui donner des conseils, et les petits tableaux assez nombreux qu'il a exécutés durant ces deux mois à peine attestent quelle était sa profonde vocation native. Mais bientôt cette dernière diversion cessa ; et dès lors, durant les mois et les semaines du rapide déclin, il n'y aurait plus à noter que les délicatesses de son âme toujours ouverte et sensible à tout, les soins tendrement ingénieux d'une admirable épouse, la solitude unanime de tout ce qui l'approchait, jusqu'à ce qu'enfin, à son tour, accompagné de la cité tout entière qui lui faisait cortége, ce qui restait de lui sur la terre s'achemina, le 11 juin, *vers*

Digitized by Google

cette dernière allée de grands hêtres qui mène au champ du repos. C'est ainsi que lui-même nous les a montrés autrefois dans son gai récit de *la Peur*, c'est ainsi qu'il y revenait plus mélancoliquement dans son dernier roman de *Rosa et Gertrude.*

Il y a pour nous à dire quelque chose de ce roman qu'on va lire, et qui ne jurera en rien avec le récent souvenir funèbre. C'est une douce histoire, touchante, simple, savante pourtant de composition, et sans en avoir l'air. Un bon pasteur y tient la plume et y garde jusqu'au bout la parole, M. Bernier, digne collègue de M. Prévère. Un jour, dans une rue écartée de Genève, par un temps de bise, en allant porter des consolations à un agonisant, M. Bernier a rencontré deux jeunes filles innocemment rieuses, qui se tenaient par le bras et se garaient de leur mieux contre les bouffées du vent. Comment il s'intéresse au premier aspect à ces deux jeunes personnes étrangères, comment il les remet dans leur chemin qu'elles avaient perdu, comment il les rencontre de temps en temps et se trouve peu à peu, et sans le vouloir, mêlé à leur destinée : tout cela est raconté avec une simplicité et un détail ingénu qui finit par piquer la curiosité elle-même. Le bon pasteur, dans son récit, garde parfaitement le ton qui lui est propre, et rien ne le fait s'en départir jamais. On peut dire de lui ce que l'auteur a dit de certains dessinateurs d'après nature, qu'il réussit à exprimer ses vues et ses impressions « sinon habilement, du moins avec une naïveté sentie, avec une gaucherie fidèle. » L'habileté est de la part de l'auteur qui se cache si bien derrière. Il y a un vrai charme à ce parler du bon vieillard, chez qui la candeur est toujours éclairée par la charité et les lumières de l'Évangile. Si l'auteur a voulu montrer dans ce ministre (et il l'a voulu en effet) combien avec un esprit juste, avec un cœur pur et droit, exercé par la pratique chrétienne, guidé par les inspirations de l'Écriture, et muni d'une vigilance et d'une observation continuelles, on peut se trouver, en fin de compte, plus avisé que les malicieux, plus habile que les habiles, et véritablement un maître prudent et consommé dans les traverses les plus délicates de la vie comme dans les choses du cœur, il a complétement réussi. Les singuliers embarras de M. Bernier, chargé des deux nouvelles ouailles qu'il s'est données, ses tribulations croissantes et toujours consolées, depuis le moment où il sort de l'hôtel au milieu des rires en les tenant chacune sous un bras, jusqu'au jour où il les recueille chez lui, dans sa propre chambre, et où la grossesse de la pauvre Rosa se déclare, ces incidents, survenant coup sur coup et l'un à l'autre enchaînés, sont touchés avec un art secret, et ménagés avec une conduite qui fait l'intérêt du fond. Le Doyen de Killerine, ou le révérend Primerose, dans des situations analogues, ont une teinte assez prononcée de ridicule, que l'excellent M. Bernier sait mieux éviter. On sourit de lui,

Digitized by Google

mais on n'a que le temps de sourire. Cet homme simple, et dont le lecteur croit devancer parfois la sagacité, se trouve toujours au niveau de chaque crise et la fait tourner à bien. Il y a des scènes parfaitement belles; celle, par exemple, du départ improvisé de M. Bernier, lorsque, tout sanglant de la chute qu'il vient de faire, il monte, de force et d'adresse, dans la voiture où le baron de Bulow enlevait les deux amies. Le moment où Gertrude lui apprend la grossesse de Rosa, et où son premier sentiment, au milieu du surcroît d'anxiété qui lui en revient, est d'aller à la jeune mère et de la bénir, arrache des larmes par sa sublimité simple. Toutes les scènes qui se rapportent à la mort de Rosa sont d'une haute beauté morale; il sera sensible à tout lecteur que celui qui les a si bien conçues et représentées, travaillait, lui aussi, en vue du sujet même, c'est-à-dire du suprême instant, et qu'il peignait *d'après nature*.

Il y a quelques défauts dans la forme, dans le style, et nous les dirons sincèrement. Topffer, on le sait, a une langue à lui; il suit à sa manière le procédé de Montaigne, de Paul-Louis Courier. Profitant de sa situation excentrique en dehors de la capitale, il s'était fait un mode d'expression libre, franc, pittoresque; une langue moins encore genevoise de dialecte que véritablement *composite;* comme l'auteur des *Essais*, il s'était dit : « C'est aux paroles à servir et à suivre, et que le gascon y arrive, si le françois n'y peut aller. » Cette veine lui est heureuse en mainte page de ses écrits, de ses voyages; il renouvelle ou crée de bien jolis mots. Qui n'aimerait chez lui, par exemple, l'âne qui *chardonne*, le gai voyageur qui *tyrolise* aux échos? Mais le goût a parfois à souffrir aussi de certaines duretés, de rocailles, pour ainsi dire, que rachètent, bientôt après, comme dans une marche alpestre, la pureté de l'air et la fraîcheur. On rencontre de ces duretés ainsi rachetées dans le charmant récit de *Rosa et Gertrude*. En voulant conserver à M. Bernier le ton exact d'un ministre évangélique, l'auteur a, en quelques endroits, multiplié les termes familiers aux réformés, et qui ne les choquent pas comme étant tirés des vieilles traductions de la Bible qu'ils lisent journellement. Cela, pour nous, ne laisse pas de heurter et de faire disparate en plus d'un lieu; il y aurait eu certainement moyen, sans rien altérer, de mieux fondre. En nous permettant, même en ce moment, cette libre critique, nous avons voulu témoigner l'entière sincérité de notre jugement, et nous maintenir le droit de dire bien haut, comme nous nous plaisons à le faire, que l'histoire de *Rosa et Gertrude* est une des lectures les plus douces, les plus attachantes et les plus saines qui se puissent goûter.

SAINTE-BEUVE.

Ce 1er octobre 1846.

Digitized by Google

Digitized by Google

La nouvelle intitulée *le Presbytère* ne figure pas en tête de cette édition des Nouvelles genevoises, le lecteur la retrouvera dans le volume LE PRESBYTÈRE que j'ai publié précédemment et dont elle forme le premier chapitre.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉNEVOISES.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA BIBLIOTHÈQUE DE MON ONCLE.

I

J'ai connu des gens élevés sur le seuil de la boutique de leur père ; ils avaient retenu de ce genre de vie certaine connaissance pratique des hommes, certain penchant musard, le goût des rues, quelque trivialité d'idées, la morale et les préjugés du quartier. On en a fait des avocats, des ministres, et dans chacune de ces vocations ils ont apporté de ce seuil de boutique bien des éléments bons ou mauvais, toujours ineffaçables.

D'autres, en ce temps-là, je veux dire vers quinze ans, avaient leur petite chambre sur une cour silencieuse, sur des toits déserts. Ils y sont devenus méditatifs, peu au fait des affaires de la rue, assez riches d'observations privées sur un petit nombre de voisins. Ils y ont acquis une connaissance de l'homme moins générale, mais plus intime. Combien de fois aussi, privés de tout [illegible]le, ils ont vécu avec eux seuls ; pendant que l'autre, sur [illegible]il, toujours récréé par la vue de quelque objet nouveau, [illegible] ni le temps ni l'envie, de faire connaissance avec lui-[illegible] Avocat ou ministre, pensez-vous que celui de la petite [illegible]re n'aura pas une manière autre que celui du seuil ? [illegible] qu'on voit passer de son logis, et les gens qui circulent [illegible] et les bruits qui s'y entendent, et les objets tristes ou [illegible] qui s'y rencontrent, et le voisinage, et les cas fortuits ? O[illegible]e l'éducation est une chose difficile ! Tandis qu'à lumi-[illegible] intention, sur le conseil d'un ami ou d'un livre, vous di-

Digitized by Google

rigez l'esprit et le cœur de votre fils vers le côté qui vous agrée, les choses, les bruits, les voisins, les cas fortuits conspirent contre vous, ou vous secondent sans que vous puissiez détruire ces influences ni vous passer de leur concours.

Plus tard, il est vrai, après vingt, vingt-cinq ans, le logement fait peu. Il est triste ou gai, confortable ou délabré; mais c'est une école où les enseignements ont cessé. A cet âge, l'homme fournit sa carrière ; il a atteint ce nuage d'avenir qui, tout à l'heure encore, lui paraissait si lointain; son âme n'est plus rêveuse et docile : les objets s'y mirent, mais ils n'y laissent plus d'empreinte.

Pour moi, j'habitais un quartier solitaire (1). C'est derrière le temple de Saint-Pierre, près de la prison de l'évêché. Pardessus le feuillage d'un acacia, je voyais les ogives du temple, le bas de la grosse tour, un soupirail de la prison, et, au delà, par une trouée, le lac et ses rives. Quels beaux enseignements, si j'avais su en profiter ! Combien la destinée m'avait favorisé entre les garçons de mon âge ! si j'ai mal profité, je tire gloire néanmoins d'être issu de cette école, plus noble que celle du seuil de boutique, plus riche que celle de la chambre solitaire, et d'où devait sortir un poëte, pour peu que ma nature s'y fût prêtée.

Au fait, tout est pour le mieux ; car je me doute qu'à aucune époque les poëtes n'ont été heureux. En savez-vous un, parmi les plus favorisés, qui ait jamais pu étancher sa soif de gloire et d'hommages? en connaissez-vous un, parmi les plus grands, et surtout parmi ceux-là, qui ait jamais pu être satisfait de ses œuvres, y reconnaître les célestes tableaux que lui révélait son génie ? Vie de leurres, de déceptions, de dégoûts ! Et encore, ceci n'en est que la surface; je m'imagine qu'elle recouvre des troubles plus grands, des dégoûts plus amers. Ces têtes-là se forgent une félicité surhumaine que chaque jour déçoit ou renverse; ils voient par delà les cieux, et ils sont cloués à la terre; ils aiment

(1) Ce quartier est celui qui avoisine l'église cathédrale de Genève. La maison dont il est ici question est connue sous le nom de *maison de la Bourse française*, parce qu'elle appartient à un établissement de bienfaisance destinée à secourir les [illegible]ois protestants d'origine française.

Digitized by Google

des déesses, et ne rencontrent que des mortelles. Tasse, Pétrarque, Racine, âmes tendres et malades, cœurs jamais paisibles, toujours saignants ou plaintifs, dites un peu ce qu'il en coûte pour être immortels !

Ceci est l'effet et la cause. C'est parce qu'ils sont poëtes qu'ils éprouvent ces tourments; c'est parce qu'ils éprouvent ces tourments qu'ils sont poëtes. De cette lutte qui se fait en eux jaillit, comme l'éclair de la nue, cette lumière qui nous frappe dans leurs vers; la souffrance leur révèle les joies, les joies leur apprennent la souffrance, leurs désirs vivent à côté de leurs déceptions; de ce riche chaos, de ces fécondes douleurs naissent leurs sublimes pages. Ainsi ce sont les vents orageux qui tirent de si doux sons de cette harpe solitaire.

Je m'étonne donc moins d'avoir ouï dire à un homme de sens qu'il vaut mieux être l'épicier du coin que le poëte du monde; Giraud, que Dante Alighieri.

Cette idée que je me fais du poëte, elle est si vraie, que voyez, je vous prie, à quoi prétendent tout d'abord ceux qui aspirent à cette vocation. N'est-ce point à ce trouble, à ces peines, à ce riche chaos, si possible? Ainsi que l'on singe la vertu par des paroles de sainteté, ils singent, eux, la poésie par des paroles de tristesse, d'angoisse, d'ineffables douleurs : ils souffrent dans leurs vers, ils gémissent dans leurs vers, ils y traînent à vingt ans un reste éteint de vie décolorée, ils y meurent : presque tous commencent par là. Ah ! mon ami, il n'est pas si facile que tu penses d'être triste, malheureux, affligé; d'être tourmenté de désirs, fasciné d'extase; de décolorer sa vie, de mourir comme Millevoye! Ote donc ton masque, que nous voyions ta face réjouie. Pourquoi, pourquoi, mon gros camarade, ne pas suivre ta nature? Quel avantage si grand trouves-tu donc à passer pour gémissant et plaintif, pour mort et jamais enterré ?

Au reste, quand je parle de fécondes douleurs, je n'entends point dire par là que tout grand poëte gémit et pleure nécessairement dans ses vers; mais, au contraire, que ses plus riantes extases recouvrent d'amers déplaisirs. Alors même qu'il nous entraîne dans un aimable Élysée, alors même qu'il peint la beauté sous ses plus célestes traits, c'est le vide de la terre qui le fait

Digitized by Google

déployer son essor vers ces hauteurs fortunées : il est peintre de la santé, parce qu'il est malade; de l'été, parce qu'il erre sur les glaces; des eaux fraîches, parce que tout est aride alentour. Le malheureux goûte quelques instants d'ivresse, et il nous fait boire à sa coupe. Pour nous le nectar, pour lui la lie.

Mais voici qu'à ce propos je découvre une pensée honteuse qui se cache derrière un repli de mon cerveau : c'est la pensée que je suis bien aise, pour mes plaisirs, qu'il ait existé de ces âmes souffrantes... que des infortunés aient vécu de peines durant de longues années, pour laisser quelques pages, quelques strophes qui me charment, qui m'émeuvent un instant !... Profond égoïsme du cœur, cruauté du plaisir qui s'immole tout à lui-même ! Mais aussi... Racine épicier ! Virgile détaillant !... Non, je n'ai pas encore assez de sens, sur mon crâne chenu n'ont pas passé assez d'années encore. Un jour viendra, et trop tôt, où, plus sensé, non moins égoïste, je tiendrai ce propos devant les jeunes hommes. Et la pensée que je radote, s'élevant dans leur cerveau, s'épandra sur leur front, et ne s'arrêtera que sur leurs lèvres.

Il y a dans le cerveau beaucoup de ces pensées honteuses qui se cachent par pudeur, qui se taisent crainte de se faire honnir, qui parfois, venant à surgir hors de leur cachette, font circuler la rougeur sur les fronts honnêtes. Un jour, un homme fit une battue dans son propre cerveau ; il en sonda les replis ? il chercha dessus, dessous ; il visita les plus obscurs recoins; et, de ce qu'il trouva, fit un livre, le livre des *Maximes*, miroir fidèle où l'homme se voit bien plus laid qu'il ne croyait l'être.

Le duc, en cela, avait suivi la maxime de Socrate, qui exhorte l'homme à regarder dans son cerveau. Γνῶθι σέαυτον (c'est du grec) ne signifie pas autre chose. Pour moi, je doute fort s'il y a beaucoup à gagner dans cette habituelle contemplation. Sur bien des choses, vaut mieux s'ignorer soi-même. Certains, à se connaître mieux, deviendraient pires. Tel, voyant son champ ingrat au bon grain, prend l'idée de tirer parti des mauvaises herbes.

Aussi je ne regarde plus tant dans mon cerveau, mais ce m'est un passe-temps des plus récréatifs que de lorgner dans celui des autres. J'y applique la loupe, le microscope ; et vous ne sauriez croire ce que j'y découvre de petites particularités curieuses,

Digitized by Google

sans compter les grosses qui se voient à l'œil nu, et les monstruosités qui frappent à distance. Bien fou Gall, qui prétend juger du contenu par le contenant, du goût d'une orange par ses aspérités, d'un onguent par la boîte. Moi, j'ouvre et je goûte; j'ôte le couvercle et je flaire.

Imaginez-vous que tous les cerveaux sont faits de même; j'entends qu'ils ont tous le même nombre de loges, contenant les mêmes germes, ainsi qu'en toute orange même nombre de pepins habitent même nombre de loges pareillement disposées. Mais voici que bientôt, de ces germes, les uns avortant, les autres se développant outre mesure, il résulte des disproportions d'où éclatent ces différences de caractères qui font les hommes si dissemblables.

Ce qui est curieux, c'est qu'il y a un de ces germes qui n'avorte jamais, qui s'alimente de rien comme de beaucoup, qui prend sa croissance l'un des premiers, et décroît le dernier de tous; si bien que, celui-là mort, on peut être assuré que tout le reste de l'homme a cessé de vivre : c'est celui de la vanité. Je tiens ceci d'un visiteur de morts, lequel m'a confié que, pour sa part, il s'en tenait à ce signe, le regardant comme plus sûr que tout autre; en sorte qu'appelé auprès d'un défunt il s'assurait tout d'abord qu'il n'y eût plus envie aucune de paraître, aucun soin de son air, de sa pose, nul souci du regard des autres; auquel cas, sans même tâter le pouls, il donnait son permis; et que, pour avoir toujours pratiqué cette recette, il était convaincu de n'avoir jamais envoyé en terre un vivant, ce que, disait-il, font souvent ses confrères, lesquels s'en tiennent au pouls, au souffle, et autres signes incomplets.

Il prétendait, ce visiteur, que ce n'est pas tant selon la condition, la richesse ou la profession, que ce bourgeon-là varie; que si quelque chose influe, ce serait plutôt l'âge. Dans l'enfance, il n'est pas le premier à se montrer; dans la jeunesse, il n'est pas le plus gros; mais, dès vingt ans, c'est un tubercule respectable et vorace, qui s'alimente de tout.

J'oublie que c'est de mon logis que je voulais parler. J'y coulais dans une paix profonde les riants loisirs de ma première adolescence, vivant peu avec mon maître, plus avec moi-même,

Digitized by Google

beaucoup avec Eucharis, avec Galatée, avec Estelle surtout.

Il y a un âge, un seul à la vérité, qui dure peu, où les pastorales de M. de Florian ont un charme tout particulier; j'étais à cet âge. Rien ne me semblait aimable comme ces jeunes bergères; rien de naïf comme leurs phrases précieuses et leurs sentiments à l'eau de rose; rien de champêtre, de rustique comme leurs élégants corsages, comme leurs gentilles houlettes à rubans flottants. A peine trouvais-je aux plus jolies demoiselles de la ville la moitié de la grâce, de l'élégance, de l'esprit, du sentiment surtout, de mes chères gardeuses de moutons. Aussi leur avais-je donné mon cœur sans réserve, et ma novice imagination se chargeait de le leur garder fidèle.

Enfantines amours, premières lueurs de ce feu qui, plus tard, pénètre, étreint, embrase!... Que de charme, que de riant et pur éclat dans ces innocentes prémices d'un sentiment si fécond en orages!

Le malheur de cette passion-là, c'est que je n'osais pas m'y livrer avec sécurité; et ceci, à cause d'un entretien très-grave que j'avais eu tout récemment avec mon maître. C'était à propos de la belle conduite de Télémaque dans l'île de Calypso, alors qu'il quitte Eucharis pour la vertu, laquelle conduite nous traduisions ensemble en fort mauvais latin :

Et il précipita Télémaque dans la mer...

Et Telemachum in mare de rupe præcipitavit, venais-je de traduire, lorsque M. Ratin, c'était mon maître, s'avisa de me demander ce que je pensais de ce procédé de Mentor.

Cette question m'embarrassa fort, tant je savais déjà qu'il ne faut point blâmer Mentor devant son précepteur. Cependant, au fond, je trouvais que Mentor s'était comporté, en cette occasion, d'une façon brutale. — Je pense, répondis-je, que Télémaque fut bien heureux d'en être quitte pour avoir bu l'onde amère.

— Vous ne comprenez pas ma question, reprit M. Ratin. Télémaque était amoureux de la nymphe Eucharis; or, l'amour est la passion la plus funeste, la plus méprisable, la plus contraire à la vertu. Un jeune homme qui aime s'adonne au relâchement et à la mollesse; il n'est plus bon à rien qu'à soupirer auprès d'une

Digitized by Google

femme, comme fit Hercule aux pieds d'Omphale. Le procédé du sage Mentor était donc le plus admirable entre tous pour arrêter Télémaque sur les bords de l'abîme. Voilà, ajouta M. Ratin, ce que vous auriez dû me répondre.

C'est de cette façon indirecte que j'appris que mon cas était grave, et que j'avais déjà bien dévié de la vertu ; car j'aimais Estelle tout aussi évidemment à mes yeux, que l'autre, Eucharis. Je résolus donc, à part moi, de combattre un sentiment si coupable, et qui pouvait tôt ou tard m'attirer quelque catastrophe, à en juger du moins d'après l'admiration que M. Ratin professait pour le procédé de Mentor.

Le discours de M. Ratin m'avait fait d'ailleurs une grande impression, bien moins pourtant par ce que j'en pouvais comprendre que par ce que j'y trouvais d'obscur et de mystérieux. En même temps que, pour être sage et ne pas tomber dans l'abîme, je réprimais une bien innocente ardeur, mon imagination s'attachait aux paroles sinistres de M. Ratin pour en pénétrer le sens, et pour y chercher des révélations.

Ce fut là mon premier amour. S'il n'eut pas de suite, vu sa nature tout imaginaire, la façon dont il fut refoulé par le discours de M. Ratin a imprimé à mes autres amours certains traits que l'on pourra reconnaître dans les récits qui suivront.

Cette prison dont j'ai parlé n'a qu'une seule fenêtre qui donne de mon côté. En général, les prisons ne sont pas riches en fenêtres.

Cette fenêtre est percée dans une muraille d'un aspect noir et triste. Des barreaux de fer empêchent le prisonnier d'avancer la tête au dehors ; et un appareil extérieur, qui lui dérobe la vue de la rue, ne laisse pénétrer dans le fond de sa retraite qu'un peu de la lumière du ciel. Je me souviens que la vue de ce soupirail ne m'inspirait alors que terreur et colère. C'est qu'en effet, dans une société que je me figurais tout entière composée d'honnêtes gens, il me paraissait infâme que quelqu'un s'y permît d'être assassin ou voleur ; et la justice, qui protégeait des gens parfaits contre des monstres, m'apparaissait comme une matrone saintement sévère, dont les arrêts ne pouvaient être trop terribles. Depuis, j'ai changé : la justice m'est apparue moins sainte;

Digitized by Google

ces gens parfaits ont baissé dans mon estime; et dans ces monstres j'ai reconnu trop souvent les victimes de la misère, de l'exemple, de l'injustice... Alors la compassion est venue tempérer la colère.

L'esprit des enfants est absolu, parce qu'il est borné. Les questions, n'ayant pour eux qu'une face, sont toutes simples; en sorte que la solution en paraît aussi facile qu'évidente à leur intelligence plus droite qu'éclairée. C'est pour cela que les plus doux d'entre eux disent parfois des choses dures, que les plus humains tiennent des propos cruels. Sans être de ces plus humains, cela m'arrivait souvent; et, quand je voyais conduire un homme en prison, toute ma sympathie était pour les gendarmes, toute mon horreur pour cet homme. Ce n'était ni cruauté ni bassesse; c'était droiture. Plus vicieux, j'aurais détesté les gendarmes, plaint l'homme.

Un jour, j'en vis passer un qui alluma toute mon indignation. C'était le complice d'un atroce assassin. Entre eux deux, ils avaient tué un vieillard pour s'emparer de son argent; puis, aperçus par un enfant au moment du crime, ils s'étaient défaits de cet innocent témoin par un second meurtre. Le camarade de cet homme avait été condamné à mort; mais lui, soit habileté dans la défense, soit quelque circonstance atténuante, était condamné seulement à une réclusion perpétuelle. Au moment où, près d'entrer dans la prison, il passa sous ma fenêtre, il regardait les maisons voisines avec curiosité. Ses yeux ayant rencontré les miens, il sourit comme s'il m'avait connu!

Ce sourire me fit une impression sinistre et profonde. Pendant toute la journée rien ne put le chasser de ma pensée. Je résolus d'en parler à mon maître, qui saisit cette occasion pour me faire une remontrance sur le temps considérable que je perdais à regarder dans la rue.

C'était, quand j'y songe, un drôle d'homme que mon maître: moral et pédant, respectable et risible, grave et ridicule, en telle sorte qu'il me faisait une impression à la fois vénérable et bouffonne. Tel est pourtant l'empire de l'honnêteté, l'ascendant des principes, lorsque la conduite est en accord avec eux, que, malgré l'effet vraiment risible que me faisait M. Ratin, il avait sur

Digitized by Google

moi plus d'influence que tel maître bien plus habile, ou bien plus sensé, mais en qui j'aurais surpris le moindre désaccord entre les préceptes qu'il me donnait à suivre et ceux qu'il suivait lui-même.

Il était pudibond à l'excès. Nous sautions des pages entières de Télémaque, comme contraires aux bonnes mœurs; et il prenait soin de me prémunir contre toute sympathie pour l'amoureuse Calypso, m'avertissant que je rencontrerais dans le monde une foule de femmes dangereuses qui lui ressemblent. Cette Calypso, il la détestait; cette Calypso, bien que déesse, c'était sa bête noire. Quant aux auteurs latins, nous n'avions garde de les lire ailleurs que dans les textes expurgés par le jésuite Jouvency; encore enjambions-nous bien des passages que ce pudique jésuite avait crus sans danger. De là l'épouvantable idée que j'étais porté à me faire d'une foule de choses; de là aussi l'épouvantable frayeur que j'avais de laisser voir à M. Ratin mes plus innocentes pensées, si seulement elles avaient quelque teinte amoureuse, quelque lointain rapport avec Calypso, sa bête noire.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce point. Cette méthode enflamme plus qu'elle ne tempère; elle comprime plus qu'elle ne prévient, elle donne des préjugés plutôt que des principes; son premier effet surtout est d'altérer presque infailliblement la candeur, cette fleur délicate qu'un rire flétrit, que rien ne relève.

Au surplus, M. Ratin, tout farci de latinité et d'ancienne Rome, mais bon homme au demeurant, était plus harangueur que sévère. A propos d'un pâté d'encre, il citait Sénèque; à propos d'une espièglerie, il me proposait Caton d'Utique pour exemple; mais une chose qu'il ne pardonnait pas, c'était le fou rire. Cet homme voyait dans le fou rire les choses les plus singulières, l'esprit du siècle, l'immoralité précoce, le signe certain d'un avenir déplorable. Sur ce point il pérorait avec passion, interminablement. J'attribue ceci à une verrue qu'il avait sur le nez.

Cette verrue était de la grosseur d'un pois chiche, et surmontée d'une petite houppe de poils très-délicats, très-hygrométriques aussi : car j'avais remarqué que, selon l'état de l'atmosphère, ils étaient plus roides ou plus bouclés. Il m'arrivait souvent, durant mes leçons, de la considérer le plus naïvement du monde, comme un objet curieux, sans aucune idée de moquerie; j'étais, dans ces

Digitized by Google

cas-là, brusquement interpellé, et tancé vertement sur ma distraction. D'autres fois, plus rarement, une mouche voulait obstinément s'y poser malgré l'impatiente colère de mon maître, qui pressait alors l'explication, afin qu'attentif au texte je ne m'aperçusse point de cette lutte singulière. Mais cela même m'avertissait qu'il se passait quelque chose, en sorte qu'une curiosité irrésistible me faisait lever furtivement les yeux sur son visage. Selon ce que j'avais vu, le fou rire commençait à me prendre, et, pour peu que la mouche insistât, il devenait irrésistible aussi. C'est alors que M. Ratin, sans paraître concevoir le moins du monde la cause d'un pareil scandale, tonnait contre le fou rire en général, et m'en démontrait les épouvantables conséquences.

Le fou rire est néanmoins une des douces choses que je connaisse. C'est fruit défendu, partant exquis. Les harangues de mon maître ne m'en ont pas tant guéri que l'âge. Pour *fourire* avec délices, il faut être écolier, et, si possible, avoir un maître qui ait sur le nez une verrue et trois poils follets :

... Cet âge est sans pitié.

Réfléchissant depuis à cette verrue, je me suis imaginé que tous les gens susceptibles ont ainsi quelque infirmité physique ou morale, quelque verrue occulte ou visible, qui les prédispose à se croire moqués de leur prochain. Ne riez pas devant ces gens-là : c'est rire d'eux ; ne parlez jamais de loupe ni de bourgeon : c'est faire des allusions ; jamais de Cicéron, de Scipion Nasica : vous auriez une affaire.

C'était le temps des hannetons. Ils m'avaient bien diverti autrefois, mais je commençais à n'y prendre plus de plaisir. Comme on vieillit !

Toutefois, pendant que, seul dans ma chambre, je faisais mes devoirs avec un mortel ennui, je ne dédaignais pas la compagnie de quelqu'un de ces animaux. A la vérité, il ne s'agissait plus de l'attacher à un fil pour le faire voler, ni de l'atteler à un petit chariot : j'étais déjà trop avancé en âge pour m'abandonner à ces puériles récréations ; mais penseriez-vous que ce soit là tout ce qu'on peut faire d'un hanneton ? Erreur grande : entre ces jeux

Digitized by Google

enfantins et les études sérieuses du naturaliste, il y a une multitude de degrés à parcourir.

J'en tenais un sous un verre renversé. L'animal grimpait péniblement les parois pour retomber bientôt, et recommencer sans cesse et sans fin. Quelquefois il retombait sur le dos : c'est, vous le savez, pour un hanneton un très-grand malheur. Avant de lui porter secours, je contemplais sa longanimité à promener lentement ses six bras par l'espace, dans l'espoir toujours déçu de s'accrocher à un corps qui n'y est pas. — C'est vrai que les hannetons sont bêtes ! me disais-je.

Le plus souvent, je le tirais d'affaire en lui présentant le bout de ma plume, et c'est ce qui me conduisit à la plus grande, à la plus heureuse découverte ; de telle sorte qu'on pourrait dire, avec Berquin, qu'une bonne action ne reste jamais sans récompense. Mon hanneton s'était accroché aux barbes de la plume, et je l'y laissais reprendre ses sens pendant que j'écrivais une ligne, plus attentif à ses faits et gestes qu'à ceux de Jules César, qu'en ce moment je traduisais. S'envolerait-il, ou descendrait-il le long de la plume ? A quoi tiennent pourtant les choses ! S'il avait pris le premier parti, c'était fait de ma découverte, je ne l'entrevoyais même pas. Bien heureusement il se mit à descendre. Quand je le vis qui approchait de l'encre, j'eus des avant-coureurs, j'eus des pressentiments qu'il allait se passer de grandes choses. Ainsi Colomb, sans voir la côte, pressentait son Amérique. Voici en effet le hanneton qui, parvenu à l'extrémité du bec, trempe sa tarière dans l'encre. Vite un feuillet blanc... c'est l'instant de la plus grande attente !

La tarière arrive sur le papier, dépose l'encre sur sa trace, et voici d'admirables dessins. Quelquefois le hanneton, soit génie, soit que le vitriol inquiète ses organes, relève sa tarière et l'abaisse tout en cheminant ; il en résulte une série de points, un travail d'une délicatesse merveilleuse. D'autres fois, changeant d'idée, il se détourne ; puis, changeant d'idée encore, il revient : c'est une S !... A cette vue, un trait de lumière m'éblouit.

Je dépose l'étonnant animal sur la première page de mon cahier, la tarière bien pourvue d'encre ; puis, armé d'un brin de paille pour diriger les travaux et barrer les passages, je le force

Digitized by Google

à se promener de telle façon qu'il écrive lui-même mon nom ! Il fallut deux heures ; mais quel chef-d'œuvre !

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, dit Buffon, c'est... c'est bien certainement le hanneton !

Pour diriger cette opération, je m'étais approché du jour. Nous achevions la dernière lettre, lorsqu'une voix appela doucement : — Mon ami ! Je regardai aussitôt dans la rue. Il n'y avait personne. — Ici ! dit la même voix : — Où, répondis-je. — A la prison.

Je compris que ces paroles, sorties du soupirail, m'étaient adressées par le scélérat dont l'affreux sourire m'avait tant bouleversé. Je reculai jusque dans le fond de ma chambre.

— N'aie pas peur, continua la voix, c'est un brave homme qui te parle... — Coquin ! lui criai-je, si vous continuez à me parler, je vais avertir le factionnaire là-bas !

Il se tut un moment. — En passant l'autre jour dans la rue, reprit-il, je vis votre figure, et je vous attribuai un cœur capable de plaindre une victime infortunée de l'injustice des hommes... — Taisez-vous ! lui criai-je encore, scélérat qui avez tué un vieillard, un enfant !... — Mais vous êtes, je le vois, aveuglé comme les autres. Bien jeune, pourtant, pour déjà croire au mal ! Il se tut à l'ouïe d'une personne qui passait dans la rue. C'était un monsieur vêtu de noir. J'ai su, depuis, que c'était un employé aux pompes funèbres.

Lorsque cet homme se fut éloigné : — Voilà, dit-il, le respectable aumônier de la prison. Celui-là sait, Dieu merci, que mon cœur est pur et mon âme sans tache ! Il se tut encore. Cette fois c'était un gendarme. J'hésitai à l'appeler pour lui redire les paroles du prisonnier ; mais ces paroles mêmes avaient déjà assez agi sur ma crédulité pour que je comprimasse ce mouvement. Il me semblait d'ailleurs qu'il y eût eu quelque trahison à le faire, puisque le prisonnier s'était fié à la candeur de mon visage. C'eût été démentir un éloge qui flattait mon amour-propre. J'ai dit plus haut que le bourgeon s'alimente de tout ; il n'est main si vile qui ne puisse encore le chatouiller agréablement.

Après cet entretien, qui m'avait attiré vers la fenêtre, le prisonnier continuant à se taire, je retournai à mon hanneton.

Digitized by Google

Je suis certain que je dus pâlir. Le mal était grand, irréparable ! Je commençai par saisir celui qui en était l'auteur, et je le jetai par la fenêtre. Après quoi, j'examinai avec terreur l'état désespéré des choses.

On voyait une longue trace noire qui, partie du chapitre quatre *de Bello gallico*, allait droit vers la marge de gauche ; là, l'animal, trouvant la tranche trop roide pour descendre, avait rebroussé vers la marge de droite ; puis, étant remonté vers le nord, il s'était décidé à passer du livre sur le rebord de l'encrier, d'où, par une pente douce et polie, il avait glissé dans l'abîme, dans la géhenne, dans l'encre, pour son malheur et pour le mien !

Là, le hanneton, ayant malheureusement compris qu'il se fourvoyait, avait résolu de rebrousser chemin ; et, en deuil de la tête aux pieds, il était sorti de l'encre pour retourner au chapitre quatre *de Bello gallico*, où je le retrouvai qui n'y comprenait rien.

C'étaient des pâtés monstrueux, des lacs, des rivières, et toute une suite de catastrophes sans délicatesse, sans génie... un spectacle noir et affreux !

Or, ce livre, c'était l'Elzévir de mon maître. Elzévir in-quarto, Elzévir rare, coûteux, introuvable, et commis à ma responsabilité avec les plus graves recommandations. Il est évident que j'étais perdu.

J'absorbai l'encre avec du papier brouillard, je fis sécher le feuillet ; après quoi, je me mis à réfléchir sur ma situation.

J'éprouvais plus d'angoisse que de remords. Ce qui m'effrayait le plus, c'était d'avoir à avouer le hanneton. De quel œil terrible mon maître ne considérerait-il pas cette honteuse manière de perdre mon temps, à cet âge de raison où il disait que j'étais maintenant parvenu, et de le perdre en puérilités dangereuses, et très-probablement immorales ! Cela me faisait frémir.

Satan, dont je ne me défiais point pour l'heure, se mit à m'offrir des calmants. Satan est toujours là à l'heure de la tentation. Il me présentait un tout petit mensonge. Durant mon absence, cet infâme chat de la voisine serait entré dans la chambre, et aurait renversé l'encrier sur le chapitre quatre *de Bello gallico*. Comme je ne devais point sortir entre les leçons, j'aurais motivé

Digitized by Google

mon absence sur la nécessité d'aller acheter une plume. Comme les plumes étaient dans une armoire à ma portée, j'aurais avoué avoir perdu la clef hier au bain. Comme je n'avais pas eu permission hier d'aller au bain, et que je n'y avais réellement pas été, j'aurais supposé y avoir été sans permission, et avoué cette faute, ce qui aurait jeté sur tout l'artifice beaucoup de vraisemblance, et en même temps diminué mes remords, puisque je m'accusais généreusement d'une faute, ce qui à mes yeux m'absolvait presque...

Ce chef-d'œuvre de combinaison était tout prêt, lorsque j'entendis le pas de M. Ratin, qui montait l'escalier !

Dans mon trouble, je fermai le livre, je le rouvris, je le fermai encore pour le rouvrir précipitamment, sur ce motif que le pâté parlerait de lui-même, et m'épargnerait l'embarras terrible des premières ouvertures...

M. Ratin venait pour me donner ma leçon. Sans voir le livre, il posa son chapeau, il plaça sa chaise, il s'assit, il se moucha. Pour avoir une contenance, je me mouchai aussi ; sur quoi M. Ratin me regarda fixement, car il s'agissait de nez.

Je ne compris pas d'abord que M. Ratin sondait l'intention que j'avais pu avoir en me mouchant presque au même instant que lui ; en sorte que, m'imaginant qu'il avait vu le pâté, je baissai les yeux, plus décontenancé par son silence scrutateur que je ne l'aurais été par ses questions, auxquelles j'étais prêt à répondre. A la fin, d'un ton solennel : — Monsieur ! je lis sur votre figure... — Non, monsieur... — Je lis, vous dis-je... — Non, monsieur, c'est le chat, interrompis-je...

Ici, M. Ratin changea de couleur, tant cette réponse lui sembla dépasser toutes les limites connues de l'irrévérence ; et il allait prendre un parti violent, lorsque, ses yeux étant tombés sur le monstrueux pâté, cette vue lui produisit un soubresaut qui, par contre-coup, en produisit un sur moi.

C'était le moment de conjurer l'orage. — Monsieur, pendant que j'étais sorti... le chat... pour acheter une plume... le chat... parce que j'avais perdu la clef... hier au bain... le chat...

A mesure que je parlais, le regard de M. Ratin devenait si terrible, qu'à la fin, ne pouvant plus le soutenir, je passai sans transi-

Digitized by Google

tion à l'aveu de mes crimes. — Je mens... M. Ratin... c'est moi qui ai fait ce malheur.

Il se fit un grand silence.

— Ne vous étonnez point, monsieur, dit enfin M. Ratin d'une voix solennelle, si l'excès de mon indignation en comprime et en retarde l'expression. Je dirai même que l'expression me manque pour qualifier... — Ici une mouche... un souffle de fou rire parcourut mon visage.

Il se fit de nouveau un grand silence.

Enfin M. Ratin se leva. — Vous allez, monsieur, garder la chambre pendant deux jours, pour réfléchir sur votre conduite, tandis que je réfléchirai moi-même au parti que je dois prendre dans une conjoncture aussi grave...

Là-dessus M. Ratin sortit, en fermant l'appartement dont il emporta la clef.

L'aveu sincère m'avait soulagé ; le départ de M. Ratin m'ôtait la honte, de façon que les premiers moments de ma captivité ressemblèrent fort à une heureuse délivrance ; et, sans l'obligation où je me voyais de songer deux jours à mes fautes, je me serais fort réjoui, comme on y est disposé au sortir des grandes crises.

Je me mis donc à songer : mais les idées ne venaient pas. Quand je voulais approfondir ma faute, je n'y voyais de grave que le mensonge, réparé pourtant par un aveu que je me plaisais à trouver spontané. Toutefois, pour la bonne règle, je tâchais de me repentir ; et, voyant la peine que j'avais à y parvenir, je commençais à craindre que mon cœur ne fût effectivement déjà bien mauvais, immoral, comme disait M. Ratin, en sorte que je formais avec contrition le projet de renoncer désormais au fou rire.

J'en étais là, quand vint à passer dans la rue le marchand de petits gâteaux. C'était son heure. L'idée de manger des petits gâteaux se présenta naturellement à mon esprit ; mais je me fis un scrupule de céder à cette tentation de la chair, dans un moment où c'était sur l'âme qu'il m'était enjoint de travailler, de façon que, laissant le marchand attendre et crier, je restais assis au fond de ma chambre.

Digitized by Google

Mais ceux qui ont observé les marchands de petits gâteaux savent combien ils sont tenaces envers la pratique. Celui-ci, bien qu'il ne me vît point paraître encore, ne tirait de cette circonstance aucune induction fâcheuse pour son affaire, mais, bien au contraire, continuait à crier avec la plus robuste foi en ma gourmandise. Seulement il ajoutait au mot de *gâteaux* l'épithète pressante de *tout chauds*, et il est bien vrai que cette épithète faisait des ravages dans ma moralité. Heureusement je m'en aperçus, et j'y mis bon ordre.

Je crus devoir cependant ne pas laisser dans son erreur cet honnête industriel, à qui je faisais perdre un temps précieux ; je me mis à la fenêtre pour lui dire que je ne prendrais pas de gâteaux pour ce jour-là. — Dépêchons, me dit-il, je suis pressé... J'ai déjà dit qu'il croyait en moi plus que moi-même.

— Non, repris-je, je n'ai point d'argent.

— Crédit.

— Et puis, je n'ai pas faim.

— Mensonge.

— Et puis, je suis très-occupé.

— Vite !

— Et puis, je suis prisonnier.

— Ah ! vous m'ennuyez, dit-il en soulevant son panier comme pour s'éloigner.

Ce geste me fit une impression prodigieuse. — Attendez ! lui criai-je.

Quelques instants après, une casquette artistement suspendue à une ficelle hissait deux petits gâteaux... *tout chauds !*

Bête de hanneton, — pensais-je en mangeant mon gâteau, — qui, avec quatre ailes pour s'envoler, se va jeter dans un puits ! Sans cette stupidité inconcevable, je faisais mes devoirs tranquillement, j'étais sage, M. Ratin content, et moi aussi ; point de mensonge, point de prison... Bête de hanneton !

Heureuse idée que j'eus là ! J'avais trouvé le bouc expiatoire, en sorte que peu à peu, le chargeant de tous mes méfaits, ma conscience reprenait un calme charmant. Ce qui y contribuait, je m'imagine, c'est que l'indignation de M. Ratin avait été si forte, qu'il avait entièrement oublié de me donner des devoirs à faire.

Digitized by Google

Or, deux jours et point de devoirs, c'était peut-être, de toutes les punitions, celle que j'aurais choisie comme la plus délicieuse.

Une fois en paix avec ma conscience, et ayant devant moi deux jours de fête, je voulus embellir ma demeure par quelques dispositions qui me souriaient fort. La première fut d'éloigner de ma vue l'Elzévir, le dictionnaire, tous les livres et cahiers d'études. Cette opération faite, j'éprouvai une sensation aussi agréable que nouvelle ; c'était comme si l'on m'eût ôté mes fers. Ainsi, c'est en prison que je devais connaître pour la première fois tout le charme de la liberté.

Charme bien grand ! Pouvoir légitimement dormir, ne rien faire, rêver... et cela à cet âge où notre propre compagnie est si douce, notre cœur si riche en entretiens charmants, notre esprit si peu difficile en jouissances ; où l'air, le ciel, la campagne, les murs, ont tous quelque chose qui parle, qui émeut : où un acacia est un univers, un hanneton un trésor ! Ah ! que ne puis-je remonter vers ces heures fortunées, retrouver ces loisirs enchanteurs ! Que le soleil est pâle aujourd'hui ! que les heures sont lentes, les loisirs ingrats !

Je retrouve sans cesse cette idée sous ma plume. Chaque fois que j'écris, elle me presse de lui donner le jour ; je l'ai fait mille fois, je le fais encore. En vain le bonheur m'accompagne, en vain les années m'ont apporté chacune un tribut de bien, en vain les jours se lèvent purs et sereins ; rien n'efface de mon cœur ces souvenirs d'alors ; plus je vieillis, plus ils semblent rajeunir, plus j'y trouve un sujet d'attendrissante mélancolie. Je possède plus que je ne désirais, mais je regrette l'âge du désir ; les biens positifs me paraissent moins savoureux que ce nuage vide, mais brillant, qui, m'enveloppant alors, m'entretenait dans une constante ivresse.

Fraîches matinées de mai, ciel bleu, lac aimable, vous voici encore ; mais... qu'est devenu votre éclat ! qu'est devenue votre pureté ? où est votre charme indéfinissable de joie, de mystère, d'espérance ? Vous plaisez à mes yeux, mais vous ne remplissez plus mon âme ; je suis froid à vos riantes avances ; pour que je vous chérisse encore, il faut que je remonte les années, que je rebrousse vers ce passé qui ne reviendra plus ! Chose triste, sentiment amer !

Digitized by Google

Ce sentiment, on le retrouve au fond de toute poésie, si encore il n'en est pas la source principale. Nul poëte ne s'alimente du présent, tous rebroussent ; ils font plus : refoulés vers ces souvenirs par les déceptions de la vie, ils en deviennent amoureux ; déjà ils leur prêtent des grâces que la réalité n'avait pas, ils transforment leurs regrets en beautés dont ils les parent ; et, se créant à l'envi un brillant fantôme, ils pleurent d'avoir perdu ce qu'ils ne possédaient pas.

En ce sens, la jeunesse est l'âge de la poésie, celui où elle amasse ses trésors, mais non, comme quelques-uns le croient, celui où elle peut en faire usage.

De cet or pur et entassé autour d'elle, elle ne sait rien tirer. Vienne le temps qui le lui arrache pièce à pièce : alors, en lui disputant sa proie, elle commence à connaître ce qu'elle avait ; par ses pertes, elle apprend ses richesses ; par ses regrets, ses joies taries. Alors le cœur se gonfle, alors l'imagination s'allume, alors la pensée se détache et s'élève vers la nue... Alors Virgile chante !

Mais que dire de ces poëtes imberbes qui chantent à cet âge où, s'ils étaient vraiment poëtes, ils n'auraient pas trop de tout leur être pour sentir, pour s'enivrer en silence de ces parfums que plus tard seulement ils sauront répandre dans leurs vers?

Il y a des mathématiciens précoces, témoin Pascal ; des poëtes, non. Homère sexagénaire est plus croyable que La Fontaine enfant. Avant vingt ans, quelques lueurs peuvent apparaître ; avant ce terme, et plus loin encore, aucun génie de poëte n'a atteint à sa hauteur. Beaucoup pourtant étendent leurs ailes bien plus tôt : faible essor, chute prochaine ; pour avoir pris leur vol prématurément, ils gisent bientôt sur le sol. Gazettes, coteries, c'est votre ouvrage ; relevez-les.

La Fontaine s'ignora bien tard, toute sa vie peut-être : n'est-ce point là son secret? Lisez ses préfaces, je vous prie. Se doute-t-il qu'il soit autre que tout le monde ! Et ce n'est pas modestie, il n'a pas seulement assez de vanité pour être modeste ; c'est nature simple et naïve, c'est bonhomie pure. Il chante, c'est son plaisir, non la mission qu'il se donne, non le but qu'il se propose ; il chante, et la poésie coule à flots de ses lèvres.

Digitized by Google

Il était bête, vous savez. Il se persuadait que Phèdre était son maître ; il oubliait de louer Louis le Grand, sans y songer, il offensait les marquis, et manquait les pensions. Bien niais, en effet, en comparaison de tant de poëtes d'esprit !

Quand j'eus fait disparaître ces livres et cahiers d'études, je fus un peu embarrassé de savoir que faire. J'allais y songer, lorsqu'il se fit quelque bruit dans la chambre à côté. Je regardai par le trou de la serrure : c'était le chat de la voisine qui avait guerre avec un énorme rat.

Je pris parti d'abord pour le chat, qui était de mes amis; et je vis que l'appui de mes vœux ne lui serait pas inutile ; car, déjà blessé au museau, il attaquait timidement un ennemi bien déterminé. Cependant, quand j'eus assisté quelques instants à la lutte, le courage et l'habileté du faible, en face d'un adversaire si terrible, commencèrent à attirer ma sympathie ; en sorte que je résolus de garder une stricte neutralité.

Mais j'éprouvai qu'il était bien difficile d'être neutre, c'est-à-dire indifférent entre le chat et le rat, surtout lorsque j'eus reconnu que ce rat et moi nous nous trouvions être du même bord en matière d'Elzévirs. En effet, l'animal s'était retranché dans le creux même que ses dents lui avaient préparé au sein d'un gros in-folio gisant sur le plancher. Je résolus de le sauver ; et aussitôt, ayant lancé contre la porte un violent coup de pied pour effrayer le matou, je réussis si bien, que la serrure sauta et la porte s'ouvrit.

Il n'y avait plus que l'in-folio : l'ennemi, disparu ; de mon allié, pas de nouvelles. Cependant j'étais compromis.

Cette chambre était une succursale de la bibliothèque de mon oncle, pour lors absent ; un réduit poudreux, garni alentour de bouquins. Au milieu, une machine électrique délabrée, quelques tiroirs de minéraux ; vers la lucarne, une antique bergère. A cause des livres, on tenait cette chambre toujours fermée, pour que je n'y pénétrasse point. Quand M. Ratin en parlait, c'était mystérieusement, et comme d'un lieu suspect. Sous ce rapport, l'accident servait merveilleusement ma curiosité.

Je voulus faire de la physique ; mais, la machine ne jouant pas, je m'occupai de minéralogie ; après quoi, je revins à l'in-

Digitized by Google

folio. Le rat y avait travaillé en grand ; sous le titre on ne lisait plus que *Dictio*.... Dictionnaire ! pensai-je, voici un livre peu dangereux. Dictionnaire de quoi ?... J'entr'ouvris le volume. Il y avait un nom de femme au haut de la page ; au-dessous, du grimoire mêlé de latin ; en bas, des notes. Il s'agissait d'amour.

Pour le coup, je fus bien étonné. Dans un dictionnaire ! qui l'aurait jamais cru ? De l'amour dans un dictionnaire ! Je n'en revenais pas. Mais les in-folio sont pesants ; j'allai donc m'établir dans la bergère près de la lucarne, assez indifférent pour le quart d'heure au magnifique paysage qu'elle encadrait.

Ce nom, c'était Héloïse. Elle était femme, et elle écrivait en latin ; elle était abbesse, et elle avait un amant ! Mes idées étaient bouleversées par des anomalies si étranges. Une femme aimer en latin ! Une abbesse avoir un amant ! Je reconnus que j'avais affaire à un très-mavais livre, et l'idée qu'un dictionnaire pût se permettre des histoires semblables atténuait mon antique estime pour cet espèce d'ouvrages, d'ordinaire si respectables. C'était comme si M. Ratin, mon maître, comme si Mentor se fût mis tout à coup à chanter le vin et l'amour, l'amour et le vin.

Je ne posai pourtant point le livre comme j'aurais dû le faire ; mais au contraire, alléché par ces premières données, je lus l'article, et, toujours plus alléché, je lus les notes, je lus le latin. Il y avait des choses singulières, d'autres touchantes, d'autres mystérieuses ; mais une partie de l'histoire manquait. Aussi je n'étais plus tant pour le rat, et il me semblait que la cause du chat fût, à quelques égards, bien soutenable.

Dans les volumes tronqués, c'est toujours ce qui manque qui semble le plus désirable à connaître. Les lacunes piquent la curiosité, mieux que les pages ne la satisfont. J'ai rarement la tentation d'ouvrir un volume ; je défais toujours les cornets pour les lire. Aussi trouvé-je que, pour un auteur, finir chez l'épicier, c'est moins triste que de languir chez le libraire.

Héloïse vivait au moyen âge. C'était un temps que je me figurais tout de couvents, de cellules, de cloches, avec de jolies nonnes, des moines barbus, et des sites boisés planant sur des lacs et des vallées ; témoin Pommiers et son abbaye au pied du mont Salève. En fait de moyen âge, je ne sortais pas de là.

Digitized by Google

Cette jeune fille était la nièce d'un chanoine; belle et pieuse enfant, charmante à mes yeux autant par ses attraits naturels que par l'habit de religieuse sous lequel je me la représentais. J'avais vu à Chambéry des sœurs du Sacré-Cœur, et sur ce modèle je façonnais toutes les nonnes, toutes les religieuses, et, au besoin, jusqu'à la papesse Jeanne.

Dans le temps qu'Héloïse, au sein d'une retraite profonde, s'embellissait de grâces pudiques et d'attraits ignorés, on ne parlait en tous lieux que d'un illustre docteur nommé Abailard. Il était jeune et sage, d'un vaste savoir et d'une intelligence hardie. Sa figure attachait autant que ses paroles; sa beauté égalait sa gloire, et devant sa renommée avait pâli celle de tous les autres. Abailard disputait, dans les écoles, sur les questions qui s'agitaient alors; et, dans ces tournois, il avait terrassé tous ses adversaires sous les yeux de la foule, sous les yeux des femmes qui se pressaient dans l'amphithâtre, attentives aux grâces du bel athlète.

Parmi cette foule se trouvait la nièce du chanoine. Cette fille, distinguée d'esprit, ardente de cœur, écoutait avec trouble. Les yeux attachés sur le jeune homme, elle dévorait ses paroles, elle suivait ses gestes, elle combattait avec lui, elle terrassait avec lui, elle s'enivrait de ses triomphes; et, sans le savoir, elle s'abreuvait à longs traits d'un ardent et impérissable amour. C'est la science qu'elle croyait aimer : aussi son oncle, charmé de cultiver d'heureux dons, appelait auprès d'elle Abailard pour la guider et pour l'instruire... Heureux amants! chanoine insensé!...

Ici commençait le travail du rat.

Je passai au revers; mais tout était changé!

Héloïse avait pris le voile... J'en fus ému, car je l'aimais, je partageais son ivresse, et, belle que je me la figurais déjà, je la vis alors plus belle de tristesse, plus jeune sous les antiques arceaux du cloître d'Argenteuil, plus touchante succombant à ses douleurs jusqu'au pied des autels... Le livre relatait le tout dans un gothique langage; de ses pages antiques s'échappait comme un parfum de vétusté, en telle sorte que la vive impression du passé mariait son charme à la fraîcheur juvénile de mes sentiments.

Digitized by Google

Cachée dans ce monastère, Héloïse s'efforçait d'éteindre aux eaux de la piété des feux brûlants encore ; mais la religion impuissante à guérir cette âme malade, ajoutait à ses tourments. La tristesse, les regrets amers, les remords, un insurmontable amour, dévoraient les journées de cette pâle recluse ; ses yeux se mouillaient de larmes : elle pleurait Abailard absent, les jours de sa gloire et ceux de son bonheur. Femme coupable, mais bien touchante ! Belle et tendre pécheresse, dont l'infortune colore d'un charme poétique tout cet âge lointain !

« Abailard, traduisais-je avec émotion d'une lettre où Héloïse demande des forces à son amant, Abailard, que de combats pour ramener un cœur aussi perdu que le mien ! combien de fois se repentir pour retomber encore ; vaincre, pour être ensuite vaincue ; abjurer, pour reprendre, pour ressaisir avec une nouvelle ivresse...

« Temps fortunés ! doux souvenirs où se brise ma force, où s'éteint mon courage !... Quelquefois je verse avec délices les larmes de la pénitence, je me prosterne devant le trône de Dieu, la grâce victorieuse est près de descendre dans mon cœur... puis... votre image m'apparaît, Abailard... Je veux l'écarter, elle me poursuit ; elle m'arrache à ce calme où j'allais entrer, elle me replonge dans ce tourment que j'adore en l'abhorrant... Charme invincible ! lutte éternelle et sans victoire ! Soit que je pleure sur les tombeaux, soit que je prie dans ma cellule, soit que j'erre sous la nuit de ces ombrages, elle est là, toujours là, qui plaît seule à mes yeux, qui les baigne de pleurs, qui jette le trouble et le remords dans mon âme !... Que si j'entends chanter l'hymne saint, si l'encens s'élève vers la nef, si l'orgue remplit de ses sons l'enceinte sacrée, si le silence y règne... elle encore, toujours elle, qui trouble ce silence, qui détruit cette pompe, qui m'appelle, qui m'entraîne hors des parvis. Ainsi votre Héloïse, au milieu de ces vierges paisibles que Dieu a reçues dans son port, demeure coupable, battue des orages, noyée dans une mer de passions ardentes et profanes... »

Après que j'eus savouré le puissant attrait de ces lignes mélancoliques, je me portai vers Abailard. Où le retrouverai-je? Hélas ! l'orage avait grondé sur sa tête ; lui, si brillant naguère,

Digitized by Google

je le retrouvai déchu, proscrit, fuyant de retraite en retraite, et dérobant ses misérables jours aux fureurs de l'envie et de la persécution : les saints le dénonçaient, les moines lui donnaient du poison, les conciles brûlaient ses livres... Abreuvé d'amertume, il s'enfuit dans un lieu sauvage.

« Dans mes jours heureux, écrit-il lui-même, dans mes jours heureux, j'avais visité une solitude ignorée des mortels, habitée des bêtes fauves, où ne s'entendait que le cri rauque des oiseaux de proie. Je m'y réfugiai. Avec des roseaux je bâtis un oratoire que je couvris de chaume; et, m'efforçant d'oublier Héloïse, je cherchais la paix dans le sein de Dieu... »

Je fis une pause dans ce désert, que la lettre d'Abailard met comme sous les yeux, admirant l'étrangeté de ces antiques aventures, le mouvement passionné de ces vies, ce poétique assemblage d'amour et de dévotion, de gloire et d'amertume. Et comme il arrive, quand le cœur est amorcé et l'imagination séduite, j'oubliais les malheurs de ces deux infortunés, pour ne me souvenir plus que de cette ardente et mutuelle tendresse à laquelle je portais envie.

Abailard priait dans cet asile sauvage; ailleurs on regrettait sa voix puissante, on plaignait ses malheurs, et la renommée de sa fuite soudaine préoccupait la publique attente. Mais la ferveur et l'amitié avaient retrouvé sa trace; quelques pèlerins, d'anciens disciples, arrivaient jusqu'à lui; bientôt la foule, chargée de riches offrandes, prenait la route du désert. De ces dons Abailard avait bâti la belle abbaye du Paraclet, sur la place même où s'élevait naguère l'oratoire de chaume, lorsqu'il apprit que les moines de Saint-Denis, s'emparant du monastère d'Argenteuil, en avaient chassé les religieuses. Aussitôt, se dépouillant de son asile, il y appela sa chère Héloïse.

La jeune abbesse y vint avec ses compagnes. Devant elle s'était retiré Abailard; et l'abbaye de Saint-Gildas de Ruys, dans le diocèse de Vannes, abritait sa triste destinée.

Cette abbaye s'élève sur un rocher sans cesse battu des flots de la mer. Nulle forêt, nulle prairie ne s'y voit alentour, mais seulement une vaste plaine, où gisent sur un terreau stérile quelques pierres éparses. L'escarpement des rives, en mettant à nu

Digitized by Google

des rocs déchirés, forme comme une ligne blanchâtre qui seule varie le morne aspect de cette contrée. De sa cellule, le solitaire voit la longue ligne s'enfoncer avec les golfes, reparaître aux promontoires, ceindre les côtes lointaines, et se perdre dans l'immense horizon.

Cette affreuse terre ne fut point trop triste pour Abailard : son âme était plus triste encore. Toute joie y était tarie ; les fumées de la gloire s'en étaient envolées ; l'image même d'Héloïse n'y restait empreinte que pour y nourrir un regret amer, un repentir sombre. Cependant, au sein d'une solitude dont aucun bruit du monde ne variait la lugubre uniformité, l'illustre pénitent, ramené sans cesse sur lui-même, repassait les égarements de sa vie ; il sondait à loisir le vide de la gloire, la vanité des plaisirs ; il se pénétrait de plus en plus du néant des choses humaines ; puis, ému pour Héloïse, dont l'impénitence se dévoilait dans des lettres brûlantes, il retrouvait quelque pieuse ardeur ; un saint effroi relevait son courage, ranimait ses forces éteintes. C'est alors que cet homme, grand autant qu'infortuné, entreprend la difficile tâche d'épurer son âme, de briser les liens qui l'enchaînent encore à la terre, de tendre vers les célestes demeures, et d'y entraîner après lui son amante. C'est alors qu'il écrit cette fameuse lettre où, vainqueur enfin de cette lutte opiniâtre, il tend à son Héloïse une main de secours, il encourage ses efforts, soutient ses pas, et fait luire à ses yeux, au travers de la poussière du sépulcre, la vive et consolante lumière des cieux.

« Héloïse, écrit-il en terminant, je ne vous reverrai plus sur cette terre, mais lorsque l'Éternel, qui tient nos jours entre ses mains, aura tranché le fil de cette vie infortunée, ce qui, selon toute apparence, arrivera avant la fin de votre carrière... je vous prie de faire enlever mon corps, en quelque endroit que je meure, et de le faire transporter au Paraclet, pour y être enterré auprès de vous. Ainsi, Héloïse, après tant de traverses, nous nous trouverons réunis pour toujours, et désormais sans danger comme sans crime ; car alors, crainte, espérance, souvenir, remords, tout sera évanoui comme la poussière qui s'envole, comme la fumée qui se dissipe dans l'air, et il ne restera aucune trace de nos égarements passés. Vous aurez même lieu, Héloïse, en considérant mon cadavre, de rentrer en vous-même, et de reconnaî-

Digitized by Google

tre combien il est insensé de préférer par un attachement déréglé, un peu de poussière, un corps périssable, vile pâture des vers, au Dieu tout-puissant, immuable, qui peut seul combler nos désirs, et nous faire jouir de l'éternelle félicité ! »

J'avais fini depuis longtemps de lire cette histoire que mon esprit y demeurait tout entier attaché. Le livre sur les genoux, et les regards tournés vers le paysage que doraient les feux du couchant, j'étais réellement au Paraclet, j'errais au pied de ses murailles, je voyais sous de sombres allées la triste Héloïse; et, tout rempli de sympathie pour Abailard, avec lui j'adorais cette amante infortunée. Ces images ne tardèrent pas à se confondre avec les objets qui frappaient ma vue : en sorte que, sans quitter l'antique bergère, je me trouvais transporté dans un monde resplendissant d'éclat, et tout rempli d'émotions poétiques et tendres.

Mais outre cette lecture, outre la vapeur embrasée du soir et le brillant spectacle que m'ouvrait la lucarne, d'autres impressions se mêlaient à ma rêverie. Parmi les bruits confus qui, dans une ville, signalent l'activité des rues, le travail des métiers, le mouvement du port, les sons éloignés d'un orgue de Barbarie, apportés par les airs, venaient doucement mourir à mon oreille. Sous le charme de cette lointaine mélodie, tous les sentiments prenaient plus de vie, les images plus de puissance, le soir plus de pureté, une fraîcheur inconnue parait la création tout entière, et mon imagination, planant dans des espaces d'azur, goûtait au parfum de mille fleurs sans se fixer sur aucune.

Insensiblement je m'étais éloigné d'Héloïse, j'avais délaissé son ombre auprès des vieux hêtres, sous les gothiques arceaux; j'avais navigué sur les âges, et bientôt perdant de vue les cimes bleuâtres du passé, je m'étais rapproché de rivages plus connus, de jours plus voisins, d'êtres plus présents. Aussi, quand l'orgue vint à se taire, je rentrai dans la réalité, et le gros livre qui pesait sur mes genoux m'étant redevenu indifférent, j'allai machinalement le reporter dans sa case...

Qu'elle est morne l'heure qui succède à ces émotions! que le retour est amer des éclatants domaines de l'imagination aux rives ingrates de la réalité ! Le soir m'apparaissait triste, ma prison odieuse, mon oisiveté un fardeau.

Digitized by Google

Pauvre enfant, qui aspires à sentir, à aimer, à vivre de ce poétique souffle, et qui retombes ainsi affaisé sous son propre effort, j'ai compassion de toi ! Bien des mécomptes t'attendent; bien des fois encore ton âme, comme soulevée par une douce ivresse, tentera de se détacher de la terre pour voler vers la nue : autant de fois une lourde chaîne retiendra son essor, jusqu'à ce que, domptée enfin, faite au joug, elle ait appris à se traîner dans le sentier de la vie.

Heureusement je n'en étais point là; et, sans sortir de ce sentier de la vie, j'y rencontrais une personne autour de laquelle mon cœur, reportant toutes ses émotions, en prolongeait à son gré le charme et la durée. Cette personne, je ne manquai pas, pour l'heure, d'en faire mon Héloïse, non pas infortunée, mais tendre; non pas pécheresse, mais aussi pure que belle; et, comme si elle eût été présente, je lui adressais les apostrophes les plus vives, les plus passionnées...

On voit que j'étais amoureux. C'était depuis huit jours, et depuis six je n'avais pas revu l'objet aimé.

Comme font les amants malheureux, les premiers jours je m'étais bercé d'espoir. J'avais ensuite cherché des distractions qui, comme on l'a vu, m'avaient fort mal réussi. Était venue ensuite ma captivité, et, dès les premiers loisirs de cette vie oisive, je n'avais eu garde d'oublier mes amours. Mais, ce soir-là, ma passion fortement attisée par la romanesque lecture que je venais de faire, finit par se lasser des apostrophes et par me porter vers des voies désespérées.

Que l'on sache seulement qu'en pénétrant dans la chambre qui était au-dessus de la mienne je pouvais y voir ma bien-aimée !... Elle s'y trouvait seule à cette heure... La lucarne m'ouvrait un chemin pour y pénétrer par les toits.

La tentation était donc irrésistible, d'autant plus que je me trouvais déjà sur le toit depuis un petit moment. Je m'y assis pour prendre du courage et me familiariser avec mon projet; car ce commencement d'exécution me causait une émotion si grande, que j'étais sur le point de rebrousser. Pour le moment, je n'eus rien de plus pressé que de m'effacer entièrement en me couchant sur le toit .. Je venais d'apercevoir M. Ratin dans la rue.

Digitized by Google

Un peu revenu de ce coup de foudre, je me hasardai à soulever la tête, de manière à voir par-dessus la saillie du toit... Plus de M. Ratin! il m'était évident qu'il montait l'escalier, et qu'avant une minute il me surprendrait allant en bonne fortune. Ah! que j'avais de remords et de contrition ! que le repentir m'était facile, et que je sentais bien l'énormité de ma faute!... lorsque je vis reparaître M. Ratin, et disparaître le remords et l'énormité. M. Ratin, après avoir traversé une allée, cheminait tranquillement dans une direction qui l'éloignait de moi.

Bientôt je le perdis de vue; mais je compris que je ne pouvais rester à cette place, sans risquer d'être aperçu du soupirail de la prison, dans le fond duquel, de cette région élevée, je plongeais avec effroi mes regards. Je me remis donc en route pour profiter de ce qui restait de jour, et en quelques pas j'atteignis à la fenêtre que je cherchais. Elle était ouverte...

Mon cœur battait avec force ; car, malgré la certitude que j'en avais, je ne pouvais assez me persuader que ma bien-aimée fût seule en ces lieux. J'hésitais donc, lorsque tout à coup je m'entendis dire : Entrez ! et ne craignez pas qu'on vous trahisse, bon jeune homme.

C'était la voix du prisonnier. Dès le premier mot, perdant toute présence d'esprit, je sautai brusquement dans la chambre, où je me trouvai sur les épaules d'une belle dame richement habillée, qui roula par terre avec moi.

Je ne puis décrire ce qui se passa dans les premiers instants qui suivirent la chute, car j'avais perdu tout sentiment. La première chose qui me frappa quand je revins à moi, c'est que la dame gisait la figure contre terre, ne faisant entendre ni cri ni plainte. Je m'approchai en rampant à moitié : — Madame ! lui dis-je d'une voix basse et altérée... Point de réponse. — Madame!!!... Rien.

Me voici arrivé à un événement bien lugubre. Une respectable dame morte... un écolier assassin ! Mon critique va dire que je force à dessein la situation pour sacrifier au faux goût moderne. — Ne te hâte pas de dire cela, critique. Cette dame était un mannequin. J'étais dans l'atelier d'un peintre. Dis autre chose, critique.

Digitized by Google

Je commençai par relever la dame, après néanmoins que je me fus relevé moi-même. Le plus bête des sourires circonvolait par sa face vermeille, bien que son nez eût gravement souffert. J'y fis quelques réparations, mais c'était une trop petite partie du mal pour que je m'y arrêtasse longtemps.

En effet, cette dame avait été donner du nez contre la boîte à l'huile, qui, perdant l'équilibre, était tombée, en répandant par la chambre les pinceaux, la palette et les huiles. Je voulus remettre quelque ordre dans ces objets, mais c'était encore une trop petite partie du mal pour que je m'y arrêtasse beaucoup.

En effet, la boîte à l'huile, en tombant, avait atteint le pied d'un grand nigaud de chevalet, lequel, s'étant mis aussitôt à chanceler, avait finalement pris le parti de tomber, en mirant juste dans la poitrine d'un beau monsieur qui, pendu à un clou, nous regardait faire. Le clou avait suivi son monsieur, qui avait suivi le chevalet, et tous ensemble étaient venus s'abattre sur la lampe, qui avait brisé la glace en renversant une bouilloire!

Le dégât était horrible, l'inondation générale, et la dame souriait toujours.

Au milieu de cette catastrophe, mes amours avaient un peu souffert par l'effet de distractions si vives et si inattendues. Pendant que je reste là à réfléchir sur ma situation, je profite du quart d'heure pour faire savoir de qui j'étais amoureux, et comment je l'étais devenu.

Au-dessus de ma chambre était celle d'un habile peintre de portraits. Ce peintre avait le grand talent de faire les gens à la fois ressemblants et agréables. Oh! quel bon état, quand on le pratique ainsi! Quel appât merveilleux, où se viennent prendre carpes, brochets, carpillons, et jusqu'aux loutres et aux veaux marins, et de plein gré, et sans se plaindre de l'hameçon, et en remerciant le pêcheur!

Souvenez-vous du bourgeon. Une fois que vous êtes devenu aisé, riche, n'est-ce pas l'un des premiers conseils qu'il vous donne, que de faire reproduire sur la toile votre intéressante, originale, et, à tout prendre, si aimable figure? ne vous dit-il pas que vous devez cette surprise à votre mère, à votre épouse, à votre oncle, à votre tante? S'ils sont tous morts, ne vous dit-il

Digitized by Google

pas qu'il faut encourager l'art, faire gagner un pauvre diable ? Si le pauvre diable est riche, n'a-t-il pas mille autres rubriques ? orner un panneau, faire un pendant... Car enfin, que veut-il, le bourgeon ? Il veut que vous vous voyez là, sur la toile, joli, pimpant, frisé, linge fin, gants glacés ; il veut surtout qu'on vous y voie, qu'on vous y admire, qu'on y reconnaisse et vos traits, et votre richesse, et votre noblesse, et votre talent, et votre sensibilité, et votre esprit, et votre finesse, et votre bienfaisance, et vos lectures choisies, et vos goûts délicats, et tant d'autres choses exquises, qui font de vous un être tout à fait à part, rempli de mille et une qualités charmantes, sans compter vos défauts, qui sont eux-mêmes des qualités. Voulant tout cela, est-il étonnant que le bourgeon vous presse, au nom de votre père, au nom de votre mère, par votre épouse et par vos enfants, de vous faire peindre, repeindre, et peindre encore ? Bien plutôt je m'étonnerais du contraire.

L'art du portrait est donc éminemment lié à la théorie du bourgeon ; et beaucoup de peintres, pour avoir méconnu ce principe, sont morts à l'hôpital. Ils faisaient le brochet, brochet ; le marsouin, marsouin. Grands peintres, mauvais *portraiteurs !* les gens s'en sont éloignés, et la faim les a détruits.

Ce peintre avait donc toutes les mines fashionables à reproduire, et il ne se passait pas de jour que l'on ne vît de belles voitures apporter leurs maîtres et les attendre devant la maison. Ce m'était un passe-temps délicieux que de considérer les beaux chevaux, de les voir se chasser les mouches, que d'écouter les cochers siffler, ou faire claquer le fouet. Mais, en outre, ces mêmes personnes qui sortaient de la voiture, et dont je ne pouvais voir le visage de ma fenêtre, j'étais sûr de pouvoir, au bout de deux ou trois jours, contempler leurs traits à loisir et autant que j'en aurais envie.

En effet, le peintre avait pour habitude, entre les séances, d'exposer ses portraits au soleil, en dehors de sa fenêtre, les suspendant à deux branches de fer disposées à cet effet. Une fois qu'ils étaient là, je n'avais qu'à lever les yeux, et je me trouvais au milieu de la plus belle société : milords et barons, duchesses et marquises. Tous ces gens, pendus au clou, se regardaient, et je les regardais, et nous nous regardions.

Digitized by Google

Or, le lundi précédent, au bruit d'une voiture, j'étais accouru à mon poste. C'était un brillant carrosse; quatre chevaux, attelage superbe, gens en livrée. La voiture s'arrêta, et il en sortit un vieillard infirme que soutenaient respectueusement deux laquais. Je notai son crâne chauve et ses cheveux argentés, pour le bien reconnaître lorsqu'il arriverait à la galerie.

Quand le vieillard eut mis pied à terre, une jeune fille descendit de la calèche. Alors les deux laquais se retirèrent, et, le vieillard s'appuyant sur le bras de la jeune fille, ils entrèrent doucement dans l'allée; un gros épagneul les suivait en jouant.

Je me sentis ému à cette vue, non point tant à cause de ce qu'il y a de réellement touchant à voir une fille jeune et belle servir d'appui au vieil âge, mais surtout parce que, dans mon habituelle préoccupation de tendres pensées, cette aimable nymphe, parée de tout ce qui rehausse la grâce et la beauté même, en me montrant la mortelle que je rêvais confusément, fixait sur elle les vagues sentiments, les feux sans objet qui, depuis quelque temps, agitaient mon cœur.

Une chose plus particulière à cette jeune personne avait contribué à me séduire par un charme inattendu : c'était la grande simplicité de sa mise. Au milieu de tant de signes d'opulence, je ne sus lui voir qu'un simple chapeau de paille, qu'une robe blanche, et néanmoins tant d'élégance et de grâce, qu'il me semblait que seule, en des lieux écartés, et privée de tout cet entourage de richesse, je n'eusse pu méconnaître à son port, à sa démarche, à tout son air, son rang, sa richesse, et jusqu'à ce noble dévouement qui la portait à se dérober aux hommages des jeunes hommes pour soutenir les pas d'un vieillard.

Et puis, le dirai-je ? j'étais déjà gâté par la société que je voyais à ma fenêtre : le rang, la richesse, la grâce et le bon goût des manières, de la mise, toutes ces choses avaient pris pour moi un irrésistible attrait. A voir ces personnes, j'avais perdu toute sympathie pour ce qui est commun, pour ce qui est vulgaire, pour ma classe et mes semblables; et si, à la vérité, sous quelque habit que ce fût, une jeune fille m'eût vivement ému, sous l'aspect de celle-ci elle devait m'enflammer, me passionner sans mesure.

C'est ce qui ne manqua pas d'arriver, en sorte que je me trou-

Digitized by Google

vai subitement épris de cette jeune Antigone. Du reste, ma passion était d'une qualité si pure, si distinguée, que je ne songeai seulement pas à me demander si ce n'était point là une de ces Calypso dont M. Ratin m'avait tant parlé.

Et ceux qui croient qu'un amour d'écolier, pour être sans espoir et sans but, n'est pas vif et dévoué, ceux-là se trompent.

Ce sont des gens qui n'ont jamais été écoliers; ou bien ce furent des écoliers bien forts sur la particule et le *que* retranché; des écoliers admirables de mémoire, sages d'esprit, tempérés de cœur, rangés d'intelligence, bridés d'imagination, et toutes les années couronnés par trois fois; des écoliers modèles, des modèles selon M. Ratin, des monsieur Ratin en espérance.

Ils sont à présent des ministres, des avocats, des épiciers, des poëtes, des instituteurs, des marchands de tabac; et, où qu'ils soient, au tabac ou dans la chaire, à la banque ou sur le Parnasse, ils sont toujours des ministres modèles, des épiciers modèles, des poëtes modèles, des modèles, tous des modèles, et rien que des modèles, sans plus ni moins, et c'est déjà bien beau!

Que mon amour ne fût pas vif et dévoué, parce que je ne pouvais m'en promettre que de folles extases; que je ne lui eusse pas tout sacrifié, quand même je n'en pouvais rien attendre, ah! que vous vous trompez fort! Pour un seul regard de cette aimable fille, j'aurais donné M. Ratin; pour un sourire, j'aurais mis le feu aux quatre Elzévirs du Vatican.

Ils montaient l'escalier. Quand ils eurent dépassé mon étage, j'entr'ouvris doucement; alors l'épagneul se précipita dans ma chambre, joyeux, brillant, amical.

C'était un animal magnifique. Outre sa beauté et l'extrême propreté de son poil soyeux, ses allures, son air et jusqu'à ses manières, avaient quelque chose d'élégant et d'aimable; en sorte que, faisant abstraction de la différence de nos natures, je me surpris à le regarder avec quelque envie, comme chien de haut lieu, comme chien familier avec des personnes trop élevées pour seulement se plaire à mes respects, surtout comme chien aimé de cette belle demoiselle, pour qui, moi, je n'étais rien. Au nom qui était gravé sur le collier, je me confirmai dans l'idée qu'elle était Anglaise.

Digitized by Google

Quand le chien fut sorti, je n'eus rien de mieux à faire que de m'occuper de ce qui se passait au-dessus de moi. Pour saisir quelque chose de ce qui s'y disait, je m'approchai doucement de la fenêtre. Le peintre et le vieillard causaient ensemble, mais la jeune fille demeurait silencieuse.

— Vous avez là, monsieur, disait le vieillard, une triste figure à peindre! et comme la copie est destinée à survivre bientôt à l'original, ce que vous pourrez y mettre de moins triste sera le bienvenu, car je ne suis point curieux de faire peur à mes petits-enfants. Certes, continua-t-il en souriant doucement, ce n'est pas coquetterie que de me faire peindre à l'âge et dans l'état où me voici, et je pense que beaucoup de vos modèles choisissent mieux leur moment!

— Pas toujours, monsieur, dit le peintre; une figure aussi vénérable que la vôtre se rencontre plus rarement peut-être que la fraîcheur et la jeunesse elles-mêmes.

— C'est un compliment, monsieur, je l'accepte. Je n'ai plus beaucoup de temps à en recevoir... Lucy, je vous attriste; mais, ma chère enfant, ne sauriez-vous envisager l'avenir aussi tranquillement que votre père? Je vous prie, quand nous nous quitterons, qui de nous deux aura le plus à regretter? J'en fais juge monsieur...

— Je me récuse, monsieur; il me paraît, comme à mademoiselle, qu'une pareille séparation doit être si à craindre pour tous les deux, qu'il vaut mieux en détourner les yeux.

— Voilà justement, monsieur, ce que j'appelle faiblesse; c'est celle dont je voudrais guérir ma fille. Je l'excuse, cette faiblesse, quand il s'agit de ces coups qui, trompant de légitimes espérances, frappent la jeunesse dans sa fleur, et lui ravissent ces belles années qui lui semblaient acquises. Mais quand la mort nous atteint au terme prévu de la vie... quand elle est comme le sommeil qui vient succéder aux fatigues d'une journée laborieuse... quand un père, heureux jusqu'au dernier moment de la tendresse de sa fille chérie, n'aspire plus qu'à s'endormir dans ses bras... est-ce donc là un si triste tableau qu'il faille en détourner les yeux, et faut-il tant de force pour en soutenir la vue?... Lucy, pourquoi ces larmes?... Voyez, tâchez de voir comme moi, mon enfant... et nos jours seront paisibles, et nous en goûterons le

Digitized by Google

joies jusqu'au dernier terme... et ce malheur, bien moins grand lorsqu'on a pu l'envisager en face, ne se grossira pas de tout ce que l'imagination, les fausses terreurs, une inutile résistance, y peuvent ajouter de sinistre et de terrible... Pardon, monsieur, ajouta-t-il, c'est notre sujet de guerre avec ma Lucy ; et, sans ce portrait qui m'a ramené vers ces idées, je n'eusse pas pris la liberté de renouveler ici les hostilités...

J'écoutais avec ravissement ces paroles, qui, tout en m'apprenant tant de choses, paraient encore cette jeune fille d'un attrait de mélancolie et de filiale tendresse. Quoi ! pensais-je, ces beaux chevaux, ces laquais respectueux, cette calèche, tout ce luxe, tant de sujets de joie ou de vanité ! et la reine de ces choses, les yeux mouillés de larmes, qui s'attriste à l'idée de ne pas se dévouer pour toujours à son vieux père !

Ce jour même, le portrait vint à la galerie. C'était une simple ébauche, où je reconnus sans peine le beau vieillard. Il occupait la gauche du tableau ; sur la droite, un grand espace laissé vide produisait à mon sens un très-mauvais effet.

Mais, dès la seconde séance, le tableau ayant été retiré de la galerie, bien que cette fois la jeune miss fût venue seule, je me confirmai dans l'idée que l'espace vide lui était réservé, et que j'allais enfin contempler ses traits.

— Vous m'aviez promis, mademoiselle, lui dit le peintre, de me fournir un croquis de l'endroit de votre parc où monsieur votre père désire être placé.

— J'y ai pensé, monsieur, répondit-elle ; il est dans la voiture. Puis, s'approchant de la fenêtre : — *John ! bring me my album, if you please*... Mais je m'aperçois que John n'y est plus, reprit-elle en souriant.

En effet, ses gens, ayant laissé un pauvre diable auprès des chevaux, se récréaient dans quelque café du voisinage. — Je vais y aller, dit le peintre... Mais je l'avais précédé, et déjà je remontais l'escalier, imprimant mes lèvres sur l'album de la jeune miss. J'espérais parvenir jusqu'à la porte de l'atelier, et, de là, entrevoir sa figure ; mais je rencontrai le peintre en chemin : — Grand merci ! vous êtes, ma foi, le plus charmant garçon que je connaisse. Et il prit le livre de mes mains.

Digitized by Google

Je retournai à mon poste plus tranquillement que je ne l'avais quitté, et j'eus grand tort; j'avais perdu des paroles dont chacune avait un prix inestimable.

— ... Le complaisant enfant! Il sait donc l'anglais? — Fort bien. C'est lui qui d'ordinaire me sert de truchement auprès de vos compatriotes... Un aimable jeune homme! Il est fâcheux qu'il ne soit pas destiné à devenir un artiste, comme l'y porteraient ses goûts et ses talents...

Le peintre s'interrompit; puis, s'etant levé : — Je veux vous montrer... Voici ! c'est un croquis qu'il fit un jour à cette fenêtre... le lac, un morceau de la prison... Ce mauvais chapeau suspendu à portée des passants, pour quêter l'aumône, indique la présence du pauvre prisonnier pour qui cette belle nature est invisible.

— Une charmante composition! dit-elle, et remplie de sentiment... Mais pourquoi gêner un penchant qui paraît si décidé?

— Ce sont ses tuteurs; ils veulent qu'il suive la carrière du droit.

— Ses tuteurs!... Il est donc orphelin ?

— Depuis longtemps. Il n'a plus qu'un vieil oncle qui pourvoit à son éducation.

— Pauvre enfant! dit la jeune Anglaise avec un accent plein de compassion.

Ces paroles m'enivrèrent. Elle m'avait plaint; c'était assez pour que je fusse glorieux de me trouver orphelin, pour changer en félicité mon plus grand malheur.

Oh ! que j'eusse voulu retenir sur moi sa pensée! Mais, au lieu de ce bonheur suprême, ses discours changèrent d'objet; et j'appris, par quelques mots, que dans huit jours elle repartirait pour l'Angleterre. Que deviendrais-je alors, face à face avec M. Ratin ! Je m'abandonnai à la tristesse.

Angleterre! pays charmant, vers lequel voguent les navires; frais rivages, parcs ombragés, où vont les jeunes miss promener leur mélancolie !... Ici, tout est sans charme; ici, rien n'est aimable ; et je regardais le lac sans plaisir.

Quand elle s'éloignera! quand d'autres contrées la verront passer!... quand, à l'heure de midi, elle voyagera par les routes

Digitized by Google

poudreuses, laissant tomber ses regards sur la verdure des arbres, des prés!... Que ne suis-je dans ces prés, sous ces arbres!... Jeune miss, vous fuyez!... Que ne suis-je devant ses chevaux, exposé à être foulé par eux! Je verrais sa crainte, je retrouverais sa compassion! Et je m'imaginais que sans sa compassion ce n'était pas la peine de vivre.

La séance était finie. Tout en songeant ainsi, j'attendais avec une avide impatience que le portrait vînt à la galerie; mais le soir arriva avant qu'il eût paru, et les jours suivants se passèrent dans cette ingrate attente. C'est alors que, les événements m'ayant conduit vers la lucarne, je ne pus résister au désir d'aller, jusque dans l'atelier même, contempler les traits de celle qui régnait sur mon cœur. On a vu quelle catastrophe s'ensuivit, et comment j'étais resté à songer au milieu d'un beau désordre. Je reprends mon récit.

J'avais cette fois le sentiment très-net de ma ruine définitive. Déjà coupable de mensonge et de lèse Elzévir, aller encore enfoncer une porte, lire des livres défendus, puis m'échapper de ma prison, puis courir les toits, puis porter le ravage et la destruction dans un atelier, déranger un mannequin, percer un tableau!... Affreuse série de crimes, dont M. Ratin tenait le premier chaînon, à savoir le fou rire.

Que faire? arranger, réparer, remettre en place? Impossible, il y avait trop de mal. Inventer une fable? Tout à l'heure, à propos du hanneton, je n'avais pas trouvé que ce fût si facile. Avouer? Plutôt tout au monde; car il aurait fallu laisser voir que j'étais amoureux, et, au seul soupçon d'une pareille immoralité, je voyais toute la pudeur de M. Ratin lui monter au visage, et son seul regard m'anéantir.

Je résolus de reprendre le chemin de ma chambre, de refermer sur moi la porte, et de m'adonner à l'étude avec plus de zèle que jamais, soit pour écarter de mon esprit d'importunes terreurs, soit pour donner le change à M. Ratin, qui serait très-certainement content de ma moralité, si je lui présentais une copieuse provision de devoirs bien écrits, soigneusement faits, et témoignant de ma parfaite application. Seulement, comme le jour baissait rapidement, je crus devoir différer mon départ de quelques

Digitized by Google

minutes encore, afin que l'obscurité me dérobât aux regards du prisonnier quand je repasserais sur le toit.

Je mis à profit ces minutes pour contenter ma curiosité. Après quelques recherches, je trouvai le portrait adossé à la muraille, et je l'approchai du jour.

Il était presque achevé. La jeune miss, dans une gracieuse attitude, était assise auprès de son père, et sa main délicate reposait négligemment sur le cou du bel épagneul. D'antiques hêtres ombrageaient la scène, et, par une trouée, on apercevait un beau château assis sur une pelouse qui dominait la mer.

A la vue de ces traits tout remplis de grâce et animés par un touchant attrait de douceur et de mélancolie, j'éprouvai les plus tendres émotions, mais pour retomber bientôt dans l'amer regret de ne lui être rien, de la voir s'éloigner bientôt. Tout en me repaissant du charme de son regard : — Pourquoi, lui disais-je, pourquoi n'êtes-vous pas ma sœur? Que vous me trouveriez un frère tendre et soumis ! que je rendrais heureux avec vous ce vieillard! Que la verdure est belle où vous êtes!... que les déserts seraient aimables avec vous!... Lucy!... ma Lucy!... ma bien-aimée!

La nuit était venue. Je me séparai tristement du portrait, et je me retrouvai bientôt dans ma chambre, au moment où l'on m'apportait de la lumière et mon souper.

Dans l'état d'agitation où je me trouvais, je n'avais ni faim ni sommeil; aussi je ne songeai qu'à me mettre vite à l'ouvrage, afin d'être en mesure de présenter à M. Ratin les preuves visibles de mon travail et de mon entière régénération, à quelque moment qu'il vînt me surprendre.

Après César, Virgile; après Virgile, Bourdon; après Bourdon, trois pages de composition; après les trois pages... je m'endormis.

Je fus bien étonné d'être réveillé au petit jour par une voix qui psalmodiait à plein gosier. Je prêtai l'oreille... c'était le prisonnier. Il continua sur un ton moins éclatant, et finit par cesser tout à fait. Cette pratique pieuse me donna de cet homme une opinion presque favorable. Après quelque silence :

Digitized by Google

— Vous avez, me dit-il, bien travaillé cette nuit?

— Chantez-vous ainsi tous les matins? interrompis-je.

— Dès mon enfance... Pensez-vous que, sans les consolations de la religion, je pusse ne pas succomber à mon infortune?

— Non. Je m'étonne plutôt que la religion ne vous ait pas détourné du crime qui vous a conduit en prison.

— Ce crime, j'en suis innocent. Dieu a permis l'erreur de mes juges, que la volonté de Dieu soit faite! Je serais résigné, ajouta-t-il, si seulement, avec la nourriture du corps, j'avais le pain de l'âme... mais je n'ai point de Bible!

— Quoi! interrompis-je, on vous refuserait une Bible?

— On refuse tout à celui que l'on croit méprisable.

— Il faut que vous ayez une Bible! je veux que vous en ayez une! j'irai plutôt vous porter la mienne!!!

— Bon jeune homme, dit-il avec un accent de reconnaissance, pénétrer jusqu'à moi? impossible. D'ailleurs je n'y consentirais pas. L'aspect de cette affreuse demeure ne doit pas contrister vos regards... Vous dirai-je toutefois ce qui me porte à m'adresser à vous? Hier, quand je vis une corde remonter ces gâteaux jusqu'à vous... que n'y a-t-il, pensais-je avec envie, une âme compatissante qui, pareillement, fasse remonter le pain de vie jusqu'au pauvre prisonnier!

A ce trait de lumière : — Avez-vous une corde? — La Providence, reprit-il, a permis que j'en pusse avoir une, que je réservais pour cet unique usage... — Vous aurez une Bible! m'écriai-je en l'interrompant, vous l'aurez!!!

Et, tout joyeux de l'idée d'être si véritablement utile à cet infortuné, je cherchai avec empressement ma Bible parmi mes livres que, la veille, j'avais entassés dans l'armoire.

Pendant que je cherchais ainsi, il me sembla entendre, du côté de la prison, comme un murmure étouffé. Ayant prêté l'oreille : — Est-ce vous? dis-je au prisonnier. Il ne répondit rien, mais le murmure continuait de se faire entendre plus distinct et plus plaintif. — Qu'est-ce? qu'avez-vous! lui criai-je alors d'un accent ému et pressant.

— Un horrible mal... répondit-il, et sans remède... L'un de mes fers, trop étroit pour ma jambe, a provoqué une enflure

Digitized by Google

qui, pressée par le métal... Aïe ! s'écria-t-il en s'interrompant.

— Achevez... achevez, pauvre homme !

— ... Me fait souffrir les plus cruelles tortures. C'est ainsi que, privé de tout sommeil, je vous voyais travailler cette nuit.

— Infortuné ! et vous ne demandez pas qu'on vous soulage ?

— Ils ne me visitent que tous les cinq jours... Aïe... Encore trois... et je leur demanderai...

— Oh ! que vous me faites pitié ! Ne pourrais-je donc...

— Rien ! rien ! pauvre enfant... Il faudrait... mais je sens déjà que votre pitié me soulage... il faudrait pouvoir... Ohé !... Aïe ! aïe !...

— Il faudrait pouvoir ?...

— Miséricorde ! miséricorde !... le sang coule !... pouvoir user un peu le fer...

— Une lime ! m'écriai-je, une lime ! Attendez ! dans ma Bible...

J'avais une lime (car, à travers mon latin, j'étais un peu menuisier comme Émile) ; je la mis précipitamment dans le livre. Mais, après avoir lié tout avec une ficelle, je me souvins avec désespoir que j'étais enfermé. Cependant le prisonnier continuait à se plaindre de la façon la plus lamentable, et chacun de ses cris me déchirait le cœur. Aussi je songeais déjà à forcer la serrure de ma porte, lorsqu'à la vue d'un chiffonnier qui passait dans la rue j'éprouvai le plus vif plaisir.

— Tiens, lui criai-je, attache cela à cette corde que tu vois là-bas contre la muraille. Vite ! vite ! c'est pour soulager un pauvre homme.

Le chiffonnier attacha le paquet, qui remonta rapidement. Au même instant, on ouvrait ma porte.

C'était M. Ratin ! il me trouva à l'ouvrage.

— Hier, monsieur, me dit-il, dans l'indignation où m'avait jeté votre conduite, j'oubliai de vous donner des devoirs à faire pendant ces deux jours...

— J'en ai fait, lui dis-je tout tremblant...

M. Ratin examina les devoirs avec quelque défiance, tant le procédé lui paraissait nouveau. Puis, certain que c'était bien de l'ouvrage fait depuis ma captivité :

— Je vous loue, reprit-il, d'avoir fui de vous-même les dangers

Digitized by Google

de l'oisiveté. Un jeune homme oisif ne saurait que faire des choses détestables ; car il est à la merci de toutes les pensées mauvaises qui, à l'âge où vous êtes, assiégent son esprit paresseux. Souvenez-vous des Gracques, qui ne causèrent tant de plaisir à leur mère que parce qu'ils furent de bonne heure rangés et studieux.

— Oui, monsieur, dis-je.

— Vous ne vous êtes pas donné le temps de manger? reprit M. Ratin en apercevant mon repas resté intact.

— Non, monsieur.

— J'aime à y reconnaître l'effet du chagrin profond que vous avez dû ressentir de votre conduite d'hier.

— Oui, monsieur.

— Avez-vous fait à cet égard de sérieuses réflexions ?

— Oui, monsieur.

— Avez-vous bien reconnu comment, du fou rire, vous êtes tombé dans l'irrévérence?

— Oui, monsieur. (Dans ce moment quelqu'un montait l'escalier !)

— Et de l'irrévérence dans le mensonge ?

— Oui, monsieur. (On ouvrait la porte de l'atelier ! !)

— Et du mensonge... ?

— Oui, monsieur. (On faisait un cri de stupéfaction ! ! !)

— Quel est ce bruit ?...

— Oui, monsieur. (On en était aux exclamations, aux apostrophes, aux grandes prosopopées : j'étais près de me trouver mal ! ! ! !)

Rassemblant néanmoins toutes mes forces pour détourner l'attention de M. Ratin de dessus les prosopopées : — Quand vous m'eûtes quitté hier, lui dis-je...

— Attendez... interrompit-il, toujours plus attentif à ce qui se passait dans l'atelier.

Il est vrai que le vacarme y était grand : — Perdu ! perdu ! criait le peintre à tue-tête. Il faut qu'on soit entré par la fenêtre ! Il s'en approcha.

— Jules ! êtes-vous resté chez vous depuis hier soir ?

— Oui, monsieur, dit en s'avançant M. Ratin, et par mon ordre.

Digitized by Google

— Eh bien, monsieur, mon atelier est en déroute, mes tableaux détruits, mon chevalet à bas !... et votre élève doit avoir tout entendu...

— Voulez-vous écouter un pauvre prisonnier? dit alors une voix qui partit du soupirail de l'Évêché : moi j'ai tout vu, je vous dirai tout.

— Parlez, dites...

— Vous saurez donc, monsieur, qu'hier soir il y avait grande société sur ce toit, précisément à l'entrée de votre fenêtre. C'étaient cinq chats. Vous savez que quand ces messieurs content fleurette...

— Abrégez, dit M. Ratin.

— ... Leurs propos sont bruyants. La chatte était coquette...

— Abrégez, vous dis-je, répéta M. Ratin, ceci n'importe pas au fait principal.

— Je vous demande bien pardon, monsieur, car sans la coquetterie de cette demoiselle et la jalousie des quatre galants...

— Jules! me dit M. Ratin, retirez-vous un instant sur l'escalier.

Je ne me fis pas prier.

— ... Tout, continua le prisonnier, se serait passé en douceur, Ils miaulaient donc, et d'une façon fort tendre; mais madame, n'écoutant à aucun, se lustrait le visage du velours de sa patte. Vous eussiez dit Pénélope au milieu des prétendants...

— Et puis? dit le peintre. Un peu vite...

— Et puis, tout à coup, voici un des matous qui se permet d'appliquer sa griffe sur le museau d'un des prétendants. Celui-ci prend mal la chose, les autres s'en mêlent, pli! pla! c'est le signal : guerre à mort !... Ce n'est plus qu'une pelote fourrée, hérissée de griffes, de dents, un concert à réjouir le diable. Pendant qu'ils se battent Pénélope saute dans l'atelier; toute la pelote lui saute après... Je n'ai plus rien vu; mais, au sabbat qui se fit, je jugeai qu'ils avaient pu renverser quelque objet qui en aurait renversé quelque autre. C'était à près de huit heures.

J'étais très-humilié du service que me rendait en cet instant le

Digitized by Google

prisonnier, d'autant plus que ce mensonge hardi après tant de piété, ce ton facétieux après de si vives souffrances, calmaient subitement tout l'intérêt que m'avait inspiré cet homme. Aussi je suis convaincu que, sans la présence de M. Ratin, j'aurais eu la force de le démentir sur l'heure, et de tout avouer au peintre ; mais il y avait de l'amour dans mon crime, et la haute pudeur de M. Ratin m'apparaissait comme un grand roc sinistre, contre lequel, au moindre soupçon de sa part, j'irais me briser sans retour.

Pendant que ces choses se passaient, la calèche venait d'arriver devant la maison ; déjà la jeune miss et son père montaient l'escalier. — Ma séance ! s'écria le peintre avec désespoir. Prisonnier ! vous nous faites un conte absurde. Voilà un portrait que j'avais adossé à la muraille, et que je trouve tourné à l'extérieur... Sont-ce les chats qui retournent les portraits !... On est venu, on est venu par la fenêtre... Jules ! qu'avez-vous vu ?...

— Jules ! chassez ce chien, me dit au même instant M. Ratin. Il faut savoir qu'en cet instant le bel épagneul flairait curieusement le parapluie neuf de M. Ratin. Je m'empressai de le chasser jusque dans les greniers, et par delà, pour laisser au peintre le temps d'oublier sa fatale question.

Quand je rentrai, il était en effet occupé à accueillir ses hôtes, les priant de l'excuser s'il les recevait au milieu d'un aussi affreux désordre. — Si vous ne partiez pas demain, ajouta-t-il, je vous prierais de remettre à un autre jour cette dernière séance. — Il est malheureusement impossible que nous différions notre départ, répondit le vieillard ; mais de grâce, ne vous gênez point, et que notre présence ne vous empêche pas de faire ces premières recherches indispensables pour arriver à la connaissance du coupable. Alors le peintre monta lui-même sur le toit pour en examiner les abords.

Fort heureusement, M. Ratin, qui était à mille lieues de me supposer la moindre part dans ces événements, après avoir remis soigneusement son parapluie dans le fourreau était revenu auprès de la table feuilleter mes livres, y marquant à mesure les endroits qui devraient faire le sujet de mes devoirs. — En considération, me dit-il, du travail que vous m'avez présenté et

Digitized by Google

des dispositions meilleures où je vous vois... Ici le peintre entra, et tout préoccupé de son idée :

— N'avez-vous pas une chambre, monsieur ?... Ah ! oui, la voici ! Auriez-vous la bonté de me l'ouvrir ? On n'a pu parvenir sur le toit que par là, et nous saurons par où l'on a pu s'introduire dans la chambre. — Volontiers, monsieur, dit M. Ratin. Et ayant pris la clef dans un tiroir à son usage, il la mit dans la serrure, que j'avais rajustée de mon mieux ; tandis que, pâlissant de stupeur, je feignais une grande application au travail.

Pendant que ces messieurs procédaient à leur inspection, je m'aperçus d'une rumeur dans la prison. Des hommes parlaient avec véhémence, quelques mots sinistres parvenaient à mon oreille, le factionnaire était aux écoutes, et deux passants s'étaient arrêtés pour attendre l'issue de cette scène.

— Voici la corde ! cria une voix.

— La lime ! la lime ! cria une autre voix ; ici, tenez, sous cette pierre.

— C'est bien son mouchoir de poche ! dit au même instant M. Ratin. Serait-il possible !... Jules !

La porte était ouverte. Je m'enfuis tout chancelant d'épouvante, sans autre projet que de me dérober pour l'instant aux affreuses tortures de la peur et de la honte. Mais, quand j'eus fait cent pas dans la rue, et qu'ayant tourné la tête j'eus reconnu l'honnête chiffonnier qui entrait dans la maison, en montrant à un magistrat le chemin de ma demeure, je doublai le pas; et dès que j'eus tourné l'angle de la rue voisine, je courus de toutes mes forces jusqu'aux portes de la ville, que je franchis, non sans éprouver une grande terreur à la vue des paisibles gendarmes qui stationnent auprès.

Tout en m'éloignant, j'eus le loisir de réfléchir sur ma situation, qui me parut désespérée. Retourner sur mes pas, ce n'était plus seulement retomber dans les mains de M. Ratin, c'était bien certainement me livrer aux gendarmes ; et cette idée me causait la plus sinistre épouvante. Ainsi agité par ces réflexions, et la frayeur soutenant mon courage, je marchai tout d'une traite jusqu'à certain pré voisin de Coppet, où je m'assis enfin sur la terre étrangère.

Digitized by Google

C'est à peine si, dans ce lieu écarté, je me croyais en sûreté contre les atteintes de la justice. Je tournais sans cesse mes regards du côté de la grande route ; et chaque fois que des bestiaux, un âne, quelque chariot, y soulevaient un peu de poussière, je m'imaginais voir toute la gendarmerie lancée à ma poursuite dans toutes les directions. Cette angoisse me préoccupant de plus en plus, je pris un parti décisif ; c'était de poursuivre ma route du côté de Lausanne, où mon oncle faisait un séjour. Je me remis donc en marche.

A tout âge, c'est une triste chose que l'exil ; mais, pour l'enfant, qu'il est voisin du seuil paternel ! Trois lieues à peine me séparaient de ma ville natale, et il me semblait qu'abandonné au sein du vaste univers j'eusse perdu tout appui, tout asile. Aussi suivais-je, le cœur bien gros, la rive de ce lac si riant jadis à voir de ma fenêtre. A mesure que je m'éloignais, moins dominé par la crainte, ces sentiments prenaient sur moi plus d'empire, et deux ou trois fois, m'étant assis sur le bord de la route, ma tristesse devint si forte, que je fus tenté de rebrousser chemin, et d'aller implorer le pardon de mon maître.

Il était trop tard. D'ailleurs, à force de marcher, j'allais me trouver bientôt aussi près de Lausanne que de Genève, de mon oncle que de M. Ratin. Cette circonstance ranimait puissamment mon courage ; le calme renaissait en moi ; déjà je recommençais à songer à la jeune miss, et à renouer le fil des tendres rêveries qui m'avaient charmé la veille, à la même heure. Au milieu de cette nature enchantée, son image se présentait à mon cœur plus douce encore ; elle s'y associait à la pureté des cieux, aux teintes vaporeuses des monts, à la fraîcheur de ces beaux rivages, et l'exil perdait sa tristesse.

Que de séve dans l'adolescence ! Est-ce bien moi que je viens de peindre ? Est-ce bien moi, ce jeune garçon qui suit la rive d'un pied léger, regardant avec amour l'azur des flots, les côtes vertes de Savoie, l'antique manoir d'Hermance, peuplant l'air et l'espace du vif sentiment qui le domine ?

Au crépuscule, je me détournai de la route pour demander asile chez des paysans, qui acceptèrent en retour l'unique pièce

Digitized by Google

de monnaie que je possédasse. Je partageai leur soupe et leur gite rustique, et le lendemain au point du jour, je les quittai pour continuer mon voyage.

J'étais parti sans casquette; les rayons du soleil levant brûlaient mon visage. Aussi m'arrêtai-je sous le porche des fermes, pour y goûter quelque fraîcheur, jusqu'à ce que le regard des métayers ou des passants me chassât de ces retraites. En effet, je redoutais toujours que quelque soupçon des crimes que j'avais commis ne fût le motif de cette curiosité, dont ma jeunesse et mon bizarre accoutrement étaient l'unique cause.

Après le tranquille village d'Allaman, on voit sur la gauche de la route de magnifiques chênes qui forment la lisière d'un grand bois. De dessous ces ombrages, l'œil, planant sur toute l'étendue du lac, s'arrête, du côté du Valais, contre les majestueuses parois des Alpes, ou, tourné vers Genève, se promène mollement sur une suite de cimes douces et lointaines, dont les dernières se confondent avec les plages du ciel. Je ne pus résister aux charmes de cet ombrage, et j'allai m'y établir pour y manger le morceau de pain noir dont les paysans m'avaient pourvu.

Je songeais au plaisir de me jeter bientôt dans les bras de mon oncle. Ce désir était si pressant, si extrême, qu'à la seule pensée qu'il pût être déçu, je m'abandonnais au découragement. — Mon oncle ! mon bon oncle ! disais-je le cœur gonflé d'attendrissement, que je vous voie seulement, que je vous parle... que je sois où vous êtes !

En ce moment, une voiture de voyage passait sur la grande route, traînée par six chevaux de poste dont le galop soulevait un long tourbillon de poussière. Le postillon faisait claquer son fouet, tandis que les domestiques dormaient nonchalamment sur les siéges. Cette voiture avait déjà dépassé d'environ deux cents pas l'endroit où j'étais assis, lorsqu'elle s'arrêta ; et un des domestiques, étant descendu, se dirigea vers moi.

J'allais m'enfuir, lorque je crus reconnaître John, le domestique de la jeune miss. — Êtes-vous, me dit-il, le jeune homme qui a disparu hier de la maison de Saint-Pierre ?

— Oui, lui dis-je.

— Alors, suivez-moi.

Digitized by Google

— Où ?

— Vers la voiture. Votre maître est dans un bel état, allez !

— Où est-il, mon maître !

— Il vous cherche par les quatre chemins... petit drôle !

Ces mots me donnèrent quelque soupçon que M. Ratin pouvait s'être joint aux voyageurs, en sorte que je me refusais à suivre John, lorsque je vis de loin une robe blanche descendre de la voiture. Je me levai aussitôt, et je me mis à courir vers la jeune miss pour ne pas l'obliger à marcher sur cette route poudreuse; mais quand j'approchai, la honte et l'émotion me firent ralentir le pas, et je finis par m'arrêter à quelque distance d'elle.

— Vous êtes monsieur Jules, n'est-ce pas ? me dit-elle d'un ton affable.

— Oui, mademoiselle.

— Oh ! comme le soleil vous brûle ! montez, je vous prie, dans la voiture... Votre maître est fort en peine, et j'ai bien du plaisir que nous vous ayons rencontré...

— Montez, mon ami, dit le vieillard, qui avait mis la tête à la portière, montez ; nous causerons un peu de votre affaire... Vous devez être fatigué ?

Je montai, et la voiture repartit aussitôt.

J'étais dans un état d'ivresse qui m'ôtait la parole. Le bonheur, le trouble, la honte, faisaient battre mon cœur, et coloraient d'une vive rougeur mon visage hâlé. Je tenais encore le reste de mon morceau de pain noir.

— Vous n'avez pas fait bien bonne chère, à ce que je vois, me dit le vieillard. De quel hôtel sortez-vous, je vous prie ?

— De chez des paysans, monsieur, qui m'ont hébergé cette nuit.

— Et où comptiez-vous aller ce soir ?

— A Lausanne, monsieur.

— Aussi loin que cela ! reprit la jeune miss, et découvert comme vous êtes ?

— Plus loin encore, partout, mademoiselle, jusqu'à ce que j'aie rencontré mon oncle ! Et les larmes me vinrent aux yeux.

— Il n'a plus que lui ! dit-elle à son père. Et elle fixa sur moi un regard compatissant, dont le charme réalisait tout ce que j'avais rêvé de plus hardi à ma fenêtre.

Digitized by Google

— Mon enfant, reprit le bon vieillard, vous allez rester avec nous jusqu'à Lausanne, où nous vous remettrons aux mains de votre oncle. Vous avez fait là un coup de tête ; de quoi donc aviez-vous si peur ?

— C'est moi, monsieur, qui ai donné cette lime au prisonnier. Il souffrait cruellement, je vous assure. C'était seulement pour desserrer un de ses fers...

— Eh bien, je ne vois là, mon ami, que le mouvement d'un bon cœur. A votre âge, on n'est pas tenu de savoir que lorsqu'un prisonnier emprunte une lime, ce n'est jamais que pour un certain usage. Mais vous ne me parlez pas de l'atelier. C'est pourtant vous, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur. Je l'aurais dit au peintre, à mon oncle, à vous... mais j'avais peur de M. Ratin.

— C'est donc un terrible homme que ce monsieur Ratin? Mais encore, qu'alliez-vous faire dans cet atelier ! Est-ce vous qui avez retourné le portrait de ma fille ?

Je rougis jusqu'au blanc des yeux.

Il se mit à rire. — Ah ! ah ! c'est ceci qui est grave ! car ce n'était sûrement pas pour voir ma figure. A vous, Lucy, de vous fâcher.

— Point du tout, mon père, dit-elle en souriant avec une grâce charmante. Je sais que M. Jules aime les arts ; il dessine lui-même avec talent : rien de plus naturel qu'il voulût voir l'ouvrage d'un homme habile.

— Lucy, reprit le vieillard avec une douce malice, vous n'êtes pas tenue non plus de savoir que, lorsqu'on retourne un tableau où se trouve votre figure, il est fort naturel que ce soit pour la voir... Puis, comme il voyait ma honte : — Ne rougissez pas, mon enfant ; croyez bien que je ne vous en estime pas moins, et que ma fille vous pardonne. N'est-ce pas, Lucy.

Un léger embarras succéda à ces paroles, mais il ne se prolongea que pour moi seul. Bientôt j'eus à répondre à toutes les questions que me firent ces aimables personnes. Après ce qui venait d'être dit, j'avais remarqué chez le vieillard une gaieté plus cordiale encore, et, en même temps, chez la jeune miss un peu plus de réserve, mais non moins d'intérêt et de sollicitude pour ma si-

Digitized by Google

tuation. Pour moi, je ne tournais pas les yeux sur elle, que je ne me sentisse comme enivré de sa vue, et rempli des plus doux transports de plaisir.

Mais nous touchons à la ville. — Votre oncle vous grondera-t-il? me dit le vieillard.

— Oh ! non, monsieur... Et puis, je serai si joyeux de le voir, qu'encore cela me ferait-il peu de chagrin.

— Aimable enfant ! dit Lucy en anglais.

— Je veux tout de même vous remettre entre ses mains. Rue du Chêne, dites-vous? John ! faites arrêter rue du Chêne n. 3.

Toute ma crainte était que nous ne trouvassions pas mon oncle chez lui, lorsque, la voiture s'étant arrêtée, un jeune enfant nous dit qu'il était en ce moment dans sa chambre. — Qu'il descende ! dis-je à l'enfant.

— Non, nous monterons, dit le vieillard. Est-ce bien haut ?

— Au premier, répondit l'enfant.

Et, comme chez le peintre, la jeune miss, soutenant le bras de son père, entrait dans l'allée avec lui, pendant que j'aurais baisé les traces de ses pas.

Mon oncle venait de rentrer. A peine l'eus-je vu, que je courus me jeter dans ses bras. — C'est toi, Jules? dit-il. Mais je l'accablais de caresses sans pouvoir lui répondre.

Tu arrives sans chapeau, mon enfant, mais en bonne compagnie, à ce que je vois. Madame et monsieur, veuillez prendre la peine de vous asseoir. Je quittai sa main pour approcher des siéges.

— Nous ne voulons, monsieur, dit le vieillard, que remettre entre vos respectables mains cet enfant, coupable, à la vérité, d'une étourderie, mais dont le cœur est bien honnête. Il vous dira lui-même par quelles circonstances nous avons eu le plaisir de l'avoir pour compagnon de voyage, et pris la liberté de nous présenter chez vous. Adieu, mon ami, me dit-il en me touchant la main, je vous laisse mon nom sur cette carte, afin que vous sachiez qui je suis, si jamais vous me faites le plaisir de recourir à mon amitié.

Digitized by Google

— Adieu, monsieur Jules... ajouta l'aimable fille. Et elle me tendit sa main.

Je les vis se retirer les yeux mouillés de larmes.

C'est de cette façon que je retrouvai mon bon oncle Tom. Au bout de quelques jours, nous retournâmes à Genève. Il m'ôta M. Ratin, et me prit avec lui.

Ainsi s'ouvrit ma jeunesse. Je raconterai, dans le prochain chapitre, comment j'en sortis à trois ans de là.

II.

Afin d'utiliser mes vacances, mon oncle m'a conseillé de lire Grotius, pour lire ensuite Puffendorf, pour lire ensuite Burlamaqui, égaré pour le moment. Aussi je me lève matin, je vais à ma table, je m'établis, je croise les jambes, puis j'ouvre à l'endroit... Mais voici ce qui m'arrive.

Au bout d'une demi-heure, mon esprit, ainsi que mes yeux, commence à faire des excursions à droite et à gauche. C'est d'abord sur la marge de l'in-quarto, où je gratte un point jaune, je souffle un poil, je détache une paille avec toutes sortes d'ingénieuses précautions ; c'est ensuite sur le bouchon de mon encrier, tout rempli de petites particularités curieuses dont chacune m'occupe à son tour ; jusqu'à ce qu'enfin, passant ma plume dans la bouclette, je lui imprime une moelleuse rotation qui me réjouit infiniment. Après quoi, volontiers, je me renverse sur le dossier de mon fauteuil, en étendant les jambes, et croisant les mains sur ma tête. Dans cette situation, il me devient très-difficile de ne pas siffler un petit air quelconque, tout en suivant avec une vague fixité les bonds d'une mouche qui veut sortir par les vitres.

Cependant, les articulations commençant à se roidir, je me lève pour faire, les deux mains dans mes goussets, une petite promenade qui me conduit au fond de ma chambre. Là, rencontrant l'obscure paroi, je rebrousse tout naturellement vers la

Digitized by Google

fenêtre, contre laquelle je bats, du bout des ongles, un joli roulement où j'excelle. Mais voici un char qui passe, un chien qui aboie, ou rien du tout; il faut voir ce que c'est. J'ouvre... Une fois là, j'ai éprouvé que j'y suis pour longtemps.

La fenêtre! c'est le vrai passe-temps d'un étudiant; j'entends d'un étudiant appliqué, je veux dire qui ne hante ni les cafés ni les vauriens. Oh! le brave jeune homme! il fait l'espoir de ses parents, qui le savent rangé, sédentaire; et ses professeurs, ne le voyant ni fréquenter les promenades, ni cavalcader dans les places, ni jouer aux tables d'écarté, se plaisent à dire qu'il ira loin, ce jeune homme-là. En attendant, lui ne bouge de sa fenêtre.

Lui... c'est donc moi, modestie à part. J'y passe mes journées, et si j'osais dire... Non, jamais mes professeurs, jamais Grotius, Puffendorf, ne m'ont donné le centième de l'instruction que je hume de là, rien qu'à regarder dans la rue.

Toutefois, ici comme ailleurs, on va par degrés. C'est d'abord simple flânerie récréative. On regarde en l'air, on fixe un fétu, on souffle une plume, on considère une toile d'araignée, ou l'on crache sur un certain pavé. Ces choses-là consument des heures entières, en raison de leur importance.

Je ne plaisante pas. Imaginez-vous un homme qui n'ait jamais passé par là. Qu'est-il? que peut-il être? Une sotte créature, toute matérielle et positive, sans pensée, sans poésie, qui descend la pente de la vie sans jamais s'arrêter, dévier du chemin, regarder alentour, ou se lancer au delà. C'est un automate qui chemine de la vie à la mort, comme une machine à vapeur de Liverpool à Manchester.

Oui, la flânerie est chose nécessaire au moins une fois dans la vie, mais surtout à dix-huit ans, au sortir des écoles. C'est là que se ravive l'âme desséchée sur les bouquins; elle fait halte pour se reconnaître; elle finit sa vie d'emprunt pour commencer la sienne propre. Ainsi un été entier passé dans cet état ne me paraît pas de trop dans une éducation soignée. Il est probable même qu'un seul été ne suffirait point à faire un grand homme: Socrate flâna des années; Rousseau jusqu'à quarante ans; La Fontaine toute sa vie.

Digitized by Google

Et cependant je n'ai vu ce précepte consigné dans aucun ouvrage d'éducation.

Ces pratiques dont je viens de parler sont donc la base de toute instruction réelle et solide. En effet, c'est pendant que les sens y trouvent un innocent aliment, que l'esprit contracte le calme d'abord, puis la disposition à observer;

Car, que faire en PLANANT, à moins que l'on N'OBSERVE?

puis enfin, par suite et à son insu, l'habitude de classer, de coordonner, de généraliser. Et le voilà tout seul arrivé à cette voie philosophique recommandée par Bacon, et mise en pratique par Newton, lequel un jour flânant dans son jardin et voyant choir une pomme, trouva l'attraction.

L'étudiant à sa fenêtre ne trouve pas l'attraction ; mais, par un procédé tout semblable, à force de regarder dans la rue, il lui arrive au cerveau une foule d'idées qui, vieilles ou neuves en elles-mêmes, sont du moins nouvelles pour lui, et prouvent clairement qu'il a mis son temps à profit.

Et ces idées venant à heurter dans son cerveau ses anciennes idées d'emprunt, du choc naissent d'autres lumières encore; car, par nature, ne pouvant flotter entre toutes, et surtout entre les contraires, le voilà qui, tout en fixant un fétu, compare, choisit, et se fait savant à vue d'œil.

Et quelle charmante manière de travailler, que cette manière de perdre son temps!

Mais, quoiqu'à la rigueur un fétu suffise pour flâner avec avantage, je dois dire que je ne m'en tiens pas là; car ma fenêtre embrasse un admirable ensemble d'objet.

En face, c'est l'hôpital, immense bâtiment où rien n'entre, d'où rien ne sort, qui ne me paye tribut. Je suis les intentions, je devine les causes, ou je perce les conséquences. Et je me trompe peu; car, interrogeant la physionomie du portier à chaque cas nouveau, j'y lis mille choses curieuses sur les gens. Rien ne marque mieux les nuances sociales que la figure d'un portier. C'est un miroir admirable où se viennent peindre, dans tous leurs degrés, le respect rampant, l'obséquiosité protectrice, ou le

Digitized by Google

dédain brutal, selon qu'il réfléchit le riche directeur, l'employé subalterne, ou le pauvre enfant trouvé : miroir changeant, mais fidèle.

Vis-à-vis de ma fenêtre, un peu plus haut, est celle d'une des salles de l'hôpital. De la place où je travaille, je vois l'obscur plafond, quelquefois le sinistre infirmier, le nez contre les vitres, regardant dans la rue. Que si je monte sur la table, alors mes yeux plongent dans ce triste séjour, où la douleur, l'agonie et la mort ont étendu leurs victimes sur deux longues files de lits. Spectacle funèbre, où souvent néanmoins m'attire un intérêt sombre, lorsqu'à la vue d'un infortuné qui se meurt mon imagination se promène autour de son chevet, et, tantôt rebroussant dans cette vie qui s'éteint, tantôt s'avançant vers cet avenir qui s'ouvre, se repaît de ce charme mélancolique, toujours attaché au mystère où s'enveloppe la destinée de l'homme.

A gauche, au bas de la rue, c'est l'église, solitaire la semaine, remplie le dimanche et retentissant de pieux cantiques. Là aussi je vois qui entre, je vois qui sort ; je conjecture, mais moins sûrement. En effet, point de portier. Et il y en aurait un, que je n'en serais guère plus avancé ; car c'est le propre du portier de s'arrêter à l'habit ; au delà, il est aveugle, muet, sourd, et sa physionomie ne réfléchit plus rien. Or, c'est l'âme de ceux qui hantent l'église qui m'intéresserait à connaître : malheureusement l'âme est sous l'habit, sous le gilet, sous la chemise, sous la peau, et encore bien souvent n'y est pas, s'allant promener pendant le prêche. Je vais donc tâtonnant, hésitant, supposant, et ne m'en trouve pas plus mal; car c'est précisément le vague, l'incertain, le douteux qui fait l'aliment comme le charme de la flânerie.

A droite, c'est la fontaine, où tiennent cour, autour de l'eau bleue, servantes, mitrons, valets, commères. On s'y dit des douceurs au murmure de la seille qui s'emplit ; on s'y conte l'insolence des maîtres, les ennuis du service, le secret des ménages. C'est ma gazette, d'autant plus piquante aussi, que, n'entendant pas tout, il faut souvent deviner.

Là-haut, entre les toits, je vois le ciel, tantôt bleu, profond,

Digitized by Google

tantôt gris, borné par des nuages flottants; quelquefois traversé par un long vol d'oiseaux émigrant aux rives lointaines par-dessus nos villes et nos campagnes. C'est par ce ciel que je suis en relations avec le monde extérieur, avec l'espace et l'infini : grand trou où je m'enfonce du regard et de la pensée, le menton appuyé sur le poignet.

Quand je suis fatigué de m'élever, je redescends sur les toits. Là, ce sont les chats, qui, maigres et ardents, miaulent dans la saison d'amour, ou, gras et indolents, se lèchent au soleil d'août. Sous le toit, les hirondelles et leurs oisillons, revenus avec le printemps, fuyant avec l'automne, toujours volant, cherchant, rapportant vers la couvée criarde. Jes les connais toutes, elles me connaissent aussi; non plus effrayées de voir là ma tête, qu'à la fenêtre au-dessous un vase de capucines.

Enfin, dans la rue, spectacle toujours divers, toujours nouveau : gentilles laitières, graves magistrats, écoliers polissons; chiens qui grognent ou jouent follement; bœufs qui mâchent, remâchent le foin, pendant que leur maître est à boire. Et si vient la pluie, croyez-vous que je perde mon temps? Jamais je n'ai tant à faire. Voilà mille petites rivières qui se rendent au gros ruisseau, lequel s'emplit, se gonfle, mugit, entraînant dans sa course des débris que j'accompagne chacun dans ses bonds avec un merveilleux intérêt. Ou bien, quelque vieux pot cassé, ralliant ces fuyards derrière son large ventre, entreprend d'arrêter la fureur du torrent : cailloux, ossements, copeaux viennent grossir son centre, étendre ses ailes; une mer se forme, et la lutte commence. Alors, la situation devenant dramatique au plus haut degré, je prends parti et presque toujours pour le pot cassé; je regarde au loin s'il lui vient des renforts, je tremble pour son aile droite qui plie, je frémis pour l'aile gauche déjà minée par un filet..... tandis que le brave vétéran, entouré de son élite, tient toujours, quoique submergé jusqu'au front. Mais qui peut lutter contre le ciel? La pluie redouble ses fureurs, et la débâcle..... Une débâcle! Les moments qui précèdent une débâcle, c'est ce que je connais de plus exquis en fait de plaisirs innocents. Seulement si, pour franchir le ruisseau, les dames montrent leur fine jambe, je laisse la débâcle, et je suis de l'œil les bas blancs jus-

Digitized by Google

qu'au tournant de la rue. Et ce n'est là qu'une petite partie des merveilles qu'on peut voir de ma fenêtre.

Aussi je trouve les journées bien courtes, et que, faute de temps, je perds bien des choses.

Au-dessus de ma chambre est celle de mon oncle Tom. Assis sur un fauteuil à vis, l'échine courbée en avant, tandis que le jour glisse sur ses cheveux d'argent, il lit, annote, compile, rédige, et enserre dans son cerveau la quintescence de quelques mille volumes qui garnissent sa chambre tout alentour.

Au rebours de son neveu, mon oncle Tom sait tout ce qu'on apprend dans les livres, rien de ce qu'on apprend dans la rue. Aussi croit-il à la science plus qu'aux choses mêmes. Vous le trouveriez sceptique sur sa propre existence, très-dogmatique sur tel système nuageux de philosophie. Du reste, bon et naïf comme un enfant, pour n'avoir jamais vécu avec les hommes.

Trois bruits distincts m'annoncent presque tout ce que fait mon oncle Tom. Quand il se lève, la vis crie ; quand il va prendre un livre, l'échelle roule ; quand il s'est distrait d'une prise de tabac, la tabatière frappe la table.

Ces trois bruits se suivent d'ordinaire, et j'y suis tellement habitué, qu'ils me détournent peu de mes travaux. Mais un jour...

Un jour la vis crie, l'échelle ne roule pas, j'attends la tabatière..... Rien. Je fus réveillé de ma flânerie, comme un meunier de son somme quand la roue de son moulin vient à se taire. J'écoute : mon oncle Tom cause, mon oncle Tom rit... Une autre voix... « C'est bien cela, » me dis-je très-ému.

C'est qu'il faut savoir que, depuis que je travaillais à la fenêtre, je n'étais point resté dans les généralités. Je m'étais, depuis quelques jours, occupé tout particulièrement d'un objet qui avait atténué l'intérêt que je portais aux autres. Et voici les sypmtômes qui ont signalé ce changement dans la direction de mes travaux.

Dès le matin, j'attends ; dès deux heures, le cœur me bat ; quand elle a passé, ma journée est finie.

Avant, je n'avais jamais songé que je fusse seul ; d'ailleurs,

Digitized by Google

n'étions-nous pas moi et mon oncle, et le ruisseau, et les hirondelles, et tout le monde? Aujourd'hui je me trouve seul, tout seul, excepté vers trois heures, que tout reprend vie autour et au dedans de moi.

Je vous ai dit comment auparavant coulaient mes douces heures. Aujourd'hui je ne sais plus ni m'occuper, ni être oisif, ni flâner, ce qui est fort différent. C'est au point que, l'autre jour encore, une grosse plume tournoya lentement à deux doigts de mon nez, sans que l'idée seulement me vînt de souffler dessus. Et je pourrais citer cent traits pareils.

Au lieu de cela, je songe tout éveillé. Je rêve qu'elle me connaît, qu'elle me sourit, que je lui agrée; ou bien, cherchant les voies et moyens de lui être quelque chose, je la rencontre, je voyage avec elle, je la protége, je la défends, je la sauve entre mes bras, et je m'attriste profondément de n'être point ensemble tous les deux, en un bois sombre attaqués par d'affreux brigands que je mets en fuite, quoique blessé en la défendant.

Mais il est temps de dire ce qu'était cet objet. Je ne sais comment m'y prendre, car les mots sont bien inhabiles à peindre sous quel air nous apparut la première fille qui fit battre notre cœur; impressions fraîches et vives, qui auraient besoin d'un langage tout jeune.

Je dirai donc seulement que tous les jours, sortant vers trois heures d'une maison voisine, elle descendait la rue et passait sous ma fenêtre.

Sa robe était bleue et si simple, que vous ne l'eussiez pas distinguée sur tant d'autres robes bleues qui passaient; ni moi non plus, n'était que je lui trouvais une grâce toute singulière à flotter autour de cette jeune taille. Et cette jeune taille me semblait tenir son charme de l'air modeste de l'aimable fille si douce à voir; de façon que, revenant ensuite à la robe, il me devenait impossible d'en imaginer une plus à mon gré, cent lieues à la ronde, et chez les premières faiseuses.

Aussi, tant que cette robe était sur mon horizon, tout me semblait sourire et s'embellir alentour; et quand elle avait disparu, il me fallait encore une robe bleue pour tous mes rêves de félicité.

Digitized by Google

Or, ce jour-là, je la vis venir à son ordinaire, et approcher jusque sous ma fenêtre, d'où mes yeux se disposaient à la suivre jusqu'au tournant de la rue, et mes pensées au delà encore, lorsque, faisant un détour, elle entra dans l'allée juste au-dessous de moi. J'en fus si troublé, que je retirai ma tête comme si elle fût entrée de plain-pied dans ma chambre. Puis j'allai réfléchir qu'elle traversait dans l'autre rue, lorsque se passèrent, dans la bibliothèque de mon oncle Tom, les choses extraordinaires qui causèrent l'émotion dont j'ai parlé. Quoi! elle parle à mon oncle!... Et je faisais d'incroyables efforts d'ouïe pour saisir quelques mots, lorsqu'un événement imprévu vint bouleverser l'univers qui commençait à se former autour de moi.

Cet événement si grave était au fond de mince importance. L'échelle venait de rouler, et j'entendais mon oncle Tom monter les degrés en causant. Je crus même distinguer le mot *hébraïque* sortant de sa bouche. De tout cela il résultait clairement que mon oncle Tom avait affaire en ce moment à quelque docteur hébraïssant qui remaniait avec lui quelque vétille d'érudition. Car, pour elle, s'imaginer que sa jeune tête s'enquît de niaiseries scientifiques, ou que sa jolie main voulût feuilleter de poudreux infolio, il n'y avait pas moyen.

Je me remis machinalement à la fenêtre, fort désappointé, et regardant sans voir, comme lorsqu'on a une idée qui vous rend absent de vous-même. Cependant, en face, au gros soleil, deux ânes philosophaient attachés au même gond. Après un grand moment, l'un fit une réflexion; ce que je reconnus à un imperceptible frisson de son oreille gauche; puis, allongeant la tête, il montrait amoureusement de l'autre son vieux râtelier; sur quoi celui-ci ayant compris en fit autant, et ils se mirent tous deux à l'œuvre, se grattant le cou avec une telle réciprocité de bons offices, avec une nonchalance si voluptueuse, une flânerie si suave, que je ne pus m'empêcher de sympathiser, moi troisième. C'était la première fois depuis ma préoccupation. C'est qu'il est dans la naïveté de certains spectacles des attractions irrésistibles qui enlèvent l'âme à elle-même, et la font infidèle à ses plus doux pensers. Aussi allais-je m'enivrer de celui-là, lorsqu'une robe bleue sortit de l'allée. C'était elle. « Hé! m'écriai-je involontairement.

Digitized by Google

La jeune fille, entendant quelque chose, leva la tête assez pour que l'aile de son chapeau laissât passer son beau regard, qui vint m'inonder de honte, de trouble, et d'un plaisir rapide comme l'éclair. Elle rougit et continua d'aller.

C'est le charme de cet âge de rougir au souffle du vent, au bruit d'une paille; mais rougir à mon occasion me sembla néanmoins une faveur inexprimable, une circonstance qui changeait beaucoup ma situation : car c'était la première fois que d'elle à moi il se passait quelque chose.

Ce qui diminua bientôt ma joie, ce fut un prompt retour sur moi-même. Elle m'avait vu disant : « Hé! » la bouche béante, l'œil ahuri, de l'air d'un idiot qui voit choir son chapeau dans la rivière. L'idée de cette première impression que j'avais dû lui produire m'était singulièrement amère.

Mais que pensez-vous qu'elle eût sous son bras? Un in-octavo couvert de parchemin, fermé de clous d'argent, misérable bouquin que cent fois j'avais vu traîner dans la chambre de mon oncle, et qui alors, doucement pressé sous son bras, me semblait le livre des livres... Je compris pour la première fois qu'un bouquin peut être bon à quelque chose. Sage, mon oncle Tom, d'en avoir amassé toute sa vie! Imbécile, moi, de n'avoir pas eu en ma possession ce fameux livre, dont le titre même m'était inconnu.

Elle traversa la rue, se dirigeant vers l'entrée de l'hôpital, où elle dit quelques mots au portier, qui me parut la connaître, et ne lui accorder que juste ce qu'il fallait de protection pour qu'elle pût passer. Bien qu'indigné contre le brutal, cela me fit plaisir, en me prouvant que la fille de mes pensées n'était pas d'une condition assez riche ou élevée pour rendre ridicules à mes propres yeux les vœux qui commençaient à germer dans mon cœur.

J'éprouvai un grand plaisir à la savoir si près de moi, car j'avais craint de la perdre jusqu'au lendemain. Je brûlais d'apprendre ce qui l'avait amenée chez mon oncle, et ce qui pouvait l'attirer dans ce lieu. Mais pour le moment, enchaîné par le désir de la voir sortir, je me résignai à attendre jusqu'à ce que, la nuit étant venue, je perdis l'espoir de la revoir ce jour-là, et je montai en toute hâte chez mon oncle Tom.

Digitized by Google

Il avait déjà allumé sa lampe, et je le trouvai considérant avec la plus grande attention au travers d'une fiole remplie d'un liquide bleuâtre. — Bonjour, Jules, me dit-il sans se déranger; assieds-toi là, je vais être à toi.

Je m'assis impatient de questionner mon oncle, et considérant la bibliothèque qui m'apparaissait toute changée. Je regardais avec respect ces vénérables livres, frères de celui que j'avais vu sous son bras; et les choses que je voyais, l'air que je respirais, me semblaient autres, comme si la jeune fille venue en ce lieu y eût laissé quelque signe de sa présence.

— J'ai fait, dit mon oncle. A propos, Jules, tu ne sais pas?...

— Non, mon oncle.

— Remercie une jeune fille qui est venue ici...

En disant ces mots, il prit le chemin de sa table, pendant que j'entendais battre mon cœur d'attente. Puis se retournant :

— Devine... me dit-il, comme voulant jouir de ma surprise.

J'étais hors d'état de rien deviner.

— Elle vous a parlé de moi? dis-je avec une émotion croissante.

— Mieux que ça, reprit mon oncle d'un air fin.

— Dites, dites, mon oncle, je vous en supplie.

— Tiens, voilà mon Burlamaqui retrouvé.

Je tombai du ciel sur la terre, faisant des imprécations intérieures contre Burlamaqui, que, par respect, je substituai à mon oncle en cette occasion.

— En lui cherchant un livre, continua mon oncle Tom, je t'ai retrouvé celui-ci, que je croyais perdu. — Oh! l'aimable fille! reprit-il, et qui vaut bien, ma foi, douze de tes professeurs.

J'étais de son avis pour le moins, et cette exclamation de mon oncle Tom me raccommoda un peu avec lui.

— Elle lit l'hébreu comme un ange!

— Je n'y étais plus du tout. — Elle lit l'hébreu! Mais, mon oncle... car cette idée m'était désagréable.

— Et j'ai eu un plaisir extrême à lui faire lire le psaume XLVIII dans l'édition de Buxtorf. Je lui ai expliqué, en comparant les variantes avec l'édition de Crœsius, combien le texte de Buxtorf est préférable.

— Vous lui avez dit cela?... à elle?

Digitized by Google

— Mais c'est clair, puisque je lui parlais.

— Elle était là, devant vous, et vous avez pu lui dire cela?

— Mais oui ; d'ailleurs, ce que j'ai dit là ne peut guère se dire qu'à une juive !

— Elle est juive!

D'autres sont-ils faits comme moi? Juive, belle et juive ! Je l'en trouvai tout de suite dix fois plus belle, et l'en aimai dix fois davantage.

Cela est peu chrétien ; j'assure pourtant qu'il en fut ainsi, et que le charme que je lui trouvais déjà s'en trouva rafraîchi, vivifié, comme si, dès lors, les mêmes choses que j'aimais en elle se fussent trouvées différentes et nouvelles.

Je sais encore qu'en ce point je raisonnais fort mal, et que le plus mince logicien eût pu me convaincre d'absurdité, à plus forte raison mon oncle Tom ; aussi je ne lui en parlai pas, car je tenais plus encore à mon erreur qu'à la logique.

Mais l'impression fut ce que j'ai dit. D'ailleurs... aime-t-on sa sœur d'amour? non. Sa compatriote? mieux. L'étrangère? plus vite encore. Mais une belle juive ! et puis, délaissée peut-être, mal vue des bonnes gens ! c'était à mes yeux un avantage, comme si cela l'eût rapprochée de moi.

— Veut-elle donc hébraïser? dis-je à mon oncle Tom.

— Non, bien que je l'y aie engagée de tout mon pouvoir. Il s'agit d'un pauvre vieillard qui s'en va mourant. Elle venait m'emprunter une Bible hébraïque pour lui faire quelque lecture pieuse.

— Elle ne reviendra donc plus?

— Demain vers dix heures, pour me rapporter le livre.

Et mon oncle se remit à examiner sa fiole, pendant que je restais à songer. — Demain, ici, dans cette même chambre! me disais-je. Si près de moi, sans que je lui sois rien! pas même autant que mon oncle Tom et sa fiole! Je redescendis tristement chez moi.

Je fus très-surpris de trouver ma chambre éclairée par une légère lueur. Ayant reconnu que c'était le reflet d'une lumière

Digitized by Google

qui brillait vis-à-vis, dans la salle de l'Hôpital, ordinairement sombre à cette heure, je montai sur une chaise, d'où je vis d'abord une ombre qui se projetait contre la muraille du fond. Ma curiosité étant vivement excitée, je me guindai entre la chaise et la fenêtre, de telle façon que je pus plonger assez bas pour reconnaître, suspendu à cette même muraille, un chapeau de femme. « C'est elle ! » m'écriai-je. Mettre la chaise sur la table, Grotius et Puffendorf sur la chaise et moi sur le tout, fut l'affaire d'un clin d'œil. Et je retenais mon souffle pour mieux jouir du spectacle qui s'offrait à moi.

Au chevet d'un vieillard pâle et souffrant, je la voyais pieuse, recueillie, embellie de tout l'éclat que prêtait à sa jeunesse et à sa fraîcheur cet entourage de maladie et de vieillesse. Elle baissait ses belles paupières sur le livre de mon oncle, où elle lisait les paroles de consolation. Quelquefois, s'arrêtant pour laisser reposer le malade, elle lui soutenait la tête, ou lui prenait affectueusement la main, le considérant avec une compassion qui me paraissait angélique.

— Heureux mourant ! disais-je. Que ses paroles doivent lui être douces, et ses soins pleins de charme !... Oh ! que j'échangerais ma jeunesse et ma force contre ton âge et tes maux !

Je ne sais si je fis ces réflexions tout haut, ou si ce fut un pur effet du hasard ; mais en ce moment la jeune fille, s'interrompant, leva la tête et regarda fixement de mon côté. J'en fus troublé comme si elle eût pu me voir dans la nuit où j'étais ; et, ayant fait un mouvement en arrière, je tombai, emmenant avec moi la chaise, la table, Grotius et Puffendorf.

Le vacarme fut grand, et je restai quelque temps étourdi par la chute. Au moment où j'allais me relever, mon oncle Tom parut, un bougeoir à la main.

— Qu'est-ce, Jules ? me demanda-t-il effrayé.

— Ce n'est rien, mon oncle... c'est... ici au plafond... (mon oncle jeta les yeux sur le plafond). Je voulais suspendre... (mon oncle jeta les yeux tout alentour, pour voir quelque chose à suspendre)... et puis pendant que... alors je suis tombé... et ensuite... je suis tombé.

— Remets-toi, remets-toi, mon ami, me dit mon oncle Tom

Digitized by Google

avec bonté. La chute t'a probablement affecté les fibres cérébrales, ce qui est cause de l'incohérence de ton discours. Il me fit asseoir, et, pendant ce temps, s'empressa de relever les deux in-folio, dont il avait considéré les ais fracassés avec plus d'émotion sans doute qu'il n'en avait ressenti en parlant à la belle juive. Il les replaça avec soin sur la table; puis, revenant à moi : — Et tu voulais suspendre quoi ? me dit-il en me prenant la main de manière à glisser furtivement son index sur mon pouls.

Cette question m'était très-embarrassante, car en vérité il n'y avait pas apparence de chose à suspendre dans toute ma chambre. Aussi, connaissant d'ailleurs l'indulgente douceur de mon bon oncle Tom, j'allais lui raconter tout, lorsqu'au moment de le faire je ne le fis point.

C'est que, pour ce que j'avais dans le cœur, l'indulgence n'était déjà plus assez. J'aurais voulu de la sympathie, et mon oncle n'en pouvait éprouver que pour des idées abstraites, scientifiques. C'est ce qui fit que je répugnai à lui ouvrir mon cœur, crainte de faner un sentiment que j'étais jaloux de nourrir à ma guise.

— C'était pour suspendre... Ah! mon Dieu, déjà!

— Hé ?

— Ah! mon oncle, c'est fini.

— Quoi ?

En ce moment la lumière venait de s'éteindre dans la chambre du mourant, et avec elle tout mon espoir.

Pour mon oncle, à cette exclamation, il commença à juger le cas très-grave, et m'engagea à me mettre au lit, où il m'examina avec attention, pendant que je songeais à la jeune fille dont la vue venait de m'être ravie.

Mon oncle Tom était loin de se douter de la cause de mon mal. Cependant, après m'avoir anatomiquement considéré, palpé, il se convainquit, avec une certitude faisant honneur à sa science, que le squelette était en parfait état. Débarrassé de toute inquiétude à ce sujet, il s'occupa d'examiner le jeu de la respiration, celui de la circulation et de toutes les fonctions vitales; passant ensuite aux symptômes tout à fait extérieurs, il parut enfin avoir satisfait sa curiosité, et, de l'air d'un homme qui emporte quelque chose dans sa tête pour y songer, il me quitta.

Digitized by Google

Il était environ minuit. Je restai seul avec mes idées, où je me plongeais tout entier, lorsque le roulement de l'échelle me fit tressaillir, et peu après je m'endormis.

J'étais fort agité. Mille images sans rapport avec l'objet de mes pensées se croisaient, se succédaient devant mes yeux : ce n'était ni le sommeil ni la veille, encore moins le repos. Enfin, à ce trouble succéda l'épuisement; et bientôt mes songes, quelque temps suspendus, revinrent et prirent une autre teinte.

Je rêvai qu'en un bois silencieux je marchais souffrant, mais pourtant calme, et l'âme pénétrée de je ne sais quel sentiment, tout plein d'un charme qui m'était inconnu. Personne d'abord, et rien de tout ce qui aurait pu me rappeler la vie ordinaire. C'était bien moi, mais doué de beauté, de grâce, de tous les avantages que je désire éveillé.

Fatigué, je m'étais assis dans une clairière solitaire. Une figure s'était approchée que je ne connaissais pas, mais dont les traits étaient animés par l'expression d'une mélancolique bonté. Insensiblement elle avait pris un air qui m'était plus connu; enfin elle s'était trouvée ma chère juive. Elle aussi, douée de tout ce que je lui désire, paraissait se plaire à me considérer; et, quoiqu'elle ne parlât pas, son regard avait un langage qui me touchait au plus doux endroit de mon cœur. Je voyais sa belle tête s'incliner sur mon front, je sentais sa douce haleine, et à la fin sa main avait trouvé la mienne. Alors, une émotion croissante m'agitant, mon rêve peu à peu perdit sa quiétude. Les images devinrent flottantes et incertaines; et, de figure, en figure, je ne vis plus que celle de mon oncle Tom, qui avait pris ma main pour me tâter le pouls, et dont la tête, inclinée sur la mienne, me considérait au travers de ses besicles.

Oh! que la figure de mon oncle Tom me parut affreuse en ce moment-là! Je l'aime, et beaucoup, mon oncle Tom; mais passer du plus doux objet à la figure de son oncle, des plus charmants songes du cœur aux froides réalités! Il en faut moins pour faire prendre en dégoût et la vie et son oncle.

— Tranquillise-toi, Jules, me dit-il, je suis sur la trace de ton mal. Et, continuant à m'observer, il feuilletait un vieux inquarto, comme pour ajuster d'après l'auteur le remède aux symptômes.

Digitized by Google

— Oh ! je n'ai point de mal ! vous vous trompez, mon oncle ; le seul mal est de m'avoir réveillé. Ah ! j'étais si heureux !

— Tu étais bien, tu étais tranquille, heureux !

— Ah ! j'étais au ciel. Pourquoi m'avez-vous réveillé ?

Ici, une joie visible, mélangée d'une teinte d'orgueil et de docte satisfaction, se peignit sur le visage de mon oncle Tom, et je crus l'entendre dire : — Bon, le remède opère.

— Que m'avez-vous donc fait ? lui dis-je.

— Tu le sauras. Je tiens ici ton cas, page 64 d'Hippocrate, édition de la Haye. Pour le moment, il ne nous faut que de la tranquillité.

— Mais, mon oncle...

— Quoi ?

Je ne savais comment m'y prendre pour engager mon oncle à me parler de la jeune juive, sans lui révéler ce que je sentais pour elle. J'aurais voulu le mettre sur la voie.

— Demain, ne m'avez-vous pas dit ?... et je me tus.

— Demain ?

— Elle vient chez vous.

— Qui ?

Je craignis d'en avoir trop dit. C'est la fièvre...

— La fièvre ?

Aussi mes questions et mes réponses lui semblèrent-elles incohérentes au dernier point, et je l'entendis murmurer le mot de délire ; sur quoi il sortit. Bientôt l'échelle roula, je tressaillis ; mais c'est tout ce que je pus ressaisir de la situation d'où je venais de sortir. Je fis d'incroyables efforts pour retrouver le sommeil et mon songe. Rien. Je ne pouvais pas même ressaisir cette réalité, dont auparavant je me contentais : le songe l'avait effacée, sans que je pusse la faire renaître ; c'était le vide. Ce ne fut qu'après m'être reporté en idée au lendemain, que je pus retrouver l'image de ma juive, antérieure à mon sommeil. Je me représentai de mille façons sa venue chez mon oncle, et à force d'imaginer des moyens de la voir, de lui parler, de me faire connaître à elle, j'en vins à former le projet le plus extravagant.

Écarter mon oncle,... la recevoir moi-même,... lui parler... Mais que lui dirai-je ? Savoir que lui dire était la première con-

Digitized by Google

dition pour que mon plan fût possible; et j'étais fort embarrassé, car c'était la première fois que j'avais à parler d'amour. Je n'avais pour guides que quelques romans que j'avais lus, où l'on me semblait parler si bien, que je désespérais de pouvoir atteindre à cette perfection.

Oh! si seulement je pouvais lui peindre l'état de mon cœur! disais-je. Il me semble que toute fille accepterait ce que je ressens pour elle. Et je sautai à bas du lit pour essayer ce que je pourrais lui dire.

Après avoir allumé ma bougie, je plaçai en face de moi une chaise à qui je pusse m'adresser; et, m'étant recueilli un moment, je commençai en ces termes :

— Mademoiselle!

Mademoiselle? ce mot me déplut. Un autre? Point. Le sien? Je l'ignorais. Je pensai qu'en cherchant... Je cherchai bien. Rien que mademoiselle! Me voilà arrêté au début.

— Mais est-ce bien une demoiselle? Est-ce pour moi une demoiselle comme la première venue? Mademoiselle! Impossible. Il ne reste plus qu'à tirer mon chapeau et dire : J'ai bien l'honneur d'être, etc. Je m'assis fort désappointé.

Je recommençai plus de dix fois sans pouvoir trouver autre chose. Je me décidai enfin à éluder la difficulté en écartant ce mot, et je repris d'un ton passionné :

— Vous voyez devant vous celui qui ne veut vivre, qui ne veut brûler que pour vous... Et dès ce jour... mon cœur vous jure un éternel...

— Ah! mon Dieu! c'est un quatrain! car je sentais arriver au galop une rime fatale. Je me rassis désespéré. C'est donc si difficile d'exprimer ce que l'on sent! pensais-je avec amertume. Que deviendrai-je? Elle rira... ou plutôt elle prendra en pitié ma bêtise, et je serai perdu! Cette pensée me rongeait, et je renonçais déjà à mon projet.

Cependant mille sentiments gonflaient mon cœur, comme s'ils eussent cherché une issue; en sorte que, malgré moi, je roulais dans ma tête une foule de phrases, de protestations, d'apostrophes passionnées, qui formaient un cauchemar pénible sous lequel je restais affaissé.

Digitized by Google

Je me levai pour me soulager, et je me promenai dans ma chambre, laissant échapper des mots, des phrases entrecoupées.

— ... Vous ignorez qui je suis, et déjà je ne vis plus que de vous ou de votre image... Pourquoi je suis ici ?... J'ai voulu vous voir... j'ai voulu, au risque de vous déplaire, vous faire savoir qu'il est un jeune homme dont vous êtes l'unique pensée... Pourquoi suis-je ici ? C'est pour mettre à vos pieds mon amour, mon sort, ma vie... Juive ? Et qu'importe ! Juive, je vous adorai; juive, je vous suivrai partout... O ma chère juive ! trouverez-vous ailleurs qui vous aime comme moi ?... Trouverez-vous ailleurs la tendresse, le dévouement, la félicité que mon cœur vous tient en réserve ? Ah ! si vous pouviez partager la moitié de ce que j'éprouve, vous béniriez le jour où vous me vîtes à vos pieds, et aujourd'hui même vous me laisseriez l'espoir que je ne vous ai pas parlé en vain.

Je m'arrêtai soulagé. J'avais versé dans ces mots une partie des sentiments qui inondaient mon âme ; et, au feu dont j'accompagnais mes discours, je croyais voir la jeune fille rougir, s'émouvoir, et mes paroles arriver jusqu'à son cœur. Alors, portant la main sur le mien : — Ah ! non, ajoutai-je, par pitié pour un malheureux, ne me repoussez pas, vous me repousseriez dans l'abîme ! La vie pour moi, c'est où vous êtes !... Hé !... Le diable l'emporte ! Oh ! mon oncle ! mon oncle !

Tout était perdu, perdu sans ressource, et je fus sur le point d'en verser des larmes amères. La passion m'avait ennobli à mes propres yeux ; pour quelques instants cette défiance de moi-même, ce dégoût, ces craintes qui toujours venaient empoisonner mes espérances, avaient disparu ; je me trouvais comme posé d'égal à égal devant ma divinité, et, en achevant ces mots, je portais ma main sur mon cœur, que je sentais brûlant jusqu'à la peau, lorsque... Non ! j'eusse mis la main avec moins de dégoût sur une froide couleuvre, sur un humide crapaud... J'arrachai le monstre, et je le jetai loin de moi.

En cet instant entra mon oncle Tom, calme comme le Temps, une fiole à la main et son livre sous le bras.

— Maudits soient, lui dis-je avec emportement, votre Hippo-

Digitized by Google

crate, vos bouquins, et tous ceux qui... Qu'avez-vous fait? Dites, mon oncle, qu'avez-vous fait ?... Deux fois troubler les plus doux instants de ma vie ! Qu'est-ce encore ? Venez-vous m'empoisonner ?

Durant cette apostrophe, mon oncle Tom, bien loin de se fâcher, avait repris la chaîne de son raisonnement là où il l'avait laissée ; et, s'étant confirmé dans l'idée que le délire continuait, il avait pris l'attitude d'un observateur finement attentif. Sans tenir aucun compte du sens de mes paroles, il étudiait avec sagacité, au geste, à l'altération de la voix, au feu de mes regards, la nature et les progrès du mal, notant dans son esprit jusqu'aux plus petits symptômes pour les combattre ensuite.

— Il a ôté l'emplâtre, dit-il tout bas. Jules !

— Quoi !

— Couche-toi, mon ami ; couche-toi, Jules ; fais-moi ce plaisir. Et, tout bien considéré, je me couchai, songeant qu'il m'était devenu impossible de prouver à mon oncle que je n'étais pas fou, à moins de lui avouer mon secret, ce qui, dans ce moment, aurait ruiné tout mon projet, sans lui prouver que je fusse sain d'esprit.

— Et voici une boisson que je t'apporte. Bois, mon ami, bois.

Je pris la fiole ; et, faisant semblant de boire, je laissai couler le liquide entre le lit et la muraille. Mon oncle m'entoura la tête d'un mouchoir à lui, me couvrit jusqu'aux yeux ; ferma les rideaux, les volets, et tirant sa montre : — Il est trois heures, dit-il; il doit dormir jusqu'à dix heures : à dix heures moins vingt minutes, ce sera le moment de descendre. Et il me quitta.

Épuisé de fatigue, je dormis quelques instants ; mais bientôt l'agitation me chassa de mon lit, et je m'occupai des préparatifs de mon projet. Je fis un mannequin aussi semblable à moi qu'il me fut possible, je lui entourai la tête du mouchoir de mon oncle, je le couvris bien ; puis je refermai mes rideaux, bien sûr d'ailleurs que mon oncle, sur l'autorité d'Hippocrate, ne les ouvrirait pas avant dix heures. Après quoi, j'allai m'établir à la fenêtre.

Déjà passaient quelques laitières ; le portier ouvrait, les hiron-

Digitized by Google

delles étaient à l'ouvrage. Le retour de la lumière, la fraîcheur du matin, la vue des objets accoutumés, ramenant en moi plus de calme, me faisaient voir mon entreprise sous un aspect moins favorable, et je chancelais presque; mais, lorsque les impressions de mon songe me revenaient en mémoire, il me semblait que renoncer à ce projet, c'était renoncer sans retour à tout ce qu'il y a de plus doux au monde, et je retrouvais tout mon courage.

Cependant le temps s'écoulait. Je venais de tirer ma montre, quand la vis cria. C'était dix heures moins un quart. Je sortis promptement, et je laissai mon oncle s'installer auprès du mannequin, pendant que j'allai sans bruit m'établir dans la silencieuse bibliothèque.

J'entrai très-doucement, et je courus vers la fenêtre. Debout derrière les vitres, les yeux fixés sur l'extrémité de la rue, à l'endroit où elle devait paraître, je commençai à trembler d'attente et de malaise. Pour comble de malheur, je m'aperçus que ma harangue s'échappait; et, voulant en retenir les lambeaux, je tombai dans des transpositions si étranges, que j'en étais suffoqué d'émotion. Je me voyais perdu; et ma peur devint si forte, que je me mis à siffler, comme pour m'en imposer à moi-même. En ce moment l'horloge sonna dix heures. J'en conçus l'espoir qu'une fois dix heures sonnées elle ne viendrait pas ce jour-là, et je me mis à compter les coups, dont chacun se faisait attendre un siècle. Enfin, le dixième sonna, et j'éprouvai un grand soulagement.

Je commençai à me remettre, lorsqu'une robe bleue parut. C'était elle!... Mon cœur bondit, ma harangue s'envola. Je n'eus plus de sentiment que pour désirer de toute ma force qu'elle fût sortie dans quelque autre but; et j'attendais, dans une anxiété inexprimable, de voir si, arrivée devant la maison, elle passerait outre, ou se détournerait pour entrer. Observant jusqu'aux plus légères déviations de sa marche, j'en tirais des inductions qui me comblaient tour à tour d'aise et de terreur: et la seule chose qui me rassurât un peu, c'est qu'elle marchait de l'autre côté du ruisseau.

Elle le franchit! et, comme les vitres m'empêchaient d'avan-

Digitized by Google

cer la tête, je la perdis de vue. Aussitôt je la sentis dans la bibliothèque, et, toute présence d'esprit m'abandonnant, je courus vers la porte pour m'enfuir ; mais, en traversant le vestibule, le bruit de ses pas, répercuté dans la silencieuse cour, me fit réfléchir que j'allais la rencontrer. Je m'arrêtai. Elle était là... Au coup de cloche, mes yeux se troublèrent, je chancelai, et je m'assis bien déterminé à ne pas ouvrir.

En ce moment, la chatte de mon oncle, sautant du haut d'une lucarne voisine, vint tomber sur la tablette de la fenêtre. Au bruit, je fus secoué par un énorme *tressaut*, comme si la porte se fût ouverte tout à coup. L'animal m'ayant reconnu, je vis avec une affreuse angoisse qu'il allait miauler ; il miaula !..... Alors il il me sembla si bien que le secret de ma présence était trahi, que, baissant les yeux de honte, je sentis la rougeur me monter au visage. Un second coup de cloche vint m'achever.

Je me levai, je me rassis, je me levai encore, les yeux toujours fixés sur la cloche, que je tremblais de voir s'ébranler de nouveau. J'écoutais attentivement, dans l'espérance que je l'entendrais s'éloigner ; mais un autre bruit frappa mon oreille, c'était celui des pas de mon oncle Tom qui bougeait dans ma chambre. Alors, la crainte plus grande encore d'être surpris par lui en présence de la jeune fille me troublant tout à fait, j'aimai mieux aller à la rencontre du danger que de l'attendre. Je retournai tout doucement en arrière pour paraître venir de la bibliothèque, puis je toussai, et, d'un pas affermi par la peur, je vins et j'ouvris... Sa gracieuse figure se dessinait en silhouette sur le demi-jour de l'escalier. — Monsieur Tom est-il chez lui ? dit-elle.

Ce furent les premières paroles que j'entendis sortir des lèvres de la belle juive. Elles résonnent encore à mon oreille, tant eut de charme pour moi le son de cette voix. Pour le moment, quoique la question ne fût pas compliquée, je n'y répondis rien, moins par adresse pourtant que par trouble, et je me mis gauchement à la précéder vers la bibliothèque, où elle me suivit.

J'allai sans me retourner jusqu'à la table de mon oncle. J'aurais désiré que cette table fût bien loin, tant je redoutais le moment de rencontrer son regard. A la fin je la vis ; elle me reconnut et rougit.

Digitized by Google

Où était ma harangue ? A mille lieues. Je gardai le silence, plus rouge qu'elle, jusqu'à ce que, la situation n'étant plus tenable, voici comment je débutai :

— Mademoiselle... et j'en restai là.

— Monsieur Tom... reprit-elle. Puis, surmontant son embarras : — Je reviendrai, puisqu'il n'y est pas. Et, après s'être légèrement, inclinée, elle s'en allait, me laissant tellement hors de moi, que je ne songeai à la reconduire qu'après qu'elle eut déjà franchi le seuil de la bibliothèque. Alors seulement je me pressai sur ses pas. Elle était troublée, moi aussi ; et pendant que, dans l'obscurité du vestibule, nous cherchions ensemble à ouvrir la porte, nos mains s'étant rencontrées, un frisson de plaisir circula par tout mon corps. Elle sortit ; je restai seul, seul au monde.

A peine fut-elle loin, que ma harangue revint tout entière. Je me mis à déplorer ma gaucherie, ma sottise, mon embarras. J'ignorais alors que cet embarras, cette gaucherie, ont aussi leur langage éloquent auprès de quelques femmes, et plus malaisé à contrefaire que l'autre. Bientôt pourtant me rappelant son air, son trouble et son regard, je fus moins mécontent. J'allais me replacer vers la fenêtre pour la voir sortir, lorsque j'entendis la porte s'ouvrir. Je n'eus que le temps de sauter sur le lit de mon oncle, où je me cachai derrière les vieux rideaux verts qui en écartaient le jour.

— Mais, ma belle enfant, ce que vous me dites là...

— Un jeune homme, je vous assure, monsieur Tom.

— Un jeune homme ! ici ! Impudent ! Et comment est-il fait ?

— Il est fait... Il n'a pas l'air impudent, monsieur.

— Ce n'est pas autre chose... Permettez, s'introduire ainsi...

— Peut-être quelqu'un de votre connaissance...

— Moi ou mon neveu ; personne autre.

— Je crois... que c'est lui, dit-elle en baissant la voix et les yeux.

— Lui ! que je quitte en cet instant ! au-dessous de cette chambre !... Et dites-moi, le connaissez-vous, mon neveu ?

Ici il y eut une pause, une pause d'un siècle.

— Vous rougissez, ma belle enfant !... Soyez sûre que vous en pourriez rencontrer de moins honnêtes... de moins aimables aussi... Mais dites, d'où le connaissez-vous ?

Digitized by Google

— Monsieur,... vous dites qu'il demeure au-dessous de votre chambre. J'y ai vu quelquefois à la fenêtre... le même jeune homme qui m'a reçue ici.

— Impossible, je vous dis. C'est bien mon neveu que vous avez vu à la fenêtre, car il y passe sa vie ; mais pour s'être introduit ici, il en est bien innocent, mon pauvre Jules ! Et je vous dirai pourquoi. Hier au soir, vers neuf heures, l'étourdi s'était penché sur un échafaudage, sans que j'aie pu comprendre pour quelle cause ; si ce n'est peut-être pour quelque espièglerie dans la salle de l'hôpital vis-à-vis. (Ici la jeune fille, de plus en plus troublée, détourna la tête de mon côté, pour cacher à mon oncle sa rougeur.) Et puis, crac... un grand bruit ; j'accours, et je le trouve gisant, de telle façon que je l'ai fait mettre au lit, où il est encore... Mais tenez, voici, moi, ce que je suppose. Une jeune personne de votre air doit souvent trouver des jeunes gens sur ses pas. Quelqu'un d'eux, plus hardi,... vous m'entendez,... a pu vous précéder. Pas de honte, ma fille, pas de honte ; il n'y en a pas à être belle... Eh bien, laissons cela si cela vous embarrasse, une autre fois je fermerai mieux ma porte, et parlons d'autre chose. Vous me rapportiez mon livre ! Hem, que dites-vous de ce texte ? Eh bien, posez-le là, et attendez un instant, Je veux... attendez. — Et il entra dans un cabinet qui ouvrait dans la bibliothèque. Je frémis ; car ce cabinet, ordinairement fermé, communiquait à ma chambre par un escalier intérieur.

Je restais reul avec elle. J'étais l'unique témoin qu'elle eût durant ces instants : cela me parut une inestimable faveur, comme si j'eusse été associé à son secret : et dans ses traits, son attitude, ses moindres gestes, je croyais lire des choses semblables à celles qui venaient de se passer en moi. Moments de mystère ! moments d'un calme délicieux, où mon cœur retrouvait dans la réalité quelques-unes des impressions de mon songe !

C'était la première fois que, la voyant de près, je pouvais me repaître du charme que je trouvais en elle. Que ne puis-je la répandre dans ces lignes, et la peindre comme elle m'apparaissait ! Et encore semblait-il que la bibliothèque de mon oncle Tom lui fût comme un cadre merveilleux qui rehaussait son éclatante beauté. Sur les rayons poudreux, ces livres vénérables représen-

Digitized by Google

tant la suite des âges, ce parfum de vétusté, ce silence de l'étude, et au milieu cette jeune plante toute de fraîcheur et de vie,... ce sont choses qui ne se peuvent enclore dans des mots.

Cependant, debout depuis longtemps, elle alla s'asseoir près de la fenêtre, sur le fauteuil de mon oncle, et, appuyant sa joue sur sa jolie main, elle se mit à regarder le ciel, pensive et mélancolique; un sourire, léger comme le souffle, parcourut ses lèvres. Puis ses regards, se portèrent négligemment sur le gros in-folio que mon oncle venait de quitter; peu à peu ils s'y fixèrent, et un intérêt croissant se peignit sur son modeste visage que colorait une vive rougeur. « Je l'ai! » cria en cet instant mon oncle Tom. Alors elle se leva sans pourtant ôter ses yeux de dessus l'in-folio, jusqu'à ce que mon oncle fût rentré dans la bibliothèque.

— Le voilà, et non sans peine! Je vous le donne, pour l'amour de l'hébreu. Je garde l'autre, plus précieux pour moi qui tiens au texte; le marroquin de celui-ci siéra mieux à vos jolis doigts. Tenez, et souvenez-vous du docteur Tom.

— Vous êtes trop obligeant, monsieur. J'accepte votre joli livre, et ne vous oublierai point, quand même je n'espérerais pas de revenir vous voir.

— Et quand j'y serai, lui dit mon oncle en souriant, crainte des neveux. A propos, j'oublie que j'ai le mien... Adieu... au revoir.

Et il l'accompagna. Déjà l'in-folio qui avait attiré ses regards était en ma possession; mais je tremblais que mon oncle ne me donnât pas le temps de m'évader. Heureusement il avait laissé la porte du cabinet ouverte. Je m'y élançai. En un clin d'œil mon livre est en sûreté, le mannequin sous le lit, et moi dessus, attendant mon bon oncle Tom, qui entre.

— Oh! oh! levé! dit-il, et réveillé à quelle heure?

— A dix heures sonnantes, mon oncle.

Ici, une satisfaction complète se peignit sur le visage de mon oncle Tom. Il était content de me voir rétabli, plus content encore de l'honneur qui en résultait pour la science. Alors, prenant un ton solennel : — A présent, Jules, je vais te dire ce que tu as eu : c'est une *hémicéphalalgie*.

Digitized by Google

— Croyez-vous, mon oncle?

— Je ne crois pas, Jules, je sais, et je sais bien; car je ne me suis pas écarté d'Hippocrate d'un iota. C'est la chute qui, par l'ébranlement du cervelet, a fait extravaser les sécrétions internes de la membrane cérébrale. Et sais-tu bien dans quel état je t'ai trouvé? Pouls précipité, regard fixe, délire complet. Sur ce... emplâtre...

— Ah? mon oncle, n'en parlez plus et ne contez cela à personne.

— L'emplâtre provoque une légère transsudation: il y a du mieux; le délire cependant ne paraît pas diminuer. Sur ce... julep.

— Oui, mon oncle.

— Et alors, sommeil paisible.

— Oh! oui, mon oncle, délicieux!

— Sommeil prévu, prédit, prophétisé, d'une heure de la nuit à dix heures sonnantes du matin; et te voilà convalescent!

— Guéri, mon oncle!

— Non; et surtout évitons une rechute. Tu vas te tenir tranquille pendant que je te préparerai un léger sinapisme; après quoi, nous verrons. Repose-toi, et, pour aujourd'hui, ne travaille pas. Promets-le-moi.

— Vous pouvez y compter.

Aussitôt que mon oncle fut sorti, je me jetai sur l'in-folio; mais je tombai dans une autre perplexité. Le livre avait deux mille pages, et dans ma précipitation, j'avais négligé de marquer celle qui seule m'intéressait. Fouiller cet antre! Il y a là dedans une pensée, un mot peut-être, qui a pu la toucher; et ce mot, le découvrir entre un million d'autres! Cependant un invincible curiosité me poussait à le chercher, comme si mon sort eût dépendu de cette découverte.

Je me mis à l'œuvre. Oh! que de grimoire passa sous mes yeux! quelle ardeur à l'étude! Si mon oncle m'eût vu, ou seulement mon professeur! — Studieux jeune homme, ménagez-vous, m'eût-il dit; vous y allez trop fort.

C'était un recueil de vieilles chroniques du moyen âge, où étaient relatées maintes aventures fabuleuses, amoureuses, main-

Digitized by Google

tes pièces de blason, des notes, des actes ; un pot pourri dans le goût de mon oncle. J'y trouvai pourtant beaucoup de choses qui pouvaient s'appliquer à elle, à moi, mais non plus qu'à tout autre. J'arrivai ainsi à la deux centième page.

Cependant la vis criait, l'échelle roulait, une agitation extrême se manifestait dans la chambre de mon oncle, et évidemment, pendant que je me livrais à l'étude, il perdait son temps. Il me vint une idée... Je montai.

En effet, mon oncle Tom était dans un état déplorable, comme une lionne à qui... Je veux dire qu'il errait cherchant son bouquin, le redemandant à ses layettes, à sa table, au ciel ; le trouble et le désordre avaient envahi son tranquille et silencieux domaine.

— Volé ! je suis volé, Jules... et perdu ! (Il m'expliqua le fait.) Ce livre est sans prix, introuvable, et j'étais sur le point, à la page même... Mais je n'ai plus mon autorité ! O Libanius ! tu vas triompher !

— Pas possible ! Il faut absolument... voyons... et à quelle page, mon oncle ?

— Eh ! le sais-je ? Trois années de discussions sur la bulle *Unigenitus*, et faire naufrage au port !

— La bulle ? dites-vous...

— *Unigenitus !*

— *Unigenitus !* Il est vrai que c'est affreux. Et cette page ?

— Relatait la bulle avec une variante qui ne se trouve nulle part ailleurs.

— Et rien autre ?

— Et tu trouves, toi, que ce n'est pas assez ! Je donnerais ce que j'ai pour cette page. Mais je l'aurai, continua-t-il ; une seule personne a pu faire le coup... Il faudra bien qu'elle me fasse connaître quel est ce drôle qui prend les in-folio... Allons... Et mon bon oncle rajusta sa perruque, prit sa vieille canne, mit son petit chapeau à cornes, et sortit. Je redescendis aussitôt répétant tout bas : Bulle *Unigenitus*, bulle *Unigenitus*... crainte de perdre mon mot.

Digitized by Google

Bulle *Unigenitus*, bulle *Unigenitus !* disais-je en fouillant mon bouquin, bulle *Unigenitus*... La voilà en grosses lettres ! C'était du latin ! horrible mécompte ! Depuis cette impression-là j'ai toujours eu de la répugnance pour le latin, qu'auparavant, à la vérité, je n'aimais pas. Remarquant toutefois que la bulle commençait au milieu de la page, je jetai les yeux sur ce qui précédait. Voici :

Comment la chastellerie D'ANGLIVOIS *entra en la branche des* CHAUVIN *par le mariaige de messire de* SAINTRÉ *avec* HENRIETTE D'ENTRAGUES.

« Oncques n'avoit esté d'amour féru le jeune damoiseau. Or « il avint que la barbe lui bourgeonnoit à peine, qu'il veit Hen- « riette en la cour du chasteau et preint moult plaisir a la consi- « dérer, gente qu'elle estoit pour lors et d'avenante figure ; et « humoit par ainsy faire le mal d'amour, ne pouvant à aultre « chose songer durant le jour et les veilles de la nuict. Toutes- « fois ne sçavoit comme lui dire, estant neuf aux propos d'a- « mour. Et aisé et sans paour qu'il estoit parmi les garçons, par « devant la demoiselle estoit gauche et mal avisé. Or, est-il que, « toujours plus espris, se donna couraige ; et un jour, s'estant « posté en la chambre de son aïeul où ce qu'elle debvoit venir, « lui apprestoit avec un boucquet, un tant magnifique témoi- « gnaige de la flamme dont il ardoit pour ses beaulx yeux. Et tant « qu'elle ne vint pas, estoit merveilleux à lui en dire, en lui pré- « sentant gracieusement son boucquet. Ains oyant Henriette en- « trer, le jeta vistement dessoubs la table et devint muet, gauche, « et plus mal apprins qu'un varlet prins en faulte. Henriette de « son costé l'ayant veu, et le boucquet épars, rougit merveilleu- « sement ; en telle façon qu'ils estoient la en face, rouges comme « deux pavots des champs, et sans plus dire. Et y feussent en- « core sans l'aïeul, lequel entré : « Que faites-vous céans ?... » etc.

Je lus et relus mille fois cette page. J'étais transporté de joie ; car, comparant dans mon esprit les naïfs incidents de cette histoire avec ce que j'avais lu sur le visage de ma juive, j'avais tout lieu de croire que ma timidité et ma gaucherie ne lui avaient pas déplu comme j'avais pu inférer de son entretien avec mon

Digitized by Google

oncle, que ma préoccupation et aussi ma figure à la fenêtre ne lui avaient pas échappé. Ainsi, nous nous étions compris; ainsi, j'étais mille fois plus avancé que je ne croyais l'être, et je pouvais désormais me livrer au penchant de mon cœur sans être arrêté par la difficulté du premier pas, ou par la crainte de lui être étranger. Je commençai par prendre une exacte copie de ces lignes chéries; puis, ayant sur le cœur le chagrin que j'avais fait à mon oncle, je profitai de son absence pour reporter le livre, que j'ajustai parmi d'autres, de manière à ce qu'il pût croire qu'il l'avait lui-même égaré.

Je revins chez moi, où je m'enfermai pour être plus seul avec mes pensées, qui, ce jour-là, me furent une douce compagnie. Je repassais sans cesse dans mon esprit les mêmes choses, pour leur retrouver de nouvelles faces, jusqu'à ce qu'enfin, fatigué, je laissai le pas fait pour m'occuper des pas à faire; car unir mon sort au sien était désormais l'unique but de ma vie.

J'avais dix-huit ans. J'étais étudiant, sans état, sans ressource autre que les bontés de mon oncle. Mais ces difficultés m'arrêtaient peu, et je les aplanissais au moyen de mille ressources que je puisais dans ce courage que donne la vivacité d'un premier amour. L'ambition, le dévouement, de vagues désirs de gloire, ennoblissant mon cœur, m'élevaient jusqu'à ma chère juive; alors je recevais sa main, en lui offrant un sort digne d'elle. Ou bien, songeant combien j'étais encore loin de ces brillantes choses, je formais le vœu qu'elle se trouvât être pauvre, obscure, délaissée, telle enfin qu'elle eût à gagner en s'alliant à moi; et les dédains du portier, me revenant en mémoire, devenaient alors mon unique espérance.

C'était dimanche, les cloches appelaient les fidèles au temple, et leur son monotone ramenait du calme dans mon âme. Elles se turent, et le silence des rues encouragea ma pensée qui s'était portée au delà des obstacles. Bientôt l'harmonie des chants sacrés, le son grave des orgues se mêlant doucement à ma rêverie, j'en vins insensiblement à me figurer moi-même au milieu des fidèles, jouissant d'un tranquille bonheur auprès de ma compagne, tous les deux lisant au même psaume, ses belles paupières baissées sur le livre, son haleine se mêlant à la mienne, et une douce

Digitized by Google

félicité devenue notre partage sur cette terre et notre commune attente dans l'autre.

Mais une juive au sermon ! — Non, cette idée ne me vint pas. Un cœur épris ne convie à ses rêves que ses désirs et son imagination, société douce et facile que rien ne gêne dans ses ébats. Hélas ! je suis revenu depuis sur la terre, j'ai cheminé en compagnie de la réalité, sous la férule du jugement et de la raison ; ils ne m'ont pas donné tous ensemble, ces rigides précepteurs, un moment qui se puisse comparer aux célestes émotions d'alors. Pourquoi faut-il que ces moments soient si courts et qu'ils ne se retrouvent plus ?

J'ignorais le nom, la demeure de celle qui s'était ainsi emparée de mon existence. J'attendis avec une croissante impatience l'heure du lundi. Elle ne parut pas. Le mardi et le mercredi se passèrent de même. J'appris que depuis deux jours le malade auquel elle avait donné ses soins était mort. Le vendredi, impatient, j'étais monté chez mon oncle ; un inconnu frappe à la porte, et lui remet un paquet.

— Ouvre cela, Jules, me dit-il.

J'ouvris. C'était le livre de maroquin. Sur la couverture intérieure on lisait ces mots :

Si je meurs, je prie que l'on rende ce livre à M. Tom, de qui je le tiens.

Et plus bas :

Que si M. Tom veut me faire plaisir, il le donnera à son neveu, en souvenir de celle qu'il a recue dans sa bibliothèque.

— Si elle meurt ! m'écriai-je. Elle mourir !

— Pauvre enfant ! dit mon oncle Tom, que peut-il lui être arrivé ?

— Où demeure-t-elle, mon oncle ?

— Nous irons ensemble chercher de ses nouvelles.

Et un instant après nous étions dans la rue. Il pleuvait. Nous marchions presque seuls. Au détour d'une rue nous vîmes un groupe. Mon oncle ralentit le pas... — Qu'est-ce ? dis-je. N'al-

Digitized by Google

lons-nous pas... — Mon pauvre Jules, il est trop tard !... C'était le convoi : depuis deux jours la petite vérole l'avait emportée !

Dès le lendemain je recommençai à flâner : flânerie d'amertume et de vide, insipides loisirs; dégoût du monde, des hommes, de la vie elle-même, sans le charme de quelques souvenirs. J'avais pour toute compagnie, pour tout ami, le petit livre, et quand j'avais relu la ligne qui m'était destinée, le regret serrait mon cœur, jusqu'à ce que les larmes coulassent de mes yeux et vinssent me soulager...

Mon autre ami fut mon oncle Tom. Je lui dis tout; et quand je lui contai mon stratagème, je ne trouvai dans son cœur qu'indulgence et bonté. Ému de ma tristesse, il y entrait pour sa part, sans la comprendre toute ; et, quand le soir il me voyait sombre, il approchait doucement sa chaise de la mienne, et nous demeurions en silence, unis tous deux dans une même pensée. Puis, par intervalles : — Une fille si sage ! disait-il dans sa simplicité naïve... une fille si belle !... une fille si jeune !... Et je voyais, à la lueur du foyer, une larme poindre dans sa vieille paupière.

Enfin le temps aussi vint à mon aide. Il me rendit le calme et d'autres plaisirs, jamais de semblables ; j'avais enterré là ma jeunesse.

III.

Que le cœur est fidèle quand il est jeune et pur encore ! qu'il est tendre et sincère ! Combien j'aimai cette juive, à peine entrevue, sitôt ravie ! Quelle angélique image m'est restée de cet être fragile, charmant assemblage de grâce, de pudeur et de beauté !

L'idée de la mort est lente à naître. Aux premiers jours de la vie, ce mot est vide de sens. Pour l'enfance, tout est fleuri, naissant, créé d'hier; pour le jeune homme, tout est force, jeunesse, surabondante vie; à la vérité, quelques êtres disparaissent de la vue, mais ils ne meurent pas... Mourir ! c'est-à-dire perdre à ja-

Digitized by Google

mais la joie ! perdre la riante vue des campagnes, du ciel ! perdre cette pensée elle-même, toute peuplée de brillants espoirs, d'illusions si présentes et si vives !...

Mourir ! c'est-à-dire voir ses membres où la vigueur abonde, que la vie réchauffe, qu'un sang vermeil colore, les voir s'affaiblir, se glacer, se dissoudre au sein d'une affreuse pâleur.

Pénétrer sous cette terre, soulever ce linceul, entrevoir ces chairs ravagées, cette poussière d'ossements... Le vieillard connaît ces images, il les écarte ; mais, au jeune homme, elles ne se présentent pas même.

Il perd celle qu'il aime, il sait qu'il ne doit plus la revoir, il rencontre son convoi ; il la sait là, sous ce bois, sous cette terre... mais c'est elle encore, point changée, toujours belle, pure, charmante de son pudique sourire, de son regard timide, de son émouvante voix.

Il perd celle qu'il aime, son cœur se serre ou s'épand en bouillants sanglots ; il cherche, il appelle celle qui lui fut ravie ; il lui parle, et donnant à cette ombre sa propre vie, son propre amour, il la voit présente... c'est elle encore, point changée, toujours belle et pure, charmante de son pudique sourire, de son regard timide, de son émouvante voix.

Il perd celle qu'il aime ; non, il s'en sépare ; elle est en quelque lieu, et ce lieu est embelli de sa présence ; il est

Honoré par ses pas, éclairé par ses yeux.

Tout y est beauté, tendresse, lumière douce, chaste mystère.....

Et pourtant, en ce lieu où elle est, la nuit, le froid, l'humide, la mort et ses immondes satellites sont à l'œuvre !

L'idée de la mort est lente à naître ; mais, une fois qu'elle a pénétré dans l'esprit de l'homme, elle n'en sort plus. Jadis son avenir était la vie ; maintenant, de tous ses projets, la mort est le terme ; ainsi dès lors elle intervient à tous ses actes : il songe à elle lorsqu'il remplit ses greniers, il la consulte lorsqu'il acquiert ses domaines, elle est présente quand il passe ses baux, il s'enferme avec elle dans un cabinet pour tester, et elle signe au bas avec lui.

Digitized by Google

La jeunesse est généreuse, sensible, brave... et les vieillards la disent prodigue, inconsidérée, téméraire.

La vieillesse est ménagère, sage, prudente... et les jeunes hommes la disent avare, égoïste, poltronne.

Mais pourquoi se jugent-ils, et comment pourraient-ils se juger? Ils n'ont point de mesure commune. Les uns calculent tout sur la vie, et les autres tout sur la mort.

Il est critique, ce moment où l'horizon de l'homme change. Ces plages de l'air, naguère lointaines, infinies, se rapprochent; ces fantastiques et brillantes nuées deviennent opaques et immobiles; ces espaces d'azur et d'or ne montrent plus que la nuit au bout d'un court crépuscule... Oh! que son séjour est changé! que tout ce qu'il faisait avait peu de sens! Il comprend alors que son père soit sérieux, que son aïeul soit grave; qu'il se retire le soir quand les jeux commencent.

Lui-même s'émeut; cette nouvelle idée travaille son cœur; elle y réveille le souvenir de beaucoup de paroles, de beaucoup de choses, dont il ne pénétra point jadis le lugubre sens ou le charme consolateur.

C'était aux jours de sa première jeunesse, un dimanche; il vit, il entendit des convives réjouis, assis sous une treille, fêtant la vie, narguant la tombe; l'on riait, l'on buvait, l'on égayait cette courte existence; et le couplet, s'échappant de dessous le feuillage, volait joyeusement par les airs :

.... Puisqu'il faut dans la tombe noire
S'étendre pour n'en plus sortir,
Amis, il faut jouir et boire;
Amis, il faut boire et jouir...

Et, quand la camarde à l'œil cave
Viendra nous vêtir du linceul,
Encore un verre!... et de la cave
Passons tout d'un saut au cercueil.

Et le chœur répétait avec une mâle et chaude harmonie :

Et, quand la camarde à l'œil cave
Viendra nous vêtir du linceul,
Encore un verre!... et de la cave
Passons tout d'un saut au cercueil!

Digitized by Google

Autrefois, plus anciennement encore, c'était au coin d'un champ pierreux, un vieillard infirme, courbé sous le rude travail du labourage. Sous le feu du soleil il défrichait une lande stérile ; la sueur ruisselait de sa tête chauve, et la bêche vacillait dans ses mains desséchées.

En cet instant un cavalier longeait la haie. A la vue du vieil homme, il modéra son allure : — Vous avez bien de la peine ? dit-il. Le vieillard, s'arrêtant, fit signe que la peine ne lui manquait pas ; puis bientôt, reprenant sa bêche : — Il faut, dit-il, prendre patience pour gagner le ciel !

Souvenirs lointains, mais puissants, et dont chacun recèle un germe bien divers. Lequel veut éclore ?

La nuit, au bout de ce court crépuscule, est-elle éternelle ? Qu'alors je choque le verre avec vous, convives réjouis ; qu'avec vous je fête la vie, je nargue la camarde !... Qu'alors je place tout en viager, et sur ma tête : honneur, vertu, humanité, richesse : car mon dieu, c'est moi ; mon éternité, c'est un jour ; ma part de félicité, tout ce que je pourrai prendre sur la part des autres, tout ce que je pourrai tirer de voluptés de mon corps, donner de jouissances à ma chair ! Honnête si je suis fort, riche, bien pourvu par le sort ; mais honnête encore si, faible, je ruse ; si, pauvre, je dérobe ; si, déshérité, je tue dans les ténèbres pour avoir ma part à l'héritage ; car ma nuit s'approche, et autant qu'eux j'avais droit à jouir !

Et, quand la camarde à l'œil cave...

Gai couplet, que je te trouve triste ! Tu me sembles comme ce sol fleuri qui ne recouvre qu'ossements vermoulus !

Mais si la nuit s'ouvre au bout de ce court crépuscule ? si elle n'est qu'un voile épais qui cache des cieux resplendissants et infinis ?...

Alors, vieil homme, que je m'approche de toi ; tes haillons m'attirent, je veux cheminer dans ta voie.

Quelle paix pour le cœur, et quelle lumière pour l'esprit ! Une tâche commune, un Dieu commun, une éternité commune ! Venez, mon frère, votre misère me touche ; cet or me condamne, si je ne vous soulage. Souffrance et résignation, richesse et cha-

Digitized by Google

rité ne sont plus de vains mots, mais de doux remèdes, et des pas vers la vie!

Le mal est donc un mal; le bien est donc à choisir et à poursuivre. La justice est sainte, l'humanité bénie; le faible a ses droits, et le fort ses entraves. Puissant ou misérable, nul n'est déshérité que par son crime... Voluptés, plaisirs, richesses, vous avez vos laideurs et vos redevances. Indigence, douleurs, angoisses, vous avez vos douceurs et vos priviléges... Mort! que je ne te brave ni ne te craigne; que seulement je m'apprête à voir ces plages fortunées dont tu ouvres l'entrée!

Vieil homme, que je te trouve sain, riche, consolateur! Tu me sembles comme ces vieux débris qui, dans les lieux écartés, recouvrent un trésor.

Ainsi changent les objets selon le point de vue. Ainsi est critique ce moment où, l'idée de la mort envahissant l'esprit de l'homme, deux voies s'ouvrent devant lui.

Si l'homme était purement logicien, selon son point de départ, on le verrait, par une nécessité impérieuse, fatale, cheminer de prémisses en conséquences dans l'une ou l'autre de ces deux voies. Heureusement l'homme, indépendamment de toute doctrine, connaît et aime l'ordre, la justice, le bien; la vertu, lorsqu'il l'a goûtée, l'attire et le retient à elle. D'ailleurs, pauvre raisonneur, esprit flottant, être faible, travaillé de passions, ou tout entier à ses besoins, il n'a ni le temps ni la force d'être atroce ou sublime... Toutefois, suivez ce troupeau, observez ceux qui s'isolent pour lui être bienfaisants ou funestes; vous y rencontrerez, parmi les plus convaincus, les plus énergiques aussi, et vous les verrez marcher à la vertu sans orgueil, ou aux forfaits sans remords.

Pourtant, pauvre couplet, je ne t'en veux pas, tu ne songeais point au mal; il est bon de boire, il est bon de chanter; la joie élargit le cœur. Sous la treille, au bruit des flacons, c'est au grave, à l'austère de se retirer, et tu arrives alors, porté sur les ailes de la gaieté et de la folie.

Est-ce ta faute si quelques refrains échappés de dessous ce feuillage vinrent frapper l'oreille d'un jeune enfant qui gravissait la côte en compagnie de son oncle?

Digitized by Google

Nous nous retournâmes. Mon oncle Tom, bien que pour son compte il s'abstînt de boire du vin, aimait à voir les bonnes gens oublier, autour de quelques verres, les soucis et les travaux de la semaine. Il n'était pas dans ses habitudes de partager ces banquets, mais il se récréait à les considérer; la gaieté en arrivait jusqu'à lui, et ses traits s'animaient d'un bienveillant sourire.

Aussi, le dimanche soir, je me promenais sur ses pas, non point aux lieux publics, non point aux solitudes écartées, mais autour de ces treilles qui, aux environs de la ville, ombragent les familles du petit peuple.

Maintenant, j'y vais encore ; parfois j'y figure, soit parce que je suis resté petit peuple, soit parce que mon art m'y conduit.

Voilà deux choses nouvelles que je vous apprends, lecteur. L'une vous cause une impression désagréable, qui que vous soyez ; l'autre vous surprend, si toutefois, de ce que vous avez lu jusqu'ici de mon histoire, vous n'avez pas conclu déjà qu'Ostade et Teniers devaient m'attirer à eux plus que Grotius et Puffendorf. Mais je divise ces deux assertions pour en causer à part.

Auriez-vous oublié ce bourgeon qui est dans votre tête comme dans la mienne ? Je prends la liberté de vous le rappeler. Apprenez donc que nul ne se dit du petit peuple, ne se plaît à être du petit peuple, ni à y rencontrer ses amis. Et ne serais-je point un peu votre ami? Qui que vous soyez, le petit peuple, dans votre bouche, c'est le peuple des échelons inférieurs à celui que vous occupez dans l'échelle de la société; vous, vous n'en êtes pas ; et, à moins que votre vanité (le bourgeon encore) n'y trouve son compte, l'on ne vous verra point vous faire gloire d'être du petit peuple, en fussiez-vous. Apprenez cela.

A la vérité, si votre bourgeon, froissé par l'insolence d'un grand, s'apprête à le froisser à son tour, il pourra se faire qu'en ce moment vous tiriez gloire d'être du petit peuple, n'en fussiez-vous même pas ; mais ce n'est que pour un instant, et en ce sens seulement que le petit peuple a plus de savoir-vivre, de meilleures manières, un ton bien préférable à celui de ce grand-là, et qu'il le regarde comme infiniment au-dessous de soi.

Digitized by Google

Si pareillement votre bourgeon veut que vous présidiez un club, que vous soyez l'âme d'une émeute, le chef d'un parti, le rédacteur d'une feuille populaire, encore en ce moment-là vous ne tirerez gloire que d'une chose, à savoir d'être de ce petit peuple, d'être sorti du sein de ce petit peuple, de vouloir mourir au sein de ce petit peuple, et pour lui, si possible; mais vos gants blancs, votre habit fin, votre linge frais, votre badine à l'occasion, et votre binocle au besoin, témoignent contre votre assertion. Vous vous dites du petit peuple, et vous vous trouveriez offensé que l'on vous prît au mot.

Comme vous voyez, l'exception confirme la règle.

Or c'est un fait que je suis resté petit peuple. Je tâche de n'en tirer ni vanité ni honte, bien que j'éprouve que c'est excessivement difficile.

Je passe à mon autre assertion.

Mon oncle Tom avait de grandes préventions contre la profession d'artiste; il la trouvait peu digne d'un être pensant, et très-impropre à faire vivre un être mangeant, buvant, et surtout se mariant. Ce qui est bizarre, c'est qu'en dédaignant l'artiste il honorait particulièrement l'art, en tant que l'art tombe dans le domaine de l'érudition, qu'il est matière à recherche, à mémoire. Mon oncle avait écrit deux volumes sur la glyptique grecque.

Pour moi, je n'avais que faire de la glyptique grecque; mais, bien jeune encore, la fraîcheur des bois, le bleu des montagnes, la noblesse de la figure humaine, la grâce des femmes, la blanche barbe des vieillards, m'avaient séduit par de secrets attraits, plus vifs, plus pressants encore quand j'avais rencontré, sur la toile ou sur le papier, l'imitation de ces choses qui me charmaient. Mille gauches essais, épars sur mes cahiers, sur mes livres, témoignaient du plaisir merveilleux que je trouvais dès lors à imiter moi-même; et je me souviens que, durant les longues heures de l'étude, je griffonnais avec délices les images charmantes que présentaient à mon imagination quelques vers de Virgile, souvent mal ou à peine compris. Je fis Didon; je fis Iarbas; je fis Vénus elle-même :

Virginis os habitumque gerens, et virginis arma
Spartanæ : vel qualis equos Threissa fatigat

Digitized by Google

Harpalyce, volucremque fugâ prævertitur Eurum.
Namque humeris de more habilem suspenderat arcum
Venatrix, dederatque comam diffundere ventis,
Nuda genu, nodoque sinus collecta fluentes.

Mon oncle Tom avait d'abord souri à mes griffonnages ; mais, plus tard, il avait cessé d'encourager un goût qui me détournait de mes études. Toutefois, lorsque le dimanche soir il me menait promener autour des treilles, il alimentait, sans le savoir, ce goût qu'il voulait combattre. Sous ces feuillages je retrouvais les jeux charmants de l'ombre et de la lumière ; des groupes animés, pittoresques ; et cette figure humaine ou se peignent, sous mille traits, la joie, l'ivresse, la paix, les longs soucis, l'enfantine gaieté ou la pudique réserve. Aussi, comme lui, j'aimais ces promenades ; mais nous n'y cherchions pas les mêmes plaisirs. Cependant, depuis qu'aux Iarbas et aux Didon eurent succédé peu à peu, sur mes cahiers, des figures plus vulgaires, mais plus vraies, ces promenades cessèrent.

Alors mon bon oncle, contre son penchant et malgré son grand âge, me mena sur ses pas loin de la ville, dans les campagnes éloignées, quelquefois jusqu'à ces lieux où, sous les rochers du mont Salève, l'Arve serpente au travers d'une vallée verdoyante, embrassant de ses flots des îles désertes, et mirant dans son onde le doux éclat du couchant. Du lieu où nous nous reposions, on voyait une vieille barque porter sur l'autre rive quelques rustiques passagers ; ou bien, dans le lointain, une longue file de vaches passaient à gué des îles sur la terre ferme. Le pâtre suivait, monté sur une vieille cavale, avec deux marmots en croupe ; insensiblement les mugissements plus lointains arrivaient à peine à notre oreille, et la longue file se perdait dans les bleuâtres ombres du crépuscule.

Ces spectacles me ravissaient. Je quittais ces lieux le cœur ému, l'âme remplie d'enchantement, pressé déjà d'un secret désir d'imiter, de reproduire quelques traits de ces merveilles. Au retour, j'y employais ma soirée ; et par une illusion charmante et toujours prête à renaître, parant mes plus informes croquis de tout l'éclat des couleurs dont mon imagination était pleine, je tressaillais de la plus innocente, mais de la plus vive joie.

Digitized by Google

Quoiqu'il écrivît sur la glyptique, et qu'il sût par cœur les ouvrages de Phidias et les trois manières de Raphaël, mon bon oncle s'entendait peu aux arts du dessin et de la peinture. Il vantait les beaux temps de la renaissance; mais son penchant était pour les médaillons de le Prince et les pastorales de Boucher, dont il avait orné sa bibliothèque.

Toutefois, près du lit, dans un cadre vermoulu, il y avait un tableau que nous affectionnions, mon oncle et moi, plus que tous les autres, mais par des causes bien diverses ; lui, parce que cet ouvrage, antérieur au temps de Raphaël, jetait de vives lumières sur la question de la découverte de la peinture à l'huile; moi, parce qu'il me révélait, avant tout autre, la mystérieuse puissance du beau.

C'était une madone tenant dans ses bras l'enfant Jésus. L'auréole d'or entourait le chaste front de Marie; ses cheveux tombaient sur ses épaules, et une tunique bleue à longues manches laissait voir dans l'attitude une grâce naïve et le tendre maintien d'une jeune mère. Cette peinture, dénuée de tout artifice de composition, et empreinte du fort caractère d'un siècle de foi, de jeunesse et de renaissance, me captivait par un attrait invincible. La jeune madone avait mon admiration, mon amour, ma foi ; et, quand je montais pour voir mon oncle, mon premier et mon dernier regard étaient pour elle.

Et pourtant mon oncle, tout ceci lui paraissant au moins étranger à l'étude du droit, décrocha le tableau, et le fit disparaître.

Le droit n'en alla pas mieux, je n'y trouvais aucun plaisir ; et, lorsque j'eus perdu ma juive, je cessai toute espèce de travail. Nulle ambition, nul goût à rien; plus de crayons, plus de livres, hormis un seul qui ne quittait guère mes mains. Les semaines, les mois s'écoulaient ainsi; et mon pauvre oncle s'en affligeait, sans néanmoins m'adresser des reproches.

Un jour que j'étais monté chez lui, j'allai m'asseoir, à mon ordinaire, auprès de sa table. Il était à ses livres, occupé à transcrire une citation. Je remarquai le tremblement de sa main, ce jour surtout où, plus mal assurée que de coutume, elle formait des caractères incertains. Les signes croissants de cette insensible

Digitized by Google

atteinte de l'âge provoquèrent en moi une tristesse qui commençait à me devenir familière, et, à défaut d'autre objet, mes pensées se tournèrent de ce côté.

C'est que cet oncle, que j'avais sous les yeux, était ma providence sur la terre; et, aussi loin que pussent remonter mes souvenirs, ils ne me montraient d'autre appui que le sien, d'autre paternelle affection que la sienne. On a pu le conclure des récits qui précèdent; mais, si l'on veut bien remarquer qu'à ce bon oncle je n'ai pas encore consacré une page qui le fît connaître, on m'excusera si je me livre avec complaisance au plaisir d'en parler ici.

Mon oncle Tom est connu des savants, de tous ceux, par exemple, qui s'occupent de la glyptique grecque ou de la bulle *Unigenitus*; son nom se lit au catalogue des bibliothèques publiques, ses ouvrages s'y voient aux layettes écartées. Notre famille, originaire d'Allemagne, vint s'établir à Genève dans le siècle passé; et vers 1720, mon oncle naissait dans cette vieille maison qui est proche du Puits-Saint-Pierre, ancien couvent où subsiste encore une tour de l'angle. C'est tout ce que je sais des ancêtres de mon oncle, et des premières années de sa vie. J'ai lieu de croire qu'il fit ses classes, qu'il prit ses grades; et que, se vouant au célibat et à l'étude, il vint se fixer bientôt après dans cette maison de la Bourse française, ancien couvent aussi, où s'est achevé tout entier le cours de sa longue vie.

Mon oncle vivant avec ses livres, et n'ayant point de relations en ville, son nom, connu de quelques érudits étrangers, et principalement en Allemagne, était presque ignoré dans son propre quartier. Nul bruit dans sa demeure, nulle variété dans ses habitudes, nul changement dans sa mise antique; aussi, comme tout ce qui est uniforme et constamment semblable, comme les maisons, comme les bornes, on le voyait sans le remarquer. Deux ou trois fois pourtant, des passants m'arrêtèrent pour me demander quel était ce vieillard; mais c'étaient des étrangers que frappait son allure ou sa mise, différente de celle des autres passants. — C'est mon oncle! leur disais-je fier de leur curiosité.

De ce genre de vie et de goûts dérivaient certaines habitudes d'esprit. Si mon oncle, homme d'étude, ignorait le monde, d'autre part, plein de foi à la science, il prenait dans les livres ses doc-

Digitized by Google

trines et ses opinions, apportant à ce choix non pas l'impartialité suspecte d'un philosophe, mais le calme d'un esprit qui, étranger aux passions et aux intérêts du monde, n'a ni hâte de conclure, ni motif pour pencher. Ainsi, toutes les hardiesses de la philosophie lui étaient familières, et il avait débattu avec non moins de soin jusqu'aux plus ardues questions de la théologie, sans qu'il fût facile de deviner quelle était au fond sa croyance religieuse. Quant à la morale, il l'avait étudiée avec ce même esprit d'érudition, pour connaître plus que pour comparer ; en telle sorte qu'il était tout aussi malaisé de démêler quels étaient les principes qui dirigeaient sa conduite. En fait de croyances comme en fait de principes, rien ne l'étonnait, rien ne l'irritait ; et, si ses convictions étaient faibles, sa tolérance était entière.

Ce portrait que je trace de mon oncle lui ôtera l'affection de bien des lecteurs, peut-être leur estime. Je m'en afflige, et d'autant plus qu'à cause de cela je sens moi-même décroître mon amitié pour eux. A la vérité, quand il s'agirait de juger si l'espèce de scepticisme que j'attribue à mon oncle est une chose bonne ou mauvaise en elle-même, ou par sa tendance, je serais, je m'imagine, d'accord avec ces lecteurs; mais je me sépare d'eux dès qu'ils s'autorisent de la nature d'une doctrine, pour refuser leur affection et leur estime à l'homme qui la professe, si cet homme est bon et honnête.

Au surplus, ces lecteurs sont dignes d'excuse ; leur opinion provient d'une source respectable. En effet, le plus grand nombre des hommes, j'entends de ceux qui font honneur à l'espèce, ont été plus d'une fois à portée de reconnaître par eux-mêmes l'insuffisance des bons penchants à guider toujours vers le bien, et comment ces penchants succombent souvent, lorsqu'ils sont aux prises avec d'autres penchants moins bons. De là, à leurs yeux, l'absolue nécessité des principes et des croyances, auxiliaires puissants, et les seuls propres à assurer au bien la victoire. De là aussi leur défiance à l'égard de ceux en qui ils ne croient pas reconnaître ces garanties.

C'est justement dans cette opinion, qu'au fond je partage, que je trouve l'explication et en quelque sorte la clef du caractère de mon oncle, et des apparentes contradictions qu'offraient entre elles, au premier abord, ses opinions et sa vie. Cet homme était

Digitized by Google

d'une trempe naturellement si bonne, si honnête et si bienveillante, qu'il ne s'était peut-être jamais trouvé à portée, comme les lecteurs dont je parle, de reconnaître le besoin d'aucun auxiliaire qui le portât au bien, et encore moins qui l'empêchât de faire le mal. Une décence naturelle l'avait préservé de tous désordres ; une timidité naïve et sa vie solitaire lui avaient conservé une antique simplicité; tandis que son cœur, humain plutôt que sensible, généreux plutôt qu'ardent, et point usé par les déceptions et les défiances, avait retenu certaine verdeur juvénile qui se manifestait dans ses sentiments et dans ses procédés. Et, comme il arrive quand les vertus n'ont pas coûté d'effort, nul orgueil, nulle froideur; une modestie vraie, une bonté candide et certain charme d'innocence paraient les aimables qualités de cet excellent vieillard.

Aussi, malgré les opinions plus ou moins étranges et contradictoires qui pouvaient flotter et coexister dans l'esprit de mon oncle, ou y établir entre elles une lutte, en dépit des principes de morale ou de conduite qui pouvaient logiquement découler de ces opinions, ses habitudes portaient toutes l'empreinte de l'honnêteté la plus sévère et de la plus vraie bonté. Si, à la vérité, la semaine s'écoulait dans de laborieuses recherches qui le préoccupaient tout entier, il consacrait le dimanche à un décent et tranquille repos. Dès le matin un vieux barbier, son contemporain, rasait son visage, apprêtait sa perruque; puis, vêtu d'un habit marron neuf, quoique d'une coupe antique, il se rendait à l'église de sa paroisse, appuyé sur sa canne à pommeau d'or, et portant sous le bras un psaume proprement relié en peau de chagrin et fermé de clous d'argent. Assis à sa place d'habitude, il écoutait le sermon avec une consciencieuse attention; et, sans doute, nul plus que lui n'apportait de la candeur à s'en appliquer les leçons. Sa voix cassée se mêlait aux chants ; puis, après avoir déposé dans le tronc son offrande, large, mais toujours la même, il rentrait au logis; nous dînions ensemble, et la soirée était consacrée aux paisibles promenades dont j'ai parlé.

Ces traits, qui ne se rapportent qu'à l'une des habitudes de mon oncle, suffisent à donner l'idée de l'honnête simplicité qui présidait à tous les actes de sa vie solitaire ; mais ils ne donnent aucunement la mesure de la bonté également simple de son cœur,

Digitized by Google

et je me trouve embarrassé pour la peindre sans lui ôter son charme, sans risquer de faire prendre pour des vertus ce qui était chez lui nature, manière d'être. Dirai-je que, demeuré mon protecteur par la mort de mes parents, qui avaient laissé quelques engagements à remplir, jamais il ne lui était entré dans l'esprit que ce ne fût pas sa plus naturelle affaire que d'y satisfaire en entamant ses modiques capitaux? dirai-je que jamais il n'imagina un instant que je n'eusse pas droit à tous ses sacrifices, sans même qu'il examinât si j'en étais toujours digne, si j'étais docile à ses directions, ou reconnaissant de ses bienfaits? Mais, aux yeux de plusieurs, ces choses paraissent des devoirs tout tracés, et la bonté se peint mieux peut-être dans des actes plus faciles.

Je suis de cet avis. Aussi regretté-je que la vieille servante qui, durant trente-cinq années, gouverna le petit ménage de mon oncle, ne tienne pas ici la plume à ma place. Moins infirme qu'elle, il trouvait bien plus simple de suppléer lui-même à l'irrégularité de son service que de lui donner une rivale; et, au lieu d'en concevoir de l'humeur, son habituel mouvement auprès d'elle était de la ragaillardir par quelque propos d'affectueuse gaieté. A la vérité, il la querellait parfois, mais seulement pour n'être pas docile à ses prescriptions; et, tout en la tyrannisant de par Hippocrate, ce pauvre oncle, changeant en quelque sorte d'office avec elle, était devenu son serviteur. Dans les derniers mois de la vie de cette femme, il lui avait donné sa bonne chaise à vis; et je l'ai vu, chaque jour après que nous l'avions transportée ensemble, faire lui-même le lit de sa vieille servante, et tirer encore un sourire de ses lèvres décolorées.

Un soir, cette pauvre femme éprouvant une douleur inaccoutumée, mon oncle, après s'être fait dire les symptômes avec le plus grand soin, consulta son livre, imagina une drogue victorieuse, et sortit vers minuit pour la faire préparer sous ses yeux chez le pharmacien. Son absence se prolongeant, Margûerite m'appela pour me faire part de son inquiétude. Je m'habillai en toute hâte, et je courus chez le pharmacien par le chemin le plus court. Mon oncle en était sorti depuis quelques moments. Tranquillisé par cette assurance, je m'acheminai par la rue qu'il avait dû suivre; c'est celle de la Cité.

Digitized by Google

J'avais gravi la moitié de cette rue, dont la pente est assez rapide, lorsque je vis à quelque distance un homme seul, qu'à son action je ne reconnus point d'abord pour mon oncle. Il portait avec effort un objet pesant qu'il posa à deux reprises, comme pour reprendre haleine ; puis arrivé au haut de la rue, il le plaça dans un coin formé par la saillie des maisons, s'assurant avec le bout de sa canne que cet objet ne pût rouler de nouveau dans la voie.

Je reconnus mon oncle, qui fut bien surpris de me voir. Après lui avoir expliqué le motif de ma course : — Eh ! j'y serais déjà, me dit-il, sans un énorme caillou où je me suis choqué rudement. Et il hâtait le pas en boitant.

Ce trait peint, ce me semble, cet excellent homme. Agé, boiteux, ayant hâte, il avait solitairement porté la grosse pierre en un lieu où elle ne pût plus nuire, et, de son aventure c'était la seule circonstance qu'il eût déjà oubliée.

L'on comprend mieux maintenant avec quelle tristesse je regardais, ce jour-là, trembler la main de mon oncle. J'ajoutais ce signe à plusieurs autres que je rapportais à la même cause : la croissante sobriété de son régime, ses promenades bien plus courtes, et le dimanche, à l'église, un assoupissement contre lequel je le voyais lutter avec effort.

Mais, pendant que je me livrais à ces tristes pensées, mes yeux vinrent à rencontrer la madone... Elle avait été remise à sa place. J'en fus surpris, car je croyais que mon oncle l'avait vendue à certain Israélite qui marchandait ce tableau depuis longtemps. Je me levai machinalement pour aller la considérer.

— Cette madone, dit alors mon oncle... et quelque émotion altéra sa voix.

La seule chose sur laquelle mon oncle m'eût indirectement contrarié, et l'on a vu par quels moyens, c'était mon penchant pour les beaux-arts. Le prix immense qu'il attachait à voir l'unique rejeton de la famille entrer dans la glorieuse carrière de la science, avait seul pu l'engager dans ces pratiques, qui, tout innocentes qu'elles étaient, avaient coûté infiniment à sa droiture comme à sa bonté ; et sûrement il s'était reproché, comme une dureté grande, de m'avoir soustrait la vue de la madone. Il

Digitized by Google

n'en fallait pas davantage pour que le trouble et quelque honte agitassent son âme candide et sereine.

— Cette madone, reprit mon oncle, je l'avais ôtée de là pour des raisons... J'aurais dû ne pas l'ôter... Je te la donne. Tu la descendras.

Pendant qu'il disait ces mots, mon oncle avait repris son calme habituel. Pour moi, surpris au milieu de ma tristesse par ces paroles de regret, qu'accompagnait un don généreux, ce fut à mon tour d'être ému et embarrassé.

— Mais, continua-t-il en souriant, en revanche, tu me rendras mes livres. Mon Grotius s'ennuie là-bas..... mon Puffendorf y sommeille... La vieille me parle d'araignées qui tendent leurs toiles de l'un à l'autre... Après tout, que chacun suive sa pente... Le droit est pourtant une honorable carrière !... Mais quoi ? les arts ont du bon aussi... On peint la belle nature, on compose des scènes variées, on se fait un nom... On n'y devient pas riche ; mais enfin on peut y vivre modiquement... De l'économie, quelques gains, un peu d'aide... Bientôt, quand je ne serai plus, mon petit avoir...

Ici, ne pouvant retenir mes larmes, j'y donnai cours, m'abandonnant à toute l'affliction que provoquaient en moi ces paroles.

Mon oncle se tut, et, se méprenant sur la cause de mes larmes, il ne tenta pas d'abord de me consoler ; mais, après quelque silence, s'approchant de moi :

— Une fille si sage ! dit-il, si belle !... une fille si jeune !

— Ce n'est pas elle que je pleure bon oncle ; mais vous me dites des choses si tristes !... Que deviendrai-je quand vous ne serez plus ?

Ces paroles, en tirant mon oncle de son erreur, lui causèrent un soulagement si grand, qu'aussitôt il reprit sa gaieté.

— Ohé ! mon pauvre Jules, est-ce sur moi que tu pleures ?... Bon ! bon ! qu'à cela ne tienne, mon enfant, on vivra... A quatre-vingt-quatre, on connaît le métier... Et puis, mon Hippocrate est là... Ne pleurons pas, mon enfant. Il s'agit de beaux-arts .. de rien autre,... et puis de ton sort. L'âge arrive, vois-tu bien, à toi comme à moi... Tu ne veux pas du droit ? c'est permis. Eh bien, mets-toi aux beaux-arts... car il est vrai qu'il faut se plaire

Digitized by Google

à son métier. Tu prendras la madone; nous te chercherons un atelier. Tu commenceras ici, tu finiras à Rome; ce sera pour le mieux. Le mal serait de végéter; avec un but, on travaille, on marche, on arrive, on se marie...

Je l'interrompis : — Jamais ! mon oncle.

— Jamais? soit; c'est permis... Mais pourquoi, Jules, te fais-tu célibataire?

— C'est que, lui repris-je avec embarras, je me suis juré à moi-même... depuis que...

— Pauvre fille !... si sage !... Eh bien, suis ton idée; c'est permis. Je n'en suis pas mort. L'important, c'est que tu prennes un état, et nous allons nous en occuper.

Je fis un effort afin de paraître joyeux de quitter le droit pour les beaux-arts; mais j'avais le cœur trop pénétré de tristesse et de reconnaissance, pour qu'aucun autre sentiment y trouvât place. Au bout de quelques instants, je me retirai après avoir tendrement embrassé mon oncle.

Ainsi s'explique ma seconde assertion. Vous comprenez maintenant, lecteur, qu'étant devenu artiste et demeuré petit peuple, un double motif m'attire autour des treilles ou m'appelle à y figurer. Il en est un autre encore, c'est le plaisir de fréquenter les mêmes lieux où je me promenais jadis sur les pas de mon oncle. Assis moi-même à la longue table, je me le figure errant sous les ombrages d'alentour, s'arrêtant pour ouïr, pour regarder çà et là; son sourire me caresse comme un souffle, et sa mémoire m'est plus présente.

D'ailleurs, indépendamment de l'art, qui trouve là une abondante pâture, ces plaisirs sont vrais et estimables entre les plaisirs si goûtés en famille; la décence y règle la joie, comme la simplicité en rehausse le charme. Durant les jours quelquefois si ingrats de la semaine, quelle innocente et douce attente que celle d'unir sa famille à la famille de son ami, de son voisin, pour aller goûter un riant loisir sous les charmilles de la plaine, ou sous les châtaigniers de la montagne ! Que le soleil du dimanche paraît radieux, l'azur du ciel éclatant ! Après les actes de dévotion qui sanctifient cette journée, de bonne heure, à midi déjà, car la chaleur du jour ne pèse point sur ceux que la joie

Digitized by Google

allége, ces familles se répandent hors des murs, et la gaieté des visages répond au vivant aspect des habits de fête. Le pas des parents, celui de l'aïeul, s'il prend encore part à ces plaisirs, règle l'allure ; néanmoins on joue librement alentour ; et la jeune fille, si elle cherche à plaire aux jeunes hommes, comme c'est son invincible penchant, protégée par l'œil de sa mère, n'est enchaînée ni par une fausse réserve ni par une triste pruderie. Les rires, les jeux, une gaie malice, un piquant attrait, rapprochent et animent cette troupe folâtre ; les parents causent au murmure de cette joie, et derrière eux l'aïeul lui-même se ragaillardit au bruit de ces plaisirs d'un autre âge.

Et ce ne sont là que les préludes. Ils arrivent sous la charmille : la fraîcheur, le repos, une table servie les convient à la fois ; et, quels que soient les mets, l'appétit et le bonheur leur prêtent une saveur charmante. Les hasards, même fâcheux, d'une cuisine rustique ne sont qu'un sujet de gaieté, une bonne fortune pour cette société rieuse. Cependant l'aïeul est entouré d'égards, on lui fait le régime qui lui agrée, le bruit se tempère pour lui ; chaque jeune homme s'honore de lui témoigner du respect, heureux de se faire ainsi un titre de préférence auprès de la petite-fille du vieillard.

Ce sont d'aimables moments que ceux qui suivent. Les groupes se dispersent, et les robes blanches brillent çà et là sur les gazons d'alentour. Sous l'impression du soir, de paisibles entretiens, plus d'intimité, un doux abandon, succèdent à la folie du banquet, et le terme de la journée qui s'approche rend les instants plus précieux. Aussi ne nié-je point que, tandis que les parents sont demeurés à causer autour de la table, ou sommeillent en quelque lieu tranquille, il ne s'échange quelques propos tendres ; que le plaisir de s'écarter de la foule ne soit bien vif, bien palpitant d'alarmes et de bonheur ; qu'il n'y ait quelque mécompte enfin, lorsque de la charmille s'échappe le signal de réunion et de départ. Mais où est le mal ? et de quelle façon plus honnête ces jeunes gens apprendront-ils à se connaître, à s'aimer et à se choisir pour époux ? Oui, ces parents qui causent ou qui sommeillent ont raison de ne point craindre ce que d'ailleurs ils ne veulent point voir ; ils ont pour garant le souvenir de leur mutuelle honnêteté, et ils savent que là où est la famille tout

Digitized by Google

s'épure ; que, rassemblée, c'est un sanctuaire d'où la souillure est bannie.

Ce furent les plaisirs de nos pères ; les traces en demeurent, mais elles s'effacent au milieu de cet universel changement des mœurs où viennent se perdre à la fois et l'antique rudesse et l'antique bonhomie ; où, contre un bien-être croissant, mais sans saveur, s'échangent de jour en jour les joies simples conquises par le labeur, les douceurs de la fraternité, et la sainte force des liens de la famille.

Mais ce qui, en tout temps, porte le plus de ravages dans la simplicité et la bonhomie des plaisirs, c'est le bourgeon, l'indomptable bourgeon. C'est lui qui éclaircit les rangs de ces aimables et honnêtes promeneurs ; c'est lui qui proscrit ces plaisirs sans faste et sans dépense ; c'est lui qui veut que son homme parade sur quelque place publique ; c'est lui qui lui conseille cette moustache et cet éperon, qui n'ont de prix que sur le seuil d'un café ou sur le pavé d'une rue de bon ton ; c'est lui qui lui fait, le dimanche, éviter sa rue, sa boutique, son père lui-même et les lieux où il est ; c'est lui qui lui fait trouver de l'agrément à cette rosse qui le traîne dans un reste de fiacre, jaune comme un vieux revers de botte, jusque dans quelque auberge enfumée ; c'est lui, autant et plus que le plaisir, qui l'éloigne de la société des siens, et qui lui donne ce ton déshonnête, ce propos licencieux dont il réjouit les amis de son choix !

Oui, c'est le bourgeon qui gouverne l'homme ! Si ce n'est de cette façon, c'est d'une autre, et toujours avec plus d'empire à mesure qu'il s'élève en condition. C'est le bourgeon qui fausse ses plaisirs, qui rétrécit son esprit, qui corrompt son cœur. Quand les passions ou les vicissitudes de la vie, quand les malheurs privés ou publics ne couvrent pas sa voix, il domine en maître et l'homme et la société ; les mœurs, les usages, les sentiments de chacun et de tous, se règlent sur sa volonté ou varient selon ses moindres caprices. Alors les hommes s'isolent ou s'unissent, non pour de vrais griefs ou pour de saintes causes, mais en vertu de misérables avantages, en vertu des faux brillants qui les parent, des nippes qui recouvrent leur âme vide. Alors on les voit secouer leur poussière contre leurs égaux uniquement épris

Digitized by Google

du désir d'atteindre ceux qui les précèdent; alors l'indifférence prend la place de la fraternité; un envieux désir, celle de la sympathie; et vivre, ce n'est plus aimer, jouir, c'est paraître!

Et si les temps comme les nôtres, sont, par la mollesse du bien-être et par la pâleur des spectacles, propres à étendre cet empire du bourgeon, ils le sont encore par la tiédeur des âmes, par la nullité des convictions, et par ce leurre d'égalité dont se repaît une société folle dans ses vœux. Quelle place ne laissent pas au bourgeon, pour croître et se développer sans mesure, ces cœurs où nulle flamme ne couve, où nulle croyance n'a de racines, qu'aucune passion ne remue profondément! Quelle vaste carrière ne lui ouvre pas ce principe d'égalité, interprété comme il l'est, prêché par ceux qui n'y croient ni ne l'acceptent, avidement reçu par ceux qui ne le comprennent pas, admis comme étant seulement le droit, le devoir, la fureur de s'égaler à plus élevé que soi! Voyez-les se précipiter tous dans cette lice où, pour s'être coudoyés, froissés, mutilés, les uns n'en sont pas moins en tête, et les autres aux derniers rangs... Au lieu de rester à leur place pour l'améliorer, ils la foulent avec dépit, honteux d'y être, impatients d'en envahir une autre, envieux de s'y pavaner à leur tour. Niais, hommes sans cœur, que meut par ses filets grêles, mais innombrables, la plus mesquine des passions, la vanité.

Le bourgeon est donc, à tout prendre, un triste conseiller, un pitoyable maître; et, s'il n'est possible de l'extirper jusqu'à la racine, au moins est-ce l'office de l'homme de sens que de le refouler sans cesse, et d'en arrêter les pousses à mesure qu'il les voit poindre.

Depuis vingt ans que je m'emploie à cette œuvre, j'ai, je m'imagine, arrêté quelques jets, refoulé quelques pousses; mais dirai-je que j'ai réduit à rien mon bourgeon? Ce serait mentir. Je le sens là, moins vorace peut-être, d'honnête grosseur encore, prêt, au moindre signe, à s'étendre en jets luxuriants, à étouffer tous les bons germes auxquels, en le réduisant, j'ai donné place. Chose singulière! au delà de certaines limites, l'effort tourne contre vous: en voulant extirper le bourgeon, c'est un bourgeon que vous reformez à côté; vous dites: Je puis me flatter que je

Digitized by Google

n'ai plus de vanité, et ceci même est une vanité. Aussi, ne pouvant tout faire, j'ai pourvu au plus pressé. Je lui laisse pour amusette mes tableaux, mes livres, en lui interdisant toutefois les préfaces, bien qu'il m'en conseille à chaque fois; mais il est de plus sérieuses choses que j'ai mises à l'abri de ses atteintes.

Ce sont mes amitiés d'abord. Je veux qu'il n'y ait rien à voir. Je veux que le lien en reste libre, mais fort : je veux que la source en soit profonde, toujours fraîche et pure, à l'abri des zéphyrs et à l'abri des tempêtes; que ce ne soit point cet inconstant ruisseau qui se lance à chaque pente, qui se divise à tout contour, et dont l'onde, tantôt échauffée, tantôt refroidie, baigne toute fleur, s'imprègne de toute saveur, change selon la couleur du ciel, ou avec le sable de son lit. Je veux aimer dans mon ami son affection pour moi, le charme que j'éprouve à le chérir moi-même, nos souvenirs communs, nos espérances mutuelles, nos entretiens intimes, son cœur connu du mien, ses vertus qui captivent mon âme, ses talents dont mon esprit tire jouissance, et non point sa voiture, son hôtel, son rang, sa charge, sa puissance ou sa renommée. Je le veux, bourgeon; ainsi, arrière!

Ce sont mes plaisirs ensuite. Je veux les chercher où mon penchant les trouve, n'importe l'habit des gens et la dorure des lambris. Je veux les goûter simples, si je puis, mais vrais toujours, tirant leur saveur de quelques assaisonnements du cœur ou de l'esprit, de quelque attrait vif et honnête, de quelque innocente conquête sur le mal, sur la paresse, sur l'égoïsme; je veux les goûter dans le plaisir des autres plus que dans le mien propre : car la souveraine joie est celle qui se partage, s'étend, circule, et pénètre le cœur d'une chaleur expansive. Ainsi, bourgeon, arrière! laisse-moi sous ma charmille avec ces bonnes gens. — Mais vous êtes vu! — Je m'en soucie. — Mais vous êtes en manches de chemise! — J'en suis plus au frais. — Mais vous avez l'air de leur compagnie! — Je l'entends bien ainsi. — Mais voici une voiture!... — Qu'elle roule. — Mais des citadins qui vous connaissent! — Salue-les de ma part, et arrière, bourgeon!

C'est enfin mon bon sens, ma façon, non-seulement de me conduire, mais de juger les autres, de peser ce qu'ils valent, et de les ranger dans mon estime. Arrière encore, bourgeon! Tu es le père de la sottise, si tu n'es la sottise elle-même. Arrière! je

Digitized by Google

vois qui tu me montres, de qui tu m'approches. Il y a du bon, il y a du beau souvent sous ces dehors qui te séduisent; mais il y a du bon, il y a du beau aussi sous cette bure que tu dédaignes. Avant de peser ces hommes, souffre que l'un et l'autre je les dépouille. Bourgeon, j'avais un oncle dont tu eusses tiré honte plutôt que gloire... j'ai aimé une juive qui n'eût obtenu que tes dédains... Arrière! à jamais arrière!

Outre mon oncle Tom, moi, et le peintre dont j'ai parlé précédemment, il y avait d'autres locataires dans la maison. Je vais les énumérer en allant du bas en haut, pour arriver ainsi jusqu'à celui qui, le plus près du ciel, en prit le chemin vers ce temps, laissant vacante une belle mansarde au nord, où j'allai m'établir.

Ne me demandez pas, lecteur, ce qu'ont à faire dans mon histoire ces nouveaux personnages. Rien peut-être. Mais, si vous m'avez accompagné jusqu'ici, que vous coûtera une digression de plus? Vous y êtes accoutumé, et moi j'aurai fait revivre ces figures qui me sont chères, comme l'est toute ressouvenance du jeune âge. A moi donc, antiques locataires, voisins d'autrefois, disparus aujourd'hui de la scène du monde, mais dont mon cœur cultive avec charme le lointain souvenir!

C'était d'abord, sur le même étage que nous, un régent retraité, vieux bonhomme, tout occupé du soin de manger agréablement une paye morte gagnée par quarante années de travaux. Tranquille et jovial épicurien, il arrosait le matin les fleurs d'un petit jardin; à midi, il faisait régulièrement sa sieste; et, après son dîner, il se récréait à humer la brise du soir, en compagnie de quelques serins qu'il élevait becquetant, voletant à ses côtés. Toutefois, il n'avait pas entièrement rompu avec son ancien état, et son amusement principal, c'était d'appliquer à toutes choses et à tous venants quelques sentences extraites de ses souvenirs classiques. J'avais jadis passé par ses mains, et je n'étais point insensible à l'agrément prosodique de ses apophthegmes ; aussi m'aimait-il, et il ne lui arrivait guère de me rencontrer sans m'apostropher à sa façon :

Puer, si qua fata aspera rumpas,
Tu Marcellus eris.

Digitized by Google

Et sa panse rebondie allait, venait, d'un rire long et moelleux, auquel, sans le partager, je portais envie. S'il advenait qu'une ancienne servante lui apportât du village quelque petit présent intéressé :

... Timeo Danaos, et dona ferentes.

Et la panse allait son train. Mais s'agissait-il de son épouse, alors il ne tarissait plus :

Dum comuntur, dum moliuntur, annus est...
... Varium et mutabile semper femina !
... Notumque furens quid femina possit !

Et bien d'autres. Cependant madame faisait des compotes, tout en trouvant le ton de son époux détestable, ce qui portait celui-ci à murmurer :

Melius nil cælibe vitâ.

A l'étage au-dessus, c'était un octogénaire bourru, morose, ancien magistrat de la république. L'été, assis dans une grande bergère, il vivait auprès de sa fenêtre, d'où il contemplait piteusement la rue, voyant à toutes choses la décadence de l'État et la ruine des mœurs : aux maisons reblanchies, aux murs recrépis, aux chapeaux ronds, à la rareté des cadenettes, et surtout à la jeunesse des jeunes gens :

... Cuncta terrarum mutata
Præter atrocem animum Catonis,

disait le régent. L'hiver, enfermant ses deux maigres jambes dans des bottes de carton, il vivait au coin de son feu, ne le quittant plus que pour venir tous les mois à sa porte, en bottes de carton toujours, assister quelques mendiants ses contemporains, vieux débris dans lesquels il reconnaissait encore les vestiges du bon temps, les restes vermoulus de cette ancienne république si changée, si déchue.

Au-dessus de ce vieillard morose, vivait très-retirée une famille nombreuse, dont le chef était un géomètre employé au cadastre. Cet homme, à sa planchette tout le jour, passait une partie des nuits sur ses feuilles. Il avait, je m'en souviens, l'orgueil de la gêne laborieuse et indépendante; et si, de loin en loin, il se

Digitized by Google

permettait en famille une partie de plaisir, il en savourait la jouissance d'un air grave et fier qui m'imposait à moi, jeune homme, un respect mêlé d'admiration,

Dos est magna parentium
Virtus...

disait avec gravité le régent lui-même.

Avant d'arriver à la mansarde, on passait encore devant la demeure d'un joueur de basse. Celui-ci donnait leçon tout le jour, se réservant la nuit pour composer des thèmes sur son instrument :

Modo summâ,
Modo hâc resonat quæ chordis quatuor imâ.

Tout à l'entour du musicien s'ouvraient des chambrettes, des cabinets, loués ou sous-loués à des étudiants qui prenaient leurs repas chez lui. Ces messieurs, grands fumeurs, récitaient leurs cours, chantaient des romances, donnaient du cor, ou jouaient du flageolet, en sorte que dans cette région la symphonie était permanente.

Quousque tandem!!!

Enfin la mansarde dont j'ai parlé.

Cette mansarde était grande, avec un jour magnifique. Le géomètre voulut l'avoir, et moi aussi. On perça une fenêtre, on éleva une cloison, et nous eûmes chacun notre mansarde.

J'y retrouvai la vue du lac et des montagnes. Ma fenêtre se trouvait au niveau et fort près de ces grandes rosaces gothiques qui sont à mi-hauteur des tours de la cathédrale. De cette région élevée, le regard s'étendait sur des toits déserts, tandis que le bruit de la ville mourait avant d'y arriver.

Mais je commençais à atteindre l'âge où ces impressions n'exercent plus leur puissant empire, et chaque jour davantage mon cœur cherchait en lui-même ses émotions et sa vie.

Par cette même cause, mon goût pour l'imitation n'était plus si vif; il faut à ces penchants un calme que je n'avais plus. Souvent agité, troublé par les vagues mouvements d'une tendresse sans objet, je ne savais plus voir mon modèle, je regardais avec

Digitized by Google

dégoût mon ingrate copie, et, posant le pinceau, je m'abandonnais à ma rêverie pendant des heures entières.

Cette vie intérieure a son charme et son amertume. Si ces songes sont doux, le réveil est triste, sombre; l'âme rentre dans la réalité, ayant fatigué ou perdu son ressort. Aussi, incapable après ces heures de reprendre mon travail, et non moins incapable de faire renaître les songes, je quittais ma demeure pour aller au dehors promener mon ennui.

Ce fut dans l'une de ces promenades qu'une rencontre fortuite vint me tirer de cet état de langueur et de demi-oisiveté.

Un jour, j'allais rentrer dans ma demeure par la porte qui est du côté de l'église, sous le gros tilleul. Un brillant équipage stationnait auprès. A peine l'eus-je dépassé, qu'une voix, que je reconnus aussitôt, me porta à retourner la tête avec vivacité... — Monsieur Jules! s'écria la même voix avec émotion.

Dans mon trouble, j'hésitais à m'approcher, lorsque je crus comprendre qu'on m'y invitait. Je rebroussai; un geste rapide ouvrit la portière, et je me trouvai en présence de l'aimable Lucy. Elle était en habit de deuil, les yeux mouillés de larmes... A cette vue les miennes coulèrent.

Je me souvenais tout à la fois de sa robe blanche, de ses filiales alarmes, des paroles du vieillard, de sa bonté envers moi!... — Oh! qu'il méritait de vivre, lui dis-je bientôt, et que c'est une cruelle perte, mademoiselle!... Permettez que je donne ces pleurs au souvenir que je conserve de son aimable bonté. Lucy, encore trop émue pour répondre, me pressa la main avec un mouvement dont une gracieuse réserve tempérait la reconnaissante affection.

— J'espère, me dit-elle enfin, que, plus heureux que moi, vous possédez encore monsieur votre oncle... — Il vit, lui dis-je, mais l'âge s'accumule et le courbe vers la terre... Que de fois, mademoiselle, je songeais à votre père!... et chaque jour je comprenais mieux votre tristesse.

Lucy, se tournant alors vers un monsieur qui était assis auprès d'elle, lui expliqua brièvement, en anglais, le hasard auquel elle avait dû de faire ma connaissance et celle de mon oncle, cinq années auparavant, et comment ma vue, en lui rappelant vivement

Digitized by Google

une journée où son père avait été si heureux et si aimable, lui avait causé cette émotion. Elle ajouta quelques mots d'éloge envers moi et envers mon oncle; et, lorsqu'elle parla de ma condition d'orphelin, je retrouvai dans son expression et dans ses paroles cette compassion qui autrefois m'avait tant ému. Quand elle eut achevé ce récit, le monsieur, qui paraissait ne pas parler français, me tendit la main avec une expression d'affectueuse estime.

Alors Lucy, s'adressant à moi : — Monsieur est mon époux; c'est le protecteur et l'ami que m'a choisi mon père lui-même.... Depuis ce jour où vous le vîtes, monsieur Jules, je ne devais plus le conserver longtemps... Dieu l'a retiré dix-huit mois après.... Plus d'une fois il avait souri en se rappelant votre histoire.... En quelque temps, ajouta-t-elle, que vous ayez un malheur semblable au mien, je vous prie de m'en instruire... Je veux saluer votre oncle... Quel âge a-t-il?

— Il entre, madame, dans sa quatre-vingt-cinquième année.

Après quelque silence, sous l'impression de cette réponse : — J'étais venue pour parler au peintre qui a fait le portrait de mon père... Pensez-vous, monsieur Jules, que je pourrai le rencontrer seul?

— Sans aucun doute, madame. Vous me donnerez vos ordres, et je les transmettrai à mon confrère.

Elle m'interrompit: — Oh! vous avez donc pu suivre votre penchant!... Eh bien, j'accepte votre offre, et je choisirai mon moment... Mais auparavant, mon époux et moi nous serions désireux de voir vos ouvrages... Habitez-vous cette même maison?

— Oui, madame... et, quelque confus que je sois de n'avoir à vous montrer que de misérables essais, je n'ai garde de refuser, par amour-propre, l'honneur que vous voulez me faire.

Nous dîmes encore quelques mots. Bientôt je descendis, et la voiture s'éloigna.

Cette rencontre inattendue, en redonnant la vie à d'anciennes et tendres émotions, me tira de l'espèce de langueur où je végétais depuis quelques mois.

Mais l'oserais-je dire? Si j'ai toujours aimé ma juive et chéri sa mémoire, ce fut néanmoins de ce jour que mes regrets perdirent de leur amertume, et que mon âme, comme déliée du passé, re-

Digitized by Google

commença à se porter vers l'avenir, doucement chargée d'un souvenir qui lui devenait moins poignant, sans cesser d'être aimable et cher.

Toutefois, cette entrevue n'avait pas été pure de tout nuage. Bien qu'ayant oublié Lucy, bien que n'ayant jamais pu former, même au sein de mes plus folles rêveries, le moindre projet de lui être jamais quelque chose, dès le premier abord, la vue de ce monsieur assis auprès d'elle m'avait été triste; et lorsque, de la bouche de Lucy, j'appris qu'elle était mariée, des lueurs de trouble et de jalouse peine avaient traversé mon cœur.

Mais ce fut un souffle passager; avant même de quitter la voiture mon cœur s'était donné à ce monsieur, et je ne voyais plus dans Lucy que son épouse tout aimable, qu'il me permettait de chérir.

Les jours suivants, je vécus de ce souvenir et de l'espoir de revoir bientôt Lucy. J'avais fait quelques copies, entre autres celle de la madone, deux ou trois portraits, puis quelques compositions, la plupart d'une exécution plus que médiocre, mais ne manquant pas de certains indices de talent. Comme l'on peut croire, le bourgeon m'aida avec la plus active complaisance à les disposer à leur avantage, et tout était prêt pour recevoir Lucy, lorsqu'elle arriva en effet. Son mari l'accompagnait.

Encore aujourd'hui, je ne puis songer à cette jeune dame que ce souvenir ne remue mon cœur. Que ne puis-je peindre sous des traits assez aimables cette bonté si vraie, dont son rang, son éclat, son opulence rehaussait encore le charme; cette simplicité de sentiments, que n'avaient pu fausser ou contraindre les manières ni les préjugés du grand monde! Bien qu'une expression de mélancolie lui fût habituelle, le souffle d'un bienveillant sourire réchauffait ses moindres paroles, lorsque déjà la caresse de son regard prêtait à son silence même un attrait pénétrant. Dès qu'elle fut entrée dans ma modeste mansarde, ses premiers mots furent pour m'adresser d'encourageantes félicitations. Elle regardait mes ouvrages avec un intérêt particulier, et, dans tout ce qu'elle en disait en anglais avec son époux, je saisissais une charmante intention de bonté. Un instant, seulement, leurs propos s'échangèrent à voix basse, mais sur un ton et d'un air qui n'étaient

Digitized by Google

propres qu'à me donner ce doux embarras qui accompagne quelque riante attente.

Tandis qu'à la demande de Lucy je retournais toutes mes toiles pour les faire passer sous ses yeux, j'entendis dans le corridor le pas de mon oncle. J'accourus pour lui ouvrir la porte.

Lucy, comme pressentant quelque chose, s'était levée. A la vue de mon vieil oncle, elle alla au-devant de lui ; puis, faisant un retour sur elle-même, elle ne put réprimer son attendrissement. Mon oncle, serein comme toujours, et fidèle à un ancien usage de galanterie, prit la main de cette jeune dame, et, s'étant incliné, il la porta à ses lèvres : — Souffrez, belle dame, lui dit-il, que je vienne vous rendre la visite dont vous m'honorâtes, il y a cinq ans, en me ramenant ce mauvais garçon-là... Je sais, reprit-il en voyant couler les larmes de Lucy, je sais que vous êtes affligée... ce noble vieillard était votre père!... Je sais aussi que voici monsieur votre époux... et digne de l'être, puisqu'il vous l'avait choisi. Le monsieur, en cet instant, serra la main de mon oncle, en l'invitant à s'asseoir sur un siége qu'il avait lui-même approché, pendant que je n'avais d'attention que pour cette scène.

— Monsieur, dit à son tour Lucy, vous pardonnez à mon émotion... Quand à Lausanne je vous vis, vous et mon père, dans la même chambre, tous les deux du même âge à peu près, tous les deux bien nécessaires au bonheur de deux personnes... j'eus alors des pressentiments, que votre présence me rappelle trop vivement en cet instant... Je remercie Dieu de ce qu'il vous a conservé. Si le hasard ne m'eût fait rencontrer monsieur Jules, mon intention était de ne point quitter Genève sans avoir été chercher de vos nouvelles... mais il m'est plus doux de vous voir bien portant comme vous paraissez l'être, et je suis aussi reconnaissante que confuse de ce que, pour me procurer ce plaisir, vous êtes monté jusqu'ici.

— Bonne madame, dit mon oncle, vous êtes une charmante créature ! et c'est plaisir que de vous entendre... A Lausanne, il monta bien votre père... et il n'en fut pas payé par cet accueil qu'on ne sait faire qu'avec votre voix, vos manières et votre cœur. Chère madame, soyez heureuse... Bientôt, bientôt, je mon-

Digitized by Google

terai plus haut encore !... si ce n'est que voici mon pauvre Jules qui n'y consent pas...

— Ah! toujours moins, bon oncle, lui dis-je, tout ému du rapport aussi triste que frappant qu'il y avait maintenant entre ma situation et celle où j'avais vu autrefois Lucy. Et je lisais dans l'expression de cette jeune dame que sa pensée en cet instant rencontrait la mienne.

— Que je ne vous dérange point, reprit mon oncle après quelques propos. Vous regardiez les essais de mon pauvre Jules... je vais vous laisser... Dites, je vous prie, à monsieur que je regrette aujourd'hui de ne pas savoir l'anglais plutôt que l'hébreu... j'aurais eu le plaisir de l'entretenir. Puis, prenant la main de Lucy : — Adieu, dit-il, mon enfant... soyez heureuse.... C'est le droit d'un vieillard que d'accompagner de ses bénédictions une aussi jeune dame... ainsi fais-je. Adieu, cher monsieur; vous êtes unis... je ne vous séparerai plus dans mon souvenir. A ces mots mon oncle Tom, s'étant incliné de nouveau, baisa la main de Lucy et se retira. Tous trois nous l'accompagnâmes, pénétrés de ce vif sentiment de respect et d'affection qu'impose la vieillesse aimable et auquel se mêle une mélancolique pensée.

Quand mon oncle se fût éloigné, nous nous assîmes. Lucy parlait de lui ; elle voulait lui trouver des traits de ressemblance avec son père, surtout dans cette sereine gaieté, dans cette politesse si vraie, sous des formes un peu antiques ou familières ; et souvent elle s'arrêtait après ces remarques, comme attristée par l'idée de la perte que me réservait un prochain avenir. Puis, changeant d'objet : — Monsieur Jules, me dit-elle, non sans qu'un souffle de rougeur colorât ses joues, nous avons apporté avec nous ce portrait de mon père que vous connaissez... Notre désir serait d'en avoir deux copies. J'espère que vous voudrez me faire le plaisir de vous charger de ce travail. Votre talent nous est une garantie qu'il répondra à notre attente, quand déjà le souvenir que vous avez conservé de mon père bien-aimé est un motif qui me touche plus encore.

Que l'on juge de ma joie ! Il me fallut en contenir l'expression, mais Lucy et son époux purent, au travers de mon embarras et de ma confusion, en mesurer toute la vivacité. Ce qui l'aug-

Digitized by Google

mentait encore, c'est le sentiment que j'avais qu'un pareil travail n'était pas au-dessus de ma portée. Le jour même j'allai prendre le portrait ; et, m'étant mis à l'œuvre, je me vis cette fois bien décidément lancé dans la carrière des beaux-arts.

En d'autres circonstances, ce portrait m'eût inspiré quelque tristesse ; car il refoulait vivement mon imagination dans le passé, pour y retrouver pleins de vie ces deux êtres si chers l'un à l'autre et maintenant séparés par la mort ; cette jeune fille ornée de ce riant éclat de parure et de jeunesse que les larmes n'ont point encore terni, et Lucy maintenant voilée de tristesse et de deuil... Mais j'étais trop préoccupé par la joie et la reconnaissance, pour que l'impression de ce contraste établît sur moi son empire.

Quelle occupation charmante !... Mon crayon avait à retracer cette figure bien-aimée ; il avait à reproduire les contours de la taille, la gracieuse mollesse de l'attitude... Parfois je m'arrêtais, épris de mon modèle, et, pour quelques instants, l'émotion m'empêchait de poursuivre.

— Bonne madame, dit mon oncle, quand il apprit ces grands événements... je regrette de n'avoir pas su l'anglais plutôt que l'hébreu... Te voilà bien content, mon pauvre Jules !... c'est permis. Il se redressa : — Et que cet ouvrage te fasse honneur ! Qu'on y voie observées les lois du clair-obscur, celles des deux perspectives, tant linéaire qu'aérienne..., et puis, l'entente de l'art..., et puis... Bonne madame ! aussi affectueuse, en vérité, qu'elle est belle !...

Cependant la calèche de Lucy, durant sa dernière visite, avait stationné du côté de la maison qui fait face à l'hôpital, tandis que les équipages qui amenaient les modèles de mon confrère arrivaient par le côté qui fait face à la cathédrale.

Cette circonstance avait attiré l'attention des locataires ; aussi lorsque, après mille conjectures dans lesquelles ils n'avaient eu garde de songer à moi, ils eurent reconnu que cette calèche à armoiries stationnait là à mon intention, la renommée de ma gloire, gloire toute neuve et d'autant plus brillante, monta d'étage en étage, et le vieux régent se prit à dire, en songeant à ses prédictions :

Digitized by Google

Non ego perfidum
Dixi sacramentum!

— Quel mauvais mot dites-vous là ? interrompit sa femme.

— Odi profanum vulgus
Et arceo.

Faites vos compotes.

— J'avais cru que cinquante années de classe vous ôteraient cette odieuse manie de latinité, qui vous rend insupportable. Ne sauriez-vous laisser là ces sottises, et parler français comme tout le monde ?

— Vous différez fort d'Horace, ma chère, car c'est lui qui dit :

Nocturnâ versate manu, versate diurnâ;

et si je vous fais grâce de la nuit vous pouvez bien m'écouter le jour.

— Horace et tous ces messieurs sont de grands sots, si ce sont eux qui vous ont ainsi formé l'esprit. La nuit, vous ronflez que je n'en puis dormir, et, le jour, vous m'étourdissez de vos calembours.

— Vous calomniez là des beautés que vous ne sauriez comprendre. Songez, ma chère, que si je mange vos compotes, et que je les trouve bonnes, vous pourriez goûter mes hexamètres et leur trouver du parfum...

Vellem in amicitiâ sic erraremus.

— Mes compotes sont excellentes, et vos ragoûts détestables !

Melius nil cælibe vitâ !

Et j'en reviens à mon dire sur ce jeune homme :

Non ego perfidum
Dixi sacramentum.

D'autre part, le joueur de basse et toute sa séquelle (j'ai dit ailleurs que les étudiants vivent à la fenêtre) n'avaient pas manqué de remarquer la brillante calèche. Au moins quinze têtes s'étaient tout à coup montrées aux fenêtres qui donnent sur la rue, re-

Digitized by Google

gardant curieusement les laquais descendre, ouvrir la portière, et la jeune dame entrer dans l'allée, appuyée sur le bras de son époux. Ici les conjectures avaient commencé : — Chez qui monte-t-elle ?... Serait-ce, avait pensé le musicien, un amateur que la Providence ?... Et toutes les têtes s'étaient reportées vers les fenêtres, mansardes, œils-de-bœuf donnant sur la cour... Lucy montait, Lucy avait franchi l'étage; décidément cette belle dame allait chez le jeune artiste ! ! ! et ma gloire s'était élevée jusqu'aux astres.

Il n'y eut que le géomètre et sa famille qui s'aperçurent peu de ces grands événements. Le chef de la maison était aux champs, occupé à prendre ses angles ; la mère vaquait aux soins du ménage, tandis que la fille aînée, de l'autre côté de ma cloison, travaillait aux feuilles de son père. Au milieu de cette vie active et austère, il y avait peu de temps à donner aux affaires de la rue et au commérage des voisins.

Cependant mon ouvrage avançait. Levé dès l'aube, je montais à mon atelier pour y travailler avec ardeur jusqu'au déclin du jour.

C'est à ces habitudes laborieuses que je dus de faire quelque connaissance avec le géomètre. A l'aube aussi, il sortait de chez lui avec sa fille; nous montions ensemble l'escalier; et, tandis qu'il entrait dans son atelier pour désigner à cette jeune fille les travaux de sa journée, j'allais de mon côté m'établir dans le mien. Le voisinage et cette conformité d'habitudes nous rapprochèrent peu à peu ; malgré tout le prix que cet homme attachait à l'emploi du temps, il en était déjà venu à perdre une ou deux minutes en causeries sur le pas de la porte, lorsque le sujet que nous avions commencé à traiter en montant exigeait impérieusement quelques brèves paroles de plus.

Pendant que nous montions, sa fille montait devant nous, tenant la clef de l'atelier dans sa main. C'était une personne d'une taille agréable et d'une figure noble plutôt que jolie. Toujours tête nue, d'une mise extrêmement simple, ses beaux cheveux, lissés sur le front, étaient, avec sa jeunesse et sa fraîcheur, sa plus réelle parure.

Les traits d'une éducation forte se reconnaissent à tout âge chez ceux qui en ont reçu le bienfait. Bien que soumise et ti-

Digitized by Google

mide, cette jeune fille portait sur son front l'empreinte de cette fierté un peu sauvage qui se peignait avec plus d'énergie sur le visage de son père. Ignorante des manières du monde, elle en avait qui lui étaient propres, nobles et réservées, en telle sorte que, simple comme sa condition, elle n'en avait pas la commune et vulgaire physionomie.

C'était néanmoins une chose singulière et intéressante que de voir cette jeune personne, laborieuse à l'âge du plaisir, vouée sans relâche et presque sans récréation à des travaux d'ordinaire étrangers à son sexe, et, toute jeune qu'elle était, subvenant, en commun avec son père, à l'entretien de la famille.

Je ne tardai pas à devenir assez régulièrement matinal, pour ne jamais être exposé à monter seul à mon atelier. Seulement il arrivait quelquefois que, le géomètre ayant assigné l'ouvrage dès la veille, Henriette montait seule. C'étaient mes mauvais jours ; car, craignant de lui causer un embarras que déjà j'éprouvais moi-même, je ne savais mieux faire alors que de hâter le pas si je me trouvais devant elle, ou de le ralentir si je l'entendais monter devant moi.

Une fois établi dans mon atelier, j'attachais un charme singulier à la présence de mon invisible compagne, trouvant une agréable distraction aux moindres bruits qui me peignaient son pas, son geste ou ses divers mouvements. Aussi, quand l'heure des repas l'appelait à descendre, j'éprouvais une impression d'isolement et d'ennui, de façon que, peu à peu, je m'habituai à m'absenter aux mêmes heures qu'elle.

Au milieu de mes nouvelles distractions, une circonstance me revenait souvent à l'esprit. Les premiers jours, avant mes habitudes matinales, il lui était arrivé quelquefois de chanter une petite ballade durant ses longues heures de travail ; et puis ce chant avait cessé tout à coup, et justement à l'époque où j'avais commencé à l'écouter avec un plaisir plus grand. Était-ce hasard ? Était-ce à mon intention ? M'avait-elle assez remarqué déjà pour s'imposer cette réserve ? Cette réserve indiquait-elle qu'elle s'occupât de moi comme je m'occupais d'elle ?

Voilà cent questions, et une foule d'autres, qui me donnaien infiniment à songer, à méditer. Aussi, après mes copies, je n'en-

Digitized by Google

trepris plus rien. Mes toiles restèrent oisives, mes pinceaux gisaient épars ; nulle chose n'avait de saveur auprès du sentiment qui alimentait mes journées.

Et ce n'était plus, comme jadis, ces rêveries dont je m'avouais à moi-même le vide et la folie. Cette fois, au contraire, l'idée de mariage s'offrit des premières à ma pensée ; et, dès qu'elle y fut entrée, elle n'en sortit plus.

Heureux âge que celui où j'étais encore ! derniers beaux jours, que doit clore bientôt la saison de l'expérience et de la maturité ! Avant d'avoir encore échangé un mot avec cette jeune fille, je me proposais de l'épouser. Avant d'avoir jamais réfléchi sur cet état austère que les poëtes nous peignent comme le tombeau de l'amour, et les moralistes comme un joug sacré, mais tout pesant de chaînes, je m'y acheminais comme vers une rive toute de fleurs et de parfums. Avant de m'être enquis comment ou de quoi vit un ménage, ou s'élève une famille, déjà, et surtout, je m'occupais de combiner certaines dispositions dont la possibilité facile prêtait à mes désirs tout l'attrait d'une réalité prochaine.

En effet, tout se réduisait à percer une porte dans la cloison... Alors la mansarde de Henriette devenait notre chambre nuptiale, la mienne notre atelier de travail où, elle à ses feuilles, moi à mes toiles, nous coulions des jours filés de paix, de bonheur et d'amour.

Un matin, je songeais à ces choses, accoudé sur ma fenêtre, et regardant machinalement le vieux régent qui arrosait les tulipes de son petit jardin, lorsque Henriette parut tout à coup à la sienne.

Elle ne me cherchait pas, comme je pus le reconnaître à la vive rougeur qui colora subitement ses joues. Toutefois, à moins de laisser voir que ma présence lui causait plus d'impression qu'il ne convenait à sa fierté de l'avouer, elle ne pouvait se retirer subitement. Elle demeura donc ; seulement, pour dissimuler son embarras, elle regardait en face d'elle les nuages flotter dans les airs.

L'occasion était unique d'entrer enfin en conversation avec celle dont je me proposais de faire ma femme. Aussi, faisant un effort extrême pour surmonter une vive émotion !

Digitized by Google

— Ces tulipes... dis-je au régent...

A peine avais-je prononcé ces deux mots que Henriette retira sa tête, avant que le régent eût levé la sienne, et l'entretien demeura là.

— Ah! ah ! vous me regardiez faire ? dit le régent. Malin ! je devine votre pensée :

Passe encor de bâtir, mais planter à cet âge!

D'abord ce sont, jeune homme, des tulipes ;

Eh quoi ! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?

Tenez, cette bariolée-ci, qui vaudrait vingt ducats en Hollande, je la destine à mon épouse :

Purpureos spargam flores...

... Le régent citait encore, que, troublé et confus, j'avais déjà refermé ma fenêtre.

Le mauvais succès de cette tentative m'ôta l'envie de la renouveler ; pendant plusieurs semaines, je me bornai à suivre discrètement le cours des habitudes dont j'ai parlé.

Henriette recevait quelques rares visites. Sa mère, lorsque les soins du ménage lui laissaient quelques instants de loisir, montait travailler auprès d'elle. Aussitôt, me raprochant de la cloison, je retenais mon haleine pour mieux entendre leurs discours.

— Votre père, disait la mère, sera de retour vers six heures. J'ai disposé vos frères pour que nous puissions sortir ensemble.

— Je vous verrai sortir sans moi, ma mère ; car je ne prévois pas que, si je quitte cet ouvrage, il puisse être rendu demain. C'est jeudi, vous le savez, que se paye le terme.

— Vous êtes, ma chère enfant, bien nécessaire à la famille ; je me réjouis que vos frères puissent vous soulager.

— Je m'en réjouis pour mon père.

— Votre père est fort, Dieu merci, et jeune encore. Je ne redoute pour lui que la maladie et l'âge... Vous pourriez nous manquer, Henriette.

Digitized by Google

— Je suis forte aussi, et j'espère vivre.

— J'y compte, ma chère enfant; mais l'âge viendra de vous établir.

— Je vous appartiens, ma mère. D'ailleurs j'aime mieux garder cette gêne où nous vivons ensemble que de l'échanger contre une gêne où je vous serais étrangère.

— C'est donc un époux riche que vous voulez, Henriette?

— Non, ma mère; car je ne serais pas son égale. Mais je ne veux pas non plus vous ôter mon travail, pour le porter à un maître à qui je ne le dois point.

— Vous avez raison, Henriette, de ne pas prétendre à la richesse. Mais considérez, mon enfant, que votre mère est bien heureuse au milieu de la gêne, et que tout son bonheur lui vient de son maître et de ses enfants. Une pauvreté plus grande encore, mais avec un époux honnête, c'est mieux que de rester fille, Henriette. Le malheur vient du vice, et non de la pauvreté.

— Il y a, ma mère, peu d'hommes comme mon père.

C'était s'approcher beaucoup de moi sans m'apercevoir le moins du monde; et tel était le sentiment que m'inspirait déjà cette fille vertueuse et fière, que j'en éprouvais un très-chagrin dépit.

L'entretien, d'ailleurs, n'était nullement selon mon goût. Les propos de Henriette annonçaient un cœur, libre à la vérité, mais fort, disposant de lui, et qui, s'il était fait pour se donner sans retour, ne présentait pas de ces côtés tendres et inflammables par lesquels seulement un jeune homme de mon naturel se flattait de pouvoir y trouver accès. La seule chose qui encourageait mes espérances, c'étaient les discours de la mère. Cette bonne dame, en faisant l'éloge de l'honnêteté pauvre, me semblait parler divinement bien, et directement en ma faveur; car j'étais honnête, mais j'étais surtout pauvre.

Malheureusement Henriette ne dépendait pas uniquement de sa mère; et, par un trait singulier, mais naturel pourtant, ce caractère de fierté et d'indépendance, qui distinguait les membres de cette famille, s'alliait, dans chacun d'eux, à une libre mais entière soumission à la volonté du chef qui en était l'âme. Le géomètre, homme ferme, austère, laborieux, s'il n'était ni affable dans ses manières, ni courtois dans ses formes, exerçait d'ailleurs

Digitized by Google

sur tous les siens l'empire puissant et respecté de l'exemple, du dévouement, de l'irréprochable vertu. Sa femme l'aimait avec vénération; et Henriette, à mesure qu'un jugement plus formé lui permettait de comparer son père avec les autres hommes, s'accoutumait à le placer plus haut dans son estime que la plupart d'entre eux : en telle sorte que sa filiale piété, profonde plus encore que tendre, respectueuse plus qu'expansive, avait voué à l'auteur de ses jours une obéissance sans réserve. Ni son cœur, ni sa personne ne pouvaient appartenir qu'au préféré d'un père si digne à ses yeux de guider son choix.

J'ai reconnu depuis, et souvent avec ce mouvement d'admiration qui va jusqu'à mouiller l'œil de chaudes larmes, combien était intéressante et vénérable cette humble famille, combien était vraiment grand cet homme obscur; mais pour lors cette austérité, cette soumission, ces vertus, me semblaient autant d'obstacles à mes vœux. Que m'importait, en effet, que les femmes fussent soumises, si d'autre part je ne savais comment aborder leur maître et seigneur? que m'importait que le géomètre fût austère, ferme, laborieux, si ces qualités, qu'assurément il voudrait retrouver dans son gendre, étaient justement celles qui me manquaient? Restait à lui faire goûter celles que je pouvais avoir en compensation; mais j'avais peu d'espoir d'y réussir. En effet, l'abord roide de cet homme, son œil fier et susceptible, sa parole brusque et l'ascendant de son caractère m'imposaient en sa présence je ne sais quelle gaucherie où s'effaçaient tous mes avantages.

Ainsi tout était obstacle; et puis, comme il arrive toujours, chaque obstacle se transformant en un stimulant désir, à force de songer combien il m'était difficile, impossible d'obtenir la main de Henriette, j'arrivais à ne plus former qu'un pressant, qu'un unique vœu, celui d'obtenir cette main.

C'est ce qui me porta à prendre un parti chevaleresque, mais désespéré, celui de brusquer le premier pas, en faisant à ma future l'aveu passionné de mes sentiments. Il ne s'agissait, au fait, que d'épier une occasion favorable. J'épiai donc, et si longtemps, et si bien, que les occasions vinrent à m'être ôtées une à une, avant que j'eusse fait ma déclaration.

Ce fut le matin d'abord. Souvent nous montions seuls ensem-

Digitized by Google

ble ; et j'en étais déjà venu, auprès de Henriette, à ce point de familiarité, qu'après l'avoir saluée, je lui adressais la parole pour lui demander des nouvelles de son père, ou pour énoncer mon opinion, tantôt sur l'ennui des longues pluies, tantôt sur le charme des belles journées. Dix fois au moins, enhardi par ma hardiesse même, je me mis en devoir d'éclater en aveux significatifs et tendres, lorsqu'à cet instant suprême, la rougeur me montant au visage, et l'émotion m'ôtant la parole, je remis l'affaire à un moment où je me trouverais sans rougeur et sans trouble. Pendant que je prenais ainsi mon temps, le géomètre se mit insensiblement de la partie, et Henriette ne monta plus seule à sa mansarde.

Mais l'amour est si ingénieux ! A l'heure des repas, Henriette descendait et remontait sans être accompagnée ; je m'arrangeai de manière à faire le voyage avec elle. La chose réussit à merveille. Il ne restait plus qu'à me déclarer, lorsque la famille changea brusquement l'heure de ses repas ; et je dus, le soir comme à midi, descendre et remonter seul.

Restait un dernier moyen, hardi à la vérité, mais infaillible : c'était de m'introduire chez Henriette sous quelque prétexte, et là, de donner un libre essor à mes sentiments. Je me mis en chemin bien des fois, et ici encore il ne me restait plus qu'à ne pas rebrousser à chacune, lorsque la mère de Henriette prit peu à peu l'habitude de venir travailler auprès d'elle.

Je dois aux leçons de M. Ratin et à ses pudibondes harangues de n'avoir jamais osé adresser à une femme le moindre propos tendre, durant tout le cours d'une jeunesse où je ne fis d'ailleurs guère autre chose qu'aimer. Cette sotte timidité est un bien dont je reconnais aujourd'hui le prix. Par elle le jeune homme retient et porte jusqu'aux jours de l'hyménée cette pudeur native qui, une fois perdue, ne se recouvre plus ; par elle, son cœur demeure jeune, sincère ; il se remplit de mille sentiments vifs et tendres, dont elle comprime l'essor, mais pour lui en faire apporter le pur et riche hommage à celle qui sera la compagne de sa vie.

Mais alors j'en jugeais autrement. Je m'indignais contre moi-même ; et, réfléchissant combien de fois déjà cette incurable timidité avait enchaîné ma langue, lorsque tout me conviait à parler, je commençais à croire que, né gauche et stupide, je finirais par

Digitized by Google

demeurer garçon, faute d'avoir su déclarer mes sentiments. Heureusement le hasard vint à mon aide.

Un matin je me livrais à ces pensées décourageantes, lorsqu'on frappa à ma porte. Je courus ouvrir : c'était Lucy. La visite de cette dame me combla d'aise ; car je savais d'avance quelle serait la grâce flatteuse de son langage, et j'étais bien déterminé à m'imaginer que, de derrière la cloison, Henriette n'en perdrait pas un mot.

Lucy, de retour d'une excursion en Suisse, venait me demander des nouvelles de ses copies. Elle était seule, je les lui présentai ; elle eut l'attention d'en paraître enchantée, ravie, et de prodiguer l'éloge à mes talents. Aussi je ne me sentais pas de joie, lorsque, changeant d'objet : — Vous n'étiez pas hier chez vous, monsieur Jules ?

— Auriez-vous pris la peine de monter jusqu'ici, madame? Justement, hier matin, mon oncle me fit demander pour sortir avec lui.

— C'est ce que voulut bien m'apprendre une jeune personne qui travaille dans la chambre voisine, et chez qui je me reposai quelques instants. Quel est son nom, je vous prie ?

A cette question, je rougis jusqu'au blanc des yeux. Lucy s'en aperçut, et reprit aussitôt, non sans quelque embarras : — Je vous ai fait étourdiment une question que vous pourriez croire indiscrète, monsieur Jules ;... excusez-moi. Mon unique motif était l'envie de savoir le nom d'une jeune fille dont l'air, l'accueil et les manières m'ont inspiré de l'intérêt.

— Elle se nomme Henriette,... repris-je encore fort troublé. C'est un nom que je ne prononce pas sans émotion, bien que je le prononce sans cesse... Puis, encouragé par l'air dont Lucy m'écoutait, et surtout par l'idée d'avancer, d'achever peut être le grand travail de ma déclaration : — Puisque j'ai osé vous dire cela, madame, ajoutai-je, je dois, ce me semble, vous en dire davantage... Cette jeune personne, je la vois tous les jours, je travaille tout auprès, je l'aime !... et votre question m'a troublé comme si vous eussiez surpris un secret qui est demeuré jusqu'ici dans le fond de mon cœur... C'est assez en dire pour que vous compreniez quels sont mes sentiments, et quels vœux ils me porteraient à former, si je pouvais me persuader qu'ils fussent agréés...

Digitized by Google

En cet instant nous fûmes interrompus. C'était l'époux de Lucy. On revint aux copies; bientôt ils me quittèrent.

Après ce qui venait de se passer, j'avais hâte de me trouver seul. Glorieux, ravi, soulagé, j'admirais que j'eusse osé dire, et si bien, et si à propos. Et que c'est facile! pensais-je.

Ce qui m'enchantait surtout, c'est que Henriette, libre à chaque instant de protester en se retirant, n'avait quitté sa mansarde qu'après l'arrivée de l'époux de Lucy. Sur cette circonstance j'échafaudais tout un monde de bonheur. Henriette, en écoutant ma déclaration, l'avait accueillie; Henriette l'avait accueillie, parce que son cœur était à moi. Enfin, comme vers une heure elle ne remonta pas à son ordinaire, je me persuadai aussitôt que, fille aussi soumise que tendre, elle venait de transmettre mes vœux à sa famille, qui en délibérait à cette heure!

J'étais donc en proie aux plus charmantes anxiétés de l'attente, lorsque vers trois heures de l'après-midi j'entendis quelqu'un monter l'escalier. La personne se dirigea d'un pas ferme vers ma porte, qu'elle ouvrit sans façon. C'était le géomètre!

Il paraît que ma physionomie n'était pas dans son état normal. — Ma visite vous fait pâlir, dit-il brusquement; vous pouviez pourtant vous y attendre.

— Effectivement, monsieur, balbutiai-je, je m'étais flatté...

— Remettez-vous donc, et prenons des siéges.

Nous nous assîmes. — J'ai l'habitude, reprit le géomètre, d'aller droit mon chemin : voici ce qui m'amène. Puis, fixant sur moi un regard étincelant de fierté : — Depuis longtemps, monsieur, vos allures me déplaisent. Je croyais m'être suffisamment mis en garde contre elles... Mais ce matin même, et en présence d'une personne tierce, vous avez compromis ma fille!... Que signifie ce manége?

— Monsieur, tentai-je de répondre, blâmez mon inexpérience ,mais ne suspectez pas mes intentions...

— Les bonnes intentions procèdent ouvertement. Or, vos façons d'agir sont équivoques, quand déjà votre situation, ce que j'en sais du moins, ne me tranquillise nullement sur vos façons d'agir...

Digitized by Google

— Vous me faites outrage, monsieur! interrompis-je avec un accent de vive émotion.

— C'est possible, reprit le géomètre d'un ton calme qui me remplit de crainte; aussi suis-je prêt à vous faire réparation. Il se peut, en effet, que je vous juge avec sévérité. Il se peut que, timide, inexpérimenté, gauche dans vos allures, vous soyez ferme et honorable dans vos intentions. Eh bien, c'est à vous de me faire la preuve que vos propos, dans tous les cas inconvenants, sont honnêtes du moins, que vous savez où ils peuvent, où ils doivent nécessairement conduire, sous peine d'être inexcusables... Prouvez-moi donc que vous êtes réellement en mesure de vous marier, et aussitôt je rends justice à vos intentions... Que gagnez-vous, monsieur, année commune?

Cette épouvantable question, que je voyais poindre depuis un moment, m'écrasa comme un coup de foudre. Je ne gagnais rien encore, je ne possédais pas un sou vaillant, et j'avais oublié d'y songer. Si Henriette m'aimait, si Henriette m'était unie, quel besoin d'autres ressources?... Percer la cloison, et tout était dit. Mais le géomètre raisonnait autrement.

— Je gagne, monsieur, répondis-je tout pâlissant, je gagne... moins sans doute que je ne gagnerai par la suite; mais j'ai un état...

Il m'interrompit : — C'est justement parce que vous avez un état, et que cet état est celui de peintre, que je précise ma question. Vous n'ignorez pas le proverbe. Votre état donne de la gloire quelquefois; du pain, pas toujours. Ma fille n'a rien. Qu'avez-vous? Ou plutôt j'en reviens à ma question : Que gagnez-vous, année commune?

— Je gagne...

J'allais infailliblement mentir ou me trouver mal, lorsqu'on frappa à ma porte.

Qui est-ce qui aime la péripétie? Aristote loue la péripétie; vive Aristote! Quoi dans l'univers peut valoir une bonne, une bienheureuse péripétie! Lucy, mon bon génie, ma providence!!!

J'avais ouvert. Un domestique en livrée entra, portant deux gros sacs d'argent. Dans mon ravissement, je le laissai faire. Il

Digitized by Google

les posa sur la table, et en ouvrit un, d'où s'échappèrent à flots des écus qu'il se disposa à mettre en piles, pour que je les reconnusse après lui. Puis me présentant un papier : — Ceci est le bordereau : quinze cents francs, en espèces, pour les deux copies. Milady m'a recommandé de les emporter, ainsi que le modèle, avec la permission de monsieur.

Aussitôt plus de trouble ! — C'est bien, dis-je. Je vais vous remettre ces copies. Puis, me tournant vers le géomètre qui s'étant levé, avait déjà repris son chapeau : — Comme j'avais l'honneur de vous le dire, monsieur, je gagne année commune...

— Vous avez, interrompit-il, vos affaires, moi les miennes, et cet homme attend. A un autre jour. Et il se retira, au moment où, rempli d'assurance, j'allais parler avec toute l'éloquence d'un amant épris que le ciel lui-même favorise et pousse au succès : — Au diable les géomètres ! m'écriai-je quand il fut parti.

Pour me consoler, je reportai mes regards sur les écus. C'était même, au milieu de mon désappointement, une douce vue. Les piles s'élevaient en colonnades serrées, et je trouvais à cette architecture une grâce merveilleuse. Jamais tant de trésors accumulés n'avaient frappé ma vue; et, en songeant à Lucy, de qui me venaient tous ces biens, je ne pouvais me lasser de répéter : Généreuse Lucy ! mon bon génie ! En attendant que j'eusse trouvé un bon placement pour ma fortune, je la cachai tout entière dans le poêle, faute d'armoire; après quoi je sortis pour savourer, seul et à l'air des champs, la joie qui succédait dans mon cœur à des moments de si vive angoisse. D'ailleurs les événements avaient bien marché depuis le matin; le temps pressait, et j'éprouvais le besoin de recouvrer promptement assez de calme pour réfléchir aux démarches qui me restaient à faire.

La première, c'était de tout confier à mon oncle, qui ne savait rien encore. Ce qui m'avait jusqu'alors porté à lui cacher mes projets, c'est la certitude où j'étais qu'il n'écouterait que la pensée de me rendre heureux, en facilitant mon établissement par de nouveaux sacrifices de sa part. Cette certitude même, jointe à ce que je savais de l'étroitesse de ses moyens, certaines privations, surtout, qu'il s'était imposées récemment depuis qu'il avait dû pourvoir à mon petit équipage d'artiste, m'avaient fait

Digitized by Google

un devoir sacré de ne plus mettre à l'épreuve sa trop facile générosité. Mais tous ces scrupules tombaient par le fait de l'opulence dont j'étais redevable aux largesses de Lucy, en sorte que je n'avais plus qu'à l'instruire de ce qui s'était passé, et à le prier de mettre le comble à ses bontés, en allant, dès le lendemain, demander pour son neveu la main de Henriette. Nul doute que, s'il me faisait cette faveur, l'autorité de son âge, le poids de son assentiment et la douce cordialité de ses manières ne dussent assurer le succès d'une démarche d'où dépendait la félicité de ma vie. Je résolus de lui parler le soir même.

Je rentrai tard. C'était l'heure du souper : — A table, à table! bon oncle... J'apporte de grandes nouvelles!

— Je sais, je sais, mon enfant. La vieille me tient au courant... On parle d'écus,... un gros sac,... le Pactole tout entier qui se serait versé chez mon pauvre Jules...

— Le Pactole en personne, bon oncle. Il est dans mon poêle... Mais commençons par nous mettre à table; car j'ai bien autre chose à vous dire!

Je remarquai que mon oncle, au lieu de relever avec gaieté ces dernières paroles en s'associant à ma joie, comme cela lui était habituel, s'était approché de la table d'un air préoccupé, et en jetant un coup d'œil du côté de la vieille, dont la présence le gênait visiblement, sans qu'il pût prendre sur lui de la congédier. Je fis un signe à Marguerite, qui se retira.

Quand nous fûmes assis à notre place accoutumée :

— C'est que j'ai aussi à te dire... reprit mon oncle. Et il toussa, comme il lui arrivait lorsque, pour exprimer quelque pénible reproche, il fallait qu'il se fît une extrême violence.

— Tu sais... Il s'arrêta, puis changeant encore de tour : — Cette bonne dame est en vérité généreuse, noble dans ses procédés!... C'est un honneur que d'être protégé par une personne d'un aussi digne cœur... un honneur qu'il faut mériter, mon enfant... Te voilà lancé dans la carrière... De l'ordre maintenant, de la conduite, du travail, et nous arriverons à bien... Mais, reprit mon oncle avec un accent plus ferme, honnête? toujours!... voulant nuire? jamais! prenant garde qu'une jeune fille,... c'est sacré!... excepté pour les méchants.

Digitized by Google

— Je ne comprends pas, bon oncle ! m'écriai-je avec émotion.
— Cette jeune fille,... là-haut ?
— Eh bien ?...
— Tu l'aimes ?
— Ardemment !
— Et voilà, Jules, ce qui n'est pas bien !

A ces mots, que mon oncle prononça avec une sorte de gravité solennelle, je fus, je l'avoue, tenté de rire, présumant que ces alarmes au sujet de mon honnêteté provenaient de quelque commérage de servante dont la vieille aurait cru devoir lui faire la confidence. — Pour cette fois, repris-je, je n'y suis plus du tout ! Cette jeune fille, je l'aime en effet, et je venais vous prier d'aller dès demain auprès de ses parents pour demander sa main au nom de votre neveu. Où est le mal, bon oncle ?

Alors mon oncle : — Tu ?... Comment as-tu dit ?

Tu veux te marier ?... Et tu es cause, dit-il en se levant avec vivacité, que je viens d'affirmer à son père tout justement le contraire ! ! !

— Perdu ! m'écriai-je, perdu ! Bon oncle, qu'avez-vous fait ?

— Mais j'ai fait... j'ai fait... ce que la loyauté me commandait de faire... Écoute... écoute donc. Tout à l'heure, ce diable d'homme vient chez moi brusquement ; il dit que tu courtises sa fille... il dit que tu as compromis sa fille... il demande ce que peut risquer sa fille, et si tu songes à l'hyménée... Alors je lui réponds qu'au contraire tu t'es juré à toi-même...

— Ah ! perdu ! interrompis-je. Et je me livrai à tout l'emportement du désespoir.

A peine mon oncle Tom eut-il compris que mes intentions étaient pures et mon honnêteté intacte, que, le vif regret d'avoir compromis involontairement mes espérances effaçant chez lui jusqu'à cette prudence réfléchie qui est le propre des vieillards, il fut aussitôt bien plus préoccupé des moyens d'apporter un prompt remède à mon chagrin, que d'apprécier la sagesse ou les convenances du mariage dont je lui parlais alors pour la première fois.

Pendant que j'étais à me désoler : — Voyons, voyons, répé-

Digitized by Google

tait-il en se promenant dans la chambre... voyons à nous tirer de là... Bon Dieu! j'aurais dû songer... Ces serments, à ton âge, on les fait... c'est permis,... on les défait, c'est permis aussi... Le mal, c'est qu'au mien on a oublié toutes ces péripéties... Puis, s'approchant de moi : — Courage ! mon pauvre Jules... courage ! Rien n'est perdu. . Demain j'irai... j'expliquerai, je démontrerai...

— Demain ? dis-je avec effroi. Ce soir !... ce soir! bon oncle, en cet instant! Vous les trouverez rassemblés. Le matin, il sort...

— Mais... bon Dieu ! ce soir !... et puis la jeune fille qui sera là !

— Qu'importe ! ils la feront se retirer, s'ils le jugent à propos. Ce soir, je vous en conjure, bon oncle !

— Allons ! eh bien, va pour ce soir !... Il est pourtant dix heures ; appelle la vieille, pour que je m'habille un peu.

Je profitai des instants pour mettre mon oncle au fait de tout ce qui s'était passé. Bientôt il eut quitté ses pantoufles pour mettre ses souliers à boucles ; je lui ajustai sa perruque, après l'avoir proprement poudrée ; Marguerite et moi nous l'aidâmes à endosser le bel habit marron ; puis, je lui donnai sa canne, tout en l'instruisant à la fois et de ce qui s'était passé, et de ce qu'il avait à dire, et de ce qu'il devait répondre. — C'est bien ! c'est bien ! dit mon oncle, que mon babil étourdissait. Et il partit.

Je mis au fait de tout la vieille Marguerite. Elle m'écoutait les larmes aux yeux ; et, durant ces moments de vive attente, elle me tint compagnie, s'associant ingénument à mon anxiété et à mes vœux. A chaque instant, nous ouvrions la porte pour attendre sur l'escalier le retour de mon oncle ; ou bien, rentrant dans la bibliothèque, nous cherchions à saisir quelque chose de ce qui se passait au-dessus de nous.

Au bout d'un quart d'heure, la porte s'ouvrit chez le géomètre ; je reconnus le pas de mon oncle : — Sitôt ! m'écriai-je. Je suis refusé, Marguerite.

— C'est pour demain, dit mon oncle en rentrant, ils n'y sont pas.

Cette réponse me causa le plus vif désappointement.

— Vous les avez donc attendus ?

— Oui, j'ai attendu... mais ils ne rentreront que vers minuit, m'a dit leur fille.

Digitized by Google

— Vous l'avez donc vue?...

— Oui; et ma foi! c'est une charmante personne, ou je ne m'y connais pas.

Je ne me sentais pas de joie. — Mais que vous a-t-elle dit, mon oncle? Tout, s'il vous plaît, racontez-moi tout.

— Que je pose cet habit d'abord... et je que je m'asseye... Une charmante, une bien digne fille!... Mes pantoufles, Marguerite...

— Que vous a-t-elle dit, bon oncle?

— Elle m'a dit,... tiens, pose ma canne,... qu'ils sont allés à un baptême chez un de leurs amis...

— Mais autre chose encore, puisque vous y êtes resté dix-neuf minutes?

— Oui, oui. Attends... ça me reviendra. D'abord, c'est elle qui m'a ouvert... J'eusse été un revenant, qu'elle n'aurait pas eu plus d'effroi qu'elle en a eu en voyant ma figure. (Il se mit à rire en imitant le geste de Henriette.) N'ayez pas peur, ma belle enfant, lui ai-je dit en lui prenant la main; entrons, entrons... Alors ses joues se sont couvertes de rougeur, et elle m'a précédé, sans quitter ma main, parce qu'elle voulait, vois-tu, me diriger dans le corridor, comme on fait à un vieillard... Une décente et respectueuse enfant.

— Qui vous aime, qui vous chérit comme tout le monde, bon oncle.

— C'est bien sûr, dit tout bas Marguerite dans l'ombre du vestibule.

—... Comme cela, nous sommes arrivés dans la salle où elle était à coudre, veillant sur une sœur et deux petits frères couchés alentour... A notre venue, l'un d'eux s'est réveillé: — Faites, faites, lui ai-je dit, et après, vous irez me chercher vos parents, c'est à eux que j'en veux.

— Ils n'y sont pas, monsieur, m'a-t-elle répondu en berçant l'enfant... Je te dis tout, comme tu vois,... ou bien veux-tu que j'abrége?

— Oh! tout! tout! mon oncle... Ne vous riez pas de moi.

— Cela me contrarie, ai-je répondu... ou plutôt cela va contrarier bien vivement la personne qui m'envoie... La pauvre fille, ici, a rougi tellement, que s'étant levée, elle est retournée

Digitized by Google

pour bercer de nouveau son frère, bien qu'il n'eût bougé cette fois. Alors. plus loin de ma vue :

— Ils reviendront vers minuit, monsieur Tom ; je dois vous le dire, pour que vous ne vous fatiguiez point à les attendre...

— Effectivement, c'est tard... Je remettrai donc ma commission à demain... et, quand vous saurez ce que c'est, je me recommande à vous, ma belle enfant, pour que vous vouliez bien l'appuyer... si toutefois... si toutefois vous nous voulez du bien, et à moi en particulier... à moi qui mourrais tranquille, si j'avais vu auparavant le sort de mon Jules uni au vôtre, son bonheur sous votre garde, et sa jeunesse sous la protection de votre respectable famille...

Je me levai à ces mots pour me précipiter dans les bras de mon oncle, que j'accablais de mes caresses, sans pouvoir exprimer les sentiments qui débordaient de mon cœur...

— Ohé !... mon pauvre Jules !... ohé ! ma perruque !... ma perruque en pâtit !... Laisse-moi dire... Tu ne sais rien encore... Là ! calmons-nous... là... là...

Cette jeune fille, donc, quand j'ai eu parlé clairement, s'est remise tout à fait : — Monsieur, m'a-t-elle dit d'une voix ferme, vous ne doutez pas que je ne vous respecte et ne vous aime... Je suis touchée des choses que vous me dites, mais embarrassée d'y répondre... Je songe peu à me marier, et j'y vois des obstacles... (ne t'effraye pas)... J'appartiens à mes parents, je leur suis nécessaire, je ne veux ni les abandonner ni leur être à charge... (ne t'effraye donc pas !)... Je ne me marierai qu'à celui qui me croira son égale, qui adoptera ma famille pour la sienne, qui m'offrira son cœur entier et sans partage, comme je lui livrerai le mien... Je ne m'attendais pas à dire jamais ces choses à quelqu'un ; mais votre âge et le respect que je vous porte m'y encouragent. Pour le reste, c'est à mes parents de répondre... je les préviendrai, si vous le désirez, de votre venue...

— S'il vous plaît, ma chère enfant : demain à dix heures... J'aime à trouver autant de sagesse et de vertu dans un si jeune âge... et je n'en conçois qu'un plus vif désir de voir mon neveu agréé à ces conditions, qui, certes, ne lui paraîtront pas dures... Un grand honneur, ma chère enfant.., un bien grand honneur que d'entrer dans une famille où se pratiquent tant de vertus...

Digitized by Google

et dès l'âge tendre... Son cœur entier, tout entier... (j'aurais pu lui conter l'histoire de ta juive) et un honnête cœur, je vous le garantis, mon enfant... qui comprendrait quel dépôt lui serait confié, à quelles conditions s'obtient le bonheur, et comment il ne peut résulter que de l'affection commune, de la fidélité commune, du commun concours à tous les devoirs qui naissent de l'état de famille... Et ici, mon bon oncle contrefaisant avec gaieté la formule de la liturgie du mariage : — N'est-ce pas, Jules, ce que vous promettez ?

— Oui, oui, m'écriai-je, et devant Dieu, devant vous ! mon oncle bien-aimé... devant vous !... Et je l'accablai de nouvelles caresses, pendant que la vieille s'essuyait les yeux. Lui seul, heureux du plaisir qu'il faisait, mais serein comme toujours, conservait son calme, mêlant à mes larmes de joie des propos gais et affectueux.

— Te voilà donc marié ? continua mon oncle.

— Plût à Dieu ! bon oncle. Et n'avez-vous plus rien dit ?

— Plus grand'chose. Après cela, je me suis levé, et j'ai voulu voir ses bambins qui dormaient par là... Elle s'est prêtée en riant à me les montrer. Ce que j'admirais, c'est la propreté, le soin, l'ordre, mêlés partout d'une certaine élégance, au milieu d'une simplicité grande. — Vous faites là leurs robes ? lui ai-je dit... — C'est ma mère, monsieur ; mais en son absence, j'y travaillais. Alors j'ai pris sa main pour la baiser, et elle a gardé la mienne pareillement pour m'accompagner. C'est moi qui, sur le seuil, lui ai conseillé tout bas de ne pas venir plus avant, si elle ne voulait pas s'exposer à te rencontrer. Elle a rebroussé bien vite. C'est tout. Voici onze heures, allons dormir maintenant.

La vieille sourit. — Tu as raison Marguerite. Tout le monde ne dormira pas cette nuit ; mais nous deux, ma vieille, nous dormirons pour tout le monde.

Vers minuit, les parents revinrent. En prêtant l'oreille, je pus comprendre qu'il y avait entre les membres de cette famille un débat grave et animé. Vers deux heures ils se levèrent de leurs siéges, et, s'étant séparés, j'entendis les deux époux, retirés dans leur chambre, s'entretenir longtemps encore, jusqu'à ce que tout

Digitized by Google

rentrât enfin dans le silence. Je ne me mis point au lit; mais, en proie à une vive agitation, j'attendais le jour avec impatience.

Dès que mon oncle Tom fut éveillé, et tandis qu'il s'habillait, je me fis redire toutes les circonstances de sa visite de la veille. Pour me complaire, le bon vieillard les racontait de nouveau une à une, avec un ton de douce sécurité qui, me faisant illusion, ranimait mon espoir et renouvelait mes transports. Toutefois je trouvais trop de réserve aux paroles de Henriette; et quand je venais à songer aux terribles préventions que ma conduite et les discours de mon oncle avaient dû jeter dans l'esprit susceptible du géomètre, je perdais de nouveau tout l'espoir que je venais de ressaisir.

Cependant dix heures allaient sonner. Avec une anxiété croissante, je rappelai à mon oncle tout ce qu'il avait à dire, et nous convînmes qu'aussitôt sa démarche faite il monterait directement à mon atelier, où j'allais l'attendre.

J'y étais établi depuis quelques instants, lorsqu'on entra dans la chambre de Henriette. Je distinguai le pas de deux personnes, et, à divers signes, je fus bientôt certain que c'était elle et sa mère.

Cette certitude me causa un tel mécompte, que je m'imaginai que tout était perdu. Depuis l'entretien que j'ai rapporté, je m'étais toujours figuré que cette bonne dame, confidente des intimes pensées de Henriette, était disposée à m'accueillir avec faveur, et que, désireuse avant tout de confier sa fille à un jeune homme honnête elle serait auprès du géomètre mon meilleur avocat, le seul du moins sur lequel je puisse compter. En les voyant donc, elle et sa fille, abandonner la place dans un moment si décisif, et laisser mon oncle à la merci du géomètre, tout imbu de préventions qu'elles ne pouvaient sûrement pas partager au même degré que lui, je jugeai mes vœux repoussés à l'avance. Dans cette situation désespérée, je résolus de profiter des moments pour tenter une dernière ressource : c'était de me présenter devant ces dames, et de m'efforcer, en leur laissant voir toute l'ardeur et la sincérité de mes sentiments, de les intéresser en ma faveur. J'allai frapper à leur porte : Henriette m'ouvrit.

Digitized by Google

La propre honte de cette jeune fille, si vivement peinte sur son visage, put seule me faire surmonter la mienne.

— Puis-je, mesdames, leur dis-je d'une voix émue, me présenter quelques instants devant vous ?... — Entrez, monsieur Jules, dit aussitôt la mère. Elle se tut après ces mots, et, me considérant en silence, des larmes commencèrent à ruisseler de ses yeux... — Que voulez-vous nous dire ? reprit-elle d'une voix triste et altérée par les pleurs.

— Je voulais, madame, avant que votre famille décide de mon sort, vous avoir vue,... vous avoir parlé,... et je suis embarrassé à le faire... Je voulais dire à mademoiselle Henriette que dès longtemps mon unique bonheur est de l'aimer, de l'admirer, d'envier par-dessus toute chose au monde l'honneur d'associer mon sort au sien... à vous, madame, que je vous aimerais comme la mère que je n'ai plus ; que vous confieriez votre fille sans la perdre... que sais-je ? Chère madame, votre vue me pénètre d'émotion et de respect ; j'entends le langage de ces larmes que vous répandez... je crois que je saurai y répondre.

Pendant que je parlais ainsi, Henriette, moins émue, me considérait en écoutant attentivement mes paroles. — Henriette, lui dit sa mère, parlez à ce jeune homme... Vous perdre, mon enfant ! non, je ne saurais aborder cette pensée... vous êtes ma vie !... Jamais, dit Henriette avec une fermeté que tempérait un accent modeste, jamais, maman, je ne me donnerai qu'à celui qui se fera votre fils !... Monsieur, je suis plus embarrassée que vous à parler... Je vous connais peu... Je sais votre demande, et je ne sais pas votre caractère... Je vois beaucoup d'hommes qui passent pour des époux recommandables, et dont je ne férais pas d'estime... Et puis, quitter mes parents !... Ici la voix de Henriette s'altéra, et ses larmes coulèrent.

— Non ! sans les quitter, sans les quitter jamais, mademoiselle, si du moins ils voulaient m'accueillir...

— Je leur appartiens, monsieur Jules, reprit Henriette avec plus de calme. Je n'ai pas d'expérience, et ils en ont. Je ne vous repousse point ; qu'ils décident, je serai ce qu'ils veulent que je sois...

Dans ce moment la porte s'ouvrit.

Digitized by Google

— Je ne vous cherchais pas ici! dit le géomètre en s'adressant à moi. Au surplus, restez; j'allais vous faire venir.

— Bonjour, ma chère enfant, dit mon oncle Tom en prenant la main de Henriette pour la baiser. Puis, se tournant vers la mère : — Et vous, chère madame, courage, courage!... Si vous connaissiez ainsi que moi ce garçon-là depuis vingt-un ans, vous auriez confiance,... comme moi j'ai confiance et plaisir à le voir rechercher cette charmante personne, qui est un vrai joyau... Mais laissons parler celui à qui il appartient.

Mon oncle s'assit ; je demeurai debout auprès de Henriette, et nous écoutâmes le géomètre.

— A dix heures, dit-il, j'ai reçu monsieur Tom. Je rends justice, monsieur Jules, à la sincérité de vos sentiments et à l'honnêteté de vos vues. Mais vous avez un caractère faible, vacillant, timide, là où il convient d'être ouvert : c'est un défaut qui ôte aux intentions honnêtes ce trait de franchise que l'on s'attend à y trouver. Je sais aussi que vous ne possédez rien autre chose que cette somme d'argent que j'ai vue hier. Ainsi vos ressources se réduisent à des espérances, et, sous ce rapport, votre situation manque des garanties que mon devoir est d'exiger. Je comptais en conférer avec vous, mesdames ; mais, puisque tous les intéressés sont ici présents, je vais dire franchement ma pensée.

Messieurs, je n'ai jamais compté sur un gendre riche, je ne l'ai pas désiré, en sorte que la situation de monsieur Jules, telle qu'elle vient de m'être exposée, ne serait point un obstacle à ce qu'il obtînt mon consentement à cette union, si toutefois ces dames y joignaient le leur... Mais, continua-t-il en s'animant, ce à quoi je tiens, je tiens uniquement, c'est au bonheur de ma fille ! et ce bonheur, je le place dans l'affection fidèle, dans la confiance commune, dans le labeur, dans la conduite, dans une vie austère et irréprochable... et je ne le place pas ailleurs. Je sais, messieurs, ce que vaut mon enfant! et celui qui ne lui apporterait pas tous ces biens serait indigne de l'avoir pour épouse, comme il serait l'objet de toute ma haine et de tout mon mépris.

Le géomètre s'arrêta quelques secondes, non pas attendri, mais profondément ému, puis, poursuivant avec plus de calme : — Vous comprenez à présent, messieurs, pourquoi je ne tiens pas à la fortune... Ces biens, ces garanties que je demande, que je veux,

Digitized by Google

ils sont plus malaisés à rencontrer que l'or. Monsieur Jules a un état, il est jeune, il travaillera, nous l'aiderons ; là il n'y a pas l'obstacle... Si donc il comprend bien ce qu'il fait et ce à quoi il s'engage, s'il sait l'inestimable prix d'une épouse vertueuse, je lui accorde la main de Henriette, et, me confiant en sa loyauté pour tenir ses promesses, j'ose lui répondre de notre affection paternelle, comme de son propre bonheur.

— Monsieur, dis-je alors avec autant de calme que m'en permettait une aussi émouvante situation, je ratifie toutes les paroles de mon oncle ; je comprends les vôtres, mon cœur ne les oubliera plus... Je vous parle ici non point abusé par l'amour que je porte à mademoiselle Henriette, mais bien certainement soutenu, pressé par l'estime que j'ai pour ses vertus, et par le spectacle, que j'ai sous les yeux, du bonheur plein et vénérable où conduisent les principes que vous professez... Que mademoiselle Henriette et sa mère joignent leur assentiment au vôtre, et je jure ici que votre famille se sera accrue d'un fils qui ne trompera pas votre attente !

Henriette ne dit rien ; mais, s'étant tournée vers moi, elle me tendit sa main avec un mouvement plein de franchise. A ce geste, mon bon oncle quitta son fauteuil, et, chancelant d'années et de joie il vint nous embrasser tous les deux. Les larmes étaient venues à ses yeux, et les caresses de Henriette les faisaient couler douces et faciles. Le géomètre, conservant seul toute sa fermeté, s'était rapproché de sa femme, et soutenait son courage par des paroles raisonnables et affectueuses.

Quand mon oncle fut retourné à son fauteuil : — Mes amis, dit-il, je vous remercie tous... Ce jour-ci remplit mon dernier vœu. Cette aimable enfant (la mienne à présent) sera heureuse,... c'est chose certaine ;... car vous trouverez dans mon Jules un cœur droit, aimant,... très-capable de comprendre et de remplir tous ses devoirs,... quand même l'humeur est gaie, et la tête aux beaux-arts.

Je dis donc que je vous remercie tous. Maintenant, que je vous dise mes idées, et les choses telles qu'elles sont. C'est ce garçon qui me remplacera. Mon petit bien est à lui. Il est à lui depuis vingt-un ans, dans mon testament... C'est donc lui qui, depuis vingt-un ans, me fait vivre... Il s'arrêta pour sourire.

Digitized by Google

A ce compte-là, reprit mon oncle, je ne lui coûterai plus bien longtemps, de telle sorte que l'avenir n'est pas nuit close... Ce petit bien, c'est une rente de cent vingt-sept louis, dont le capital est placé sur le meilleur vignoble du canton de Vaud,... sous la protection de Bacchus, comme vous voyez... Il a si bien su faire, que, depuis tantôt cinquante-quatre ans, la rente n'a pas failli une fois de m'arriver par trimestres...

Je dis donc que c'est cent vingt-sept louis... Là-dessus, cinquante, que me coûte ce garçon-là, lui sont assurés dès aujourd'hui... Ils seront livrés par termes, non pas à lui... mais à cette demoiselle, qui m'a paru hier une habile et fidèle ménagère.

Un murmure interrompit mon oncle. Écoutez... écoutez-moi... je vous prie... en tant que je n'ai pas de la force de reste... Ces cinquante louis seront pour faire aller le petit ménage... Mais, comme on dit, il n'y a pas de soupe sans marmite... or, mon neveu n'est pas riche en ustensiles... tout son mobilier tiendrait sur ma main... Eh bien, nous voulons avoir, nous aurons nos marmites, notre buffet, nos meubles, et nous recevrons cette jeune dame comme elle en est digne... Voici comment.

Écoutez-moi. Dans ma longue vie, j'ai accumulé beaucoup de bouquins. Je prévois qu'un artiste comme Jules ne saura trop qu'en faire... et moi, il faut bien que je commence à plier bagage... Je connais un Israélite qui m'y aide avec plaisir, et sans me tromper, parce que je sais le prix de mes denrées... Sur cette somme, dont j'ai déjà une part, nous trouverons de quoi établir ces enfants... Point de façons, point de murmures ; vous me feriez peine en me contrariant. D'ailleurs j'y trouve une récréation. L'Israélite me tient compagnie... nous lisons de l'hébreu... nous comparons les éditions... et je dis adieu à mes bouquins un à un... en attendant que je vous dise adieu à tous, mes amis.

Je fondais en larmes. Henriette, sa mère, et jusqu'au géomètre, écoutaient avec surprise, le cœur gonflé d'admiration et de tendresse envers le bon vieillard. Bien éloignés d'accepter nous ne le contrariâmes pas; mais, nous étant rapprochés de lui, nous l'entourâmes de notre respect et des marques de notre gratitude profonde.

C'est ainsi que j'obtins la main de Henriette. L'avenir a accom-

Digitized by Google

pli les prédictions de mon oncle et les promesses du géomètre. J'entrai dans une famille où régnaient l'union, l'intimité, le dévouement de tous au bien commun, la plus propre entre toutes à achever de former mon caractère, en me montrant quels sont les biens, simples à la vérité, mais vrais et certains, dont nous éloignent le plus souvent un tour d'esprit romanesque et une imagination prompte à se laisser séduire.

Lucy, avant de repartir pour l'Angleterre, apprit de moi mon prochain mariage, et ce fut pour elle une occasion de me faire une commande qui mit mon ménage à flot pour longtemps. La protection de cette jeune dame me fut aussi utile qu'elle fut constante. Liée avec les plus illustres familles de son pays, elle m'adressait souvent ceux de ses compatriotes que nos sites attirent chaque année, et rarement sa recommandation était stérile. La visite de ces étrangers me donnait un relief qui m'amenait d'autres visiteurs, d'autres commandes; et au bout de peu d'années, j'acquis ainsi une aisance qui comblait mon ambition, tout en dépassant les espérances du géomètre. — Beau-père, lui disais-je quelquefois, l'état est bon, c'est votre proverbe qui ne vaut rien.

L'on peut se rappeler que Lucy m'avait dit un jour, les larmes aux yeux : « En quelque temps, monsieur Jules, que vous ayez un malheur semblable au mien, je vous prie de m'en instruire. » Ce malheur arriva environ deux ans après mon mariage; et, lorsque j'eus rendu les derniers devoirs à mon oncle, j'écrivis à cette jeune dame la lettre suivante :

« Madame,

« Me souvenant de la demande que vous me fîtes il y a deux ans, je viens vous annoncer la mort de mon oncle. C'est sans doute une consolation que votre bonté me ménageait à l'avance; car, si vous voulûtes bien attacher quelque prix à me rencontrer après la mort de monsieur votre père, jugez, madame, quelle douceur c'est pour moi que d'être certain de trouver en vous quelque sympathie pour la douleur, pour le vide plus grand encore, que j'éprouve.

Digitized by Google

« J'ai fait, madame, une perte immense : mon oncle m'avait élevé ; il m'avait établi, marié; mais surtout il m'avait réchauffé sous l'aile de cette bonté parfaite que je ne retrouve nulle part. J'ai perdu cette âme sereine qui présidait à ma vie, cet esprit aimable dont la gaieté si douce et si simple alimentait chaque jour quelques-unes de mes heures; j'ai perdu tous ces biens, quand à peine je commençais à les apprécier et à les reconnaître... Que je comprends, madame, l'affliction où je vous vis autrefois ! que je m'y associe ! combien de ces larmes que je verse sont communes à votre douleur et à la mienne ! Du moins les vôtres n'eurent rien d'amer; j'ai entendu votre père rendre un éclatant hommage à votre filiale affection, tandis que mon pauvre oncle s'est éteint avant que je l'eusse mis dans le cas de m'en donner un semblable.

« Qu'il est donc triste, madame, de perdre ces êtres de choix, de voir se rompre cette douce attache qui ne peut plus se renouer sur la terre ! Je m'étonne, je me reproche que de funestes prévisions n'aient pas plus souvent troublé mes heures; je me souviens que vos yeux se mouillaient à l'avance, pénétrée que vous étiez de l'appréhension d'une perte plus ou moins prochaine, mais dans tous les cas irréparable. Et moi, insouciant de l'avenir, je jouissais, presque sans inquiétude, de tant de rares qualités auxquelles l'âge ajoutait comme un attrait vénérable et sacré.

« Mon bon oncle s'est éteint comme il a vécu, calme, serein, presque gai. Il a vu la mort s'approcher, enchaîner ses membres, le refroidir par degrés, et il semblait jouer avec elle. Tant qu'il l'a pu, il n'a rien changé à ses habitudes; seulement, quand il est devenu nécessaire qu'il renonçât à ses travaux, il a commencé à nous retenir plus longtemps auprès de lui. Ses souffrances, j'en bénis Dieu ! n'ont jamais été extrêmes, et il les accueillait sans aigreur, comme un hôte importun, mais qu'encore faut-il recevoir et presque traiter avec égard. Pour nous, assis autour de son chevet, nous retenions nos larmes, qui l'eussent affligé plus que ses propres maux, et nous devions parfois sourire aux propos mêmes qui témoignaient de sa souffrance, parce qu'il s'y glissait encore quelques traits de gaieté. C'était pourtant un spectacle digne d'une profonde pitié. Il semble qu'à ces êtres si bons

Digitized by Google

la souffrance soit un outrage, et le cœur se révolte contre un mal barbare qui ne choisit pas entre ses victimes.

« C'est dimanche passé qu'il est mort dans mes bras. A l'ouïe des cloches du matin, il s'est pris à dire : — C'est bien la dernière qui sonne, cette fois... Ce mot a fait couler nos larmes... — Vraiment, a-t-il repris... vous allez me persuader que je n'ai pas assez vécu, mes enfants?... je suis content ainsi... N'oubliez pas ma vieille Marguerite... Elle a eu grand soin de mes bouquins,... et de moi... Jules, quand tu écriras à cette chère madame (il vous nommait toujours ainsi), ma bénédiction, s'il te plaît, sur elle et sur ses enfants... et que je compte voir son père au séjour des nobles âmes,... si toutefois, a-t-il ajouté, l'on m'admet à l'y visiter.

« Après quelque silence il a repris : Cette mauvaise me trouve plus dur qu'elle n'avait compté,... je lui tiendrai tête jusqu'à ce que j'aie tout fini... Le testament est là, dans le tiroir à gauche... Ma bonne Henriette ! c'était plaisir que de vivre auprès de vous... Mes amitiés à vos honnêtes parents... et montrez-moi encore une fois ce marmot... Ils vont, voyez-vous, m'accabler de questions là-haut, mon frère, ma belle-sœur... Bonnes nouvelles, leur dirai-je, bien bonnes !

« Cependant sa vue s'affaiblissait, son souffle était plus précipité, et à divers signes on pouvait prévoir sa fin prochaine ; mais son discours était net encore, son esprit paisible, et la chaleur douce de son cœur ne devait se dissiper qu'avec sa vie. Vers midi, il m'appela : — Si M. Bernier doit revenir (c'est notre pasteur), voici l'heure, je pense... (je l'envoyai chercher). J'ai eu une longue vie... et j'ai une heureuse mort... je suis au milieu de vous... Où est ta main, mon pauvre Jules?... Quelques instants après, je lui annonçai l'arrivée du pasteur.

« — Soyez le bien venu, mon cher monsieur Bernier... Nous voici prêts, faites votre ministère... J'ai vendu mon Hippocrate... c'est maintenant l'Israélite qui s'en fait du bien... Mais si j'abandonne ma guenille à cette mauvaise, ainsi ne fais-je pas de mon âme... Je vous la recommande, mon bon monsieur Bernier. Faites, faites... crainte qu'elle ne s'envole... le fil est bien ténu !

« Alors le pasteur a fait une prière remplie d'onction et de bonhomie. — Amen ! a répété mon oncle... Adieu, cher mon-

Digitized by Google

sieur, au revoir... Je vous recommande ces enfants. Le pasteur, homme âgé aussi, lui a serré la main avec cette affection tranquille que donne la conviction de se rencontrer bientôt ailleurs, et il s'est retiré. Mon oncle s'est ensuite assoupi. Environ une heure après, il a fait un effort, et, d'une voix bien faible : — Jules !... Henriette !... (il tenait nos mains). Ce sont ses dernières paroles; son souffle s'est bientôt arrêté.

« Voilà, madame, le simple récit des derniers moments d'un homme bien obscur, étranger au monde, inconnu même à ses propres voisins, mais que je ne puis m'empêcher de ranger parmi les meilleurs d'entre les mortels. Sa longue vie m'apparaît comme le cours d'une onde ignorée, mais bienfaisante, qui rafraîchit les modestes rives qu'elle baigne et où se mire la douce sérénité d'un ciel riant et sans nuages. Seul témoin, mais non pas seul objet, de cette bonté de tous les jours, de tous les moments, il me semble que mon cœur ne puisse suffire à en chérir, à en vénérer dignement la mémoire, et c'est le besoin de s'en associer un autre, en quelque degré du moins, qui le porte à vous entretenir de ces choses. Permettez-moi, madame, un libre aveu. Vous avez été pour beaucoup dans ma destinée ; votre vue, votre tristesse m'émurent bien vivement jadis ; vos bontés m'ont aplani, si ce n'est fait, ma carrière ; à tous ces titres, je vous chéris autant que je vous respecte. Mais ce qui me pénètre d'un sentiment plus doux et plus profond encore, c'est ce point commun par lequel se touchent, s'égalisent nos destinées, ces deux excellents hommes si chers, si nécessaires à tous deux, que nous pleurons tous deux, et dont la mémoire restera, laissez-moi l'espérer, comme un lien entre vous, madame, et celui qui a le bonheur d'être votre respectueux et reconnaissant serviteur.

« JULES. »

FIN DE LA BIBLIOTHÈQUE DE MON ONCLE.

Digitized by Google

L'HÉRITAGE.

CHAPITRE PREMIER.

L'ennui est mon mal, lecteur. Je m'ennuie partout, chez moi, dehors, à table, dès que je n'ai plus faim ; au bal, dès que je suis dans la salle. Nulle chose ne s'empare de mon esprit, de mon cœur, de mes goûts, et rien ne me paraît long comme les journées.

Je suis pourtant de ceux qu'on appelle les heureux de ce monde. A vingt-quatre ans, je n'ai d'autre malheur que celui d'avoir perdu mes parents ; et encore le regret que j'en éprouve est le seul sentiment que je nourrisse avec quelque douceur. D'ailleurs je suis riche, choyé, fêté, recherché, sans souci du présent ni de l'avenir : tout m'est facile, tout m'est ouvert. Ajoutez un parrain (c'est mon oncle) qui me chérit, et qui me destine son immense fortune.

Au milieu de tous ces biens, je bâille à me démentibuler la mâchoire. Je trouve même que je bâille trop : j'en ai causé avec mon médecin ; il dit que c'est nerveux, et me fait prendre de la valériane soir et matin. Pour bien dire, je ne m'étais pas attendu à ce que ce fût si grave; et comme j'ai une horrible peur de mourir, toutes mes idées se sont portées du côté d'un mal intérieur qui me mine et qu'on me cache. A force d'étudier les symptômes, de tâter mon pouls, d'examiner mes sensations internes et externes, d'approfondir la nature particulière de mes migraines, et leur coïncidence avec une accélération notable dans mes

Digitized by Google

bâillements, j'en suis venu à acquérir une certitude... une certitude que je garde pour moi, dans la crainte que, si je la confiais à mon médecin, il n'allât la partager, ce qui me tuerait de la frayeur de mourir.

Cette certitude, c'est que j'ai un polype au cœur! Un polype, j'avoue que je ne sais pas bien comment c'est fait, et je ne cherche pas non plus à le savoir, de peur de faire d'affreuses découvertes; mais j'ai un polype au cœur, je n'en doute plus. Aussi bien ce polype explique tout ce qui se passe dans mon individu : il donne à mes bâillements une cause, à mon ennui un principe. J'ai donc modifié mon régime, réformé ma table. Point de vin, des viandes blanches. Le café proscrit; il excite aux palpitations. Des mauves le matin, c'est souverain pour les polypes au cœur. Point d'acides, rien de fort ni de pesant : ces choses agissent sur la digestion, qui réagit sur le système nerveux ; aussitôt la circulation est gênée, et voilà mon polype qui grossit, s'étend, végète... Au fond, c'est vrai, je me le figure comme un gros champignon.

Je passe donc des heures à songer à mon champignon. Quand on me parle, j'ai mon champignon qui m'empêche d'écouter; quand j'ai dansé un galop, je me reproche cet excès, comme fâcheux pour mon champignon ; je rentre de bonne heure, je change de linge, je me fais donner un bouillon sans sel, à cause de mon champignon ; je vis en regard de mon champignon. Ainsi ce mal m'occupe beaucoup, mais je ne trouve pas qu'il guérisse de l'autre, l'ennui.

Je bâille donc. Quelquefois j'ouvre un livre. Mais les livres... si peu sont agréables ! Les bons ? c'est sérieux, profond ; il faut se donner de la peine pour saisir, de la peine pour jouir, de la peine pour admirer... Les nouveautés ? j'en ai tant lu, que rien ne me paraît si peu nouveau. Avant de les ouvrir, je les connais; au titre, je vois toute l'affaire ; à la vignette, je sais le dénoûment; et puis mon champignon qui ne supporte pas les émotions vives.

Les études sérieuses ? j'en ai aussi essayé ; commencer n'est rien, mais poursuivre... je me demande bientôt dans quel but. Ma carrière, à moi, c'est de vivre de mes rentes, c'est d'aller à cheval, c'est de me marier et d'hériter. Sans que je prenne la peine d'apprendre rien, j'aurais tout cela, et le reste aussi. Je suis colonel dans la garde nationale; on me porte au conseil;

Digitized by Google

j'ai refusé d'être maire ; les honneurs pleuvent sur ma tête. Et puis, mon champignon qui ne s'accommoderait pas d'une grande contention d'esprit.

— Qu'est-ce ? — Le journal. — Donne, c'est bon. Voici de quoi me récréer quelques instants. Je cherche aux nouvelles, j'entends aux nouvelles de ville ; car celles d'Espagne me touchent peu, celles de Belgique m'assomment. Allons ! point de suicide... point d'accident sinistre ; rien en meurtres ni incendies. Le sot journal ! C'est voler l'argent de ses abonnés.

Que je regrette les beaux jours du choléra ! Dans ce temps-là, mon journal m'amusait : il tenait ma frayeur en haleine, et le plus petit fait relatif au monstre m'intéressait à lire. Je le voyais avançant, reculant, venant jusqu'à ma porte, gueule béante... Tout n'était pas gai dans ces suppositions ; mais au moins, entre l'espérance qu'il ne viendrait pas et l'effroyable peur qu'il ne vînt, point de place pour l'ennui ; sans compter une flanelle qui me chatouillait l'épiderme, en sorte que j'avais toujours à gratter quelque part.

Au fait, je ne sache pas d'ennui, pas de torpeur physique ou morale, qui ne cède à une démangeaison. Je suis certain que... Qu'est-ce encore ?

— Monsieur Retor.

— Dis donc que je n'y suis pas.

— C'est que... le voici.

— Monsieur Retor, je suis trop occupé pour vous recevoir.

— Deux minutes seulement...

— Je n'en ai pas une à perdre.

— C'était pour vous soumettre ce tableau chronologique de l'histoire universelle des peuples...

— (Le diable l'emporte, lui et son tableau universel des peuples !) Eh bien, quoi ?

— Je vous fais observer, monsieur, qu'aucun tableau du même genre n'a encore atteint à la moitié de la perfection de celui-ci. Vous voyez là quatre chronologies différentes, avec la réduction en années de l'ère chrétienne et en année du monde. Vous avez ici toute la série complète des anciens rois d'Égypte et de ceux de Babylone...

— (Je voudrais qu'on te la pendît au dos, ta queue de rois de

Digitized by Google

Babylone et tes cinq chronologies, coquin ! C'est déjà trop d'une, et il m'en veut faire acheter quatre, et une autre ! ! !) Monsieur Retor, c'est très-beau, mais je ne m'occupe plus d'histoire.

— Vous avez ici l'empereur Kan-tien-si-long...

— Superflu, monsieur Retor ; je suis sûr que votre tableau est parfait.

— Monsieur, veut-il permettre que je lui remette deux exemplaires ?...

— Je n'en saurais que faire. J'ai celui de Hocquart.

— Celui de Hocquart ? plein d'erreurs ! Je prie monsieur de me donner seulement une demi-heure d'attention pour comparer.....

— (Infâme ! me faire, à moi, des propositions semblables !) Rien, monsieur Retor. Vos tableaux m'ennuient, je n'en veux point.

Ici il y a un long moment de silence, pendant que M. Retor roule lentement son tableau, et que je le regarde faire, très-impatient de le saluer cordialement.

— Monsieur n'aurait point occasion...

— Non..

— ... D'acheter une encyclopédie.

— Non.

— Trente volumes in-folio...

— Non plus...

— Avec des planches...

— Rien...

— Et table des matières...

— Non.

— Par Mouchon ?

— Et non ! non ! ! !

— Alors, monsieur, j'ai l'honneur de... Monsieur m'obligerait pourtant beaucoup de prendre un seul de ces tableaux.

— Comment ! ce n'est pas fini ?

— Je suis père de famille.

— Intolérable !

— ... Sept enfants...

— Je n'y peux rien.

— Et pour cinq francs, au lieu de dix.

— (Sept enfants ! ils en feront quinze ! et à chacun il me faudra

Digitized by Google

acheter un tableau chronologique de l'histoire universelle des peuples ! Voilà cinq francs, et laissez-moi.

Je ferme rudement la porte sur lui, et je reviens m'asseoir. Une bile amère, une humeur abominable s'ajoutent à mon ennui. Ce polype me veut emmener, m'emmènera ! En parcourant du plus pitoyable regard mon tableau chronologique de l'histoire universelle des peuples, que l'autre a laissé étalé sur ma table, il n'est pas un des noms qu'il retrace, jusqu'à Kan-tien-si-long et Nectanebus, qui ne me semble mon ennemi personnel, un insolent fâcheux, un drôle à sept enfants, qui conspire avec les pères de famille contre ma bourse et ma santé. La colère me prend, me monte, me transporte... Au feu le tableau !

C'est singulier comme quelquefois la fureur est raisonneuse et l'emportement prévoyant. Voilà que, même avant de l'y avoir mis, je retire mon tableau du feu : c'est que, d'une part, j'éprouve un je ne sais quoi, comme si je brûlais les cinq francs qu'il vient de me coûter ; de l'autre, ce tableau pourrait un jour être utile à mes enfants. C'est ceci surtout qui est prévoyant, car je ne suis pas marié, et il est à croire que je ne me marierai point.

Je pense pourtant quelquefois que, marié, je m'ennuierais moins. Tout au moins nous serions deux pour nous ennuyer : ce doit être plus récréatif. Voyons-nous, d'ailleurs, que les pères de famille soient sujets à l'ennui ? Pas le moins du monde. Les pères de famille sont actifs, gais, en train ; toujours du bruit, du mouvement autour d'eux ; une femme qui les adore.....

Une femme qni m'adorerait un an, deux ans, passe encore. Mais si elle allait m'adorer trente ans, quarante ans ! Voilà ce qui me glace d'effroi. Quarante ans adoré ! Que ce doit être long, interminable ! Et puis, des enfants qui crient, pleurent, disputent, chevauchent sur des bâtons, renversent des meubles, se mouchent de travers, s'essuient mal... Et pour toute compensation, leur former l'esprit et le cœur avec mon tableau chronologique de l'histoire universelle des peuples ! Ah ! il faut beaucoup réfléchir avant de se marier, sans compter mon polype au cœur.

J'ai pourtant des vues sur une jeune personne qui me conviendrait à tous égards. Figure agréable, jolie fortune : nos caractères se conviennent. Mais elle a cinq tantes, père, mère, deux oncles : en tout onze à douze grands parents. Depuis qu'on parle

Digitized by Google

de ce mariage, tout ça me prévient, me sourit, me caresse, m'épouse ; c'est à périr d'ennui. Je leur bâille *contre* ; ils redoublent. Alors je sens positivement que mon amour chancelle, et que je reste garçon.

Cependant, comme les cœurs sensibles ont un impérieux besoin d'affections tendres, le mien s'est porté d'un autre côté. Je sens très-distinctement que j'adore une autre jeune personne que j'avais primitivement dédaignée, pour ne pas nourrir deux flammes à la fois. Celle-ci a un profil si fin, des yeux si beaux, et un esprit si aimable et naturel, qu'il est impossible de ne pas l'aimer ; et point de grands parents. C'est ce qui fait que je deviens de jour en jour plus fou de ses attraits et d'une fortune disponible.

Il n'y a qu'une chose, c'est que pas un autre que moi ne lui fait la cour. Cela finit par être cause que je me trouve bien bon de soupirer là tout seul. Si belle que soit une fleur à cueillir, si tous l'ont dédaignée, pourquoi la voudrais-je, moi surtout qui me pique d'un goût délicat et distingué ?

Il y a quelque temps, quand j'arrivai au bal, elle dansait avec un bel officier. Gracieuse, riante, animée, elle ne parut seulement pas s'apercevoir que j'entrais. Voilà mon ardeur qui se rallume, mon cœur qui s'embrase ; j'étais à deux doigts de l'hyménée. — Vite je vais l'engager pour la première russe. — Avec plaisir, monsieur. — Pour la soconde contredanse ? — Avec plaisir. — Pour la troisième valse ? — Avec plaisir. — Le cinquième galop ? — Avec plaisir, toujours avec plaisir ; plus un seul qui me la dispute. Mon ardeur décroissait à tel point, que je me mis à manger des petits gâteaux toute la soirée.

C'est depuis ce jour que j'ai porté mes hommages à une autre demoiselle, pour qui j'avais d'abord peu de goût, uniquement parce que tout le monde s'entendait pour me la conseiller, mon parrain surtout. C'était mademoiselle S***, la cousine de madame de Luze ; cela veut dire qu'elle tient à la première famille et aux salons les plus distingués de la ville. Elle est grande, d'un beau port, recherchée des cavaliers autant à cause de son esprit qu'à cause de sa beauté, et plus riche de beaucoup que les deux premières. Aussi suis-je certain que je serais déjà marié avec elle, si ce n'était mon parrain.

Digitized by Google

Lundi passé, j'arrivai tard au bal. Il y avait foule autour d'elle. Je dus me contenter d'un engagement pour la sixième contre-danse, et de la faveur d'un tour de russe partagé entre trois cavaliers. Ces obstacles excitant ma passion, l'amour le plus vif, l'ardeur la plus réelle commençaient à me transporter ; je songeais déjà à des démarches positives pour le lendemain ; et pas même le regard visiblement approbateur de mon parrain ne pouvait refroidir ma flamme.

Bien qu'elle ne parlât que des choses du bal, je lui trouvai un esprit délicieux et d'autant plus qu'elle se contentait de sourire très-petitement à toutes mes saillies. J'ai beaucoup d'esprit quand je veux. Probablement pensais-je, elle en a autant que moi. Chose inappréciable ! Ainsi nos entretiens seront piquants ; qu'elle parle ou qu'elle se taise, il y aura à penser, à deviner, à goûter infiniment de charme. Tout en songeant ainsi, je l'enlevais dans un tourbillon de la russe, avec un enivrement que je n'avais pas encore ressenti. Il me semblait tenir dans mes bras un céleste assemblage de beauté, d'esprit, de sentiment ; et son corsage de satin, mollement pressé sous mes doigts, mêlait comme de voluptueux parfums à mon charmant délire.

J'étais décidé, absolument décidé, et d'ailleurs las d'être indécis, lorsqu'en sortant je trouve mon parrain qui m'attend : « Eh bien, t'y voici enfin venu ! Bien fait, car elle t'adore ! — Vrai ? — Un mot, et tu as son oui. La famille te trouve charmant, tous te veulent. — En êtes-vous donc sûr ? lui dis-je désappointé. — Lui, s'approchant de mon oreille : Il est déjà question d'un appartement qui plairait à la jeune personne. Hem ! je te dis que tu es né coiffé. Laisse-moi faire... » A mesure que mon parrain me parlait, l'enivrement s'en allait, le céleste assemblage aussi, et le corsage avec. J'y veux, lui dis-je froidement, j'y veux réfléchir. » Et je n'y pensai plus.

C'est ainsi que je me retrouve presque aussi incertain qu'auparavant... Qu'est-ce encore ?

— Monsieur dînera-t-il ?

— Parbleu ! si je dînerai ?

— Mais chez lui ?

— Attends un peu ; oui, je dînerai ici.

— Je vais servir.

Digitized by Google

— Eh bien, non, ne sers pas. Toute réflexion faite, je dînerai en ville.

CHAPITRE II.

S'il vous en souvient, lecteur, nous nous ennuyâmes fort ensemble, lors de notre dernière entrevue. Je vous laissai bâillant, vous me laissâtes allant dîner en ville.

C'était chez un de mes amis, marié, père de famille, aussi heureux et amusé que moi-même je le suis peu. Lui et sa jeune épouse se comblaient d'amitiés, leurs regards s'échangeaient tout remplis d'une vraie tendresse ; et, à bien des petits soins, à mille choses en apparence indifférentes, je pouvais juger de l'étroite union de leurs âmes. L'un aimait le plat que l'autre aimait ; l'un ne buvait pas que l'autre ne bût aussi ; la miette de pain laissée à dessein par l'un était furtivement convoitée, saisie et dévorée par l'autre, de façon que, préoccupés ainsi de leur mutuelle affection, ils ne me parlaient que pour la forme, et je figurais là comme un tiers, tout au plus nécessaire pour introduire du piquant dans leurs innocentes et chastes amours.

Je m'ennuyais profondément, et d'autant plus que je m'ennuyais en dépit de moi-même, contre mon propre vouloir, malgré des conseils intérieurs que je me donnais à moi-même. Sache donc, me disais-je, sache jouir de ce doux spectacle, et, faisant un retour sur toi-même, sache porter envie à ce couple aussi heureux qu'aimable, à ce bonheur qu'il ne tient qu'à toi de te procurer. Sache... — De grâce, répondais-je à cette voix estimable, sache te taire. Tu ressembles à mon parrain. C'est mon parrain qui te pousse à me parler ainsi. Sache me laisser manger en paix cette humble côtelette ; c'est pour le moment ma seule jouissance, mon unique envie.

Il est certain qu'une des choses qui nuisent le plus à la bonne influence des reproches intérieurs, c'est le timbre de voix, l'air que nous leur prêtons dans notre esprit. Pendant bien longtemps, je n'ai pas distingué la voix intérieure de ma conscience de la voix de mon précepteur. Aussi, quand ma concience me parlait,

Digitized by Google

je croyais lui voir un habit noir, un air magistral, des lunettes sur le nez. Elle me semblait pérorer d'habitude, faire son métier, gagner son salaire. C'est ce qui était cause que, dès qu'elle se mettait à me régenter, je me mettais à regimber du ton à la fois le plus respectueux et le plus insolent du monde, toujours désireux de me soustraire à sa dépendance, et jaloux de faire autrement qu'elle ne disait. J'ai tiré de là une règle que je compte mettre en pratique quelque jour : c'est de donner à mes enfants un précepteur si aimable, si indulgent, si rempli de bonté naturelle, si dénué de pédanterie et de toute affectation, que, si leur conscience vient plus tard à revêtir la figure de ce digne maître, elle n'en ait que plus de droits à les conduire et à s'en faire écouter. Ah ! quel dommage qu'avec des vues si sages sur l'éducation de mes enfants, j'aie une si incertaine vocation pour le mariage !

Je mangeais donc la côtelette. Quand elle fut mangée, comme l'appétit m'avait quitté, je devins impatient de voir se terminer ce repas que mes heureux hôtes prolongeaient au contraire, et non pas seulement en propos. Quel unisson dans leurs appétits ! pensais-je, mais surtout quel appétit ! Est-il bien possible qu'on puisse manger autant lorsqu'on s'aime ! c'est donc là que conduit l'amour conjugal ! Oh ! qu'il est différent de cet amour passionné dont le trouble fait le charme, qui vit de ses seules pensées, qui s'alimente de sa propre flamme ! Et tu songerais, Édouard (c'est mon nom de baptême), tu songerais...

— Vous êtes tout pensif, me dit alors obligeamment la jeune épouse de mon ami. Qu'avez-vous donc ?

— Il est triste, lui répondit pour moi celui-ci, comme sont les vieux garçons. A propos, où en sont tes amours, Édouard ?

— Ils sont, lui dis-je, beaucoup moins avancés que les vôtres.

— Diable ! je l'espère bien.

— Moi aussi.

Je ne sais comment ce mot désobligeant m'échappa. Mon ami se tut ; sa femme parla d'autre chose, et je restai tout honteux et en colère contre moi-même, faisant en silence de petites boulettes avec de la mie de pain, et regrettant amèrement de n'avoir pas dîné chez moi, où je n'aurais désobligé personne. Aussitôt que je pus le faire sans trop d'impolitesse, je pris congé, et je m'empressai de regagner mon logis.

Digitized by Google

Il y avait bon feu. Je tirai mon cure-dent ; pour moi, c'est le cigare. Tout en me récréant ainsi, je songeais à mon ami le père de famille ; et, remaniant par la pensée son air, son ton, sa phrase, j'en vins à m'applaudir presque de la brusque répartie qui m'était échappée. Au fond, il existe une secrète rancune entre les jeunes mariés et les vieux garçons ; tout au moins il ne peut y avoir entre eux entière et intime sympathie. Les jeunes mariés plaignent les vieux garçons : mais leur pitié ressemble, à s'y méprendre, à de la moquerie. Le vieux garçon admire les jeunes mariés ; mais son admiration n'est séparée de la raillerie que par un cheveu. Je me disais donc que j'avais eu raison de couper court à leurs quolibets ; et que, si j'avais mis un peu de vigueur dans ma ruade, c'était mon droit, celui du faible, puisque je me trouvais un contre deux.

— Monsieur ! — Qu'y a-t-il ? — Ah ! monsieur ! — Eh bien ? — On sonne au feu ! — Ce ne sera rien. — Quatre maisons, monsieur ! — Où ça ? — Dans le faubourg. — Apporte-moi de l'eau chaude pour me faire la barbe. — Monsieur veut... — Je veux me faire la barbe. — Monsieur entend-il crier ? — Oui. — Dois-je tout de même apporter de l'eau chaudre à monsieur ? — Eh oui ! imbécile. Veux-tu que parce qu'on crie au feu, je ne me fasse pas la barbe ?...

« C'est vraiment une belle chose que les assurances, pensais-je en ôtant ma cravate ; voilà des gens qui peuvent voir brûler leurs maisons tout tranquillement, les bras croisés. Les drôles échangent des masures contre des maisons neuves. Un peu de désagrément, c'est vrai ; mais qu'est-ce en comparaison d'autrefois ! Avec ça, il est heureux pour les assurances que le vent ne soit pas plus fort. »

— Eh bien ! apportes-tu cette eau chaude ? — Voici !... — Tu trembles, je crois. — Ah ! monsieur... six maisons !... toutes en flammes... on craint déjà pour le quartier neuf... et ma mère qui ne demeure pas bien loin ! — Et tu ne sais donc pas que, outres les secours qui abondent toujours, ces maisons sont toutes assurées ? — Oui, monsieur, mais ma mère ne possède que son mobilier. Si monsieur... — Y aller ? c'est que je vais avoir besoin de toi. — Eh bien, va ; reviens me dire ce qui se passe, et, au retour, achète-moi de l'eau de Cologne.

Digitized by Google

Je me mis à faire ma barbe, avec d'autant plus d'intérêt que j'essayais un nouveau savon perfectionné. L'écume m'en sembla aussi riche et moelleuse que le parfum en était subtil et délicat ; seulement, l'eau n'étant pas très-chaude, j'en fus contrarié au point de maudire cet incendie qui en était la cause. Pendant ce temps, toutes les cloches de la ville carillonnaient, des cris lugubres retentissaient dans les rues voisines, et des troupes de gens venaient s'emparer, en face de chez moi, des seaux de la ville déposés sous un hangar. A ce bruit, j'allai vers ma croisée, tout délecté par une certaine émotion secrète que causent d'ordinaire ces scènes tumultueuses. Il faisait nuit, en sorte que je ne vis point les gens ; mais j'aperçus au ciel une lueur rougeâtre, sur laquelle les toits et les cheminées des maisons se dessinaient en un noir opaque. Quelques reflets arrivaient jusqu'à la grosse tour de la cathédrale, du sommet de laquelle les cloches en émoi m'envoyaient leurs volées, tantôt en un bruit éclatant, tantôt en un murmure lointain, selon que le *bétail* frappait de mon côté ou du côté de l'horizon. C'est magnifique ! me dis-je. Et je revins vers la glace pour achever de me faire la barbe.

Elle me fut très-longue à faire et très-critique, à cause d'une petite coupure demi-cicatrisée qui, située sur l'arête du menton, exigeait les plus grands ménagements; d'ailleurs j'allais voir de temps en temps les progrès de la lueur rougeâtre, qui ne cessait d'augmenter. Déjà quelques flammèches, s'élevant en gerbes au haut des airs, retombaient gracieusement avant tout l'éclat d'un gigantesque feu d'artifice. Au fait, pensai-je, ce doit être un très-beau spectacle ; j'ai fort envie d'y passer avant de me rendre au Casino. Je me hâtai donc d'achever ma toilette ; et, après avoir bouclé mon manteau et mis mes gants blancs glacés, je sortis, me dirigeant du côté du faubourg. Il n'y avait personne dans les rues, les boutiques étaient fermées ; seulement je croisai deux ou trois équipages qui portaient au Casino quelques personnes de ma connaissance.

J'arrivai bientôt au faubourg. Le mal était affreux, l'effet sublime. Quatre ou cinq toitures embrasées lançaient au ciel des tourbillons de flamme et de fumée ; et, au milieu de cette scène lugubre, une clarté de fête illuminait les quais, les ponts, et des milliers d'hommes agissant parmi le désordre et les clameurs.

Digitized by Google

Les habitants des maisons menacées jetaient leurs meubles par les croisées, ou emportaient au travers de la foule leurs effets les plus précieux, jusque dans un temple voisin qu'on leur avait ouvert pour les y déposer. De longues files d'hommes, de femmes, d'enfants, communiquant avec la rivière, faisaient arriver les sceaux jusqu'aux pompes, dont le bruit cadencé dominait les cris de la foule. Au milieu du feu, des hommes armés de haches abattaient des poutres enflammées ; tandis que d'autres, du haut des maisons voisines, dirigaient au centre de l'immense brasier le jet bruyant des pompes.

— Sait-on, demandai-je à un bonhomme très-affairé, sait-on comment le feu a pris ? — Allez à la chaîne, me dit-il. — Fort bien ; mais répondez-moi, sait-on... — Votre serviteur de tout mon cœur.

Cet homme me parut d'une grossièreté singulière, et je me mis à déplorer ce mauvais ton des basses classes, si commun aujourd'hui, qu'un homme bien élevé ose à peine s'adresser aux passants, même en employant les formes les plus polies. Mais une autre voix vint interrompre ces réflexions :

— Hé ! l'amateur aux gants blancs, un peu d'aide ici. On vous fera place...

Je marchai d'un autre côté, vivement blessé de cette insolente et familière apostrophe.

— Ici ! ici ! factionnaire ! amenez-nous ce joli cœur. Indigné. je tirai sur la gauche.

— Holà ! ici, le marquis !

Exaspéré, je tirai sur la droite.

— Gredin ! si tu ne viens pas travailler, je te vas donner à boire.

Horriblement blessé dans mes sentiments les plus honorables, je me décidai à quitter cette détestable société pour me rendre de ce pas au Casino. — On ne passe pas ! me dit un factionnaire en me barrant le chemin avec son fusil.

— Permettez, monsieur, vous devez comprendre à ma mise que votre consigne ne s'adresse pas à moi. Je me rends au Casino.

— Au Casino ! mille tonnerres ! ne voyez-vous pas qu'on manque de bras ? A la chaîne, marche !

— Savez-vous, mon ami, que vous pourriez avoir à vous repentir de votre brutale grossièreté ? Je veux bien ne pas

Digitized by Google

vous demander votre nom, mais ôtez-vous de là à l'instant.

— Je m'appelle Louis Marchand, qui ne vous craint pas, chasseur au cinquième, capitaine Ledru. A la chaîne, canaille ! Croyez-vous donc que ces braves gens travaillent là dans l'eau pour leur plaisir ?... Casino que vous êtes !... Aller danser, n'est-ce pas ? quand ces femmes se morfondent !

Pendant ce débat, les toitures enflammées venaient de s'écrouler avec un fracas terrible que suivit un moment de silence; car l'immense foule, les yeux attachés sur ce spectacle, avait suspendu son travail..... On entendait distinctement le pétillement des flammes, auquel se mêlait le sourd retentissement d'une pompe qui arrivait en cet instant d'une commune éloignée. Un homme à cheval survint qui cria : Courage! courage! mes amis, on est bientôt maître du feu. Plusieurs personnes l'entourèrent aussitôt, et je l'entendis qui leur disait : Le feu gagne le quartier neuf, il vient de prendre aux foins de la *Balance*. Nous manquons de monde. Trois hommes ont péri !... Puis il reprit le galop, et disparut. A l'ouvrage! cria-t-on de toutes parts, à l'ouvrage! le feu est au quartier neuf! Je fus entraîné par la foule, et je me trouvai bientôt former un anneau de l'immense chaîne.

Je n'eus pas d'abord le temps de me reconnaître. Les seaux se suivaient avec une rapidité continue; et, faute d'habitude ou d'adresse, je donnais à chacun une secousse qui faisait jaillir l'eau contre moi, au grand détriment de ma toilette. J'en étais fort contrarié, car je n'avais point renoncé encore au projet d'aller au Casino. Je voulus tirer mes gants; mais ils étaient si bien collés à mes mains, que je dus renoncer à cette opération, pour laquelle il m'eût fallu beaucoup plus de temps qu'on ne m'en laissait. Je me trouvais placé sur le quai, tout près de l'endroit où la chaîne aboutissait à la rivière par des degrés qui descendaient jusque sous l'eau. Là, par un froid intense, des hommes en blouse, dans l'eau jusqu'aux genoux, remplissaient les seaux sans relâche, à la lueur d'une torche; et, dans le cahotement de cette chaîne inclinée sur une rampe rapide, ils recevaient sur leurs épaules une partie de l'eau qu'ils tendaient aux hommes placés au-dessus d'eux. Autour de moi, des femmes de tout âge, mais non de toute condition, formaient le plus grand nombre, et des manœuvres, des ouvriers, quelques messieurs remplissaient

Digitized by Google

le reste des chaînons. Quoique placés assez loin de l'incendie, le vent, portant sur notre côté, nous amenait une pluie de feu qui ajoutait encore à l'impression de cette scène sinistre.

Il y a quelques instants encore qu'insulté, indigné, je ne songeais qu'à aller réparer dans les salles du Casino les outrages faits à ma dignité; mais, introduit presque forcément au milieu de cette nouvelle scène, mes pensées avaient pris un autre cours; et, malgré le froid, l'eau et la contrariété, je passai peu à peu sous l'empire d'émotions entraînantes et vives, dont le charme énergique m'était inconnu. Une sorte de fraternité fondée sur le commun besoin qu'on a les uns des autres, l'entrain du travail, la conscience d'être utile, faisaient régner autour de moi une gaieté cordiale, qui se manifestait par des saillies sans grossièreté, par des procédés remplis d'un généreux dévouement. — Allons, bonne femme, donnez-moi votre place; passez aux seaux vides. — Laissez faire, l'ami, je suis blanchisseuse: les bras dans l'eau, c'est mon métier... — Eh! les gants blancs! ce n'était pas à ce bal-ci que vous alliez! voulez-vous changer de place? — Bien obligé, brave homme, je commence seulement. — Courage! amis, ça assouplit les bras. Pardieu! blanchisseuses, nos chemises se lavent sans vous: mon jabot est en lessive. C'est égal. En avant! une, deux! droite, gauche! — Survient un homme: Veux-tu boire, toi? me dit-il. — Je veux bien, l'ami, mais après ceux-ci, après cette bonne femme qui travaille depuis plus longtemps que moi. — Non, non, buvez, buvez, pas de façons. Et je bois le meilleur verre de vin que j'aie bu de ma vie.

En même temps que je me laissais gagner à ces émotions expansives, je me sentais peu à peu pénétré de respect pour ces hommes en blouse, dont la torche me permettait de voir l'infatigable et rude travail. Pour eux, le zèle seul, l'abnégation d'eux-mêmes, le dévouement simple mais grand du manœuvre qui estime lui-même à bas prix ses indispensables services, étaient les seuls mobiles de leur activité désintéressée. Ils ne pouvaient ni causer, ni participer à la gaieté qui régnait dans nos rangs; ils n'avaient pas pour récréation la vue de l'incendie, ni pour récompense les regards de la foule. Aujourd'hui, pensais-je, dans l'ombre de la nuit, ces braves font le plus pénible de l'œuvre; demain, à la clarté du jour, ils rentreront ignorés dans les

Digitized by Google

rangs obscurs de leurs camarades... Et un saint respect, une admiration enthousiaste, une vénération pleine et reconnaissante saisissant mon cœur avec force, je me serais mis à leurs genoux : j'étais honoré de leur servir d'aide, plus que je ne le fus jamais du sourire des grands, de l'accueil flatteur des puissants. En ce moment; les voitures que j'avais rencontrées le même soir allant au Casino se présentaient à mon imagination pour essuyer mes plus fiers dédains, et pour me faire jouir moi-même avec transport de ce que mon égoïsme ne m'avait pas, comme à eux, fait préférer la fade société des oisifs à l'émouvante confraternité des blanchisseuses et des manœuvres.

Vous le voyez, lecteur, j'avais bien changé de rôle. Je n'étais plus l'homme blasé, ennuyé, que vous connaissez ; je n'étais plus le *monsieur* venant assister à l'incendie comme à un curieux spectacle ; je n'étais plus l'oisif insulté par les travailleurs ; mais, bien au contraire, par une transformation assez plaisante pour vous qui venez de lire mon histoire, j'étais devenu le plus acharné contre les passants que je voyais de ma place errer sans se mettre à l'œuvre. — Hé ! l'amateur ! leur criais-je, ici ! il y a place, entrez en ligne, messieurs. Indignes gens ! Voyez donc ces hommes dans l'eau depuis six heures de temps, et puis restez là les bras croisés ! Allons, factionnaire ! de la crosse contre ces fainéants ! Bonne dame, n'est-ce pas une honte ? Et vous, mademoiselle, je vous en conjure, retirez-vous : le froid vous saisit, vous êtes trop jeune pour cette besogne.

La jeune enfant à qui je m'adressais ainsi se trouvait placée en face de moi. Je ne l'avais pas d'abord remarquée au milieu du désordre et de l'obscurité ; mais, depuis que la lueur croissante de l'incendie avait permis de distinguer les visages, ses traits, sa jeunesse et la blancheur délicate de ses mains avaient peu à peu attiré mon attention, aussi bien que la douce commisération que je voyais briller dans son regard, toutes les fois qu'elle le tournait du côté des flammes. Insensiblement toutes les impressions que je viens de décrire s'étaient confondues avec le sentiment que j'éprouvais à voir cette fille belle et d'un si jeune âge, venant ajouter à l'œuvre robuste de la foule l'effort de ses débiles bras. Une tendre pitié m'émouvait pour elle ; et, bien que ce fût ce sentiment qui me portait à lui conseiller de se retirer, je sentais déjà

Digitized by Google

que son absence m'aurait enlevé à une douce ivresse, et qu'elle eût désenchanté pour moi toute cette scène, où j'avais rencontré inopinément de si vives émotions.

Elle ne répondit à mes paroles que quelques mots, d'après lesquels je compris qu'elle attendait sa mère pour se retirer, et qu'un embarras bien naturel la forçait à rester plutôt que de se retirer seule, ou à la merci de quelqu'un des hommes qui étaient autour d'elle. Cependant elle paraissait de plus en plus transie, et déjà ses voisins s'apercevaient que ses mains affaiblies ne pouvaient plus suffire à l'activité de la chaîne. L'un d'eux, le même homme qui m'avait interpellé en m'appelant les *gants blancs*, lui dit : — Pauvre petite, laissez-nous faire; allez vous réchauffer chez vous. Voulez-vous que je vous y conduise ? Qui prend ma place ? Prenez la mienne! m'écriai-je, je l'emmènerai. — Avec plaisir, monsieur les gants blancs, Bon voyage ! et à nous les affaires. Attention, les troupiers ! Un temps, deux mouvements ! Depuis qu'il en boit, le drôle devrait n'avoir plus soif. Bravo ! mère Babi, à vous la croix d'honnéur ! Si le diable crève, c'est vous qui l'aurez gonflé. Une prise, et en route !

Pendant que les éclats de rire accompagnaient les gais propos de ce brave homme, j'avais saisi la main glacée de la jeune enfant, et je m'éloignais de la chaîne vers les rues obscures où ne pénétrait plus la lueur de l'incendie. J'étais si rempli d'un trouble délicieux, en me voyant devenu le seul protecteur de cette aimable fille, que j'oubliai entièrement de m'enquérir auprès d'elle du lieu de sa demeure, où pourtant je voulais la conduire. Pour elle, elle marchait précipitamment; puis, ralentissant peu à peu le pas, elle finit par s'arrêter comme oppressée. Je ne sus point distinguer si c'était l'effet de l'émotion ou d'un malaise causé par le froid ; mais l'ayant soutenue de l'un de mes bras, je détachai de l'autre mon manteau, dont je la couvris, tout ému du plaisir de le voir servir à un si charmant emploi. Quelques instants après, ayant fait un effort : — Monsieur, me dit-elle d'une voix jeune et timide dont le son charma mon oreille, puisque je ne rencontre pas ma mère, permettez que je me retire seule... — Je ne puis, lui dis-je, vous accorder cette demande, quelque envie que j'aie de ne pas vous déplaire. Vous êtes souffrante, je ne vous quitterai pas que vous ne soyez chez vous, et entourée des

Digitized by Google

soins que vous méritez. Jusque-là, daignez vous confier à moi; votre jeunesse m'inspire autant de respect que d'intérêt.

Elle ne répondit rien, et nous continuâmes à marcher. Je sentais son bras trembler sur le mien, et le trouble de la pudeur agiter sa démarche. Lorsque nous fûmes arrivés auprès d'une certaine allée, elle retira son bras : « C'est ici, dit-elle ; il me reste, monsieur, à vous remercier... — Mais trouverez-vous votre mère, quelqu'un ? — Ma mère ne peut tarder à venir ; je vous remercie, monsieur. — Alors permettez que je m'en assure ; car, pour le moment, je ne crois pas qu'il y ait personne chez vous, et dans tout le voisinage, je n'aperçois pas une seule lumière. Veuillez me précéder. Il y a plus d'honnêteté à ce que je vous remette aux mains de madame votre mère, qu'à ce qu'elle sache qu'un inconnu vous a reconduite.—Pendant que je parlais ainsi, la timide enfant, à la vue d'une personne qui passait, était entrée dans l'allée où je la suivis. Je n'osai plus, dans cet endroit obscur, lui offrir mon bras, ni l'intimider de mon approche ; néanmoins, comme au contour de l'escalier je vins à manquer la marche, elle me tendit sa main par un geste involontaire, et en la saisissant j'éprouvai ce vif enivrement qui est comme les prémices du véritable amour, mais que je n'avais pas rencontré encore au milieu des sentiments factices et des convenances du grand monde.

Quand nous fûmes parvenus au troisième étage, la jeune fille ouvrit une porte. Je crus m'apercevoir qu'elle versait quelques larmes.—Avez-vous quelque chagrin ? lui dis-je. — Non, monsieur... mais... je ne sais comment vous engager à vous retirer... Il me semble que vous ne devez pas entrer ici à cette heure... — Je n'entrerai pas, lui dis-je, si je vous chagrine si fort ; mais j'attendrai ici jusqu'à ce que votre mère soit de retour. Entrez, allumez une lumière, reposez-vous, et ne m'enviez pas, en souffrant que je reste ici sur le seuil, le bonheur de croire que je veille sur vous jusqu'à ce qu'un autre me relève.— Alors elle entra en déposant le manteau auprès de moi, et peu d'instants après une lumière parut qui éclaira un modeste réduit, espèce de cuisine propre et bien arrangée, où quelques meubles élégants contrastaient avec les ustensiles de ménage qui brillaient sur les tablettes.

Digitized by Google

Dans ce moment, je ne pouvais pas voir les traits de la jeune fille ; mais son ombre, répétée sur les rideaux qui cachaient au fond de la chambre une alcôve retirée, me laissait deviner une taille charmante et les grâces d'un maintien à la fois noble et tout embelli de jeunesse. Au mouvement de l'ombre, je jugeai qu'elle était occupée à réparer le désordre de ses cheveux, dont je voyais ondoyer les boucles flottantes à l'entour d'un cou dont la lueur de l'incendie m'avait déjà révélé l'élégante beauté. Tout imparfait que fût ce spectacle, il me paraissait enchanteur, et de moment en moment mon cœur se livrait avec plus d'abandon à l'entraînante douceur d'un sentiment plein de charme et de vivacité.

Cependant les instants s'écoulaient dans un absolu silence. L'ombre seule m'apprenait quelque chose de celle dont la vue était encore refusée à mes yeux, impatients de la contempler. Je vis qu'elle s'était assise, la tête appuyée sur sa main ; mais un vacillement, que j'attribuai d'abord à la flamme tremblante de la lumière, me causait des illusions qui commençaient à me donner quelque inquiétude. Je regardais avec anxiété la figure qui semblait se pencher pour se relever avec effort, je croyais entendre quelques soupirs étouffés ; à la fin, ne pouvant maîtriser mon trouble, j'entrai précipitamment, et je vis la jeune fille qui, pâle et les yeux éteints, succombait sous le poids de la fatigue, du malaise et du trouble. En un clin d'œil elle fut sur mes bras, et je la transportai sur le lit que cachaient les rideaux de l'alcôve. Là, je m'empressai de la couvrir de mon manteau ; puis, cherchant parmi les ustensiles épars dans la cuisine, je trouvai bientôt du vinaigre, avec lequel j'humectai doucement son front et ses tempes.

Je ne tardai pas à être inquiet de l'état de cette jeune fille, et embarrassé de ma situation, non point qu'elle ne me parût plus charmante qu'aucune de celles où j'ai pu me trouver dans ma vie, mais parce que réellement elle pouvait compromettre et affliger justement celle qui m'était déjà si chère. A mesure que mes soins lui procuraient quelque soulagement, sa jolie main faisait quelques signes qui trahissaient les touchantes alarmes de sa pudeur. Alors je m'éloignais du lit, appelant de tous mes vœux le retour de la mère, qui seule pouvait apporter un remède efficace aux angoisses de la jeune malade. Plusieurs fois je crus

Digitized by Google

entendre, vers le seuil, quelque bruit qui m'annonçait son approche; mais, trompé dans mon attente, je rentrais bientôt dans mes perplexités.

Après quelques instants de silence, ayant écarté doucement le rideau, je reconnus que la jeune fillé s'était endormie paisiblement. Par un scrupule dont je compris la cause, elle avait écarté le manteau de dessus elle, et s'était enveloppée de la couverture. Je ne pus résister au désir de contempler ses traits, en sorte qu'ayant approché la lumière, mes yeux purent se repaître du spectacle de sa beauté, que rehaussaient un air de grâce négligée et le doux éclat d'une pâleur touchante. Quelques cheveux épars voilaient à demi son front virginal, tandis que son cou délicat reposait sur les tresses en désordre de sa longue chevelure. Jamais, dans une situation plus enivrante, de plus rares attraits n'avaient séduit ma vue, ni plongé mon cœur dans le délire de plus vifs transports. Néanmoins j'eusse plutôt percé mon sein d'un fer qu'osé flétrir par un seul baiser les roses intactes de ce modeste visage. Seulement je m'étais baissé pour pouvoir respirer cette haleine dont la douce atteinte suffisait à embaumer mon cœur et mon imagination des plus purs parfums de l'amour...

— C'est infâme! Que faites-vous là? Qui êtes-vous?

Je me retournai, rouge et tremblant comme un coupable... — Madame, balbutiai-je, je ne fais rien de mal... Vous l'apprendrez vous-même de votre enfant, lorsque ce sommeil qui a suivi son malaise l'aura soulagée...

— Quel malaise? dit-elle en baissant la voix. Qu'avez-vous à faire ici? je ne suis pas sa mère...

— Si vous n'êtes pas sa mère, quel droit avez-vous de vous courroucer ainsi, à propos des soins que je donne à une enfant que le hasard a remise à ma garde?...

— A votre garde! Bien gardée, ma foi!!! Indigne que vous êtes!... Est-ce qu'on s'introduit ainsi dans une maison honnête?... Sortez!...

— Vous me paraissez, Madame, emportée par de bien vils soupçons. Et au lieu de me retirer, comme c'était mon intention de le faire dès que je pourrais remettre à des mains sûres ce précieux dépôt, vos propos et votre air tendraient plutôt à me retenir dans ce lieu...

Digitized by Google

— C'est notre voisine, monsieur, dit alors la jeune fille d'une voix tremblante; elle ignore vos bontés... Veuillez la laisser auprès de moi, et recevoir les remercîments que je vous dois...

— Je le ferai, puisque vous m'en priez... Mais puis-je encore vous être utile en cherchant à retrouver madame votre mère, ou à lui porter de vos nouvelles?...

— On la retrouvera sans vous, reprit brutalement la voisine ; passez seulement votre chemin.

Sans répondre à cette femme, je pris congé de l'aimable enfant, en lui exprimant le vœu que je formais de la voir se rétablir promptement et l'intention où j'étais de venir m'informer d'elle auprès de sa mère. Après quoi je sortis, sans songer à mon manteau resté sur le pied du lit.

J'étais indigné contre cette voisine, et vivement blessé d'avoir été surpris dans l'unique moment où une curiosité bien naturelle m'avait porté à m'approcher du lit; mais il me semblait, au regret avec lequel je m'éloignais de ce réduit, que j'y eusse laissé mon cœur. A mesure que je cheminais, ce passé, encore si voisin, prenait peu à peu la teinte d'un songe lointain que je tâchais de ressaisir; et, pendant que je le disputais ainsi à l'empire des impressions nouvelles, je m'égarais dans les rues sans plus songer à ma demeure, à l'incendie, ni à l'heure avancée. Seulement la vue d'un passant me faisait battre le cœur; dans chacun je m'attendais à voir, je croyais reconnaître la mère de ma protégée, et j'entourais déjà de respect et d'amour cet être inconnu qui avait donné le jour à mon amie. Mon amie! ainsi la nommais-je déjà dans mon cœur, dans ce secret sanctuaire où nulle entrave ne gêne la tendresse du langage, où l'amour seul dicte les mots, et prête à chacun sa douceur, ses charmes et son prestige.

Après avoir ainsi erré pendant longtemps, je me trouvai dans la voisinage du faubourg. Alors seulement je vins à songer à l'incendie, et les événements de la soirée se retracèrent à mon esprit, mais comme des impressions presque effacées, au milieu desquelles je retrouvai sans cesse l'image de la jeune fille, ses mains blanches sur les seaux, son beau regard réfléchissant l'éclat des flammes. Reprenant un à un mes souvenirs, je l'accompagnais de nouveau, je la couvrais de mon manteau, je saisissais sa main dans l'obscurité; mais surtout je sentais avec émotion

Digitized by Google

sur mes bras l'empreinte de son jeune corps, et je retrouvais avec délices ce moment où, chargé de ce doux faix, je l'avais transportée sur son lit, dans la solitude de sa demeure. Pendant que ces pensées me ravissaient, je passais presque sans curiosité devant les lieux que naguère dévorait la flamme. L'incendie, maîtrisé à la fin par les efforts de la foule, exhalait en tourbillons d'une noire fumée ses dernières fureurs. Des solives charbonnées, des monceaux de ruines et de décombres gisaient entassés sur ce vaste espace, occupé quelques heures auparavant par des maisons populeuses, par des familles paisibles, maintenant errantes et désolées. Autour veillaient quelques hommes du guet, et une pompe promenait son jet solitaire sur les points où les rafales d'un vent glacé ranimaient des feux mourants et mal éteints. Quittant ce théâtre de désolation, je me perdis dans le silence et l'obscurité des rues, et quelques instants après j'étais dans ma demeure.

CHAPITRE III.

Il était deux heures de la nuit lorsque je rentrai chez moi, le soir de l'incendie. Encore tout rempli des impressions de la soirée et de l'image de ma jeune protégée, j'étais en proie à une secrète agitation qui m'ôtait toute envie de dormir. Aussi, après avoir ranimé mon feu dont les tisons fumaient encore, je m'établis à rêver. C'était, cette fois, volontairement, par goût, sur un sujet qui me touchait au cœur, au lieu que d'ordinaire je rêvais forcément, par fainéantise et sur un rien.

Mais il est singulier comme les moindres objets qui nous entourent entrent en part dans la direction que prennent nos pensées. Tout en rêvant, j'avais devant les yeux mes instruments de toilette, que j'avais laissés épars sur ma cheminée, et dans le nombre le savon perfectionné qui répandait encore un subtil parfum de rose. Ce parfum, que je n'avais point cherché, portait insensiblement à mes organes comme des émanations aristocratiques, qui faisaient peu à peu rebrousser ma pensée jusqu'au moment où je m'étais trouvé à cette même place, m'apprêtant à aller pro-

Digitized by Google

mener ma personne dans les salles du Casino, sous les regards de femmes brillamment parées, et au milieu de l'élégance du monde fashionable.

Je chassai bien vite ces scènes de luxe et de grandeur, pour retourner dans l'humble demeure de ma jeune amie; mais j'avoue que je n'y rentrai déjà plus avec le même charme qu'auparavant. La simplicité des meubles me paraissait nue, les ustensiles de cuisine blessaient mes regards, et le ton commun de la voisine résonnait à mon oreille de la façon la plus ingrate. J'avais besoin, pour contre-balancer l'effet désastreux que faisaient ces choses sur mes amoureuses rêveries, de tenir mon imagination constamment occupée de la jeune enfant, dont le port, les traits, la voix et même le costume ne m'avaient rien offert que de noble et de gracieux. C'est en me maintenant ainsi toujours sur le même objet que je parvins à m'endormir avec des affections encore intactes. Dérangé bientôt par le retour de Jacques, je profitai d'un intervalle de demi réveil pour me déshabiller et me mettre au lit.

Il est à croire que j'étais très-fatigué, car je ne fis qu'un somme jusqu'à deux heures après midi. Au moment où j'ouvris les yeux, la lumière du jour me frappa très-désagréablement, en venant contraster avec l'univers nocturne au milieu duquel mon imagination s'était endormie la veille. Je commençai donc par regretter la nuit, et surtout l'incendie, que, selon toute probabilité, je ne pouvais espérer de voir se renouveler le soir suivant ni les autres. J'en éprouvai un grand vide et beaucoup de découragement.

Mais j'avais du moins une démarche intéressante en perspective pour ma journée : je devais retourner chez ma jeune amie. C'était beaucoup, et je m'efforçais de m'en réjouir. Toutefois je crus reconnaître que dix heures de profond sommeil, et surtout le retour de la lumière du jour, avaient un peu effacé sa charmante image et dépouillé ses attraits de quelque prestige. Je craignais de la retrouver bien portante, enhardie par l'appui de sa mère, occupée peut-être à quelque soin de ménage. Je considérais qu'une foule de circonstances fortuites, qui ne pouvaient plus se reproduire, avaient contribué à lui donner pour quelques moments à mes yeux un charme accidentel pour lequel je m'é-

Digitized by Google

tais passionné, comme s'il eût pu être durable. Enfin, réfléchissant à certaines idées romanesques tendant au mariage, qui m'avaient paru peu naturelles peu d'heures auparavant, je ne pouvais m'empêcher de les trouver parfaitement extravagantes, et cela au grand détriment de ma passion naissante, qui perdait ainsi l'avantage d'un dénoûment possible.

C'est ainsi que je redevenais peu à peu l'homme de la veille. Cette flamme passagère qui avait un instant brillé dans mon cœur pâlissait par degrés, et déjà l'ennui, plus pâle encore, renaissait à côté. Toutefois, et c'est ainsi que tout se fane à l'expérience, je ne pouvais redevenir exactement le même. Chaque émotion, une fois éprouvée, laisse son vide dans le cœur, et n'y peut plus renaître. A une seconde aventure pareille, je n'eusse plus retrouvé la même pureté d'impressions, ce charme vif de ce qui est nouveau, inopiné ; le sentiment d'avoir prodigué sans fruit quelques-uns de ces précieux trésors m'était trop peu étranger pour que je ne trouvasse pas quelque lie au fond de cette coupe à laquelle je venais de m'enivrer.

Tel est l'état où je me trouvai au bout d'une ou deux heures d'ennuyeux loisir. Tout m'était redevenu indifférent : j'avais oublié mon polype ; mes habitudes mêmes, qui d'ordinaire me servaient à combler le vide des journées, avaient perdu leur empire, et je restais immobile auprès de mon feu, sans plaisir à y demeurer, et sans envie de le quitter. Une carte, fixée au coin de ma glace, m'avertissait de passer la soirée chez madame de Luze; je la considérais avec dédain, avec dégoût ; je me révoltais contre ses avances intempestives ; et finissant par y voir madame de Luze elle-même, qui me faisait le plus flatteur accueil au profit de sa jeune cousine (c'est l'épouse que me destine mon parrain), je me surprenais à lui refuser mon salut, à lui tourner le dos, à ne l'écouter pas, et à jouir, du même coup, de la figure déconfite de mon parrain. Non ! leur disais-je à tous, non. Hier encore je pouvais trouver quelque amusement à vos prévenances; aujourd'hui, plus. Une enfant pauvre, simple, obscure, passerait encore avant vous, si je me sentais quelque force pour aimer, le moindre désir de quitter cette place, d'où je bâille à vos avances et m'ennuie de votre accueil. Et, pour mieux le leur prouver, je jetai la carte au feu.

Digitized by Google

— Jacques !

— Monsieur a-t-il appelé ?

— Allume la lampe, et souviens-toi que je ne veux recevoir personne.

— C'est qu'il y a monsieur votre parrain qui a fait dire comme ça, qu'il viendra vous prendre pour aller chez madame de Luze.

— Eh bien, n'allume pas la lampe, car je vais sortir.

— Alors, faudra-t-il ?...

— Rien.

— C'est qu'il viendra.

— Tais-toi.

— Et alors...

— Jacques, tu es le plus insupportable domestique que je connaisse...

— C'est que ce n'est pas gai, ce que monsieur dit là.

— Je crois vraiment que tu n'en conviens pas.

— Si, monsieur, mais...

— Ne réplique rien. Va-t'en, laisse-moi, disparais.

Je m'occupai aussitôt de mettre mes bottes pour sortir, afin d'échapper à mon parrain, dont l'importunité provoquait en moi les plus violents mouvements d'humeur. Non, disais-je, tant que cet homme voudra faire mon bonheur, je n'aurai pas un instant heureux! Quel rude esclavage! et qu'un héritage est dur à gagner ! Il me plairait de rester tranquille chez moi ; eh bien, non, il faut que je m'en chasse moi-même ! Ici, mon tirant de botte cassa; je ne manquai pas de m'en prendre à mon parrain, que j'envoyai à tous les mille diables d'enfer...

— Monsieur...

— Recouds ce tirant. Vite.

— C'est que... monsieur votre parrain est là !

— Imbécile ! J'étais sûr que tu me le pousserais à la traverse. Eh bien, moi, je n'y suis pas. Entends-tu?

Jacques sortit épouvanté, et sans oser prendre de mes mains la botte, dont le tournoiement menaçant accompagnait l'emportement de mes gestes et la fureur de mes yeux. Il était à peine sorti, que mon parrain entrait radieux, et tout plein de la plus désolante bonne humeur. — En route ! en route ! Édouard. Eh

Digitized by Google

bien ! tu n'es pas prêt ? Dépêche-toi, pendant que je me chauffe les pieds.

C'est toujours une chose déplaisante que cette familiarité amicale qui se campe chez vous, occupe votre foyer, s'étale dans votre fauteuil, et croit ne faire qu'user des droits de l'amitié, en violant l'abri du domicile et la liberté du chez soi. Cette manière était éminemment celle de mon parrain, et cela seul contribuait d'ordinaire à refroidir mon accueil ; mais cette fois, contrarié au plus haut degré, je rongeais mon frein, fort tenté de lui répondre avec une franche brusquerie. Toutefois, habitué à me contraindre devant son héritage, j'aimai mieux faire effort pour louvoyer. — Je crois, lui dis-je fort gracieusement, je crois, cher parrain, que je vous laisserai aller seul, si vous me permettez...

— Je ne te permets pas, ce soir moins que jamais. C'est ce soir que nous *bouclons* l'affaire. Sois seulement bien mis, gracieux, moyennement aimable, et tout est dit. Mais un peu vite, j'ai promis que nous irions de bonne heure.

Blessé au vif de voir qu'on eût ainsi disposé de moi, et que l'on prétendît m'imposer l'obligation d'être aimable dans un moment où j'avais si peu l'envie de l'être, je risquai un refus plus positif : — Je crois, mon parrain, que je ne veux pas vous accompagner.

Mon parrain se retourna pour me regarder en face. Toutes ses idées sur la docilité d'un héritier étaient bouleversées par ce ton de résistance, et, dans cette situation inattendue, il ne savait trop que dire.

Après m'avoir regardé : — Voyons ! Explique-toi, me dit-il brusquement.

— Cher parrain, c'est que j'ai réfléchi.

— Ah ! ce n'est que cela ? Eh bien, suis mon conseil, ne réfléchis plus; ou bien tu ne te marieras jamais. C'est pour avoir réfléchi, que moi je me trouve garçon à l'heure qu'il est, et pour le reste de mes jours. Si tu en fais autant, ma fortune et la tienne passent à des tiers, et le nom s'éteint. Ne réfléchis plus; c'est d'ailleurs inutile. Là, où les convenances se trouvent, rang, richesse, personne belle et aimable, réfléchir est insensé. Il faut agir et terminer. Habille-toi, et partons...

— Impossible, mon cher parrain. Je veux bien ne plus réflé-

Digitized by Google

chir ; mais, tout au moins, pour que je me marie, il faut que j'en aie le désir...

— Ah parbleu ! es-tu décidé à ne pas te marier? Alors, dis-le ; voyons, parle...

En disant ces mots mon parrain avait pris un ton significatif, et semblait me présenter son héritage à prendre ou à laisser. C'est cette terrible alternative que je voulais éluder, sans trop savoir comment y parvenir. Heureusement je vins à songer à mes idées extravagantes de la veille ; et les prenant pour prétexte : — Et si, lui dis-je avec un demi-sourire, si mon cœur s'était déjà porté d'un autre côté ?...

— Prétexte ! dit-il. J'aime mieux que tu dises franchement : Je ne veux pas me marier. Alors je saurai à quoi m'en tenir.

— Et si vous vous trompiez, cher parrain, et que je fusse réellement amoureux, me conseilleriez-vous d'épouser votre demoiselle quand j'aurais donné mon cœur à une autre ?

— C'est selon. Qui aimes-tu ?

— J'aime une jeune personne charmante.

— Est-elle riche ?

— Il n'y a pas d'apparence.

— Son nom ?

— Je l'ignore,

— Voilà qui est fort ! Que diable est-ce que tout cela signifie?

— Cela signifie que, tout obscure et pauvre que soit cette jeune fille, elle m'est cependant assez chère pour que, si je songeais à me marier à présent, ce qui n'est point, je fusse plus porté pour elle que pour toute autre.

— Ah ! ah ! pauvre, obscure et belle ! C'est, je vois, une niaiserie dans les règles.

— Niaiserie ! Parbleu non, mon parrain, je vous l'assure !

— Ne plaisantons pas !

— Croyez que je n'en ai nulle envie.

— Hé ! laisse donc ! Placé comme tu l'es, riche, de bonne famille, aller songer à une créature sans nom et sans fortune !... On peut avoir avec de telles personnes une liaison, mais on ne les épouse pas.

Ce propos de mon parrain, qui me semblait outrager la jeune fille dont la timide pudeur m'avait surtout ému, me mit hors de

Digitized by Google

moi. En même temps qu'il réveillait dans mon cœur ces vifs sentiments qui l'avaient fait battre la veille, il y faisait naître le mépris pour un vieillard qui, ne trouvant d'estime et de louange que pour la richesse et pour le rang, semblait méconnaître les charmes sacrés de l'innocence, et comme m'inviter à les profaner sans remords. — Mon parrain, lui dis-je avec feu, vous outragez une jeune fille aimable et vertueuse... une enfant plus pure que vous ne pouvez le croire, plus digne de respect que celle que vous proposez à mon choix, et mille fois plutôt je l'épouserais que je n'irais la flétrir !...

— Eh bien, ne la flétris pas; mais épouse l'autre.

— Pourquoi, si je n'ai pas d'affection pour elle, si mes penchants me portent ailleurs? Vous alléguez mon rang, je m'y ennuie; ma richesse... elle devrait, ce me semble, servir à me rendre plus libre qu'un autre dans le choix d'une épouse. Quoi donc! si j'avais rencontré dans cette personne sans fortune et sans nom, dans cette fille dédaignée, dans cette créature enfin, la beauté, la vertu, et mille qualités aussi dignes de mon respect que de mon amour... qui m'empêcherait de suivre un penchant honnête?... qui pourrait blâmer que j'eusse le désir de partager ma richesse avec son dénûment, d'appuyer sa faiblesse sur ma force, de lui donner un nom si elle n'en a point, et de trouver dans ces nobles et généreux motifs un bonheur plus vrai, plus pur et plus mérité que celui que je puis attendre de l'accord de quelques convenances vaines et factices?... Ah! mon parrain, je voudrais en avoir la force : je voudrais n'être pas déjà énervé, corrompu par les maximes du monde où je vis, enchaîné par mille liens qui me gênent et m'entravent sans me donner le bonheur, et je saurais le trouver enfin auprès de cette modeste compagne, objet de vos dédains et de vos outrages!

— Tu prêches à merveille, mais comme un sot. Ces idées-là, on en est revenu. C'est bien dans les romans; dans la vie, c'est niaiserie. Si jamais tu faisais pareille sottise, souviens-toi que tu partageras ton bien, mais non pas le mien. Je ne l'ai pas gardé, augmenté, bonifié, pour le faire tomber aux mains d'une grisette, pour l'employer justement à faire déchoir une famille, et le dissiper à soutenir les gens de bas étage que tu nous auras donnés pour parents.

Digitized by Google

Ces paroles n'étaient pas propres à me ramener; je pris mon parti aussitôt : — Pour l'heure, mon parrain, je ne songe pas à me marier; mais j'aspire à le pouvoir faire librement, quand et comment il me conviendra, fût-ce avec cette jeune personne que vous méprisez sans la connaître. Il est trop juste, dans ce cas, que je me défasse de touté prétention à votre héritage. Reprenez-le, et rendez-moi le droit de disposer de moi. Que ce soit sans nous en vouloir mutuellement. Pour vous, croyez-m'en, je vous en conjure, vous ne m'en serez que plus cher quand je ne verrai plus en vous l'arbitre intéressé de ma destinée; quand je ne serai plus fatigué de ployer, par ménagement, à vos vues qui ne sont pas les miennes; en un mot, quand je ne serai plus que votre neveu qui vous aime, et non plus votre héritier qui vous craint et vous résiste.

Pendant que je parlais ainsi, le visage de mon parrain trahissait un dépit rempli de violence et d'amertume. Ses plans renversés, ses volontés méprisées, ses bienfaits dédaignés, tout contribuait à le jeter dans un état d'emportement et de trouble qui le faisait pâlir et rougir tour à tour : — Ah! ah! c'est là ce que tu voulais amener? dit-il enfin en éclatant; ma bonté te lassait! mon joug t'était à charge! Tu voulais, en bonne amitié, envoyer promener mes conseils, mes soins, mes bienfaits. Suffit. J'entends. Mais, monsieur, passez-vous de mon amitié comme de mon bien; ni l'un ni l'autre ne vous appartiennent plus, et ne m'embarrasseront pas. Je vous salue.

Il sortit, et, après l'avoir reconduit quelques pas, je revins dans ma chambre.

CHAPITRE IV.

Lecteur, dormez-vous? Que vous semble de ma conduite? Est-ce à mon parrain, est-ce à moi que vous donnez raison? Je vais vous le dire.

J'entends que je pourrais vous le dire, si vous m'appreniez votre condition, votre âge, si vous êtes femme ou homme, garçon ou demoiselle.

Digitized by Google

Il me suffirait pourtant de savoir que vous êtes jenne, pour que je m'imaginasse que vous êtes de mon parti ; non point que je le croie celui de la prudence, ni même de la sagesse, mais bien, je l'avoue, celui de l'imprudente honnêteté, celui de la générosité inconsidérée, celui que l'on ne prend pas quand les années ont apporté plus de calcul dans l'esprit et moins de séve dans le cœur. Jeune ami, ou amie, si je me trompe, laissez-moi mon erreur, elle m'est chère ; si j'ai deviné juste, que je ne vous ôte pas la vôtre ! Assez tôt vous deviendrez prudent, assez tôt vous apprendrez la sagesse ; assez tôt vos passions attiédies, cessant de prêter leur feu à vos sentiments honnêtes, laisseront le champ libre aux graves leçons de la raison, des intérêts et des préjugés.

Que si vous êtes vieux, assez malheureux pour n'être plus que sage, mais riche encore des débris d'un cœnr qui fut chaud et généreux, je suis sûr qu'en me taxant à regret d'imprudence vous me tendez néanmoins votre main défaillante ; votre sourire m'accueille ; en dépit de votre sagesse, votre air m'approuve, et votre estime me récompense. Bon vieillard, je vous connais, je sais que vous lirez ce récit... blâmez sans crainte, je lis dans vos traits vénérables plus de regrets que de reproches, plus d'appui que de blâme.

Mais, si aux glaces de l'âge vous avez laissé s'unir l'égoïsme de caractère ou de condition, celui de l'avarice ou des préjugés ; si de tout temps vous sûtes calculer le présent pour l'avenir ; si vous sûtes toujours préférer la sûreté du bien-être aux hasards de l'imprudence généreuse ; si jamais la chaleur des passions ne sut rompre l'enveloppe de votre vanité... homme sage ! alors vous êtes pour mon parrain, alors vous blâmerez celui qui renonce à un héritage ; vous le blâmerez plus encore, si, épris des charmes d'une enfant qui n'est que belle et pure, il méconnaît son propre rang et aspire à déchoir.

Pour moi, je ne sentis d'abord que le plaisir d'avoir secoué le joug, et je rentrai dans ma chambre le cœur content et plein de vie. Je l'avoue, en songeant aux sentiments qui m'avaient inspiré mes réponses, quelque orgueil se mêlait à ce contentement ; et, bien que je n'eusse encore formé aucun projet sur la jeune fille dont j'avais pris la défense, je m'applaudissais d'avoir eu le courage de parler et d'agir avec autant de chaleur que je l'eusse pu

Digitized by Google

faire par ce motif intéressé. Mais d'autres sentiments encore m'agitaient : j'avais rompu ma chaîne, mon sort m'appartenait en propre, j'étais libre, et la liberté ne se recouvre pas sans ivresse. Ma petite fortune, que j'avais toujours envisagée comme la source d'un bien-être provisoire, prit tout à coup de la valeur à mes yeux ; elle devint un bien réel et présent, et dès ce moment me fut précieuse et chère. Je pouvais du moins en disposer à ma fantaisie, la partager avec qui bon me semblerait ; j'avais de l'intérêt à croître, et, au lieu de cette torpeur dans laquelle j'avais été élevé, quelques lueurs d'ambition me faisaient considérer sans répugnance l'activité des projets et la nécessité du travail. Par un effet machinal que provoquait en moi l'instinct de la propriété réveillé par ces idées, je rangeais les pincettes à leur place, je mettais en ordre ma boîte à rasoirs ; et, jetant un regard ami autour de ma chambre, je trouvais à chaque objet, à chaque meuble, un prix tout nouveau. Bientôt, l'amour du chez soi me faisant sentir ses premières atteintes, je voyais d'un autre œil mon domestique Jacques, je pensais à le former, à me l'attacher : et, considérant pour la première fois sous leur vrai jour toutes les ressources de ma condition, je songeais à créer au plus tôt autour de moi ce bonheur que j'avais toujours entrevu comme lointain et dépendant de la mort d'un oncle. Au milieu de ces idées nouvelles, le désir des affections domestiques ramenait de temps en temps ma pensée vers une compagne qui animerait la solitude de ma demeure, et alors je retrouvais devant mes yeux l'image de ma jeune amie de la veille. Enfin, comme les plus heureux effets ont souvent de risibles causes, ce qui m'enchantait le plus dans ma situation nouvelle, c'était de ne point aller ce soir au thé de madame de Luze.

Je passais de là à des réflexions très-philosophiques, selon l'habitude que nous avons de formuler en maximes générales toutes les leçons de notre expérience privée. Ah! qui que vous soyez, qui faites dépendre votre sort d'un héritage, je vous plains ! Si votre homme ne meurt au plus vite, vous risquez de perdre vos plus belles années dans une ingrate et ennuyeuse attente ; et si impatient de jouir, vous désirez sa mort, au moment même où vous lui prodiguez vos caresses, vous êtes un monstre. Et puis, qu'est-ce ? refouler derrière votre masque tous vos sentiments

Digitized by Google

naturels, faire le sacrifice de vos penchants, de vos opinions, souvent de votre droiture... Non, non, point d'héritage ! plutôt travailler, plutôt souffrir, mais vivre libre, indépendant, maître de sa personne et de son cœur ; le donner à celle qu'il aime, plutôt qu'à celle qu'on lui impose,... à une fille pure, simple, retirée, qui vous rendra en tendresse et en dévouement le sacrifice que vous lui faites d'une position flatteuse, tout aussi bien qu'à une demoiselle qui, vous devant peu, exigera beaucoup, qui cherche un rang plutôt qu'un époux, des convenances plutôt que des affections, et dont vous aurez sans cesse à disputer le cœur aux vanités, aux dissipations et aux dangers du grand monde... Aimable amie, ajoutais-je, transporté par l'exaltation de mes pensées, modeste fille, toi que j'ai vue si douce et si craintive, si belle de pureté et de grâce ; toi que j'ai tenue dans mes bras avec des transports si vifs, mais si respectueux et si tendres, pourquoi redouterais-je de chercher auprès de toi ce bonheur dont seule tu m'as fait goûter les prémices et deviner les attraits ?

C'est ainsi que, provoqué par l'outrage, l'amour renaissait dans mon cœur, s'y confondant avec la pure flamme du désintéressement, avec l'énergie des sentiments vrais et honnêtes. A ce vif essor succédait peu à peu quelque curiosité à l'égard de la personne qui en était l'objet, comme pour m'assurer qu'au besoin ses manières et son éducation ne se trouveraient pas trop en désaccord avec le vœu que je pourrais former d'obtenir sa main. C'est alors que diverses choses, que je n'avais point remarquées d'abord, se présentèrent à ma mémoire, et que je m'occupai d'en tirer des inductions. Je revenais souvent à la blancheur de ses mains, dont aucun travail manuel ne paraissait avoir altéré la délicatesse ; je me rappelais avec plaisir que la fatigue de la chaîne, trop forte pour ses débiles bras, l'avait faut succomber sous le poids du malaise, comme si accoutumée à une vie douce et tranquille, elle n'eût pu soutenir la rudesse d'un travail pénible et grossier. Bien que inhabile à juger des détails d'un habillement de femme, le sien m'avait pourtant paru d'une élégance simple et gracieuse et j'attachais un prix inestimable au souvenir qui me restait de ses jolis pieds, chaussés, avec quelque recherche, de petits brodequins d'étoffe grise, lacés sur le côté. Entrant ensuite dans sa demeure, j'en parcourais de nouveau tous les

Digitized by Google

recoins, m'arrêtant à quelques meubles de prix, qui m'avaient paru être les débris d'une aisance passée et comme les indices d'une certaine élégance de mœurs. J'avais vu sur un fauteuil une mante en étoffe de soie noire, bordée d'une pelisse de même couleur; et ce vêtement, que j'avais jugé appartenir à la mère, me donnait de son air et de sa mise une idée de noblesse et de simplicité vénérable. Mais surtout je me souvenais qu'en cherchant du vinaigre mes yeux étaient tombés sur une table où, parmi des feuilles de papier éparses, j'avais remarqué quelques volumes proprement reliés, et dont le seul qui se trouvât ouvert dans ce moment était le poëme anglais de Thompson sur les Saisons. Réunissant tous ces indices, et les rapprochant du son de voix, de l'accent, des manières, et surtout de la craintive réserve de ma jeune protégée, j'arrivais par degrés à compléter d'une façon charmante l'image imparfaite qui m'en était restée; et, satisfaisant ainsi aux exigences que l'éducation des goûts et des habitudes aristocratiques m'avait rendues comme naturelles, je me surprenais à l'aimer cent fois davantage. L'impatience de la revoir devenait alors pressante; et je regardais avec anxiété l'aiguille de ma pendule, incertain si, malgré l'heure déjà avancée, je n'y porterais point sur-le-champ mes pas. Bientôt je me levai subitement et je sortis.

CHAPITRE V.

Dès que je me trouvai dans la rue, le calme du soir, l'heure, l'obscurité, le silence, achevèrent de rendre à mes sentiments tous les prestiges et la vivacité qu'ils avaient eus la veille. Je pris par les mêmes rues, afin de mieux repasser par les mêmes impressions, et je me trouvai bientôt dans le voisinage de la demeure où tendaient mes pas. Mais, à mesure que j'approchais, une émotion qui m'était peu ordinaire, ralentissait ma marche, et, quand je fus entré dans l'allée, je m'arrêtai, incertain de nouveau si je voulais monter, ou renoncer pour le moment à mon projet.

Ce qui aurait dû m'y faire renoncer fut ce qui me porta à le poursuivre. M'étant avancé jusque dans la cour, je ne vis point

Digitized by Google

de lumière au troisième étage; j'aurais dû en conclure que je ne trouverais personne; mais c'est justement cette chance qui, m'ôtant en partie mon embarras, m'encourageait à monter. J'y étais aussi engagé par un mouvement de curiosité, car cette obscurité avait contrarié mon attente. Il n'était que huit heures, et je ne pouvais supposer que les personnes que j'allais voir fussent déjà couchées.

Je m'engageai donc dans l'escalier, avec un battement de cœur qui redoublait à chaque fois que je heurtais quelque chose dans l'obscurité, ou lorsque, m'arrêtant, je retrouvais le silence. A la fin je parvins devant le seuil; mais je n'osai frapper tout doucement à la porte qu'après m'être convaincu, par un long moment d'attente et d'examen, qu'il n'y avait probablement personne qui pût me répondre. A peine avais-je frappé, que, ma conviction me quittant tout à coup, je retins mon haleine, prêt à m'enfuir si j'entendais le moindre bruit; mais rien ne se fit entendre. Alors je frappai moins doucement, ensuite plus fort; et, après avoir acquis ainsi la certitude que l'appartement était inhabité dans ce moment, je me hasardai à sonner... Aussitôt une porte s'ouvrit à l'étage au-dessous, et une lumière éclaira d'une faible lueur la place où j'étais.

La personne ne bougeait ni ne parlait, et la lueur restait la même. Que devais-je faire? Fuir dans les étages supérieurs? C'était me faire poursuivre, et attirer sur moi la honte et le soupçon. Rester en place? Déjà une sueur froide m'en ôtait le pouvoir, et chaque seconde qui s'écoulait dans cette situation me paraissait un siècle d'angoisses. Descendre hardiment! Je n'en avais pas le courage. Je me décidai à sonner encore. « C'est lui! » s'écria une voix, et aussitôt j'eus devant les yeux la voisine qui m'avait insulté la veille.

Le visage de cette femme respirait la fureur : — Indigne, me dit-elle, et vous osez revenir!!... Quelle impudence!... Votre manteau, n'est-ce pas?... Il est chez monsieur le pasteur du quartier. Allez l'y chercher. Il sait tout, et vous trouverez là à qui parler.

J'écoutais ces paroles violentes et entrecoupées avec plus d'étonnement que de colère : — Madame, lui dis-je, j'ignore qui vous êtes; ce que je comprends mieux, c'est l'imprudence avec

Digitized by Google

laquelle vous compromettez cette honnête enfant, en me calomniant moi-même.

— Monstre ! interrompit-elle, je ne t'ai pas vu !... je n'ai pas vu ses pleurs !... ce n'est pas moi qui ai recueilli votre manteau, resté auprès du lit ! !...

— Je ne vous entends pas, interrompis-je à mon tour : au surplus, je ne viens ni pour vous écouter, ni pour recouvrer mon manteau. Si vous pouvez me dire à quelle heure je pourrai rencontrer cette jeune fille et madame sa mère, c'est la seule chose que je demande de vous.

— Ici, vous ne les verrez plus; et là où elles sont, ne vous avisez pas de les y chercher... Allez, malheureux, quittez cette maison, et que jamais on n'y entende plus parler de vous ! c'est la seule chose que je sois chargée de vous dire. En achevant ces mots, elle descendit en me précédant, et s'arrêta quelques instants sur son seuil, comme pour s'assurer que je m'en allais. Par une ouverture qui donnait dans la cour, j'aperçus dans ce moment plusieurs têtes qui étaient aux fenêtres, attentives à ce qui se passait. Comme ma surprise et surtout mon silence me donnaient presque un air honteux et coupable aux yeux de tout ce monde : — Madame, dis-je à la mégère qui venait de causer ce scandale, je tiens, à cause des personnes qui nous écoutent, à ne pas taire mon nom; je m'appelle Édouard de Vaux. Il se peut que cette jeune personne et sa mère apprennent à me mieux connaître, et j'y ferai mes efforts ; car je les respecte trop pour que je pusse supporter leur mépris : quant à vous, comptez sur le mien, dans tous les cas ; car, sans fondement quelconque, et mue par la bassesse de vos propres sentiments, vous avez fait à cette jeune fille un tort peut-être irréparable. — Après ces mots, je descendis. Un profond silence me permettait d'entendre les chuchotements des voisins que cette scène avait attirés vers leurs fenêtres. Bientôt je me trouvai dans la rue.

J'étais fort désappointé, bien moins cependant par l'injuste sortie de cette femme que parce que je n'avais point revu la jeune fille, et que de plus j'ignorais dès lors le lieu de sa retraite. Ne sachant auprès de qui m'en informer, et l'heure avancée m'ôtant tout espoir de pouvoir m'y présenter ce jour-là, je pris, fort à regret, le parti de rentrer chez moi.

Digitized by Google

Néanmoins cet incident, loin de refroidir mes sentiments, leur avait au contraire prêté une force plus intime, et la fuite imprévue de ces deux dames m'avait frappé par quelque chose de mystérieux et de romanesque qui, tout en m'affligeant, ne déplaisait pas à mon tour d'esprit. Ému des alarmes de la mère, j'étais vivement impatient de les calmer; et la fille, un instant fanée par le souffle impur de la calomnie, ne m'en paraissait que plus touchante. Comme c'était à mon occasion, je me sentais engagé à la protéger encore; et ce rôle, auquel ma conduite à son égard donnait quelque noblesse, flattait mon amour-propre et secondait le penchant qui m'entraînait vers elle.

En rentrant chez moi, j'appris de Jacques qu'une personne m'attendait dans le salon depuis quelques instants. J'y entrai précipitamment; et un monsieur inconnu, qu'à son costume je jugeai aussitôt pouvoir être le pasteur qui avait mon manteau, se leva de devant le feu pour me saluer. — Vous ignorez, monsieur, ce qui m'amène, me dit-il avec assez d'émotion, et je suis moi-même embarrassé de vous le dire. — Est-ce vous, interrompis-je, qui êtes le dépositaire de mon manteau? — Oui, monsieur. — En ce cas, monsieur, je sais ce qui vous amène, et je suis prêt à vous écouter.

Nous nous assîmes. — Monsieur, reprit-il, je dois vous dire que je ne vous connais point, et que, sans votre manteau qui porte votre nom sur l'agrafe, je n'aurais pas même eu le moyen de venir vous importuner. Du reste, mon titre à me présenter chez vous ne repose que sur les devoirs qui me sont imposés envers mes paroissiens, et je ne le ferai valoir qu'autant que vous le reconnaîtrez vous-même. — Je le reconnais, lui dis-je.

— Je vous parlerai donc avec franchise, monsieur, continua-t-il. J'arrive ici, prévenu contre vous par des apparences, par les propos d'une voisine, et plus encore par la douleur d'une mère respectable, qui voit, pour la première fois le scandale et la médisance effleurer la couronne sans tache qui faisait la plus bel ornement et la seule richesse de son enfant. Mais je n'ignore point que le scandale et la médisance n'épargnent pas les intentions les plus pures et les procédés les plus honnêtes, et je suis encore prêt à croire les vôtres tels. Seulement, monsieur, il m'importait, dans une chose qui intéresse le bonheur de deux personnes que

Digitized by Google

leur isolement recommande le plus spécialement à ma protection, de venir à vous, de vous parler, d'apprendre, si je le puis, quel danger elles ont couru ou peuvent courir encore, afin d'être mieux à même de les guider selon le bon sens et la vérité. Je vous l'avouerai encore, quelque coupable ou quelque imprudent que vous puissiez avoir été, je n'ai pas désespéré que les discours d'un vieillard désintéressé pussent vous détourner de faire le mal, ou tout au moins vous inspirer des sentiments de respect ou de piété favorables à mes deux paroissiennes.

— Monsieur, répondis-je aussitôt, je ne blâme ni vos motifs ni vos préventions; mais il me semble qu'un témoignage était encore préférable au mien, c'est celui de la jeune fille. Si cette enfant m'accuse d'avoir manqué d'égards, si ses paroles déclarent autre chose que des soins respectueux que je lui ai rendus, si elles trahissent de ma part la moindre atteinte à sa pureté... qu'est-il besoin de venir à moi? Ne croirez-vous pas plutôt au témoignage de cette modeste enfant qu'à celui d'un homme que déjà les apparences accusent? Aussi, monsieur, tout en respectant vos intentions, je ne m'explique ni votre démarche, ni le scandale qui la provoque. Encore une fois, j'en appelle à la jeune fille elle-même ; et, si elle me condamne, j'accepte avec cet arrêt son mépris et le vôtre.

— Vos paroles, reprit le pasteur, respirent la franchise et l'honnêteté, et, de plus, le témoignage que vous invoquez ne vous est point défavorable. Seulement il est incomplet ; il est celui de l'inexpérience et de la candeur que l'on craint d'altérer par des questions indiscrètes. Cette jeune fille, ignorante de ce qu'on lui veut, troublée par ce qu'elle entend, ne sait que verser des larmes en attestant de vos soins honnêtes. Pour ma part, j'en croirais avant tout le tact de son innocence. Mais vous convenez peut-être que vous auriez pu, même à son insu, manquer à la stricte honnêteté ; et quand un témoin oculaire vous dénonce et vient porter la terreur dans l'âme d'une mère que des apparences fâcheuses indisposent, vous ne devez pas trouver étrange ni dénuée de motifs la démarche que je fais en recourant à votre sincérité. Elle est pénible, je vous l'assure, cette démarche : suspecter la loyauté, la délicatesse, les intentions; opposer le doute aux dénégations d'une bouche honorable, c'est, sinon la plus

Digitized by Google

cruelle, du moins la plus pénible tâche que puisse nous imposer notre ministère.

— C'est vrai, monsieur, lui dis-je sèchement. Toutefois, puisque vous balancez entre mon témoignage et celui de cette femme, je ne veux ni m'offenser ni me taire. Voici ce qui s'est passé. Mais, après que je vous aurai fait ce récit, je vous en préviens, monsieur, je ne supporterai de votre part ni doute ni incertitude.

Alors je lui racontai tous les événements de la veille, tels qu'ils sont connus de vous, lecteur. Je ne lui cachai ni mon empressement ni ma tendresse; car, si ces choses sont, pour une âme dégradée, des indices suspects, il en est autrement des caractères nobles, pour qui elles sont le plus sûr garant de la pureté du cœur et des procédés. Il m'écouta avec intérêt; je crus voir plus d'une fois se peindre sur ses traits des signes de sympathie et d'approbation, je vis son regard m'absoudre et sa main prête à saisir la mienne... Aussi, lorsque, après avoir fini mon récit, je le vis rester immobile et silencieux, j'en éprouvai une vive indignation, et j'étais près d'éclater en paroles insultantes, lorsqu'il reprit:

— Ne vous fâchez point. J'ai écouté votre récit; entre vous et cette femme je n'hésite pas. Pardonnez pourtant si, faisant violence à mes propres convictions, je vous refuse encore les paroles d'estime et de réparation que je désire vous devoir. Mais un autre témoignage plus fort, plus respectable, une personne intéressée à vous justifier, en cherchant tout à l'heure à vous disculper auprès de moi, a plus fait pour ébranler cette conviction que n'eût pu le faire toute voix accusatrice...

J'écoutais ces paroles avec une attente confuse, et le cœur agité des plus violents mouvements de colère, de mépris et de fierté.

—Je ne veux rien feindre, continua-t-il. Mademoiselle S*, la cousine de madame de Luze, est ma parente. Il y a peu de jours que, consulté par sa famille, j'ai donné mon assentiment à son union avec un homme que, dans mon opinion, ses mœurs, son caractère, recommandaient mieux encore que son rang et sa fortune... à son union avec vous, monsieur. C'est votre parrain que vous aviez chargé de vos démarches; c'est lui aussi qui, tout à l'heure, alarmé des conséquences que pourraient avoir les bruits que vous venez de démentir, et sachant qu'ils étaient parvenus à

Digitized by Google

ma connaissance en même temps que ce manteau accusateur, est venu se faire auprès de moi votre défenseur. Il avait vos aveux, il implorait mon indulgence, il me priait d'étouffer un scandale qui pouvait vous nuire, il me suppliait d'employer mon influence à vous détourner d'une honteuse liaison... Maintenant, mettez-vous à ma place; jugez vous-même combien la vérité est difficile à atteindre, même pour celui qui la cherche avec le plus de désir, et ne vous offensez plus de ce que vous ne rencontrez pas, dès l'abord, cette réparation pleine et facile que votre innocence peut vous faire envisager comme un droit évident et sacré.

En proie à mille sentiments contraires et impétueux ; indigné contre mon parrain, dont l'âme trop peu élevée avait interprété mes paroles honnêtes comme les feintes honteuses du libertinage ; possédé d'estime et de respect pour l'homme qui me parlait, et pressé de répondre à tout à la fois, je restai quelques instants en silence, dominé par une agitation qui peu à peu se calmait, à mesure que j'écartais de ma pensée toutes les réponses qui n'auraient pas paru péremptoires, ni satisfait aux exigences de ma fierté et de mon innocence, toutes deux outragées. A la fin, trouvant un langage : — Monsieur, lui dis-je avec autant de calme que pouvaient m'en laisser les émotions que je comprimais, vous ne m'offensez point. Quand un parent me flétrit à plaisir, pourquoi attendrais-je de vous une opinion honorable qu'il n'a pas lui-même? Mais j'ai de quoi détruire vos soupçons et rassurer vos scrupules... oui, monsieur, j'aime cette jeune fille... mais ce que vous ignorez, ce que mon parrain n'a eu garde de vous apprendre, c'est qu'à cause d'elle je l'ai mécontenté; à cause d'elle j'ai secoué son joug, j'ai refusé son héritage, et quelque chose de plus flatteur encore, monsieur, la main de votre parente, de votre famille... En agissaut ainsi, je n'avais point encore arrêté mes vues sur votre jeune protégée ; mais, aujourd'hui qu'elle est compromise, aujourd'hui que les propos envenimés des uns, les discours officieux des autres, sont parvenus à la flétrir, je demande sa main, je la désire, je la veux!... et c'était, avant votre venue, le seul projet de mon cœur. Vous aurai-je pour appui dans le désir que je forme? continuai-je d'un ton moins emporté ; voudrez-vous être le porteur de ma demande? c'est ce que j'ose espérer

Digitized by Google

de vous, monsieur, si, convaincu de ma droiture, vous me rendez enfin justice.....

Alors il me tendit la main, non sans quelque attendrissement. Depuis longtemps, dit-il, je vous rends justice, mon jeune ami; mon estime est à vous, entière, sincère, et mon cœur s'émeut à ces vertueux transports qui, peut-être, vous emportent trop loin... Je n'ai point mission de plaider pour ma parente, et plutôt encore plaiderais-je en mon nom qu'au sien, tant vous répondez à l'opinion honorable que j'avais conçue de votre caractère ; mais c'est le sort de votre vie que vous décidez ainsi en un instant... Vous rejetez mille avantages... vous répudiez une personne aimable et digne de vous... vous vous aliénez un parent... vous perdez une fortune qu'il vous destinait... et que trouverez-vous en revanche ? La vertu, sans doute, les grâces du corps et celles de l'esprit; mais une personne obscure et sans fortune, une enfant délaissée du monde que vous voyez, et que les préjugés vous défendront d'y produire... Au surplus, continua-t-il, à Dieu ne plaise que je veuille nuire à celles qui me sont confiées, et que je détourne d'elles un bonheur que peut-être la Providence tenait en réserve à leur infortune et à leurs vertus ! Voyez vous-même, mon bon ami, j'ai voulu vous éclairer et non corrompre votre honnête énergie; j'ai voulu non pas éteindre ces transports, mais y adjoindre la réflexion, qui seule peut les rendre sages. Que si vous persistez dans ces généreux projets, ne craignez point que je laisse à d'autres le doux soin d'en porter l'annonce, d'en être l'appui fidèle, de vous vouer dès aujourd'hui une affectueuse estime, et d'adresser à Dieu les plus ferventes prières pour une union formée sous d'aussi touchants auspices.

A ces mots, je me jetai dans ses bras, et, l'ayant embrassé, j'achevai de lui ouvrir mon cœur. Il put voir que mes réflexions avaient précédé les siennes, et que ma résolution, pour s'être formée fortuitement, n'en était pas moins fondée sur des convenances vraies, et sur le désir de trouver, dans des attachements et des devoirs, un bonheur que m'avait jusque-là refusé une situation trop heureuse et facile. Bientôt, chassant tous ses scrupules, il finit par s'associer à mes projets avec tout l'entraînement d'un cœur chaud et généreux; et, comme il arrive lorsqu'une véritable sympathie a fait disparaître les distances d'âge, de con-

Digitized by Google

dition ou de rang, cet homme vénérable, à qui je parlais pour la première fois de ma vie, m'inspirait le respect d'un père et toute la confiance d'un ancien ami. C'est alors que je commençai à le questionner sur ces deux dames, qui, déjà si liées à mon existence, ne m'étaient pas même connues de nom.

Il m'apprit que la jeune fille se nommait Adèle Sénars ; et, je l'avoue, ce nom m'enchanta. Je suis très-sujet à trouver aux noms propres un air commun ou distingué; et, par un travers d'esprit dont je n'étais pas corrigé, j'aurais préféré mille fois un nom qui ne me déplût pas à des avantages réels de fortune ou de rang. Mais l'aimable nom d'Adèle, outre le charme que j'y attachais déjà, en prit un que les années n'ont pu détruire, parce que, gravé dès lors au plus doux endroit de mon cœur, il rallie à lui les dernières impressions de ma jeunesse, et tout ce que j'ai pu goûter depuis de vrai bonheur.

Mais tout, d'ailleurs, dans ce que m'apprit le pasteur, sans choquer aucun des préjugés qui me sont propres, redoublait mon ivresse et mon contentement. Le père de cette jeune fille était Suisse, ainsi que moi. Entré jeune au service de la marine anglaise, il était parvenu à un grade peu élevé, mais honorable; et, pendant son séjour en Angleterre, il y avait épousé la mère de mon Adèle. Ceci, en m'expliquant pourquoi j'avais vu sur la table le poëme des Saisons, me semblait prêter à l'air de cette jeune fille cet attrait qu'ont d'ordinaire pour nous les femmes étrangères, et j'aimais à attribuer à son origine anglaise son teint éblouissant, la mélancolique douceur de ses grands yeux bleus, et l'aimable innocence de son front. Depuis quelques années, sa mère l'avait amenée en Suisse pour lui donner à moins de frais une éducation qu'elle envisageait comme sa ressource future ; et, depuis la mort du père, arrivée deux ans auparavant, ces deux dames, réduites à vivre de la modique pension que la loi anglaise assure à la veuve d'un officier mort au service, étaient venues habiter la demeure où le hasard m'avait conduit à leur rencontre. De là, ces meubles élégants que j'avais remarqués, avec d'autres indices d'une condition jadis plus aisée.

Toutes ces choses me ravissaient. Mais pensez-vous, lui disais-je, que ces dames, ainsi prévenues contre moi, voudront accueillir ma demande?... Pensez-vous que je saurai me faire

Digitized by Google

aimer de cette jeune fille, pour qui les avantages de fortune que je puis lui offrir ne sont rien sans doute, et dont le cœur, rendu timide et craintif par la pudeur même, n'osera se livrer aux atteintes de l'amour?... Je sens que je n'ai de ressource et d'espoir qu'en vous, leur digne protecteur, celui qui peut seul, par le respect qu'il inspire, détruire les préventions de ces deux dames, et leur faire agréer des vœux dont peut-être elles se défient.

— C'est à quoi, me dit-il, je m'emploierai, mon jeune ami. Du reste, redoutez peu leurs préventions, et davantage leur fierté. Aux premières clameurs de cette voisine emportée, mon soin le plus pressé a été de soustraire mes deux amies à son influence, tout en les dérobant à vos atteintes, si réellement je trouvais, après vous avoir vu, les propos de cette femme fondés. De cette manière, leurs préventions n'ont pu s'accroître, et mon témoignage, dont elles attendent tout, suffira à les rassurer pleinement. Mais elles ont l'orgueil de l'honnêteté pauvre : votre fortune, votre rang supérieur au leur, peuvent effaroucher leur fierté; et les idées de la mère, que j'ai moi-même encouragées, ont toujours été de chercher le bonheur de sa fille dans une condition obscure, la seule dont leur position leur laissât la chance, mais dont une éducation trop cultivée leur fermait peut-être le chemin. Car vous ne sauriez croire, ajouta-t-il pendant que mon cœur dévorait ses paroles, combien d'intelligence, de goût, de vraie parure de l'esprit, embellit les hôtes du réduit si simple que vous avez vu. Cette jeune fille, si timide et si inexpérimentée d'ailleurs, possède et cultive une foule de connaissances; elle s'est adonnée à la musique, au dessin, et à toutes ces choses elle apporte l'avantage d'une aptitude naturelle, et je ne sais quelle grâce remplie de sentiment. Sa mère unit à des qualités pareilles ce qu'y ajoutent l'expérience, les voyages, une vie bien employée, mais surtout cette aménité douce qui provient d'une sensibilité exercée aux épreuves comme aux joies du cœur. Aussi trouvé-je toujours un plaisir nouveau à les visiter. C'est l'endroit aimable de ma paroisse : je m'y oublie souvent, et je n'en sors jamais que je n'admire combien de grâces et d'agréments l'honnêteté, le travail, la culture, peuvent rassembler autour de ce petit foyer si voisin de la gêne et de la misère.

Cet entretien dura fort tard. Je le prolongeais par mille ques-

Digitized by Google

tions, ne pouvant me lasser d'entendre mon respectable ami me raconter ce qu'il savait des personnes qui m'inspiraient un intérêt si vif. Nous convînmes que dès le lendemain matin il se rendrait auprès d'elles ; que, selon la disposition où il les trouverait, il ferait les premières ouvertures, et que peut-être, pour répondre à mon impatience, il me rapporterait une réponse avant midi. Après cela, il se leva pour se retirer; mais je voulus l'accompagner jusqu'à sa demeure, où je pris congé de lui, le cœur rempli d'affection, de joie et d'espérance.

CHAPITRE VI.

Je rentrai chez moi bien heureux et bien changé. Il me semblait que dès ce jour seulement je commençasse à vivre, et je pense encore aujourd'hui que c'était vrai ; car, si dès lors quelques traverses ont agité ma vie, je ne suis jamais retombé dans cet état de torpeur, fruit ordinaire d'une existence assurée et d'un avenir tout tracé, où le cœur est vide, où les facultés sont inactives, où l'esprit va se rapetissant et finit par se concentrer sur les petits intérêts des salons, sur les frivoles préoccupations de la vanité. J'appartiens à une classe où cette situation est commune, de nos jours surtout; et, en voyant quel est le partage de ceux qui y demeurent, je sens que si j'avais encore à choisir ma vie, à défaut de celle où j'ai trouvé le bonheur, je préférerais la gêne laborieuse, d'où naissent de l'activité et des efforts, à cette oisive opulence où j'ai végété durant la moitié de mes plus belles années.

Je m'étais, comme le soir précédent, établi à songer au milieu d'une agitation remplie d'un intérêt vif et puissant, comme il arrive en ces instants solennels de la vie où l'on dit adieu au passé pour se porter tout entier vers une destinée nouvelle. Tantôt assis et les regards fixés sur le feu, j'encourageais mes espérances de tout ce que je pouvais me rappeler d'affectueux dans les paroles ou dans l'expression de la jeune fille, et surtout de tout le poids qu'auraient auprès de ces dames les recommandations de mon ami ; ou bien, regardant ces espérances comme accomplies, je me

Digitized by Google

levais avec transport, je me promenais par ma chambre, et, anticipant sur les jours, sur les semaines, sur les années, je me peignais une félicité riante, à laquelle je faisais concourir mille charmants projets. Au milieu de ces songes, mes yeux vinrent à tomber sur un billet à mon adresse, que, dans ma préoccupation, je n'avais pas remarqué, bien qu'il fût déposé en face de moi, sur la cheminée.

A l'adresse, je reconnus aussitôt l'écriture de mon parrain, et je sonnai :—Quand est venue cette lettre? dis-je à Jacques.—Pendant que monsieur vient de sortir; mêmement qu'il y a une réponse, qu'ils ont dit. — C'est bon. J'ouvris la lettre avec un médiocre empressement; la voici :

« Mon cher Édouard,

« Je veux bien tout oublier. En te quittant, j'ai su ta fredaine, et que ton manteau y est resté. J'ai aussitôt agi auprès de qui de droit, et étouffé le bruit qui commençait à se répandre vigoureusement. Le plus pressé était d'amadouer monsieur le pasteur Latour, parent de ta future, et j'y suis parvenu. Rien n'est gâté.

« Une fois que tu as avili cette fille, je pense que tout est dit de ce côté. Tu leur dois quelque dédommagement, et je m'en charge. Mais plus d'incertitude ni de délais. Nous terminons demain, et à ce prix (tu n'es pas bien à plaindre) tu retrouves l'héritage et l'amitié de ton affectionné parrain. »

La lecture de cette lettre me livra au plus violent emportement, et j'éclatai en insultes contre mon parrain, qui se dévoilait à moi comme un être sans cœur et sans moralité, dont la cynique parole profanait tout ce que je regardais comme pur et sacré. Je pris aussitôt la plume, et j'écrivis une réponse dont l'impétuosité méprisante était trop excessive pour ne pas me surprendre moi-même quelques moments plus tard. Aussi je la déchirai pour en refaire une autre, puis une troisième, jusqu'à ce que, déjà plus calme, et venant à réfléchir que mon sort, qui devait peut-être se décider le lendemain, serait une éclatante réponse à son outrageante lettre, je finis par dédaigner de lui écrire, et je retournai, pour toute vengeance, à mes douces rêveries.

Il était près de trois heures du matin lorsque je me mis au lit. J'espérais tromper par quelques heures de sommeil l'impatience

Digitized by Google

avec laquelle j'attendais le lendemain ; mais à peine fermai-je les yeux pendant quelques instants, et, aux premiers rayons de lumière qui pénétrèrent dans mon appartement, je me levai pour m'habiller et pour attendre avec une impatience toujours plus vive. Les yeux fixés sur la pendule, je calculais l'heure à laquelle M. Latour devait se lever, se disposer à partir, être en route, et enfin se présenter à ces dames. Arrivé à ce moment, je composais son propre discours de mille manières, selon la situation, le lieu, les dispositions où il rencontrerait ses deux amies ; puis, aidé de toute l'illusion du désir et de l'amour, je prêtais à l'expression de ma bien-aimée et aux paroles de sa mère un langage qui comblait mes vœux. A la fin, l'attente me devint insupportable, et je me décidai à sortir sur l'heure, pour aller à la rencontre de la réponse que devait m'apporter M. Latour.

C'était dans sa propre campagne, à une lieue de la ville, que ce bon pasteur avait recueilli ces dames le jour précédent. J'en pris le chemin par une matinée de décembre, dont les impressions ne sortiront jamais de mon souvenir. Le temps était doux, les chemins affreux. Un soleil pâle éclairait d'une lumière argentine les champs sans verdure et les arbres sans feuillage, et la neige des montagnes brillait faiblement derrière une brume légère. Mais mon cœur réchauffait de ses propres feux cette nature glacée, et, comme attendri par l'espoir d'une félicité prochaine, il se peignait le bonheur et l'amour versant leurs dons jusque sur les moindres chaumières éparses dans les prés qui bordaient la route. Je me souviens que, m'étant assis pour attendre M. Latour, mes yeux s'arrêtèrent sur l'une de ces cabanes, presque ensevelie sous l'épais branchage des ormeaux, et d'où s'échappait une tranquille fumée. Je m'avisai de fixer mon sort sous cet humble chaume, j'y appelai mon amante, j'y arrangeai ma vie ; et, animant insensiblement ces ombrages dépouillés du charme vivant de mes rêves, mon impatience, quelques instants trompée, laissait errer mes pensées autour de ce rustique asile. Quelquefois l'avenir donne aux songes du cœur comme l'air d'un pressentiment. Peu d'années après, c'est dans une retraite voisine de ce lieu que j'ai vu les miens se réaliser.

Pendant que j'étais assis, un char qui parut à l'extrémité de la route me fit lever comme en sursaut, et courir à sa rencontre.

Digitized by Google

Je reconnus de loin qu'il était vide, et j'allais passer outre, quand l'homme qui le conduisait, après avoir ralenti le pas de son cheval, finit par arrêter, et me demanda si je n'étais point la personne que M. le pasteur Latour envoyait chercher... En un clin d'œil je fus dans le char, qui rebroussa rapidement. Aussitôt le trouble et l'émotion, succédant à l'impatience, m'ôtèrent toute présence d'esprit, en sorte que j'aurais donné tout au monde pour que le char m'emportât avec moins de vitesse.

Bientôt j'aperçus la maison, située au penchant d'un coteau. On y arrivait par une côte rapide, ombragée de vieux noyers. Le cœur me battait avec force, et mes yeux cherchaient avec anxiété à reconnaître quelque mouvement alentour. Mais un silence tranquille planait sur cette retraite, et deux volets ouverts au rez-de-chaussée indiquaient seuls qu'elle fût habitée. Cependant la côte tirait à sa fin ; déjà les haies, plus rapprochées, m'ôtaient la vue des bâtiments; j'apercevais un portail, et les aboiements d'un chien se confondirent tout à coup avec le retentissement des roues, qui atteignaient le pavé de la cour. Le char s'arrêta, et tout rentra dans la silence.

Je venais de descendre lorsque parut M. Latour. Une dame d'environ cinquante ans s'appuyait sur son bras. Elle était mise avec goût et simplicité ; et, malgré l'émotion qui troublait la sereine noblesse de son visage, son regard pénétrant et sensible, fixé sur ma personne augmentait ma timidité en même temps qu'il gagnait mon cœur. Dans ces premiers instants, je ne sus rien lui dire, elle-même gardait le silence; mais le bon pasteur s'adressant à moi : — Mon ami, me dit-il, j'ai présenté vos vœux à madame, qui a bien voulu en paraître touchée. C'est, je pense, tout ce que je pouvais faire; le reste vous appartient, ou plutôt appartient à votre mérite, qui se fera mieux connaître par lui-même que par ma bouche. — C'est, dit alors la dame d'une voix émue, c'est d'une manière étrange, monsieur, que nous venons à nous connaître... Néanmoins les paroles de M. Latour sont toutes-puissantes pour vous gagner mon estime, et je n'ai pas à repousser une demande qu'il appuie... Ma fille ne sait rien encore, mais je n'ai plus rien à lui taire... et, une fois que j'ai donné ma confiance à votre caractère, je dois laisser le reste à son libre choix... Mais entrez, je vous prie...

Digitized by Google

J'étais trop troublé pour oser répondre; toutefois, oubliant, dans l'expansion de mon cœur, cette retenue à laquelle se conforme la politesse qui se possède, je saisis la main de cette dame, et j'y appliquai mes lèvres avec un transport auquel elle parut sensible. A peine j'avais lu ce mouvement sur son visage, que, déjà moins timide, j'avançais mon bras pour recevoir le sien et la conduire dans le salon. A ce moment je me sentis son fils ; et mon cœur, exalté par le bonheur et la reconnaissance, lui vouait avec serment cette affection sincère dont j'ai tâché depuis de réjouir ses vieux jours.

Dès que je fus entré dans le salon, la jeune fille me reconnut, et ses joues se colorèrent d'une vive rougeur. Puis, me voyant soutenir le bras de sa mère, elle reprit un air plus tranquille, et s'inclina pour me saluer. Elle se tenait debout, dans une attitude pleine de grâce et de modestie, attendant pour s'asseoir que les autres personnes fussent placées. — J'espère, mademoiselle, lui dis-je, que vous ne vous ressentez pas trop des fatigues de cette soirée à laquelle je dois l'avantage de vous connaître. » Elle rougit de nouveau; et, pour chasser l'embarras que causaient ces souveniers, je parlai de l'incendie. La conversation s'établit alors, mais froide et contrainte, comme il arrive lorsque les paroles ne servent qu'à voiler les préoccupations du cœur. La jeune filie seule, étrangère à ces préoccupations, se livrait avec abandon au plaisir d'écouter, et ajoutait quelques paroles timides à ces récits qui captivaient son attention sans partage.

Néanmoins cette situation, en se prolongeant, devenait gênante; et, quoique déjà plus rassuré, les paroles de la dame m'avaient laissé incertain sur ce que je pouvais hasarder de dire. A la fin, M. Latour, s'adressant à la jeune demoiselle : — J'ai, lui dit-il, un vœu à former, mademoiselle Adèle : c'est que mon ami, qui est aussi celui de madame votre mère, puisse un jour devenir le vôtre. — Vous savez bien, monsieur Latour, dit la jeune fille timidement, mais sans honte, que j'aime tous ceux qui sont chers à ma mère et à vous. Je compris alors qu'elle ne se doutait point du motif de ma venue, et que son cœur ingénu n'avait point pénétré le sens des paroles de M. Latour. — Mademoiselle, repris-je aussitôt, la moindre affection de votre part est une faveur sans prix à mes yeux; mais pourquoi vous taire le vœu auquel

Digitized by Google

j'attache toute ma félicité ?... c'est le don de votre main que j'implore, c'est le bonheur d'associer ma vie à la vôtre, celui de trouver, avec une compagne tout aimable, une mère que j'aime déjà et je vénère comme celle que j'ai perdue!

Pendant que je m'exprimais ainsi, la jeune enfant, surprise, alarmée, jetait tour à tour un regard sur M. Latour, sur moi, sur sa mère. Celle-ci, sur le point de décider seule du sort d'une fille tendrement aimée, avait senti se rouvrir la blessure de son cœur; en sorte que déchirée par les souvenirs du passé, soumise et tremblante devant l'incertitude de l'avenir, son regard implorait l'affection, l'appui, la pitié; et, cessant de se contraindre, elle laissait couler de ses yeux d'abondantes larmes. — Maman, lui dit sa fille en se réfugiant auprès d'elle, pourquoi pleurez-vous ?... J'aime monsieur, je vous suis soumise... disposez de moi pour votre bonheur; là seulement je trouverai le mien... Sa mère ne pouvait lui répondre; mais, à la fin, ses alarmes cherchant en moi leur refuge, elle saisit sa main, et elle la plaça dans la mienne.

Dès ce moment nous fûmes unis. La vraie candeur est confiante, un cœur neuf à l'amour se donne sans réserve; je trouvai intacts dans celui d'Adèle ces trésors que d'ordinaire le monde souille ou effleure, mais que la retraite embellit et conserve. Remarquable par son élégante beauté, remplie de grâces et d'agréments, douée de cette sensibilité qui, dans une femme, rehausse les talents et les connaissances, son âme généreuse et modeste ne connaissait d'autres plaisirs que ceux de l'affection et du dévouement; et, en même temps qu'elle semblait prodiguer les grâces de ses manières et de son esprit, je ne sais quelle pudique réserve donnait à ses moindres faveurs un charme plus profond, plus piquant mille fois que celui, que des femmes aussi belles cherchent en vain dans les calculs de la plus adroite coquetterie.

Il fut convenu que ces dames achèveraient de passer l'hiver dans cette retraite que leur offrait le bon M. Latour. C'est là que, chaque jour, pendant les rigueurs d'un hiver glacé, je venais avec transport m'enivrer, auprès de cette charmante fille, de toutes les délices d'un amour chaque jour plus vif et chaque jour mieux partagé. Temps de félicité présente et de riant espoir! jours heureux de ma vie! non, comme tant d'autres plaisirs que

Digitized by Google

les années emportent sans retour, vous n'avez point passé sans laisser d'aimables traces; vous fûtes la brillante aurore de ce bonheur que je goûte aujourd'hui; et mon cœur, en rebroussant jusqu'à vous, n'a point à vous demander compte de douces promesses dont vous l'ayez leurré!

Au printemps suivant, M. Latour nous maria dans l'église d'un village voisin; heureux et fier d'une union qui fut l'ouvrage de sa prudence et de son désintéressement, il est demeuré notre plus constant ami. Jacques m'a accompagné dans ma condition nouvelle; et mon parrain, mort deux ans après, sans m'avoir pardonné, a partagé ses biens entre des parents moins fortunés que moi. Je finis, lecteur; m'aurez-vous suivi jusqu'au bout? Pour moi, je me le suis figuré, et c'est pourquoi j'éprouve tant de regret à vous quitter.

FIN DE L'HÉRITAGE.

Digitized by Google

LE COL D'ANTERNE.

La vallée de Servoz est la première qui se présente au sortir de celle de Chamonix. Si les neiges ont disparu des cimes voisines, si les prés ont repris leur verdure, si le soleil du soir dore les rochers qui l'enserrent, cette vallée est riante, bien que sauvage. Quelques cabanes y sont éparses, et, parmi elles, une petite auberge où j'arrivai le 12 juin au soir.

On peut sortir de cette vallée de bien des façons. Quelques-uns en sortent par la grande route, c'est le plus simple; mais, dans ce temps-là, jeune, et de plus touriste, je dédaignai cette plate façon de sortir des vallées. Un touriste veut des cimes, veut des cols, veut des aventures, des dangers, des miracles : pourquoi? c'est sa nature. Ainsi qu'un âne n'imagine pas qu'on aille du moulin au four autrement que par le plus court, le plus plat, le meilleur chemin : ainsi un touriste n'imagine pas davantage qu'on aille de Servoz à Genève autrement que par le plus long, le plus ardu, le plus détestable chemin. Les commis voyageurs, les marchands de fromage, les financiers, les vieilles gens font comme l'âne; les gens de lettres, les artistes, les Anglais et moi, nous faisons comme le touriste.

C'est pourquoi, dès que je fus arrivé dans la petite hôtellerie de Servoz, je m'informai de la nature des cols et passages. On me parla du col d'Anterne : c'est une gorge étroite, resserrée entre les pics des Fiz et les bases du mont Buet; le sentier est difficile, la cime âpre et décharnée... je vis que c'était mon affaire, et je résolus de m'y engager le lendemain sur les traces d'un bon guide. Par malheur il n'y a point de guides dans l'endroit, et l'on ne put que m'indiquer un chasseur de chamois, qui pourrait, disait-on, m'en tenir lieu; mais il se trouva que

Digitized by Google

cet homme était déjà engagé par un touriste anglais, qui voulait se rendre à Sixt par la même route que je me proposais de prendre.

Ce touriste, je l'avais vu sur le seuil de l'auberge à mon arrivée. C'était un *gentleman* de bonne mine, d'une mise aussi propre que recherchée, et de manières très-distinguées ; car il ne me rendit point le salut que je lui adressai en passant : c'est chez les Anglais bien élevés un signe de bon ton, d'usage du monde. Toutefois, quand j'eus appris que le seul homme de l'endroit qui pût me guider au col d'Anterne se trouvait déjà engagé par ce touriste, je revins auprès de celui-ci, fort désireux de l'amener à me permettre de me joindre à lui pour passer le col, en payant de moitié le chasseur de chamois.

L'Anglais était assis en face du mont Blanc, que d'ailleurs il ne regardait pas. Il venait de bâiller; je bâillai aussi, en signe de sympathie; après quoi, je crus devoir laisser s'écouler quelques minutes, pendant lesquelles, milord ayant eu le temps de se familiariser avec ma personne, je me trouverais ensuite comme présenté, comme *introduit* à lui. Lorsque le moment me parut propice : — Magnifique ! dis-je à demi-voix et sans m'adresser encore à personne, sublime spectacle !...

Rien ne bougea, rien ne répondit. Je m'approchai :

— Monsieur, dis-je fort gracieusement, arrive sans doute de Chamonix ?

— Uï.

— J'en suis moi-même parti ce matin.

L'Anglais bâilla une seconde fois.

— Je n'ai pas eu, monsieur, l'avantage de vous rencontrer en route ; il faut que vous ayez passé par le col de Balme ?

— No.

— Par le Prarion, peut-être ?

— No.

— J'y arrivai hier par la Tête-Noire, et je me propose de passer demain le col d'Anterne, si toutefois je puis trouver un guide. Vous avez pu, me dit-on, vous en procurer un ?

— Uï...

Uï ! no ! le diable l'emporte ! disais-je au dedans de moi-même. Sot animal ! Puis, me décidant à brusquer l'affaire : — Y au-

Digitized by Google

rait-il de l'indiscrétion, monsieur, dans le cas où je ne pourrais me procurer un guide, à vous demander la permission de m'associer à vous, en payant le vôtre de moitié?

— Uï, il y avé de l'indiscréchon.

— En ce cas, je n'insiste point, lui dis-je. Et je m'éloignai tout enchanté de ce colloque intéressant.

C'est une heure charmante, en voyage, que celle du soir, lorsque, dans une contrée solitaire et sauvage, on erre doucement, à l'aventure, sans autre soin que de voir ce qui se présente, que de converser avec le passant, que d'amener à point un appétit que la marche a déjà aiguisé, et que le repas qui s'apprête va bientôt satisfaire. Tout en me promenant, je me dirigeai sur un rocher couvert de ruines : on l'appelle le *mont Saint-Michel*. Deux chèvres y broutaient, qui s'enfuirent à mon approche, me laissant maître de la place, où je m'assis auprès de jeunes aunes qui croissent en ce lieu.

Ce n'est point ici une aventure dont je dispose les circonstances. Ne vous attendez à rien, je vous prie, lecteur. J'étais assis, c'est tout; mais c'est beaucoup, je vous assure, à cette heure et dans ce lieu. La vallée est déjà dans l'ombre ; mais, du côté où elle s'ouvre sur le mont Blanc qui est tout voisin, une resplendissante lumière éclaire et colore les glaces de cette cime majestueuse dont les dentelures se découpent avec magnificence sur un sombre azur. A mesure que le soleil s'abaisse, l'éclat se retire par degrés des plateaux de glace, des transparents abîmes; et, quand de la dernière aiguille disparaît la dernière lueur, il semble que la vie ait cessé d'animer la nature. Alors les sens, jusqu'à ce moment charmés, attentifs, et comme enchaînés à ces sommités, se ressouviennent de la vallée ; la joue sent fraîchir le souffle du vent, l'oreille retrouve le bruit de la rivière, et des hauteurs contemplatives l'esprit redescend à songer au souper.

Un pâtre était venu chercher les chèvres. Au retour, je fis route avec lui. Ce bonhomme avait certaines notions sur le col d'Anterne, et je lui eusse certainement proposé de me servir de guide le lendemain, sans l'extrême pusillanimité que je croyais remarquer en lui. — Les gens encore, disait-il, mais les messieurs ! non. La neige est haute en dessus ! Pas huit jours qu'il y a péri deux cochons, ceux de Pierre, et sa femme aussi, qui les rame-

Digitized by Google

nait de la foire de Samoins. Deux cochons tout élevés ! Si encore elle les avait vendus, l'argent se serait retrouvé ! Je vous dis que c'est un mauvais passage en juin. » Je lui soutins, sur la foi de mon itinéraire, que le col d'Anterne est au contraire un passage très-facile, puisqu'il n'est élevé que de 7086 pieds au-dessus du niveau de la mer, tandis que la limite des neiges éternelles est à 7812 pieds. Et, comme la force de mon argumentation ne me parut pas avoir convaincu le pâtre, je pris mon crayon, et, faisant sur la couverture même de l'itinéraire une soustraction victorieuse, je démontrai que nous avions encore, à partir du sommet du col, 726 pieds de roc nu, par conséquent sans neige ni glace.

— Mâs'y fias[1] ! dit-il dans son patois. Vos chiffres, je m'y connais pas; mais tenez : il y a deux ans d'ici, dans ce même mois, un Anglais y est resté. C'était le fils. Je vis son père tout en pleurs et en deuil. On lui fit fête chez Renaud, on lui mit devant des noix sèches, de la viande, du bouché; rien n'y fit. C'est son fils qu'il voulait. On l'eut trente-six heures après, mais c'était le cadavre.

Il me parut évident que cet homme faisait quelque confusion de noms ; car l'itinéraire était positif, et la soustraction péremptoire. Au surplus, je voulais un peu de dangers ; et en supposant que le pâtre n'eût fait que représenter, avec l'exagération d'un esprit timide, des choses au fond vraies à quelque degré, il se trouvait que le col d'Anterne était le col qui me convenait tout particulièrement entre les cols. Je persistai donc dans mon projet de le traverser sans guide, puisque je n'en trouvais point, mais avec le secours de mon excellent itinéraire, et en ayant soin de partir peu de temps après l'Anglais, de manière à suivre de loin ses traces.

En rentrant à l'hôtel, je trouvai le souper servi. Une petite table était dressée pour moi ; plus loin, milord avait la sienne, où il mangeait en compagnie d'une jeune demoiselle, sa fille, que je n'avais point encore vue. Elle était belle, éblouissante de fraîcheur, et ses manières présentaient ce mélange de grâce et de roideur qu'on rencontre souvent chez les jeunes Anglaises qui

[1] Il ne faut pas s'y fier.

Digitized by Google

appartiennent aux classes aristocratiques. Comme je sais l'anglais, j'aurais pu profiter de leur conversation, sans toutefois y prendre part; mais elle se borna à l'échange de quelques monosyllables qui exprimaient un dédain rempli de dignité, au sujet du service des gens, de la qualité des mets, ou de l'équivoque propreté des ustensiles. Ces mets eux-mêmes étaient singulièrement choisis, et plus singulièrement répartis. Mademoiselle s'était fait servir un large beefsteak, et ses jolies lèvres ne dédaignaient point de livrer passage à quelques rasades d'un vin que je jugeai devoir faire partie de la provision de voyage. Pendant ce temps, milord s'occupait de se préparer un thé qui devait constituer tout son repas. Il mettait à cette opération ce soin minutieux, cette importance grave que sait y mettre un Anglais comme il faut; et, bien que toute la maison fût sur pied à l'occasion de ce thé, prête à tout faire, prête à se mettre au feu pour que ce thé fût parfait, milord accueillait toute la maison avec cette humeur roide qui, souvent aussi, caractérise l'Anglais de qualité, en voyage, à l'auberge, et sur le continent.

Sur la fin du souper, le guide entra. — Holà! hé! dites donc, monsieur, il nous faut partir de grand matin. Je viens d'examiner le temps : vers midi nous pourrions avoir de l'orage. C'est mauvais par là-haut à cause des neiges. Et puis, c'est pas l'ombrelle de cette demoiselle qui la tirerait de là.

Cette façon cavalière de s'exprimer choquait visiblement milord. Avant de répondre, il entama avec sa fille un colloque en anglais. Pour la clarté du récit, je reproduis ce colloque dans cette sorte d'idiome qu'emploient entre eux les Anglais lorsqu'ils conversent en français.

Milord à sa fille. Cette guide avé iune très-irrévérencious manière.

— Il me paraissé iune stiupid. Disé à lui que je ne voulé paartir que si la ciel n'avé pas iune niuage.

Milord au guide : Je ne voulé paartir que quand la ciel n'avé pas iune seule niuage.

— Eh bien, c'est pas ça! repartit le guide. De grand matin il y aura des nuages, je vous en préviens; et tout de même il faut partir de grand matin. Laissez donc, nous connaissons le temps et les endroits, nous autres!

Digitized by Google

Milord à sa fille. C'été iune fourbe. — *Au guide.* Je disé à vos que je ne voulé paartir que quand la ciel n'avé pas iune iunique niuage.

— Comme vous voudrez, ça vous regarde. Je parie que le ciel sera découvert vers neuf heures ! Une supposition : vous partirez à neuf heures, mais je vous dis que vers midi il veut faire de l'orage, et à midi nous serons justement au milieu des neiges; au lieu de cela, si nous partons de grand matin, à midi nous sommes à Sixt, et vienne la tourmente alors !

Milord à sa fille. C'été iune fourbe. Comprené-vous la chose, Clara ? Il connaissé qu'il faisé mauvais temps démain, et il voulé nous engager à commencer le journée de grand matin, parce que plus tard il faisé le pluie, et il perdé son aagent.

— Je croyé aussi.

— Ces hommes été tute remarquabelment voleurs !

— Tute. Ordonnez-lui votre volonté ; il été bien attrapé.

Milord au guide. Mon ami, je distingué paafaitement bien voter estratadgem ! Je ne voulé paartir que quand la ciel il n'avé pas plus de niuage que siur cette plate... *A Clara.* — *How do you say* plate, *Clara* :

Clara. Assiette.

— ... Que siur cette assiette... Entendé-vos ?

— J'entends, j'entends ; mais c'est une bêtise. Tenez, laissez-moi vous amener Pierre. Avec ses deux cochons que ça lui a coûté !...

— Je défendé vos d'amener des cochons...

— C'est pour faire voir à monsieur...

— Je défendé vos !

— Comme vous voudrez.

— Je défendé, diabel !

Le guide sortit, et de cette façon je ne pus, contre mon usage, décider de la veille l'heure du départ. Je penchais à croire le guide sincère dans ses assertions; mais, n'ayant pas voix au chapitre, je dus me contenter d'associer ma destinée à celle de milord, et c'est dans cette résolution que j'allai me coucher.

Les guides ont leurs idées. Malgré les ordres qu'il avait reçus, celui-ci vint au petit jour faire vacarme pour réveiller milord et le presser de partir. Milord, déjà blessé dans ses plus

Digitized by Google

intimes susceptibilités par la façon bruyante dont s'y prenait le chasseur pour réveiller son monde, sortit du lit, vint mettre son nez à la fenêtre, et, voyant le ciel tout couvert de nuages, ne put contenir sa vive indignation : — Vos été iune fourbe, mosieur ! iune fourbe ! criait-il au guide de derrière sa porte. Je connaissé voter estratadgem ! je connaissé !... je déclaré encore iune fois que je ne parté pas s'il y avé iune sieule iunique niuage dans tute la circumférence de la firmamente !... Allé-vos-en ! tute suite ! tute !...

Le guide se retira en grommelant, mais sans trop comprendre le motif d'un si brusque accueil. Du reste, ses prédictions météorologiques ne tardèrent pas à se réaliser. Dès huit heures, le soleil perça le dais de nuages qui avait jusque-là plané sur la vallée, et, bientôt, ayant dissipé les vapeurs devenues plus légères, on le vit briller dans un ciel parfaitement pur. Alors seulement milord et sa fille, se décidant à partir, montèrent sur leurs mulets, qui, sellés et bridés, attendaient depuis plus de deux heures devant l'auberge, en compagnie du guide. Un troisième mulet portait leur valise à Sixt par une route moins longue et plus facile. Environ vingt minutes après leur départ, ayant chargé sur mon dos mon petit havre-sac, je partis à pied sur leurs traces.

Cette montagne que nous gravissions est pittoresque, intéressante. Jusqu'à mi-hauteur, ce sont des croupes magnifiquement boisées : d'abord des noyers, puis les hêtres mêlés aux sapins, bientôt les premiers bouleaux, dont le tremblant feuillage couronne des troncs sveltes et argentés ; enfin, les rochers des Fiz. Ce sont des roches qui s'élancent vers la nue, plus élevées, plus menaçantes à mesure qu'on s'en approche, et formant une vaste chaîne qui court du côté de Sallenche, où elles se terminent par la majestueuse aiguille de Warens. Ces roches sont vermoulues, minées par les eaux ; elles ont formé, par des éboulements successifs, dont le plus récent eut lieu dans le siècle passé, ces croupes aujourd'hui boisées, parsemées de riants pâturages, mais qui recouvrent des corps d'hommes, des hameaux, des pays entiers. De loin en loin, quelques hardis chasseurs ont escaladé les Fiz; ils disent que sur cet âpre sommet on trouve un lac sombre, profond, dont on raconte, dans la contrée, des choses merveilleuses.

Digitized by Google

Le dernier village que l'on dépasse, lorsqu'on monte de Servoz, c'est le village du *Mont*. Frappé du délabrement qui régnait dans ce petit hameau, où je n'apercevais ni habitants ni bestiaux, j'y fis halte auprès d'une fontaine; mais personne ne parut à qui je pusse demander la cause d'une solitude si profonde. Si je l'eusse pu, un triste désenchantement eût accompagné ma curiosité satisfaite; en effet, dès le lendemain, en entrant à Bonneville, notre cocher m'indiquait du doigt la prison qui recélait tous les malheureux habitants de ce village.

C'est une histoire funeste. Ce hameau, comme les autres de la vallée, avait sa part de biens et de vertus; comme dans les autres, le travail, la simplicité des mœurs y faisaient régner l'ordre, une modique aisance; les générations s'y succédaient, obscures, mais unies et paisibles. Cependant quelques-uns, à la fin des guerres de l'empire, revenus dans leurs foyers, y rapportèrent des habitudes d'oisiveté, d'ivrognerie; ils y enseignèrent comment ailleurs on délaissait l'église, comment on s'y moquait du curé; ils dirent que les Savoyards sont en estime à Paris, qu'en peu d'années ils y recueillent pour des services point rudes une grosse somme d'argent: en sorte que plusieurs, séduits, s'expatrièrent, pour revenir après quelques années. Ils rapportaient la grosse somme, mais, en même temps, des vices inconnus, un libertinage honteux, la science et le besoin de la débauche. Déjà auparavant le dédain des vieilles maximes, le mépris des rustiques usages, des pratiques religieuses, avaient préparé le sol : la corruption y germa, prit racine, s'étendit, pénétra jusqu'au cœur de tous ces foyers; l'intempérance, la maladie, la misère, comme autant d'ulcères, rongèrent ces familles jadis saines et aisées; et, au bout de peu d'années, cette petite société, ruinée par l'abandon des habitudes d'ordre et de labeur, et unie seulement par le lien du vice et du besoin, formait contre la propriété des communes voisines un abominable complot. Ils s'appropriaient des bestiaux, ils contestaient des titres, ils prétendaient à des terrains, jusqu'à ce que, amenés devant la justice, ils gagnassent leur cause au moyen du faux témoignage, auquel ils s'étaient engagés tous solidairement par un exécrable serment. Le terme de ces crimes était enfin venu : les pères et les mères avaient été jetés dans les cachots; et leurs enfants, orphelins, flétris, disper-

Digitized by Google

sés, mangeaient autour des cabanes, ou sur le pavé des villes, le pain amer de l'aumône.

Heureusement je ne savais point ces choses. Assis auprès de la fontaine, j'en admirais le cristal, les mousses éclatantes ; je me figurais que ces bonnes gens, que je ne voyais pas sous le porche des maisons, autour des étables, travaillaient dans la forêt, ou faisaient paître au loin leurs nombreux bestiaux. Comment, dans ces lieux écartés, sous ces aimables ombrages, se peindre une peuplade dévorée par ces plaies qui rongent la populace des grandes villes? Comment renoncer, au sein des hautes Alpes, à ce charme d'innocence que l'on vient y chercher comme dans un inviolable asile? Et pourtant, bien des fois déçue, l'illusion renaît sans cesse, parce que, pour nous, hommes des villes, cette grande nature nous émeut, ce silence des montagnes nous parle ; notre cœur s'élève, s'épure, il semble reprendre sa primitive innocence, et bientôt, ne concevant plus le mal, les vices, les abjectes passions, il va prêtant à toutes choses ce charme qui l'enivre.

Je l'éprouvais, ce charme, dans toute sa pureté, et davantage à mesure que je m'élevais. Cependant, vers onze heures, quelques nuages planaient au-dessus des gorges profondes ; le mont Blanc avait cet aspect mat qui laisse les arêtes du roc se dessiner toutes noires sur une blancheur terne, et du côté du sud le vent soufflait par froides bouffées. Je songeai aux prédictions du guide, mais seulement pour rire du bon milord qui, afin de ne pas donner dans un piége imaginaire, s'en était tendu un très-réel à lui-même. De temps en temps, quand le taillis était moins épais et la pente plus escarpée, je voyais les deux mulets au-dessus de ma tête. Milord et sa fille cheminaient sans mot dire, lorsque le guide, qui conduisait à la main le mulet de la jeune miss, s'étant arrêté pour lui montrer quelque chose, il s'ensuivit une sorte d'altercation.

Il faut savoir que les guides, en cet endroit, montrent au voyageur une tache de couleur ferrugineuse, qui se voit à une grande hauteur contre la paroi des Fiz. Ils appellent cette tache l'*Homme des Fiz*, parce qu'ils prétendent qu'elle a la forme et l'aspect d'une culotte jaune, tandis que, tout autour, d'autres apparences complètent, selon eux, la figure du géant. C'est cette

Digitized by Google

curiosité que le guide indiquait du doigt à la jeune miss : mais, pour lui montrer l'homme, il lui désignait la culotte. L'on sait tout ce que ce mot a d'inconvenant pour des oreilles anglaises ; aussi une expression de haute pruderie se peignit-elle sur le visage de la jeune personne, tandis que milord laissait voir sur le sien les signes de la plus comique indignation.

— Ici en haut, à gauche, répétait le guide, une culotte jaune !

— Je défendé vos, guide, de dire cette mote !

— C'est que monsieur ne la voit pas. Tenez, juste au bout de mon bâton... une culotte jaune !

— Ici la jeune miss redoubla de pudique malaise, et milord, outré de cette récidive : — Vos été iune malproper, mosieur ! j'avé dite à vos de ne pas prononcer cette sale mote ! Jé payé vos, c'été vos d'avoir de l'obédience ! (*A sa fille.*) Piqué la miulette, Clara.

La caravane reprit sa route. Le guide, simple chasseur de chamois, guide seulement par occasion, et point au fait, comme le sont ceux de Chamonix, des *mœurs et coutumes*, comprenait toujours moins à qui il avait affaire. Mais au fond, soucieux seulement de son salaire, il n'insista pas, et, mettant à sa bouche une énorme pipe bien bourrée de tabac, qu'il venait de sortir de sa poche, il se mit à battre le briquet...

Clara à Milord. Oh ! le détestabel perfiume, si cette gaaçon voulé fiumer son pipe !

Milord à Clara. Je n'avé pas connoissé iune si intolérabel homme ! *Au guide.* Je défendé vos, guide, de fiumer, pourquoi mon file il craigné la perfiume...

— C'est pas du *perfium*, c'est du bon tabac, et puis du bon !

— C'est iune perfiume mauvaise, je défendé vos !

— Eh bien, tenez, la bête est sûre, je marcherai derrière...

Clara. Oh ! oh !.... ne quitté pas la miulette !

Milord. Ne quitté pas ! Ohé ! *what fellow we hawe there !* Je défendé vos de fiumer ! Si vos fiumé, je refiusé absoliument de payer vos !

— Ah ben ! ceux-là !... vaut mieux mener les bêtes à la foire, dit le guide en remettant sa pipe dans sa poche. Voyons, avançons ! ajouta-t-il. Le temps se brouille, il s'agit de passer les neiges.

Effectivement le ciel s'était de nouveau entièrement chargé de nuages ; toutes les cimes étaient cachées, et le vent, déjà plus

Digitized by Google

violent, faisait tourbillonner la poussière des ravins. Nous montions depuis près de trois heures, et néanmoins le haut du col paraissait encore éloigné. Depuis que nous avions atteint le bas des rochers des Fiz, en même temps que nous laissions derrière nous les dernières traces de végétation, ces rochers, que nous commencions à tourner, nous dérobaient la vue de la vallée de Servoz. La scène était donc changée : à gauche, des rocs verticaux ; à droite, les bases du Buet, toutes de glace et de pierres nues ; autour de nous, une contrée déserte et morne, dont l'aspect n'était varié que par les blanches plaques de neige qui se montraient à chaque instant plus nombreuses, pour devenir bientôt continues.

Milord à Clara. J'avé la suspicion que cette drôle ne connoissé pas la *true* chémin.

— J'avé aussi, répondit Clara avec un air d'inquiétude.

Milord. Vos méné nous dans iune mauvaise chémin, guide.

— Ici ! c'est pas de quoi se plaindre. Attendez donc d'être en haut. Avançons, avançons !

Clara à Milord. Oh ! je craigné beaucoup, mon père.

— Avançons, avançons ! Vous n'avez pas voulu m'écouter hier ; c'est à savoir maintenant comment nous nous en tirerons.

— Je voulé ritorner, ritorner absoliument ! s'écria la jeune miss très-effrayée.

— Impossible, mamselle. Mais c'est sûr qu'il vaudrait mieux pour nous que nous fussions à cette heure de l'autre côté.

— Arrêtez la miulette, guide arrêtez ! dit milord. Le guide, tout préoccupé, ne tint compte de cette injonction. — Arrêtez ! répéta la jeune miss. — Arrêtez ! répéta milord, tute suite ! tute !

Le guide, sans s'arrêter et sans répondre, regardait attentivement le ciel en arrière de nous. C'est mauvais, dit-il. Puis, arrêtant brusquement les mulets : — Monsieur, mamselle, il faut descendre.

— Descender ! s'écrièrent-ils tous les deux à la fois.

— Et vite ! Retourner, c'est impossible. Voici la tourmente qui nous prend à dos : le vent nous l'amène grand train. Nous n'avons qu'une chance, c'est qu'elle ne nous attrape pas. Le col est loin encore ; si nous y voulons passer, nous sommes *péris* avant d'y arriver. Il faut grimper cette rampe à gauche, elle abrége ;

Digitized by Google

au delà nous sommes en dehors du vent. A bas ! les mulets trouveront leur route. A bas donc !

Le sang-froid de cet homme imposa à milord, en même temps que ses paroles lui causaient une grande inquiétude. Il descendit sans mot dire ; alors je m'approchai. La jeune miss était toute tremblante. Sans demander la permission, je l'aidai à descendre de sa monture, tout en lui adressant quelques paroles rassurantes. Quand son père vit ses pieds délicats s'enfoncer profondément dans la neige, un mouvement d'effroi se peignit sur son visage. — Guide, dis-je aussitôt à l'homme qui accrochait en toute hâte les étriers à la selle des mulets, c'est à vous de nous tirer d'ici. On m'a parlé de votre courage, de votre force ; vous êtes Félisaz, le plus habile chasseur de la vallée : nous nous confions à vous. Me tournant ensuite vers milord : N'ayez pas de crainte, monsieur. Je suis aussi fort habitué aux montagnes. Entre ce brave homme et moi, nous soutiendrons mademoiselle, vînt-elle à fléchir sous l'excès de la fatigue. — Oblidgé, me répondit-il tout distrait par une vive émotion

Moins troublé que l'Anglais, je n'étais pas moins inquiet. Les récits du pâtre, que j'avais à peine écoutés la veille, se présentaient à mon imagination, et me faisaient juger notre situation très-périlleuse. Cet homme m'avait raconté dans tous leurs détails les circonstances qui avaient accompagné la mort du jeune Anglais, celle de la femme de Pierre ; il me semblait les voir se reproduire toutes avec une effrayante vérité ! La malheureuse, arrivée près du sommet avec sa compagne, avait manqué de force pour s'enfuir, et, au bout de quelque temps, elle avait péri enveloppée dans la tourmente : c'est un vent qui, s'engouffrant dans les anfractuosités de ces gorges étroites, y tourbillonne avec violence, en déplaçant d'énormes masses de neige qui recouvrent comme d'un linceul tous les objets sur lesquels il promène ses fureurs. Or c'était un tourbillon de cette sorte qui, s'élevant derrière nous, comme du fond de la vallée, semblait devoir nous atteindre avant peu d'instants. Dès que le guide l'avait aperçu, et bien avant que nous pussions nous douter du danger, il ne l'avait plus quitté des yeux, mesurant avec sagacité sa distance, pressentant sa direction, et jugeant avec un coup d'œil aussi sûr que

Digitized by Google

prompt qu'il fallait, pour ne pas périr, escalader au plus vite la pente qu'il venait de nous montrer.

Nous nous y engageâmes. A peine libres, les mulets s'étaient enfuis avec vitesse, la tête haute et les naseaux au vent. Guidés par leur instinct, ils avaient quitté le sentier par lequel nous étions venus; et, se jetant sur la gauche pour s'éloigner de la trombe, ils s'enfonçaient dans une gorge obscure où bientôt nous les perdîmes de vue. Avançons! arrivons! criait sans cesse le guide. Mais la pente était si roide, que, sans la neige qui se tassait sous les pieds, il eût été impossible au plus habile chasseur de s'y tenir debout. Malgré cette circonstance favorable, nous avancions à peine, troublés plutôt que soutenus par les pressantes injonctions du guide. La jeune miss, comprimant sa frayeur pour ne pas ajouter à l'effroi qui semblait enchaîner son père, faisait des efforts inouïs pour s'élever; mais ses forces s'y consumaient; et déjà, après avoir, par une réserve naturelle, manifesté quelque embarras en acceptant l'appui de ma main, elle en était à se suspendre à mon bras, à me laisser le plus souvent le soin de la soutenir, de la porter presque. Épuisé moi-même et me croyant à chaque instant arrivé au dernier terme de mes forces, le danger extrême que courait cette jeune demoiselle ranimait mon courage, et je tentais encore un effort. Enfin elle atteignit au haut de la pente. Nous l'y laissâmes, car son père réclamait tous nos secours.

Une circonstance singulière avait ajouté à la détresse de ce pauvre monsieur. Pendant qu'il cherchait à diminuer la roideur de la pente en faisant des contours en zigzag, ses pas l'avaient conduit sur un bloc de roche caché sous la neige, et posé, comme il arrive quelquefois, en équilibre. Le poids du corps avait fait un peu basculer cette masse énorme, et la frayeur de milord avait été si soudaine et si vive, qu'incapable de la surmonter il s'était laissé tomber sur ses genoux tremblants. Son visage était pâle et défait; sa fille, qui du haut du col venait de l'apercevoir dans cet état, poussait des cris de désespoir, et nous-mêmes nous ne savions que résoudre. — Laissez-moi, nous dit-il, et sauvez mon enfant! — Alors le guide : — Courage! mon brave monsieur, ce n'est rien. Et s'adressant à moi : — Portons-le! Nous réunîmes nos efforts, et avec des peines infinies nous atteignîmes au sommet.

Digitized by Google

Il y avait sur ce sommet un espace de quelques pieds qui, sans cesse balayé par le vent, se trouvait dépouillé de neige. C'est là que nous nous trouvions réunis tous les quatre. La tourmente approchait toujours. — Il ne faut pas vieillir ici, dit le guide. Je prends le monsieur, c'est le plus lourd; vous, mamselle. Nous n'avons plus qu'à descendre, mais par-dessus vingt pieds de neige. Vous autres, mettez vos pas par où j'aurai fait les miens. N'oubliez pas ça, c'est pour éviter les trous qui sont à l'entour des rocs. Courage! mon brave monsieur; courage! mamselle. C'est rien! Voici qui va vous revenir.

En disant ces mots, le guide avait tiré de sa poche une vieille gourde en cuir qui contenait encore quelques gouttes d'une mauvaise eau-de-vie du pays. — A la guerre comme à la guerre, dit-il, et en même temps il présentait la gourde aux lèvres de la jeune miss. Celle-ci goûta la liqueur, et rendit la gourde avec un sourire de reconnaissance. Le guide y fit ensuite boire milord, puis il me la passa. Elle était légère. — A vous, guide, lui dis-je. — Buvez seulement, répliqua-t-il en s'apprêtant à partir; c'est à peine si vous y trouverez de quoi. Puis, regardant au-dessus de sa tête : — En route! s'écria-t-il soudain, et comme surpris en voyant l'état du ciel. La trombe, en effet, semblable à une immense colonne, s'avançait obliquement, et déjà sa partie supérieure, surplombant sur la place où nous étions, nous masquait les sommités des Fiz à notre gauche.

La petite goutte de liqueur avait un peu ranimé nos forces; nous commençâmes à descendre. Mais, dès les premiers pas, il se présenta des obstacles insurmontables. La neige, sur ce revers abrité contre le vent froid qui régnait de l'autre côté, était amollie; nous y enfoncions jusqu'à la ceinture. Bientôt les robes de la jeune miss, entièrement détrempées par le contact de cette neige, en se collant à ses jambes, la glaçaient de froid et empêchaient d'ailleurs tous ses mouvements. A chaque moment elle se trouvait arrêtée, sans que je pusse, vu la nature de l'obstacle, la soulager en rien. Le guide s'en aperçut, et aussitôt s'apostrophant lui-même : — Bête que tu es !... c'est en haut qu'il fallait parler. Pardi ! il faut que mamselle fasse comme les femmes du pays, de ses jupes une culotte!... La situation, depuis quelques heures, avait bien changé. Aussi la jeune Anglaise, non sans embarras,

Digitized by Google

à la vérité, mais cette fois sans fausse pruderie, mit la main à l'œuvre ; et, ramenant par derrière l'extrémité antérieure de sa robe, elle l'y fixa avec une épingle, se faisant ainsi une sorte de pantalon bouffant, qui lui permît de faire quelque espace de chemin avec plus d'aisance.

Pour milord, le soin de sa fille le préoccupait tout entier. — Oblidgé ! me disait-il à chaque pas, oblidgé ! Mon Dieu ! mon Dieu ! guide, été-ce encore longtemps comme cela ? — Tenez, lui repartit le guide, nous sommes sauvés, mais regardez donc là où nous devions passer !

A ces paroles du guide, nous nous séparâmes les uns des autres comme par un commun mouvement, et, tournant nos yeux de ce côté, nous regardâmes en silence. La trombe s'y brisait avec un fracas épouvantable. D'immenses traînées de neige, frappant sur les rocs, rejaillissaient par les airs ; et le vent, ressaisissant ces gerbes égarées, les heurtait les unes contre les autres, en sorte qu'on voyait comme une vaste nuée soudainement déchirée par tous les vents déchaînés. Au spectacle de ces horreurs, milord, croyant à peine sa fille échappée à la plus affreuse mort, se retourna vers elle pénétré d'une émotion profonde et comme pour la serrer dans ses bras... mais, émue elle-même, et saisie par le froid, cette jeune fille venait de perdre connaissance.

Je me dépouillai aussitôt de mon habit, dont j'enveloppai cette jeune demoiselle, puis je la soulevai dans mes bras pendant que son père tirait de mon havre-sac quelques hardes dont nous entourâmes ses jambes et ses pieds glacés. Elle rouvrit les yeux, et rougit en se voyant dans mes bras. — Cela va déjà mieux, dis-je à milord ; reprenez, monsieur, le bras du guide, et marchons. Je porterai mademoiselle jusqu'à ce que nous soyons en meilleur gîte. En cet instant la jeune miss dit d'une voix faible : — Merci, monsieur... marchez, mon père, je vous en prie. Et, passant son bras autour de mon cou, elle s'y retenait pour me rendre moins lourd le fardeau de sa personne. — Puisque c'est comme ça, dit le guide, tirons à droite ; je sais une baraque. Effectivement, au bout de vingt minutes, ce brave homme nous trouva un mauvais chalet, dont la cheminée seule perçait l'épaisse couche de neige sous laquelle il était enterré. Ces cabanes sont fort basses. Le guide déblaya la neige, fit un trou à la toiture, descendit le

Digitized by Google

premier, reçut la jeune fille de mes bras dans les siens, et bientôt nous fûmes tous ensevelis dans cette demeure, qui pour parois avait des poutres noires, enfumées, et pour plancher un humide terreau dont la nature indiquait assez le séjour qu'y avaient fait les troupeaux l'été précédent.

Sans cette misérable demeure, qui nous fut si précieuse, il est difficile de prévoir ce que serait devenue notre jeune compagne. A la tourmente qui avait éclaté avant de nous atteindre, avait succédé une pluie froide, mêlée de neige, dont les gouttes serrées piquaient le visage, gênaient la vue, et bornaient notre horizon à quelques pas, en sorte que le guide lui-même n'avait plus d'autre indice pour nous conduire que la pente de la montagne : c'était le reste de la tempête qui passait sur nos têtes. D'ailleurs, bien que la jeune miss fût légère, il m'eût été absolument impossible de la transporter plus loin ; et, de son côté, le guide ne pouvait me succéder dans mon office, sans abandonner la conduite de notre petite caravane au milieu d'une route dont les difficultés et les dangers réclamaient toute son attention et toute la liberté de ses mouvements. C'est ce que ce brave homme avait presssenti avant nous, quand il s'était écrié brusquement : Je sais une baraque ! Dès que nous y fûmes entrés, il en ébranla la porte, la souleva sur ses gonds ; puis l'inclinant convenablement et de façon qu'elle nous présentât le côté le moins humide, j'étendis par-dessus tout ce que recélait mon havre-sac, et nous y déposâmes la jeune miss. Milord, silencieux, mais en proie à une forte agitation intérieure, soutenait de l'un de ses bras la tête de sa fille, pour qu'elle ne reposât pas sur le bois, et de l'autre il ramenait sur son corps refroidi tout ce qui nous restait de vêtements secs.

Pendant ce temps, Félisaz avait choisi parmi les *tavillons* [1] intérieurs de la toiture le petit nombre de ceux que n'avaient pas encore atteints les dégels du printemps ; et, les ayant mis en tas sur quelques brins de paille recueillis un à un entre les poutres, sous les solives du chalet, il sortit son briquet de sa poche et se prit à dire en regardant milord : — Craignez rien. C'est pas pour ma pipe, c'te fois ! A ce mot, qui, à l'insu du pauvre chasseur,

[1] Planchettes de bois de sapin dont les chalets sont ordinairement couverts.

Digitized by Google

renfermait un bien cruel reproche, un trait de vif regret, pénétrant jusqu'au cœur de l'Anglais, fit refluer la rougeur sur ses joues. Sa bouche resta muette, mais son regard exprimait la honte, toujours touchante chez un homme d'âge, et je pus y lire qu'il se ne pardonnait pas d'avoir été dur envers cet homme à qui il se voyait maintenant redevable des jours de sa fille.

Déjà la flamme pétillait au foyer ; nous nous approchâmes. A cette douce chaleur, la jeune miss semblait revenir à la vie, les couleurs reparaissaient sur son beau visage ; peu à peu ses membres déroïdis lui permettaient de plus faciles mouvements, et ses premières paroles, toutes remplies de reconnaissance pour nos soins, lui donnaient un air de grâce charmante, quand déjà sa beauté brillait d'un éclat inattendu, au milieu de cette noire demeure, et à la claire flamme du bienfaisant foyer. Pour milord, assuré désormais que sa fille lui était rendue, il passait en ce moment de l'angoisse la plus vive à l'émotion de la plus puissante joie, et les larmes ruisselaient sur son visage avant qu'il eût encore pu prononcer une seule parole. De temps en temps, quittant la main de sa fille, il serrait la mienne ; il serrait celle du guide, et cet homme lui répondait avec simplicité : — Je vous disais bien, mon bon monsieur, c'est rien !... Non, courir de grands dangers, voir pendant deux heures comme prochaines, comme présentes, les atteintes de la mort, ce n'est point acheter à trop haut prix ces moments sans pareils, où l'espérance renaît au sortir de l'angoisse, où le bonheur reparait soudainement dans toute sa chaude vivacité, où la joie du cœur déborde, se répand au dehors, se confond dans la joie de tous et de chacun. J'oublierai bien des folles joies, bien des riants plaisirs que j'ai cueillis sur le sentier de la vie ; mais jamais mon cœur ne perdra le souvenir de cette heure passée avec trois étrangers, dans un chalet enfumé, au sein des neiges, et au bruit de la tempête !

Le guide, toujours actif et prévoyant, avait fabriqué auprès du feu une sorte d'étendage où il suspendait et retournait nos vêtements ; ceux de la jeune miss s'étaient séchés sur sa personne ; et, déjà remise sur son séant, elle assurait pouvoir partir. Par le trou que nous avions fait à la toiture, et que Félisaz avait agrandi pour fournir à l'entretien de notre feu, un rayon de soleil qui se fit jour en cet instant acheva de nous rendre la sécu-

Digitized by Google

rité. — Signe de froid, dit le guide ; la neige portera. C'est égal, mes souliers ne seront pas de trop sur les pierres. Il désignait ainsi une sorte de semelle en bois qu'il venait de tailler avec son couteau pour l'usage de la jeune miss, dont la chaussure délicate, et déjà fort endommagée, n'était en état de résister ni à l'humidité des neiges, ni, plus bas, aux aspérités du sentier. Pendant que nous achevions nos préparatifs de départ, il se mit à les lui ajuster lui-même, et bientôt nous quittâmes le chalet après avoir éteint le feu avec de la neige.

La soirée était belle ; mais quel attrayant éclat lui donnaient à nos yeux les heures qui venaient de s'écouler ! Combien la douce splendeur du soir était en accord avec cette sérénité qui succédait dans nos âmes à tant de sinistres agitations ! Nous marchions ensemble, heureux de ne plus craindre, et néanmoins unis encore par le récent souvenir d'un danger commun et d'un commun dévouement. La jeune miss s'appuyait sur mon bras ; son père l'avait voulu, lorsque par discrétion elle s'y refusait : dans ses idées, c'était un égard qui m'était dû ; dans les miennes, c'était un procédé auquel j'attachais autant de prix que j'y trouvais de secret plaisir. Au bout de trois quarts d'heure, nous fûmes hors des neiges. — Maintenant, s'écria milord avec transport, j'été heureuse, bien beaucoup heureuse ! et je rendé grâces à Dieu ! Puis s'adressant à moi : — Vos été mon ami, mosieur ! Je n'avé pas d'auter chose que je pouvé dire à vos ! Vos, la guide, demandez à moi, et vos obtenez tute de mon gratitude et de mon affection. Vos été iune excellente, iune digne homme. J'avé mal judgé vos hier, et j'en avé iune grande remords !... Fiumez le pipe, mon ami, pour oblidger moi ! — Qu'à cela ne tienne ! répondit Félisaz. Et aussitôt il se mit à l'œuvre.

Le reste de la descente fut facile ; nous arrivâmes à Sixt avant la nuit. Là, l'Anglais et la jeune miss retrouvèrent leur valise, et purent enfin changer de vêtements. Ils exigèrent que je soupasse avec eux, écoutant en ceci le mouvement de leur cœur bien plus que l'extrême fatigue qui devait leur faire un si grand besoin du repos. Sur la fin du souper, le guide fut appelé ; milord porta un toast en son honneur, et, tout en lui glissant dans la main quelques pièces d'or, il sut lui témoigner qu'il est des

Digitized by Google

services qui s'acquittent moins avec de l'argent qu'avec l'estime et une affectueuse reconnaissance.

Le lendemain nous nous séparâmes. La journée me parut longue, la route ingrate ; que dirai-je de plus ? Cette jeune miss, je l'avais porté dans mes bras; pendant quelques instants, sa vie, ses grâces, sa beauté, avaient été l'objet de ma sollicitude vive et tendre ; en fallait-il davantage pour que bien des jours encore je trouvasse ingrats tous les lieux où elle n'était pas?

FIN DU COL D'ANTERNE.

Digitized by Google

LE LAC DE GERS.

De Sixt on peut se rendre dans la vallée de l'Arve, en franchissant une chaîne de hautes montagnes qui s'étend entre Cluses et Sallenche. Ce passage n'est guère connu et pratiqué que des contrebandiers qui abondent dans cette contrée. Ces hommes hardis s'approvisionnent à Martigny en Valais; puis s'acheminant, chargés de poids énormes, au travers de cols inaccessibles, ils viennent descendre dans les vallées intérieures de la Savoie, pendant que les douaniers font bonne garde sur la lisière du pays.

Les douaniers sont des hommes qui ont un uniforme, les mains crasseuses, et une pipe à la bouche. Assis au soleil, ils fainéantent jusqu'à ce que vienne à passer une voiture, qui ne passe devant eux que par cette raison justement qu'elle ne contient pas trace de contrebande. — Monsieur n'a rien à déclarer? — Non. Et les voilà aussitôt, nonobstant cette réponse catégorique, qui ouvrent les valises, et fourrent les susdites mains parmi le linge blanc, les robes de soie et les mouchoirs de poche. L'État les paye pour exercer cet état. Cela m'a toujours paru drôle.

Les contrebandiers sont des hommes armés jusqu'aux dents, et toujours disposés à piquer d'une balle un douanier qui aurait l'idée d'aller se promener sur le chemin qu'ils se sont réservé pour eux. Heureusement les douaniers, qui se doutent de cette circonstance, ne se promènent pas, ou se promènent partout ailleurs. Cela m'a toujours paru un signe de tact chez les douaniers.

Douanes et contrebande, deux ulcères de nos sociétés. Les lignes de douanes sont une ceinture de vices, de libertinage, qui enserre un pays. Les expéditions de contrebande sont une admirable école de brigandage et de crime, d'où sortent annuellement

Digitized by Google

de bons élèves que la société se charge plus tard de loger et de nourrir à ses frais dans les prisons et dans les bagnes.

J'ai eu souvent affaire avec les douaniers. Mes chemises ont eu l'honneur d'être palpées sur toutes les frontières par les agents de tous les gouvernements, absolus ou autres. Ils n'y ont rien trouvé de prohibé. A propos de chemises, voici une histoire. J'allais à Lyon. A Belgarde, on fouilla nos malles, on voulut aussi palper nos personnes, crainte d'horlogerie ; car Genève n'est pas loin. Je me prêtai débonnairement à cette opération ; mais un officier anglais qui faisait partie des voyageurs, s'étant fait expliquer ce qu'on lui voulait, tira tranquillement son couteau de sa poche, et déclara qu'il couperait en deux « la premier, comme aussi la sécond » qui ferait mine de le palper, même de loin.

Ce fut une grande rumeur. Les douaniers ne demandaient pas mieux que d'exécuter le règlement ; mais ce grand gaillard de Waterloo, avec son coutelas d'acier fin, les intimidait souverainement. Cependant le chef répétait avec autorité : — Fouillez cet homme ! — Mais l'autre répétait avec une croissante fureur : — Vené ! et je coupé en deux la premier, comme aussi la sécond, et encore la troisième avec ! — Par ce *troisième* il désignait le chef.

Les choses auraient pu finir d'une manière tragique, tant était grande l'exaspération de ce digne gentleman, lorsque je m'avisai d'intervenir. — Que monsieur, dis-je, fasse passer ses habits aux douaniers, et ils exécuteront leur ordres sans que sa dignité ait à en souffrir le moins du monde. — A peine eus-je ainsi parlé, que l'Anglais, acquiesçant à ces conditions, ôta ses habits précipitamment, les jetant à mesure à la figure des douaniers. Il se mit nu comme la main, et je n'oublierai jamais de quel air il coiffa le chef avec sa chemise, en disant : Téné ! misérabel ! téné !

J'ai eu moins souvent affaire aux contrebandiers ; cependant j'eus quelque rapport avec eux le jour où je m'avisai de vouloir passer seul de Sixt à Sallenche par les montagnes dont j'ai parlé. Je m'étais fait indiquer la route : une heure avant d'arriver au sommet, on côtoie un petit lac nommé le lac de Gers ; au delà on suit un arête de rocs qui traverse une plaine de neiges glacées ; après quoi, l'on redescend vers les forêts qui couronnent, du côté de Sallenche, la cascade de l'Arpenas. Au bout de trois heures d'une montée rapide, je découvris le petit lac. C'est un

Digitized by Google

étang encaissé entres des pentes verdoyantes, qui s'y reflètent en teintes sombres, tandis que la transparence de l'onde laisse plonger le regard jusqu'aux mousses éclatantes qui, au fond, tapissent le sol. Je m'assis au bord de cette flaque, et, à l'instar de Narcisse, je m'y regardais... je m'y regardais manger une aile de poulet sans que le plaisir de contempler mon image me fît perdre un seul coup de dent.

Outre ma personne, je voyais aussi dans la flaque l'image renversée des cimes voisines, de forêts, de tout la belle nature enfin, y compris deux corbeaux qui, volant au plus haut des airs, me paraissaient, dans ce miroir, voler au plus profond des antipodes. Pendant que je m'amusais à considérer ce spectacle, une tête d'homme ou de femme, ou de bête, tout au moins quelque chose ayant vie, me parut avoir bougé sur le penchant d'un mont. C'était celui que j'allais gravir. Je levai subitement les yeux pour y reconnaître l'objet lui-même, mais je ne vis plus rien, en sorte qu'attribuant ce phénomène à quelque ondulation de la surface de l'eau, je me remis en route, bien persuadé que je me trouvais seul dans la contrée. Toutefois, persuadé également que j'avais vu quelque chose, je m'arrêtais de temps en temps pour regarder de côté et d'autre, et, quand je fus voisin de l'endroit où j'avais cru apercevoir la tête, je fis avec précaution le tour de quelques rocs, et je redoublai de circonspection.

On m'avait fait, en bas, une histoire au sujet du couloir de rochers que je gravissais dans cet instant. C'est, je crois, l'heure de la dire. Dix-huit contrebandiers, chargés chacun d'un sac de poudre de Berne, passaient par là. Le dernier en rang s'aperçut que son sac s'allégeait sensiblement, et il était déjà tout disposé à s'en féliciter, lorsqu'il vint à se douter ingénieusement que l'allégement avait peut-être lieu aux dépens de la charge. Ce n'était que trop vrai : une longue traînée de poudre se voyait sur la trace qu'il avait suivie. C'était une perte, mais surtout c'était un indice qui pouvait trahir la marche de la troupe et compromettre ses destinées. Il cria halte, et à ce cri les dix-sept autres s'assirent en même temps sur leurs sacs, pour boire un coup d'eau-de-vie et s'essuyer le front.

Pendant ce temps, l'autre, ingénieux, rebroussait jusqu'à l'origine de sa traînée de poudre. Il y atteignit au bout de deux heu-

Digitized by Google

res de marche, et il y mit le feu avec sa pipe : c'était pour détruire l'indice. Deux minutes après, il entendit une détonation superbe, qui, se répercutant contre les parois de ces montagnes, roulant par les vallées, et remontant par les gorges, lui causa une surprise merveilleuse : c'étaient les dix-sept sacs, qui, rejoints par la traînée, sautaient en l'air, y compris les dix-sept pères de famille assis dessus, sur quoi je remarque deux choses.

La première, c'est que cette histoire est une vraie histoire, agréable et récréative, suffisamment vraisemblable, prouvée par la tradition et par le couloir qui subsiste toujours, comme chacun peut aller s'en assurer. Je la tiens pour aussi certaine que le passage d'Annibal par le mont du petit Saint-Bernard. Comment prouve-t-on le passage d'Annibal par le petit Saint-Bernard ? On commence par vous montrer une roche blanche au pied du mont ; après quoi, l'on vous démontre que c'est celle que le Carthaginois, arrivé au sommet, fit fondre dans du vinaigre.

La seconde chose que je remarque, c'est que, dans cette histoire, dix-sept hommes périssent ; mais, remarquez bien, il en reste un pour porter la nouvelle. C'est là, si je ne m'abuse, le signe, le *criterium* d'une histoire modèle : car, dans une bataille, un désastre, une catastrophe, que peu périssent, c'est mesquin ; que tous périssent, c'est nuit close. Mais que, du beau milieu d'une immense déconfiture, un, un seul en réchappe, et tout justement pour porter la nouvelle, c'est l'exquis du genre et la joie de l'amateur. Et c'est pourquoi l'histoire, tant la grecque que la romaine et la moderne, est riche en traits tout pareils.

Il faisait fort chaud dans mon couloir : toutefois, à cette élévation, la chaleur est tempérée par la vivacité de l'air ; d'ailleurs la beauté du spectacle que l'on a sous les yeux captive l'âme et fait oublier les petites incommodités qui, dans une plaine ingrate, paraissent quelquefois si intolérables. En me retournant, je voyais de fort près le dôme de glace du mont Buet... je crus voir aussi, pas bien loin, quelque chose qui bougeait derrière les derniers sapins que j'avais dépassés ; j'allai m'imaginer que ce pouvaient être les pieds dont j'avais vu la tête, en sorte que je continuai de marcher avec une croissante circonspection.

Malheureusement je suis né très-peureux ; je déteste le danger, où les héros se plaisent, dit-on ; je n'aime rien tant qu'une

Digitized by Google

sécurité parfaite en tête, en queue et sur les ailes. L'idée seule que, dans un duel, on est exposé à voir une pointe d'épée en face de son œil droit, a toujours suffi pour me rendre d'une prudence grande, malgré mon naturel qui est vif; d'une susceptibilité obtuse, malgré ma fierté qui est chatouilleuse. Et ce pouvait être ici pis qu'un duel, ce pouvait être un attentat sur ma bourse, ou sur ma personne, ou sur toutes les deux à la fois; ce pouvait être une catastrophe épouvantable; et personne pour en porter la nouvelle! Quand cette idée me fut venue, je n'en eus plus d'autre, et elle me domina si bien, que je finis par me cacher parmi les rochers, pour observer de là ce qui se passait sur mes derrières.

J'observais depuis une demi-heure environ (c'est très-fatigant d'observer), quand un homme de mauvaise mine se hasarda à sortir doucement de derrière les sapins. Il regarda longtemps dans la direction des rochers parmi lesquels j'étais caché, puis il frappa deux fois des mains. A ce signal, deux autres hommes parurent, et tous les trois, chargeant un gros sac sur leurs épaules, se mirent à monter tranquillement, en fumant leurs pipes qu'ils rallumèrent. Ils arrivèrent bientôt ainsi à l'endroit même où j'observais, tapi contre terre, et ils s'y assirent sur leurs sacs, précisément comme les dix-sept. Par bonheur, ils me tournaient le dos.

J'eus tout le loisir de faire mes remarques. Ces messieurs me parurent fort bien armés. Ils avaient entre eux trois une carabine et deux pistolets, sans compter le gros sac, que mon imagination, fidèle aux leçons de l'histoire, ne manqua pas de remplir de poudre de Berne. Et je frémissais déjà à l'idée de quelque traînée, lorsque l'un d'eux, s'étant levé pour s'éloigner de quelques pas, déposa sur son sac sa pipe tout allumée. A cette vue, je recommandai mon âme à Dieu, et j'attendis l'explosion, tout en me serrant étroitement contre un roc sur l'abri duquel je comptais tout juste assez pour ne pas hurler de frayeur.

L'homme qui venait de s'éloigner avait gravi une hauteur d'où il jeta un regard d'observation sur la route qu'ils allaient parcourir; puis, revenant vers ses compagnons: — On ne le voit plus, dit-il. — Tout de même, dit l'autre, ce gueux-là suffit pour nous vendre! — Et je parie, interrompit le troisième, que

Digitized by Google

c'est pour cela qu'il galope en avant. Un douanier déguisé, je vous le dis. Il s'arrêtait comme pour flairer, il regardait de ci, de là, et autre part... — Ah ! que nous ne l'ayons pas dépêché, ni vu ni connu, dans ce petit coin propice et solitaire ! Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.

— Aussi Jean-Jean n'est-il pas revenu, reprit le second qui avait parlé. Voici tout justement, au bas de cette rampe, le trou où a péri sa carcasse. Le malin, quand nous le prîmes, pour se donner l'air d'un particulier, venait de jeter loin sa carabine : c'est celle-ci. Son procès fut vite fait. A peine on le tint, que Lamèche l'attacha à un arbre, et Pierre l'abattit d'une balle dans la tempe ; et le farceur ne lui dit qu'après : « Jean-Jean, fais ta prière ! » — Un affreux rire suivit ces horibles paroles, jusqu'à ce que le même homme s'étant levé pour donner le signal du départ : — Parbleu ! s'écria-t-il en m'apercevant, nous trouvons la pie au nid. Voici notre amateur ! — Les deux autres, à ces mots, se levèrent en sursaut, et je vis ou je crus voir une multitude innombrable de pistolets braqués sur ma tempe.

— Messieurs, leur dis-je, messieurs, je... vous vous trompez... permettez... baissez d'abord ces armes... Messieurs, je suis le plus honnête homme du monde (ils froncèrent le sourcil)... baissez, je vous prie, vos armes, qui pourraient partir sans votre volonté... Je suis homme de lettres... tout particulièrement étranger aux douanes... marié, père de famille... Baissez, je vous en conjure, vos armes, qui m'empêchent de recueillir mes idées. Daignez continuer votre chemin sans vous inquiéter de moi... Je me moque des douanes. Je m'intéresse même à votre métier pénible. Vous êtes d'honnêtes gens, qui portez l'abondance chez les victimes d'une odieuse fiscalité. J'ai l'honneur, messieurs, de vous saluer avec respect.

— Tu es ici pour nous observer ! reprit d'un ton de Cartouche le plus mauvais des trois.

— Du tout ! du tout !... je suis ici pour...

— Pour nous observer et nous vendre. On te connaît. On t'a vu là-bas épier, regarder...

—... La belle nature, mes bons messieurs ; rien autre.

— La belle nature ?... Et ce coin où tu t'es tapi, était-ce, dis-moi, pour cueillir des simples ? Mauvais métier que celui que tu

Digitized by Google

fais. Ces montagnes sont à nous. Malheur à qui vient nous y flairer! Fais ta prière.

Il leva son pistolet. Je tombai par terre. Les deux autres s'approchèrent, plutôt qu'ils n'intervinrent, et tous les trois échangèrent à voix basse quelques paroles, à la suite desquelles l'un d'eux plaçant sans façon sa charge sur mes épaules : — Yu! cria-t-il. C'est ainsi que je me trouvai faire partie d'une expédition de contrebande. C'était pour la première fois de ma vie; je me suis depuis toujours arrangé pour que ce fût la dernière.

Il paraît que mon sort venait d'être décidé dans ce conseil secret, car ces hommes ne s'occupaient plus de moi. Ils marchaient en silence, portant tour à tour les deux charges restantes. J'essayai toutefois de revenir sur la démonstration de mon innocence, mais leur œil exercé plaidait plus en faveur de mon dire que ne pouvaient le faire toutes mes assurances; ils en étaient seulement à ne pas s'expliquer pourquoi j'avais marché avec circonspection et regardé autour de moi, alors que je devais encore me croire seul. Je leur donnai la clef de ce mystère en leur avouant l'apparition qui m'avait frappé quand j'étais à considérer la flaque d'eau. — C'est égal, dit le mauvais, innocent ou non, tu peux nous vendre; marche. Voici tout à l'heure la forêt; on t'y fera ton affaire.

Que l'on juge du sinistre sens que je dus attacher à ces paroles. Aussi, durant la demi-heure de promenade qui nous conduisit à la forêt voisine, j'eus le temps de me faire une juste idée des angoisses d'un patient que l'on conduit à l'échafaud. Elles sont, je puis l'assurer, fort dignes de pitié. Encore avais-je en ma faveur mon innocence d'abord, et puis la chance de rencontrer quelqu'un, sans compter celle qui m'était offerte de me précipiter, moi et ma charge, dans un abîme fort convenable qui s'ouvrait à notre droite. La première de ces chances ne se présenta pas, je ne voulus pas de l'autre, en sorte que nous arrivâmes sans encombre à la forêt. Là, ces messieurs m'ôtèrent ma charge; ils me lièrent fortement à un gros mélèze, et... au lieu de *m'abattre*, comme ils avaient fait de Jean-Jean : — Il nous faut, me dirent-ils, vingt-quatre heures de sécurité. Tenez-vous en joie. Demain, en repassant nous vous délierons, et la reconnaissance vous rendra discret. Après quoi, ils reprirent leur charge et me quittèrent.

Digitized by Google

Je crois que jamais la nature ne me parut belle et radieuse comme dans ce moment-là. Chose singulière! mon mélèze ne me gênait nullement. Vingt-quatre heures me semblaient une minute; ces hommes, de bien honnêtes gens, un peu brusques par nécessité, mais d'ailleurs estimables et connaissant les usages. C'est que la vie m'était réellement rendue! Aussi, au bout de quelques minutes, une joie puissante succèdant au trouble le plus effroyable, j'éprouvai une sorte d'anéantissement, et, quand je revins à moi, les larmes inondaient mon visage. Je n'ai pas voulu mêler au récit d'angoisses devenues risibles par le dénoûment auquel elles aboutirent, celui des mouvements qui agitèrent mon cœur dans cette occasion; mais pourquoi tairais-je qu'à peine délivré je rendis grâce à Dieu de toutes les forces de mon âme, et que ces larmes que je versais avec tant de douceur étaient celles de cet amour et de cette gratitude profonde qui ne peuvent être sentis que pour celui-là seulement qui tient nos jours en sa main? Je le bénis mille fois, et le premier sentiment qui succéda à ces actions de grâces fut celui du bonheur que j'éprouverais, après de si vives angoisses, à me retrouver au milieu de ma famille. J'étais tellement impatient d'aller me jeter dans ses bras, que c'est par là que je commençai à ressentir l'inconvénient d'avoir un mélèze attaché à sa personne.

Il était deux heures de l'après-midi. Je n'en avais plus que vingt-trois à attendre. Cet endroit était sauvage, tout voisin des neiges, nullement fréquenté des voyageurs. Au surplus, une personne eût paru dans ces premiers moments, que, tout pénétré encore d'un profond respect pour mes persécuteurs, qui ne pouvaient être fort éloignés, je l'eusse priée, je crois, de ne me délivrer point, de n'approcher pas. Toutefois, vers quatre heures, mon respect avait diminué en raison directe du carré des distances, et en même temps mon mélèze, toute figure à part, commençait à me scier le dos d'une façon étrange : mais je n'en étais guère plus avancé, et je ne voyais plus que le rat de la fable qui pût me tirer de là, lorsque parut un naturel.

Ce naturel était lui-même très-fabuleux. Il avait un chapeau percé, des culottes, point de bas, et, sous le nez, une sorte de forêt noire provenant de l'usage immodéré d'un tabac de contrebande apparemment. — Holà! hé! au secours! brave homme!

Digitized by Google

lui criai-je. Au lieu d'accourir, il s'arrêta court et huma une énorme prise.

Le paysan savoyard n'est pas cauteleux, mais prudent. Il ne précipite rien, il n'allonge le bras que là où il y voit clair, et ne se mêle d'une affaire que lorsqu'il n'aperçoit au travers ni noise avec l'autorité, ni brouillerie avec ses voisins, ni frottement quelconque avec les carabiniers royaux ; d'ailleurs, le meilleur homme du monde : ce que je dis sérieusement, et pour l'avoir éprouvé en mainte occasion.

Mon naturel était donc le meilleur homme du monde ; mais cet homme attaché à un mélèze, ça ne lui sembla pas clair. Ce pouvait être de par l'autorité, ou de par quelqu'un, ou de par autre chose. C'est pour cela qu'avant de s'avancer, il voulait me voir venir.

A la fin : — Fait un bien joli temps, me cria-t-il en souriant matoisement, et comme si j'eusse été là pour l'agrément de la promenade; bien joli !

— Venez donc me délier, au lieu de me parler de beau temps, plaisant que vous êtes !

— On vous déliera assez. Y a-t-il longtemps que vous êtes là ?

— Il y a trois heures. Allons! à l'ouvrage !

Il fit deux pas : — C'est-il rien des méchants qui vous ont ainsi arrangé?

— Je vous conterai tout cela. Déliez toujours.

Il fit encore trois pas, et je crus que j'étais enfin arrivé au terme de mes tribulations, lorsqu'il se prit à dire à voix basse et d'un air mystérieux : — Dites voir? C'est-il rien des gens de la contrebande?

— Tout juste. Vous y êtes. Ces scélérats-là m'ont attaché dans ce bois, pour que je meure d'ici à demain qu'ils repasseront.

Ces mots firent un effet prodigieux sur le naturel. Il recula de frayeur, et fit mine de me planter là. Alors, ne pouvant plus contenir ma colère, je l'insultai et je le traitai comme le dernier des misérables qui ont, ou plutôt qui n'ont pas une face humaine. Pour lui, sans s'émouvoir de mes injures : — On verra voir, murmurait-il en se retirant tout doucement. On vous déliera assez !... puis, doublant le pas, il disparut au tournant du sentier, Je l'accompagnai de mes malédictions.

Digitized by Google

Je ne savais que penser ni que faire. Ma situation me semblait aggravée par ce que j'avais dit à cet homme, qui pouvait me compromettre auprès des contrebandiers, si encore il n'était pas lui-même un affilié de la bande. Aussi mon imagination commençait-elle à s'assombrir singulièrement, et, sans les ébats de deux écureuils qui m'offrirent quelque sujet de distraction, j'aurais été fort malheureux. Ces jolis mais timides animaux, se croyant seuls dans les bois, y jouaient avec cette libre aisance et cette grâce de mouvements que tue la crainte, et, se poursuivant d'arbre en arbre, ils me surprenaient par l'agilité de leurs sauts et par l'élégante gentillesse de leurs manœuvres. Comme je faisais corps avec le mélèze, l'un d'eux descendit étourdiment le long de ma personne, pour escalader un arbre voisin, sur lequel l'autre le poursuivit de branche en branche jusqu'à la cime. Tout à coup ils demeurèrent immobiles, comme d'un commun accord; ce qui me fit conjecturer que, de là-haut, ils voyaient quelqu'un s'approcher.

Je ne me trompais point. Un gros homme parut, suivi du naturel à la forêt noire. Ce gros homme avait trois mentons, une face de pleine lune, l'œil petit et malheureusement très-prudent, un chapeau à cornes et un habit à queue. Quand il m'eut aperçu, il se constitua en état d'observation. — Qui êtes-vous? lui criai-je.

— Le syndic de la commune, répondit-il sans avancer d'un pas.

— Eh bien, syndic de la commune, je vous somme de me délier ou de me faire délier par ce subalterne qui se bourre de tabac à vos côtés!

— On vous déliera assez! dirent-ils tous les deux en même temps... Dites voir un peu votre affaire, ajouta le syndic.

Instruit par l'expérience, je m'étais promis de ne plus souffler mot des contrebandiers. — Mon histoire? elle est fort simple. J'ai été attaqué et dépouillé par des brigands qui m'ont attaché à cet arbre, et je demande d'être délivré promptement.

— Ah! voilà l'affaire! dit le syndic. Des brigands, que vous dites?...

— Oui, des brigands. Je passais la montagne avec un mulet qui portait ma valise. Ils m'ont volé et le mulet et la valise...

Digitized by Google

— Ah ! voilà l'affaire !

— Bien certainement que voilà l'affaire ! Et maintenant que vous êtes au fait, avancez et déliez-moi promptement. Allons !

— Voilà l'affaire ! répéta-t-il au lieu d'avancer. Dites voir ! C'est que ça va coûter beaucoup en écriture...

— Déliez-moi toujours, misérable ! Que voulez-vous donc que je fasse de vos écritures ?

— C'est que, voyez-vous, il faudra verbaliser, comme de juste.

— Vous verbaliserez après. Déliez-moi toujours.

— Pas possible, mon bon monsieur. Je serais en faute. Verbaliser d'abord, et puis vous délier après. Je vas faire quérir des témoins. Il faut que j'en aie deux à même de signer leur nom. C'est du temps qu'il faut pour les avoir, vous concevez ! et puis leur journée à payer ; mais monsieur a les moyens... Puis se tournant vers le naturel : — Descends voir chez la Pernette, à Maglan. Elle t'indiquera où est son homme le notaire ; tu iras le quérir pour qu'il monte ; après quoi, tu tires sur Saint-Martin, où tu trouves Benaîton le marguillier, qui y est, bien sûr, puisqu'il sonne aujourd'hui la noce pour les Chozet ; tu lui dis qu'il monte de même. Et que le notaire apporte l'écritoire, la nôtre s'est répandue mardi à la veillée, et aussi le papier timbré. Va, mon garçon, fais diligence ; avec les honnêtes gens on compte après, et on n'y perd rien. Va, et en passant à Veluz, dis à Jean-Marc que sa cavale a la morve, et qu'on lui a mis les feux ; mais que l'automne la refera. Va.

— Qu'il aille au diable ! et Jean-Marc, et sa cavale, et vous avec !... Magistrat stupide ! misérables sans humanité !... Ou bien, tenez, déliez-moi, et je vous donne un louis d'or à chacun.

A cette proposition, le naturel, qui s'était déjà mis en chemin, s'arrêta court en ouvrant de grands yeux de concupiscence. Mais le syndic : — Vous payerez les écritures et les frais, et vous baillerez, par après, un pourboire à volonté : s'il est fort, quiconque ne veut s'en plaindre ; mais pour ce qui est d'acheter le monde par avance, vous mettriez louis d'or sur louis d'or, que ça n'y ferait rien. Savez-vous qu'on est syndic de la commune de père en fils, depuis Antoine-Baptiste, mon ancêtre, et qu'avant qu'on se donne une tare l'Arve n'aura plus d'eau ? Vas-tu, toi ! cria-t-il au naturel. Prenez patience, ajouta-t-il en me quittant, je vas vous

Digitized by Google

quérir une chopine de rouge, qui vous veut réconforter des mieux.

C'est ainsi que la désolante mais méritoire honnêteté de ce bonhomme me fut aussi contraire que son respect pour les formes. Je demeurai de nouveau seul, et, cette fois, bien certain que je ne serais délivré que le lendemain matin ; je tâchai de m'accoutumer à cette idée. Heureusement la soirée était chaude, et l'air d'une sérénité délicieuse. Le soleil, déjà sur son déclin, pénétrait horizontalement dans la forêt, fermée durant le jour à ses rayons, et les troncs de mélèze se projetaient en longues ombres sur un sol mousseux, tout resplendissant de teintes chaudes et éclatantes. Quelques buses que j'avais vues planer au-dessus de ma tête avaient disparu ; les corbeaux traversaient en croassant la vallée de l'Arve, pour gagner leur gîte nocturne, et les cimes elles-mêmes, en se décolorant peu à peu, semblaient passer de l'activité de la vie au silence du sommeil. Cette paix du soir, ce spectacle de la nature qui s'enveloppe d'ombres et s'endort dans la nuit, exercent sur l'âme une secrète puissance qui y éteint le trouble et les préoccupations dans le charme d'une douce mélancolie. Malgré le désagrément de ma situation, je n'échappai pas à ces impressions. Mon cœur, mollement remué, se reportait sur les heures de cette orageuse journée, et, en y retrouvant la trace des angoisses du matin, il savourait avec plus de vivacité la tranquille douceur de la soirée et le rassérénant espoir d'une délivrance, sinon immédiate, du moins assurée et prochaine.

Cependant, aux derniers rayons du couchant, je vis paraître sur mon horizon quelques hommes, des femmes, des enfants, tout un village. Ces figures, placées entre le soleil et moi, se détachaient en mouvantes silhouettes sur le transparent feuillage de mélèzes inférieurs, en sorte que je ne reconnus pas d'abord parmi elles mon syndic et sa chopine. Il s'y trouvait pourtant, et à ses côtés le curé, qu'amenait aussi la renommée de mon aventure. La visite de cet ecclésiastique ranima mes espérances, et je m'apprêtai à faire tourner au profit de ma délivrance tout ce que je pourrais trouver en lui de vertus chrétiennes.

Ce curé était fort âgé, infirme ; il montait lentement. — Ohé! dit-il en m'apercevant, ces scélérats vous ont vilainement emmaillotté, monsieur ! Je vous salue.

Digitized by Google

Le ton franc et l'air ouvert de ce bon vieillard me ravirent de joie. — Vilainement en verité, répondis-je ; excusez-moi, si par leur faute je ne puis ni m'incliner ni vous tirer mon chapeau, monsieur le curé. Puis-je vous entretenir quelques instants en particulier ?

— Le plus pressé, ce me semble, c'est de vous délier, reprit-il. Vous m'entretiendrez après plus commodément. Allons, Antoine, dit-il au syndic, à l'œuvre ! et coupez-moi ces cordes, ce sera plus tôt fait.

Je me confondis en expressions de reconnaissance, et certes elles partaient du cœur. Antoine ayant tiré son couteau, se disposait à couper mes liens, lorsque le naturel, qui convoitait la corde et qui était jaloux de la posséder dans son intégrité, écarta le couteau et alla droit au nœud, qu'il parvint à défaire au bout de quelques instants. A peine libre, je serrai la main du curé, et, dans les premiers mouvements de ma joie, je le baisai sur les deux joues. Mais aussitôt une vive douleur se fit sentir dans tous mes membres, et, incapable de mouvoir mes jambes engourdies, je fus contraint de m'asseoir sur la place même. Alors Antoine s'approcha avec la chopine, pendant que le curé envoyait un de ses paroissiens chercher sa mule pour la mettre à mon service. Ces ordres donnés : — Je suis prêt à vous écouter, me dit-il. Et tout le village, femmes, marmots, pâtres, syndic et marguillier, firent cercle autour de nous. Le soleil venait de se coucher.

Je contai mon histoire dans toute sa vérité. Les circonstances atroces qui avaient accompagné la mort de Jean-Jean pénétrèrent d'effroi ces bonnes gens ; et lorsque j'eus répété le blasphème qui avait provoqué le rire des contrebandiers : *Jean-Jean, fais ta prière !* tous, curé et paroissiens, se signèrent d'un commun mouvement, au milieu d'un respectueux silence. Ému à cette vue, et vivement pressé de m'associer à ce naïf essor d'un sentiment si naturel, je portai instinctivement la main à mon chapeau, et je me découvris.... Les paroissiens parurent surpris, le curé demeura grave et immobile, et moi... je me trouvai déconcerté. — Continuez, continuez, me dit le bon vieillard. J'achevai l'histoire, sans oublier la prudence excessive du naturel, ni le louable désintéressement du syndic.

Quand j'eus achevé ce récit : — C'est bien, dit le vieux curé.

Digitized by Google

Puis, s'adressant à ses paroissiens: Vous autres, écoutez-moi, Vous tremblez devant ces scélérats, et voilà pourquoi ils osent tout; car ce sont les poltrons qui font les braves. Et ce qui est bien pis, c'est que quelques-uns profitent de leur abominable négoce. Vois-tu bien, à présent, André, où t'a conduit ton désordre de tabac, et cette brutale façon d'en consommer par-dessus tes moyens? Ton nez est gorgé. et tu n'as pas de bas; passe encore de n'avoir pas de bas; mais ce tabac, tu l'achètes des fraudeurs; et puis voilà que, pour ne pas te brouiller avec eux, tu n'oses délivrer un homme en peine, comme doit faire un chrétien! Mais sais-tu, André, que ces brigands-là seront grillés en enfer, et tirés à quatre diables... et que je ne réponds de rien pour ceux qui les ménagent? Crois-moi, mon garçon, prends moins de tabac, et achète-le au bureau. Pour Antoine, il a cru bien faire, et ce qui vaut mieux, il a bien fait. C'est la règle qui l'enchaîne lui, et non pas ses appétits. » Le bon curé, en achevant ces mots, frappa familièrement sur l'épaule d'Antoine, qui, glorieux de cette approbation donnée par-devant tout le village à sa conduite prudente et désintéressée, se rengorgea naïvement, tenant sa chopine d'une main et son chapeau à cornes de l'autre.

Pendant ces discours, la mule était arrivée. On m'aida à me hisser dessus, et je pus enfin prendre congé de mon mélèze. Nous descendîmes. Le syndic tenait la bride, le bon curé causait à mes côtés, puis venaient les paroissiens; et cette pittoresque procession marchait à la lueur d'un clair crépuscule, tantôt éparse sur les mousses de la forêt, tantôt agglomérée dans le fond d'un ravin, ou descendant à la file les contours sinueux d'un étroit sentier. Au bout d'une demi-heure, nous atteignîmes des pâturages ouverts, d'où l'on découvrait l'autre revers de la vallée de l'Arve, déjà enseveli dans une nuit profonde, et, à peu de distance de nous, quelque culture, des hêtres, et la flèche penchée d'un clocler délabré. C'était le village. — Quand nous y entrâmes : Bonsoir à tous! dit le curé à son monde. Pour vous, monsieur, je vous offre un lit et à souper. C'est jour maigre, mais j'ai vu là-haut que vous n'êtes pas catholique; ainsi nous vous restaurerons de notre mieux. Marthe! cria-t-il en approchant de la cure, apprête au plus vite un poulet, et donne-moi la clef de la cave.

Digitized by Google

Je soupai en tête-à-tête avec cet excellent homme, qui fit maigre pendant que je dévorais le poulet. Après que nous eûmes bu la fin d'une bouteille de vin vieux qu'il avait débouchée en mon honneur, je pris congé de mon hôte pour aller goûter un repos dont j'avais grand besoin.

Le lendemain, je descendis à Maglan. Mon but avait été de visiter Chamonix ; mais, après des émotions si vives et une si rude aventure, je ne me sentais plus la moindre velléité de courir le pays, en sorte que je tournai le dos aux montagnes, et je me hâtai de regagner mes foyers par le plus court chemin.

FIN DU LAC DE GERS.

Digitized by Google

LA VALLÉE DE TRIENT.

Il y a trois ans, je partis un matin de Chamonix pour me rendre à Martigny en Valais. Beaucoup d'autres touristes en firent autant ce jour-là. Tous avaient leurs mulets; moi seul je partais à pied : mais, dans ce pays montagneux, le piéton a sur les autres voyageurs l'avantage de la vitesse, comme il a déjà celui d'une entière liberté dans ses allures.

La route était donc animée par l'aspect de diverses caravanes cheminant à quelque distance les unes des autres. Je délibérai en moi-même sur l'usage que je voulais faire de mon indépendance. J'avais à choisir entre trois partis : ou former solitairement l'arrière-garde ; ou dépasser tout ce monde et marcher seul en tête ; ou enfin aller d'un groupe à l'autre, lier connaissance, et ajouter au charme de la promenade celui de la conversation. C'est ce dernier parti qui me parut préférable.

J'atteignis la société dont je me trouvais le plus rapproché; mais peu s'en fallut que je ne m'y fixasse pour toute la journée. Il s'y trouvait en effet une jeune demoiselle aimable, belle, enchanteresse,.... c'est au moins l'impression qu'elle produisit sur moi. Mais j'ai remarqué une chose : c'est qu'en voyage toutes les demoiselles me produisent cette impression ; d'où je conclus que cette demoiselle n'était pent-être ni plus enchanteresse ni plus belle qu'une autre.

En voyage, le cœur prend des allures romanesques et aventureuses, il s'épanouit plus promptement, il est décidément plus tendre ; le sexe ou la beauté, comme dirait un agréable, lui apparaît plus encore qu'en d'autres temps digne de ses hommages; et comme d'ordinaire, dans ces rencontres fortuites, nul projet

Digitized by Google

sérieux, nul calcul d'hyménée ne retient comme un lest salutaire l'essor du pur sentiment, le sentiment pur prend aussitôt son vol, et s'élève en peu d'instants à une hauteur prodigieuse.

Et non-seulement le cœur se comporte ainsi en voyage, mais il est sûr aussi qu'une jeune personne y contracte certains attraits de circonstance qu'elle ne saurait avoir dans un salon. Elle est isolée d'abord, isolée de ses compagnes plus belles ou aussi aimables ; c'est une fleur plus ou moins rare, plus ou moins brillante : mais cette même fleur, qui ne serait rien perdue dans l'orgueilleux éclat d'un bouquet, plaît, touche, paraît charmante et gracieuse, lorsque, solitaire sur une pelouse écartée, elle en anime l'aspect et y répand ses parfums. Au fond, est-il rien de bête comme un bouquet, indigne sérail où un maître stupide entasse beauté sur beauté, et des ruines de chacune se compose un assemblage éclatant mais sans grâce ; des parfums délicats de chacune, une grossière odeur ? Va, va, vil sultan, salis, flétris, immole à tes plaisirs la fraîcheur de mille roses... Pour moi, j'irai chercher ma fleur aux lieux où elle balance sa tige solitaire, et, jaloux de ses grâces modestes, loin de lui donner des compagnes, je craindrai même de la cueillir.

Ce n'est pas tout : cette jeune personne, en voyage, est plus rapprochée de vous ; ou bien son cœur, qui s'est déjà donné, la porte à fuir la vue des jeunes hommes, ou forcément votre présence l'intéresse, vos attentions lui sont agréables ; l'empire qu'elle exerce sur vous, le bonheur que vous éprouvez à ses côtés ne sauraient ni lui échapper ni lui déplaire, à supposer du moins que, délicat autant que sensible, vos sentiments se trahissent plus qu'ils ne se font voir. Et que d'occasions, à propos d'incidents qui naissent, ou d'objets qui se présentent, de témoigner un empressement flatteur, de se rencontrer dans une commune pensée, de sentir ensemble, de provoquer ou de voir naître cette sympathie à laquelle l'âge, le penchant, un irrésistible attrait convient deux jeunes cœurs ! Cette sympathie, elle sera de quelques heures, d'une journée peut-être ; mais, si elle est passagère, elle est vive, elle est pure, et il en reste, au lieu de regrets, un souvenir plein de charme.

Et que sera-ce si ces objets qui se présentent à vos yeux sont ces vallons, ces forêts, ces monts sans nombre, ces glaces

Digitized by Google

infinies, en un mot cette nature tantôt riante, tantôt sublime des grandes Alpes ; si à chaque instant un spectacle attachant provoque cette admiration expansive, ce besoin de partager des émotions dont le flot ne peut tenir tout entier dans le cœur, et que leur religieuse pureté affranchit du joug d'une pudique réserve? que sera-ce si la jeune fille, au milieu de ces transports, oublieuse de sa rustique monture, vous laisse usurper le doux soin d'en diriger la marche et d'en régler les caprices? Pendant que, la bride au poing, vous mettez entre la mule et l'abîme le rempart de votre corps, elle admire, elle s'émeut ; son visage s'embellit de la vie du sentiment, la brise matinale qui souffle des hauteurs ravive les roses de son teint, et se jouant dans les plis de sa mante, dessine ou découvre les grâces de son attitude. Ah ! jeune homme, déjà votre cœur, déjà votre regard, infidèle aux montagnes, erre avec amour autour de cette créature charmante; elle est aimable, n'est-ce pas? elle est belle, enchanteresse,... c'est tout ce que je voulais prouver.

J'éprouvai ce jour-là tous ces sentiments que je viens de décrire. J'eus la bride au poing. Je fis de mon corps un rempart; malheureusement il n'y avait pas d'abîme. Près du glacier du Tour nous nous arrêtâmes. Nous venions de découvrir, en avant de nous, cet étroit et sauvage vallon où finit, contre les pentes du col de Balme, la vallée de Chamonix : l'ombre y planait encore. Mais, en arrière de nous, cette même vallée se montrait déjà dans tout l'éclat de sa splendeur matinale. Le soleil, arrivé la hauteur des gorges, y lançait ses feux au travers de bleuâtres vapeurs, rasant de leur cime jusqu'à leur base les arêtes dentelées des glaciers, et faisant scintiller au-dessus du sombre rideau des forêts les innombrables aiguilles des Bois, des Bossons, du Taconey ; puis, laissant dans l'ombre l'Arve et ses îles boisées, il venait dorer, aux pieds des parois du Brévent, les tranquilles pelouses où brillent éparses les cabanes du Prieuré. — Quel spectacle! dit ma compagne ; je veux descendre..... Déjà je l'y aidais, et l'une de mes mains dégageait l'étrier, tandis que l'autre, doucement pressée par la sienne, lui servait d'appui pour sauter légèrement à terre. Alors nous nous assîmes sur un bloc de granit, pendant que la mule, dont je tenais toujours la bride, broutait aux touffes d'herbe qui forment la lisière du chemin.

Digitized by Google

Il y a des moments où la contemplation est de rigueur, sans en être pour cela plus facile. Il s'agissait d'admirer, nous ne nous étions assis que pour cela; mais si ma compagne, peu faite aux mœurs pastorales, éprouvait quelque embarras de se trouver ainsi seule avec moi, j'étais de mon côté trop préoccupé par sa présence pour qu'il me fût aisé de parler éloquemment des montagnes. J'essayai toutefois; mais, après quelques lieux communs dont la niaiserie m'importunait moi-même, je rebroussai comme je pus vers un sujet bien autrement à l'ordre du jour que la splendeur matinale. — Vous remarquez, mademoiselle, lui dis-je, qu'ici la route se bifurque; oserai-je vous demander si vos parents se sont décidés pour la Tête-Noire ou pour le col de Balme?... — Je l'ignore, monsieur, me répondit-elle. Puis, se tournant de l'autre côté pour me dérober la vue de sa rougeur : — Je crois que ce sont eux que l'on aperçoit là-bas...

Effectivement, le reste de la caravane, que nous avions laissé en arrière, nous rejoignait insensiblement. Je remarquai que le père et la mère de ma jeune compagne avaient à leur tour pris les devants sur les autres voyageurs, et que, sans nous voir encore, ils pressaient le pas de leurs mulets. Quand ils nous eurent atteints : — Ah ça! mesdames, dit le père, c'est le moment de nous décider. Puis, se tournant vers moi : — Et vous, monsieur, par où passez-vous?

Cette insidieuse question ne me surprit pas autant qu'elle me contraria. J'avais dit imprudemment à ce monsieur, la veille déjà, que mon projet était de passer par la Tête-Noire, et j'avais cru procéder habilement; car ce passage, plus facile que l'autre, est celui que choisit d'ordinaire une société où se trouvent des dames. Mais, la veille aussi, ce monsieur m'avait fort prudemment prévenu que, pour lui, il était encore incertain sur celui des deux passages qu'il choisirait. Il était donc manifeste que ce père prévoyant avait voulu se ménager toutes les éventualités, entre autres celle de faire passer sa fille par le côté où je ne passerais pas. Aussi, comprenant à merveille toute la portée de sa question, et jaloux de sauver au moins ma dignité : — Vous le savez, monsieur, répondis-je, mon projet a été de passer par la Tête-Noire... Il m'interrompit : — Malheureusement nous inclinons, nous, par le col de Balme. J'en ai du regret, vraiment.

Digitized by Google

Bon voyage, monsieur ; enchanté d'avoir du moins joui pendant cette matinée de l'avantage de votre société. — Je me confondis en civilités tout aussi sincères, et nous nous séparâmes.

Je demeurai fort triste, face à face avec la belle nature, qui ne me sembla plus belle du tout. Le Prieuré me paraissait morne, les Bossons m'importunaient.

Assis sur mon granit, je me livrais à de rancunières réflexions sur l'hypocrite tyrannie des pères, que seconde souvent si mal à propos la soumission par trop angélique des filles. Dans ce moment vint à passer une autre caravane à laquelle je me joignis, faute de mieux, et aussi pour combattre par la distraction les blessures du sentiment.

Cette caravane se composait de trois messieurs à pied et d'un mulet chargé de pierres. Ces messieurs étaient des géologues. C'est une charmante compagnie que les géologues, mais pour les géologues surtout. Leur manière est de s'arrêter à tout caillou, de pronostiquer à chaque couche de terre. Ils cassent les cailloux pour en emporter ; ils égratignent les couches pour faire un système à chaque fois : c'est fort long. Ils ne sont pas sans imagination, mais cette imagination a pour domaine le fond des mers, les entrailles de la terre ; elle s'éteint dès qu'elle arrive à la surface. Montrez-leur une cime superbe : c'est une soufflure ; un ravin rempli de glaces : ils y voient l'action du feu ; une forêt : ce n'est plus leur affaire. A mi-chemin de Valorsine, un mauvais éclat de rocher sur lequel je me reposais mit mes trois géologues en émoi : il fallut me lever bien vite et leur abandonner mon siége. Pendant qu'ils le mettaient en pièces, je m'éloignai tout doucement, et ils me perdirent de vue. *Sic me servavit Apollo.*

Toutefois, s'il m'arrive d'éviter le géologue, j'aime en tout temps la géologie. L'hiver surtout, au coin du feu, qu'il est charmant d'entendre raisonner sur la formation de ces belles montagnes que l'on a visitées durant les beaux jours, sur le déluge et sur les volcans, sur la grande débâcle et sur les soufflures, sur les fossiles surtout ! Quand on en est aux fossiles, je ne manque jamais d'introduire dans l'entretien le grand *Mastodonte* de je ne sais qui ; ou le *Megalosaurus* de Cuvier : c'est un grand lézard de cent vingt pieds de long, dont nous n'avons plus que

Digitized by Google

les os moins la peau. Mais figurez-vous donc cette bête royale se promenant au travers de l'ancien monde, et nourrissant sa petite famille d'éléphants en guise de moucherons! Vivent les pittoresques! ils propagent, ils popularisent la science : c'est là que j'ai appris toute ma géologie.

Au surplus, même sans les pittoresques, qui n'est un peu géologue ? Qui ne se demande, à la vue des accidents ou des merveilles qu'étale une montagneuse contrée, comment se sont ouverts ou creusés ces abîmes, comment ces cimes se sont élancées dans les cieux; pourquoi ces pentes douces et pourquoi ces rocs tourmentés ; d'où viennent ces colosses de granit qui pèsent sur la plaine, ou ces dépouilles marines enfouies aux montagnes? Ces questions sont de la géologie pure, à la fois élémentaire et transcendante : les géologues ne s'en adressent pas d'autres; bien plus, sur la façon de les résoudre, ils ne sont jamais d'accord : c'est l'eau, c'est le feu, c'est l'érosion, c'est la soufflure. Partout des systèmes, et nulle part des vérités; beaucoup d'ouvriers, point d'experts; des prêtres, et point de dieu; en telle sorte que chacun peut approcher son hypothèse de la flamme de l'autel, et dire en la voyant flamber : Fumée pour fumée, la mienne, monsieur, vaut la vôtre.

Et c'est précisément par là que j'aime cette science. Elle est infinie, vague, comme toute poésie. Comme toute poésie, elle sonde des mystères, elle s'y abreuve, elle y flotte sans y périr. Elle ne lève pas les voiles, mais elle les agite, et, par de fortuites trouées, quelques rayons se font jour qui éblouissent le regard. Au lieu d'appeler à son aide les laborieux secours de l'entendement, elle prend l'imagination pour compagne, et elle l'entraîne dans les profondeurs ténébreuses de la terre, ou bien, rebroussant avec elle jusqu'aux premiers jours du monde, elle la promène sur de jeunes et verdoyants continents, tout fraîchement éclos du chaos, tout brillants de leur primitive parure, et que foulent ces races perdues, mais dont les gigantesques débris nous révèlent aujourd'hui l'existence. Si elle n'arrive pas à un terme, en y tendant elle parcourt une route attrayante; si elle divague ou déraisonne sur les causes secondes, sans cesse et de toutes parts, et en vertu de son impuissance même, elle nous met face à face avec la cause première : et c'est pour cela que, toujours aimée,

Digitized by Google

toujours cultivée, cette science est aussi antique que l'homme. La Genèse en est le plus vieux et le plus sublime traité, et, chez le peuple poëte par excellence, chez les Grecs, les théogonies, les cosmogonies abondent dès le premier âge; dès lors, comme aujourd'hui, les Vulcaniens, les Neptuniens s'y disputent, non pas, à la vérité, les suffrages du monde savant, mais l'admiration naïve, l'oisive curiosité, le poétique sentiment d'une foule intelligente et crédule.

A Valorsine, je rejoignis trois touristes : c'étaient un Français et deux Anglais, gens sans aucune espèce de rapport entre eux, si ce n'est celui qu'établissent temporairement des manières comme il faut, et cette sorte de sympathie aristocratique en vertu de laquelle des hommes qui s'estiment d'égale condition consentent à frayer ensemble, lorsque d'ailleurs ils ne peuvent frayer avec d'autres.

Les Anglais étaient deux beaux et grands garçons, de ces ci-devant écoliers, pas encore hommes, que milord leur père envoie, à peine échappés de Cambridge, faire leur tour du continent, accompagnés d'une sorte de gouverneur subalterne qui cire leurs bottes et paye leur champagne. Je les avais déjà rencontrés les jours précédents. A l'hôtel, à table, ils m'avaient paru avoir tout le décorum du gentleman anglais; en route, je les avais aperçus folâtrant entre eux ou avec des passants : aussi me rappelaient-ils ces grands chiens de Terre-Neuve qui, sur le point de devenir graves, se surprennent encore à bondir de gaieté ou à jouer avec les roquets du continent.

Le Français était un élégant jeune homme, carliste d'opinion, de langage et de moustaches; un de ces politiques de salon qui se flattent d'avoir conspiré, qui estiment avoir combattu en Vendée, et qui se persuadent que, l'Ouest pacifié, ils doivent à la tranquillité de leur famille de faire une tournée en Suisse, pour fournir au gouvernement un prétexte honnête de fermer les yeux sur l'audace de leurs antécédents; du reste, jovial, le meilleur homme du monde, et des gants blancs.

Les deux Anglais étaient sobres de paroles, gauches de manières, mais très-passablement intelligents des beautés de la contrée. La fraîcheur des herbages, la limpidité des eaux, surtout la hardiesse des cimes, leur causaient une sorte de satisfaction inté-

Digitized by Google

rieure, dont les exigences de leur dignité ne suffisaient pas toujours à réprimer l'expression. *Beautifule!* murmuraient-ils de temps en temps, en échangeant un regard. D'ailleurs, ils étaient accoutrés avec cette simplicité confortable et dispendieuse qui distingue les touristes de leur nation : de beaux chapeaux de paille à larges ailes, parfaitement propres, mais froissés par l'usage, et négligemment posés sur leur tête ; des vestes en toile grise, d'une coupe commode, et recélant dans des poches profondes une longue-vue de Dollond, un porte-cigares en argent, et l'attirail des ingrédients nécessaires ou utiles dans un voyage en pays de montagnes. Même simplicité, même propreté recherchée dans leur linge ; et, au milieu de la gaucherie un peu lourde de leurs mouvements, cette assurance de jeunes lords qui, accoutrés en vue du but qu'ils se proposent, ont compté sur leur tailleur pour être à l'aise, sur leur bonne mine pour se faire distinguer, et comptent en tout temps sur leurs guinées pour se faire respecter et chérir des aubergistes du continent.

Le Français, au contraire, était éminemment communicatif, aisé et vif dans ses manières, hautement enthousiaste des beautés alpestres, dont il n'avait d'ailleurs nul sentiment. Comme les Anglais, il était charmé de la limpidité des ondes, mais c'était pour en avoir comparé la fraîcheur aux eaux tièdes qu'on boit à Paris. Les cimes l'enchantaient, mais c'était en vue des sauts prodigieux qu'ont à faire les chamois pour passer de l'un à l'autre, et surtout dans l'espoir de les y poursuivre bientôt, lorsqu'il aurait reçu de Paris un excellent fusil de chasse de Lepage, qu'il s'était hâté d'y demander. « Le premier que j'abats, disait-il, je l'envoie à Prague! » D'ailleurs, il était habillé comme le serait Robinson accoutré par une modiste. Un charmant chapeau imperméable, à petites ailes, était coquettement posé sur sa chevelure lustrée ; une cravate, imperméable aussi, lui serrait le cou ; sa lévite en velours, avec les pans également échancrés par-devant pour faciliter la marche, une taille basse et étranglée pour donner de la légèreté, était fournie de poches et de contre-poches remplies de futilités microscopiques, dont la plupart étaient sans usage, soit par leur nature, soit en vertu même de leur ténuité portative. Mais un chef-d'œuvre de l'art c'était sa canne. Cette canne se déployait en chaise, pour jouir commodément des

Digitized by Google

points de vue; elle s'ouvrait en parasol, pour préserver des ardeurs du soleil; elle se refermait en bâton, pour gravir les montagnes. Le bâton était lourd comme un soliveau, le parasol échancré comme une aile de chauve-souris, la chaise confortable comme un tabouret sans paille; et, néanmoins, le possesseur satisfait, triomphant à cause de la foule d'agréments indispensables dont ce chef-d'œuvre lui assurait la jouissance.

Je trouvai ces messieurs assis non loin des mulets qui prenaient leur ordinaire, et engagés dans une conversation dont le Français faisait les frais pour les dix-neuf vingtièmes au moins. En effet, il venait de traiter à fond toute la question dynastique, celle de la république et celle des doctrinaires; puis il avait passé à Henri V, et de là aux chamois, à propos d'un coup de carabine qui s'était fait entendre du côté des sommités. Sur ce quadrupède comme sur la politique, son érudition était close, son idée faite, ses axiomes tout formulés; évidemment il avait étudié son chamois dans les livres d'Alexandre Dumas, de Raoul Rochette et d'autres théoriciens fameux, mais en écolier qui va plus loin que ses maîtres, et pour qui les théories émises ne sont plus bientôt que babioles, tirelires, en comparaison de celle qu'il est venu chercher sur les lieux. Rien n'était plus plaisant que de voir ce pétulant orateur haranguant deux flegmatiques Anglais, trop sensés pour être crédules, trop polis pour contredire, quoique parfaitement assommés d'ailleurs par un babil brisé, rapide, intarissable. Sans se mettre en grands frais d'attention, ils fumaient leur cigare, tout en songeant confortablement en eux-mêmes « combien la nation française été *foolish*, loquace, et tute habillé comme iune maîter à danser. »

— Messieurs, leur disait le Français, un fait singulier et que vous ne connaissez pas... Je le tiens d'un chasseur qui a tué, en un an, vingt bouquetins et quatre-vingt-dix-neuf chamois, entre autres une fois deux d'un seul coup; je vous conterai cela après... Un fait qui n'appartient qu'à cette chasse, la seule que je n'aie pas pratiquée : j'ai chassé au chevreuil, au sanglier; je l'aurais abattu sans le roi, à qui on laisse l'honneur du coup..... Un fait curieux, c'est qu'on ne tire pas le chamois en ligne droite, en face de soi, comme une bécasse. Le chamois est fin, défiant; s'il aperçoit le bout d'une carabine, adieu! courez-lui après...

Digitized by Google

Mais que font-ils? Voici le chamois sur la pointe de son roc, eh bien, le chasseur, qui s'est embusqué, ajuste un roc voisin, près, loin, c'est selon : le coup part, la balle ricoche, et le chamois tombe sans savoir d'où lui vient cette prune... Voilà qui est fort, je crois! — Guide, interrompit en cet instant un des Anglais, faisé diligence. Je craigné que nous avons le pluie; nous marchons en avant. A ces mots, tous les quatre nous nous levâmes pour nous mettre en route, au moment où les géologues entraient à Valorsine. Au delà de ce hameau, la vallée se resserre ; bientôt après, l'on se trouve engagé dans les sauvages défilés de la Tête-Noire.

Le temps, si radieux le matin, avait effectivement bien changé. De blanches et fines vapeurs, flottant avec rapidité, avaient voilé insensiblement l'azur des cieux, et terni l'éclat du soleil : à cette heure elles se formaient en menaçantes nuées qui s'amoncelaient tumultueusement autour des cimes. Un vent chaud qui soufflait de la vallée du Rhône remontait avec impétuosité cette gorge étroite, en soulevant les sables, en couchant les herbes, et en sifflant dans la chevelure des sapins. Nous cessâmes de causer, et, marchant avec vitesse, nous dépassions de temps en temps de petites croix plantées en terre sur les bords du sentier. Ces croix marquent la place où, durant l'hiver et aux premiers redoux du printemps, des montagnards ont péri, surpris par le froid ou par l'avalanche. Au pied de l'une d'elles, une pauvre femme agenouillée disait des prières pour le trépassé, pendant que sa chèvre, effrayée de notre approche, se mit à sauter de pierre en pierre jusque sur le rebord d'un petit ravin, d'où elle nous considérait curieusement. Bientôt après, l'orage éclata, la pluie survint; mais nous arrivions à la Pierre des Anglais, où nous cherchâmes un abri.

Cette pierre est une énorme roche qui s'avance en saillie pardessus le sentier. Une inscription, sculptée dans l'endroit le plus apparent, indique que ladite roche a été bien et dûment achetée de la commune par une dame anglaise. — Tiens! dit notre Français en apercevant de loin l'inscription, un monument, un tombeau!... Mais quand il eut lu la légende ; — En voici une bonne! s'écria-t-il en éclatant de rire... Parlez-moi d'un joujou comme celui-là... Je défie les géologues de l'emporter! Et la commune,

Digitized by Google

dites donc, pas bête... Soit ; nous sommes ici en Angleterre. Bien reconnaissant, messieurs, de l'hospitalité, ajouta-t-il en s'adressant aux Anglais ; j'y voudrais seulement un roastbeef et du bordeaux.

Les deux Anglais, qui ne goûtaient nullement ce ton irrévérencieux, appliqué par un Français à un fait dont l'excentricité même leur paraissait au fond « iune chose grand ! » et la bizarrerie « iune chose national beaucoup ! » se renfermèrent dans une taciturnité à la fois dédaigneuse et décontenancée. Il était visible qu'avec très-peu d'effort, et sans autre soin que de flatter adroitement leur secrète pensée pour la faire surgir au dehors, on les eût amenés bien vite à s'exalter au sujet de ce trait « *beautiful et enthusiastic*, » à déclarer les Anglais et les Anglaises « la prémier péople de la terre, » que sais-je ? à entonner un rauque et solennel *God save the King*... ce qui aurait été tout autrement amusant que le silence qu'ils gardèrent alors. Toutefois, s'ils s'étaient trouvés offensés, ils eurent une prompte revanche. Notre compagnon, pour jouir de la vue, venait d'établir sa chaise mécanique ; à peine s'y fut-il posé, que, les trois pieds se brisant à la fois, il tomba à la renverse le dos dans la poussière, et la tête dans une flaque... Non, je n'ai jamais vu deux Anglais éclater de rire avec un si parfait ensemble, un timbre plus bruyant, et une plus entière satisfaction. Pour le Français, il se releva en jurant, lança les débris de sa mécanique dans le torrent, et fit ensuite chorus avec nos rires le plus franchement du monde.

Cependant la pluie, au lieu de cesser, tombait avec une violence croissante : — Nous sommes ici en Angleterre, dit bientôt le Français, je ne m'y trouve pas mieux pour cela... Après tout, mieux vaut marcher trempés que de sécher sur place. Qui m'aime me suive ! Et il se mit gaiement en route. Les Anglais en firent autant bientôt après, et je suivis leur exemple.

Lorsqu'on est jeune, en bonne santé, lorsque surtout on a le goût et l'habitude des voyages à pied, ce n'est point une aussi triste condition qu'on le pense que de poursuivre sa route en affrontant la tempête. On est mouillé ; l'eau, comme dit Panurge, entre par le collet et ressort par les talons ; mais ce sont là les arrhes du vif plaisir qui nous attend : celui d'atteindre le gite, celui de dépouiller ses vêtements humides, celui de présenter à

Digitized by Google

la claire flamme du foyer ses membres roidis, celui enfin de venir asseoir sa fatigue et restaurer ses forces autour d'une table bien servie. D'ailleurs, n'est-ce rien que d'assister à ces grandes scènes? L'âme n'y goûte-t-elle aucun charme, elle en tout temps avide de mouvement, d'émotion, de pensée? Après avoir reflété, comme le miroir d'un lac, la fraîche sérénité du matin, les radieuses ardeurs du midi, elle reflète à leur tour les grises nuées, elle se ride sous l'haleine orageuse du vent; le trouble de la nature y pénètre, et, soulevée alors, elle rencontre au sein même du trouble ces mystérieuses joies qui sont refusées à la torpeur du bien-être.

Pour mieux goûter ces émotions, j'étais demeuré en arrière de mes compagnons. J'aimais à me voir seul dans ce gouffre de la Tête-Noire, battu de la pluie, étourdi par le fracas du torrent, par le bruit des pierres qui descendaient les ravins en s'entre-choquant, par celui de la foudre, dont les éclats saccadés se prolongeaient en grondements majestueux, tantôt lointains, tantôt tout voisins et comme au-dessus de ma tête. La scène était si magnifique, et ma préoccupation si entière, que je fus presque désappointé lorsque je vis près de moi les cabanes de Trient, dont je me croyais encore éloigné. Des rires se firent entendre sur la galerie d'une cabane : c'est le Français qui venait de m'apercevoir. — Il y a du vin ici, me cria-t-il, venez un peu tremper votre eau. J'entrai dans le chalet.

Les cabanes de Trient sont assises au milieu d'une petite vallée dont l'aspect est frappant et plein de caractère. Cette vallée, qui n'a en aucun sens plus d'un mille de longueur, est si profondément encaissée entre des cimes d'une hauteur immense, que le soleil n'en éclaire le fond que vers le milieu de la journée, et durant un petit nombre d'heures. A l'une des extrémités, le glacier de Trient, pressé entre les parois d'un étroit couloir de granit, fait entendre de sourds craquements, et, ouvert à sa base, il vomit, comme par une gueule azurée, des flots noirs et tourbillonnants, qui fuient bientôt d'un cours plus doux au travers de la prairie. A l'autre extrémité, une montagne fendue perpendiculairement jusqu'à la base donne passage à ce torrent, qui se perd dans de ténébreux abîmes, inconnus au regard de l'homme, pour aller ressortir près de Martigny en Valais, et s'y jeter dans le

Digitized by Google

Rhône. La situation de cette vallée, cette ombre perpétuelle, ce glacier, ces eaux, y entretiennent une ravissante fraîcheur; et les pelouses qui en tapissent le fond, lorsque du haut de la montagne on les voit pour la première fois, resplendissent de l'éclat d'une verdure incomparable. Il semble qu'on découvre un Éden inaperçu encore, une retraite où vivent cachés depuis des siècles les primitifs habitants de la contrée. L'on descend, l'on entre dans cette ombre limpide, l'on savoure cet air récréateur, l'on écoute cette voix sonore et continue des eaux qui arrivent et qui fuient; une neuve splendeur émerveille les yeux, et remue doucement le cœur.

C'est dans ce vallon qu'aboutissent les deux passages de la Tête-Noire et du col de Balme. Les deux sentiers s'y réunissent au pied de la Forclaz, qu'il faut encore gravir et redescendre pour arriver à Martigny. On n'y trouve, en fait de gîte, que le cabaret où je venais d'entrer. C'est, au rez-de-chaussée, l'étable, le fenil, et au-dessus la chambre des buveurs : on y monte par quelques échelons de sapin, aboutissant à la galerie d'où le Français m'avait appelé. Comme il arrive de loin en loin qu'un voyageur, surpris par la nuit et par l'orage, est contraint de s'arrêter à Trient, les gens du cabaret entretiennent dans cette même chambre deux petits lits. Au moment où j'entrai, les deux Anglais, renonçant à pousser jusqu'à Martigny par un temps si affreux, venaient de s'en assurer la possession, et, après avoir changé de linge et d'habits et rallumé leur cigare, ils s'y délassaient par anticipation.

La tempête était devenue si terrible, que j'étais fort inquiet au sujet de la caravane que j'avais quittée le matin, et fort impatient d'apprendre qu'elle avait déjà descendu le col et dépassé Trient. Comme j'allais questionner l'hôte, un éclair éblouissant, suivi à l'instant même d'un effroyable coup de tonnerre, nous fit tressaillir. L'hôte se signa, et sa femme, accourue vers la fenêtre, cria : C'est sur le bois Magnin! Nous regardâmes. Un homme sorti du bois s'enfuyait à toutes jambes de notre côté. Quand il fut plus près, nous l'appelâmes. Je le reconnus aussitôt pour l'avoir vu le matin auprès des parents de ma jeune compagne, et, rempli d'anxiété, je le questionnai. Il ne m'apprit rien. Vers le sommet, on lui avait fait prendre les devants, avec ordre de

Digitized by Google

pousser jusqu'à Martigny pour y retenir des logements. Une heure après, la pluie était venue, puis l'orage, puis la foudre. — Elle est tombée, ajoutait-il, sur le chalet de Privaz, qui brûle à cette heure, et les bestiaux sont épars, notamment une génisse que j'ai dépassée, qui beuglait à fendre le cœur... Elle m'a suivi jusqu'à ce coup de tonnerre qui a frappé entre elle et moi, que j'ai cru que c'étions la fin du monde! Tout à coup le Français, qui avait écouté ce colloque : — Des dames dans ce bois!... des dames parmi cette tempête! Parbleu! il ne sera pas dit que je ne les en aie pas tirées. Qui vient avec moi? — Je suis votre homme, et vous êtes le mien, lui dis-je. En route! Je prends ces deux peaux de mouton suspendues à la muraille. — Ét moi ce cordial, dit le Français en versant le vin de notre chopine dans sa gourde. Sans autres apprêts, nous partîmes. En ce moment arrivaient les trois géologues... dans quel état, bon Dieu! ruisselants par les coudes, par les poches, par le nez, par les cinq doigts; des hannetons flottants dans le cataclysme d'une ornière, des noyés du déluge nageant vers l'arche!... et néanmoins attentifs encore aux cailloux, regardant du coin de l'œil aux stratifications. Ils entrèrent dans la cabane.

Nous fûmes bientôt engagés dans la montée du col de Balme. — Ces marchands, disait le Français, sont des voleurs, avec leur imperméable; toute l'eau du ciel est dans mon chapeau!... A propos, sont-elles jolies vos dames? Un nouveau coup de tonnerre, suivi de roulements effroyables, me dispensa de répondre; d'ailleurs on avait une peine infinie à s'entendre. Le sentier était devenu le lit d'un ruisseau furieux; de toutes parts l'eau tombait en cascades, et, à mesure que nous nous élevions, le froid devenait de plus en plus vif. Au-dessus du bois de Magnin, la pluie était glacée et mêlée de grésil. Une heure après, nous nous trouvâmes au milieu de la neige. Alors le silence succéda tout à coup au fracas des eaux et au sifflement du vent dans la forêt.

On ne distinguait plus le sentier, et personne ne répondait aux cris que nous poussions de temps en temps; aussi nous désespérions déjà du succès de notre tentative, lorsque nous aperçûmes au-dessus de nous une mule qui descendait le col. Elle était seule, toute sellée; la bride traînait à terre. Pour ne pas l'épouvanter nous nous cachâmes derrière la saillie d'un rocher, et,

Digitized by Google

lorsqu'elle passa près de nous, mon compagnon lui barra le chemin, pendant que je sautais sur la bride. J'y reconnus celle que j'avais tenue le matin ; c'était la mule d'Émilie ! Alors nous commençâmes à présager les plus sinistres choses. Sans perdre de temps, le Français sauta sur l'animal, tandis que, demeuré derrière, je le fouettais pour le contraindre à marcher et à nous guider en même temps. Mais, quand nous fûmes arrivés au-dessus d'un plateau ouvert de tous côtés, la mule, se jetant brusquement sur la gauche, se mit à fuir de toute sa vitesse, en tâchant de se débarrasser de son homme. Le Français, bon cavalier, se piqua d'honneur, tint bon, et, au bout de quelques instants, je le perdis de vue. Je demeurai ainsi seul, agité par la plus vive inquiétude, et ne sachant de quel côté me diriger. Après avoir erré quelque temps, je retrouvai les traces que la mule, en descendant, avait laissées empreintes sur la neige, et je pris le parti de les suivre. Ce fut une heureuse idée, car au bout d'un quart d'heure je me trouvai face à face avec un homme qui descendait en suivant ces mêmes traces.

C'était le guide qui courait après sa bête. — Nous avons votre mule, lui criai-je ; mais où est votre monde ? — Où ils sont, où ils sont ? Que sais-je ? Cette neige d'à présent, c'est le soleil après les tempêtes d'il y a une heure. Plus de sentier, plus de vue ; un vent à balayer les sapins, et la foudre aux quatre coins du temps. Nous étions chacun à notre bête, moi pendu à la bouche de la mienne ; on ne s'est plus revu. Par bonheur, j'ai pu tirer vers une caverne, pas bien loin, où j'ai mis leur demoiselle à l'abri, mais bien en peine qu'elle est, la pauvre fille, et encore que sans ma bête je ne l'en peux tirer.

Ces dernières paroles, qui s'étaient fait attendre, me firent passer d'une affreuse inquiétude aux transports de la joie. Non-seulement Émilie était en sûreté, mais j'arrivais merveilleusement à propos. — Bon homme, lui dis-je, vous allez battre le pays jusqu'à ce que vous les ayez tous retrouvés, et moi je ne bouge pas de la caverne que vous n'ayez reparu. Où est-elle ? Il m'indiqua à quelque distance un rocher noirâtre : — C'est droit en dessous, dit-il ; le chemin ne peut pas vous manquer. Et il partit.

Je m'acheminai vers le rocher. Mais que dites-vous, lecteur, de la situation ? Et si la vie de voyage, en isolant une jeune per-

Digitized by Google

sonne de ses compagnes, en l'approchant de vous, ou seulement en faisant naître l'occasion de quelques entretiens, rehausse à vos yeux ses attraits, double sa grâce, embellit sa beauté, que sera-ce, si, accouru en libérateur, vous la surprenez dans l'ombre d'une grotte, seule, tremblante, et néanmoins se rassurant à votre approche, accueillant d'un sourire de gratitude votre empressement à voler à son aide ! Il est vraiment à craindre que, troublé vous-même par le plaisir, enhardi par vos avantages, vous ne laissiez trop voir un empressement que la conjoncture rendrait vite importun. C'est ce que j'avais grand soin de me dire à moi-même en montant vers le rocher.

Mais, quoi qu'il puisse faire pour se maintenir dans les termes d'une respectueuse civilité, un jeune homme n'apparaît point ainsi à l'entrée d'une grotte, que la jeune fille qui s'y est réfugiée n'éprouve ce pudique embarras dont déjà le sentiment de sa solitude la préservait à peine. A ma vue une vive rougeur colora les joues d'Emilie, et, quittant aussitôt la place reculée où elle était assise, elle accourut sur le seuil, comme pour se mettre sous la protection du jour et des cieux. Ce mouvement tout naturel qu'il fût, ne pouvait m'être agréable, car l'alarme, même la plus passagère, outrage un sentiment délicat et honnête. Toutefois le déplaisir que j'en ressentis me fut de quelque secours pour donner à mon apparition le tour prosaïque que réclamaient les convenances. Je racontai à Emilie à quelle suite de circonstances je devais le bonheur d'être conduit auprès d'elle. Je lui fis part des mesures que je venais de prendre pour hâter sa réunion avec ses parents, sans aucun doute déjà rassurés à cette heure par l'arrivée de mon ami auprès d'eux ; puis, encouragé par le plaisir visible que lui causaient ces bonnes nouvelles, j'arrangeai mes discours de manière à ramener assez de sécurité pour que ces courts moments d'un tête-à-tête si inespéré ne fussent pas troublés par les poisons de l'inquiétude et de l'effroi. Emilie sourit alors, des larmes d'attendrissement mouillèrent ses yeux ; et si, à la vérité, elle conserva quelque embarras, il n'avait cette fois d'autre cause que la décente réserve qui l'empêchait d'oser me témoigner assez une reconnaissance qu'elle ressentait vivement.

En ce moment, la neige avait cessé de tomber, et le vent, maître du col et des hauteurs, tenait les lourdes nuées suspendues

Digitized by Google

au haut des airs. Un jour triste et blafard éclairait la surface des plateaux, tandis qu'une nuit humide régnait dans les gorges, du fond desquelles s'élevaient par lambeaux déchirés de grises et incertaines vapeurs. Nous nous assîmes à la place où nous nous trouvions, et, les yeux fixés sur ce spectacle, nous commençâmes à nous entretenir des aventures de la journée, des fureurs de l'orage, de ces magnifiques contrastes offerts à nos regards dans l'espace de quelques heures, jusqu'à ce que, nous étant doucement rencontrés sur mille impressions que nous avions ressenties ensemble, bien que séparés, il s'ensuivit des paroles moins réservées et un abandon plus intime. Emilie m'avoua qu'une fois réunie à ses parents, elle compterait cette journée où elle avait éprouvé tant d'émotions, de terreurs et de joies, parmi les plus belles de sa vie... Je me hasardai alors à lui répondre que ce moment, où j'avais le bonheur de la rencontrer seule et de pouvoir lui faire l'aveu des sentiments dont mon cœur était plein, était un moment auquel je n'en pouvais comparer aucun dans ma vie passée, et dont je ne saurais jamais retrouver le pareil loin de sa présence. Ces paroles lui causèrent un trouble extrême. Pour faire diversion, et comme elle était transie par le froid de ces hauteurs, je la pressai de revêtir cette peau de mouton que j'avais apportée de Trient. C'est une sorte de manteau grossier, dont s'affublent les pâtres du pays. Elle se prêta à mon envie en souriant, et tandis que d'une main je tenais suspendu l'habit du pâtre, de l'autre j'allais, par l'ouverture des manches, à la rencontre de la sienne. Mais voici que, sous cet agreste accoutrement, les grâces délicates de son visage brillèrent d'un éclat si vif et si nouveau, que, transporté d'amour, mes lèvres s'égarèrent sur cette main que je tenais encore, et elles y imprimèrent un baiser. Confuse et tremblante, Émilie retirait sa main, lorsque des voix se firent entendre. Nous nous levâmes en sursaut. C'était le guide... et derrière lui le père!

Je n'ai jamais vu chez un père la joie de retrouver sa fille aussi expressivement mélangée du dépit de ne la pas trouver seule. Émilie, pour lui cacher sa rougeur, s'était élancée dans ses bras; moi-même je m'empressai de lui témoigner combien je prenais de part à cette heureuse réunion; et néanmoins ni ses paroles ni ses manières ne pouvaient en aucune façon se mettre à l'unisson

Digitized by Google

des nôtres, bien que la situation lui commandât de se montrer tendre envers sa fille, et surtout reconnaissant envers moi. Aussi son embarras, presque trop marqué, se communiquait déjà à nous-mêmes, lorsque, pour trouver une contenance, il se prit à rire de l'accoutrement pastoral d'Émilie. Ce fut une issue admirablement trouvée, par laquelle nous sortîmes tous de peine, riant à qui mieux mieux, sans avoir, ni les uns ni les autres, la moindre envie de rire. Vinrent ensuite les explications mutuelles sur les incidents de la journée. Mon ami le Français avait fait merveille. Il avait rencontré le guide, il avait trouvé le père, retrouvé la mère, et rassuré tous les deux en leur apprenant que leur fille était depuis une heure sous ma garde, au fond d'une grotte. C'est sur ce mot que M. Desalle (le père d'Émilie), au lieu de manifester une grande allégresse, s'était levé brusquement pour nous rejoindre en toute hâte.

Une chose que j'ai oublié de dire, lecteur, c'est que cette jeune personne, je l'avais remarquée dès longtemps à Genève déjà, au milieu des réunions de l'hiver; je l'avais remarquée aussi aux premiers beaux jours, alors que les jeunes filles, échangeant les laines et les pelisses de la saison froide contre les robes légères et les écharpes flottantes, semblent comme des fleurs fraîchement écloses de l'enveloppe jalouse qui voilait leur éclat. Je l'avais remarquée encore lorsqu'au mois d'août elle était partie pour visiter les glaciers, et que j'étais parti sur ses traces. Demanderez-vous si elle m'avait remarqué à son tour? Ce n'est pas à moi de le dire; mais ce que je puis affirmer, c'est que ses parents m'avaient, eux, infiniment remarqué. Mes assiduités, qui troublaient leur repos et qui contrariaient leurs vues, les avaient seules portés à se déplacer pour venir voir une belle nature dont ils n'avaient que faire, et, comme on l'a vu plus haut, à préférer le passage pénible du col de Balme au trajet facile de la Tête-Noire. Cette courte information explique bien des choses; je pourrais la rendre plus complète en anticipant sur un avenir peu éloigné, si je ne craignais de nuire à l'intérêt de mon récit en approchant de ces poétiques aventures le dénoûment, heureux à la vérité, mais prosaïque, auquel elles aboutirent à six mois de là. Je reprends mon récit.

Le temps, sans cesser d'être sombre, n'était plus orageux; le

Digitized by Google

peu de neige qui était tombée commençait à disparaître, et tout promettait une soirée tranquille. Nous quittâmes la grotte, et nous nous dirigeâmes vers un tourbillon de fumée qui, s'élevant de derrière un bois de mélèzes, marquait la place où nous étions attendus. Le Français était absent pour l'heure, mais nous y trouvâmes madame Desalle confortablement établie dans le plus joli bivouac possible. — Votre ami, monsieur, est un homme charmant! me dit-elle dès qu'elle m'aperçut. En effet, avec cette activité secourable et galante que développe si vite chez les Français la vue du sexe en détresse, mon compagnon avait en quelques instants dressé une sorte de chaise longue, au moyen de quelques pierres juxtaposées et recouvertes d'un lit de mousses sèches; au-dessus, il avait entrelacé les branchages des mélèzes, de manière à former un abri impénétrable à la neige; puis, allumant un petit feu à l'usage de madame Desalle, il avait entassé plus loin de gros branchages de façon à produire un brasier ardent, autour duquel des baguettes, portées sur des coches faites aux mélèzes voisins, attendaient qu'on y suspendît, pour y être séchés, les effets de la caravane. Ces égards pour une dame qui n'était plus jeune, et ces soins prévoyants pour assurer le bien-être de notre petite colonie, provoquèrent chez nous tous ce sentiment de gratitude qui est si merveilleux pour changer les situations les plus ingrates en moments pleins d'agrément. Mais, à la vue d'un petit ustensile d'argent, formé de trois ou quatre pièces artistement ajustées, et rempli d'un liquide en ébullition, je ne pus m'empêcher de rire. J'y reconnus une cafetière mécanique à deux ou trois fins, dont mon compagnon nous avait démontré les propriétés à Valorsine, et dans laquelle il venait de verser quelques gouttes d'essence de café achetée à Paris sur une poignée de neige ramassée au col de Balme.

En cet instant, nous l'aperçûmes lui-même qui remontait le mamelon sur lequel nous étions, en tirant après lui une mère vache qui le suivait sans trop de peine... — Bravo! s'écria-t-il en nous voyant tous réunis, j'en amène pour tout le monde; mais du café seulement pour ces dames. Je vous salue, mademoiselle. Veuillez, messieurs, déposer sur les baguettes ce châle, ces manteaux. Je me charge du reste. Aussitôt, après avoir ouvert et déposé auprès de ces dames un petit sucrier de poche, il se mit

Digitized by Google

à traire la vache dans deux de ces tasses en bois de coco qui servent à boire aux sources; puis, y ayant versé le café, il présenta le breuvage d'un air à la fois empressé et glorieux qui était à mourir de rire. Je riais donc, mais cette fois de gaieté, de contentement, et sans mélange aucun de malice, comme j'avais pu faire à Valorsine. En effet, je venais de comprendre seulement alors une chose bien simple pourtant, c'est qu'en voyage, comme ailleurs, il n'est de vilain accoutrement que celui qui, ne convenant qu'à son maître, est sans emploi pour autrui.

Au sortir de l'angoisse, les cœurs s'ouvrent aisément à l'indulgence, au bonheur, à une cordialité expansive qui en chasse tout sentiment rancunier. Déjà M. et madame Desalle semblaient ne se souvenir ni de la grotte, ni d'autres contrariétés plus anciennes; et moi-même, reconnaissant de l'accueil amical qu'ils me faisaient, j'évitais de leur donner de l'ombrage en me montrant trop empressé auprès de leur fille. Pour celle-ci, revenue de son trouble, mais intérieurement agitée, elle s'efforçait de cacher ses préoccupations sous un air d'enjouement, tandis que mon nouvel ami, le Français, ayant remis en poche sa batterie de cuisine, s'occupait avec les guides des préparatifs du départ.

Au moment où nous partîmes, le soleil venait de reparaître à l'horizon, et le dais de grises nuées qui avait plané jusqu'alors sur nos têtes, empourpré tout à coup par les feux du couchant, s'était changé en un dôme d'une sublime splendeur. Insensiblement cet éclat s'effaça, les pâles feux des étoiles brillèrent ça et là dans le ciel, et la nuit nous surprit au milieu de la descente. Il ne pouvait plus être question de pousser jusqu'à Martigny, et, d'un autre côté, coucher à Trient semblait un parti désespéré. Les guides eux-mêmes ne nous y engageaient pas. « Rien pour coucher, disaient-ils; et pour vivres, des œufs... — Des œufs? interrompit le Français; écoutez, je me charge du souper (il réfléchit un instant)... et de la couchée! ajouta-t-il; j'ai des lits pour ces dames. Mais il faut que je prenne les devants; ainsi, bon voyage, et au revoir! » Nous voulûmes le retenir, le remercier du moins; mais il était déjà hors de vue. Au bout d'une heure et demie, nous sortîmes du bois de Magnin. A la vive lumière qui brillait aux fenêtres d'une maison, nous reconnûmes de loin les cabanes de Trient, et nous jugeâmes que notre compagnon était

Digitized by Google

à l'œuvre. En approchant, nous croisâmes deux voyageurs que nous vîmes avec surprise s'engager, à cette heure avancée, dans le sentier de la Forlaz. C'étaient nos deux Anglais. A son arrivée, le Français n'avait rien eu de plus pressé que de les réveiller pour leur annoncer l'agréable nouvelle que, comptant sur leur politesse, il avait promis leurs lits à deux dames qui allaient arriver. Les deux Anglais, visiblement contrariés, étaient sortis du lit silencieusement, et, après s'être irrités contre l'hôtesse, qui leur proposait de coucher dans le fenil, ils s'étaient décidés à partir.

J'ai décrit plus haut l'hôtel du lieu. Nous y arrivâmes vers dix heures. En passant devant la porte de la cuisine, nous aperçûmes un grand mouvement de gens allant, venant, et, au milieu, notre Français qui, illuminé par le flamboyant éclat du foyer, donnait ses ordres, tout en veillant sur une sorte de casserole où bouillonnait un mets écumeux. « Montez! montez! nous cria-t-il. Impossible que je quitte mon *sambayon* ; il y va de ma gloire et de votre entremets. « Nous montâmes dans la salle d'en haut, où les trois géologues, conviés au festin, nous accueillirent avec une cordiale bonhomie. Je trouvai cette salle bien changée. Les deux lits n'avaient pu être enlevés, mais ils étaient disposés avec décence, et le Français, s'étant fait livrer toutes les nappes de la maison, les avait suspendues aux fenêtres en façon de rideau, profitant de l'ampleur de ces blanches toiles pour les relever en festons sur les côtés. Cette seule disposition, en ôtant de cette salle de cabaret le souvenir de sa destination, lui donnait un aspect de convenance et de propreté qui rehaussait le plaisir de tous, et de nos dames surtout. Mais ce qu'il fallait admirer, c'était la table. Six chandelles proprement ajustées dans des bouteilles illuminaient une nappe chargée de mets rustiques et d'ustensiles pittoresques ; au milieu, un potage fumant ; sur les ailes, trois ou quatre variétés d'omelettes ; autour, et symétriquement disposées, des chopines d'étain remplies, les unes d'un petit muscat du Valais, les autres de l'eau du glacier. Nous nous assîmes avec délices. Le plaisir d'arriver, la surprise de rencontrer tant de ressources, et, plus que tout cela, le sentiment que toutes ces choses étaient sorties de terre au coup de baguette du plus aimable empressement, portèrent à son comble un contentement auquel

Digitized by Google

se mêlait, dans ces premiers moments, le charme plus sérieux de la reconnaissance.

Le Français ne tarda pas à paraître. Derrière lui, l'hôtesse, toute grave d'obéissance et de bon vouloir, portait le *sambayon*. Nous nous récriâmes sur le plaisir de la surprise et sur l'habile ordonnance du festin. — N'est-ce pas? Et voilà ce que c'est, ajouta-t-il en se tournant vers la pauvre femme, que de rencontrer de braves gens qui ouvrent leur cave, livrent leurs œufs, donnent leurs nappes. Allez, bonne femme, envoyez coucher vos hommes, et quand le vin sera bouillant, appelez-moi. C'est un *négus*, nous dit-il. A table maintenant? Ici madame Desalle, là mademoiselle Émilie, M. Desalle en haut, moi en bas, vous et ces messieurs dans les intervalles; et vive l'auberge de Trient! Nous fîmes un chorus général, moi surtout, qui venais d'assurer à ma chaise une place entre celle d'Émilie et celle de sa mère.

Le souper, comme on peut croire, fut charmant. Dès la soupe, qui était bonne, mais claire, ce furent des exclamations qui se renouvelèrent à chacun des mets; et, sans parler de ce que le cœur y mettait du sien, tous ceux qui ont passé dans les montagnes une journée de fatigues et de privations savent ce que vaut un médiocre potage, et avec quelle facile complaisance on trouve exquis les plus simples aliments. Mais, quand vint le tour du *sambayon*, les acclamations redoublèrent. Le Français, plus joyeux que nous tous, y répondait par des saillies de pétillante gaieté, en telle sorte que le tumulte, commencé par des propos de félicitations, se prolongeait par des éclats de rire. L'arrivée du *négus* suspendit ce tumulte. Dès qu'il fut servi, tout le monde à la fois, et le Français aussi, réclama la faveur de porter un toast; mais M. Desalle s'adjugeant la parole à raison de son âge : — Je porte, dit-il, la santé de notre amphitryon! Qu'il m'excuse si je le désigne ainsi, en attendant que je sache un nom qui nous demeurera cher à tous, et à ma famille en particulier. Monsieur a fait, d'une journée de fatigues et d'alarmes, une journée de plaisirs et de délassements; je lui en exprime notre affectueuse et vive gratitude. Nous nous levâmes tous pour choquer nos verres contre celui du Français, qui répliqua incontinent : — La modestie m'empêche de me nommer, mais voici

Digitized by Google

mon nom écrit au fond de mon chapeau. Qu'il me soit permis de dire à mon tour que, depuis que je voyage, je n'ai pas pris encore autant de plaisir qu'aujourd'hui, et d'en conclure que je ne m'étais pas trouvé encore en si aimable compagnie. Je bois à la vôtre, mesdames et messieurs!

Bientôt après, nous prîmes congé des dames, et nous gagnâmes notre couche rustique, où, grâce aux fatigues de la journée, nous ne fîmes qu'un somme jusqu'à l'aurore.

FIN DE LA VALLÉE DE TRIENT.

Digitized by Google

LA TRAVERSÉE

J'ai connu autrefois un enfant qui annonçait les plus brillantes qualités militaires ; malheureusement il était bossu. Enfant aussi dans ce temps-là, je l'accompagnais aux revues, aux parades, à l'exercice, partout où le tambour battait, où des uniformes défilaient ; non pas que ces spectacles eussent pour moi un attrait bien vif, mais parce qu'attaché à mon camarade, j'aimais à perdre mon temps dans sa compagnie.

Ce bossu s'animait donc au son des fifres et des tambours ; et, quand à cette musique de bruit succédait la musique plus expressive des instruments à vent, je ne sais quelle véhémente impression, venant à remuer son âme, répandait sur ses traits comme un rayon de belliqueuse fierté, de martiale ardeur. Si ensuite les feux de file, le tonnerre de l'artillerie retentissaient dans la plaine ; si les régiments, marchant les uns contre les autres, simulaient l'attaque, la victoire, la retraite, et tout le spectacle de la guerre, l'enfant alors, passionné par cette vue, s'élançait dans les tourbillons de fumée : il se mêlait aux tirailleurs, il accompagnait les pièces, il courait sur l'aile des escadrons, s'exposant à chaque instant à être écrasé sous les pas des colonnes, ou maltraité par les soldats dont il gênait les mouvements. La revue finie, il marchait en cadence à côté de la tête du bataillon, les yeux fixés sur le commandant, et simulant, par quelques gestes, qu'il obéissait à tous les ordres, qu'il exécutait mentalement toutes les évolutions. Ces manières le faisaient remarquer de la foule, et les gens riaient à le voir ; mais lui, sous l'empire d'un sentiment sérieux, continuait de marcher en cadence, insensible à la moquerie et tout ivre d'émotions de gloire, de patrie et de batailles.

Digitized by Google

— Je veux, me disait-il, lorsque, errant le soir aux environs de la ville, nous nous promenions solitairement, je veux, dès que j'aurai l'âge, m'engager. As-tu vu le commandant quand il galopait au travers de la plaine?... Commander un escadron! fondre comme l'éclair sur les lignes hérissées de fer! gagner la gloire, non pas en attendant la mort, mais en volant la chercher ou la donner! rompre, disperser, poursuivre!... Mon arme, Louis, c'est la cavalerie!

Un peu remué par tant d'enthousiasme, je me surprenais à rompre aussi en imagination, à disperser, à poursuivre... Pour lui, reprenant: — Et ce n'est rien encore! Les voilà qui fuient, laissant sur la place leurs blessés, leurs morts... Alors je rallie mes dragons tout couverts de poussière, d'écume, de sang, et nous reprenons le chemin de la ville sauvée... On voit de loin la foule qui inonde les remparts, qui couvre les toits des maisons... On approche, on défile... Le chef blessé caracole à la tête de ses braves... Tous les regards lui lancent des couronnes, tous les cœurs volent à sa rencontre!... Mon arme, Louis, c'est la cavalerie!

Je me plaisais à ces discours, animés qu'ils étaient par le feu d'un sentiment vif et passionné. D'ailleurs, habitué à voir dans cet enfant un ami avant d'y avoir vu un bossu, l'idée grotesque de sa pauvre personne enfourchée sur un noble coursier ne se présentait point à ma pensée pour y ternir l'éclat de ces brillants tableaux. Bien loin donc de sourire, j'écoutais avidement; puis, dominé bientôt par cet ascendant qu'exerce un caractère fort et ardent, je devenais le soldat de mon généralissime, et, après avoir exécuté sous ses ordres d'habiles manœuvres, nous reprenions le chemin de la ville, tantôt marquant, tantôt accélérant le pas, au son des fifres, de la musique et des tambours. Candeur charmante du premier âge! aimables enfants dont les cœurs ingénus s'aiment et s'unissent malgré la laideur corporelle, en dépit des témoignages du regard; dont les jeux ne sont point troublés encore par les hontes et par les poisons du ridicule!

J'ai toujours vu dans les dispositions de cet enfant comme une éclatante preuve de cette différence que l'on dit exister entre les deux substances dont se compose notre être. Quoi! ce corps

Digitized by Google

grêle et difforme... et au dedans cette âme chevaleresque, s'enivrant de l'ombre même de la gloire et du triomphe ! Ce malheureux que sa stature appelle à s'effacer, à se taire, à refouler tout essor de sentiment, d'enthousiasme, de passion... et cette âme, belle autant que les plus belles, tout avide d'émotions, de fiers transports, d'éclatants dévouements ! n'est-ce pas l'image frappante d'un assemblage forcé de deux natures sans rapport entre elles, d'une terrestre et grossière enveloppe qui retient captive une pure essence ?

Au surplus, il n'est pas besoin de recourir aux bossus pour recueillir des enseignements tout pareils. Regardez autour de vous. Combien de visages durs, sombres, laids, d'où s'échappent pourtant comme des rayons de bonté sereine, de délicate affection ! Combien de fragiles statures renferment des âmes de fer ! combien de colossales charpentes, toutes d'os et de muscles, recouvrent des âmes molles et sans vigueur ! Et, sans regarder à autrui, qui ne sent vivre au dedans de soi cet hôte étranger au logis qu'il habite, ce noble exilé qu'étouffent les murailles de son étroite prison ? qui ne le sent s'attrister ou jouir de sa tristesse et de sa joie propres ? qui ne le sent s'agiter, bondir, frémir d'enthousiasme ou d'allégresse, alors même que le corps semble sommeiller, et sommeiller alors même que le corps se démène au sein de ses plus chères délices ?

Quand paraît sur la scène la douce et pure Desdemona, quand Othello échange avec elle les transports d'une confiante tendresse, quand ce serpent d'Iago rampe autour de ces deux créatures si heureuses, si sereines à cette heure encore... quand déjà le venin, circulant dans les veines du More, enflamme son sang, fait jaillir l'éclair de sa prunelle et pénétrer dans son cœur le démon des vengeances... voyez, dans l'amphithéâtre, ces milliers de figures assises à la file les unes des autres, silencieuses, et comme privées de vie : ce sont les enveloppes corporelles, les cadavres terrestres... Pendant qu'étrangers au drame qui se déroule, ils chargent les gradins de leur masse immobile, les âmes s'en sont envolées : ardentes, agitées, tumultueuses, frémissantes d'horreur ou saignantes de pitié, elles errent en désordre sur la scène ; elles s'épanchent en flots de malédictions sur Iago ; elles crient au More qu'on l'abuse ; elles entourent, elles enveloppent,

Digitized by Google

elles protégent de tout ce qu'elles ont de compassion et d'amour l'amante pure et menacée; et, par un frappant contraste, tandis que tout est repos et torpeur dans la vaste enceinte, tout est passion, mouvement, orage, dans l'invisible région où elles se pressent éperdues !

Je reviens à mon bossu. Il était dans la destinée de ce pauvre enfant que chacune des illusions auxquelles son cœur ouvrait un si facile accès dût s'y évanouir aux premières leçons d'une précoce expérience. Aussi ses transports guerriers furent-ils de courte durée : à mesure qu'il grandissait, le rire et la moquerie le trouvèrent moins insensibles, une honte craintive contraignit peu à peu l'essor de ses penchants ; il comprit avec amertume que la cavalerie n'était pas son arme. Mais ce n'est qu'à la longue que le naturel se transforme, et si Henri (c'est le nom de mon camarade) ne fréquentait plus les revues, il n'avait pas abjuré tout désir de se distinguer et de conquérir les suffrages de la multitude. Seulement ce désir changea d'objet. Témoin un jour du triomphe d'un avocat, il vit aussitôt la carrière du barreau s'ouvrir devant lui, et l'envie de s'y faire un nom enflammant ses espérances, il regretta moins dès lors cette gloire du soldat, qui, avant tout autre, avait si vivement séduit sa jeune imagination. Bien qu'encore enfant, il se livra à l'étude avec une ardeur dont ses maîtres ne savaient pas le secret, et tout pénétré de la gravité et de la noblesse de ses futurs travaux, il se passionnait pour l'innocence, et s'esseyait à tout propos en plaidoyers empreints d'une juvénile emphase. Les plaidoyers, c'était désormais l'unique et constant sujet de nos entretiens, l'attrait principal de nos promenades. — Tu es l'accusé, s'écriait-il tout à coup lorsque nous étions arrivés dans quelque solitude écartée; ton crime, je te l'apprendrai ; assieds-toi. Ici les juges, là les jurés ; de ce côté la foule (car il lui fallait la foule), et je commence :

« Juges ! disait-il avec solennité du haut de son tertre, pendant que, nonchalamment étendu sur le gazon, je me laissais débonnairement défendre ; juges, à la vue de cet infortuné qu'une sanglante catastrophe a amené sur ce banc d'ignominie, je suis navré de douleur et tremblant de crainte... Sa cause est belle pourtant ! mais je me méfie de mes forces, et en songeant que le sort, que la vie peut-être de mon client, dépendra de l'usage

Digitized by Google

que je vais faire de cette parole qui m'est laissée pour quelques instants, je ne puis me défendre d'un trouble involontaire...

— Le soleil me grille, interrompis-je en me levant pour changer de place.

— Ne bouge, ami ! ou je ne te défends pas... s'écria l'avocat avec un emportement très-sérieux.

« Je vais raconter les faits. Loin de moi toute réticence, tout subterfuge ; car c'est dans l'exposé fidèle de la vérité que je vois la force de ma cause. Ecoutez-moi donc jurés ; j'appelle à mon aide votre attention, vos lumières, vos consciences ; et, certain que cette même conviction où je puise à cette heure mon courage va bientôt passer dans vos âmes, j'attends avec confiance votre sentence suprême.

« Louis Desprez, mon client (c'est mon propre nom qui figurait ainsi au procès), s'est marié, il y a douze ans, avec Eléonore Kersaint, la fille d'un avocat dont la voix a souvent retenti dans cette enceinte. Les premières années de cette union furent heureuses, et cinq enfants... »

Ici le plaidoyer fut interrompu par de grands éclats de rire : c'étaient des camarades qui, se promenant alentour, venaient de nous apercevoir. Le bossu descendit de son tertre. Un autre y monta aussitôt pour le contrefaire, en faisant risiblement contraster la tournure de l'orateur, sa physionomie grêle, ses gestes anguleux et rétrécis, avec l'emphase sonore de ses paroles. Mon pauvre ami, pâlissant et déconcerté, s'efforça de sourire à ces traits qui lui déchiraient le cœur ; mais sa plus chère espérance lui était enlevée en ce moment. Croyant voir en effet, dans les rires dont il était l'objet, l'impression qu'il était appelé à faire un jour sur cette foule dont il ambitionnait les suffrages, le découragement s'empara de lui, et dès ce moment il ne songea plus à la carrière du barreau. Mais il y avait renoncé depuis longtemps, qu'il avait encore à subir ces railleries et ces quolibets qu'autorise, entre camarades, une familiarité qui n'est trop souvent que le manque de la plus ordinaire bonté.

Il ne lui arriva pas néanmoins, dans cette occasion ni dans d'autres, ce qui arrive fréquemment aux bossus, et ce qui est cause que le proverbe leur attribue un caractère tout particulièrement malicieux. Sans cesse en butte aux attaques du ridicule,

Digitized by Google

ils ramassent l'arme qu'on leur lance, et la renvoient aiguisée par une malice vengeresse. C'est dans ce triste exercice que leur œil se forme à saisir du premier coup le côté vulnérable de leur adversaire, et à y décocher d'une main prompte et sûre un trait qui frappe juste et fort. C'est, en particulier, dans ce triste exercice que les bossus du bas peuple, ceux que rien ne protége et que rien ne contraint, contractent cet air d'ignoble malice, ce cynique sourire, ce regard disgracieux et jaloux, cet esprit caustique enfin, que le proverbe signale, sans ajouter ni faire entendre qu'il n'est que l'arme d'une légitime défense opposée à une aggression basse et méchante. Pour Henri, quoiqu'au milieu de la vie républicaine des colléges il se trouvât constamment exposé aux moqueries et aux sarcasmes, son cœur n'y perdit rien de sa noblesse ni de sa bonté. Cachant ses blessures derrière un masque d'indifférence ou de résignation, il dédaignait de ramasser le trait qui lui était lancé, parce qu'il n'eût trouvé aucun soulagement à rendre le mal qui lui était fait. Il préférait être moqué, mais bien vu de ses camarades, aimé d'eux peut-être, au triste avantage d'être craint, mais délaissé. Cette noblesse d'âme se peignait sur son visage, dont les traits aimables et l'expression douce et mélancolique faisaient oublier, sans le détruire, le vice de sa stature.

C'est ainsi qu'après une ingrate adolescence, Henri s'avançait vers une jeunesse dépouillée à l'avance de tous ses prestiges. Ses yeux s'étaient dessillés par degrés. Il avait entrevu les bornes de la sphère dans laquelle il lui était permis de se mouvoir, et, devinant, sans les attendre, les rudes leçons du ridicule, il employait ses efforts à maîtriser des facultés jalouses de se produire et à dompter les mouvements d'un naturel ardent et expansif. C'était sage ; mais, lorsqu'il y fut parvenu, sa condition n'en fut que plus triste. Les choses mêmes qui l'avaient captivé jusqu'alors, l'étude, le savoir, lui devinrent peu à peu indifférentes à mesure qu'il arrivait à y voir, non plus un moyen de se distinguer dans une carrière active et publique, mais seulement une occupation oiseuse, une récréation stérile. Après avoir végété durant quelques années, il finit par se résigner à l'obscurité, et se laissa guider par ses parents, dont il avait jusqu'alors contrarié les vues sévères sans doute, mais prévoyantes. Ils lui firent em-

Digitized by Google

brasser la carrière du commerce, et ce jeune homme, enseveli désormais dans l'antre d'un bureau, y appliquait cette intelligence et ces talents dont il avait rêvé de faire à ses semblables un hommage désintéressé, à apprendre comment l'on gagne de l'or et l'on grossit sa fortune.

Ce n'était là, toutefois, que les prémices de maux plus réels. Henri approchait de cet âge où naît dans le cœur une ambition plus légitime, et tout autrement impérieuse que celle de se distinguer ou d'obtenir de la gloire. Aimer, être aimé, connaître les joies d'un amour partagé et le bonheur d'une union intime et tendre, c'est le vœu de la nature et l'irrésistible penchant de tout mortel. Ce penchant, nul ne le trompe sans se dépraver! nul n'entreprend de le refouler, de le vaincre, sans se vouer à un long supplice dont l'âge amortit la souffrance, mais dont la mort seule est le terme. Telle est pourtant la destinée qui menace tout être difforme, celui justement en qui de longues et secrètes amertumes ont aiguisé le besoin d'affections, et qu'un veuvage forcé livre en proie aux tortures d'un isolement éternel et détesté.

Aussi est-ce par là que l'infortuné est surtout à plaindre, que sa vue jette dans le cœur un trait de douloureuse pitié. Un jour, un étranger visitait une manufacture. On lui fit remarquer, parmi d'autres travailleurs, un ancien soldat devenu artisan. Le visage de cet homme était défiguré d'une façon hideuse par d'horribles cicatrices. A cette vue, l'étranger fut péniblement ému. « Est-il marié? » demanda-t-il. Sur la réponse affirmative, son émotion parut se calmer subitement, et il passa outre en disant : « En ce cas, réservons notre compassion pour d'autres. » J'étais présent : le mot est resté longtemps gravé dans ma mémoire comme un mot étrange et dur à la fois; aujourd'hui, j'y reconnais un sens aussi juste que rempli d'humanité.

C'est assez l'ordinaire, en effet, chez les âmes ardentes et généreuses, que, vers l'âge d'homme, ce sentiment qui leur faisait ambitionner les hommages et les sympathies de la foule, change d'objet et cherche dans l'amour et l'estime d'une compagne ce qu'il désespère d'atteindre ailleurs. Bien des héros adolescents, déçus dans leurs rêves de gloire, ou naufragés dans leurs espérances d'immortalité, sont venus aborder au port d'une obscure et paisible union. Ils n'étaient point à plaindre. Rencontrer l'a-

Digitized by Google

mour, se voir renaître, asseoir sa vieillesse au foyer domestique, c'est accomplir sa destinée, c'est tout au moins, parmi les biens précieux qui semblent promis à tous, avoir obtenu sa part. Mais entrevoir ces biens, les contempler répandus autour de soi, y aspirer de toute la force de son âme, et n'y pouvoir jamais atteindre; mais vivre au milieu de ces jeunes filles dont la vue seule jette dans le cœur un irrésistible désir de possession, et se sentir exclu à toujours du bonheur de plaire et d'être aimé; n'être pour toute femme qu'un monstre, dont l'hommage ne saurait être qu'insultant ou risible... ah! c'est bien là être plus à plaindre que le dernier des misérables; il y a bien de quoi comprendre pourquoi cet étranger dont je parlais tout à l'heure, en ne s'apitoyant pas et en passant outre, était un digne homme, humain et sensible au bon endroit.

Heureusement cette perspective d'un effroyable isolement ne se montre ni tout d'un coup ni comme certaine au malheureux qu'elle attend : et c'est ainsi, sans doute, qu'au lieu de se briser avec désespoir contre l'injuste rigueur du sort, il ploie par degrés et porte jusqu'au bout le fardeau d'une vie sans douceurs. Quand mon ami entra dans le monde, bien que désabusé sur mille choses par une précoce expérience, il n'y apportait point l'idée que l'hommage d'un cœur comme le sien fût indigne d'être agréé, ni que la carrière du mariage dût lui être fermée comme celle du barreau et de la guerre. Toutefois, s'il se faisait des illusions à cet égard, il avait assez éprouvé de mécomptes pour se montrer timide, craintif auprès des femmes, pour ne vouloir plaire que par les agréments d'un esprit aimable et cultivé, sans jamais tenter de captiver par l'expression des sentiments vifs et trop réels dont son cœur était plein. Cette situation lui était un piége continuel. On le souffrait, on aimait son commerce, on le cherchait même, à la condition qu'il occupât toujours cette place; mais lui, pour s'y tenir toujours, pour n'oser jamais provoquer ni hasarder un mot d'affection, ne pouvait que se consumer en efforts s'il y réussissait, ou s'attirer de barbares mortifications s'il laissait percer dans ses manières ou dans ses discours le moindre signe d'une tendre préférence.

J'étais alors son confident : il versait souvent des larmes. J'en savais la cause, mais je ne le provoquais point à me découvrir

Digitized by Google

les blessures auxquelles je ne connaissais aucun remède ; et lui-même, par une sorte de répugnance qu'il éprouvait à remonter jusqu'à l'ignoble cause de ses souffrances, aimait mieux me laisser deviner ses maux que d'en parler ouvertement avec moi. Pourtant il lui arrivait de me dire : — Celle que j'adore est belle ; elle est aimable entre toutes !... mais, je te le juré, plutôt que de demeurer seul, je m'adresserais à la moins belle, à la moins aimable, si je savais que celle dont les autres ne veulent point pût me vouloir et m'aimer ! Je l'encourageais dans ces vœux modestes, et, profitant de son abattement même pour combattre la naissante passion qui l'entraînait vers un choix impossible, je lui faisais considérer, avec un espoir que je partageais moi-même, qu'en bornant ainsi ses prétentions, et en renonçant à des avantages de figure séduisants, mais passagers, il ne pouvait manquer d'être heureux un jour.

Ces mortifiantes consolations l'affligeaient ; toutefois il avait trop de sens pour n'en pas tenir compte, et ses manières étaient telles, que du moins le ridicule ne s'attaquait pas à des sentiments dont rien au dehors ne révélait l'existence.

Mais, ici encore, si Henri échappait aux traits d'un monde dur et moqueur, le découragement et la tristesse l'atteignaient non moins sûrement par une autre voie, et lui enlevaient jusqu'aux biens mêmes qui lui semblaient acquis. Il n'avait pas tardé à se distinguer dans sa nouvelle carrière : déjà la considération publique l'y entourait ; devant lui s'ouvrait un avenir de brillante fortune, et il lui appartenait plus qu'à tout autre d'ennoblir sa profession par l'élévation du caractère et par l'éclat des services rendus. Mais, à mesure qu'il découvrait mieux l'impossibilité de faire hommage de ces biens à une compagne de son choix, leur valeur décroissait à ses yeux, et insensiblement toute flamme d'ambition s'éteignait dans son cœur. Il s'arrêta bientôt dans cette route qu'il avait jusqu'alors parcourue avec distinction ; il réduisit sa situation commerciale à ne lui être plus qu'un simple métier pour vivre : puis, laissant se rompre la plupart de ses relations, il s'exila des salons qu'il avait fréquentés, et finit par se concentrer dans une vie taciturne et solitaire.

Un trait singulier, étrange, peint bien, ce me semble, la situation d'âme où se trouvait mon ami vers cette époque, et donne

Digitized by Google

l'indice des tumultueux mouvements qu'y entretenait une dévorante amertume. Un jour que nous nous promenions ensemble, deux voix de femmes, accompagnées de la harpe, se firent entendre à quelque distance. Henri, sur qui la musique exerçait en tout temps beaucoup d'empire, s'arrêta pour écouter; puis il m'entraîna vers le côté d'où les voix semblaient partir. C'était la cour silencieuse d'un riche hôtel. Nous y trouvâmes deux chanteuses de carrefour.

Ces deux femmes chantaient une antique ballade. Il y avait dans leur mise et dans leurs manières un air de décence et d'honnêteté. L'une d'elles, jeune et timide enfant, paraissait être la fille de l'autre. Des cheveux d'un blond pâle et soyeux étaient lissés sur son front bruni par le soleil, de longs cils fauves voilaient son regard modeste, et ses traits présentaient ce mélange de grâce délicate et de sauvage rudesse dont le poétique attrait ne se rencontre guère que chez les femmes ainsi vouées à une vie errante et aventureuse. En voyant sa jeunesse ainsi exposée au regard hardi de la foule, on ne pouvait se défendre d'un sentiment de compassion, et l'on contemplait avec une sorte de mélancolie cette jeune plante abandonnée aux injures de l'air et fleurissant loin du sol natal, sous la menace des orages du ciel et de l'outrage des passants.

Mais ce qui n'est pour tout autre qu'une fugitive impression suffit quelquefois pour remuer profondément un cœur malade. Debout et immobile à mes côtés, mon ami considérait cette enfant avec une tendre pitié. Aux sons de cette mélodie peu variée, mais douce et simple, ses traits s'animaient d'un rayon de sentiment, et les larmes venaient mouiller sa paupière. Il semblait qu'il fût passé sous le charme de ces songes éclatants, de ces transports sans cause, que fait surgir du sein de l'âme un chant expressif, et que son cœur battit de reconnaissance pour la jeune fille dont les accents lui procuraient cette pasagère mais vive félicité. Comme ces émotions n'avaient en général pour effet que d'aggraver plus tard sa tristesse, je voulus y couper court en nous éloignant; mais il ne me retint ni ne me suivit. Après une ballade, ces femmes en chantèrent une autre : la jeune enfant vint en rougissant cueillir notre offrande ; puis elles se retirèrent

Digitized by Google

pour recommencer plus loin. Nous les suivîmes de place en place jusqu'au soir.

Quand nous les eûmes quittées, Henri demeura longtemps silencieux et préoccupé, jusqu'à ce qu'enfin, donnant essor à sa pensée :—Qui arrachera ces femmes, dit-il brusquemnt, à ce métier abject et pénible?... Qui remettra cette enfant à la place qu'elle est digne, j'en suis sûr, d'occuper?... Non, ajouta-t-il, non, on ne rougit pas ainsi, l'on n'a pas ce regard timide, ce front chaste, si l'on n'est honnête et pure! »

Tout en parlant ainsi avec un air passionné, Henri me regardait fixement comme pour pénétrer l'impression secrète que me faisaient ses paroles. Et comme, incertain moi-même sur le sens qu'il fallait y attacher, j'hésitais à répondre : — C'est moi, reprit-il avec véhémence, c'est moi qui voudrais l'y mettre, à cette place dont elle est digne!... Mais c'est elle qui ne voudrait pas de moi, et vous n'osez me le dire! En achevant ces mots, sa voix s'altéra, et les larmes vinrent à ses yeux.

— Henri, lui dis-je, Henri, vous vous égarez. Pouvais-je vous comprendre? Je crois que ces femmes sont honnêtes; mais quelle apparence que l'opinion vous pardonnât le scandale d'une semblable union?

Ces mots le jetèrent dans un transport de fureur et de désespoir : — L'opinion! interrompit-il tout pâlissant de dédain; des sacrifices à l'opinion, moi! Et à quel titre? que lui dois-je?... L'opinion! je la hais, je la méprise, je la brave... je ne veux ni souffrir ni mourir pour elle, entendez-vous, Louis!... L'opinion! le scandale! Ah! plût au ciel que ce fussent là les seules barrières!... Mais non, dites vrai, dites qu'une fille que j'aurais ramassée dans la rue est encore un trop précieux parti pour que j'ose y aspirer... dites que je suis condamné à vivre et à mourir seul et misérable... dites que vous-même, vous, mon ami, vous ne pouvez vous défendre de souscrire à cet arrêt... Il ne put continuer, les sanglots étouffèrent sa voix.

Ainsi se termina cet entretien; il ne fut plus question de ces femmes, et Henri retomba bientôt dans un sombre abattement. Mais depuis ce jour nos relations furent moins fréquentes et nos conversations moins intimes. Il avait trouvé mes discours et plus encore mon silence cruels; et comme s'il eût à décompter sur

Digitized by Google

l'aveuglement de mon amitié, la sienne se refroidit insensiblement. Quelques mois après, il fit, sans m'en instruire, une démarche auprès d'une jeune personne qui était sans avantages de figure ni de fortune. Refusé, il mit ordre à ses affaires, sans mystère, mais sans faire connaître ses projets, et bientôt on apprit qu'il avait quitté la ville. Beaucoup de bruits circulèrent au sujet de ce départ clandestin ; et j'ignorais moi-même quelle avait pu être la destinée de mon ami, lorsque, après sept années de silence de sa part, j'ai reçu ces jours passés la lettre qu'on va lire, et écrit à cette occasion les pages qui précèdent.

« Vous souvient-il, Louis, d'un pauvre bossu que vous avez aimé, supporté, consolé ? Il est aujourd'hui marié, père, et content comme... comme ne le fut jamais homme sans bosse. C'est lui qui vous écrit.

« Le malheur aigrit, aveugle. Quand je partis, je me détestais moi-même, et je ne vous aimais plus. Aujourd'hui je songe avec larmes que j'ai pu méconnaître votre longue et patiente amitié. et mon cœur ne se pardonne pas d'avoir été ingrat envers le vôtre.

« J'ai une compagne, Louis! Ce bonheur que j'ai tant rêvé, je le goûte dans toute sa plénitude; Dieu m'a tiré du bord de l'abîme vers lequel m'entraînait le désespoir, pour m'élever à cette condition d'homme et de père, dont la félicité répond à tout ce que se figurait mon imagination elle-même. Autour de nous grandissent trois enfants dont la vue seule me transporte de plaisir, et me fait aimer avec adoration celle qui me les a donnés. Dites, Louis, à vos demoiselles qu'elles épousent des bossus. Je crois, en vérité, qu'un bossu pourrait bien être le plus dévoué, sinon le plus séduisant des maris. Sa femme est pour lui bien plus qu'une femme, c'est une Providence qui l'a sauvé; il ne se croit point son égal, mais sa reconnaissante créature; surtout, il ne peut oublier jamais qu'en lui accordant cette affection à laquelle il ne pouvait prétendre, elle l'a remis en possession des joies du ciel dont il était déshérité, et son cœur tout entier ne peut suffire à la chérir dignement.

« Quand je partis, je n'allai pas vous dire mes projets. C'est que je n'en avais pas, cher ami. Ma seule envie était de fuir les lieux où j'avais tant souffert, et de m'en éloigner le plus possible. Aussi,

Digitized by Google

lorsque, après quelque séjour à Paris, on m'y proposa de passer en Amérique pour y terminer une affaire dans laquelle étaient engagés de grands intérêts, je m'empressai d'accepter, et quelques jours après je voguais sur l'Océan.

« Le navire était encombré de passagers. Parmi eux, je remarquai un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, dont l'air grave et triste à la fois attira dès les premiers jours ma sympathie. J'allai à lui, nous causâmes. Il paraissait travaillé de quelque mal qu'il supportait avec un tranquille courage. Ce mal s'aggrava beaucoup durant la traversée, qui fut longue et pénible, et nous étions déjà en vue de la terre, qu'il était devenu peu probable qu'on pût l'y débarquer vivant. Sa jeune épouse ne le quittait pas un instant. Je me souviens que, témoin des tendres soins qu'elle lui prodiguait, je regardais ce moribond d'un œil jaloux, et j'aurais acheté de tout ce qui me restait de biens ou d'espoir le plaisir de mourir dans les bras de cette angélique créature.

« Ce monsieur était un jeune ecclésiastique plein de foi et de désintéressement, qui se rendait dans un des districts éloignés de l'ouest, pour y desservir une église naissante. Son frère, établi depuis quelques années dans la contrée, l'y avait appelé. Ce fut lui-même qui me conta ces choses : « Mais, ajouta-t-il un jour que sa femme ne pouvait nous entendre, je doute que je puisse arriver jusque là-bas ! Ce que je demande à Dieu, puisqu'il me retire à lui, c'est de me laisser le temps de remettre ma femme aux soins de mon frère... » Ces derniers mots lui causèrent un attendrissement contre lequel il s'efforça de lutter en priant Dieu avec une simplicité de termes et une candeur de foi qui m'empêchaient de trouver étrange qu'il passât ainsi, devant moi de la conversation à la prière.

« Il vécut assez pour prendre terre. Leur isolement m'avait rendu nécessaire, et je trouvais l'oubli entier de mes propres chagrins dans l'idée de n'être pas inutile à ces deux affligés. Afin de m'accommoder à leur situation, qui demandait la plus stricte économie, j'allai choisir, parmi les hôtels de New-York, le plus modeste, et je vins m'y établir avec eux. Le repos, et surtout les soins d'un habile docteur, suspendirent quelques jours les progrès de la maladie, mais sans rendre à cet infortuné l'espoir de guérir

Digitized by Google

et de vivre. Comme nous nous succédions, sa femme et moi, à son chevet, je saisis ces occasions que j'avais de le voir seul, pour calmer les angoisses que lui causait le prochain délaissement de sa jeune compagne. Je lui promis que je la conduirais moi-même auprès de son frère, dès que j'aurais terminé l'affaire qui m'amenait à New-York, et que, si elle ne se déterminait pas à rester auprès de lui, je la ramènerais en Europe pour l'y remettre aux mains de sa propre famille. Ces promesses lui rendirent le calme. Il ne s'occupa plus de son épouse que pour la préparer à une séparation prochaine ; et, soutenu jusqu'au dernier moment par les espérances de la foi, il s'éteignit paisiblement au bout de peu de semaines.

« Je restai ainsi le protecteur de sa veuve. Notre situation était équivoque aux yeux du monde, mais elle était pour nous deux claire et nettement définie ; car Jenny (c'est le nom de cette jeune dame) avait appris de son mari lui-même et mes promesses et l'acquiescement qu'il y donnait. Je la voyais tous les jours, et vous connaissez assez, Louis, qu'elle était la situation de mon âme à cette époque, pour deviner, sans que je vous les exprime, les sentiments qui durent y naître bientôt ; mais alors, comme auparavant, j'en refoulais l'expression, et, me bornant à remplir les engagements que j'avais contractés, je regardais comme un bonheur d'avoir au moins à protéger et à servir celle que j'idolâtrais dans le secret de mon cœur.

« Nous vécûmes ainsi pendant une année, différant de mois en mois notre départ jusqu'à ce que mes affaires fussent terminées; puis nous nous engageâmes dans un voyage de plus de neuf cents milles, jusque dans les contrées perdues de l'ouest. Jenny, sensible à mes soins, m'en témoignait souvent sa vive reconnaissance; puis nous causions de son avenir, de sa famille, des pays que nous parcourions, et le lien d'une intimité qui, pour elle, était douce et sans combats, s'établissait entre nous. Elle unissait à une âme simple un esprit cultivé ; aussi trouvais-je dans sa conversation un attrait assez vif pour me faire oublier, tant que j'étais auprès d'elle, cette affreuse pensée que je ne lui serais jamais rien. Elle devinait cependant en moi quelque secrète peine, et, au soin qu'elle prenait à ne jamais s'arrêter sur certains sujets, je jugeai que je commençais à lui être connu.

Digitized by Google

« L'endroit où s'était établi le beau-frère de Jenny est un de ces petits bourgs qui s'élèvent de toutes parts sur les confins du désert, pour être bientôt eux-mêmes laissés en arrière par les hardis colons qui s'avancent sans cesse dans ces solitudes. En arrivant, nous nous trouvâmes entourés par les habitants de ce pittoresque hameau, qui nous indiquèrent la demeure que nous cherchions ; mais ils nous apprirent en même temps que nous n'y trouverions plus le maître. La même maladie à laquelle avait succombé son frère l'avait emporté deux mois auparavant. Il avait légué ses biens à l'époux de Jenny, mais la mort de celui-ci les faisait passer à un autre frère resté en Europe, et cette jeune dame se trouvait ainsi dénuée de toute ressource.

« A ces nouvelles, le découragement s'empara de Jenny ; elle se vit comme abandonnée du ciel et des hommes, au milieu de cette lointaine contrée, et, cédant à un transport de désespoir, elle se jeta dans mes bras et m'inonda de ses larmes. A ce mouvement d'une jeune femme qui semblait implorer ma protection, et se livrer à moi comme au seul ami qui lui restât sur la terre, j'éprouvai la plus forte impression que j'eusse jamais ressentie... Le bonheur, le trouble m'ôtèrent la voix ; je respirais à peine ; un rayon d'espoir qui venait de se faire jour dans mon cœur y jetait, au milieu du tumulte des sentiments, le délire de la puissante joie. Ce moment, Louis, changea mon être : une infranchissable barrière était tombée ; j'étais comme délié de ces chaînes de crainte et de honte qui, depuis tant d'années, pesaient lourdement sur mon cœur. Aussitôt que nous fûmes plus calmes l'un et l'autre, j'osai faire à Jenny le libre aveu de mes sentiments, et lui proposer d'unir nos destinées dès que nous serions rendus à une situation plus fixe et moins précaire. Elle m'écouta avec émotion, mais sans surprise, et, convaincue que c'était bien plus une affection sincère qu'un sentiment de pitié pour son dénûment qui me suggérait ma démarche, elle me dit avec simplicité : — Je serai votre femme, monsieur Henri. Puissiez-vous rencontrer en moi une compagne digne de vous ! C'est le vœu de mon cœur que je vous livre avec joie.

« C'est de ce moment, mon cher ami, que datent pour moi les jours d'un bonheur constant et sans nuage. Je bénis la Providence qui, par une mystérieuse voie et d'étranges circonstances,

Digitized by Google

m'a conduit comme par la main au-devant du seul bien dont je fusse avide, et qui me l'a fait rencontrer alors même que je m'en croyais plus éloigné que jamais. Telles ont été ses dispensations à mon égard, qu'aujourd'hui l'affection, la reconnaissance et la joie se partagent mon cœur, et que ma condition présente tire des angoisses et des misères par lesquelles j'ai passé un charme inexprimable.

« Jenny avait perdu son père et sa mère; il ne lui restait en Europe qu'un oncle chargé de famille. Ainsi la nécessité plus encore que l'affection aurait pu l'y rappeler; moi-même je n'y serais retourné qu'avec répugnance. Mais, de plus, j'étais séduit par l'idée de demeurer au milieu de la société nouvelle au sein de laquelle venaient de s'ouvrir pour moi d'heureux jours. La contrée où nous étions était magnifique, à peine changée par les premiers travaux de l'homme, toute sauvage et silencieuse, et néanmoins animée sur quelques points par le mouvement de la civilisation naissante. J'étais désireux d'entrer dans ce mouvement, de revivre de cette vie simple et primitive, où les affections de famille, que relâchent vos mœurs et vos mondains plaisirs, se resserrent, se concentrent et se goûtent dans leur savoureuse plénitude. Je communiquai mes désirs à Jenny, qui les partagea aussitôt, et nous ne songeâmes plus qu'à les mettre à exécution. Je me présentai pour acquérir la maison et la propriété du beau-frère de ma femme, et, l'ayant obtenue pour un prix modique, je déposai une somme qui est retournée plus tard aux héritiers.

« Voilà mon histoire, mon cher Louis, et vous pouvez vous figurer le reste. Je fonde une ville, je défriche, je suis l'une de ces actives fourmis qui parcourent, abattent, transportent, et qui changent par leur action imperceptible, mais constante, la face de ce vaste continent. J'élis, je vote, je suis tout chargé de droits politiques qui, vu mon naturel et la direction de mes penchants, sont la seule chose qui me fatigue et me pèse dans cette admirable contrée. Mais c'est un mal passager, et quand j'ai crié, élu, voté pendant toute une journée, je retrouve ma Jenny, mes marmots, et je juge admirables, sublimes, les institutions politiques d'un pays où j'ai une femme et trois enfants.

« Il y a dans notre colonie trois autres bossus; félicitez-moi de ce que je m'y trouve en compagnie, mais ne les plaignez pas,

Digitized by Google

Louis. Leur bosse ne leur est pas plus lourde que ne m'est la mienne aujourd'hui, bien que deux d'entre eux ne soient pas mariés encore. Mais ils trouveront femme quand ils voudront. Ici, les indigents, c'est-à-dire les paresseux seuls, en manquent. Le mariage n'y est pas le dénoûment d'un délicat penchant ou d'une romanesque passion, mais un simple établissement; il ne s'agit que d'unir l'activité d'une compagne à celle qu'on a soi-même, et d'avoir un enfant tous les ans. L'homme aisé, industrieux, habile en affaires et de bonne santé, fût-il de la plus ingrate stature, peut choisir entre les plus jolies filles du pays, et l'emporter sur tel Adonis qui ne sait ni traiter un marché, ni exploiter un terrain, ni prévoir un gain à faire. Si j'étais né dans ce coin du monde, avec ce que j'ai eu d'aptitude aux affaires, je serais devenu le premier parti de l'endroit, et j'aurais évité bien des souffrances. Toutefois je n'ai garde de me plaindre de ma destinée. Si j'ai souffert davantage, je jouis outre mesure. Je serais un de ces hommes heureux dont le bonheur me cause plus de plaisir que d'envie, et mille sentiments vifs dans lesquels se trouve le charme de mon existence me seraient inconnus.

« Envoyez-nous donc vos bossus, nous leur trouverons femmes. Mais, à ce propos, quelle pitoyable mégère, dites-moi, que cette opinion dont vous voulûtes un jour me faire peur! Dans ce pays-ci, un bossu fait son chemin, ne rencontre nulle entrave, s'il est actif, industrieux, probe, même médiocrement; il devient époux, père, juge, président, que sais-je! Et dans ce même pays tout fier, tout fanatique de démocratie, de liberté, d'égalité, un homme, s'il est beau, brave, probe, mais noir; s'il est bon, généreux, aimable, mais mulâtre; s'il est actif, industrieux, habile et entreprenant, mais quarteron; cet homme est tenu pour marqué d'une tache indélébile, il est repoussé, méprisé, exclu à toujours de tout échange d'affection, de tout lien de société et de famille avec les blancs; il n'épouse point leurs filles, il ne s'assied point à leurs places, il est parqué dans les villes, parqué dans les théâtres, parqué dans les églises... Voilà ce que l'opinion, l'opinion libre, républicaine par excellence, toute fière, toute hautaine de ses théories de démocratie et d'égalité, trouve ici juste, ordinaire, naturel! Quelle folie barbare, inconséquente, gratuitement inhumaine!... Encore ces procédés moqueurs et

Digitized by Google

cruels qui, dans vos sociétés polies, s'acharnent contre les malheureux de ma sorte, s'attaquent-ils à des difformités réelles et repoussantes! Encore ceux qui en font usage ne se piquent-ils nullement d'être généreux, humains par excellence, et, en tourmentant, en déchirant leurs victimes, ils ne s'enorgueillissent point de leur douceur, ils ne se targuent pas de leur charité!

« Mais éloignons de notre pensée cet attristant sujet ; de plus attrayants ne me manqueraient pas, s'il ne fallait clore enfin cette longue lettre. Combien, mon cher Louis, le commerce d'un ami tel que vous me serait précieux, dans cette terre surtout, si féconde en spectacles intéressants, où la race humaine, venue d'hier, se fonde une destinée nouvelle; où la société se crée sous vos yeux ; où tant de questions, controversées depuis des siècles parmi vos penseurs, arrivent journellement à subir, sur un sol vierge et chez une nation sans précédents, l'épreuve de la pratique et de l'expérimentation ; où au bout de chaque idée naît un fait qui la rend sensible aux yeux, qui la pose devant la pensée, et lui fournit le sujet d'une investigation animée, vivante, pleine d'attraits pour un esprit curieux! Et si, renouant nos habitudes d'autrefois, nous quittions les villes pour errer dans les campagnes, que ne présenteraient pas d'aimable, de ravissant, nos courses dans ces environs, où la nature règne en souveraine depuis la création; dans ces solitudes sombres, verdoyantes, silencieuses, remplies de grandeur et de mystère, où les yeux se promènent de merveilles en merveilles, où la pensée s'agrandit et s'épure, où l'homme faible et périssable, se trouvant face à face avec les œuvres de l'éternelle puissance, éprouve comme un frisson de religieuse terreur, et se réfugie, s'abrite avec amour et tremblement sous l'aile de l'éternelle bonté! Ah! mon ami, si ces émotions me pénètrent quand j'erre solitairement dans ce désert, que serait-ce si nous les partagions ensemble! Pour ces gens qui m'entourent, ils ne ressentent rien de semblable; ils sont aventureux sans sensibilité, religieux sans poésie ; de purs Yankees, allant, venant, spéculant, ne voyant dans les plus sublimes objets qu'une matière à exploiter, et dans les charmes si vrais de la contemplation que le procédé le plus sûr pour s'ennuyer mortellement. Aussi ne désiré-je, des années d'autrefois, que le bonheur que j'avais de vous voir chaque jour. J'ai dès

Digitized by Google

longtemps oublié la cavalerie, ce que j'ai vu du barreau m'a dégoûté du barreau, il ne me reste qu'une vaine image de cette enfant pour qui j'éprouvai jadis un si impétueux sentiment; mais, tant que je vivrai, je regretterai que la destinée m'ait séparé de vous, et si je fais un jour un voyage en Europe, c'est vous, vous seul, mon cher ami, qui m'y aurez attiré. »

FIN DE LA TRAVERSÉE.

Digitized by Google

LE GRAND SAINT-BERNARD.

Nous étions à l'hospice du grand Saint-Bernard, les pieds contre le feu, en compagnie du prieur. Celui-ci, après maints récits provoqués par nos questions, se prit à dire : — Du reste, messieurs, notre Saint-Bernard est plutôt célèbre qu'il n'est bien connu... — Et je vais vous dire pourquoi, mon père, interrompit un gros monsieur qui, assis à la droite du foyer, n'avait point encore pris part à la conversation : il est mal connu, parce qu'il a été souvent décrit. Il en est de votre mont célèbre comme de tant d'auteurs du jour, célèbres aussi, et que nous public, nous connaissons par les feuilletons, par les biographies, par les estampes. Les feuilletons plaisantent, les biographies mentent, les portraits flattent : le tout est faux comme une épitaphe !

Ce monsieur se tut ; mais moi, qui suis public aussi, moi qui ai mes idées et mes convictions de public, je me sentis froissé par la leste brusquerie de son propos : — Permettez, lui dis-je, les épitaphes... — Il ne me laissa pas achever : — Les épitaphes ! Voudriez-vous par hasard prendre la défense des épitaphes ? alors je vous enverrais promener... (je tressaillis, et mon regard, j'en suis sûr, étincela) pendant une heure seulement au cimetière du Père-Lachaise. Vous ne nierez pas, monsieur, qu'il n'y ait bien quelques diables sous cette terre. Eh bien ! les épitaphes n'y signalent que des anges.

— Possible, lui dis-je. Au surplus, l'on conçoit que les survivants, dans l'excès de leur douleur... — Il m'interrompit encore : — Vous êtes jeune, monsieur, vous êtes fort jeune. Il vous reste à apprendre que ce n'est jamais la douleur, mais bien le faste, la vanité ou la joie qui dictent et qui payent ces mensonges. —

Digitized by Google

Je me récriai : La vanité, encore; mais la joie, monsieur, la joie au cimetière, sur une tombe ! — La joie, monsieur, l'allégresse, si vous aimez mieux, cette allégresse sourde, puissante, où jette la venue d'un copieux héritage..... Par un sentiment d'ailleurs naturel, mais qui n'a rien de commun avec la douleur, on veut reconnaître de quelque façon le bien qui nous est fait, et l'épitaphe se présente. C'est la plus commode d'entre toutes les façons, la moins coûteuse, et, à ces causes, la plus anciennement pratiquée. Grave, grave, mon sculpteur; grave à fond, grave toujours; mets-en, des vertus, mets-en encore, acquitte le tribut de.... de quoi ? messieurs, s'il vous plaît, si ce n'est de notre gratitude envers le défunt, de notre parfaite et entière satisfaction, de notre allégresse, d'autant plus vive, d'autant plus chaude au dedans, qu'il lui est pour l'heure interdit de s'épandre....

— Il y a des monstres, repris-je indigné, qui sont faits ainsi, mais... — Retirez ce mot, jeune homme, et réservez-le pour de plus odieuses choses. Ce qui est misère, misère inhérente à l'humanité, ne saurait sans injustice être dit monstrueux. Je vous parle là des faits communs, je vous parle d'égoïsme plutôt laid que pervers, d'hypocrisie décente et honnête parmi les hypocrisies; je vous parle de ce qu'ont pu faire des monstres tels que vous et moi, par exemple. Tout ce que je veux dire, c'est que ces mêmes monstres, s'ils sont réellement affligés, n'ont que faire de mausolées ni d'épitaphes. La douleur se nourrit d'elle-même; elle est timide, craintive, elle a ses pudeurs; jusqu'à ces habits de deuil, que lui impose l'usage, en attirant les regards, lui sont importuns. La douleur pleure l'être tout entier avec ses défauts qu'elle excuse, avec ses vertus qu'elle chérit et auxquelles elle rend le culte secret des amers soupirs et des larmes ignorées. La douleur, monsieur, vraie, profonde ! loin de s'étaler, se laisse à peine surprendre; et si, fils ingrat, je voulais faire croire à la mienne, avant tout je me garderais d'aller poser un marbre sur la tombe de ma mère !...

Ce monsieur qui parlait ainsi me déplut. Le prieur me déplut aussi, qui témoignait se ranger à une opinion dont l'expression me paraissait tristement sévère, et le sens faux et paradoxal. Pour ne pas contredire, et faire diversion : — Va pour les épita-

Digitized by Google

phes, monsieur ; mais nous parlions tout à l'heure de descriptions, de biographies, de portaits d'auteurs !...

— Je crois à tout cela comme aux épitaphes, et ce n'est pas à dire que je n'y croie point du tout. Ecoutez donc : ces diables du Père-Lachaise, il se peut au fond que ce fussent de bons diables : à coup sûr, ils n'étaient pas sans qualités, et l'épitaphe ment peut-être autant par celles de leurs vertus qu'elle omet que par celles qu'elle leur décerne... De même, ces portraits de nos célèbres, ils ne sont pas sans ressemblance ; mais c'est pareillement du beau qui est faux sur du vrai qui est incomplet. Ce n'est pas la figure de l'homme qu'on nous donne, c'est le visage de l'immortel ; ce n'est pas, comme jadis, cette mesquine tête de Fénelon enfouie dans une perruque, c'est un magnifique masque grimé, coiffé, ébouriffé pour le public et pour la postérité.... Autrefois on laissait au public le soin de retrouver sur la mesquine figure l'âme qu'avaient révélée les écrits ; aujourd'hui, c'est à ce même public de retrouver dans les écrits l'inspiration, l'originalité, l'*intime*, l'*humanitaire*, inscrits au visage. Epitaphe! monsieur. Sur tous ces masques lithographiés, burinés ou peints, je lis en gros caractères : Voici le plus grand des poëtes ! Voilà le plus sublime des lyriques! Celui-ci fut hâve de méditation, celui-là creux de profondeur, cet autre bouffi de génie! Epitaphe ! monsieur ; tout est épitaphe !... Mais pour en revenir au grand Saint-Bernard...

En ce moment quelque tumulte se fit entendre dans le bas de l'hospice, du côté du seuil, et les aboiements des chiens couvrirent la voix de notre gros monsieur. — Ce sont des arrivants, dit le prieur. Et il nous quitta pour aller les recevoir. Nous demeurâmes seuls, le gros monsieur et moi, occupés chacun de notre côté à former des conjectures sur ce qui se passait, et sans plus songer aux épitaphes. Au bout de quelques instants, un monsieur entra dans la salle.

Ce monsieur était un touriste, âgé de trente ans environ, fort bien mis, très-communicatif. — Je vous salue, messieurs. Il prit un siége ; nous nous rangeâmes pour lui faire place. — Pardon, mais le feu fait plaisir quand on sort de l'avalanche.

— Une avalanche ! dit le gros monsieur.

— Dans cette saison ? ajoutai-je.

Digitized by Google

— Et puis belle, je vous en réponds : d'un quart de lieue au moins.

Je ne compris rien à l'avalanche de ce monsieur. En effet, nous étions à la fin de juillet, dans une saison par conséquent où, les sommités voisines étant entièrement dépouillées de neige, cette neige qui n'y est pas ne saurait se précipiter en avalanche. N'osant toutefois contredire, je me bornai à prier ce monsieur de nous conter son aventure.

— Volontiers, dit-il. Nous avons quitté la cantine à six heures. (La cantine, c'est, du côté du Valais, la dernière maison habitée que l'on rencontre avant d'arriver à l'hospice.) J'avais à quinze pas devant moi une société ; ce sont eux qui arrivent. Deux messieurs, une jeune fille, jolie, ma foi ! mais poitrinaire. Ils l'emmènent passer l'hiver en Italie. L'un des deux hommes est son père ; l'autre, son fiancé, un grand Jacques tranquille, empressé comme une statue. Ces Suisses sont comme cela. Arrivés sur l'avalanche...

Ici, j'essayai d'interrompre : — Permettez, monsieur, c'est ordinairement l'avalanche qui arrive sur vous.

— Attendez. Arrivés sur l'avalanche, je vois que la mule de cette demoiselle y enfonce jusqu'au ventre, et qu'ils ne s'en tireront pas, à cause du guide qui n'entend rien à manœuvrer une bête. Alors je m'approche, j'écarte le manant, je prends la bride, et je vous fais marcher la mule, il fallait voir !... Mais voici que la demoiselle s'effraye, le père se fâche, le fiancé crie, si bien que la rosse devient quinteuse, et le guide s'en mêle, qui veut m'empêcher de la rouer de coups. Parbleu ! lui dis-je, reprenez-la, votre mule ; et je lui lance la bride. Mon imbécile la manque, je lui lance une taloche ; la bête s'abat, et la demoiselle roule au fond de l'avalanche...

— Mais permettez, interrompis-je encore, c'est ordinairement l'avalanche qui roule sur la demoiselle.....

— Attendez donc. Voilà mes deux poltrons qui se mettent à vociférer, le guide qui jure, la demoiselle qui crie au secours. Je les envoie à tous les diables, et n'apercevant ni pères ni chiens, je me lance dans l'avalanche, j'arrive droit sur leur demoiselle, et, aidé du guide, je la ramène saine et sauve sur la chaussée. Voilà l'histoire, dit notre touriste en terminant. — Puis s'étant pris à

Digitized by Google

tousser : — Ça enrhume, l'avalanche. Bonne nuit, messieurs. Je vais me coucher et boire chaud. Là-dessus il se retira, sans nous avoir donné le temps de rectifier l'idée singulièrement erronée qu'il se faisait d'une avalanche.

On sait en effet qu'une avalanche c'est une pelote de neige qui, venant à se détacher des hauteurs, se grossit des neiges sur lesquelles elle roule, devient en peu d'instants une masse formidable, et, dans sa chute précipitée, brise, renverse, écrase tout sur son passage. Des circonstances accidentelles peuvent déterminer une avalanche dans tout endroit où la neige repose sur des pentes rapides; mais c'est en général dans les mêmes couloirs et aux mêmes endroits qu'elles ont lieu chaque année, en vertu de circonstances favorables et constantes qui leur font prendre cette route. En plein été, lorsqu'on voyage dans les Alpes, on reconnaît fort bien ces couloirs : ce sont de vastes pentes entièrement dégarnies d'arbres, de rocs, et au bas desquelles sont accumulés des débris séculaires que la végétation envahit et recouvre à mesure qu'en s'amoncelant ils se servent de remparts à eux-mêmes. Dans les hautes vallées, où les chaleurs sont de courte durée, les neiges qui se sont accumulées durant l'hiver au bas de ces couloirs n'ayant pas le temps de fondre, y demeurent en permanence, et il arrive aux gens du pays d'appeler *avalanches* ces restes de l'avalanche véritable. De là la méprise de notre touriste, qui, visitant ces vallées pour la première fois, et la tête farcie de notions d'itinéraires, s'était persuadé avec empressement qu'il avait eu glorieusement affaire à ce redoutable fléau des hautes Alpes.

J'aurais essayé de le désabuser, s'il nous eût laissé le temps, bien que ce soit une tâche malaisée et ingrate que de désabuser un homme lorsqu'il croit fermement à une chose qui flatte son amour-propre. Quand mon cousin Ernest se battit en duel, nous, honnêtes témoins et bons parents, nous avions chargé à poudre : l'adversaire ajusta, Ernest tira en l'air; on s'en alla déjeuner, et l'honneur fut satisfait. Mais quand il raconte l'histoire, mon cousin Ernest, il prétend que la balle effleura son oreille, il imite le sifflement du projectile ; ma tante Sara frémit, toute la compagnie frémit, et nous... nous, honnêtes témoins et bons parents, nous sommes contraints de frémir avec la compagnie et avec ma

Digitized by Google

tante. Frémirions-nous si ce n'était chose ingrate et malaisée que de désabuser notre cousin ?

Le touriste venait de nous quitter lorsque deux messieurs, qui me parurent être le père et le fiancé, entrèrent dans la salle. Ces messieurs se mirent à table, et parurent s'apprêter à bien souper. Leur appétit me choqua, et leur sécurité me déplut. Ce monsieur âgé me paraissait par trop tranquille pour un père dont la fille, déjà poitrinaire, venait de passer une demi-heure dans la neige ; et quant au fiancé, à chaque bouchée qu'il s'administrait, je m'en indignais, comme d'un outrage fait à la beauté malheureuse et souffrante. Je me souviens même qu'à l'exemple du touriste, je tirai de ce spectacle des inductions tout à fait défavorables à la sentimentalité suisse.

Pendant que j'étais tout occupé de mes inductions, un domestique entra dans la salle, apportant du thé sur un plateau, et tout aussitôt parut la demoiselle elle-même. C'était bien elle, car son père s'étant levé l'embrassa au front, en témoignant une grande joie de la voir si promptement rétablie, tandis que ce malotru de fiancé, au lieu d'entrer en extase, ou de se confondre en expressions senties de vif bonheur et de tendre joie, continuait de manger en disant avec l'accent le plus calme et le plus vulgaire : — Louise, assieds-toi là, et prends ton thé pendant qu'il est chaud. Certes, ce n'était pas là le tutoiement passionné de Saint-Preux s'adressant à Julie ; aussi cette tranquille familiarité me faisait-elle l'effet d'une profanation.

Cette demoiselle était effectivement fort jolie, et le danger qu'elle venait de courir rehaussait à mes yeux l'agrément de ses traits et les grâces de son visage... Seulement je ne lui trouvais ni le pudique embarras d'une fiancée que deux messieurs considèrent, ni cet air de touchante mélancolie qu'on s'attend à rencontrer chez une jeune personne frêle et menacée. Mais ce qui me déconcerta bien autrement, ce fut de surprendre sur ce visage, où je cherchais l'abattement et la tristesse, les signes visibles d'un fou rire que notre présence comprimait à peine. Ce fou rire se communiqua au fiancé d'abord, puis au père, qui n'y pouvant plus tenir, se tourna vers nous en disant : — Pardon, messieurs, ces rires doivent vous paraître déplacés ; mais ils sont irrésistibles : excusez-nous. Tous les trois alors, affranchis de

Digitized by Google

gêne, éclatèrent de rire, pendant que nous les considérions avec l'étonnement le plus sérieux.

Je jugeai à propos de me retirer, et déjà je m'y disposais, tout en regrettant de m'être mis en frais de compassion pour des gens au fond si contents, lorsque le père, s'adressant à moi : — Je veux vous mettre au fait, monsieur, de la cause de cette hilarité, qui doit vous paraître étrange : il s'agit d'un monsieur...

— Ce monsieur qui était ici tout à l'heure ?

— Précisément ; le plus obligeant du monde, mais le plus dangereux que je sache. Nous ne l'avions jamais vu, lorsqu'il s'est fourré dans la tête, là-bas, vers ces neiges, que nous courions quelque grand danger d'avalanche. Par pur dévouement alors, et avec un imperturbable aplomb, il a écarté notre guide, rossé notre mule et jeté ma fille dans le ravin... les rires interrompirent ce récit. En effet, plus l'alarme avait été vive, plus, le danger passé, ces circonstances se présentaient sous leur côté comique à l'esprit des trois voyageurs, et excitaient en eux la gaieté dont j'étais le témoin, et dont je fus bientôt le complice. J'y mis le comble en leur apprenant que, dans l'esprit du touriste la jeune demoiselle passait pour poitrinaire, et son frère pour un fiancé auquel il reprochait une prosaïque froideur.

Le gros monsieur, toujours assis au coin du feu, avait écouté cet entretien sans y prendre part et sans s'associer à nos rires. A la fin, s'étant levé, comme pour gagner sa chambre : — ... Un sot, dit-il, et un de mes compatriotes, vous pouvez y compter. Il n'y a qu'un de mes compatriotes qui réunisse à cet heureux degré l'étourderie et l'aplomb, la présomption et l'ignorance, et qui, plutôt que de douter de lui-même, vous jettera dans ce qu'il prend pour une avalanche une fraîche demoiselle qu'il prend pour une poitrinaire... Messieurs, je vous souhaite le bonsoir. Là-dessus, le gros monsieur prit une lumière et se retira. Bientôt après, nous en fîmes autant.

Les chambres réservées aux voyageurs à l'hospice du grand Saint-Bernard sont de petites cellules séparées les unes des autres par une cloison en bois. Lorsque j'eus éteint ma lumière, j'aperçus une clarté qui se projetait sur mon lit au travers des fentes de cette cloison. Il est rare, en pareille conjoncture,

Digitized by Google

qu'une curiosité très-indiscrète, mais très-vive aussi, ne vous porte pas à approcher votre œil de celle des fentes qui vous paraît la plus large. C'est ce que je ne manquai pas de faire, en prenant les plus sages précautions pour qu'aucun bruit ne trahît mon indiscrétion. Alors je vis, à ma grande surprise et peut-être avec quelque désappointement, notre touriste assis sur son lit, le buste et la tête chaudement enveloppés, et qui tenant la plume, paraissait absorbé dans un travail de composition. A côté de son lit, une théière fumante et un flacon d'eau de cerises. De temps en temps, il cessait d'écrire pour relire et corriger, et toutes les nuances de satisfaction, depuis le simple sourire de contentement jusqu'au sérieux le plus admiratif, venaient se peindre sur son visage. Un moment il ne put résister au désir d'écouter le flatteur murmure de sa période, et, dans le morceau qu'il se lut à lui-même, je distinguais seulement qu'il s'agissait de *molosses*, de *violettes*, et d'une jeune personne nommée *Emma*. Je conclus que notre touriste était un auteur, peut-être même un voyageur de l'école d'Alexandre Dumas, qui était occupé pour le moment à rédiger les impressions, les souvenirs et les catastrophes de sa journée. Sur ce, je le laissai à son travail, et je m'endormis.

Le lendemain, à déjeuner, j'appris que le touriste était parti depuis une heure; de son côté, le gros monsieur s'apprêtait à gagner Marigny; je m'associai donc, pour descendre à la cité d'Aoste, aux trois personnes avec qui j'avais fait connaissance la veille d'une façon si gaie. Ces trois personnes, dans l'une desquelles le touriste avait deviné du premier coup d'œil un Suisse flegmatique, ne laissaient pas que d'être de Chambéry. Elles se rendaient à Ivrée pour y célébrer les noces de la jeune fille, promise dès longtemps par son père, aubergiste à Chambéry, au fils d'un Piémontais, aubergiste à Ivrée. Par la même occasion, le bonhomme comptait s'approvisionner en vins et en riz, puis, après avoir terminé ses affaires, rentrer en Savoie par le petit Saint-Bernard. Chemin faisant, il m'expliquait toutes ces choses avec cette gaie et affectueuse bonhomie qui est naturelle aux Savoyards, et comme je paraissais y prendre intérêt, chemin faisant aussi, il me priait à la noce, et sa fille, avec une aimable ingénuité, m'encourageait à leur faire l'honneur d'y assister. Sans

Digitized by Google

refuser précisément, je n'étais pas non plus décidé à accepter, car voici ce qui se passait au dedans de moi.

La veille déjà, l'air de cette jeune personne m'avait vivement intéressé; mais aujourd'hui je commençais à en devenir amoureux. C'est aller vite en besogne. Mais, outre qu'en voyage le cœur, plus aventureux et plus libre, est plus prompt à s'enflammer, en tout temps il est peu à l'épreuve de certains traits d'un charme inaccoutumé, et d'une grâce pour lui nouvelle. Élevée auprès des religieuses du Sacré-Cœur, cette jeune fille était sortie du couvent depuis quelques semaines seulement, en sorte que, novice, sans expérience et à peine rendue au monde, elle était charmante à la fois par ses manières naïves, et par je ne sais quelles fleurs de joie et d'espérance, dont rien encore n'avait terni les tendres et délicates couleurs. Gracieusement montée sur sa mule, qui, selon l'instinct propre à ces animaux, suivait le bord extérieur de la chaussée, elle penchait sur le précipice sans cesser de folâtrer avec une sécurité qui chez elle n'était pas courage, mais insoucieuse confiance. Cependant, lorsque l'entretien passait de la qualité des riz ou du prix des vins à des sujets plus de son goût, elle y prenait part, tantôt en se livrant à des saillies d'enjouement, tantôt en écoutant avec un sérieux plein d'intelligence. A deux ou trois reprises il fut question de son fiancé; elle ne l'avait vu qu'une fois, elle parlait de lui sans embarras comme sans passion, sans paraître non plus voir dans le mariage autre chose qu'une fête délicieuse et perpétuelle. Aimable enfant! tout en attachant sur elle mes regards, je me représentais sa future destinée, son désenchantement si prochain; et, après avoir deviné quels mécomptes l'attendaient probablement au sein même d'un bonheur domestique incertain encore, j'aurais voulu être l'homme qui devait les lui épargner par sa constante tendresse, et par les ménagements qu'inspire un cœur délicat et vivement épris. Mais, comme je ne devais pas être cet homme, j'aimais mieux ne pas nourrir un sentiment qui devient bien vite pénible lorsqu'il est sans espoir. Voilà pourquoi je n'étais pas encore intérieurement décidé à assister à la noce du Piémontais.

Au bout de quatre heures nous arrivâmes à la cité d'Aoste. C'était jour de foire. Sous l'ombre des ruines de l'amphithéâtre, et tout autour des antiques portes romaines, les paysans descendus

Digitized by Google

des montagnes étalaient leurs denrées : ici les fromages s'élevaient en piles, là mugissaient des génisses, plus loin de timides brebis bêlaient autour des échoppes, ou allaitaient leurs agneaux sous l'abri des chariots. Nos deux messieurs, à peine arrivés, s'étaient vus entourés des marchands à qui ils avaient affaire, et tout disposés déjà à me traiter comme on fait une ancienne connaissance, ils avaient abandonné à ma protection leur jeune demoiselle. L'hôtel où nous étions descendus était bruyant et encombré de monde. Pour l'en faire sortir, je lui proposai un pèlerinage à la Tour du Lépreux. Après y avoir consenti avec un joyeux empressement, et comme nous nous y acheminions déjà, elle me demanda qui était le Lépreux. Je lui promis qu'elle le saurait bientôt, et, étant entré dans la boutique d'un libraire, j'y achetai le livre de M. de Maistre. Alors nous nous dirigeâmes vers l'agreste enclos où s'élève la vieille tour qu'il a immortalisée ; et, quand nous l'eûmes visité, nous allâmes chercher dans la prairie voisine un ombrage pour nous y asseoir et faire notre lecture. C'étaient des chênes touffus, et non loin quelques bouleaux, ceux-là peut-être auprès desquels le lépreux, ayant vu *la jeune femme pencher la tête sur le sein de son époux*, sentit son cœur se serrer, et son âme près d'être brisée par un affreux désespoir.

Ma jeune compagne, élevée chez les religieuses du Sacré-Cœur, n'avait guère lu que des livres de piété. Pour la première fois elle écoutait un écrit tout ensemble grave et attachant, dont le style, plein de mouvement et d'éloquence, tantôt pénètre mollement le cœur, tantôt l'étreint et le fait bondir de pitié. Calme d'abord, et presque distraite, elle regardait alternativement cette tour, ces montagnes, ce vallon, jusqu'à ce que, captivée de plus en plus par l'intérêt du récit, elle montra une sorte de surprise, à laquelle succédait insensiblement en elle l'enchanteresse émotion d'une âme neuve qui s'ouvre à la poésie. Son visage brillait de plaisir. Toutefois, à ces pages de plus en plus sombres, où se déroulent les souffrances amères du lépreux, ses yeux se mouillèrent de larmes ; et, quand j'approchai du moment où la sœur de cet infortuné va lui être retirée, sa compassion se trahit par des pleurs... elle me pria de ne pas poursuivre. Alors je fermai le livre, et, en le lui offrant pour qu'elle pût achever plus tard cette lecture, je la priai de conserver ce petit volume en souvenir de moi. Elle me

Digitized by Google

le promit avec effusion, mais en rougissant. En effet, nous venions de sentir ensemble, de nous émouvoir ensemble, nos cœurs s'étaient secrètement approchés l'un de l'autre, en sorte que la bienveillance ingénue de la veille venait de faire place, chez cette jeune fille, aux troubles pudiques du sentiment.

Nous retournâmes à l'hôtel. Les deux messieurs, tout entiers à leurs affaires, s'occupaient de les terminer afin de repartir. A peine s'aperçurent-ils que leur jeune demoiselle était bien changée. Pour moi, j'avais si bien la conscience du mal que je venais de lui faire imprudemment en troublant le calme de son cœur, et en l'ouvrant à la poésie tout juste au moment où elle allait contracter le plus saint, mais le plus prosaïque des engagements, que j'en éprouvais une sorte de compatissant chagrin. Ce mal, je ne pouvais déjà plus le guérir, mais je pouvais l'accroître peut-être en continuant de cheminer dans la société de cette jeune personne, comme j'y étais porté par un désir pressant et presque coupable déjà en raison même de sa vivacité. Aussi, faisant un effort extrême pour résister aux sollicitations affectueuses du père, du frère, et aux timides mais instantes prières de leur compagne, je me séparai d'eux après les avoir remerciés de leur accueil. Quelques instants après ils partirent. Je demeurai à Aoste, éprouvant au milieu de cette foule un vif sentiment de solitude, et le cœur tout rempli d'une mélancolie que j'allai nourrir à cette même place où nous nous étions assis le matin sous les chênes.

Le lendemain et les jours suivants, je continuai d'être en proie à une préoccupation qui me laissait peu de curiosité pour observer les contrées ou les villes que j'étais venu visiter. A Ivrée, où je passai de grand matin, il fallut de nouveau me faire violence pour ne pas m'y arrêter au moins quelques heures. Les rues étaient désertes, l'air froid, la Doire à peine blanchie par les premières lueurs de l'aube, et néanmoins il me semblait que cette contrée fût la plus charmante de l'Italie, et cette ville la seule où j'aurais aimé fixer mes jours. Je voulus la traverser à pied. En passant, je vis plusieurs hôtels, et devant chacun je m'arrêtais, incertain s'il était la demeure de la jeune fille, probablement endormie à cette heure, peut-être aussi rêvant tout éveillée à ses émotions de la veille, et à ce jeune homme qui en avait été sinon l'objet,

Digitized by Google

du moins l'occasion. Comme je m'oubliais dans ces haltes successives, le cocher de ma carriole, à qui j'avais commandé de m'attendre au sortir de la ville, revint sur ses pas pour m'appeler. Je le suivis, la carriole roula, et, au moment où le pavé de la dernière rue cessa de retentir sous la fuite des roues, j'éprouvai une inexprimable tristesse. Toutefois, avec le cours des semaines, cette préoccupation s'effaça insensiblement, et bientôt le vif sentiment que j'emportais se trouva transformé en un tendre souvenir. Je visitai Gênes, Florence, Rome, Naples; et, quand il fallut songer au retour, je choisis pour traverser les Alpes le passage du Simplon, tout autant parce que mon cœur, redevenu libre, ne me pressait plus de repasser par Ivrée, que parce que j'aurais redouté, en y passant, de voir s'y flétrir un souvenir si tendre, si pur et si rempli de fraîcheur.

Arrivé à Genève l'automne dernier, j'allai, selon mon usage, faire visite à ma tante Sara. Plus haut, j'ai parlé d'elle à propos du duel de mon cousin. Ma tante Sara habite la campagne : c'est, aux portes de la ville, un jardinet séparé par des murailles des jardinets voisins. Ce jardinet offre l'agrément d'une balançoire; une pompe, dont l'eau ne tarit que dans les temps de sécheresse, y fournit aux arrosements ; et à l'angle nord-est mon cousin Ernest a fait élever une jolie montagne, sur laquelle il a construit et peint en vert un pavillon chinois d'où la vue plane sur la maison de l'octroi et sur les fortifications de la ville.

Ma tante Sara est une excellente dame, maintenant âgée, qui n'a éprouvé durant sa vie qu'un seul malheur, celui de perdre son époux, il y a quarante ans, après trois mois d'un bonheur sans mélange, comme elle dit elle-même naïvement. Six mois après cette catastrophe, elle accoucha d'un fils posthume sur lequel se concentrèrent dès lors toutes ses affections : ce fils, c'est mon cousin Ernest, qu'elle a élevé comme une mère tendre, qui fut institutrice dans sa jeunesse, élève un fils unique, et, de plus, posthume. Dès le bas âge, des méthodes d'ordre, des habitudes de bienséance, des leçons de maintien ; plus tard, pour former le cœur, des sentences, des quatrains, la morale en exemples, le vice puni, la vertu récompensée; plus tard, pour former l'esprit, des règles d'urbanité, de conversation, et dès la première adolescence, des gants, une badine, un frac, les pieds en dehors,

Digitized by Google

et des manières conformes; plus tard,..... rien. A quinze ans, mon cousin Ernest était un homme fait, parfait, un homme modèle, faisant la joie de sa mère, et la joie aussi de quelques camarades rieurs et dégourdis, dont ma tante trouvait le ton détestable. Aujourd'hui mon cousin Ernest, toujours unique et posthume, est en outre un célibataire rangé, propret, qui élève des œillets, qui arrose des tulipes, et qui va chaque jour à la ville, à huit heures en été, à midi en hiver, pour retirer la gazette *après lecture*, et pour échanger, chez la loueuse de livres, le tome premier du roman que lit ma tante contre le tome deuxième. Si les chemins sont humides, il porte des socques; s'ils sont poudreux, il chausse ses souliers de peau jaune; si la pluie tombe ou si le baromètre est menaçant, il prend place dans l'omnibus. Sans l'omnibus, il n'aurait jamais eu de duel.

Chose bizarre! je suis militaire de mon métier, assez vif de mon naturel, très-chatouilleux sur le point d'honneur, et je n'ai pas encore eu mon duel. Mon cousin Ernest passe sa vie au milieu de bonnes vieilles dames; il ne fréquente ni les salons, ni les lieux publics; il est débonnaire, il est unique, il est posthume... et le destin a voulu qu'il eût son affaire d'honneur. C'est qu'au fond les habitudes sont pour mon cousin Ernest ce que sont pour d'autres les passions, et le droit d'être en route à huit heures, quand il a pris l'omnibus de huit heures, ce qu'est pour d'autres mauvaises têtes le droit imprescriptible d'entonner la Marseillaise, ou de fumer au nez d'une comtesse. Or, un jour, au moment où mon cousin prend place dans l'omnibus de huit heures, il se trouve que, sur la prière d'un jeune étranger, le conducteur vient de consentir à retarder le départ de quelques minutes, pour donner à la dame qu'attend cet étranger le temps d'arriver. Ceci attriste mon cousin, qui entrevoit dès lors un grand trouble apporté dans toute l'économie de sa journée. Le quart sonne; ceci aigrit mon cousin, qui songe que cette dame va être la cause d'une série continue d'irrégularités, ricochant les unes sur les autres, et aboutissant à déplacer l'heure de son dîner, l'heure de son café, l'heure de sa sieste... Aux vingt-cinq minutes, il n'y tient plus, et se prend à grommeler. Au diable la demoiselle! Aussitôt le jeune étranger lui donne son adresse, lui demande la sienne, et tout se trouve arrangé pour le lendemain à huit heures, à huit

Digitized by Google

heures précises, ajoute l'étranger. Ce jour-là, mon cousin se fit attendre. Il apportait des excuses, on n'en voulut pas. Alors, honnêtes témoins et bons parents, nous fîmes le reste, et l'honneur fut satisfait.

Je reviens à la visite que je fis à ma tante Sara, l'automne dernier. Introduit dans le jardinet, je la trouvai établie dans le pavillon chinois, et faisant une lecture à quelques bonnes dames du voisinage. Il fallait que le sujet en fût touchant, car je trouvai toute cette société dans l'attendrissement, hormis pourtant mon cousin Ernest, qui, toujours unique et posthume, fumait un cigare, nonchalamment assis sur un banc rustique, à l'ombre d'un acacia pommelé. Après avoir salué tout ce monde et embrassé ma tante, je priai ces dames de ne pas interrompre leur lecture à cause de moi, et j'allai m'asseoir et fumer aussi sur le banc rustique à l'ombre de l'acacia pommelé. Ma tante lisait exactement comme lit une mère tendre qui fut institutrice dans sa jeunesse, avec une emphase didactique, d'après des principes raisonnés, et selon toutes les règles de l'épellation la plus strictement régulière, en sorte que c'était un charme de l'entendre. Après avoir replacé ses lunettes sur son nez, elle continua sa lecture :

« ..... Cette jeune fille était une de ces blanches figures de femmes qu'entoure comme d'un voile crépusculaire une bleuâtre auréole d'intimes tristesses. Condamnée par le sort à subir l'autorité d'un père incapable de comprendre les mystérieuses aspirations d'une âme qui cherche à combler les gouffres de son cœur et à compléter la réalisation de son être, elle se consumait en douleurs secrètes et en sanglots étouffés. C'est que cette plante, créée pour fleurir sur le radieux penchant des Apennins, avait dû germer au milieu des pentes froides de l'Helvétie, en sorte que, sur le point de s'épanouir en éclatante corolle, le vent glacé des hauteurs la forçait de s'emprisonner dans l'ingrate enveloppe de son pâle calice. »

—Cousin, quelle est donc cette plante ? demandai-je au célibataire posthume qui fumait à mes côtés. — C'est... c'est une délicieuse création de femme. (Mon cousin était dressé à répéter les expressions choisies de sa mère.) — Et ce livre, quel est-il ? — Une impression de voyage. — Pas gaie ? — Non. — Triste ? — Très-fort. — Et mon cousin, de qui ces questions, bien plus que les

Digitized by Google

sanglots étouffés de la blanche figure de femme, troublaient la quiétude, se remit à fumer d'un air qui signifiait que, sans vouloir s'engager à écouter, il m'engageait néanmoins à le laisser tranquille.

« ..... Aussi, tandis qu'elle cherchait en vain, parmi les êtres positifs dont elle était entourée, celui qui devait ouvrir et peupler de son amour le palais désert de son cœur, son père (cousin ! quel est ce père? — C'est le sien), organisation vulgaire, et l'un de ces hommes dont la vie se dépense tout entière en mercantiles opérations (un négociant, pas vrai? — Oui), son père, au lieu de proposer à sa tendresse quelqu'un de ces nobles exilés qu'au jour de ses convulsions la volcanique Italie a lancés au delà des Alpes (Ciani? Mazzini? — J'ignore), quelqu'une de ces natures riches et embrasées, telles qu'en produit encore Naples ou la ville aux gondoles (Venise... Hem? — Hum!), avait jeté les yeux sur un jeune Suisse aux formes massives, aux joues pleines et fraîches, à la chevelure blonde, symbole blafard d'une âme terne et sans bouillonnement. Ainsi, la pâle fleur, sans cesse agitée par les vents glacés, au lieu de rencontrer dans les fleurs ses compagnes un élastique support, allait battre du front au flanc brut de ces deux blocs de granit qui la tuaient en voulant l'abriter. »

Ici ma tante, qui fut institutrice dans sa jeunesse, ne put s'empêcher de faire remarquer combien ce livre était délicieusement écrit. Elle trouvait à ce style d'infinies nuances qui répondaient aux milles harmonies d'une âme sensible, et elle insistait particulièrement sur ce retour imprévu d'une comparaison qui jetait tant de lumière sur la situation décolorée de l'héroïne. Les vieilles dames, tout en partageant entièrement cette opinion, témoignaient d'ailleurs le dédain le plus marqué pour ces deux pauvres blocs de granit, et l'une d'elles épousait avec une exaltation si prononcée les douleurs de cette femme incomprise, que je me pris à conjecturer qu'elle-même avait eu beaucoup à souffrir de l'indifférence stupide d'un sexe sans discernement. — Est-elle mariée, cette dame? demandai-je tout bas à mon cousin. — Non. Pour moi, bien que je fusse à mille lieues de me douter encore que cette plante étiolée était ma fraîche compagne d'Aoste, et ce bloc l'aubergiste de Chambéry, je m'intéressais vivement à une lecture qui, sans altérer le moins du monde la quiétude de mon

Digitized by Google

bon cousin, ébranlait à ce point la sentimentalité de ces dames, et provoquait de leur part des remarques non moins délicieuses que le style qui en était l'objet.

« Lorsque je les rencontrai, poursuivit ma tante en continuant sa lecture, ils cheminaient du côté des plaines de l'Italie, dans le fol espoir que les haleines les plus douces d'un climat embaumé arrêteraient les ravages de cette destinée déçue. Mais moi, de qui l'âme comprenait cette âme, je voyais la vierge s'acheminant comme par une allée de cyprès vers sa fosse déjà creusée, et le poids d'une immense douleur pesait sur mon âme affaissée. Auprès d'elle, son blond fiancé promenait à la lumière des cieux l'ampleur massive de ses formes, dont aucun embrasement intérieur ne venait colorer la fade fraîcheur, ni tordre et saccader les mouvements prosaïques : une épaisse stupidité de cœur recouvrait cet homme comme une armure de plomb, et l'approche même d'une effroyable avalanche (ici j'écoutai à deux oreilles) ne suffisait pas à lui inspirer les égoïstes alarmes de la frayeur la plus vulgaire.

« Cependant la nuit approchait, les noires dentelures des cimes semblaient mordre les nuages du soir, et les gorges du Saint-Bernard absorber, immenses gueules, les dernières lueurs du couchant. L'avalanche était là, béante, insondable, pâle comme un linceul, avide comme une tombe! Tout à coup, une blanche apparition s'élance, tournoie, et s'abîme dans le gouffre... C'est Emma! (Emma! m'écriai-je... en moi-même.) Plus prompt que l'éclair, je m'y jette sur sa trace, je roule, je bondis, je plonge de vide en vide, cherchant à devancer la mort qui roule à ma poursuite, et, vainqueur dans cette lutte funèbre, j'arrive auprès de la vierge pâlissante et glacée... Elle avait voulu trouver dans ce gouffre la fin de ses tourments! Alors je lui laissai voir que moi, l'étranger, que moi, l'inconnu, j'avais deviné sa pensée. Comprise enfin, pour la seule fois peut-être, ses paupières s'ouvrirent pour laisser briller la flamme du ravissement, et le sourire radieux, ineffable, accourut sur les violettes (!!) de ses lèvres. En même temps arrivaient les molosses (!!!) de l'hospice, chargés de cordiaux, aboyant le secours et la délivrance. Du haut de la chaussée on nous tendit un câble, les pères vinrent à notre rencontre, je remis aux hommes du ciel la victime du monde,

Digitized by Google

et, après la leur avoir remise, je m'éloignai à pas désespérés! »

Je partis d'un grand éclat de rire... Les dames se levèrent, indignées, mon cousin regarda sa mère, ma tante me regarda, je regardai tout ce monde en larmes, et n'étant plus maître alors de réprimer une hilarité que ce spectacle même portait à son comble, je pris le parti de saluer la compagnie et de prendre congé, en m'excusant d'avoir causé un si grand scandale.

Tout en regagnant mon hôtel, je me ressouvins de ce gros monsieur qui disait :

Epitaphe! tout est épitaphe!

FIN DU GRAND SAINT-BERNARD.

Digitized by Google

LA PEUR.

Aux portes de la ville de Genève, l'Arve, torrent qui descend des glaciers de la Savoie, vient unir ses eaux fangeuses aux ondes limpides du Rhône. Les deux fleuves cheminent longtemps sans confondre leurs eaux ; en sorte que c'est un spectacle curieux, pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, que de voir couler parallèlement dans un même lit une onde bourbeuse et des flots d'azur.

La langue de terre qui sépare ces deux rivières, près du pont où elles se réunissent, forme un petit delta, dont la base, large de quelques centaines de pas seulement, est occupée par le cimetière de la ville. Derrière ce lieu sont des jardins plantés de divers légumes, et arrosés au moyen de grandes roues qui élèvent les eaux du Rhône et qui les distribuent dans une multitude de rigoles qui s'entre-croisent. Quelques cultivateurs habitent seuls cette étroite plaine, que termine un bois de saules, puis une grève stérile. C'est à l'extrémité de cette grève que les deux rivières se réunissent et courent s'encaisser entre des rochers vermoulus qui bornent l'horizon.

Quoique voisin d'une ville populeuse, ce lieu présente un aspect mélancolique qui en écarte la foule. A la vérité, quelquefois une bande joyeuse d'écoliers parcourt les rives du fleuve, et, séduite par cet attrait de liberté qu'offrent les lieux déserts, vient camper sur la grève dont j'ai parlé ; mais plus souvent on n'y rencontre que quelques promeneurs isolés, et plutôt de ceux qui aiment à se soustraire aux regards et à rêver avec eux-mêmes. Il n'est pas rare que des malheureux, fatigués de vivre, y soient venus chercher la mort dans les flots.

Digitized by Google

J'avais environ sept ans lorsque je parcourus ce petit pays pour la première fois, tenant par la main mon aïeul. Nous marchions sous l'ombrage de grands hêtres, dans les rameaux desquels il me montrait, du bout de sa canne, les petits oiseaux qui sautaient de branche en branche. — Ils jouent, lui disais-je. — Non, mon enfant, ils vont par la plaine d'alentour chercher de la nourriture pour leurs petits, et ils la leur apportent, et puis repartent pour recommencer. — Où sont-ils les petits oiseaux? — Ils sont dans leurs nids, que nous ne voyons pas. — Pourquoi ne les voyons-nous pas?...

Pendant que je faisais ces questions enfantines, nous avions atteint l'extrémité de cette allée d'arbres que termine un gros portail en maçonnerie. Par la porte qui se trouvait entr'ouverte, on apercevait au delà quelques cyprès et des saules pleureurs; mais dans le fronton du portail était incrustée une grande inscription en lettres noires sur un marbre blanc. Cet objet, singulier pour un enfant, me frappa. — Qu'est-ce? dis-je à mon grand-père. — Lis toi-même, me dit-il. — Non, repris-je, lisez, grand-père; car il y avait dans l'impression que j'avais reçue quelque chose qui me rendait craintif.

— C'est la porte du cimetière, me dit-il, l'endroit où l'on porte les morts. Cette inscription est un passage de la Bible :

HEUREUX CEUX QUI MEURENT AU SEIGNEUR ; ILS SE REPOSENT DE LEURS TRAVAUX, ET LEURS ŒUVRES LES SUIVENT.

— Cela veut dire, mon enfant... — Mais où est-ce qu'on les porte? dis-je en l'interrompant. — On les porte dans la terre. — Pourquoi, grand-père? Leur fait-on du mal? — Non, mon enfant, les morts ne sentent plus rien dans ce monde-ci.

Nous dépassâmes le portail, et je ne fis plus de questions. De temps en temps je retournais la tête du côté de la pierre blanche, rattachant à cet objet toutes sortes d'idées sinistres sur les morts, sur les sépulcres, et sur les hommes en manteau noir que j'avais souvent rencontrés dans les rues portant des bières couvertes d'un linceul.

Mais le soleil brillait, et je tenais la main de mon aïeul; ces impressions s'affaiblirent devant d'autres, et quand nous eûmes

Digitized by Google

atteint les bords du Rhône, la vue de l'eau, et surtout celle d'un homme qui pêchait, attirèrent toute mon attention.

Les eaux étant basses, cet homme, chaussé de grandes bottes en cuir, s'était avancé au milieu du courant. — Voyez, grand-père, il est dans l'eau! — C'est un homme qui prend du poisson; attendons un moment, tu le verras bouger dès qu'il sentira quelque chose au bout du fil.

Nous restâmes ainsi à le regarder : mais l'homme ne bougeait point. Peu à peu je me pressais contre mon aïeul, et je serrais sa main avec plus de force, car l'immobilité du pêcheur commençait à me paraître étrange. Ses yeux fixés sur le bout du fil, ce fil qui plongeait mystérieusement sous l'eau, le silence de cette scène, toutes ces choses agissaient sur ma frêle imagination, déjà ébranlée par la vue de l'inscription en lettres noires. A la fin, par une illusion bien ordinaire, mais nouvelle pour moi, le pêcheur me parut descendre la rivière, et le bord opposé se mouvoir en remontant le courant. Alors je tirai mon grand-père par la main, et nous poursuivîmes notre promenade.

Nous longeâmes la rive sous les saules qui ombragent le sentier. Ils sont vermoulus, percés de pourriture; une mousse vive rajeunit leur base, tandis que de leur tête décrépite s'échappent de flexibles branches qui s'abaissent sur le fleuve. Nous avions à notre droite le Rhône, à gauche les jardins dont j'ai parlé. La roue qui élève l'eau dans de petites auges, d'où elle retombe dans une rigole, m'intéressa beaucoup; néanmoins, dans la disposition où j'étais, j'aimais mieux n'être pas seul à contempler l'immense machine tournante; d'ailleurs le pêcheur était toujours là-bas, immobile. Enfin nous le perdîmes de vue, et nous arrivâmes à la grève qui termine la langue de terre. Mon grand-père me fit remarquer dans le gravier une foule de pierres plates et rondes, et m'apprit à les faire voler sur la surface de l'eau, en sorte que j'avais complétement oublié le portail, le pêcheur et la roue.

Il y avait sur le rivage une petite anse remplie d'une eau claire et peu profonde. Mon grand-père m'invita à m'y baigner, et m'ayant ôté mes vêtements, il me fit entrer dans l'eau. Lui-même s'assit au bord, et, appuyant son menton sur le pommeau d'or de sa vieille canne, il me regardait jouer. Je vins à porter mes regards sur sa figure vénérable, et je ne sais pourquoi c'est sous

Digitized by Google

cette image qu'il est resté depuis empreint dans mon souvenir.

Nous fîmes le tour de la pointe pour longer au retour la rive de l'Arve. La sécurité était revenue, et le bain m'avait mis en train. Je jouais avec mon grand-père, le tirant par le pan de son habit, jusqu'à ce que lui, se retournant subitement, feignit de me poursuivre en grossissant sa voix. Quand nous atteignîmes le bois de saules, il se mit à se cacher derrière les arbres, et moi à le chercher avec un plaisir mêlé d'émotion, me livrant à une joie éclatante lorsque j'avais trouvé sa cache, ou seulement lorsqu'il était trahi par le bout de sa canne ou de son chapeau.

Un moment je perdis sa trace, et, le cherchant d'arbre en arbre, je m'enfonçai dans le bois sans le retrouver. J'appelai, il ne répondit point. Alors, précipitant ma course et me dirigeant du côté où le taillis me semblait le moins sombre, je manquai le sentier, et je me trouvai sur le rivage, en face d'un objet dont la vue me remplit d'horreur.

C'était la carcasse d'un cheval gisant sur le sable. L'orbite profonde des yeux, le trou des naseaux, la mâchoire décharnée, ouverte comme par un bâillement infernal, et présentant un hideux râtelier, me firent une impression si soudaine et si forte, que je m'écriai de toute ma force : — Grand-père ! oh ! grand-père !... Mon grand-père parut ; je me jetai contre lui, et je l'entraînai loin de ce lieu d'effroi.

Le soir, quand on me fit coucher, j'étais fort inquiet, agité, redoutant le moment où l'on me laisserait seul, j'obtins que la porte de la chambre, qui donnait sur celle où mes parents étaient à souper, demeurerait entr'ouverte, et le sommeil me délivra bientôt de mes terreurs.

L'année suivante mon aïeul mourut. Sa disparition ne me frappant par aucune image sensible, j'en fus moins touché que de la douleur de mon père, dont l'abattement et la tristesse me faisaient pleurer. On m'habilla de noir, l'on entoura mon chapeau d'un crêpe, et quand vint le jour des funérailles, je dus suivre le cercueil avec les hommes de la famille, tous comme moi revêtus de longs manteaux noirs.

Au sortir de la maison, je n'osais pas demander à mon père où l'on allait ; car, outre que son chagrin me rendait timide, j'étais moins familier avec lui que je ne l'avais été avec mon

Digitized by Google

aïeul : c'est le cas ordinaire des enfants. J'avais oublié ce que ce dernier m'avait dit des morts et de la terre où on les porte, en sorte que je m'acheminais plutôt curieux qu'inquiet ; et lorsque j'eus entendu derrière moi mes grands parents qui s'entretenaient de choses indifférentes tout en saluant les passants, la cérémonie cessa tout à fait de me paraître lugubre.

A la porte de la ville, le factionnaire présenta les armes, et les soldats du poste se mirent en ligne pour faire de même. Je ne savais pas que ce fût pour nous, mais j'y trouvais une distraction très-agréable. Néanmoins un des soldats, que je considérais de toute mon attention à cause de sa figure martiale, se mit à sourire en me regardant ; je crus qu'il riait de mon accoutrement, en sorte que je rougis, et je continuai à rougir toutes les fois que les regards des passants s'arrêtaient sur moi.

Pendant que j'étais distrait par ces choses et par mille autres riens qui s'offraient à ma vue, je ne m'étais pas aperçu de la direction qu'avait prise le convoi. Tout à coup me retrouvant sous l'allée de hêtres, en face du gros portail, les impressions de l'année précédente se représentèrent à mon imagination, et je ne doutais plus que je ne fusse acteur dans une de ces scènes de mort et de sépulcres dont le mystère lugubre m'avait souvent causé tant de trouble.

Dès ce moment ma pensée se reporta sur mon grand-père, que je savais être dans le cercueil ; je compris qu'on le portait dans la terre, comme il m'avait dit qu'on pratiquait à l'égard des morts, et, dans l'impuissance où j'étais encore de me figurer un cadavre, je me le représentais couché tout vivant dans l'étroite bière, et j'attendais avec anxiété de voir ce qu'on allait lui faire. Quoiqu'un peu de curiosité se mêlât à la crainte que j'éprouvais, j'espérais bien que tout se passerait à distance, et que l'on ne franchirait pas le portail. Mais il en fut autrement.

Je n'avais jamais vu de cimetière, et comme je m'étais représenté ce lieu funèbre sous un aspect effrayant, je fus assez rassuré lorsque, étant entré, j'aperçus des arbres, des fleurs, et les rayons d'un beau soleil qui dorait la surface d'une grande prairie. Aussitôt des images plus douces s'offrirent à mon esprit, entre autres celle de mon grand-père, telle qu'il m'était apparu l'année précédente au bord de la petite anse. Je me le figurai

Digitized by Google

habitant cette prairie, et s'y reposant au soleil, comme c'était sa coutume aux beaux jours d'août ou de juillet. Je venais d'être si agité, que, par une réaction naturelle, la paix et le calme renaissaient rapidement dans mon cœur.

Toutefois diverses choses me causaient encore quelques inquiétudes. Nous dépassions de temps en temps des pierres avec des inscriptions, et de petits enclos entourés de balustres noirs. Près de l'un d'eux, j'avais remarqué de loin une femme dans une attitude de recueillement. Je m'attendais à ce qu'elle tournerait la tête pour nous voir passer : mais, penchée sur l'enclos, elle n'en détourna point ses regards, et un sanglot étouffé, qui me parut venir du côté où elle était agenouillée, me jeta dans une agitation extrême. En effet, la voyant immobile, je me figurai bientôt que le sanglot partait de dessous l'herbe qui était dans l'enclos, et l'image d'un mort gémissant sous le poids de la terre me glaça d'épouvante.

Pendant que j'étais ainsi ébranlé, j'aperçus en avant du convoi deux hommes qui paraissaient nous attendre. A mesure que nous approchions, leur figure hâlée, leurs traits rudes, leur air silencieux, me faisaient une impression plus sinistre ; mais lorsque, arrivé près d'eux, le cercueil s'arrêta, et que j'eus vu des pelles, des pioches et un grand trou dans la terre, mes yeux se troublèrent et je sentis mes jambes chanceler sous moi. Ces hommes affreux prirent le cercueil par les deux bouts, ils le déposèrent dans le trou, et saisissant leurs pelles, ils firent rouler dessus la terre amoncelée sur les bords de la fosse. Au bruit retentissant des cailloux et des os qui tombaient sur le bois, mon imagination mêlait des sanglots, des cris, des gémissements ; et, quand le bruit devint plus sourd, je croyais entendre encore les râlements étouffés de mon grand-père.

Quelques instants après, nous étions de retour au logis. Mon père se livra à une violente douleur, et je m'y associai, persuadé qu'il pleurait sur le supplice de mon pauvre grand-père oppressé sous la terre.

Il faut que je sois né peureux. Ces impressions sont demeurées ineffaçables, et prêtes à se réveiller dans la nuit et la solitude, toutes les fois du moins que l'absence d'une pensée, d'un sentiment ou d'un but précis leur ouvrait un libre accès dans

Digitized by Google

mon âme. Mais je reprends le récit des circonstances qui, à peu d'années de là, me livrèrent à des émotions bien plus fortes encore.

C'était aux premiers jours de mon adolescence. Comme il arrive quelquefois à cet âge, l'amour, dans toute la vivacité de ses premières atteintes, s'était emparé de mon jeune cœur. Tout entier à mes chères pensées, sans cesse préoccupé de douces chimères, j'étais devenu rêveur, taciturne, inappliqué. Aussi mon père s'en chagrinait, et mon régent affirmait que je n'avais aucune aptitude pour les langues mortes.

Amour d'adolescent, ai-je dit. En effet, je *brûlais* pour une personne qui aurait pu à la rigueur être ma mère, et c'est pourquoi j'avais soin de cacher à tous les regards ma secrète flamme, que le mystère entretenait vive et pure, tandis que la moquerie l'eût éteinte.

La dame de mes pensées était une belle personne qui habitait la même maison que nous. Elle venait souvent chez mes parents, et, grâce à mon âge, j'allais librement chez elle. A mesure que je m'éprenais davantage, je trouvais des prétextes pour m'y rendre plus souvent, pour y rester plus longtemps ; à la fin j'y passais mes journées. Debout à ses côtés pendant qu'elle travaillait à quelque ouvrage d'aiguille, faute d'oser soupirer, je jasais, je tenais son écheveau, ou je courais après son peloton s'il venait à rouler sur le plancher. Que si quelque soin domestique l'appelait à sortir de la chambre, je profitais des instants pour baiser avec transport les objets qu'elle avait touchés, je passais mes mains dans ses gants, et, pour que le chapeau qui avait pressé ses cheveux pressât aussi les miens, me voilà affublé d'un chapeau de femme, ayant horriblement peur d'être surpris, et rougissant de ma rougeur même.

Hélas ! une si belle passion devait être malheureuse. Par une plaisanterie que je prenais au sérieux, cette demoiselle m'appelait son petit mari. Ce titre était mon privilége, je ne le partageais avec aucun autre, et cela seul suffisait pour me le rendre infiniment cher. Un soir, beau et pimpant, je montai chez la dame de mes pensées, qui m'avait elle-même convié, pour ce soir-là, à une réunion de famille. J'entrai glorieux dans le salon; l'assemblée était nombreuse. Par une préférence délicate qui

Digitized by Google

offensa gravement plusieurs grands parents, je n'eus de saluts et de civilités que pour ma belle voisine, à qui je consacrai toute l'amabilité et les agréments dont je pouvais disposer, lorsqu'un grand jeune homme qu'on venait d'introduire, après m'avoir hautement déplu en détournant de moi l'attention de ma souveraine, se prit à me dire : — Ah ça, vous êtes le petit mari, moi, je vais être le grand.... J'espère que nous vivrons bien ensemble.

Tout le monde se mit à rire, surtout lorsqu'on m'eut vu retirer avec humeur ma main qu'il avait prise, et lui lancer un regard de tigre. A ce rire, le dépit, la honte et le trouble me suffoquant, je sortis brusquement.

Je n'osai pas rentrer tout de suite chez mon père, et d'ailleurs je n'avais qu'une envie, celle de me livrer loin de tout regard à la douleur que je ressentais. Dès que je fus seul et dans la campagne, mes larmes coulèrent.

J'étais ridicule, et pourtant bien à plaindre. Sans doute ma passion était sans but, sans espoir, même à mes propres yeux ; mais toute innocente et précoce qu'elle fût, elle était pure, sincère, pleine de fraîcheur et de séve, et depuis quelque temps elle formait ma vie. Je savais bien qu'il me fallait quitter le collége avant de songer au mariage, aussi je n'y songeais point, mais qu'un autre épousât celle à qui j'avais avec délice consacré mon servage, c'était bien pour lors le plus fatal événement qui pût détruire ma félicité.

En proie au regret, au dépit, et à d'autres passions jalouses et colères, je n'avais remarqué ni l'heure avancée, ni la direction que prenaient mes pas vers des lieux qu'en d'autres temps je n'eusse point choisis pour une promenade nocturne; mais je fus ramené à moi-même, comme par un coup de foudre, lorsque, l'horloge s'étant mise à sonner, je crus avoir compté douze coups... Les portes de la ville m'étaient fermées depuis une heure.

J'espérais m'être trompé, et je courais déjà de toute ma force, lorsque la cloche lointaine d'un village se fit entendre; je comptai avec une horrible anxiété neuf, dix, onze coups... le douzième vint m'achever. Rien n'est inexorable comme une horloge.

J'avoue qu'en cet instant, j'oubliai mes amours; mais ce ne

Digitized by Google

fut point pour retrouver le repos, car la pensée de l'angoisse où allait être plongée ma famille vint me livrer au plus affreux tourment. Ils me croiraient perdu, mort, et, dans ma simplicité j'allai jusqu'à craindre qu'ils ne liassent ma disparition au récit qu'on ne manquerait pas de leur faire, chez nos voisins, de ma honte, de mon désespoir et de ma brusque sortie.

Mais où croit-on que m'avaient porté mes pas? Sous les saules, dans le sentier, à cette place d'où, six années auparavant, j'avais considéré le pêcheur. C'est là que je sanglotais, sans savoir quel parti prendre. Néanmoins mon esprit, tout entier au milieu de ma famille, n'était point encore dominé par la peur ; et d'ailleurs, au travers de mes larmes, je voyais briller à l'autre rive une lumière qui me tenait compagnie sans que je m'en doutasse.

Cette lumière, en s'éteignant bientôt après, me donna le premier sentiment de ma solitude. Au moment où elle disparut, je retins machinalement mes sanglots, et retrouvai le silence et la nuit. En regardant autour de moi dans l'ombre, j'entrevis des formes que l'éclat de la petite lumière avait d'abord éclipsées, et, pendant que je me livrais à cet examen, les larmes tarissaient tout à fait à mes paupières.

Je ne tardai pas à oublier aussi ma famille, et bien malgré moi, car je faisais tous mes efforts pour y retenir ma pensée, qui commençait à errer avec crainte dans l'ombre d'alentour. Comme je prévis que chaque instant allait ajouter aux terreurs dont j'étais menacé, je m'étendis tout doucement sous la haie qui me séparait des jardins, bien décidé à m'endormir.

L'idée était bonne, mais l'exécution difficile. A la vérité, mes yeux étaient clos; mais ma tête veillait plus qu'en plein jour, et mes oreilles bien ouvertes me transmettaient avec les moindres bruits, des images effrayantes qui écartaient toujours plus le sommeil de mes paupières. Aussi, voyant l'inutilité de mes efforts, j'inventais des expédients pour dérober mon esprit aux visions, en le fixant sur quelque chose. Je me donnai la tâche de compter jusqu'à cent, jusqu'à deux cents, jusqu'à mille; mais mes lèvres seules se chargeaient de la besogne, et mon esprit les laissait faire.

J'en étais au nombre de deux cent quatre-vingt-dix-neuf, lorsque

Digitized by Google

j'entendis, à deux pas de moi, un frémissement dans le feuillage; je précipitai mon compte avec plus de vitesse encore, afin de dépasser le plus promptement possible certaines idées de couleuvres froides et de crapauds à yeux fixes, vers lesquelles mon esprit inclinait évidemment. Mon émotion ne fit qu'en redoubler, et ce frémissement ne tarda pas à revêtir des figures si étranges, si fâcheuses, qu'à la fin il me devint avantageux de rebrousser, même vers les couleuvres.—Après tout, me disais-je, les couleuvres n'ont rien de si abominable; elles sont innocentes, les couleuvres, et surtout... (oh ! que cette idée me vint à propos !) si ce n'est qu'un lézard. Ici le frémissement se fit entendre de nouveau et de plus près; je me crus happé, avalé, broyé, en sorte que, m'étant levé en sursaut, je franchis la haie, si épouvanté du bruit et du mouvement que je faisais, que je sentais à peine la pointe des épines qui déchiraient ma peau.

Quand je fus de l'autre côté, j'éprouvai un grand soulagement. Je me trouvai au milieu des laitues, des choux, des rigoles, toutes choses qui, en me rappelant le travail de l'homme, diminuaient d'autant le sentiment de ma solitude. Je me souviens que j'essayai de prolonger le mieux que je ressentais, en me représentant les détails de la culture auxquels j'avais assisté souvent à cette place même : les hommes bêchant au soleil, les femmes cueillant des légumes, les enfants arrachant les mauvaises herbes, toute uue idylle enfin. Seulement j'évitais de songer aux arrosements, crainte de songer en même temps à la grande roue, qui dans ce moment ne gesticulait pas bien loin de moi.

Et puis, j'étais sous la voûte du ciel, qui seule, durant la nuit, n'inspire point de frayeur. J'avais autour de moi de l'espace et quelque clarté. S'il vient, pensais-je, je le verrai venir.

S'il vient ! Attendiez-vous quelqu'un ? — Sans aucun doute. — Et qui ? — Celui qu'on attend quand on a peur.

Et vous, n'eûtes-vous jamais peur ? Le soir, autour de l'église, à l'écho de vos pas; la nuit, au plancher qui craque, en vous couchant, lorsque, un genou sur le lit, vous n'osiez retirer l'autre pied, crainte que, de dessous, une main... Prenez la lumière, regardez bien : rien, personne. Posez la lumière, ne regardez plus : il y est de nouveau. C'est de celui-là que je parle.

Digitized by Google

Je restais donc immobile au milieu de cette plaine; mais déjà l'idée de l'espace que j'avais autour de moi, après m'avoir soulagé, commençait à influer sur mon esprit d'une manière fâcheuse, non pas tant en avant, où rien ne pouvait échapper à mes regards, mais derrière, de côté, et partout où ils ne plongeaient pas; car, quand on le sent venir, c'est toujours du côté où l'on ne regarde pas. Je me tournais donc souvent, et subitement, comme pour le surprendre; puis je me retournais bien vite, pour ne pas laisser l'autre côté sans surveillance. Ces mouvements bizarres me faisant peur à moi-même, je croisai les bras, et je commençai à me promener en ligne droite, au grand détriment des choux et des laitues, car pour un empire je n'aurais dévié vers le bocage et les sentiers.

Encore moins aurais-je dévié vers l'autre côté de cette petite plaine, car c'était là que, dans mon enfance, j'avais vu, étendu sur la grève... Aussi, bien que du coin de l'œil je donnasse une attention particulière à ce côté de l'espace, j'évitais d'y regarder en face, et surtout de me rendre compte des motifs qui m'en tenaient éloigné.

Mais cet effort même tournait contre moi. En repoussant le monstre, je lui donnais de la prise; en voulant l'écarter de ma pensée, je l'y amenais... déjà il en forçait l'entrée. C'était un affreux assemblage d'os et de dents, un œil sans regard, une bête toute de côtes et de vertèbres qui se mouvaient et craquaient en trottant vers moi. Et j'en étais à lutter de très-près, lorsque, par l'effet du chemin que j'avais fait, les immenses bras de la grande roue m'apparurent tout à coup, à quelques pas tournoyant mystérieusement dans l'ombre. J'eus le temps de pressentir que l'affreux rapprochement allait s'opérer; aussi, recueillant tout ce qui me restait de sang-froid, je rebroussai doucement, et je me mis à siffler d'un air dégagé. Quand un homme qui a peur en est à siffler, l'on peut compter qu'il est extraordinairement bas.

Je n'eus pas plus tôt rebroussé, que le rapprochement se fit de la roue et du monstre aux vertèbres. Je l'entendis galoper, je sentis son haleine et le crus sur mon dos. Je voulus tenir ferme et ralentir ma marche, comme pour lui imposer : mais, cet effort

Digitized by Google

étant au-dessus de mes forces, je hâtai le pas, je courus, je volai jusqu'au pied d'un mur qui me barrait le chemin. Là je me retournai haletant.

Un mur, c'est quelque chose en pareil cas. D'abord, c'est un mur : chose blanche, compacte, sans mystère ; chose qui change en réalité palpable l'espace indéfini, peuplé d'apparences, domaine des fantômes ; ensuite, je pouvais m'appuyer contre, et de là voir venir ; c'est ce que je fis.

En me retournant, je n'avais vu que l'ombre et le vide : mais la bête n'en vivait pas moins dans mon imagination, et je la supposais prête à fondre sur moi de tous les points dont la nuit ou les objets me voilaient la vue. C'est ce qui fut cause que mes terreurs commençaient déjà à se porter sur le revers du mur auquel j'étais adossé, lorsqu'à un bruit, que je crus être parti de ce côté, elles s'y concentrèrent toutes.

C'était un bruit semblable à celui que font entendre les chouettes ; nul doute que ce ne fût la bête... Je la sentais, je la voyais grimper de l'autre côté du mur, et insérant les os de ses doigts entre les jointures des pierres ; en sorte que, les regards enchaînés au sommet de la muraille, je m'attendais de seconde en seconde à voir sa tête s'avancer lentement, et les deux orbites fixer sur moi leur regard immobile et cave.

Cette situation devenant intolérable, l'angoisse me poussa à sa rencontre. J'aimais mieux encore l'aller trouver que de l'attendre fasciné et palpitant. Je m'aidai donc des rameaux de quelques pêchers adossés à la muraille, et je grimpai ainsi jusqu'au sommet, que j'enfourchai.

Point de bête ! Quoique je m'y attendisse parfaitement, j'eus tout le plaisir de la surprise. Les peureux prêtent l'oreille à deux voix qui se contredisent, celle de la peur et celle du sens commun, en sorte qu'écoutant tantôt l'une, tantôt l'autre, ou toutes les deux en même temps, ils sont sujets aux plus étranges inconséquences.

Au lieu de la bête, je voyais une plaine entourée de murailles, plus loin des arbres, et, au delà, la ville, dominée par la grosse tour de Saint-Pierre.

La vue de la ville me fit plaisir ; mais il n'y avait pas une lu-

Digitized by Google

mière aux maisons, et la tour de Saint-Pierre ne me présentait rien de bien rassurant, lorsque le carillon de l'horloge se fit entendre...

Toutes mes terreurs s'envolèrent subitement. Ce son si connu me transporta comme en plein jour, et l'idée que d'autres écoutaient avec moi me fit perdre tout à fait le sentiment de mon isolement. Je redevins calme, brave, hardi... mais pour fort peu de temps. Le carillon se tut, l'horloge sonna deux heures, et toute la nature, qui m'avait semblé écouter le carillon avec moi, me parut de nouveau reporter toute son attention sur moi, perché là-haut sur ma muraille. Je me faisais petit, je m'effaçais, je me couchais de tout mon long sur cette crête étroite : impossible d'échapper aux regards. Les choux, les choux eux-mêmes, plantés en longues files, me semblaient des têtes alignées, des bouches ricanantes, des milliers d'yeux fixés sur ma personne. Je préférai donc redescendre, et, à cause de la grande roue, je descendis sur le revers opposé de la muraille.

J'avais fait quelques pas avec assez de bonheur lorsque je vins à me heurter contre un objet que mes yeux n'avaient pu distinguer de la noirceur de l'ombre. Au choc subit, je poussai un cri, croyant que c'était la bête elle-même ; mais lorsque, revenu de cette première impression, j'eus touché des balustres noirs, une sueur froide parcourut tout mon corps. J'étais dans le cimetière !

A cette soudaine idée, mille visions effrayantes s'élevèrent devant moi, jaillissant comme du sein d'une lueur bleuâtre qui leur prêtait une pâleur sépulcrale. C'était des spectres vermoulus, des crânes, des os, une femme noire, d'affreux fossoyeurs... Mais la plus horrible de toutes, celle qui finit par éclipser les autres, c'était celle de mon grand-père à moitié caché sous la terre. Ses traits défigurés présentaient des os creusés, des orbites vides ; sa bouche dépouillée de dents semblait étouffer sa plainte, et de ses bras décharnés il écartait avec effort une poussière immonde.

Hors de moi, je marchais rapidement, comme pour m'éloigner de ces pensées en même temps que des balustres noirs ; mais, à mesure que je marchais, le spectre sortait de sa fosse ; il tournait ses orbites sur la plaine, il m'avait reconnu ; déjà il allon-

Digitized by Google

geait sur ma trace son pas sourd et mystérieux, et, comme si à chaque seconde il eût été sur le point de m'atteindre, mon cœur battait avec violence. Tout à coup mon chapeau tombe, et je sens sa main froide et dure s'appesantir sur ma tête... — Grand-père ! oh ! non, grand-père ! m'écriai-je en fuyant de toute la vitesse que me permettait le délire de la plus affreuse terreur.

C'étaient les branches inférieures d'un saule, contre lesquelles ma tête était venue se heurter.

Au mouvement de ma fuite, au bruit de mes pas, surgissaient mille autres spectres, et j'en sentais déjà une armée à ma poursuite, ayant franchi enfin le portail, je continuai de courir jusqu'aux portes de la ville. « Qui vive ? » cria la sentinelle.

A cette voix d'homme, adieu fantômes, spectres, monstres, couleuvres. « Ami ! » répondis-je d'un accent presque passionné. Une heure après, j'étais rendu à ma famille.

Cette crise me fit grand bien. J'oubliai mes amours et je retrouvai mon chapeau.

FIN DE LA PEUR.

Digitized by Google

ROSA ET GERTRUDE.

Digitized by Google

Digitized by Google

ROSA ET GERTRUDE

I

Comme je me rendais un jour auprès d'un agonisant, en passant dans cette rue ordinairement déserte où s'embranche l'escalier des *barrières* et qu'on appelle, je crois, la rue du Cloître, je vis deux jeunes filles qui, se tenant par le bras et s'entr'aidant avec une gaieté amicale, s'efforçaient de maintenir leur ajustement contre les assauts de la bise qui soufflait avec une extrême violence. A ma vue, elles éprouvèrent d'abord quelque embarras; mais comme, à ce qu'elles m'apprirent elles-mêmes, elles s'étaient égarées tout justement en voulant fuir de rue en rue ces importunités de l'orage, sur leur demande, je les remis dans le chemin de leur hôtel, et après les avoir accompagnées quelques instants, je pris congé d'elles pour me rendre en toute hâte dans la maison où j'étais attendu. Au moment où j'y entrai, l'agonisant venait d'expirer, en sorte que je ne pus qu'adresser aux parents qui s'y trouvaient rassemblés les consolations que notre divine religion met à la portée des affligés.

Ces deux jeunes filles s'étaient exprimées de manière à me faire croire qu'elles étaient Allemandes; mais d'ailleurs leur air de richesse, de joie et de parure m'avait fait une impression d'abord inaperçue qui se trouva être devenue très-vive au moment où j'entrai chez l'agonisant. C'était apparemment l'effet de ce contraste entre les âges, entre les situations, entre les destinées, qui, bien qu'il existe incessamment sur la terre, ne nous frappe pas

Digitized by Google

toujours aussi visiblement, même dans les professions qui, comme la mienne, mettent en contact habituel avec les heureux et avec les malheureux de ce monde, qu'il fait quelquefois lorsqu'il vient à éclater fortuitement là où on ne le cherchait pas. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, rentré chez moi j'essayai vainement de poursuivre la composition de mon sermon pour le dimanche suivant sur le texte qui m'en avait déjà inspiré une bonne moitié, et que, bon gré mal gré, après avoir fait les plus grands efforts dans le but de ne pas me voir privé de cette bonne moitié de besogne toute faite, je fus obligé à la fin de changer de texte et de recommencer à nouveau. Alors, néanmoins, placé par mes impressions et par mon ressouvenir entre l'image qu'avait laissée dans mon esprit l'apparition de ces deux jeunes filles si heureuses, et celle que venait d'y mettre la vue de ce mort entouré de parents désolés, je composai avec assez de promptitude un autre sermon sur ce texte : *J'ai dit touchant le rire, Il est insensé; et touchant la joie, De quoi sert-elle?* (Ecclés... II, 2.) Mon fils, devant qui je lis toujours mes prônes, soit pour faire usage de ses remarques, soit pour que ces remarques lui profitent à lui-même, en tant qu'il se destine à entrer aussi dans la carrière du ministère évangélique, trouva bonnes certaines parties de celui-ci, et quand il eut critiqué les autres, nous nous entretînmes ensemble des deux jeunes filles que j'avais rencontrées le matin.

II

Le dimanche suivant je montai en chaire et je prêchai mon sermon. Par malheur, la beauté du temps et une fête militaire qui avait attiré presque toute la population dans une prairie voisine de la ville furent cause que j'eus encore bien moins d'auditeurs ce jour-là qu'à l'ordinaire. C'étaient quelques vieillards, la plupart durs d'oreille, trois ou quatre dames âgées, tous groupés au bas de la chaire, et plus loin, seules assises dans le chœur désert de notre immense cathédrale, les deux amies à qui j'avais l'autre jour montré leur chemin. Je fus presque fâché de les voir

Digitized by Google

là ; car, s'il est bien vrai que notre divine religion ordonne qu'on prépare les heureux à l'infortune, puisqu'elle est à la fois le lot de tous les enfants d'Adam, et le fouet qui, dans la main de Dieu, les chasse au salut, il est pénible en même temps d'anticiper auprès de la jeunesse sur les avertissements inévitables de l'infortune elle-même, et de troubler par des discours trop tôt chagrins cette joie qui fleurit naturellement en elle. En outre je ne me dissimulais pas que c'était l'apparition fortuite de ces deux jeunes filles, et l'impression qu'elle avait faite sur mon esprit, qui avait été pour moi un motif de changer de texte, en sorte qu'il me semblait qu'au lieu de dire comme à l'ordinaire des choses d'une application générale, je venais m'élever contre leur légitime allégresse et leur en faire injustement un péché. Cependant elles écoutèrent avec une religieuse attention, malgré un bruit lointain de détonations et de fanfares qui venait de temps en temps couvrir ma voix.

La prédication est un art si difficile et d'une réussite si chanceuse, que, plus j'y avance, plus je demande pardon à Dieu dans mes prières de m'y être consacré avec d'aussi insuffisants moyens que ceux qu'il m'a départis. Il faudrait, en effet, pour se croire prédicateur efficace, être assez prompt d'idée et assez délié de parole pour ne faire son sermon qu'au moment même de le prêcher, après qu'on a vu d'un regard qui sont ceux qui vont l'écouter, et qu'ainsi l'on est à même de leur adresser des enseignements à leur taille et des appels à leur portée. Autrement le grain a beau être bon, faute de tomber en terre, il n'amène point d'épi, et la moisson du Seigneur manque ainsi par la faiblesse de ses propres ouvriers. C'est bien pourquoi je tâche que mon fils se délie aussi bien d'idée que de parole par des exercices qui conduisent à cette promptitude, et, le dimanche soir, tant chez moi s'il pleut, qu'à la promenade si nous nous trouvons dans un endroit solitaire, sur un texte que je lui donne il s'efforce de me prêcher, et de mieux en mieux y réussit avec plus d'onction et moins de besogne. Que le bon Dieu répande ses bénédictions sur ce garçon qui fait mon unique joie en notre Seigneur Jésus-Christ !

Digitized by Google

III

Cependant quelques semaines s'étaient écoulées, et j'avais perdu de vue les deux jeunes amies, lorsqu'il m'arriva un matin de les rencontrer devant moi, au moment où je sortais de l'allée de ma maison. En les voyant je fus frappé de leur même air d'inaltérable union, qui était si marqué dans leur attitude et dans la vive intimité de leurs regards, que, bien sûrement, si j'avais rencontré l'une sans l'autre, il ne me serait pas advenu de la reconnaître. Dès qu'elles m'eurent reconnu elles-mêmes, elles me firent un salut plutôt de bon rire et de bienveillant ressouvenir que de politesse ordinaire, et comme leurs yeux semblaient m'appeler sans que leur retenue leur permît de m'aborder, je m'approchai d'elles et je leur fis quelques civilités. Alors toutes les deux me marquèrent une amicale reconnaissance de ce mouvement, et, continuant de m'entretenir, elles me parlaient avec cette confiance respectueuse dont les cœurs jeunes et bien nés font volontiers les avances à un vieillard qui est d'ailleurs revêtu du caractère que je porte.

Durant cet entretien, j'appris incidemment une chose dont je ne m'étais guère douté, tant il est vrai que, même lorsque nous devrions y être formés par la pratique du monde, nous sommes sujets à discerner mal la condition de notre prochain : c'est que, de ces deux jeunes filles, la plus jeune était mariée. Mais, en vérité, à sa taille, à sa voix, à sa candeur de discours, je l'avais prise pour une enfant, et je ne pus m'empêcher de le lui dire. Elle rit alors de ma méprise, et son amie, prenant la parole, me fit comprendre, par diverses insinuations, que seules pour quelques jours encore dans une ville étrangère, elles aimeraient bien pouvoir se persuader qu'elles y avaient un ami, et, au besoin, un protecteur. — Qu'à cela ne tienne, leur répondis-je, mes chères enfants, à l'un comme à l'autre titre, disposez de moi. — A cette appellation familière qui m'était échappée, au lieu de paraître choquées, elles se montrèrent heureuses et me serrèrent la main avec effusion, en telle sorte que, malgré la recherche mon-

Digitized by Google

daine de leurs attifements, je fus porté à conclure de la simplicité de leurs sentiments à l'honnêteté de leurs cœurs.

C'est chose bien singulière que, malgré l'image qui me reste nettement empreinte de la figure qu'avaient à cette époque ces deux jeunes amies, et vêtues qu'elles étaient de la même façon, je sois très-embarrassé à en faire quelque portrait qui vaille. Quant au visage, elles étaient délicates de traits, fraîches de teint, les yeux bleus, toutes les deux blondes et la figure encadrée en des boucles flottantes. Quant à la mise, je ne sais me ressouvenir que de chapeaux de velours, ornés de bandelettes légères, d'une sorte d'écharpe dont la couleur m'échappe, et de robes d'un noir chatoyant, qui, le jour de bise surtout, se froissaient avec ce claquement que font entendre les étoffes de soie. Mais cette mondanité des ajustements que la religion réprouve comme étant peu séante à des créatures pécheresses, qui doivent plutôt nettoyer le dedans du vase que d'en décorer trop les dehors, bien qu'elle me soit d'ordinaire une cause de prévention défavorable, n'avait pu prévaloir ici sur l'indulgence que provoque le jeune âge, sur cette impression d'une étroite intimité de sœurs entre deux jeunes filles d'ailleurs étourdies et folâtres, et je ne puis nier qu'en cette occasion je me sois senti désarmé, alors que, dans d'autres occasions de même sorte, je me suis montré bien sévère. Nous ne sommes, ô mon Dieu, que faiblesse et injustice dans nos jugements, et si les tiens devaient être semblables aux nôtres, pas même l'effort pour te plaire, tant tu discernerais mal, ne trouverait mieux grâce devant toi que l'impénitence volontaire et obstinée!

Ce jour-là, j'accompagnai jusqu'à leur hôtel ces jeunes dames, et après que je leur eus réitéré mes offres de bons services, je pris congé d'elles pour aller reprendre le cours de mes affaires.

IV

La semaine suivante et les deux autres encore, excepté le dimanche où, de la chaire, je les voyais assister régulièrement au

Digitized by Google

service divin, je n'eus point l'occasion de rencontrer ces jeunes dames et de m'entretenir de nouveau avec elles. Aussi, venant à songer que j'avais contracté à leur égard une sorte d'engagement de leur être utile si je pouvais, et me trouvant assuré d'ailleurs par leur présence à l'église que leur séjour à Genève se prolongeait, je me décidai un lundi à leur aller rendre visite. M'y étant donc acheminé, j'arrivai bientôt à l'hôtel où je les savais logées, et, après qu'un garçon m'eût annoncé, je fus introduit auprès d'elles.

Dès l'abord, je remarquai dans leur accueil des signes marqués du vif plaisir que leur causait ma venue. Elles quittèrent bien vite la causeuse sur laquelle elles étaient assises, et m'ayant pressé de m'y asseoir moi-même, elles approchèrent des siéges et s'y établirent familièrement auprès de moi. Alors elles me contèrent qu'ayant attendu M. le comte (c'est ainsi qu'elles désignaient le mari de la jeune dame) durant ces derniers jours, ou, à défaut, une lettre qui leur annonçât son arrivée prochaine, elles ne laissaient pas que d'être contristées à la fois de ce retard et de ce silence.

— Pour quelle cause, leur dis-je, vous a-t-il quittées ?

— Pour faire une course à Hambourg à l'occasion de la mort de son père, qu'il a apprise par les lettres qui nous attendaient ici, et pour y régler les affaires de la succession.

— Les affaires, mes chères enfants, leur dis-je alors pour les tranquilliser, amènent les affaires, et il ne dépend guère de nous de les clore à heure fixe. Patience donc. M. le comte partage bien sûrement cette impatience que vous éprouvez de vous voir de nouveau réunis; ainsi il est à croire que, s'il plaît à Dieu...

Dans ce moment, un garçon entra pour annoncer une visite, et un jeune homme d'une mise distinguée se montra presque aussitôt derrière lui. A cette familière hardiesse, je crus, moi, que c'était le comte; mais, à l'air de mécontentement qui se marqua chez les deux jeunes amies et à la rougeur qui couvrit leur visage, je ne sus vraiment plus que penser, et je ne puis dissimuler qu'en moi-même j'éprouvai à leur égard quelque ébranlement d'estime. Je voulus me retirer, mais elles me conjurèrent si ingénument et avec tant d'instance de rester, que, de nouveau,

Digitized by Google

je revis pure leur physionomie et vierges de souillure leurs attifements mondains.

Pour le jeune homme, au contraire, il ne me parut pas que ma présence lui fût agréable, et, à chaque fois que je m'efforçai de détourner vers des côtés plus sérieux son entretien trop frivole à mon gré, il traversa cet effort par quelque sèche brusquerie, voilée cependant sous des formes assez civiles. Et comme, par l'habitude que je me suis faite de ne me prendre à aucun mauvais accueil, afin de pouvoir toujours m'approcher de tous, et parler à qui que ce soit, je continuais tranquillement d'intervenir dans la conversation ; impatienté de ma persévérance, et n'osant toutefois me manquer devant ces dames, dont il voyait l'attitude respectueuse à mon égard, il changea de tour, et se prit à railler avec une fine retenue mes propos un peu frustes et mes opinions surannées. En cela non plus il ne réussit pas à plaire aux jeunes dames, en sorte que tout à l'heure il se leva, prit congé, et se retira plus tôt apparemment qu'il n'aurait fait si je ne m'étais pas trouvé présent à sa visite.

Quand il fut parti, je remarquai que les deux jeunes dames étaient de plus en plus contristées et comme rougissantes encore de ce qui venait de se passer.— Je pense, leur dis-je aussitôt, mes chères enfants, que c'est de la visite de ce monsieur, et non de ce qu'il n'a pas paru content de me trouver ici, que vous êtes affligées et honteuses. En effet, un jeune homme plus délicat respecterait votre isolement, et il saurait que la porte d'une épousée de hier ne s'ouvre qu'à son mari.— Alors elles pleurèrent, et comme je leur demandais de m'ouvrir leur cœur, elles m'apprirent qu'en effet ce jeune homme faisait leur tourment par ses assiduités auprès d'elles ; qu'après qu'elles s'étaient interdit jusqu'à la promenade pour n'avoir point à l'y rencontrer, elles avaient été en butte à ses visites, sans même oser tout à fait, dans la crainte d'attirer l'attention sur elles ou de paraître croire à des intentions malhonnêtes, lui fermer leur porte.— Eh bien ! leur dis-je, mes chères enfants, assurez-moi que vous la lui fermerez désormais ; et, pour ce qui est de la promenade, je me chargerai, en retour, de vous y conduire tous les jours. — Elles me le promirent, et nous convînmes que, dès le lendemain, et jusqu'à l'arrivée de M. le comte, je serais leur cavalier pour la promenade,

Digitized by Google

comme je voulais bien être à leur demande leur conseiller et leur protecteur, en vertu sans doute de mon amitié personnelle, mais en vertu aussi de l'obligation qui m'est assignée comme ministre de notre Seigneur Jésus-Christ, d'être en aide à mes semblables et de ne refuser à aucun d'eux mon humble appui.

V

Comme je venais de les quitter, j'aperçus, qui se disposait à sortir de l'hôtel, le jeune monsieur de tout à l'heure, et, par une idée qui me vint, m'étant approché de lui, je lui demandai un moment d'entretien. — Eh bien! voyons, parlez, que vous faut-il, bonhomme? — me répondit-il. Mon désir aurait été qu'il me fît entrer dans sa chambre, car j'avais à lui dire des choses privées, et le perron sur lequel nous nous trouvions était à chaque instant traversé, soit par des étrangers, soit par les gens de l'hôtel; mais, ne jugeant pas à propos d'insister : — Je veux vous faire considérer, lui dis-je, que, quelque honnête que soit votre intention, vos assiduités auprès de ces dames ne peuvent que les compromettre; puis, après que vous en serez tombé d'accord, je vous marquerai le désir que vous y mettiez un terme, comme aussi la reconnaissance que nous en aurons, moi et celles qui en sont l'objet. — Eh mais! que vous importe? répondit-il en me regardant d'un air courroucé, et qu'avez-vous à vous ingérer dans ce qui me regarde?... Plutôt, mêlez-vous de vos prônes, et cessez vous-même de fréquenter ces dames, qui n'ont besoin ni de confesseur équivoque, ni de protecteur officieux! — Après quoi il me tourna le dos; mais, l'ayant doucement retenu par le bras : — Comme ministre de notre divin Sauveur, lui dis-je, vous m'excuserez d'être un peu tenace. Mais voici : ces dames sont des brebis, et vous, vous pourriez être le loup ravisseur dont parle l'Apôtre; jugez donc s'il est important que le chien fidèle fasse bonne garde autour d'elles... — Là-dessus, il se prit à rire : — Allons, vieux fou, si vous êtes le chien fidèle, retournez-vous-

Digitized by Google

en garder votre propre troupeau ! — Puis, m'ayant quitté brusquement, il s'éloigna.

Je m'applaudis d'avoir fait cette démarche, parce qu'elle m'avait procuré l'occasion de reconnaître que ce jeune monsieur était bien un de ces enfants de l'opulence qui, dépourvus de principes et voués à l'oisiveté, emploient leur plus bel âge en œuvres de perdition, et se font une occupation d'amorcer et de séduire celles qu'exposent à tomber dans leurs piéges, tout autant leur candeur et leur besoin d'aimer que leur relâchement ou leur frivolité; mais je n'en fus que plus porté à concevoir des craintes pour la réputation de mes deux jeunes amies, et pour le dépôt de cette réputation dont je venais en quelque sorte de me charger, afin de pouvoir le rendre intact à M. le comte. Tout en cheminant donc, je demandai à Dieu sa protection dans cette œuvre, d'ailleurs conforme à ses commandements, et considérant que ce jeune homme, en m'invitant à aller garder mon propre troupeau, m'avait donné en cela un juste avertissement de ne pas le négliger pour d'autres, je résolus de redoubler temporairement d'activité et d'ardeur, afin que ces promenades auxquelles je venais de m'engager n'allassent pas ôter à mes paroissiens un seul des soins que je leur devais. Quand j'eus pris cette ferme résolution, la force me vint avec le calme, et je m'occupai sur l'heure même d'avancer ma besogne quotidienne.

VI

Dès le lendemain j'allai prendre les deux jeunes amies, et nous commençâmes nos promenades. Tantôt je dirigeais la marche, tantôt je me laissais moi-même diriger du côté qui agréait à mes compagnes; mais lorsqu'elles eurent ainsi fait connaissance avec les environs de notre ville, ce fut insensiblement sur la promenade qu'on appelle *le Tour des jardins* que se fixa presque toujours leur choix. Cette promenade pourtant est solitaire, mélancolique; et des roches monotones, au pied desquelles coulent pour se joindre bientôt au delà d'une grève déserte l'Arve et le Rhône, y

Digitized by Google

bornent l'horizon à peu de distance. Mais l'on y est seul; le cours des flots attache, et des saules vermoulus y abritent sous leur flexible branchage un sentier toujours frais. Moi-même, tant l'accoutumance a de pouvoir pour nous assujettir, j'avais fini par préférer cette promenade à toutes les autres, et il m'eût semblé éprouver quelque regret le jour où je lui aurais été infidèle. Aujourd'hui, dix ans plus tard, au moins une fois la semaine, je la fais encore.

Durant ces promenades, j'appris des choses qui me réjouirent; j'en remarquai d'autres qui me donnèrent à songer. Le jeune monsieur paraissait avoir cessé ses assiduités, et plus rien, depuis que ces dames avaient eu l'occasion de lui fermer leur porte pour me l'ouvrir plus souvent à moi-même, ne s'était passé qui pût compromettre leur réputation. Sous ce rapport donc, je m'applaudissais de leur être venu en aide, et je bénissais Dieu qui, lorsqu'on veut bien se mettre franchement sous sa garde, ne manque jamais de vous prêter main-forte.

Mais, sous d'autres rapports, j'éprouvai quelque sollicitude. A la vérité, ces dames étaient remplies à mon égard d'une grande confiance, et elles s'entretenaient en ma présence avec le plus entier abandon, au point qu'il me semblait, à les entendre si souvent faire l'éloge des vertus et des qualités du comte, que je l'eusse moi-même connu autant qu'estimé; mais d'autre part, outre que je commençais à ne plus pouvoir m'expliquer, sans des pensers d'accident ou de catastrophe, ni les causes de son retard, ni surtout celles de son silence, j'avais remarqué que ces deux jeunes amies, si expansives d'ailleurs, ne parlaient devant moi de leurs familles que rarement et avec quelque réserve. Sur ce point donc j'étais moins satisfait, et il m'arrivait de concevoir à ce sujet telles défiances qui m'étaient pénibles. Car une des choses que m'a enseignées une longue pratique des hommes, c'est que, parmi toutes les garanties de conduite ou de caractère qu'on peut être à portée de désirer de leur part, il n'en est point qu'il faille mettre au-dessus des signes sincères d'une tendresse filiale franche et ouverte.

Au surplus, si mes deux compagnes étaient à mon gré trop réservées dans leurs témoignages à cet égard, elles répondaient d'ailleurs à mes questions complaisamment et sans artifice. J'ap-

Digitized by Google

pris ainsi qu'elles appartenaient à deux familles honorables de la ville de Brême, qu'elles s'étaient liées dès leur première enfance d'une vive et indissoluble amitié ; que l'une avait facilité le mariage de l'autre en lui promettant de ne point se séparer d'elle ; et que ce mariage lui-même avait été béni à Delmonhorst, qui est un petit bourg tout voisin de Brême, le jour même où elles avaient quitté leur famille pour entreprendre le voyage qui les avait amenées à Genève. Quelques-unes de ces circonstances m'auraient, dans d'autres occurrences, paru plus romanesques qu'il ne convient et marquant une grande inexpérience de la vie ; mais tel était le tour d'esprit à la fois ingénu et exalté de ces deux jeunes amies, qu'ici, au contraire, ces circonstances elles-mêmes confirmaient à mes yeux la fidélité de leur récit. Pour ce qui est de leur position de fortune, j'en jugeais moins par leurs discours que par leur mise, par l'hôtel qu'elles s'étaient choisi et par les dehors d'opulence qu'on pouvait remarquer dans tout ce qui touchait à leurs personnes, en telle sorte que j'entrevoyais au moins par ce côté-là un motif de sécurité pour le présent et une ressource bien tranquillisante pour l'avenir, s'il arrivait qu'un long et coûteux voyage dût à la fin devenir leur seul moyen de rejoindre le comte ou d'être rendues à leurs familles.

VII

Aussi éprouvai-je une bien grande surprise lorsqu'un samedi au soir, au moment où je venais de reconduire chez elles mes deux compagnes, et comme je sortais de leur chambre, je vis devant moi l'hôte qui m'avait attendu tout justement pour me faire savoir que, n'ayant reçu aucun à-compte encore sur la dépense assez considérable que faisaient ces dames, il commençait à concevoir quelques inquiétudes à ce sujet, et pour me prier, en tant que j'étais la seule personne à qui il pût s'adresser dans cette occurrence, de vouloir bien leur faire comprendre la convenance d'acquitter tout ou partie de cette dépense sans trop de délai. Je lui répondis qu'il s'alarmait sans fondement, que la situation

Digitized by Google

tant de ces dames que de leurs familles, devait lui inspirer toute confiance, et qu'au surplus, je me faisais garant que tous ses frais lui seraient intégralement remboursés. Ces paroles me parurent l'avoir rassuré pleinement, car aussitôt il m'exprima le regret d'avoir fait cette démarche, et le désir très-vif que je voulusse bien n'y donner aucune suite auprès de ces dames. Pendant que l'hôte me parlait, j'avais remarqué que le jeune monsieur de l'autre fois, sans paraître d'ailleurs prêter attention à notre entretien, se trouvait à portée néanmoins d'en entendre quelque chose.

Comme je regagnais mon logis en cheminant le long de la rue basse, un joaillier, avec qui j'avais eu anciennement des relations de paroisse, accourut sur son seuil dès qu'il m'eut aperçu, et, m'ayant prié d'entrer dans sa boutique, il me mit sous les yeux deux belles agrafes d'or que j'avais effectivement vu figurer plusieurs fois dans l'ajustement des deux jeunes amies. — Je les ai achetées au poids, me dit-il, mais vous connaissez ces dames, puisque l'on vous voit chaque jour les conduire à la promenade, ainsi vous pourrez me dire si j'ai agi inconsidérément en faisant ce marché, que je suis d'ailleurs tout prêt à résilier. — Je lui marquai à la fois et ma surprise et mon chagrin d'apprendre que ces dames en fussent réduites à se défaire ainsi de leurs bijoux; et tout en le priant d'ailleurs de vouloir bien garder les agrafes quelques jours encore, tout au moins jusqu'à l'arrivée du comte, dont le retard était sans doute la seule cause de cette gêne momentanée, je l'exhortai à n'ébruiter point une circonstance qui ne pouvait qu'attirer sur deux jeunes personnes, d'ailleurs aussi dignes d'intérêt que d'estime, des préventions offensantes ou défavorables. Il me le promit, mais sans me cacher que pour sa part il ne croyait pas beaucoup à la vertu de ces jeunes personnes, et encore moins à la réalité de ce comte si longtemps attendu et toujours invisible. Ce propos me fit une pénible impression, non point que je doutasse de la réalité de M. le comte, mais parce que, n'étant point en demeure d'en fournir la preuve irrécusable, je voyais une jeune femme et son amie livrées ainsi à toutes les dangereuses médisances auxquelles donnent lieu une position incertaine et une situation louche.

Quand je fus rentré au logis, j'y trouvai une lettre qu'un

Digitized by Google

homme venait d'apporter. Cette lettre que j'ouvris aussitôt n'était pas signée, mais d'ailleurs celui qui l'avait écrite s'y laissait intentionnellement deviner. La voici :

« Monsieur le ministre,

« Vous devez comprendre maintenant ce que sont vos protégées, et ce qu'il y avait de sage dans mes paroles lorsque, l'autre jour, en vous invitant à vous occuper de votre propre troupeau, je voulais indirectement vous sauver de la honte d'avoir été dupé par deux créatures que j'ai cessé de voir moi-même après que j'ai pu connaître de quelle sorte elles sont, et ce que signifient leurs dehors d'opulence. Cessez donc de prostituer vos cheveux blancs, et ayez l'humilité de croire qu'en ces choses un jeune étourdi habitué au monde y voit plus clair encore qu'un ministre qui ne connaît que sa paroisse.

« Agréez mes salutations empressées. »

Cette lettre, tout en me causant autant d'indignation que de défiance à l'égard du jeune homme qui l'avait écrite, ne laissa pas que de me jeter dans une vive angoisse, et, je le confesse aussi, dans des doutes auxquels les propos de l'hôte, ceux de l'orfévre et ces agrafes qu'il m'avait montrées, offraient certainement quelque prise. Et comme j'étais trop troublé pour prendre un parti sur l'heure, j'allai préalablement dans ma chambre, où, après une courte invocation, j'ouvris l'Évangile et je m'appliquai à en lire quelques pages avec un vif sentiment de ma faiblesse, et un sentiment non moins vif du secours qu'on rencontre toujours lorsqu'on s'élève au-dessus des motifs et des préoccupations terrestres pour aller puiser à cette source de toute grâce excellente et de tout don parfait. Après cette lecture, je n'eus plus honte en effet d'avoir pu, si tel était le cas, prostituer mes cheveux blancs au service d'une intention honnête et d'une erreur désintéressée; je me trouvai fortifié dans cette pensée, d'ailleurs charitable, qu'au milieu d'une si grande incertitude je devais attacher plus de foi encore aux marques d'honnêteté qui m'avaient inspiré de l'estime pour deux personnes d'âge encore si tendre, qu'aux propos toujours enclins à la malice et souvent crimi-

Digitized by Google

nellement intéressés du monde; qu'enfin, à supposer encore que ces deux jeunes filles fussent en effet des *créatures*, comme ministre d'un Seigneur qui vivait avec les publicains, qui tendait la main aux gens de mauvaise vie et qui relevait la femme adultère, je leur devais mon aide tout autant que si elles n'étaient que deux filles honnêtes et seulement imprudentes ou temporairement dans la gêne. Je résolus donc de redoubler de prudence, sans diminuer de charité, et après avoir le soir même mis mon fils en part dans toutes mes anxiétés et dans toutes mes résolutions, soit afin d'avoir son avis, soit afin de le mettre en garde contre ce qu'il pourrait entendre dire, et aussi de le former insensiblement à démêler sa voie parmi les sentiers entre-croisés de cette terre, je gagnai mon lit, où je dormis d'un paisible sommeil.

VIII

Le surlendemain, qui était un lundi, quand je me rendis, à mon ordinaire, pour conduire les deux jeunes dames à la promenade, je les trouvai dans un état de désolation difficile à décrire, et ma première pensée fut qu'elles avaient reçu au sujet du comte quelque fâcheuse nouvelle qui exigeait leur départ précipité. Leurs effets étaient en désordre, leurs bijoux épars çà et là sur les meubles, et pendant que la jeune mariée se livrait, à l'écart, à des pleurs et à des sanglots, son amie, plus calme, mais pâle et consternée, s'occupait de remettre des hardes à une femme que je pris d'abord pour la blanchisseuse. Mais, derrière cette femme, un homme, que je reconnus pour être un juif de mon quartier, semblait attendre qu'elle en eût fini avec ses hardes avant d'entrer en marché pour les bijoux, en sorte que presque aussitôt je présageai qu'il était question des exigences de l'hôte plutôt encore que de mauvaises nouvelles du comte.

Ce n'était pourtant point encore cela, et l'humiliation bien plus que la détresse était la cause des pleurs que je voyais verser et de la scène dont j'étais le témoin. Après s'être précipitée dans mes bras sans pouvoir d'abord articuler une seule parole : — O

Digitized by Google

mon bon monsieur Bernier, me dit à la fin l'épousée, voudrez-vous nous protéger encore, après un si grand outrage qui nous couvre de honte et qui nous livre au mépris de tout le monde ! — Qu'est-ce donc, ma chère enfant, lui dis-je, et si vous n'avez pas fait de mal, comment le mépris pourrait-il vous atteindre? — J'appris alors que, poussé probablement par de perverses intentions, l'auteur de la lettre que j'avais reçue, ce même jeune homme qui, la veille, avait écouté ma conversation avec l'hôte, s'était hâté de lui payer la dépense de celles qu'il croyait être des *créatures*, et qu'il avait osé se présenter ensuite chez ces dames, certain d'être toléré, et ensuite agréé, après que, sous la forme simulée d'un prêt d'argent, il se serait vu l'auteur de leur délivrance et l'arbitre désormais de leur sort; puis, qu'aussitôt que ces dames avaient eu compris, au travers de l'ambiguïté polie de ses propos, toute l'indignité de ce prêt officieux, elles avaient fait venir l'hôte pour lui déclarer qu'il serait payé avant une heure, et qu'avant une heure aussi elles auraient quitté la maison d'un homme assez méprisable pour compromettre gratuitement par sa basse cupidité la réputation des étrangers qui s'étaient choisi chez lui leur demeure. De là la présence de cette femme et de ce juif; de là ce désordre d'effets et ces sanglots provoqués par un bien coupable affront. Pendant que la jeune épousée me contait ces détails, le marché avait été grand train, et une somme de quinze cents francs environ se trouvait réalisée. — Assez, dit alors l'amie; retirez-vous, et que l'hôte monte. — Quand celui-ci fut entré, il voulut s'expliquer, faire des excuses, proposer des délais, mais la même jeune fille : — Des délais ! demeurer une minute de plus dans votre odieuse maison ! Ah ! ce lui est trop d'honneur, et à nous trop de honte, indigne que vous êtes, qu'une seule fois nous en ayons franchi le seul ! Voilà vos douze cents francs, donnez-m'en le reçu, emportez-les en présence de monsieur, n'ajoutez pas un mot, et que jamais nos regards ne soient plus souillés de votre vue ! — L'hôte accomplit ce qui lui était ordonné d'un ton si impérieux, et, après qu'il se fut retiré, je demeurai avec les deux jeunes dames qui, insouciantes du reste d'effets encore épars dans leur chambre, m'entraînaient à quitter l'hôtel en toute hâte.

— Mais un moment, un moment, mes chères enfants, leur dis-je; encore faut-il que je sache où nous voulons aller ! — Alors,

Digitized by Google

épuisées qu'elles étaient par la douleur et l'anxiété, elles s'assirent, et, à peine assises, elles fondirent en larmes. — En effet, leur disais-je, vous avez été cruellement outragées, et si M. le comte n'arrive pas bientôt, votre situation menace de s'aggraver encore. Toutefois, mes chères enfants, l'imprudence, le malheur, la détresse, ne sont pas le péché, et si l'épreuve vient de Dieu, la délivrance aussi vient de lui. Ayons donc bon courage, et une autre fois, en m'acceptant comme protecteur, ne vous réservez pas de me taire vos secrets; car si j'avais connu que vous êtes temporairement dénuées d'argent, par de bien faciles conseils, sinon par des sacrifices qui ne sont guère à ma portée, je vous aurais certainement épargné et cet outrage et ce désespoir. Pour l'heure, le plus pressé est de vous trouver un gîte honnête et modeste, et je vais m'y employer; ainsi, employez-vous vous-mêmes à enserrer dans vos valises ce reste d'effets, qui peut vous devenir plus précieux que vous ne pensez, et, dans une demi-heure environ, je reviendrai vous tirer d'ici pour vous aller loger en lieu sûr. — Elles se conformèrent à cet avis, et après m'avoir averti de heurter, à mon retour, d'une certaine manière, qui me fit reconnaître, tant elles avaient peur que l'hôte ou le jeune monsieur vinssent à se présenter à leur porte, elles s'enfermèrent intérieurement à double tour, pendant que j'allais leur chercher un logement.

IX

Cet incident, quelque pénible qu'il fût en lui-même, avait néanmoins affermi mon opinion de la veille à l'égard de ces deux jeunes dames, et jusqu'à leur étourderie au sein de la détresse, jusqu'à cette précipitation qui les poussait à se mettre à la rue sans seulement songer à emporter le *reste de leurs* effets, mais uniquement afin de se voir plus vite à l'abri d'impures machinations, tout me portait à croire que j'avais bien fait de les juger plutôt d'après leur air et leurs discours que d'après quelques actes fâcheux sans doute, mais excusables pourtant, et d'ailleurs envenimés par la médisance. D'un autre côté, cette découverte

Digitized by Google

que je venais de faire de leur dénûment et du secret qu'elles en avaient gardé auprès de moi me donnait des doutes que je n'avais pas eus encore, sinon sur leur honnêteté, du moins sur leur situation, et je me disais qu'il était possible, après tout, que je n'en connusse pas le mystère. Comment pouvait-il se faire, en effet, que ce comte abandonnât, sans donner signe de vie, et sans lui avoir laissé les moyens de se procurer de l'argent, une si jeune épousée ? Comment expliquer aussi que ces dames, à mesure que se prolongeait l'absence du comte et leur séjour à l'auberge, à mesure par conséquent qu'elles se voyaient plus près d'un dénûment prochain, n'eussent pas recouru dès longtemps à leurs familles, toutes deux opulentes ? Ces choses, je l'avoue, ébranlaient ma confiance. Certainement ce n'étaient pas là des *créatures*, suivant l'infâme expression du jeune libertin, mais certainement aussi ce n'étaient pas des dames dont la position offrît cette simplicité de rapports qui est d'ordinaire, à première vue du moins, la plus claire remarque d'une vie régulière et d'une conduite sans nuages.

J'allai m'adresser à la famille justement de cet agonisant dont j'ai parlé. Ces gens étaient peu aisés, et désireux à cause de cela de se décharger d'une partie de leurs dépenses en me sous-louant au profit des jeunes dames leur meilleure chambre. D'ailleurs, ils s'engageaient pour un prix raisonnable à leur fournir la nourriture et à faire eux-mêmes leur petit service journalier. Je conclus donc avec eux, et, pendant qu'ils disposaient quelques meubles de façon à rendre l'habitation de cette chambre plus ornée et plus commode, je les quittai pour aller chercher les deux dames. Mais cette fois je ne franchis pas le seuil de cette maison sans me ressouvenir que déjà le contraste n'existait plus entre l'insouciante joie des deux amies et la tristesse de ces affligés, en sorte que, songeant à mon sermon, dont je m'étais reproché, au moment de le débiter, les appels trop chagrins, je regrettais au contraire qu'il n'eût pas été assez éloquent pour préparer efficacement à l'épreuve celles que j'y voyais en butte maintenant. Ainsi, ô mon Dieu, nous flottons au souffle de toutes les impressions et de tous les changements, quand nous devrions avoir saisi une bonne fois pour toutes le gouvernail de ta loi. Tes voies ne sont pas nos voies, mais notre faiblesse est toujours notre fai-

Digitized by Google

blesse, et notre orgueil toujours notre piége ; que ta miséricorde soit sur nous !

X

Quand je fus de retour à l'hôtel, j'y trouvai les effets emballés, et les deux jeunes dames qui erraient toutes tremblantes dans leur chambre nue et comme inhabitée déjà. C'est que, pendant mon absence, on avait frappé à plusieurs reprises à leur porte, et qu'à la fin le jeune monsieur avait vivement insisté du dehors pour être introduit un moment, afin, disait-il, de pouvoir tout au moins justifier ses démarches et expliquer ses intentions. Aussi, ne voulant point laisser seules mes deux compagnes dans un moment où je les voyais en proie à un si extrême effroi, de la fenêtre j'appelai un portefaix qui stationnait sur la place, et, lui ayant donné l'ordre de porter les malles rue de la Prison, 37, au quatrième, je m'y acheminai moi-même, ayant à chacun de mes bras une des jeunes dames. Des gens dont la scène du matin avait éveillé l'attention, s'étaient placés sur l'escalier de l'hôtel, ou groupés sur le perron du seuil, et le spectacle insolite d'un vieux pasteur devenu le cavalier de deux jeunes personnes d'une moralité à leurs yeux équivoque, faisait naître sur leur visage, à mesure que nous passions, le sourire impitoyable de l'ironie. Quand nous eûmes franchi le seuil, des rires, quelques huées se firent entendre, et à ce moment j'eus bien de la peine à soutenir ma compagne de droite, de qui les jambes défaillaient sous elle. Mais son amie vint à mon aide, et, une fois placée entre nous deux, elle put avancer plus aisément.

— Mes chères enfants, leurs disais-je en cheminant, pour les instruire de mes démarches et pour les ragaillardir en même temps, car leur trouble ne faisait pitié, je vais vous loger tout à côté de l'endroit où je vous ai vues pour la première fois ; c'est donc en façon de ressouvenir de cette rencontre où s'est nouée notre affection. L'endroit n'est pas bien beau, vous le savez, et la bise y souffle un peu ; mais des braves gens, un gîte sûr, une chambre qui, toute modeste qu'elle est, vous laisse voir de la fenêtre un

Digitized by Google

beau coin des œuvres de notre bon Dieu : le lac, les coteaux, les montagnes, ce grand ciel aussi d'où il nous voit, d'où il nous protége et où il nous appelle. Avec de modiques ressources, vous pourrez vous y suffire jusqu'à des jours meilleurs et y abriter, sous ma garde, votre honnêteté, qui est après tout le meilleur et le seul de tous les trésors. J'irai vous y voir plus souvent, à cause de la proximité de ma demeure, et aussitôt que vous serez refaites de cette épouvante bien naturelle, nous recommencerons nos promenades. Allons, mes chères enfants, n'ayez pas plus de crainte que moi qui vous suis attaché ; acceptez l'épreuve comme étant utile à l'âme encore plus qu'elle n'est amère à la chair, et vous retrouverez dans cette retraite où je vous mène le courage, la paix, le contentement même, en attendant qu'il plaise à Dieu de vous ramener l'époux d'où dépendent votre réjouissance et votre sécurité.

Durant ces propos, nous atteignîmes à la rue, à l'escalier qui est obscur, à l'appartement enfin. Les gens, en voyant la parure de mes deux protégées, parurent éprouver du mécompte autant que de la surprise, et, d'empressés que je les avais laissés, je les retrouvai incertains, inactifs, douteusement disposés, surtout après que les deux jeunes dames, sans leur avoir encore rien dit d'affectueux à cause de l'émotion qu'elles éprouvaient, se furent précipitées dans leur chambre pour s'y abandonner de nouveau aux transports de la plus vive douleur. Je fus donc obligé de vite fermer la porte ; après quoi je leur représentai qu'en se comportant ainsi, elles risquaient d'effaroucher les gens simples chez qui je les avais placées, et, dans tous les cas, d'attirer de nouveau sur elles l'attention et de se préparer des ennuis pour la suite. Aussitôt elles comprimèrent leurs sanglots, et, ayant rouvert elles-mêmes la porte, derrière laquelle au reste les gens de la maison étaient demeurés aux écoutes, elles leur témoignèrent avec bonne grâce le plaisir qu'elles avaient de se trouver au milieu d'eux, combien la chambre leur paraissait agréable, et la reconnaissance qu'elles ressentaient de ce qu'ils s'en étaient privés en leur faveur. A ces démonstrations, les gens me parurent avoir repris de la confiance ; ils m'aidèrent à compléter l'établissement de ces dames, et, lorsque je les eus vues plus tranquilles, je me hâtai de retourner à mes affaires, dont le

Digitized by Google

cours avait été bien fâcheusement interrompu par l'incident que je viens de raconter.

XI

Quand je rentrai au logis après avoir fait quélques visites, j'y trouvai le jeune monsieur qui m'attendait, et dès l'abord je lui dis sans façon : — Arrière de moi, Satan !... et puisqu'aussi bien le temps est précieux, retourne à tes perversités, pendant que je retourne à mes affaires. — En même temps je lui ouvrais la porte de ma chambre, en lui indiquant clairement par-là que je préférais qu'il me laissât seul. Mais il ne fit aucun mouvement pour sortir, et, au contraire, ayant pris un siége, il s'y assit en me disant : — Morbleu ! j'ai juré que je vous parlerais, et vous m'écouterez ! — Il ne tiendra pas à moi que vous ayez fait un faux serment, lui répondis-je alors : mais de grâce, dépêchez-vous; il se fait tard et j'ai encore beaucoup de besogne.

Alors il s'efforça, tout en inculpant la légèreté de mes jugements et en faisant profession d'être chrétien autant qu'un autre, de me persuader qu'il avait agi dans des intentions honnêtes, et qu'ayant l'avantage de connaître un peu ces dames, il lui avait paru naturel de leur épargner le désagrément d'avoir à se procurer de l'argent, en couvrant lui-même leur dépense par un prêt spontané. Je l'arrêtai là : — Et votre lettre ? lui dis-je. — Quelle lettre ? — Je la lui montrai, et tout en la saisissant pour la déchirer avec indignation : — Une infamie, monsieur, une abomination ? et j'ai le droit de m'offenser de ce que vous avez pu m'attribuer cette pièce un seul instant ! — Puis, sortant un billet de sa poche : — Voyez au surplus si cette écriture, qui est la mienne, a le moindre rapport avec celle que vous me présentez ! — Arrière, Satan ! — repris-je alors tout court, et ouvrant de nouveau ma porte : — Je vous ai écouté, c'est à vous maintenant d'être complaisant en vous retirant au plus tôt de céans.

Mais il ne sortit point ; et, revenant à ces dames, il me dit que l'une d'elles en effet lui avait plu qui était libre encore ; que,

Digitized by Google

libre lui-même et possesseur d'une belle fortune, il n'avait visé dans toutes ses démarches, et en particulier dans ce prêt qui m'avait injustement indigné, qu'à se faire agréer par un bon office, en endormant ainsi, à l'insu de ces dames, la cupidité de l'hôte; que l'éclat était provenu d'une susceptibilité excessive que j'avais moi-même encouragée malencontreusement, et qu'il en avait éprouvé la plus vive douleur. — Voilà pourtant, ajouta-t-il, ou peut conduire une bonne action! Vous qui devriez être le premier à en faire l'éloge, vous la blâmez hautement, et ces dames, ou tout au moins l'une d'elles, à qui j'aurais été disposé à offrir ma fortune et ma main, ces dames, grâce à vous, sont remplies à mon égard des préventions les plus défavorables! Toutefois je consens, si vous voulez bien ne plus vous trouver sur mon chemin, à réparer tout le mal que j'ai pu faire involontairement, et à rendre peut-être à des personnes délaissées et sans ressources une fortune à la fois et un protecteur. — Alors pour la troisième fois : — Arrière de moi, Satan!... Et si vous ne sortez pas, c'est moi qui sortirai; voyez ce que vous préférez.

— Plus qu'un mot, continua-t-il, et je me rends à votre sommation qui, au surplus, n'est pas polie. Ces dames, n'est-ce pas, attendent le comte? — C'est possible. — Avant peu? — Je n'en sais rien. — Oui, à défaut, des lettres? — Cela ne vous regarde pas. — Eh! bien, je vous dis cela pour votre gouverne, les lettres ne viendront jamais et le comte pas davantage. — Là-dessus, il me salua et il partit incontinent.

XII

La séance m'avait été rude; mais ce dernier mot me terrassa, et je ne sais quel éclair vint à traverser mon esprit qui illuminait comme d'une funèbre lueur la sorte de mystère qui y planait encore sur la situation réelle des deux jeunes dames. Avec cela, me dis-je bientôt, quelle créance méritent les paroles du méchant, et est-ce donc du loup ravisseur que le chien fidèle doit attendre la vérité?... Mais quoi! si la médisance nous prend à

Digitized by Google

elle, la calomnie aussi se trouve des issues pour pénétrer dans notre esprit, et, à partir de ce moment, je ne recouvrai plus la pleine sécurité et l'intègre confiance qui, à quelques impressions près, avaient jusqu'alors accompagné mes démarches et mes services auprès des jeunes amies.

Le comte, avait-il dit, ne viendra jamais ! Que signifiait alors la tranquille persuasion de sa jeune épousée, ses épanchements dont j'avais été le témoin, son ingénuité, à laquelle ma vieille expérience s'était séduite d'emblée et à tant de reprises, comme à la marque d'une âme honnête et d'un cœur exempt de corruption? Ou bien avais-je affaire réellement à telles de ces femmes prématurément vicieuses et dissimulées, dont l'artifice, par sa merveilleuse perfection, atteint aux dehors les plus vrais de la candeur et de l'innocence? Ou bien encore, car je me fais vieux et l'esprit baisse avec les années, n'étais-je point la dupe maladroite d'un artifice même mal fait, et ma sénilité elle-même ne m'avait-elle pas tendu le piége auquel je m'étais pris en me faisant le protecteur de deux aventurières intéressées à cacher leurs vices et leurs déportements derrière le voile respecté de ma robe?... En vérité je ne savais plus que penser, et telle était mon angoissse, qu'ayant eu recours comme l'autre fois à la lecture de l'Évangile, et ne m'en trouvant guère plus calmé, je commençai à croire qu'en effet j'avais pu, même par une erreur désintéressée, compromettre mon caractère, et, tout en croyant sauver de mal ces deux jeunes femmes, ne faire que faciliter leurs péchés et abriter leur impénitence.

Les nuits sont bien cruelles alors qu'on est en doute sur les choses de cette sorte, et qu'incertain à la fois sur son prochain et sur soi-même, l'on craint aussi bien d'être charitable que de ne l'être pas. Aussi l'insomnie me vint visiter cette nuit-là, en telle sorte que le lendemain je me trouvai incapable de quitter le lit.

XIII

J'envoyai ce jour-là et les suivants mon fils demander des nouvelles de ces dames qui, ayant entendu sa voix et après s'être

Digitized by Google

fait dire qui il était, voulurent faire sa connaissance et recevoir sa visite. Il les avait trouvées modestement établies, assez tranquilles, et s'occupant d'ouvrages de couture. Autant qu'il avait pu s'y connaître, elles faisaient pour leur usage ordinaire des robes plus simples que celles qu'elles avaient portées auparavant et mieux appropriées à leur nouvelle situation. J'y vis, je l'avoue, une preuve de bon goût de leur part, sans compter que l'extrême mondanité de leur parure avait toujours été pour moi le sujet d'un secret reproche dont je me trouverais désormais déchargé. Les Miller d'ailleurs (ce sont les gens chez lesquels je les avais placées) paraissaient plus contents, et ils s'étaient mis à les servir avec assez d'empressement. Une chose surtout les avait touchés, c'est que ces dames avaient d'elles-mêmes offert de manger à la table de la famille, ce qui simplifiait beaucoup le service et en même temps diminuait la dépense, le tout au profit de ces bonnes gens à la fois peu aisés et très-laborieux.

De leur côté, ces dames s'étaient louées auprès de mon fils de la bonne volonté des Miller, et elles avaient insisté pour qu'il m'assurât que, grâce à mes bons soins, elles se trouvaient logées à leur entière satisfaction. Puis, à propos de la résolution qu'elles avaient prise de ne pas sortir du tout jusqu'à l'arrivée du comte, ce qui les empêcherait d'aller elles-mêmes porter et retirer leurs lettres à la poste, elles avaient réclamé de lui, comme un service dont elles seraient infiniment reconnaissantes, qu'il voulût bien, à l'heure de la journée qui lui conviendrait, remplir à leur place cet office quotidien. Mon fils s'était acquitté déjà deux fois de cette commission. A chacune il avait porté des lettres à la boîte, mais il n'en avait point rapporté, et tout aussitôt ces dames, qu'il avait quittées peu d'instants auparavant animées, gaies, remplies d'espoir, étaient retombées devant lui dans toutes les tristesses de l'attente et dans toutes les alarmes de l'incertitude. Lui-même s'était surpris à partager ces alarmes, et, tout en s'efforçant néanmoins de les dissiper, non-seulement il s'était convaincu que jamais époux n'avait été chéri avec une plus pure tendresse que celui dont l'arrivée était attendue avec de si vifs battements de cœur, mais il avait appris différentes particularités qui semblaient mettre à néant toutes les suppositions auxquelles le mot du jeune homme avait donné lieu dans mon esprit.

Digitized by Google

Une chose encore avait contribué à rendre ces visites agréables à mon fils, c'est la manière dont ces dames lui avaient parlé de moi. Le pauvre garçon en était tout pénétré, et il ne lui venait guère à l'esprit qu'on pût marquer tant d'estime et d'affection pour son père sans en être soi-même digne sans réserve. La jeune fille lui avait même dit, en apprenant que nous n'avons point de servante à domicile, qu'elle se reprochait de n'être pas accourue pour me soigner durant mon indisposition, et que si cette indisposition se prolongeait un jour de plus, rien au monde ne l'empêcherait de venir à la maison, d'autant plus qu'elle voulait me demander quelques livres de piété. Je lui fis passer ces livres de piété, et comme ces bonnes nouvelles avaient accéléré mon rétablissement, je joignis à ce message l'assurance que j'irais moi-même lui porter dès le lendemain des nouvelles de ma santé.

XIV

En effet, dès le lendemain, j'allai rendre visite à ces dames, et comme ce fut la femme Miller qui m'ouvrit la porte du logis, avant de me faire introduire, j'eus avec elle quelque entretien. Cette femme me dit qu'elle était très-satisfaite de la bonne grâce de ses deux pensionnaires et de la tranquillité de leur vie ; que rien ne semblait changé dans la maison depuis leur venue, tant elles donnaient peu d'embarras ; que tous les matins elles faisaient venir son plus jeune enfant pour lui donner de petites leçons de lecture, et qu'elle-même ayant été un peu indisposée, elle avait eu à se louer des bons procédés de ces dames.—Seulement, ajouta-t-elle, elles consomment beaucoup de linge, de l'eau à profusion pour des propretés superflues, et nous croyons, mon mari et moi, qu'elles n'ont pas encore fait usage de leurs lits depuis leur entrée ici. Ce nous est pénible, monsieur le pasteur, car les lits sont en bon état, et nous avons tâché de les contenter.— Sur ce dernier point je fis observer à la femme Miller qu'elle n'avait ni à souffrir ni à s'affliger le moins du monde ; que ces dames m'avaient fait dire qu'elles se trouvaient logées à leur

Digitized by Google

entière satisfaction, et que le tout était, non pas de faire ainsi ou ainsi, mais de se convenir quand on loge sous le même toit. Puis, après avoir recommandé de nouveau que, excepté mon fils et moi, l'on n'introduisît aucun homme auprès de ces dames, sous quelque prétexte que ce fût, je les fis prier de me recevoir.

A peine cette demande eut-elle été faite, que je me trouvai avoir les deux amies dans mes bras, de sorte que, gros et replet comme je suis, j'avais un peu de peine à répondre des deux côtés à la fois à la vivacité de leurs caresses. Elles m'entraînèrent dans leur chambre, et là, m'ayant fait asseoir sur une grande vieille bergère qui était, disaient-elles, leur trône d'honneur, avant même que je fusse bien établi, elles m'avaient déjà supplié de rester bien, bien longtemps. Dès l'abord je vis avec plaisir qu'elles portaient les robes dont m'avait parlé mon fils, sans trouver que cet accoutrement, pour simple qu'il était et de couleur brune, je crois, ôtât rien à l'agrément de leurs figures et à la distinction de leurs personnes. Leurs cheveux aussi s'épandaient en moins de boucles, mais ceci faisait découvrir quelque maigreur dans leurs visages, que je trouvai d'ailleurs un peu changés en pâleur et en traces de lassitude. Et comme je leur demandai si elles passaient de bonnes nuits, elles m'assurèrent que oui, tout en m'avouant que, la première exceptée où il leur avait été peu possible de dormir dans leurs lits, elles avaient mis à profit toutes les autres au moyen de la bergère et de quelques ajustements de meubles. Je tâchai de leur persuader qu'il valait mieux encore forcer leur délicatesse à supporter quelques incongruités, que de continuer sur ce pied; mais, sans contester sur ce point, elles ne me promirent pas d'ailleurs d'obtempérer à mon avis.

J'en vins ensuite à l'article qui me tenait à cœur. — Point de lettres, mes chères enfants? leur dis-je. — Point, point, jamais! répondit l'épousée en s'attristant soudainement; aussi mes alarmes au sujet de Ludwig (c'était le prénom du comte) croissent de jour en jour, et je suis bien malheureuse! — Là-dessus vint l'attendrissement, et ses larmes coulèrent. — Eh! bien, repris-je, il faut à tout prix sortir de cette situation, et, dès aujourd'hui, vous-même, ou moi si vous l'aimez mieux, nous écrirons à vos familles pour qu'elles aient à vous faire chercher au plus vite. Une fois rendues au milieu d'elles, M. le comte vous y rejoindra

Digitized by Google

aussi bien qu'ici, et d'un autre côté vous serez bien plus à portée d'en avoir certainement et presque immédiatement des nouvelles. — A cette proposition les deux amies rougirent, et leur attitude marqua beaucoup d'embarras. — Cela, dit enfin craintivement l'épousée , n'est pas possible. — Pas possible!... pas possible, dites-vous ? — Non, monsieur Bernier, cela n'est pas possible. Notre seul appui, notre seule ressource, notre seul bonheur, notre seul avenir à toutes les deux est dans Ludwig, mon époux. Pour nos familles, il ne nous appartient pas d'en rien attendre !

— Ah malheureuses ! m'écriai-je en me levant par un mouvement de blâme, de terreur et de pitié tout à la fois, quoi ! le rameau s'est séparé du tronc, la fleur s'est détachée de sa tige ! J'ai affaire à des filles coupables ! Je protége celles qui ont renié les seuls protecteurs que Dieu leur reconnaisse. Je seconde ce qui doit être empêché , proscrit, maudit à tout prix, la rébellion filiale, l'outrage fait au plus saint des devoirs et au plus sacré des commandements ! Pauvres enfants, qu'avez-vous donc osé faire, et comment se peut-il que, criminelles comme vous êtes, j'aie pu vous consacrer mes services et vous vouer mon affection !... — Après ces mots, vaincu par ma propre angoisse, je retombai dans la bergère, pendant que, contraintes et désolées tout ensemble, les jeunes dames se livraient séparément à la silencieuse effusion de leur peine.

Au bout d'un moment : — Que signifie alors ce que vous me dites un jour, que ce mariage avait été béni à Delmenhorst, dans la journée même où vous quittâtes vos familles ? — Cela est vrai, répondirent-elles toutes les deux à la fois ; cela est vrai, monsieur Bernier. — Ce sont donc vos familles qui ont accompli cette union, Rosa (c'était le nom de la mariée) ?... — Elles se turent. — Ah ! malheureuses ! m'écriai-je encore, et veuille Dieu lui-même vous prendre désormais sous sa protection, puisqu'aussi bien j'entrevois que la mienne, bien humble qu'elle est, va pourtant devoir vous être refusée !... — Alors elles m'entourèrent, et, se saisissant de mes mains comme pour me retenir à elles, elles les inondaient de pleurs et les couvraient de baisers. Mais j'en éprouvais peu de miséricorde : — Ah ! Rosa ! ah ! Gertrude ! continuai-je, sur ce point donc aussi, et après que je vous ai gron-

Digitized by Google

dées pour m'avoir caché votre dénûment, vous m'entreteniez dans une grossière erreur; et moi qui vous aimais à cause de votre ingénuité, vous me dupiez par votre artifice! Honte aux jeunes filles qui se jouent des cheveux blancs, de la probité, du bon vouloir! Honte aux jeunes filles qui, après avoir trompé leurs parents, s'en viennent encore tromper le vieux ami que la Providence leur envoie, et qui s'en servent comme d'un reste de manteau dont on cache ses laideurs! — Ici, je dus m'arrêter, car de sanglots en cris et de cris en défaillance, Rosa était devenue froide, insensible et d'une mortelle pâleur. Pendant que je la retenais appuyée contre mon corps, Gertrude courut dans la cuisine chercher du vinaigre, madame Miller arriva, et au bout de quelques minutes Rosa eut repris connaissance. Mais le bruit avait attiré jusqu'aux enfants de la maison, et quand j'eus à les prier de sortir de la chambre, je vis bien à leur air qu'ils n'auraient garde malheureusement de taire dans leurs propos la scène dont ils avaient été les témoins.

— Oui, reprit Rosa dès qu'elle fut revenue à elle, oui, mon cher monsieur Bernier, nous avons manqué de respect envers vos cheveux blancs; mais si vous imputez ce tort à notre intention, au lieu de l'imputer à notre timidité, à notre crainte ou à notre situation, alors vous êtes injuste envers nous, et votre reproche est bien cruel... Si nous ne vous avons pas tout dit, jamais, je le jure, nous ne vous avons trompé; jamais même, j'ose le dire, nous n'avons concerté entre nous le projet de vous rien cacher, et en quelque moment que vous nous eussiez adressé les mêmes avis ou les mêmes questions qu'aujourd'hui, vous auriez obtenu les mêmes éclaircissements et les mêmes réponses. Ainsi ne nous abandonnez pas dans cette détresse si grande, dans cet isolement sans remède, et en butte à ces hommes affreux qui ont déjà réussi à salir notre couronne jusqu'alors sans tache! — Les pleurs l'empêchèrent de nouveau de poursuivre, et Gertrude, suppléant son silence, me fit, dans le même langage, des supplications encore plus affectueuses et plus pressantes. — Ayez, ajouta-t-elle, ayez, monsieur Bernier, de l'indulgence pour deux jeunes filles bien plus inexpérimentées que coupables, et puisqu'elles se sont attiré votre juste colère par des réticences qui, je vous le jure aussi, ne furent jamais

Digitized by Google

concertées, daignez alors écouter leur histoire tout entière, afin qu'il ne soit pas dit qu'elles aient pu cacher une seule de leurs actions, ni un seul de leurs sentiments, à un ami aussi bon et aussi vénérable que vous l'avez été pour nous, et que vous le serez encore, je vous en supplie, je vous en conjure ! — Ici, elle allait se mettre à deux genoux. Je la retins, et les voyant dans un état qu'il ne fallait pas prolonger si je voulais éviter que toutes les deux retombassent dans une crise comme celle de tout à l'heure : — Assez pour aujourd'hui, leur dis-je. Oui, mes enfants, je vous écouterai, je vous servirai, je vous protégerai selon mes forces, et je retire ce mot peu charitable que m'arrachait la première impression de votre immense faute. Pour l'heure, efforcez-vous de vous calmer, faites, dans les livres que je vous ai prêtés, une sainte lecture, ne changez rien à vos habitudes et à vos façons de vivre auprès des Miller, et tout aussitôt que j'en serai libre, je reviendrai vous voir, vous écouter et vous conseiller. Adieu. — Là-dessus elles imprimèrent chacune un baiser sur ma main, et je les quittai au moment où mon fils, fort triste lui-même de ce message, venait leur annoncer qu'il n'avait point trouvé de lettre à la poste.

Quand je fus sorti de leur appartement, je trouvai la femme Miller qui m'attendait pour me questionner sur ce qui s'était passé. Il m'était impossible, comme on peut en juger, de lui révéler les confidences de ces dames ; aussi fus-je bien embarrassé, car, même là où elle est commandée, la tromperie répugne comme une souillure. J'usai donc de termes vagues plutôt que mensongers pour lui faire entendre que des difficultés de famille et une attente trompée avaient été la cause du chagrin de ces dames. Mais je vis bien que mes réticences lui causaient quelque mécontentement, et que son amour-propre souffrait de ma réserve. — A la bonne heure, dit-elle, et M. le pasteur a sûrement ses raisons pour être discret. Mais il faut espérer que des crises de cette sorte ne se renouvelleront pas souvent, sans quoi, n'en sachant pas la cause et étant comme chacun sous la langue du quartier, des bruits pourraient courir qui nous seraient nuisibles. — Madame Miller, lui dis-je, les bruits, c'est à nous de n'y pas donner prise par l'intempérance du babil, et, à ce propos, je vous invite à brider celui de vos enfants, puisque le hasard les

Digitized by Google

a amenés là où il aurait mieux valu qu'ils ne se trouvassent pas. Croyez que si je suis obligé d'être discret avec vous, que je connais pour une brave et pieuse femme, c'est qu'il convient encore plus que vous et les vôtres vous le soyez avec ceux qui ne vous valent pas. Ainsi je m'en fie à vous, et là-dessus je vous salue, ma bonne dame Miller.

XV

En sortant de chez madame Miller, je pris par l'escalier des *Barrières* pour aller faire une tournée de visites dans le quartier de la Madeleine, et comme je venais d'entrer sur la place, j'y vis, qui adressait la parole à une mauvaise femme de ma paroisse, le jeune homme de l'autre jour. Il ne me voyait pas venir, étant tourné à l'opposite, mais j'aperçus bien que, sur un signe qui lui fut fait, il quitta subitement cette femme pour disparaître dans une ruelle voisine ; puis, faisant le tour par le petit perron, il se trouva devant moi au moment où j'allais déboucher sur la place du Molard. Cet endroit est étroit, sale, obscur, et bordé de cabarets où des buveurs font leur vacarme tout le long du jour. — J'allais chez vous, monsieur, dit-il en me saluant. — C'est heureux, dans ce cas-là, lui répliquai-je sans m'arrêter, que j'en sois sorti. Mais faites, allez, et laissez-moi poursuivre. — Vous voudrez bien au moins, me dit-il, m'indiquer une demeure, celle d'un marchand horloger que les gens de cette rue n'ont pas su m'indiquer ? — Il n'y a point de marchand horloger dans tout ce quartier, et il n'est pas un habitant de cette rue qui ne vous l'eût dit, si vous le lui aviez demandé. — Mais justement, je l'ai demandé à une femme... — Arrière de moi, Satan ! — interrompis-je alors, et je voulus passer outre. Mais lui, me barrant le chemin : « Veuillez considérer, mon cher monsieur, qu'il n'y a ici d'autre Satan que vous ! !... Je vous le répète, le comte ne viendra jamais, et ces jeunes personnes sont abandonnées. Si donc je veux bien épouser Gertrude et me charger de l'autre, et que vous traversiez de toutes vos forces cet honorable dessein, qui êtes-vous

Digitized by Google

autre que Satan lui-même, jetant dans la perdition celle que j'en veux préserver ? — Sans rien répondre cette fois, je le brusquai, et, m'ouvrant un chemin, j'allai achever ma tournée de visites.

Quand je rentrai au logis, mon fils m'apprit qu'il était demeuré auprès de ces dames lorsque je les eus quittées, et qu'elles avaient parlé, sans se contraindre devant lui, des motifs de leur affliction. Rempli de droiture comme il est, mon fils avait blâmé avec modestie leur conduite, en leur disant que rien selon le monde, et rien selon l'Écriture, n'autorise jamais les enfants à secouer le joug des pères et mères ; qu'en conséquence, il ne pouvait s'empêcher de partager à leur égard les sentiments que je leur avais manifestés ; mais en même temps, plus encore que moi, il avait marqué de la compassion pour leur douleur, ainsi que la vive espérance qu'aidées désormais de mes conseils, elles avanceraient vers une réconciliation avec Dieu. Après cela, sur la proposition qu'elles en avaient faite, il leur avait lu un chapitre de la Bible, puis il s'était retiré en les laissant plus calmes et comparativement plus sereines que lorsqu'il était arrivé.

XVI

Comme c'était la semaine de Pentecôte et que j'avais un sermon à composer pour ce jour-là, je fis dire le lendemain à ces dames qu'elles ne m'attendissent pas avant le lundi suivant, et que, dans le cas où elles seraient disposées à communier, comme au reste je les y invitais, mon fils les accompagnerait à l'église, qui est toute voisine de la demeure qu'elles occupaient. En même temps je leur faisais passer quelques directions sur la manière dont elles devaient, dans leur situation particulière, se préparer à s'approcher de la sainte table, et je réitérais auprès d'elles l'avis que, renfermées chez elles pendant le reste du temps, elles n'y commissent aucune imprudence, et qu'elles ne reçussent ni message ni visite de qui que ce fût, excepté de mon fils ou de moi.

C'est qu'en effet cette entrevue que j'avais surprise la veille entre le jeune homme et cette mauvaise femme, et surtout l'ar-

Digitized by Google

tifice qu'il avait tenté d'employer pour me donner à penser que cette entrevue n'avait été qu'accidentelle, m'avaient causé de vives alarmes et les plus sérieuses inquiétudes. Comme on sait, il y a au fond de toutes les paroisses, dans les grandes villes surtout, une lie d'êtres pervers qui, après avoir été corrompus eux-mêmes, se font un affreux plaisir, et comme une vengeance du mépris auquel ils sont condamnés, de corrompre à leur tour, et d'aider de leur entremise quiconque aspire à entraîner autrui dans la fange où ils se débattent eux-mêmes. Cette femme, déchue d'une condition honnête qui lui avait laissé le bon goût du langage et le vernis des manières, d'ailleurs habile, intelligente, et qui connaissait aussi bien que moi le personnel du quartier, était un de ces êtres immondes; et dès l'abord je n'avais pu douter que le jeune homme n'eût été chercher auprès d'elle, sinon un abominable appui de ruse, de perfidie et de sourde intrigue, du moins des renseignements dont il pût lui-même faire usage. Ce qui m'y confirmait au surplus, c'était la persistance qu'il avait mise à m'affirmer par deux fois *que le comte ne viendrait pas* et *que ces jeunes personnes étaient abandonnées sans retour*. Ne devait-il pas en effet parler ainsi, lui dont à l'occasion de la lettre j'avais pu connaître l'astucieuse effronterie, s'il avait quelque projet de faire tomber dans les rets de son libertinage, au moyen d'une fausse amorce d'hyménée, les deux jeunes dames qu'il convoitait? Aussi ne doutais-je presque plus déjà que son propos ne fût un mensonge intéressé, et je revenais insensiblement de cette terreur que j'en avais ressentie la première fois, alors que j'étais allé jusqu'à m'imaginer que, non-seulement il n'y avait peut-être point de comte au monde, mais que s'il y en avait un, c'était peut-être aussi, comme l'homme à qui je parlais, quelqu'un de ces roués de haut parage, qui, après avoir séduit une jeune fille et consommé sa perte, l'abandonnent ensuite à sa honte, à ses remords, à sa détresse et souvent à son trépas.

Sans doute, l'honnêteté native de ces dames, et toute cette cuirasse d'habitudes, de timidité et de pudeur, qui défend même des jeunes personnes moins bien élevées contre les tentatives du vice, me garantissaient assez qu'aucune atteinte quelconque ne pouvait être portée à leur chasteté, et que toute démarche directe pour les perdre, ou seulement pour les séduire, n'aboutirait au

Digitized by Google

contraire qu'à réveiller en elles cette horreur qu'elles avaient déjà ressentie à l'occasion d'une démarche pourtant furtive, et encore plus équivoque que directement offensante. Mais si, d'une part, je savais que leur situation même les exposait à se laisser graduellement enlacer dans des rets d'intrigue, car, une fois exilées du colombier, comment de pauvres colombes éviteraient-elles, ici le plomb, là le rets du chasseur ? d'autre part, j'avais la crainte bien plus prochaine de quelque tentative détournée qui, en amenant des propos, des soupçons, quelque éclat, effrayerait les Miller pour eux-mêmes, chasserait les deux amies de leur maison, et les replacerait encore une fois dans la rue, plus humiliées, plus avilies, et plus près en cela même de devenir la proie peut-être du ravisseur qui rôdait autour d'elles. Ah ! mon Dieu, disais-je avec ferveur, en songeant à tant de dangers qui menacent de toutes parts la fille abandonnée, combats avec ton faible serviteur pour sauver ces deux enfants, et pour que sauvées elles retrouvent le toit paternel, la garde de leurs mères, l'arche de leurs familles, et la bénédiction à laquelle elles se sont témérairement soustraites !

XVII

Le dimanche suivant, je prêchais à Saint-Pierre, et, après le sermon et la préparation, je descendis de la chaire pour donner la coupe. Il y avait grande affluence de fidèles, et mes deux jeunes dames, vêtues avec modestie, étaient perdues dans la foule. A la fin leur tour arriva de se présenter devant la table sainte, et je leur adressai en commun ce passage que j'avais gardé en réserve pour elles : *Je m'en irai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi !* Comme on peut croire, et c'était mon intention, elles éprouvèrent un grand trouble religieux à l'ouïe de ce passage, mais d'ailleurs je l'avais prononcé à voix basse, et de façon à ce qu'il parut m'être échappé à la file des autres sans intention concertée, en sorte que personne n'eût lieu de rien remarquer à ce sujet. Un moment après, je vis à l'autre table, à celle des hommes, le jeune libertin qui passait

Digitized by Google

aussi, et de telle sorte qu'il ne put manquer d'être vu de moi. Alors je me dis en moi-même, et pour moi-même : *Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés*, car, un moment de plus, et j'allais réjouir mon orgueil de cette pensée : *Celui-ci boit et mange sa propre condamnation.*

La communion terminée, et après avoir assisté au service de l'après-midi, nous allâmes, mon fils et moi, faire le *tour des jardins*. Tout en cheminant, il me mit au fait de ce qui s'était passé ces derniers jours chez les Miller. Point de lettres toujours. Mais la tristesse de ces dames à ce sujet lui avait paru se manifester moins vivement qu'auparavant, à raison même de ce qu'elle se confondait avec l'affliction dans laquelle mes discours les avaient plongées. Elles s'étaient remises à coudre durant les intervalles de leurs longs entretiens ; mais le jeudi et le vendredi, Rosa ayant été très-souffrante, il n'avait pas pu être introduit dans la chambre ; en sorte qu'il s'était borné, après y avoir fait faire son message, à recommander de nouveau ces dames à la femme Miller. Mais celle-ci lui avait paru avoir de l'humeur, et son mari étant survenu avait marqué du mécontentement de ce que ces dames, en ne se comportant pas comme les autres personnes de leur condition, et en demeurant cloîtrées tout le jour, quand d'ailleurs chacun les savait logées chez eux, apprêtaient à jaser ; que le juif du coin avait prétendu que c'étaient les mêmes demoiselles qui lui avaient vendu des bijoux pour payer leurs dépenses à l'auberge ; qu'enfin le bruit s'était répandu dans le quartier que l'une d'elles se disait mariée à un comte allemand, quand même il n'en était rien. A tout cela mon fils avait allégué qu'il fallait laisser jaser les gens sans y apprêter soi-même par des indiscrétions, et qu'il devait suffire aux Miller, pour braver tous ces bruits, de savoir que son père connaissait ces dames, qu'il savait toute leur histoire, et que c'est à cause de cela justement qu'il les avait prises sous sa protection et placées chez des personnes choisies, à qui il ne voulait certainement que du bien.

Tout ceci, sans me surprendre trop, ne m'en causa pas moins beaucoup de chagrin, car, outre que je prévis que j'aurais bien de la peine à maintenir les Miller dans leurs bonnes dispositions, et mes jeunes dames à l'abri de la maligne curiosité des gens du quartier, il ne m'échappa pas de comprendre que l'un de ces

Digitized by Google

bruits, dont le mari Miller s'était fait l'organe, je veux dire le dernier, partait évidemment d'une source empoisonnée, et que le concert que j'avais redouté entre le jeune homme et cette mauvaise femme dont j'ai parlé n'était que trop réel. De mon côté, je mis mon fils au fait de tout ce que je savais, et, après nous être entretenus des pensées sérieuses que faisait naître le triste spectacle de ces jeunes femmes malheureuses par les suites de leur filiale rébellion, et de ces êtres dégradés se liguant pour les perdre, nous reprîmes le chemin de notre logis.

XVIII

Le lundi, selon ma promesse, je me rendis chez les deux jeunes amies. Ce fut cette fois la petite Miller qui m'ouvrit la porte.— Eh bien ! mon enfant, lui dis-je, comment va-t-on par ici ? —Alors cette petite, effrayée qu'elle était et baissant la voix, me dit que cela allait très-mal ; qu'au milieu de la nuit, mademoiselle Rosa s'était levée pour faire, la lampe à la main, un tour de cuisine ; que, dès le matin, elle avait mis ses plus beaux habits, et s'était montrée tout à coup joyeuse; qu'elle avait fait acheter des fleurs, pour beaucoup d'argent ; qu'enfin, en la voyant si subitement changée, sa mère avait pris la crainte que mademoiselle Rosa ne fût devenue folle, et qu'elle venait de descendre à l'atelier de Miller pour s'en entretenir avec lui et lui confier cette appréhension. A ce moment, la porte de chez ces dames s'ouvrit, et, étant entré aussitôt, j'y trouvai en effet des vases de fleurs disposés çà et là ; Rosa toute parée de qui les traits respiraient la plus douce joie, et Gertrude dans ses habits et dans son expression de tous les jours qui me sembla n'être point en part dans l'allégresse de son amie.

—Mais, au nom du ciel, mes chères enfants, leur dis-je alors, qu'est-ce que tout cela signifie, et avez-vous donc reçu depuis hier des nouvelles du comte ? — Oui, monsieur Bernier, répondit Rosa, avec une expression de visage où se peignait en effet une sorte de joie fébrile ; oui, monsieur Bernier... cette nuit je l'ai

Digitized by Google

vu ; je l'ai vu en songe, tendre, bon, fidèle, comme au plus beau temps de nos plus chères amours, et il m'a dit, l'œil mouillé de larmes : Rosa, ma bien-aimée Rosa, combien tu as souffert durant cette séparation par laquelle j'ai voulu éprouver ton amour ! mais l'heure est venue d'y mettre un terme... Demain, demain, ma bien-aimée, je serai sur ton seuil ! Après m'avoir ainsi parlé, il a disparu en me jetant mille baisers, et la joie m'a réveillée. Alors, j'ai allumé une bougie, et j'ai été regarder l'heure à la pendule des Miller. Minuit n'avait pas encore sonné ; c'est donc bien aujourd'hui qui est le demain si désiré, si attendu, et ma joie est inexprimable !

En vérité, je commençai à être un peu de l'avis des Miller.

— Rosa, mon enfant, lui dis-je, êtes-vous bien dans votre bon sens ? — Votre question, répondit-elle en souriant, m'embarrasse un peu, mon cher monsieur Bernier, car les preuves ne vous manquent pas, à vous, que je n'y ai pas toujours été. Aussi, tout ce que j'y puis répondre, c'est que je me crois dans mon bon sens, non pas plus, mais autant qu'à l'ordinaire... Est-ce donc que, dans cette contrée-ci, vous ne croyez ni aux pressentiments, ni aux songes ?... — En cet instant, mon fils entra en disant qu'il n'y avait point de lettres : — Quel bonheur, s'écria Rosa, car pour aujourd'hui seulement, j'ai redouté d'en recevoir !... C'est donc bien lui, vous le voyez, qui doit venir ! Je serai, m'a-t-il dit, sur ton seuil... — Et elle se livra aux folles démonstrations de la plus vive joie.

Pour moi, ne sachant plus que penser, je regardais Gertrude à qui ces démonstrations semblaient être pénibles. — Comme à vous, me dit-elle, cette joie de Rosa m'est pénible, monsieur Bernier, mais elle ne me surprend pas. J'ai aussi connu ces illusions, j'ai écouté ces pressentiments, j'ai cru à ces rêves, et bien souvent je n'ai pas eu d'autres motifs d'agir contre mes devoirs, ou de donner de téméraires conseils. Ici elle s'attendrit. Aujourd'hui je m'en défie. Les rêves, je commence à l'éprouver, ne sont que mensonge et que séduction, et si Rosa avait voulu m'écouter cette nuit, elle ne travaillerait pas à cette heure à se forger un décourageant mécompte.

Alors Rosa s'approchant de Gertrude, et tout en passant un bras autour de son cou : — Ma sœur, lui dit-elle, mon unique et

Digitized by Google

tendre amie, vous souvient-il de ce songe commun que nous nous confiâmes un matin l'une à l'autre, et qui détermina le don que je fis de mon cœur, de ma destinée et de ma personne, au plus aimable et au plus vertueux des hommes? Alors, Gertrude, les songes vous paraissaient comme à moi une voix du ciel, et que de fois depuis, témoin que vous étiez du bonheur dont me comblait Ludwig, et des sages discours qui sortaient de ses lèvres, vous vous êtes confirmée, et moi avec vous, dans cette douce croyance!... Néanmoins, ma Gertrude, je vous vénère autant que je vous chéris, et puisque vous ne partagez pas mon espoir, il faut bien qu'il soit sans objet. Je vais donc, autant qu'il est en moi, le chasser de mon cœur. J'ôterai ces habits, monsieur Bernier, je jetterai ces fleurs, je reprendrai mon faix de tristesse, et je ne croirai plus que la Providence nous envoie durant le sommeil l'annonce chérie du bonheur! — En disant ces derniers mots, Rosa avait quitté Gertrude pour ouvrir la croisée, et elle allait jeter les fleurs dans la rue, lorsque je l'en empêchai. Puis, comme je désirais qu'elle ôtât au plus tôt ses beaux habits pour reprendre sa mise ordinaire et son train de vie habituel: — J'étais venu, mes enfants, leur dis-je, pour écouter ce récit que vous m'aviez promis, mais voici employé le temps dont je pouvais disposer. A demain donc, et de grâce, quelque songe que vous ayez, ne faites aucune de ces choses qui, comme celle d'aujourd'hui, peuvent attirer sur vous l'attention.

En sortant de la chambre, je trouvai tous les Miller réunis dans la cuisine, et je compris qu'ils s'étaient tenus aux écoutes pendant tout le temps de ma visite. Comme ils attendaient des récits que je n'eus garde de leur faire, le père Miller dit avec assez d'humeur qu'il se repentait d'avoir loué sa chambre pour qu'on y jouât des comédies qui n'avaient pour objet que de tromper monsieur le pasteur. — Miller, lui dis-je alors, faites éloigner vos enfants qui n'ont que faire de s'ingérer dans tout ceci, et j'écouterai ce que vous pourriez avoir à me dire en preuve du propos que vous venez de tenir. — Il ne se fit pas prier, et quand nous fûmes seuls : — Voici, monsieur le pasteur. Une de ces demoiselles se dit mariée, et elle ne l'est pas ; tout le quartier vous le dira. — Ceci, Miller, n'est qu'un bruit de rue que j'estime être sans aucun fondement, mais tout à l'heure vous parliez de comé-

Digitized by Google

die ? — Eh bien ! reprit-il, quand même on m'a fait promettre de garder le secret, je dirai tout. — Alors il me conta que, tout à l'heure, un monsieur était venu dans son atelier pour lui commander quelques meubles ; que, de fil en aiguille, ce monsieur lui avait parlé de ces dames qu'il connaissait, et que, comme lui-même à cette occasion lui avait raconté ce qu'il savait d'un rêve, d'une parure et d'achats de fleurs, à propos du comte qui doit arriver aujourd'hui, il s'était pris à sourire en disant : — C'est pour tromper le pasteur ; le comte ne viendra jamais ! — Miller, lui dis-je aussitôt, si vous êtes un brave homme, vous n'aurez plus d'autres rapports avec ce monsieur que celui de lui envoyer ses meubles quand ils seront faits. Et écoutez-moi bien ; c'est par lui, et jamais par ces dames, je m'en fais garant, que le scandale entrera dans votre maison. Vous voilà bien averti, et, là-dessus, je vous salue.

XIX

Cependant le mécompte que Rosa avait éprouvé l'avait, dès la veille, rejetée dans un grand désespoir, en sorte que lorsque je me présentai chez elle le lendemain, je la trouvai si affaiblie par une fièvre ardente, que je dus, par humanité, abréger ma visite. D'ailleurs, comme la violence du mal l'avait contrainte à s'étendre tout habillée sur son lit, il lui répugnait que je l'eusse surprise dans cette position, et j'avais hâte de délivrer sa pudeur de l'importunité de ma présence. Toutefois Gertrude saisit le moment de m'accompagner pour verser quelques larmes dont elle voulait dérober la vue à son amie, et elle me dit qu'à voir les défaillances de Rosa se succéder à tant de reprises durant cette nuit cruelle, pour la première fois elle avait entrevu la possibilité de la perdre, et celle de mourir de douleur après lui avoir fermé les yeux.

En la quittant, j'allai faire mes visites de paroisse, et comme ma profession m'appelle à entrer jusque dans les lieux les plus décriés, l'idée d'être de quelque utilité à mes pauvres protégées

Digitized by Google

fut cause que j'allai sonner à la porte de la mauvaise femme. Quand j'eus sonné, quelque bruit se fit entendre dans l'appartement, et tout à l'heure cette femme elle-même vint m'ouvrir. — Puis-je entrer? lui dis-je. — Pourquoi donc pas, monsieur le pasteur? » répondit-elle ; sur quoi elle me fit passer dans une chambre d'où elle sortit aussitôt, en me priant de l'attendre un instant. Une odeur d'impureté s'exhalait de ce réduit affreux, où l'on voyait épars sur des meubles malpropres, ici des bouteilles vides, là des bas troués, et auprès, sur un support, un chapeau de toilette neuf et garni de fleurs. D'ailleurs aucune trace d'ordre, de soin, de travail, de vie domestique, et telle était autour de moi l'absence de toute impression honnête et consolatrice, qu'au bout de quelques instants passés dans cette solitaire attente, je ressentis un frisson auquel une sorte de terreur n'était pas étrangère. — Béni sois-tu, disais-je, ô mon Dieu, de ce que tu es à côté de ton serviteur, car ici c'est bien ta droite qui retient, et ta présence qui empêche de fuir!

La femme rentra. — Rien qu'à voir cette chambre, lui dis-je, je devine, Marie, que vous vivez toujours dans le même dérèglement, mangeant, buvant, livrant votre chair aux impuretés et votre âme aux flammes de la géhenne? — Je fais mon métier, reprit-elle, tout comme vous faite le vôtre ; à chacun dans ce bas monde de se tirer d'affaire comme il peut. — C'est à chacun au contraire, Marie, de vivre selon la justice et la tempérance, afin d'être épargné au grand jour du jugement. Mais encore, que songez-vous à vous aller charger d'iniquités gratuites, et pourquoi vous concertiez-vous l'autre jour avec ce misérable qui veut se servir de vous dans ses complots? Savez-vous, fille d'enfer, que si vous ne craignez pas la colère d'en haut, il vous faut tout au moins, pardonne, grand Dieu, le blasphème de ce parallèle! redouter les sévérités de la police!... — Au moment où j'achevais ces mots, trois hommes sortirent bruyamment de la pièce voisine, et, s'étant jetés sur moi, ils me colletaient en me faisant entendre d'horribles menaces de coups et de mort si je venais à dénoncer Marie, ou à traverser le moindre de leurs desseins. Comme j'avais bien moins de peur alors que quand je m'étais vu seul tout à l'heure dans cette chambre : — Et toi aussi, Pierre, tu menaces ton pasteur! — dis-je tranquillement, en m'adressant à l'un d'eux

Digitized by Google

dont j'avais autrefois fait l'instruction religieuse et aidé la famille. Soudainement déconcerté par ces paroles, cet homme se découvrit d'abord, puis, tournant presque aussitôt sa fureur contre ses deux camarades : — Vous ne m'aviez pas dit, brigands, s'écria-t-il en saisissant un couteau qui se trouvait sur la table, qu'il s'agissait de ce pasteur-là ! Osez le toucher et je fais un malheur ! — Pierre, lui dis-je, tu vas me donner ce couteau, et m'obliger ensuite en te retirant. — Alors retirez-vous le premier, monsieur le pasteur ; retirez-vous, vous dis-je. Ceux-ci ne vous en veulent pas, mais nous ne sommes pas seuls ici. — Je le sais, répondis-je, vous êtes tous les trois payés et lancés par un monsieur qui est dans la pièce voisine ; mais n'aie crainte ni que ce monsieur me touche, ni seulement qu'il se montre. — En m'entendant ainsi parler, les deux autres hommes s'évadèrent en toute hâte, Pierre les suivit, et je me retrouvai face à face avec Marie.

— Mon enfant, lui dis-je, toute perverse que tu es, et parce que tu es perverse, j'aurais voulu te faire quelque bien comme c'est mon devoir ; mais avoue que tu as mal payé ma bonne intention ; et tâche de retrouver un peu de cette honte que tu as perdue depuis si longtemps, à force de t'endurcir dans l'effronterie du vice et dans la moquerie de la religion. Je te savais une prostituée, mais je ne te savais pas encore en voie de descendre de degré en degré jusqu'au fond de ces cachots qui ne sont, tu le sais, pas bien loin d'ici. Eh bien, puisque je ne puis t'aider à rebrousser vers Dieu, en revanche je pourrai quelque jour par mon témoignage t'aider à descendre dans ces cachots, et j'aurai ainsi du moins rendu un service à cette société contre laquelle tu conspires de concert avec le mauvais sujet qui est là dedans. C'est ce que je voulais te dire. A présent retourne à lui, et moi je retourne à mes affaires.

XX

J'ai l'opinion que les méchants sont toujours moins forts pour nuire quand, au lieu de les attendre, on ose les aborder, et tel avait été au fond l'unique motif qui m'avait porté à entrer chez

Digitized by Google

cette femme. Aussi, malgré le petit désagrément d'avoir été colleté, je sortis de chez elle plus léger d'inquiétude que quand j'y étais entré, et, comme je me trouvais en veine, je fis ce jour-là la tournée de tous les vauriens de ma paroisse.

L'un d'eux au surplus m'apprit une chose précieuse à connaître, et qui me fit songer que, dans les mains de la bonne Providence, les vauriens sont encore utiles à quelque chose : c'est qu'un jeune monsieur s'était loué un pied-à-terre au cinquième étage de la maison dont il habitait lui-même le rez-de-chaussée, et qu'il lui arrivait d'y monter à toute heure du jour et de la soirée. — Que voulez-vous? lui dis-je, il se rencontre des fantaisies encore plus étranges. — Et je détournai l'entretien sur d'autres objets. Mais quand je me retrouvai dans la rue, je ne manquai pas d'examiner les croisées du cinquième étage, et je reconnus qu'en effet l'endroit était merveilleux pour voir tout à la fois l'atelier de Miller, les abords et les êtres de la maison qu'il habitait, et jusqu'à la chambre des jeunes dames, dont les croisées étaient à peine un peu plus élevées que celles du pied-à-terre de ce jeune monsieur. Non-seulement je fis mon profit de cette remarque, mais je commençai à me persuader que ce jeune monsieur n'était pas, comme je l'avais cru d'abord, un simple libertin qui cherchait à séduire les jeunes femmes que le hasard, les aventures, ou la détresse mettaient à sa portée, mais un roué habile, tenace, maître de lui, parce qu'il était sans cœur, plus jaloux de se choisir des victimes que d'en immoler de toute sorte, et qui paraissait avoir formé sur les deux jeunes dames des projets fixes et arrêtés. J'en gémis en moi-même, et, considérant que dès lors la religion et ma conscience m'ordonnaient plus hautement encore de veiller au dépôt que la Providence avait commis à ma garde, je m'apprêtai avec tristesse à soutenir une lutte étrangère à mes habitudes, nuisible à mes occupations et bien rude à mon âge.

En m'en retournant, j'entrai dans l'atelier de Miller, à qui je demandai si les meubles avançaient, et s'il avait revu son jeune monsieur. Après quelque hésitation, il me dit qu'il l'avait vu dans la matinée (c'était alors six heures du soir), mais qu'il n'avait parlé avec lui que de choses étrangères aux deux dames. — Miller, lui dis-je alors, vous êtes un brave homme, ainsi je

Digitized by Google

dois vous croire ; mais si vous n'étiez pas un brave homme, je penserais que vous me mentez. — Alors Miller marqua beaucoup d'embarras, et, posant son rabot : — S'il faut que je vous dise vrai, monsieur le pasteur, on a parlé de ces dames ; mais ce que je puis affirmer, c'est que ce monsieur en a encore meilleure idée que moi, et peut-être que vous. Il dit qu'elles sont de bonne famille, honorables à tous égards, excepté en un point où elles vous trompent, et que nous devons nous estimer heureux de les avoir chez nous. — Est-ce tout, Miller? — C'est tout. — Hé bien, mon bon ami, puisque vous m'avez donné tout à l'heure le droit de ne pas croire à votre premier dire, j'en profite pour vous déclarer que certainement vous me cachez une partie de la vérité. — Je vous cache, monsieur le pasteur, seulement ce qui est désagréable à vous faire entendre : mais si vous y tenez, je ne suis pas pour vous en priver. — J'y tiens, Miller, encore plus qu'à tout le reste. — Eh bien, voici, monsieur le pasteur. Il m'a dit qu'à très-bonne intention sans doute, mais au grand détriment de ces dames, et faute de connaître le monde, vous n'avez pas cessé de traverser et d'empêcher de tout votre pouvoir ce qu'il aurait été dans le cas et dans la volonté de faire pour elles ; que lui connaît leur position, tandis que vous ne la connaissez pas, et qu'en outre, avec le bandeau de préventions que vous avez sur les yeux, vous les menez à leur perte, au moment même où il fait tous ses efforts pour les mener à leur délivrance ; que malheureusement (et c'est bien naturel, a-t-il ajouté), les jeunes personnes sont toujours portées à se défier de tout jeune cavalier pour se confier à tout vieillard qui porte votre robe, et que c'est pour cela qu'il se fait dans le monde tant d'imprudences, de malheurs et de ruines qui n'ont que le mérite d'être réputées honorables par les dévotes de paroisse. Ah ! s'est-il écrié en frappant de sa main sur ce banc, si vous saviez, si vous pouviez savoir, mon bon monsieur Miller, ce qui menace ces respectables dames dans le cas où elles continueraient d'être dirigées par ce bon pasteur, et ce qui les attend dans le cas où elles viendraient à être retirées de ses mains, bien sûr alors vous seriez tout le premier à seconder discrètement leur affranchissement, et à échanger contre l'indemnité qui vous est due, les embarras, les ennuis, le décri qui ne manquera pas d'atteindre votre maison si elles continuent d'y

Digitized by Google

être logées avec le pasteur pour maître, et leur dénûment pour vous payer. Voilà.

— Ah! poison! malice, perversité détestable, m'écriai-je à mon tour, et que vous dirai-je, mon pauvre Miller, si de pareils propos ont pu ne pas vous frapper par leur nature diabolique, et ébranler votre confiance jusqu'ici fidèle envers votre vieux pasteur. Mon Dieu! mon Dieu! est-ce donc que l'imposture a des secrets pour persuader que n'a pas la probité?... Non, je ne connais pas toute l'histoire de ces dames, mais je les vois honnêtes, craintives de toute impudique atteinte, et se jetant dans mes bras, non pas parce qu'ils sont forts, mais parce que point d'autres ne se sont ouverts pour elles!... Je ne connais pas davantage l'histoire de leur vertueux libérateur, mais je le vois qui joue avec la parole, qui écrit des lettres infâmes, qui se loue des pied-à-terre clandestins, qui vit et se concerte avec des prostituées, qui lance sur votre vieux pasteur des garnements pour le menacer de violence et de mort s'il ne lui abandonne la proie qu'il convoite! Maintenant, Miller, entre l'honnêteté malheureuse et l'imposture criminelle, choisissez sans retard! car si vous n'êtes pas en entier pour moi et avec moi, vous tous et les vôtres, moi aussi je vous offre le vil appât de l'indemnité, et aujourd'hui même, en plaçant ces deux infortunées ailleurs que chez vous, je vous délivre de ces embarras, de ces ennuis, de ce décri qu'on vous fait craindre; je vous délivre de payer au Seigneur votre pite d'œuvres; je vous délivre de mon joug, de mon patronage et de ma présence.— En m'entendant parler ainsi, Miller marqua du repentir, il témoigna de sa confiance en moi, et il finit par déclarer qu'insensible aux suggestions du jeune homme, il voulait désormais s'appliquer à me seconder dans ma tâche. C'est dans ces dispositions que je le quittai.

XXI

Rosa, durant le reste de la semaine, continua d'être malade, et j'appris même qu'il avait fallu surmonter les répugnances dont

Digitized by Google

j'ai parlé pour s'aliter cette fois tout à fait. Comme j'étais inquiet de ne pas voir s'opérer son rétablissement, et que d'ailleurs j'avais de plus en plus la crainte qu'il ne s'ourdît quelque machination autour d'elle et de sa compagne, le jeudi je lui fis demander de me recevoir, et, sur sa réponse qu'elle serait toujours visible pour moi, je m'y rendis aussitôt que mes affaires m'en eurent laissé libre. Je la trouvai au lit, en effet, et si changée que, sans lui marquer toutefois ma pénible surprise, je lui proposai de faire venir le médecin. Au premier mot que j'en eus touché, son visage se colora d'une vive rougeur, et elle me supplia de n'en rien faire. — Aussi bien, ajouta-t-elle bientôt en s'attendrissant, je suis si découragée et si malheureuse, que cette souffrance en me détournant de mes pensers habituels m'est presque un soulagement.—Alors Gertrude s'approcha d'elle comme si, n'ayant à lui offrir aucune parole de consolation, elle eût voulu du moins tempérer son chagrin par la chaleur de ses témoignages d'amitié en lui prodiguant les plus vives caresses.

Dans cette occasion, comme dans bien d'autres, j'admirai avec sympathie, et non pas néanmoins sans quelque effroi, l'étroite et rare intimité de ces deux amies. C'est qu'en effet, outre que je savais qu'en général il ne peut y avoir rien d'avantageux à ce que, chez des jeunes filles surtout, l'intimité réciproque prévaille sur celle qui devrait exister entre chacune d'elles et sa mère, j'en savais d'ailleurs assez déjà sur ces pauvres enfants pour pressentir qu'en ce qui les concernait cette intimité même avait dû être la première cause de leur perte, en les affranchissant peu à peu de la tutelle de leurs parents et en leur faisant insensiblement substituer les élans séducteurs de leur mutuelle exaltation à la clairvoyante vigilance de l'amour maternel. Ce que je ne tardai pas à apprendre me confirma pleinement dans cette opinion, dont au surplus mille autres exemples que le monde fournit tous les jours démontrent la justesse. — Je ne veux point vous fatiguer, Rosa, lui dis-je, mais peut-être sera-ce plutôt un délassement pour vous, dans l'état où je vous trouve, que de me conter l'histoire de votre mariage. Laissez, je vous en prie, parler Gertrude, et efforçons-nous de nous entretenir aussi paisiblement que possible sur une union qui, quelque coupable qu'elle ait pu être au point de vue de la déférence et de la soumission filiales,

Digitized by Google

n'en est pas moins actuellement le seul port de votre honneur, et, je l'espère, le rivage aussi d'où bientôt vous pourrez cingler vers vos familles réconciliées avec vous et heureuses de vous revoir.

Gertrude alors, assise auprès du lit et la main de son amie dans la sienne, commença ce récit ; mais, après qu'elle m'eut parlé de leur enfance, de leur liaison, des serments par lesquels elle et Rosa s'étaient juré dès leur première jeunesse une indissoluble amitié, et à mesure qu'elle approchait de l'époque où avaient commencé les amours du comte et de Rosa, celle-ci prit insensiblement la parole, et, s'animant par degrés, sans que sa pudeur, tant était grande la vivacité passionnée de son discours, l'avertît plus d'observer ses mouvements et de ramener comme d'ordinaire jusque sur ses épaules les bords de sa couverture, elle me fit de ces amours la peinture la plus exaltée, des sentiments et des vertus du comte le tableau le plus touchant, et enfin du bonheur dont elle avait joui auprès de lui durant quatre semaines de vie commune l'image la plus attrayante et la plus sentie tout à la fois. Mais il résultait de ce récit, dont Gertrude reprit le cours lorsque Rosa, épuisée, fut retombée presque défaillante sur sa couche, que le comte, après que sa demande en mariage avait été écartée par les parents de Rosa, avait déclaré à Gertrude qu'il ne pourrait pas survivre à un coup si cruel ; que dès lors les deux amies avaient cherché à le consoler à l'insu de leurs parents en ne lui cachant pas que Rosa elle-même, décidée à la vérité à être soumise aux auteurs de ses jours, mais d'ailleurs sensible à sa tendresse, avait pris la résolution, ne pouvant être à lui, de n'appartenir du moins à aucun autre ; qu'à ce sujet une correspondance n'avait pas tardé à s'établir entre les deux amies et le comte, dont la santé, au su de toute la ville, déclinait de plus en plus, et que c'était dans cette correspondance que, quelques mois plus tard, s'étaient traitées entre eux, et avec le complet assentiment de Gertrude, les conditions d'un mariage secret ; qu'au jour fixé et après que tout avait été régularisé auprès de l'autorité civile par un homme de loi affidé au comte, elles avaient quitté à dix heures du matin la maison paternelle, sous prétexte de faire une partie de campagne, puis qu'elles s'étaient rendues à Delmenhorst pour y joindre le comte et pour y faire bénir le mariage par le pasteur du lieu, qui, sur la vérification faite de-

Digitized by Google

vant elles de toutes les pièces fournies par l'autorité civile, avait procédé à cette célébration ; qu'aussitôt après la cérémonie, elles étaient montées dans la voiture du comte, pour entreprendre le voyage qui les avait amenées à Genève ; qu'à Genève, le comte, ayant reçu la fatale nouvelle de la mort de son père, avait été obligé de les quitter en toute hâte pour faire une course à Hambourg, et qu'à partir de ce funeste départ je savais par moi-même le reste de leur histoire.

Comme on peut croire, ce récit fit sur moi une cruelle impression. Cependant, ne voulant pas renouveler mes reproches de l'autre jour, je me bornai à faire quelques questions sur différents points de détail, en particulier sur celles des circonstances de ce récit qui supposaient des différences entre nos institutions civiles en matière de mariage, et celles qui régissent la contrée où ces dames avaient pris naissance. Après quoi je leur dis : —Est-ce bien tout, mes chères enfants?—Cette question les affligea. — Si j'insiste, ajoutai-je, ce n'est pas que j'aie aucune défiance au sujet de votre véracité, et au surplus vous m'avez confié là assez de choses à votre charge pour que je sois porté à vous croire parfaitement sincères ; mais c'est que, désireux que je suis, avec l'aide de Dieu, de vous servir efficacement, il importe au plus haut degré que je connaisse bien votre situation, et que par inadvertance vous n'ayez omis dans le récit que vous venez de me faire rien d'essentiel. — C'est tout, mon bon M. Bernier, dirent-elles avec un commun empressement, nous n'avons rien oublié, rien omis, et notre histoire vous est connue maintenant aussi bien qu'à nous-mêmes. — Eh bien! cela vous sera un soulagement que de me l'avoir confiée, et il ne tiendra pas à moi que cela aussi vous tourne à profit. Mais pour aujourd'hui il faut que j'évite de vous fatiguer davantage. Touchez-moi la main, soyez bien prudentes, tenez vos rideaux fermés, puisqu'aussi bien, de ces fenêtres d'alentour, on a la vue sur votre chambre, et attendez-vous à me voir revenir très-prochainement.—Là-dessus je les quittai.

Contre mon attente, et pour la première fois, je ne rencontrai aucun des Miller dans la cuisine, et si je fus bien aise de n'avoir pas à éluder leurs questions encore plus embarrassantes à la vérité qu'indiscrètes, leur absence, outre que je me l'expliquais,

Digitized by Google

m'inspira des inquiétudes. Où était l'obstacle, en effet, à ce que le jeune homme, qui de son galetas pouvait surveiller les mouvements de tous les Miller, profitât d'un semblable moment pour se présenter à la porte et pour s'introduire dans l'appartement de ces dames, après que Gertrude, pour obliger les Miller, serait elle-même venue pour ouvrir et pour répondre à leur place? Et comme cette réflexion m'importunait, quoique j'eusse déjà redescendu deux étages, je remontai, je sonnai; Gertrude vint en effet m'ouvrir, et je lui recommandai de bien se garder d'en faire de nouveau autant pour qui que ce fût, en l'absence des Miller. Elle me le promit avec une sorte d'effroi, sans oser me demander le motif de cet avis, et je ne la quittai pas sans éprouver moi-même un sentiment de pénible impression.

XXII

Le lendemain, quand je revis ces dames, j'appris qu'effectivement, quelques instants après que je les eus quittées la veille, une personne était venue sonner, et que, toutes tremblantes à cause de la sinistre impression qu'elles avaient reçue de ma recommandation, au lieu d'aller ouvrir, elles avaient fermé leur porte à double tour, et s'étaient tenues serrées dans les bras l'une de l'autre pour conjurer leur peur et pour s'empêcher de jeter des cris qui auraient attiré les voisins. Cette alarme avait fait beaucoup de mal à la pauvre Rosa, que je trouvai en effet en proie à une fièvre brûlante, et levée néanmoins, à cause de la frayeur extrême qu'elle avait de pouvoir être surprise au lit. Du reste, la personne, après avoir sonné avec obstination durant dix minutes environ, s'était retirée, et une demi-heure après seulement, la femme Miller était rentrée. A ce propos, elles me dirent qu'elles comptaient tenir leur chambre habituellement fermée, soit pour plus de sûreté, soit parce qu'elles n'avaient plus autant de confiance dans les Miller qu'elles en avaient eu les premiers temps de leur séjour chez eux. Et sur ce que je voulus connaître ce qui avait ainsi diminué leur confiance, elles me di-

Digitized by Google

rent qu'elles n'avaient rien de précis à articuler, mais que c'était là l'impression commune qu'elles avaient ressentie ces derniers jours du ton, de l'air et des manières de leurs hôtes auprès d'elles.

Elles me dirent aussi qu'elles avaient beaucoup réfléchi sur leur situation, sur leurs torts envers leurs familles et sur ce qu'il était impossible qu'elles abusassent beaucoup plus longtemps des bontés que j'avais pour elles, au grand détriment de mes affaires et au risque de compromettre jusqu'à ma santé par le surcroît de courses et d'inquiétudes qu'elles imposaient à mon grand âge ; qu'en outre leur alarme au sujet du comte et de ce qui devait lui être arrivé pour qu'il se trouvât obligé de les laisser ainsi sans nouvelles et sans argent étant arrivée à son comble, l'heure était venue de tâcher d'y mettre un terme sans plus tarder ; que, d'un autre côté, dans l'impossibilité où elles se trouvaient de s'adresser directement à lui, puisque aucune de leurs lettres ne paraissait lui être parvenue, elles étaient décidées à mettre leurs propres familles au fait de leur situation, en implorant leur pardon et en les suppliant en même temps de faire prendre à Hambourg des renseignements au sujet du comte ; qu'en conséquence, aussitôt que Rosa serait rétablie, elles s'occuperaient ensemble d'écrire à leurs parents et qu'elles me prieraient de donner à cette démarche un poids qu'elle n'aurait pas sans cela, en écrivant moi-même une lettre dans laquelle, tout en confirmant la sincérité de leurs sentiments, j'intercéderais en leur faveur. Comme elles achevaient de m'exposer ce sage projet, qui était de tout point conforme à ce que j'avais compté leur proposer moi-même, la cloche de la cuisine se fit entendre. Aussitôt les deux amies, saisies d'épouvante, se rapprochèrent de moi en saisissant mes mains et en m'entourant de leurs bras. Ainsi que hier, la femme Miller venait de sortir, et comme j'étais entré dans la maison par une allée qui est du côté de la prison, en sorte que du galetas l'on avait pu voir sortir la femme Miller, sans d'ailleurs s'apercevoir de ma venue, je résolus d'aller moi-même ouvrir la porte afin de m'assurer si ce n'était point le jeune monsieur lui-même qui tentait ainsi de s'introduire subrepticement, quitte à trouver ensuite une excuse à sa hardiesse dans l'ardeur même de ses sentiments et dans le

Digitized by Google

désir d'entretenir ces dames de ses vœux ou de ses projets. Ayant donc prié Rosa et Gertrude de me laisser libre de ma personne, et de s'enfermer dans leur chambre jusqu'à ce que je fusse revenu auprès d'elles, je traversai la cuisine tout doucement, j'allai me placer derrière la porte, et, au premier coup de cloche qui se fit entendre de nouveau, j'ouvris soudainement : autant que l'obscurité de l'escalier me permettait d'y voir, je discernai une femme coiffée d'une *barrette* ou coiffe noire, et vêtue d'ailleurs comme le sont les filles du canton de Vaud qui viennent servir à Genève. — Que vous faut-il ? lui dis-je. Et, remarquant qu'au lieu de me répondre, elle se disposait à redescendre précipitamment l'escalier, je la saisis par le bras, je l'entraînai dans la cuisine, et, sous ce déguisement d'une domestique de bonne maison, je reconnus la fille Marie !

— Ah ! c'est toi, lui dis-je, tout en refermant la porte ; tu vas alors me conter ce qui t'amène et ce que signifie ce billet que tu viens de soustraire à mes regards. Comme elle ne se hâtait pas de parler : — Songe bien, ajoutai-je, que tout mensonge serait ici dangereux, car il n'aboutirait qu'à détourner sur toi la sévérité de la police, au lieu de la laisser se diriger sur celui qui t'envoie. — Alors elle sortit le billet de dessous son mouchoir, et me l'ayant livré : — Je me moque bien de la police, s'écria-t-elle d'un ton plein d'effronterie ; j'apportais une lettre à madame Miller pour qu'elle la remît à des dames qui logent chez elles. C'est tout, et ce n'est pas de quoi me faire pendre, je crois !... A présent, laissez-moi partir. — Un moment, lui dis-je, pendant que j'ouvrais le billet pour m'assurer que ce devait bien être là l'objet de son message. — Mais, pendant que j'étais occupé à le lire, madame Miller rentra. Alors, sans en avoir l'air, j'observai attentivement son attitude, son regard, sa curiosité même, et après que je me fus bien convaincu qu'elle ignorait absolument qui était cette femme, et qu'en conséquence sa sortie, au lieu d'avoir été le fruit d'une criminelle complicité, avait été au contraire entièrement fortuite, je reployai tranquillement le billet, je le mis dans ma poche, et je dis à celle qui venait de me le rendre : — C'est bon ; vous pouvez aller.

Quand Marie se fut éloignée : — Eh bien ! madame Miller, comment vont les choses par ici ? Notre jeune dame, à ce que je

Digitized by Google

vois, a été bien souffrante. — Votre jeune dame, répondit-elle avec humeur, votre jeune dame n'est pas la mienne. Quand on s'enferme tout le jour à clef, ce n'est assurément pas pour bien faire. On vous abuse, monsieur Bernier, et je vois venir que c'est nous qui porterons l'endosse de votre erreur. Ignorez-vous donc qu'elles ont vendu leurs robes et leurs bijoux pour pouvoir payer leur folle dépense à l'hôtel ? ignorez-vous que l'une d'elles... — Vos propos, dame Miller, repartis-je en l'interrompant, ne sont guère charitables. Au surplus, puisque ni le jeune âge, ni l'abandon, ni l'infortune, n'ont de pouvoir pour vous rendre compatissante, voici deux motifs qui vous engageront du moins à patienter. L'un, c'est qu'avant deux ou trois semaines au plus, ces dames auront quitté votre maison pour se rendre auprès de leurs familles; l'autre, c'est que je me fais garant que vous n'aurez pas une obole à perdre sur ce qui vous sera dû par elles au moment de leur départ. — Là-dessus je quittai la femme Miller, et, ayant frappé à la porte de la chambre, Gertrude vint m'ouvrir.

XXIII

L'on peut juger l'état d'anxiété dans lequel je retrouvai les deux amies. Sans rien dire elles interrogeaient ma figure, mon regard, chacun de mes gestes, et quand j'eus retiré le billet de ma poche : — Qu'est-ce? s'écrièrent-elles avec un mouvement de frayeur. — C'est, repartis-je, une lettre d'amour qui est principalement à votre adresse, Gertrude, mais n'en concevez pas de chagrin, mon enfant, car elle vient du même monsieur qui vous a toutes les deux outragées à l'hôtel, en sorte que ce n'est point ici un affront nouveau. Il y a plus, si je ne connaissais pas d'ailleurs et par moi-même ce qu'il faut penser de celui qui a écrit cette lettre, je serais exposé à le juger sans trop de défaveur, tant les sentiments qui y sont exprimés paraissent sincères, et tant la forme dans laquelle ils sont exprimés est irréprochable. Mais, mes chères enfants, c'est ainsi qu'en tout temps les loups ravisseurs, pour pouvoir approcher de leur proie, se couvrent d'une

Digitized by Google

peau de brebis, et qu'ils contraignent leur voix rauque à ne faire entendre que d'innocents bêlements. — Après que je leur eus dit ces mots, je lus la lettre à haute voix. Le jeune monsieur y débutait par des excuses polies au sujet de la scène de l'hôtel dont il rejetait le malheur, en partie sur sa propre inexpérience, en partie sur la manière tout à fait erronée dont j'avais interprété sa démarche; mais en reconnaissant toutefois qu'en ces choses, une morale chrétiennement rigide, à la condition qu'elle se laisse désabuser lorsque l'honnêteté des intentions a été plus tard reconnue, ne saurait jamais être blâmée d'avoir trop tôt pris l'alarme et d'avoir recouru à des précautions même superflues. Après cela, venant à ses sentiments envers ces dames, le jeune monsieur en faisait la peinture la plus délicate, jusqu'à ce que, passant peu à peu à Gertrude, il marquait pour elle une passion sérieuse, profonde, maîtresse de son âme tout entière, et faite, selon que le ciel en ordonnerait, pour lui valoir une incomparable félicité, ou pour le plonger dans un désespoir qui aurait au moins pour effet d'abréger certainement ses jours; qu'au surplus, s'il s'était décidé à faire connaître l'état de son cœur, c'était dans l'intention que ces dames pussent s'expliquer ainsi l'élan inconsidéré qui l'avait porté à faire sa démarche de l'hôtel, et non point dans l'idée d'être prochainement admis à les voir, quelque désir qu'il en eût, et encore moins dans l'idée d'obtenir du retour de la part de Gertrude, quand même son repos, son bonheur et sa vie étaient à ce prix; que son seul et incertain espoir était dans le cours du temps et dans la respectueuse ardeur de ses sentiments.

La lecture de cette lettre produisit sur ces dames la même impression de dégoût qu'elle avait produite sur moi, et peut-être, comme moi aussi, firent-elles, entre ce langage et celui que le comte avait naguère tenu à Rosa, un triste rapprochement; se rappelant que c'était à des protestations toutes semblables qu'elles avaient cédé pour conclure, sans la participation de leurs familles, un mariage clandestin. Tout au moins me marquèrent-elles un grand regret d'avoir consenti à en écouter la lecture, sans aller pourtant jusqu'à insister sur ce qu'elles pouvaient y avoir remarqué de platement romanesque ou de follement exagéré. — Mes enfants, leur dis-je alors, ceci est la lettre, mais je ne vous ai pas encore lu le post-scriptum où est caché sous un bien dange-

Digitized by Google

reux artifice le piége dans lequel, je l'espère, vous saurez, aujourd'hui et toujours, ne pas tomber ; le voici :

« P. S. Je serais à même de vous communiquer des nouvelles « du comte que je n'ose pas confier à ce papier, tant je sais peu « s'il vous parviendra, mais que je serai toujours prêt à vous al- « ler porter, à la seule condition, dont je vous expliquerai plus « tard les louables motifs, que vous vouliez bien, sur cette lettre, « et sur la visite que vous jugeriez à propos de réclamer de moi, « me garder le secret le plus absolu auprès de M. Bernier. »

La lecture de ce post-scriptum jeta Rosa dans un état extraordinaire d'agitation. — Il faut alors, monsieur Bernier, que vous tâchiez de voir ce jeune monsieur, s'écria-t-elle, il faut que vous l'imploriez, que vous le conjuriez, que vous lui promettiez notre éternelle reconnaissance s'il veut bien nous faire savoir, par votre entremise, des nouvelles du comte... Ah ! moi-même, moi-même, si j'en avais la force, j'irais me jeter à ses pieds... Mais j'y songe, vous, Gertrude, accompagnez M. Bernier, courez, volez, qu'avant une heure j'aie su du moins si je dois attendre encore mon Ludwig, ou s'il ne me reste plus qu'à mourir de la douleur de l'avoir perdu !...

En achevant ces paroles, Rosa se rejeta contre le dossier de la bergère, les yeux secs, et en proie néanmoins à de convulsifs sanglots.

—Rosa, Gertrude, leur dis-je alors, car je voyais bien que celle-ci était prête à tout tenter pour soulager l'angoisse de son amie, il n'y a ici qu'un artifice grossier et pas l'ombre de nouvelles du comte. Cet homme, écoutez-moi bien, n'avise qu'aux moyens de vous arracher à ma garde pour vous faire tomber dans les rets de son libertinage. — Et comme à ce mot elles frémirent toutes les deux d'horreur et de honte, — dans les rets, répétai-je, de son libertinage, et j'en ai cent preuves dont j'avais cru pouvoir jusqu'ici épargner à vos oreilles le sale récit. — Alors je leur contai, en termes ménagés, l'histoire de la lettre, celle de mes rencontres successives avec le jeune monsieur, celle de mon aventure chez la fille Marie, et comment enfin c'était par l'intermédiaire de cette détestable créature que, tout à l'heure, et par une faveur signalée de la bonne Providence, la lettre était tombée entre mes mains au lieu de tomber directement dans les leurs. Ce récit leur

Digitized by Google

fit la plus sinistre et la plus profonde impression, en telle sorte que, toutes tremblantes encore à la pensée du danger qu'elles avaient couru, elles venaient de se rapprocher instinctivement de moi, lorsqu'on frappa à la porte de la chambre. Alors elles poussèrent un cri, et se jetant au-devant de mes pas elles me conjuraient de ne pas ouvrir. Mais je ne tins aucun compte de leurs obsessions, et, ayant au contraire ouvert sur-le-champ, je vis dans la cuisine un des enfants Miller, et, sur le seuil même de la chambre, un homme que je reconnus à ses insignes pour être un agent de police.

— Excusez, dit cet homme en se découvrant, mais, sur la dénonciation de la fille Marie, qui a, dit-elle, incidemment découvert la retraite de ces dames, j'ai été chargé de venir réclamer leurs papiers, afin qu'on puisse régulariser leur position. — Plus mortes que vives à cet humiliant discours, les deux amies gardaient le silence. A la fin, Gertrude s'adressant à moi : — Tout ce que je sais de notre position, monsieur Bernier, c'est que nous étions portées toutes les deux sur le passe-port du comte, en sorte que, jusqu'à son retour, nous n'aurons absolument point de papiers à remettre. — Faites tout uniment cette déclaration, dis-je alors à l'homme dans le but d'abréger sa visite, et ajoutez que moi, le pasteur Bernier, je passerai au bureau de police pour m'en faire le garant, et pour m'entendre au sujet des mesures qu'il y a à prendre afin de régulariser la position de ces dames.— L'homme sortit aussitôt pour aller faire son rapport, et, après que je fus resté encore une heure auprès de Rosa et de Gertrude dans le but de leur rendre un peu de calme et quelque sécurité, je dus, avant d'avoir eu la satisfaction d'y être parvenu, les quitter pour aller à mes affaires.

XXIV

C'est ainsi que, malgré tous mes efforts, le danger et l'humiliation menaçaient de plus en plus près mes deux protégées. Sans doute je m'applaudissais d'avoir été conduit sur leur chemin pour

Digitized by Google

leur être en aide, et je comprenais qu'à cette heure même, par une grande faveur du ciel, je venais de les préserver du plus imminent péril qu'elles eussent encore couru ; mais d'un autre côté, à voir de quelle sorte de poursuite elles étaient l'objet, et à combien de perversité, d'astuce, d'opiniâtre perfidie elles se trouvaient en butte, je désespérais d'être toujours aussi heureux, en sorte que le découragement s'emparait de moi. Mais la pensée d'aller faiblir dans une œuvre si évidemment commandée par les premiers préceptes de la charité évangélique me causait une vive honte, et, venant à songer alors au divin exemple de notre Sauveur Jésus-Christ, je rougissais avec contrition d'avoir pu broncher ainsi dans ma voie et je reprenais courage pour poursuivre. Toutefois c'étaient plutôt ici les fatigues de la chair qui, bientôt lassée, demande grâce et repos, que ce ne pouvaient être les vraies suggestions de mon cœur, car je m'étais attaché davantage à ces deux infortunées à mesure que je m'étais plus occupé d'elles, et, en mainte occasion, les voyant si déchues et si abandonnées, la pitié était descendue jusqu'au fond de mes entrailles. L'âge, d'ailleurs, nous rend plus enclins à une paternelle tendresse envers la jeunesse confiante, et si à la vérité ces deux amies avaient mérité leur épreuve, en violant, à l'égard de leurs familles, le plus sacré des commandements, elles possédaient néanmoins toute sorte de bonnes qualités, et il m'arrivait souvent, à les trouver si crédules au bon et à l'honnête, si reconnaissantes à l'affection et à la tutelle, de m'imaginer qu'elles avaient été égarées tout autant par leur propre innocence que par leur insoumission à la loi de Dieu. Rosa avait toutes les étourderies mais toutes les raretés aussi d'une âme sensible, confiante, passionnée; toutes les inexpériences d'un cœur jeune, ardent, enflammé, mais tous les avantages aussi d'un naturel expansif, tendre et plein d'ouverte vivacité. Pour Gertrude, qui m'avait d'abord paru ressembler de tout point à Rosa, j'avais insensiblement reconnu qu'elle était plutôt encore exaltée que naturellement ardente, et que c'était au tour plus réfléchi de son caractère, autant qu'à une raison plus formée, qu'il fallait attribuer l'ascendant qu'elle exerçait sur son amie. Une sorte de mélancolie pensive, l'instinct de la sollicitude, le feu du dévouement, tels me semblaient être les traits distinctifs de son âme, et si elle était d'ail-

Digitized by Google

leurs aussi sincère, aussi franche, aussi droite que Rosa, c'était plus encore chez elle le résultat d'une sérieuse élévation que ce n'était, comme chez Rosa, l'effet immédiat d'un naturel incapable d'aucune feinte et transparent d'ingénuité.

Du reste ces diversités qui s'étaient développées sous mes yeux se marquaient chaque jour davantage à mesure que la position des deux amies devenait plus cruelle et leur destinée plus incertaine. Rosa, les premiers jours si brillante d'allégresse et de bonheur, avait promptement tourné moins encore au chagrin qu'au trouble, qu'à l'agitation, qu'aux transports; et c'étaient les secousses bien plus que les tristesses de son âme qui par deux fois déjà avaient brisé son corps, enflammé son sang et fait fléchir sa fraîche santé sous les étreintes d'une fièvre brûlante. Gertrude, au contraire, plus vite atteinte que son amie par les avant-coureurs du désenchantement et de l'inquiétude, mais bien plus qu'elle aussi maîtresse de ses impressions, s'était maintenue dans une sorte de souffrance tempérée par le courage et distraite par le dévouement, en telle sorte que, malgré les soins assidus qu'elle prodiguait nuit et jour à son amie, dont l'état lui causait de si vives alarmes, non-seulement elle avait conservé sa santé, mais son visage, hormis une pâleur plus habituelle, ne portait aucunement encore des traces de rongeante douleur, ni de maigreur maladive.

Ce même jour, dès que j'eus achevé mes affaires, je me rendis au bureau de police. La nature même de la dénonciation qu'y avait faite la fille Marie, comme aussi le fait que cette dénonciation y était parvenue par son entremise, avait naturellement agi sur l'esprit des employés, et j'eus à répondre là, au sujet de la condition de ces dames et de leurs moyens d'existence, à telles questions dont la moins avilissante elle-même, si elles avaient pu l'entendre, aurait porté dans leur âme pudique les inconnus bouleversements d'une irremédiable épouvante. Moi-même, j'étais navré jusqu'au fond du cœur d'avoir à les subir, et il fallait que je pesasse de toute la force de ma prudence sur l'essor de mes sentiments en révolte, pour n'éclater pas, au milieu de tout ce monde, en plaintes amères contre l'accueil fait aux insinuations d'une créature infâme qui n'avait eu d'autre mobile que celui d'exercer une basse vengeance; contre l'indifférence admi-

Digitized by Google

nistrative qui, confondant les témoignages, appelait la chasteté elle-même à venir se justifier de dérèglements qu'elle ignore; enfin contre la curiosité personnelle des assistants qui, pour se satisfaire, tenait sur la sellette un vieux pasteur dont la seule apparition aurait dû suffire pour écarter de ses protégées tout injurieux soupçon... Mais de pareils propos n'eussent fait qu'ébruiter sans profit un scandale déjà bien assez affligeant, en sorte que je me bornai à déclarer la position de ces dames, à me faire le garant de leur irréprochable conduite, et à promettre que, sous peu de semaines, j'aurais à présenter leurs papiers en règle. Alors seulement, le chef des employés, mû sans doute par un sentiment de regret autant que de justice, me témoigna les égards auxquels je m'étais cru droit d'emblée, et, voulant me marquer sa bonne volonté, il m'invita à passer au bureau des passe-ports afin d'y vérifier si celui du comte n'y aurait point été enregistré à sa date, auquel cas, la situation de ces dames, devenant sur l'heure suffisamment régulière, on se ferait un plaisir de leur délivrer une carte de séjour. Lui-même m'accompagna à ce bureau, où, pendant qu'il procédait à l'examen du registre, je vis, parmi d'autres paperasses éparses sur un pupitre, le passe-port du jeune monsieur, qui venait d'être visé pour Bâle, à la date de la veille. Ceci me causa quelque consolation; et, bien certain cette fois que dans ce cas particulier j'avais surpris la vérité, j'en conçus l'espérance que très-prochainement mes jeunes dames allaient être délivrées des piéges et des embûches de cet audacieux pervers, et que nous pourrions dès lors procéder en commun et avec avantage à leur réconciliation avec leurs familles. Du reste, on ne trouva rien sur le registre, et ces messieurs eux-mêmes s'expliquèrent cette lacune par ce que je leur appris du comte qui avait dû, sur la nouvelle de la mort de son père, repartir en toute hâte pour Hambourg, et même éviter avec soin des formalités qui auraient eu pour effet de prolonger son séjour à Genève quelques heures de plus.

Digitized by Google

XXV

Les jours suivants il ne se passa rien de fâcheux, en sorte que ce répit inespéré, après tant de tracasseries et de secousses, suffit, quelque ingrat qu'il fût, pour hâter le rétablissement de Rosa. Les Miller eux-mêmes paraissaient, sinon plus prévenants ou mieux disposés à l'égard de ces dames, du moins plus indifférents à ce qui les concernait, et j'attribuai ce changement au deux motifs que je leur avais donnés pour les engager à patienter. D'ailleurs, aucune nouvelle démarche n'avait eu lieu de la part du jeune monsieur depuis sa lettre à Gertrude; et je comprenais de reste qu'ayant échoué si pleinement dans cette tentative directe et décisive, il regardât désormais la partie comme perdue et qu'il se fût mis en devoir de quitter le pays pour aller tenter la fortune sur un autre théâtre.

Aussi, dès la fin de la semaine, je m'entretins de nouveau avec ces dames de l'affaire de leur réconciliation, et, après leur avoir donné mes avis, je les engageai à tenir prêtes pour le lundi suivant deux lettres à leurs familles, qui partiraient avec celle que j'aurais écrite pour le même jour. Dans cet entretien, j'eus lieu de me convaincre de leur religieux retour au principe d'une filiale soumission, en sorte que, hormis les réserves que j'approuvais moi-même, et qui avaient pour objet, quant à Rosa et au comte, leur condition désormais sainte et indissoluble d'époux bénis de Dieu et consacrés par la loi, je ne pus que donner mon entier acquiescement à tous les sentiments qu'elles se proposaient de manifester pour obtenir grâce devant leurs parents justement irrités. Au surplus, me dirent-elles, telles étaient les dispositions du comte, qu'en se montrant elles-mêmes repentantes, respectueuses, prêtes à tous les sacrifices qu'on pourrait exiger d'elles, elles ne faisaient que suivre les conseils qu'il leur avait déjà fait entendre, et qu'anticiper sur ce que lui-même s'était montré résolu à tenter le plus tôt qu'il serait possible. — Ah ! que ne l'avez-vous connu, mon bon monsieur Bernier ! ajoutait Rosa; non-seulement vous jugeriez notre faute avec plus d'indulgence encore, tant il vous semblerait excusable que nous l'eussions

Digitized by Google

pris pour guide, mais vous comprendriez que, pour avoir pu m'épouser sans la participation de mes parents, il a fallu, non pas que Ludwig fût moins sévère dans ses principes que celui qui l'est le plus au monde, mais seulement que, jeune, tendre, passionné, il m'aimât comme jamais femme n'a été aimée !... Mais il viendra, il viendra, poursuivit-elle avec le sourire exalté de l'espérance certaine, vous le connaîtrez alors, vous l'aimerez, vous le bénirez, et mon bonheur sera inexprimable, car pour qu'il compte, pour qu'il soit saint devant Dieu et devant les hommes, le baptême de l'honneur, de la probité, de la vertu, c'est de mains comme les vôtres, mon digne monsieur Bernier, qu'il faut l'avoir reçu ! — En achevant ces paroles, Rosa se jeta avec effusion dans mes bras, et, bien que j'eusse beaucoup à redire à ce discours où éclataient à la fois l'inconséquence des jugements et l'emportement de la bienveillance elle-même, je ne pus que laisser cette enfant, à peine rétablie et encore si frêle, me prodiguer des témoignages dans l'exagération même desquels son âme ardente se trouvait à l'aise et comme au grand air, au sortir de cet étouffoir d'inquiétudes, de craintes, d'angoisses, que l'incertitude, le délaissement et l'humiliation avaient progressivement formé autour d'elle.

Après cet incident qui nous avait détournés de notre objet, Gertrude y revint, et elle me dit qu'il y avait d'autant plus d'urgence à écrire à leurs parents, que, s'étant occupée la veille avec Rosa de faire un inventaire de leurs ressources, il s'était trouvé qu'après avoir déduit des trois cents francs qu'elles avaient apportés de l'hôtel les frais relatifs à leurs deux robes et à quelques menus objets d'indispensable nécessité, il leur resterait à peine de quoi payer aux Miller cinq semaines de séjour chez eux; qu'à la vérité elles possédaient encore deux ou trois bijoux de quelque valeur, mais dont elles seraient bien jalouses de ne se dessaisir jamais : les uns consistant en quelque or qui servait de garniture à des portraits de leurs parents, les autres en anneaux de souvenir, en deux chaînes échangées entre elles à l'âge de douze ans, le jour même où on les leur avait données, enfin l'alliance de Rosa. Je leur dis à ce sujet que n'ayant moi-même rien d'accumulé, à cause de la modicité de ma paye, sur laquelle nous avions vécu mon fils et moi, je ne pouvais pas leur garantir dès

Digitized by Google

à présent qu'elles seraient toujours à portée de conserver ces objets, mais que, bien certainement, tant que je pourrais les aider de petites ressources courantes, nous pourrions éloigner le terme auquel il serait devenu indispensable de s'en défaire; qu'au surplus il était bien peu probable qu'elles dussent en venir là, puisqu'il ne s'écoulerait pas plus d'une quinzaine de jours avant que la réponse à leurs lettres eût eu le temps de nous parvenir, et qu'en attendant, à la condition d'observer en toutes choses une stricte économie, elles seraient dispensées de vendre le reste de leurs effets. Rassurées alors par ces paroles, elles me firent voir, avec cette sorte de gracieux contentement que donne toujours la conscience d'avoir triomphé du dénûment par l'ordre et le travail, l'arrangement qu'elles entretenaient dans leurs chambres, dans leurs hardes, dans leurs valises; les vêtements encore assez sortables qu'elles s'étaient faits des débris de leurs anciennes parures; leurs bas, leurs gants et jusqu'à leurs chaussures raccommodés de leurs propres mains, et les règles qu'elles s'étaient imposées pour assurer autant que possible la durée de leurs modiques ressources. J'applaudis à ces soins bien entendus, et, tout en leur sachant bon gré en moi-même d'avoir su prendre ainsi les sévères habitudes de leur condition nouvelle, je leur dis : — N'est-ce pas, mes enfants, que la détresse a ses leçons et l'épreuve ses plaisirs? Ainsi, bénissons Dieu qui n'a point voulu que cette coupe ne fût rien qu'amère, et tâchons de profiter de l'adversité pour nous approvisionner de patience, d'humilité et de charité! — Là-dessus je les quittai, les laissant calmes, reposées, et jusqu'à un certain point doucement réjouies.

XXVI

Le lendemain, j'eus le plaisir de voir ces dames à l'église, où, sur la demande qu'elles m'en avaient faite, je prêchai de nouveau ce même sermon que j'avais composé à leur occasion sur ce texte austère : *J'ai dit touchant le rire, il est insensé; et touchant la joie, de quoi sert-elle?* Mais soit que j'eusse mis dans mon accent plus

Digitized by Google

de conviction que l'autre fois, car comment n'aurais-je pas été plus pénétré encore de la vérité de ces paroles de l'Ecclésiaste? soit que mes paroles s'appliquassent avec une trop frappante justesse à leur situation si changée; soit quelque malaise de Rosa, qui était à peine rétablie, elles se levèrent pour sortir de l'église avant la fin du service. Quand il fut terminé, j'envoyai mon fils à leur demeure pour s'informer de leurs nouvelles, mais il revint sans qu'on lui eût ouvert la porte, parce que apparemment les Miller n'étaient pas encore revenus eux-mêmes de l'église. Comme je devais me présenter chez ces dames dans l'après-midi, je ne jugeai pas à propos d'y retourner sur l'heure, au risque de leur causer une nouvelle alerte, en sorte que, pour profiter de la journée qui était radieuse, nous nous acheminâmes mon fils et moi dans la campagne.

Mais quel fut notre étonnement, lorsqu'après une promenade de trois heures environ, et comme nous tournions la dernière rampe qui conduit à notre demeure, nous aperçûmes les deux amies qui se tenaient blotties au fond de l'obscur corridor sur lequel s'ouvre notre porte! — Qu'est-ce donc, mes enfants, m'écriai-je, et que s'est-il passé? — Alors, après que notre venue leur eut rendu la sécurité et la joie tout à la fois, elles me racontèrent que Rosa ayant pris mal durant le service, elles étaient sorties de l'église pour rentrer chez elles, mais que n'y ayant trouvé aucun des Miller qui vînt leur ouvrir, la frayeur d'être surprises sur l'escalier par l'horrible femme de l'autre jour les avait portées à s'enfuir dans la rue; que là même, dans la crainte d'être aperçues du jeune monsieur, si par hasard il venait à passer, elles avaient erré pendant une demi-heure en se cachant dans les allées lorsqu'elles croyaient entendre quelqu'un venir, jusqu'à ce qu'ayant pu se faire indiquer par une vieille dame la demeure du pasteur Bernier, d'allée en allée elles y étaient parvenues, mais pour n'y trouver non plus personne; qu'alors elles avaient résolu d'y attendre mon arrivée plutôt que d'essayer de retourner chez les Miller, et que depuis trois heures de temps elles étaient demeurées là sans trop d'impatience, heureuses encore de se sentir sous la protection de mon domicile et dans le voisinage de locataires qui, sûrement, leur prêteraient leur appui par considération pour moi, si, contre toute apparence, elles étaient relancées jus-

Digitized by Google

que dans cette retraite. Durant ce récit, j'avais ouvert l'appartement. — Eh bien ! mes pauvres enfants, leur dis-je alors, vous avez fait ce qu'il y avait encore de mieux à faire, et j'y gagnerai, moi, que nous allons dîner ensemble. Seulement, comme je n'ai point de servante, et qu'à cause du saint repos du dimanche, la vieille femme qui fait notre petit service se borne à préparer le samedi notre repas du lendemain, je ne vous promets de chaud que notre cordialité, et d'abondant que le plaisir avec lequel nous vous verrons à notre table. Là-dessus, aidé de mon fils, qui, à cause de l'extrême chaleur et pour donner au festin sa petite bonne grâce d'extra, avait été tout courant acheter un quartier de glace, je disposai sur la table un morceau de veau froid, une salade fraîche, une assiette de cerises, le pain, le vin ; et quand tout fut prêt, ayant fait à voix haute la courte prière d'habitude, je commençai à servir.

O mon Dieu, que tu as placé de biens à portée de tes plus pauvres serviteurs, et que tu as mis d'agréments dans les plus modiques de tes dons qui n'accompagnent pas toujours les plus enviées de tes dispensations ! J'étais heureux durant ce maigre dîner, mon fils y avait le cœur ému de plaisir, et les deux jeunes amies elles-mêmes y rencontraient la première heure de vrai contentement qui les eût visitées depuis leur arrivée à Genève. La sécurité, cette douce chose ; la gratitude, ce bon sentiment ; l'adversité, ce lourd fardeau qui fait paraître si consolateurs les instants où l'on s'en décharge ; plus que tout cela encore, la conscience qui, lorsqu'elle est purifiée par le repentir et calmée par la résolution de réparer et de mieux faire, répand sur l'âme les fleurs de l'espérance sainte et de la joie pieuse, voilà ce qui faisait pour ces pauvres dames le charme bien légitime qu'elles goûtaient à partager notre étroit ordinaire. D'ailleurs, épuisées de fatigue et n'ayant rien pris depuis le matin, leur propre appétit, tout à fait à l'unisson du nôtre, faisait à mes trois plats le meilleur des assaisonnements, si bien qu'un petit fromage du pays fut cette fois de grand secours pour allonger la chère et pour suppléer la pitance. Après le dîner, je les introduisis dans ma chambre, où je leur fis quelque lecture, et, vers six heures, mon fils sortit avec elles pour les reconduire à leur logis. Mais, n'y ayant trouvé personne, ils revinrent bientôt après tous les trois, et ce

Digitized by Google

ne fut que vers dix heures du soir que ces dames, après avoir attendu chez moi les Miller, dont mon fils guettait le retour, purent enfin regagner leur demeure.

XXVII

Le jour suivant, comme je vaquais de bonne heure à mes visites de paroisse, je rencontrai dans la rue l'un des petits Miller qui s'en allait à l'école. — Eh bien! mon enfant, lui dis-je, vous êtes rentrés bien tard hier au soir? — C'est, répondit-il, qu'on a fait une belle partie de montagne. — Il me fit alors le récit des amusements de la journée, du bon dîner que l'on avait trouvé là-haut, enfin des collations ici de crème, là de bière et d'autres boissons, que l'on avait consommées le long du chemin. — C'est, ajouta-t-il, le monsieur qui a tout payé. — Je sus alors quelle avait été la cause de la longue absence des Miller, et, indépendamment du chagrin que j'éprouvais à apprendre qu'ils avaient pu méconnaître mes avis réitérés au point d'accepter de semblables politesses de la part du jeune monsieur, ce fait de leur liaison désormais constatée avec un homme si dangereux me causa la plus vive alarme. Qu'allais-je devenir en effet s'il était enfin parvenu à se ménager des intelligences jusque dans la maison où j'avais placé les deux jeunes dames qui étaient l'objet de ses ardentes convoitises et de ses manœuvres remplies tantôt d'incroyable audace, tantôt de souplesse astucieuse? Résolu aussitôt de prendre à tout prix telles mesures qu'il conviendrait, je fis trêve pour l'heure à mes visites, et, ayant rebroussé chemin, je me dirigeai droit sur l'atelier de Miller. Je n'y trouvai qu'un ouvrier qui me dit que son maître n'était pas encore descendu à son ordinaire, en sorte que, de plus en plus inquiet, je montai en toute hâte à l'appartement.

C'est la femme Miller qui vint m'ouvrir. Dès l'abord elle me parut réservée; mais, quand nous nous trouvâmes dans la cuisine, je crus remarquer alors que, surprise par ma venue qui ne tombait jamais sur cette heure-là, elle avait, en me voyant, com-

Digitized by Google

primé et essuyé précipitamment des larmes qu'elle était en train de verser. Qu'y a-t-il, madame Miller? — lui dis-je; puis, pour lui épargner la tentation de mentir : — Serait-ce que déjà le contact avec les vicieux a fait pénétrer le vice dans votre maison? Je sais votre équipée de hier, par votre petit garçon, et d'ailleurs, pendant que vous profaniez ainsi le jour du Seigneur, j'ai dû héberger vos pensionnaires qui se trouvaient mises à la rue. — Alors, se prenant à ce dernier reproche afin d'éluder l'autre, la femme Miller me protesta qu'en ceci il n'y avait rien de leur faute, puisque, étant partis de bonne heure, après avoir laissé dans la maison les choses dont ces dames pourraient avoir besoin, et leur dîner tout préparé, ils n'avaient certes pas pu s'imaginer que l'une d'elles étant malade, et toutes les deux ne sortant jamais, elles iraient choisir tout exprès, pour se mettre en campagne, le seul dimanche de l'année où eux, les Miller, s'étaient accordé la création d'une pauvre petite partie de plaisir. — Pauvre en effet, repartis-je en l'interrompant, puisqu'elle est sitôt suivie de pleurs. Au surplus, où est Miller? c'est à lui que je voudrais parler. — Il est à son atelier, répondit-elle.

— Femme Miller, lui dis-je alors, quand vous parlez ainsi, il est heureux, n'est-ce pas, que vos enfants ne se trouvent pas dans la cuisine, sans quoi ils apprendraient par l'exemple de leur propre mère comment on ment devant le Seigneur. Miller n'est pas à son atelier : il n'y est pas même descendu aujourd'hui, et, rien qu'à votre air, à vos paroles, à vos larmes que vous avez essuyées en me voyant, je parierais, moi, que quelque honte bien légitime vous porte à vouloir me cacher où il est. — C'est vrai, dit-elle alors, vaincue par mon reproche, car cette femme, si elle était faible, n'était pas déshonnête. — Qu'a-t-il donc fait, femme Miller? et dites-moi tout, puisqu'aussi bien, fragile comme vous l'êtes, l'amitié de votre pasteur pourra, je le vois, vous devenir de bon secours. — Alors elle me conta en sanglotant que, pour la première fois de sa vie, son mari s'était trouvé ivre la veille au soir; qu'à cause de ses enfants, devant lesquels il proférait des discours affreux, et aussi dans la crainte qu'il n'effrayât ces dames par quelque scandale, elle avait dû le laisser dans une petite auberge de Chêne où il avait passé la nuit; que ce matin il était arrivé au logis sombre et colère, et qu'au premier mot de re-

Digitized by Google

proche qu'elle avait hasardé de faire entendre, il s'était jeté sur elle et l'avait maltraitée; qu'alors, pour éviter du bruit, elle s'était réfugiée dans la cuisine, où elle était effectivement à verser des larmes au moment où j'avais frappé à la porte.—Après s'être soulagée par ce récit, la femme Miller se tut, et elle continua de pleurer sans contrainte.

— Hélas! ma pauvre dame Miller, je vous l'avais dit, et le psaume vous l'avait dit avant moi :

« Heureux celui qui fuit des vicieux
« Et le commerce et l'exemple odieux..... »

Mais comme tant d'autres, vous avez voulu compter sur vos lumières, sur votre force, sur votre sagesse mondaine, oubliant qu'il n'y a de lumière, de force et de sagesse qu'en la loi de Dieu, et que quiconque a cessé de s'y cramponner au milieu de ce déluge de perversités et de corruptions qui inonde la terre, bientôt flotte, se débat, si encore il ne se noie. Je parlerai à Miller; mais faites-moi, quant à vous, le serment devant Dieu de ne plus revoir jamais le méchant qui hier vous a souillés du venin de sa société et de ses bienfaits, comme aussi de trahir auprès de moi ses démarches, quelque insignifiantes qu'elles puissent vous paraître, s'il arrivait qu'il en hasardât de nouvelles. Car, de mon côté, je vous assure bien qu'au premier manque de droiture à cet égard, soit de votre part, soit de celle des vôtres, immédiatement je retire ces dames du sein d'une famille empoisonnée, et, rompant avec vous tous, femme Miller, je vous abandonne avec mépris à ce loup ravisseur, puisque vous aurez volontairement, et sans excuse, préféré sa garde perfide à celle du berger fidèle!— Saintement épouvantée par ces paroles, la femme Miller me fit un grave serment, et comme elle me suppliait avec sanglots de ne jamais l'abandonner : — Cela, lui dis-je dépendra de vous. Dans quelle intention ce monsieur vous a-t-il traités hier?

Alors elle me conta que ce monsieur ayant fait travailler son mari, celui-ci s'était insensiblement trouvé en relation avec lui sans qu'il y eût de sa faute, et que de petits cadeaux qu'il avait faits ensuite aux enfants l'avaient elle-même portée à le voir de plus en plus avec plaisir jusqu'à ce qu'enfin, se trouvant sur son départ, il était venu le samedi régler son compte, et leur pro-

Digitized by Google

poser de les régaler le lendemain en famille, et à Salève, parce qu'il voulait avoir vu cette montagne avant de quitter le pays. Que du reste il ne les avait plus du tout entretenus de ces dames depuis quelques jours, si ce n'était une seule fois, pour dire qu'il avait aimé l'une d'elles, mais que c'était folie de se faire du tourment pour des beaux yeux, et qu'à Paris, où il va se rendre, les occasions ne lui manqueront pas pour faire un mariage bien plus brillant que celui où l'amour avait été près de l'engager. — A Paris? interrompis-je. — Oui, à Paris. C'est là tout, continua-t-elle, et c'est bien trop, puisque j'ai eu ce cruel opprobre de voir Miller pris de vin, et mes enfants témoins, comme ceux de Noé, de l'ivresse de leur père! — Et vous êtes bien sûre qu'il part?— Si sûre que Miller est chargé de lui acheminer au plus tôt ses meubles à Paris. — A Paris? — Oui, à Paris, mon bon monsieur Bernier.

Là-dessus je quittai la femme Miller, bien convaincu de la sincérité de son récit, mais tristement persuadé, à cause de ce mensonge d'un voyage à Paris, quand j'avais vu de mes propres yeux le passe-port visé pour Bâle, que tous ces propos, et peut-être cette partie de montagne aussi, recouvraient quelque nouveau stratagème. Je me rendis ensuite auprès de ces dames pour leur recommander de redoubler de vigilance, et en même temps pour les presser de me livrer les lettres qu'elles devaient avoir écrites pour leurs familles. Mais, à cause de leur mésaventure d'hier, elles n'avaient pu se trouver prêtes pour le jour fixé, et elles venaient seulement de se mettre à l'œuvre. Je les exhortai donc à terminer sans désemparer; et, pour éviter de leur faire perdre du temps, je les quittai presque aussitôt après leur avoir fait ces recommandations.

XXVIII

Ce même jour, à dîner, mon fils m'apprit qu'ayant eu l'occasion d'accompagner un de ses camarades à l'hôtel d'où j'avais retiré ces dames, tout en l'attendant, il avait aperçu le jeune

Digitized by Google

monsieur qui s'occupait de préparatifs de départ, et qu'ayant fait quelques questions à ce sujet, on lui avait dit qu'en effet il devait quitter l'hôtel dans la journée de vendredi. Comme tout ceci se faisait publiquement, force me fut bien de croire à la réalité de ce départ, et je ne conservai plus d'inquiétude qu'au sujet de ce bruit intentionnellement répandu que le jeune monsieur partait pour Paris, tandis que j'avais vu son passe-port visé pour Bâle.

Après dîner, j'écrivis une lettre aux parents de Rosa et à ceux de Gertrude, puis je sortis pour reprendre le cours de mes affaires qui avait été si malencontreusement interrompu. Je trouvai qu'un de mes paroissiens que j'aimais était mort le matin, et si je n'eus point à regretter comme pasteur de ne l'avoir point assisté à ses derniers moments, c'est qu'il était de ceux-là qui, en quelque temps que ce soit, se tiennent ceints et prêts à comparaître. Toutefois, cette terrestre séparation d'avec l'un de mes bien-aimés me fut douloureuse, et, en la rapprochant d'impressions bien récentes, il me sembla comme si le bon grain s'en allait d'autour de moi pour me laisser perdre dans l'ivraie. Ému à ces pensées, j'entrai dans une allée, et j'y donnai quelques instants cours à mes larmes.

Cependant, lorsque, vers huit heures du soir, je rentrai chez moi, j'y trouvai sur ma table deux cartes de visite où je lus : « Le baron et la baronne de Bulou. » Ne sachant que penser au sujet de cet incident, car je suis l'homme du monde qui est d'ordinaire le plus à l'abri de ces distinctions, j'allais me forger l'idée de quelque machination nouvelle qui se rattachait aux stratagèmes du jeune monsieur, lorsque la vieille qui fait notre petit service accourut dans ma chambre pour me dire que déjà par dix fois on était venu de chez les Miller pour me chercher de la part de ces dames. Je n'en fus que plus convaincu qu'il s'était passé quelque chose de fâcheux, en sorte que, reprenant aussitôt ma canne et mon chapeau, je redescendis précipitamment dans la rue et je courus chez les Miller.

Ce fut cette fois Gertrude et Rosa qui, de leur chambre ayant entendu le coup de cloche, accoururent pour m'ouvrir. Tout à la fois elles me prodiguaient des caresses, elles remerciaient Dieu, elles me montraient une lettre, elles me parlaient d'un baron, si bien que je leur dis : — Êtes-vous folles, mes enfants ? — Alors,

Digitized by Google

m'entraînant dans leur chambre, et après que j'eus insisté pour qu'elles me parlassent l'une après l'autre, elles me contèrent en somme que l'un des amis du comte, le baron de Bulou, était arrivé déjà hier au soir à Genève avec madame son épouse ; qu'après avoir fait toute sorte de recherches pour découvrir leur demeure, il avait enfin été mis sur la voie par la nièce des Miller qui est employée dans une boutique de modes où la baronne était entrée pour s'y commander un chapeau ; qu'introduit enfin auprès d'elles, le baron leur avait remis une lettre du comte, et qu'à partir de cet instant elles avaient perdu la tête de joie, de bonheur, de félicité incomparable. Ici Rosa, retombant dans ses transports de tout à l'heure, se mit à baiser tour à tour la lettre, Gertrude et moi-même. — Mais encore, repris-je, que dit-elle, cette lettre, mon enfant ? — Alors elle me la fit lire tout entière. Le comte, dans un style qui, pour l'ardeur et la tendresse passionnée des expressions, était tout à fait à l'unisson des sentiments de Rosa, lui marquait que, à peine arrivé à Hambourg, il y avait été atteint du typhus qui désolait cette ville, et que durant plusieurs semaines son état avait été si grave qu'on avait dû ne pas lui remettre les lettres qu'elle lui avait écrites : qu'à peine convalescent, il les avait dévorées toutes à la fois pour ne pouvoir néanmoins, à cause de sa faiblesse excessive, répondre qu'à quelques-unes des plus récentes : cette réponse à des particularités dont plusieurs étaient intimes suivait en effet ; que ne pouvant au gré de son cœur ni voler la rejoindre, ni supporter une plus longue séparation, il se décidait à accepter de ses amis le baron et la baronne de Bulou l'offre qu'ils lui avaient faite dès les premiers jours de sa maladie de venir à Genève pour les y chercher, elle et Gertrude, et pour les ramener auprès de lui ; que le baron lui remettrait tout l'argent dont elle devait avoir un pressant besoin, et qu'elle voulût bien le prodiguer plutôt que de retarder d'un jour, d'une heure, son arrivée auprès de lui. Le reste de la lettre était employé tout entier en traits de tendresse aussi peu mesurés que ce dernier, et un post-scriptum contenait, outre quelques nouvelles indirectement obtenues des deux familles de Rosa et de Gertrude, le désir exprimé par le comte de quitter Hambourg aussitôt qu'il serait suffisamment rétabli pour cela, et de se rendre directement auprès d'elles pour

Digitized by Google

implorer leur pardon et pour hâter une réconciliation qui manquait seule à son bonheur.

Quand j'eus achevé cette lecture : — Eh bien, mes chères enfants, leur dis-je alors, voici la délivrance, et il en était temps ! Que je me réjouisse donc avec vous, et que surtout j'insiste dans ce moment de bonheur, où il semble que la Providence, après vous avoir éprouvées pour votre bien veuille vous rendre toutes ses faveurs à la fois pour que, religieusement persévérantes dans vos bonnes résolutions et en commun avec le comte, qui, je le vois avec une douce satisfaction, en a nourri et formé de pareilles de son côté, vous n'ayez ni trêve, ni joie, ni sécurité, avant d'avoir porté aux pieds de vos parents l'hommage de votre profond repentir et la demande respectueuse qu'ils veuillent bien compter encore assez sur votre filiale tendresse pour vous permettre de rentrer en grâce auprès d'eux. Alors, alors seulement, Gertrude, Rosa, vous que j'aime tout en vous trouvant coupables, vous que je bénis tout en vous sachant rebelles, je vous accorderai ma pleine estime, et, au nom du Seigneur, ce baptême d'honneur et de vertu qui, l'autre jour encore, vous semblait si digne d'être obtenu. — Là-dessus je les baisai chacune sur le front, pendant que, profondément touchées de mon discours, elles mêlaient aux larmes ingénues de la gratitude les plus saintes promesses qu'il ne tiendrait pas à elles qu'elles pussent m'écrire avant peu de temps la bienheureuse annonce de leur entière réconciliation avec leurs familles.

Après cela, nous parlâmes de l'époque de leur départ. Leur propre impatience et celle du baron lui-même, que ses affaires rappelaient à Hambourg, militaient en faveur du terme le plus rapproché ; aussi, déjà durant la visite, l'on avait parlé du surlendemain, mercredi, mais la baronne avait insisté pour que l'on différât jusqu'au jeudi. Je leur dis à ce sujet que, quelque intéressé que je fusse à jouir le plus longtemps possible de leur société, dont la privation allait m'être cruelle, je les encourageais néanmoins à partir au plus tôt, qu'elles fissent donc leurs préparatifs à cet effet, en disposant leurs valises et en réglant leur compte avec les Miller, et qu'au surplus, en allant rendre au baron sa visite, j'aurais soin d'insister moi-même sur la convenance de hâter leur départ. Elles furent bien réjouies de voir

Digitized by Google

que mon opinion s'accordait ainsi avec leur désir, et, après qu'elles m'eurent demandé la grâce que mon fils voulût bien les accompagner le lendemain dans la ville pour y faire quelques emplettes, je leur demandai moi-même celle de me retirer. Elles y consentirent à regret et en me comblant des plus vifs témoignages de reconnaissance et d'affection.

XXIX

Cet incident inespéré rendait inutile, et peut-être inopportun, l'envoi de nos trois lettres, car il y avait en effet plus d'avantages à espérer des avances empressées et directes que le comte se proposait de faire, qu'il ne pouvait y en a voir à ce que je vinsse me placer officieusement entre les deux familles et leurs enfants. D'ailleurs nos lettres, outre qu'elles faisaient allusion à une situation de détresse et d'abandon qui n'existait plus, auraient par cela même le désavantage de faire paraître la démarche des deux dames comme étant le résultat forcé de la nécessité, et non comme étant celui d'un mouvement de repentir spontané et de retour volontaire. Je renonçai en conséquence à faire partir nos trois lettres.

Dans la journée, je me rendis à l'hôtel de *la Balance*, où était logé le baron, et je fus introduit auprès de lui. C'était un homme du grand monde, âgé d'environ trente-cinq ans, de manières asser courtoises, et qui m'exprima en termes fort respectueux, tant en son nom personnel qu'au nom du comte, la reconnaissance dont ils étaient tous les deux pénétrés au sujet des égards et de la protection dont j'avais entouré les deux jeunes dames. De mon côté, je lui témoignai que j'étais heureux de leur avoir rendu quelques services dont elles s'étaient montrées tout à fait dignes par l'honnêteté de leurs sentiments et par la confiance dont elles avaient fait preuve envers moi; puis, passant à leur situation à l'égard de leurs familles, je déclarai avec franchise que je serais pour regretter ces services si la suite me montrait que je les eusse rendus à deux jeunes personnes capables de de-

Digitized by Google

meurer volontairement dans cette situation à la fois irrégulière selon le monde et coupable devant Dieu. Le baron, m'interrompant alors, marqua une entière conformité d'opinion avec moi sur ce point important, et il m'assura, en confirmation de ce que j'avais appris par la lettre, que le comte était résolu de travailler avant toute chose à faire cesser cette situation, et que c'était là, à côté de l'impatience bien naturelle où il était de revoir son épouse, le principal motif qui l'engageait à renoncer, pour la faire revenir à Hambourg, au projet précédemment formé d'un voyage en Italie.

Ces déclarations me causèrent une agréable satisfaction. Passant ensuite à un autre sujet, je parlai du départ, en manifestant le regret que madame la baronne ne fût pas présente pour donner son avis et pour faire prévaloir ses convenances. — Par malheur, me dit-il, elle se trouve être un peu indisposée aujourd'hui, sans quoi elle serait déjà venue pour joindre ses remercîments aux miens; mais qu'à cela ne tienne, monsieur, l'avis de la baronne c'est de partir mercredi soir, ou encore mieux jeudi de grand matin. Je crois qu'il est plus prudent de prendre dès à présent ce dernier parti, et, dans ce cas-là, nos deux jeunes dames se transporteraient la veille à l'hôtel. — Ce point réglé, je me levai, et après avoir répondu de mon mieux au salut cérémonieux du baron, je sortis de l'hôtel.

Tout en cheminant je rendais grâce à Dieu de ce qu'en amenant ainsi à point nommé la délivrance de mes jeunes protégées, il me délivrait moi-même de sollicitudes qui n'auraient pu que devenir de jour en jour plus cruelles, lorsque, ayant rencontré Miller qui revenait de conduire les meubles à l'entrepôt du roulage, j'appris de lui que tout à l'heure le jeune monsieur avait pris en chaise de poste la route de Paris. — C'est heureux pour moi comme pour vous, ajouta Miller d'un air ouvert qui me fit plaisir, car que sais-je où m'aurait entraîné cette connaissance ! Pardonnez-moi ma faute, monsieur le pasteur, et comptez qu'en voilà pour longtemps. — Cette nouvelle, comme on peut le croire, vint compléter la satisfaction que j'éprouvais déjà en effaçant jusqu'aux derniers vestiges de la crainte que m'inspirait la présence du jeune monsieur à Genève tant que mes deux jeunes dames s'y trouvaient encore. Et comme j'avais continué de

Digitized by Google

cheminer, je les aperçus elles-mêmes qui, en compagnie de mon fils, s'achetaient aussi des chapeaux de voyage dans la même boutique où s'était pourvue la baronne. J'y entrai aussitôt, afin de les prévenir de ce qui venait d'être réglé entre le baron et moi au sujet du départ. La nièce des Miller, qui se trouvait présente, demanda à cette occasion si elle devait adresser une note à part pour le payement de ces deux chapeaux, ou s'il était indifférent qu'elle les portât en compte sur la note de la baronne. — Cela n'est point indifférent du tout, reprit Rosa en riant, car pour l'heure, ma chère Louise (c'était le nom de cette jeune fille qu'elles avaient vue quelquefois chez les Miller), tous nos fonds sont encore entre les mains du baron, et nous serions vraiment bien embarrassées de vous payer. — Là-dessus nous sortîmes ensemble de la boutique, et, après que j'eus achevé de rendre compte à ces dames de ma visite au baron, je les laissai poursuivre le cours de leurs emplettes, pour reprendre moi-même celui de mes affaires.

XXX

Le lendemain, en me levant, je trouvai sur ma table deux chaînes d'or et un billet ainsi conçu :

« Mon cher monsieur Bernier,

« Les deux chaînes que vous trouverez ci-jointes ont été jusqu'ici entre Gertrude et moi l'emblème de l'amitié qui nous lie; c'est le vœu commun de nos cœurs qu'elles deviennent désormais celui de l'affection reconnaissante qui nous liera jusqu'à notre dernier soupir à vous et à monsieur votre fils. Faites-nous donc la grâce de les accepter à ce titre.

« Rosa et Gertrude. »

Je regrettai que ces dames eussent jugé à propos de nous faire un présent à mon fils et à moi, mais je ne pus qu'être bien touché des témoignages excessifs et toutefois sincères dont elles le fai-

Digitized by Google

saient accompagner. Tout aussitôt mon fils se rendit chez elles pour leur marquer, en mon nom et au sien, nos sentiments de gratitude. En y arrivant, il trouva que leurs valises avaient déjà été transportées à l'hôtel, et qu'elles-mêmes, après avoir achevé de régler leurs comptes avec les Miller, s'occupaient de faire quelques petits cadeaux aux enfants, et un legs de hardes à leur mère. Après quoi, prenant congé de leurs hôtes, elles prièrent mon fils de vouloir bien les amener d'abord auprès de moi pour me faire leurs adieux, et d'ajouter à cette grâce celle de les conduire ensuite à *la Balance*... Tout à l'heure donc je reçus leur visite. Elles étaient, comme il est naturel, remplies de joie et brillantes de gaîté, jusqu'au moment où il fallut nous séparer. Alors leurs larmes coulèrent. Après leur avoir donné mes derniers avis, je les baisai tendrement, et elles sortirent avec mon fils.

Quand elles se furent éloignées, ce fut à mon tour de donner cours à quelque attendrissement. Sans doute, et je m'en aperçois chaque jour davantage, l'âge, la sénilité nous rendent moins maîtres, aux émotions qui se rencontrent, de contenir nos pleurs; mais sans doute aussi les services attachent à ceux à qui on les a rendus; l'adversité, chez ceux qu'elle amende, intéresse à juste titre; l'affection et les caresses de cœurs ingénus sont douces à l'accoutumance, et à toutes ces causes j'éprouvais ce même vide douloureux qui me visite quand je perds celles de mes ouailles qui m'ont donné à la fois de la besogne et du contentement, de l'inquiétude et un juste espoir. J'ouvris l'Évangile, et, après que je m'y fus fortifié par quelque lecture, j'adressai à Dieu une fervente prière pour qu'il daignât protéger et prendre sous sa garde les deux jeunes amies que je venais de voir bien probablement pour la dernière fois.

XXXI

Cependant, vers deux heures après midi, comme j'étais à table avec mon fils, la vieille entra dans la chambre en disant qu'une

Digitized by Google

jeune fille demandait à me parler : c'était la nièce des Miller. Cette jeune fille venait me conter qu'étant allée tout à l'heure porter son mémoire à l'hôtel, le baron, qui se trouvait dans ce moment-là sur le seuil, lui avait dit en la voyant qu'elle eût à revenir dans la soirée, parce que madame la baronne était sortie ; que là-dessus elle s'en retournait sans défiance, lorsqu'en passant devant la poste, elle avait reconnu un garçon de l'hôtel qui y commandait au nom du baron quatre chevaux pour trois heures précises. Je me mis à rire : « C'est pour trois heures du matin ! ma chère enfant ; leur projet a toujours été de partir demain au petit jour ! Va, va, ne crains rien, et sois sûre que tu peux faire en toute sécurité un crédit de quelques heures aux personnes à qui je confie ces deux jeunes dames pour un long voyage. » La nièce de Miller rit alors de sa méprise, et, après qu'elle se fut excusée d'avoir troublé mon dîner, elle se retira.

Dès qu'elle se fut éloignée pourtant, je ne sais quel scrupule me prit dont je fis part à mon fils qui m'avoua l'avoir eu au même instant que moi, en sorte que nous nous levâmes spontanément de table pour nous acheminer ensemble vers *la Balance*, sans d'ailleurs nous être rendu compte d'aucun motif raisonnable qui dût nous y porter. La première personne que nous rencontrâmes aux approches de l'hôtel, ce fut la nièce des Miller qui nous apprit que, par un scrupule tout semblable au nôtre, elle avait pris le même chemin que nous, et qu'elle avait bien lieu de s'en féliciter ; qu'en effet, déjà avant qu'elle arrivât l'on avait amené les chevaux, et que le baron allait bel et bien partir sans la payer, lorsqu'elle avait été droit à lui pour le prier, par devant ces dames, de vouloir bien lui régler son compte. « Eh ! mais, c'est vrai, mon enfant, s'était-il écrié en contrefaisant l'étonnement, n'allais-je pas t'oublier ! » Je n'écoutai pas la fin de ce récit, et m'étant mis à la course j'arrivai dans la cour de l'hôtel juste au moment où les chevaux venaient de s'ébranler pour partir. « Monsieur Bernier, monsieur Bernier ! » s'écrièrent en me voyant Rosa et Gertrude. A ces exclamations le postillon arrêta, et le baron, qui jusqu'alors n'avait rien dit, s'empressa aussitôt de me faire toute sorte de civilités.

J'étais vraiment embarrassé de savoir que dire ou que faire, car, sans que j'eusse rien de direct à articuler, de plus en plus

Digitized by Google

néanmoins, depuis le récit que la nièce Miller venait de faire devant moi, les défiances arrivaient au galop dans mon esprit. « Mais quoi! dis-je à tout hasard, madame la baronne n'est point ici? — Elle nous a devancés par le bateau, répondit alors le baron, afin d'avoir le temps de visiter Lausanne, où nous la trouverons ce soir. » Alors, me ressouvenant tout à la fois que, cette baronne, je ne l'avais point vue; que hier elle était indisposée et aujourd'hui en voyage; que tout à l'heure ce même monsieur avait insinué auprès de la nièce Miller qu'elle y serait dans la soirée alors qu'il devait la savoir à Lausanne, mes défiances se transformèrent soudainement en vive alarme, et je résolus de tout tenter pour empêcher peut-être un irremédiable malheur. « Rosa, Gertrude, dis-je avec autant de sang-froid qu'il me fut possible, vous ne pouvez décidément pas partir seules avec monsieur, les convenances s'y opposent. » Puis, m'adressant au baron : « Pardonnez mes scrupules, monsieur, et trouvez bon qu'à cause de mon âge et de mon caractère, je prenne place dans la voiture jusqu'à ce que nous ayons rejoint madame la baronne. » Tout en disant ces mots, j'avais entr'ouvert la portière, lorsqu'un coup de fouet se fit entendre, les chevaux partirent, et je fus renversé sur le pavé. « Arrêtez-les! arrêtez-les! » criai-je de toute ma force. Mais déjà mon fils, qui s'était précipité à la tête des chevaux, tirait vigoureusement de côté celui de droite. Alors le postillon arrêta; et presque aussitôt je me trouvai dans les bras de Rosa et de Gertrude, tandis que le baron accourait pour me prodiguer à la fois les plus vives excuses et les égards les plus empressés.

« Ce n'est rien, dis-je en essuyant le sang qui découlait sur mon visage de je ne sais quelle insignifiante contusion, que je ne vous retarde pas! » Puis, montant le tout premier dans la voiture par devant la foule que cet incident avait rassemblée, j'y pris place sur le revers; Rosa, Gertrude, remplies d'épouvante, s'y précipitèrent après moi; enfin le baron entra à son tour, mais, voyant qu'on lui avait réservé une place du fond, il insistait poliment pour que je voulusse bien l'occuper. « Ne faites pas attention, monsieur le baron, lui répondis-je; mon affaire à moi, c'est d'être où sont ces dames jusqu'à ce que nous ayons rejoint la baronne, et ce n'est pas du tout d'être ici plutôt que là. »

Digitized by Google

De guerre lasse il céda, en sorte que nous nous trouvâmes placés face à face, lui à côté de Rosa, et moi à côté de Gertrude. Alors le fouet claqua de nouveau, et les chevaux partirent au grand trot.

Notre situation était étrange en vérité, et nos attitudes bien diverses. Pendant que, moitié civil et moitié circonspect, le baron gardait un silence équivoque, Rosa et Gertrude, peinées de mon accident et mécontentes de ma démarche, demeuraient contraintes, la pâleur sur le visage et des larmes dans les yeux. Moi seul j'étais aussi satisfait que déterminé, et, n'était le vacarme que faisait la voiture en roulant sur le pavé, j'aurais été, je crois, d'humeur à égayer l'entretien. Aussitôt que nous fûmes hors de la ville : « Il me paraît, dis-je en souriant, que ma compagnie n'est ici du goût de personne, quand déjà, en ce qui me concerne, ce n'était guère ma convenance, je l'avoue, de partir ce soir pour Lausanne. — C'est que votre compagnie, monsieur, dit alors le baron, qui en tout autre moment serait agréable aux trois personnes réunies ici, ne saurait plus désormais que leur être une offense. — J'en tombe d'accord, repris-je. Mais voici en toute franchise mon idée, monsieur : ou bien les appréhensions qui m'ont porté à me placer dans cette voiture sont sans fondement, et alors je vous garantis à l'avance telles excuses qu'il appartiendra ; ou bien elles sont fondées et alors, vous Rosa, vous Gertrude, il vaudra la peine qu'au risque de vous avoir déplu un moment, je vous aie sauvées d'un guet-apens... — Comment ! s'écria alors le baron avec un courroux superbe, c'est à l'ami du comte, et par devant son épouse, que vous osez faire entendre un pareil langage! C'est entre cette épouse et le baron de Bulou, directement investi des pouvoirs et de la confiance du comte, que vous prétendez, vous, inconnu, vous placer de vive force, comme un ignominieux gardien de mes démarches, comme un outrageant surveillant de l'honneur de ces dames !... Je ne le souffrirai certainement pas. Aussi, monsieur, au premier relais, ayez à prendre votre parti, et je vous y invite ; ou je prendrai le mien, je vous en donne ma parole ! » A ce discours, les deux amies marquèrent la vive douleur qu'elles éprouvaient en voyant ainsi mes intentions méconnues ; puis, s'adressant à moi, elles me conjurèrent au nom de la lettre du comte, au nom du comte lui-même, de n'avoir ni soupçon, ni défiance, ni crainte. « Accompa-

Digitized by Google

gnez-nous, ajoutaient-elles, mon cher monsieur Bernier, mais que ce soit pour nous gratifier plus longtemps du plaisir de votre présence, pour revenir tout à l'heure de vos préventions et de vos alarmes, surtout pour qu'il ne soit pas dit que vous nous ayez quittées au milieu d'un malentendu qui oppose l'un à l'autre les deux hommes les plus généreusement dévoués à nos intérêts et les mieux faits pour s'estimer et se comprendre. »

Pour moi, bien résolu que j'étais de n'abandonner la partie qu'à bonnes enseignes, je ne relevai ni le propos du baron, ni les sollicitations de ces dames, mais reprenant l'entretien : « Je présume, mes chères enfants, leur dis-je, que l'on vous conduit à Bâle, d'où ensuite, si vous en réchappez, vous pourrez descendre le Rhin. » A ces mots, le baron demeura impassible, mais les deux amies : « Si nous en réchappons!... que voulez-vous donc dire, monsieur Bernier? — Je veux dire... » Ici le baron interrompant : « Eh! ne voyez-vous donc pas, mesdames, que ce sont des fantasmagories comme celle-là qui ont porté monsieur à nous imposer d'office son ignominieuse surveillance? — En effet, repris-je avec le plus grand sérieux, ce rendez-vous à Bâle est tout justement ce guet-apens dont je parlais tout à l'heure. » Alors le baron se prit à rire et s'adressant encore aux deux amies : « Mais vous ne m'aviez pas dit, mesdames, que M. Bernier fût sujet à ces sortes d'hallucinations. Du reste, tranquillisez-vous, bonhomme, Bâle est en dehors de notre route qui est d'arriver à Hambourg par la plus courte voie. « Pendant cet entretien, Rosa et Gertrude me regardaient avec autant de surprise que de tristesse, comme si elles eussent été affligées tout à la fois de m'entendre débiter des extravagances et de voir le baron les prendre elles-mêmes à partie pour déverser sur moi le sarcasme et l'ironie.

Cependant à Versoix, qui est situé sur la frontière du canton, à une lieue de Genève, la voiture s'arrêta. « Qu'est-ce? » demanda la baron. Au même instant la portière s'ouvrit et un gendarme parut, qui demandait les passe-ports. La vue de ce brave homme me fit plaisir. « De passe-port, je n'en ai point, lui dis-je, parce que je suis du canton et que je ne vais qu'à Lausanne; mais voici monsieur qui va vous délivrer le sien et celui de ces dames. » Le baron sortit en effet son portefeuille de la poche de

Digitized by Google

son frac, il y prit le passe-port pour le remettre au gendarme, puis se ravisant : « Je descendrai au bureau, » dit-il. C'est ce que je désirais ardemment. Mais il se garda bien d'en rien faire, et comme s'il eût également craint ou que je l'accompagnasse au bureau, ou que je restasse seul avec ces dames, à peine eut-il mis pied à terre qu'il livra le passe-port. C'était l'instant d'agir. « Gertrude, dis-je tout bas d'un accent aussi pressant qu'impérieux, descendez, et faites descendre Rosa ! » Au mouvement qu'elles firent alors, le baron s'étant approché allégua avec une instance trop vive pour qu'elle me parût naturelle qu'on allait repartir sur le champ ; mais comme je me trouvais placé derrière ces dames, du signe, de la voix, du geste, je coupai court à leur indécision et je brusquai leur sortie ; puis, descendu le dernier, je leur offris à chacune un de mes bras, et je les entraînai vers le bureau. Une fois sur le seuil : « Et vous, monsieur le baron, ne venez-vous point aussi pour hâter un peu l'affaire de ce visa ? » dis-je en me retournant. A ce moment je surpris sur sa figure la pâleur de la colère du crime dépisté, et je dis en moi-même avec un puissant contentement : « Sauvées ! ! ! »

Par malheur, au moment où nous entrâmes dans le bureau, le passe-port se trouvait déjà visé et reployé, en sorte que le baron, qui s'était bien vite rendu à mon invitation, n'avait eu qu'à tendre la main pour le recevoir avant que j'eusse pu y jeter les yeux. Mais pendant qu'il le replaçait hativement dans le portefeuille tout en pressant Rosa et Gertrude de vite remonter en voiture : « Un moment, dit le chef du bureau, laquelle de ces deux dames est la baronne, et laquelle la femme de chambre ? — Ni l'une, ni l'autre, répondis-je. — Alors ayez la bonté, monsieur, de me remettre de nouveau le passe-port, » dit-il en s'adressant au baron, et comme celui-ci ne se pressait pas d'obtempérer à cette invitation : « Un peu vite, » ajouta-t-il. En attendant, mes deux jeunes amies tremblaient de frayeur : « Ne tremblez donc pas, leur disais-je bien haut, car s'il y a un coupable ici, mes chères enfants, ce n'est assurément pas vous. » Puis, m'adressant au chef : « Ce passe-port, monsieur, n'a-t-il pas été visé à Genève pour Bâle ? — Oui, monsieur, répondit-il. — Vous l'entendez, Rosa ; vous l'entendez Gertrude ; et cependant, ajoutai-je avec indignation, ce même baron qui mentait hier à la nièce des Miller

Digitized by Google

pour la frauder de son salaire, tout à l'heure il mentait devant vous pour vous cacher qu'il va vous livrer à l'infâme qui l'attend à Bâle ! »

A ces paroles ouvertement accusatrices, et pendant que le baron, affectant un calme hautain, demandait d'être entendu sur le seul point qui méritât, disait-il, une explication de sa part, à savoir, la mention faite sur son passe-port de la baronne et de sa femme de chambre, Rosa, ayant retiré de son sein la lettre du comte, me conjurait d'en croire avant toute chose à ce gage chéri, et, dans les termes à la vérité les plus respectueux, elle protestait de toute sa force contre les rapports mensongers qui avaient pu me faire douter de la probité, de la véracité et des intentions du baron. Mais Gertrude lui opposait mon expérience, la disparition au moins étrange de la baronne à partir du moment où elles avaient reçu sa première visite, enfin le propos que venait de tenir dans la voiture le baron lui-même, lorsqu'il avait nié qu'il les conduisit à Bâle, en telle sorte qu'à nous voir tous d'avis différents, et tous parlant à la fois, le chef de bureau ne savait plus au monde auquel entendre.

Alors, élevant la voix par dessus tous les autres : « Monsieur le chef, lui dis-je, ce baron prétend qu'il conduit ces dames auprès de l'époux de l'une d'elles, moi je prétends qu'il les conduit, lui ravisseur, auprès d'un mauvais sujet que je connais bien. Je vous somme donc de nous faire arrêter tous les deux afin que la chose soit éclairée, et si vous ne le faites pas, aussitôt de retour à Genève, j'irai vous dénoncer à vos supérieurs ! — Ah ! vous le prenez sur ce ton, s'écria alors le baron, eh bien, c'est vous que je dénonce, par devant monsieur, et d'un seul coup je vais confondre toutes vos calomnies ! » Là-dessus, fouillant précipitamment parmi les papiers qu'il avait retirés de sa poche : Ah ! se ravisa-t-il, il est dans la voiture,» et il sortit pour l'aller chercher. Mais comme nous attendions son retour, un vacarme de coups de fouet se fit entendre, et, étant tous sortis précipitamment, nous vîmes les chevaux lancés au grand galop qui emportaient bien loin déjà le baron, ses folles menaces et ses criminels projets.

Digitized by Google

XXXII

A ce moment, et comme j'allais rendre grâce à Dieu de cette délivrance qui avait été si visiblement préparée par sa main et néanmoins si rude à obtenir, la pauvre Rosa, en voyant s'enfuir avec la voiture ses dernières espérances, perdit le sentiment, et, s'étant affaisée sur elle-même, alla tomber inanimée au milieu de la poussière. Aux cris que poussait Gertrude, j'accourus pour la relever, mais, plus agiles que moi, deux gendarmes l'avaient déjà soulevée sur leurs bras pour la transporter dans l'intérieur du bureau, où nous lui prodiguâmes nos soins. Elle était froide, son pouls battait à peine, et, hormis quelques étreintes convulsives qui de loin en loin contractaient ses traits, il semblait qu'elle fût déjà passée dans les bras de la mort. L'épouvante alors, non moins que la pitié, s'empara de moi, pendant que Gertrude se livrait de son côté au délire effrayant d'un désespoir sans bornes. Dans ce moment, un des gendarmes, que j'avais envoyé quérir le médecin du village, me cria du seuil : « Il vient. » Effectivement le médecin ne tarda pas à arriver, et, s'étant fait jour au travers de la foule dss assistants que cette scène avait attirés dans la chambre, il n'eut pas plus tôt aperçu Rosa qu'il dit : « Il était temps. » Puis, sans regarder à rien autre, il tira sa lancette d'un nécessaire et lui fit au bras une incision. Le sang parut immédiatement et se mit à couler. Alors le médecin : « C'est bon, mais que tout ce monde se retire et qu'on ouvre les croisées. » A cet ordre, les assistants sortirent de la chambre, mais pour s'aller grouper devant le seuil et devant les croisées elles-mêmes, d'où le regard embrassait tout l'intérieur du bureau.

Cependant Rosa ne tarda pas à ouvrir les yeux et à les porter de différents côtés sans paraître se rendre compte encore ni de ce qui lui était arrivé, ni de ce qui se passait autour d'elle : seulement, ayant reconnu Gertrude, elle prit sa main pour la presser contre son cœur, et elle parut s'endormir calme et heureuse. Mais ces instants furent courts, et, à mesure qu'elle reprenait connaissance, une vague douleur, l'effroi, la honte, se peignaient à l'envi sur son visage : « Messieurs, disait-elle aux gendarmes, je

Digitized by Google

n'ai rien fait de mal!... Pourquoi tout ce monde? Ah! c'est vous, monsieur Bernier!... » Puis, se ressouvenant tout à coup de la perte de ses espérances et du sujet de sa douleur, elle poussa un cri perçant et se rejeta en arrière contre les ballots sur lesquels on l'avait entreposée. Pendant qu'avec Gertrude nous cherchions à tempérerer la violence de ses transports, les deux braves gendarmes du poste, émus eux-mêmes à la vue de tant de douleur, s'étaient empressés d'écarter tous les assistants jusqu'au dernier, et le chef du bureau mettait à notre disposition des cordiaux qu'il était allé se procurer dans une maison de campagne du voisinage. Au bout d'une heure environ, Rosa fut parvenue à maîtriser son désespoir, et, la voyant alors qui pleurait silencieusement, la tête appuyée contre le sein de son amie, je sortis pour tâcher de me procurer une voiture. « Vous n'en trouverez point, » me dirent les gendarmes. Mais au même moment une calèche s'était arrêtée devant le poste. Il en sortit une dame qui, se doutant à ma mise que j'étais celui dont on lui avait parlé quand on avait été lui emprunter les cordiaux, me dit : « Voici une voiture, monsieur; obligez-moi d'en user pour reconduire à la ville ces pauvres demoiselles, à moins que vous ne jugiez plus prudent de me les confier jusqu'à demain; j'habite ici près et j'ai des lits à leur service. »

Entraîné par un mouvement de gratitude, je pris la main de cette dame que je n'avais jamais vue auparavant, et, la regardant avec affection : » S'il y a des pervers, dis-je, il y a des bons cœurs, et Dieu en soit loué! Votre charité, chère dame, va nous être de grand secours et j'accepte avec réjouissance que votre voiture nous reconduise à la ville. Mais entrez, je vous en prie, et que ces pauvres enfants aient eu la douceur d'unir leurs remercîments aux miens. » La bonne dame entra en effet, tout attendrie déjà, et quand elle eut vu ce triste et intéressant spectacle des jeunes amies, l'une si désolée, l'autre si secourable, et toutes les deux, même au milieu de ces ballots, d'une si visible distinction d'attitude et de visage, elle leur prodigua en pleurant toute sorte de caresses de mère, et elle insista pour qu'elles vinssent passer quelques jours à sa maison de campagne. Mais ni Rosa ni Gertrude ne pouvaient en avoir l'envie, tandis que moi-même, après le danger qu'elles venaient de courir, j'entendais bien ne

Digitized by Google

pas les éloigner de ma portée jusqu'au moment où je pourrais les remettre aux mains du comte ou de leurs propres parents. Nous nous excusâmes donc de notre mieux, et, après avoir exprimé nos remercîments à cette dame, au chef du bureau et aux deux gendarmes, nous montâmes en voiture au milieu d'une grande affluence de curieux.

XXXIII

Quand la voiture eut commencé à cheminer du côté de la ville, Rosa se livra de nouveau au désespoir et Gertrude elle-même ne put, sous l'impression de ce triste retour, retenir ses larmes. « Pleurez, leur dis-je, mes enfants, pleurez, puisqu'enfin vous aviez pu compter sur une délivrance que voici différée; mais aussitôt que ces premiers transports auront fait place à la réflexion, c'est ce mécompte lui-même qui va vous paraître la délivrance, et vos cœurs reconnaissants s'élèveront à Dieu pour lui rendre mille actions de grâces. » Au moment où j'achevais ces mots, le cocher arrêta pour répondre à quelqu'un qui le rappelait, après nous avoir d'abord croisés sur la route. C'était mon fils. Inquiet de ne pas me voir revenir, il s'était déterminé à courir à ma rencontre, dans l'intention, s'il ne m'avait pas rejoint auparavant, de louer un char à Coppet et de pousser jusqu'à Lausanne. Dès que nous l'eûmes recueilli dans la voiture, il serra affectueusement les mains de ces dames en leur témoignant la vive joie qu'il éprouvait à les retrouver encore sous ma protection, et comme je lui eus raconté en peu de mots ce qui s'était passé, il m'apprit de son côté qu'aussitôt après le départ du baron, et sur le bruit qui s'était répandu que la nièce Miller avait failli n'être pas payée, différents marchands étaient accourus avec leurs mémoires tout remplis des emplettes qu'avait faites la baronne; qu'à cette occasion il avait été constaté que cette baronne n'avait pas mis les pieds dans l'hôtel où le baron était arrivé seul le dimanche au soir; qu'enfin, étant allé questionner des gens de la poste, il avait appris qu'en effet, après avoir paru prendre la route de

Digitized by Google

Paris en se faisant conduire à Ferney, le jeune monsieur avait coupé de là sur Versoix par le chemin de traverse, et que de cet endroit il avait poursuivi sa route sur Bâle. « Aussitôt que j'ai su ces choses, ajouta mon fils en s'adressant à ces dames, je me suis mis en route, et eussé-je rencontré mon père revenant sans vous, avec sa permission et avec quelque argent que j'ai emprunté à l'hôtel de *la Balance*, j'aurais couru jusqu'au bout du monde pour vous retirer des mains de ce ravisseur et de son infâme complice. » Rosa, toujours confiante dans sa lettre, écouta peu ce discours, tandis que Gertrude, désormais tout aussi convaincue que moi des criminelles intentions du baron, témoigna à mon fils toute la gratitude qu'elle éprouvait envers son génereux dévouement.

Chose singulière, ce fut mon fils qui, à propos du récit que je venais de lui faire, remarqua que le baron avait dû, dans sa hâte, emporter les valises de ces dames ; cette remarque, que tant d'autres préoccupations m'avaient empêché de faire, ne laissa pas que d'ajouter à mon inquiétude, puisque ces dames allant se trouver ainsi dans le plus complet dénûment, il se pouvait que les Miller ne voulussent pas les reprendre sur la simple probabilité des secours qu'elles pouvaient recevoir plus tard de leurs familles. La même raison s'opposerait sans doute à ce que je pusse les placer dans quelque autre maison ; et d'un autre côté, soit à cause de la modicité de mes ressources, soit à cause de la petitesse de mon logement, qui est composé de trois pièces étroites donnant sur une cour, soit enfin à cause de l'inconvenance qu'il y aurait à introduire deux jeunes personnes dans un ménage sans femme où elles se trouveraient en société habituelle et nécessaire avec un jeune garçon de vingt-cinq ans, il était absolument impossible que je songeasse à les prendre chez moi. Dans cette occasion, je sentis rudement le désavantage qu'il y a d'être pauvre. Je peux à la vérité, comme pasteur, disposer de sommes assez considérables en faveur des nécessiteux de ma paroisse, mais il me parut que ce serait commettre une coupable prévarication que d'en détourner des deniers en faveur de deux dames étrangères, puisque évidemment elles ne pouvaient y avoir eu droit dans l'intention des personnes charitables qui m'avaient fait le dépositaire de ces deniers.

Digitized by Google

A la nuit tombante, nous arrivâmes à la porte de la ville, d'où nous renvoyâmes la voiture. Mon fils avait pris les devants pour aller prévenir les Miller du retour de ces dames, et pour les prier de les reprendre aux mêmes conditions qu'auparavant ; mais il ne tarda pas à revenir sur ses pas pour nous avertir que les Miller ne voulaient plus entendre à rien de semblable. Cette nouvelle me consterna, tandis que les deux jeunes dames, harassées qu'elles étaient, l'une de faiblesse, l'autre de fatigue, avaient quitté mes bras pour se reposer chacune sur un des bouteroues d'une rue solitaire où nous nous trouvions alors engagés ; j'allais et je venais, sans trop savoir quel parti prendre. « Mais voyons, repris-je bientôt, allons ensemble chez les Miller ; il est possible que je parvienne à les fléchir ; tout au moins accorderont-ils à ces dames l'hospitalité pour cette nuit, et demain j'aurai plus de loisir pour tenter de les placer ailleurs. » Nous nous remîmes donc en marche, et nous atteignîmes enfin à cette rue de la Prison dont l'odieux souvenir, à mesure que nous y avancions, arrachait des pleurs à mes deux pauvres compagnes. De là, étant montés chez les Miller, j'y renouvelai auprès d'eux la proposition que mon fils leur avait déjà faite. « C'est inutile, monsieur le pasteur, me répondirent-ils tous les deux. — Mais je vous garantis que vous serez payés ; je vous offre même de payer quinze jours d'avance. — Assez comme cela, reprit Miller. Aussi bien ces dames doivent au tiers et au quart, et nous ne tenons pas à avoir les huissiers chez nous. » Je compris que le propos faisait allusion à ce que les petites emplettes faites par ces dames n'avaient pas été payées par le baron, en sorte qu'elles se trouvaient dès lors compromises dans l'esclandre à laquelle avaient donné lieu les dettes frauduleuses de la baronne.

« Eh bien ! Miller, repris-je, accordez-moi au moins cette grâce de donner à coucher, pour ce soir seulement, à ces deux dames, dont l'une, vous le voyez bien, est pâle, souffrante et incapable de se transporter plus loin : on l'a saignée à Versoix. Demain, de bonne heure, je m'enquerrai de les placer ailleurs. — Non, monsieur le pasteur : nous leur paierions plutôt leur couchée à l'auberge. — Il y a du monde qu'on reçoit, il y en a qu'on ne reçoit pas. » A ces mots, Rosa, qui s'était assise à l'écart, accourant, indignée : « Que voulez-vous dire, misérable, êtes-vous donc aussi

Digitized by Google

du nombre des pervers acharnés à nous salir ?... » Je voulus intervenir, mais Rosa, avec l'instance du dégoût le plus méprisant : « Sortons, sortons, monsieur Bernier. Et si personne ne veut nous recevoir, que nous couchions à la rue plutôt que de passer encore une seule nuit dans cet antre affreux ! — Vous êtes bien peu charitables, dis-je alors aux Miller, et s'il vous arrive de tomber quelque jour dans la détresse, comme nous y sommes tous sujets, le ciel vous préserve de rencontrer des cœurs aussi fermés que le sont aujourd'hui les vôtres ! » Là-dessus, je suivis Rosa qui m'entraînait vers la porte, et nous nous retrouvâmes tout à l'heure dans la rue.

Cependant mon fils, prévoyant le refus obstiné des Miller, avait été s'enquérir de quelque autre gîte, en sorte que nous n'osions pas nous éloigner, dans la crainte de manquer son retour. Après donc que nous eûmes attendu quelque temps devant l'allée de la maison, mes deux compagnes s'assirent sur les marches du perron extérieur, et j'étais allé moi-même à la découverte jusqu'à l'angle de la rue prochaine, lorsque des gendarmes qui faisaient leur première ronde de nuit, en voyant deux femmes parées seules à cette heure dans ce lieu écarté, s'approchèrent d'elles et leur demandèrent qui elles étaient et ce qu'elles faisaient là. Puis, comme l'épouvante les empêchait de répondre : « Vous allez nous suivre, » leur dirent-ils. Aux cris qu'elles poussèrent alors, deux ou trois personnes survinrent avec des lumières ; mais comme aucune d'elles ne paraissait disposée à reconnaître ces dames ni à se porter pour garant de leur condition ou de leur moralité, les gendarmes procédaient déjà à les emmener, lorsque j'accourus. La femme Miller était parmi ces personnes. « Cette femme, dis-je en la désignant aux gendarmes, peut attester que ces dames sont de mes amies, et que si vous les avez surprises seules sur ce perron, c'est parce que je m'occupe de leur chercher un logement, à défaut de celui qu'elle a eu l'inhumanité de leur refuser. Vous vous êtes donc mépris, messieurs, ainsi veuillez poursuivre votre ronde sans vous occuper de nous. » A ce moment, mon fils arriva en criant de loin : « J'ai trouvé un gîte pour ces dames ! » A l'ouïe de ces paroles qui confirmaient mon dire, les gendarmes passèrent outre, et nous marchâmes du côté où mon fils nous conduisait. Après quelque détour, nous

Digitized by Google

entrâmes sur sa trace chez des gens avec lesquels il venait de traiter. C'était un monsieur et une dame entourés de leurs trois enfants, et qui me parurent dès l'abord aussi respectables eux-mêmes que leur appartement était à la fois confortable et propre. Ils avaient une chambre à louer; mais quand ils eurent vu arriver deux dames parées, fort jeunes, sans parents, sans effets, et qui leur avaient été proposées pour pensionnaires par un jeune homme inconnu, ils parurent hésiter à conclure, et, sur un signe que leur fit la servante qui était entrée avec nous, ils déclarèrent avoir changé d'avis, parce que, s'étant attendus à louer leur chambre à des dames d'âge, il ne pouvait convenir à leur vie de famille de s'en dessaisir en faveur d'aussi jeunes personnes. « Eh bien ! mes enfants, m'écriai-je alors, puisqu'il en va ainsi, allons de ce pas chez moi ! où deux sont à l'aise, quatre pourront bien tenir, et aussi bien quand il y a nécessité, il y a convenance en même temps. » Là-dessus, nous prîmes congé de cette famille pour gagner tous ensemble ma demeure.

XXXIV

Quand mon fils eut allumé la lampe : « Ah çà, voyons, dis-je, à nous arranger convenablement. Ce cabinet-ci, mesdames (nous nous trouvions dans la même chambre où elles avaient dîné avec nous le dimanche précédent), ce cabinet-ci va devenir à la fois notre chambre à manger et notre salon de réunion. L'on y mettra deux chaises de plus. Mais le plus pressé, c'est de reposer, n'est-ce pas?... Tiens, dis-je à mon fils en lui remettant une clef, va sortir une paire de draps, et vous, Rosa et Gertrude, suivez-moi. » Les ayant alors introduites dans ma chambre, qui est une sorte de bibliothèque avec un petit poêle à l'angle et un lit garni au fond : « Voilà, leur dis-je, qui fera votre appartement ; pour moi, j'émigrerai dans la chambre de mon fils avec ma table de travail. J'allai ensuite prendre les draps que mon fils, pour n'avoir pas à les remettre de la main à la main à de si jeunes personnes, venait de déposer dans le cabinet, et je leur dis : « La vieille vous

Digitized by Google

aidera dans bien des petites choses, mais ce sera à vous, mes pauvres enfants, de compléter votre service, et, pour commencer, vous allez faire votre lit, pendant qu'André et moi nous préparerons du thé et quelque nourriture. » Après m'avoir marqué à la fois leur regret de me déplacer et leur satisfaction de se trouver chez moi, ces dames se mirent à l'œuvre ; puis, pendant que Rosa, cédant à nos instances, se reposait assise dans ma bergère, dont je l'obligeai à accepter la jouissance tant que durerait son séjour dans ma maison, Gertrude m'aida à déménager ma table, quelques livres et les autres choses qui étaient à mon usage personnel. Ceci fait, nous nous réunîmes tous les quatre autour du thé, et j'admirai qu'au lieu d'être de plus en plus désolée en se voyant retombée dans une retraite aussi triste et aussi écartée qu'est notre demeure, Rosa elle-même parut néanmoins être plus calme et moins endolorie qu'elle n'avait encore été depuis notre départ de Versoix.

En la voyant ainsi disposée, je me hasardai à lui dire : « Est-il possible, ma chère Rosa, que vous conserviez encore quelque doute au sujet des intentions de ce baron et de la moralité de cette baronne ? — Tant que le mystère de cette lettre du comte ne sera pas éclairci, monsieur Bernier, comment pourrais-je ne pas conserver quelques doutes ? ou plutôt, maintenant que j'ai éprouvé par moi-même ce que sont les gens pour noircir et pour calomnier à plaisir et sans retenue, je puis croire que des méchants sont parvenus à faire paraître équivoques le baron et la baronne de Bulou ; tandis que je ne puis douter un instant que Ludwig m'a écrit la lettre par laquelle il me rappelle auprès de lui. — Eh bien ! moi, Rosa, je doute justement qu'il l'ait écrite, cette lettre ; car mille fois plus vite je supposerais qu'on a contrefait les sentiments, la tendresse et l'écriture du comte pour vous faire tomber dans quelque piége, que je n'irais m'imaginer que le comte a pu investir de sa confiance un homme dont toutes les allures portent le sceau d'une basse improbité. Au surplus, mon enfant, ne contestons pas aujourd'hui sur ce qui sera certainement mis en lumière plus tard. Levez-vous, et, après que nous nous serons élevés à Dieu par la prière, allons ensuite chercher dans le sommeil le repos de nos fatigues et un répit à nos peines. » Alors Rosa et Gertrude se levèrent, et je priai en ces termes :

Digitized by Google

« Nous nous humilions devant toi, ô notre Dieu, comme il convient à des créatures pécheresses qui t'offensent chaque jour en plusieurs manières, et nous venons te demander avec contrition et repentir le pardon de nos fautes et de nos manquements, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tous tes dispensations sont justes et compatissantes; ô mon Dieu, les plus dures d'entre elles n'atteignent jamais à la somme de nos péchés qui paraissent petits, hélas ! à nos yeux, mes qui sont grands aux yeux de ta sainteté, comme ils seraient inpardonnables sans les trésors de ta miséricorde. Voici deux enfants qui ont violé l'un de tes commandements les plus sacrés, mais l'épreuve par laquelle tu as daigné, dans ta sollicitude pour elles, les avertir de rebrousser vers tes témoignages, a eu bien vite converti leurs cœurs, et c'est à effacer leurs péchés qu'elles vont travailler sans retard. Ainsi, ô mon Dieu, suspends tes coups, retire ta colère, bénis leurs résolutions, et, touché de leur âge tendre, apprête-leur de meilleurs jours. Vois dans ceux qui t'invoquent ici, une seule famille dont je suis le chef, et inspire-moi de la diriger dans le chemin qui mène à te plaire. Amen. »

Après cette invocation, je reçus de ces trois enfants le baiser filial, et, d'une et d'autre part, nous gagnâmes nos couches fortifiés par la prière et rafraîchis par le recueillement.

XXXV

Je me levai de bonne heure pour instruire la vieille des petits surcroîts dont le séjour de ces dames allait devenir l'occasion, et pour la prier d'habiter l'appartement durant le cœur du jour, alors que mes affaires m'appellent à sortir. Puis, dans la crainte que cette femme que j'emploie depuis vingt-deux ans n'allât concevoir quelques défiances à propos des bruits calomnieux qui pourraient parvenir jusqu'à elle, je la mis succinctement au fait de la position véritable de ces dames, et j'appelai sur elles sont intérêt. Vers huit heures, le déjeuner fut prêt, et les deux amies parurent dans la chambre à manger. Elles étaient tristes, mais

Digitized by Google

reposées, et j'appris avec satisfaction que l'une et l'autre elles avaient dormi d'un bon sommeil jusqu'au jour.

Je regardais bien comme probable que le baron, aussitôt qu'il en aurait le loisir, s'occuperait de leur renvoyer leurs valises; mais, outre que je n'en avais pas la certitude, encore fallait-il pourvoir au plus pressé, et nantir ces pauvres enfants des hardes les plus indispensables à leur entretien journalier. A cet effet, aussitôt après le déjeuner, je mis à leur disposition ce qui me restait des habits et du linge de ma défunte épouse. Ces nippes étaient bien modestes et surtout bien surannées quant aux choses de toilette, mais les chemises, les bas, les mouchoirs sont toujours de mise, et pour le reste je savais que ces dames, moitié bon goût, moitié adresse d'arrangement et de couture, trouveraient le moyen d'en tirer parti. Quand elles se furent choisi ce qui leur agréait, et notamment de quoi se faire deux robes qui leur permissent de quitter leur parure, elles allaient se retirer dans leur chambre pour s'y mettre tout de suite à l'œuvre, lorsque la vieille introduisit un homme qu'à son air et aux papiers dont il était porteur je jugeai de sinistre venue. En effet, c'était un huissier qui me remit à l'adresse des jeunes dames, d'une part un exploit de saisie quant à leurs effets, d'autre part une assignation à comparaître sur une plainte signée de plusieurs marchands dont les notes non payées se trouvaient entre ses mains. En comprenant aux discours de cet homme qu'il s'agissait d'un démêlé avec la justice, mes deux pauvres protégées se crurent perdues, et comme si les huissiers avaient mission de s'attendrir et de faire grâce, elle s'étaient jetée aux pieds de celui-ci en le conjurant d'anéantir ces affreux papiers, et en s'engageant par serment à tout payer, soit au moyen de l'argent qu'elles ne tarderaient pas à recevoir de leurs familles, soit au moyen de ce qu'elles parviendraient certainement à gagner par leur travail, si cette ressource venait à leur manquer. « Relevez-vous, leur dis-je, relevez-vous, Rosa et Gertrude, et songez que ce brave homme n'est pas libre de vous rien accorder. » Puis, m'adressant à l'huissier : « Quant aux effets de ces dames, il y a si peu à saisir, qu'en ce moment même j'étais à les approvisionner des chemises, des bas et des robes de ma défunte épouse. Ainsi votre exploit, par ce côté-là déjà, devient superflu. Mais, en outre, vous allez me livrer vos

Digitized by Google

notes, et, muni de de la garantie que je vais vous signer qu'elles seront toutes acquittées aujourd'hui même, il ne vous restera plus qu'à vous rendre auprès des marchands pour les avertir de faire lever la saisie et de se désister de leur poursuite. » M'étant ensuite transporté auprès de ma table, j'y écrivis cette garantie, je la signai de mon nom, puis je la remis à l'huissier qui se retira aussitôt pendant que Rosa et Gertrude, encore toutes en larmes, me comblaient de leurs bénédictions.

« Voici, leur dis-je, une affaire qui est réglée, mais elle est à mes yeux bien moins importante que l'autre vous le savez; ainsi je vous propose, puisqu'aussi bien votre situation est redevenue ce qu'elle était lundi matin, de faire partir dès aujourd'hui nos trois lettres que j'avais gardées à tout évènement, comme un souvenir de notre affection mutuelle et de vos bonnes résolutions. » Toutes les deux elles applaudirent à cette proposition, en sorte qu'après les avoir vues s'établir à l'ouvrage, je sortis tout à la fois pour aller les mettre à la poste, et pour m'occuper de faire honneur à la signature que je venais de donner.

XXXVI

A cet effet, quand j'eus jeté les lettres dans la boîte, je me rendis chez le même joaillier qui avait déjà acheté les agrafes de ces dames, et en lui remettant les deux chaînes d'or dont elles s'étaient dessaisies en faveur de mon fils et de moi : « Veuillez, lui dis-je, peser ces chaînes et m'en donner la valeur. Elles viennent, repartit-il, de la même source que les agrafes, car je les ai vues au cou de ces dames. Eh bien! monsieur Bernier, mes pronostics n'étaient donc pas menteurs, et tout cela n'a pas manqué de finir par une esclandre? — L'esclandre, lui dis-je, vient des méchants et non pas de ces dames. Si vous aviez voulu vous en assurer auprès de moi, monsieur Durand, peut-être n'auriez-vous pas signé cette plainte à la suite de laquelle elles viennent de recevoir une assignation. Du reste, veuillez retenir sur le prix de ces chaînes la somme de quatorze francs qui vous

Digitized by Google

est due pour une épingle, et m'en donner une note acquittée. »

Ce joaillier, qui était un fort brave homme, fut attristé de mon discours. « Je n'ai signé ajouta-t-il, que quand j'ai vu que les dettes de ces dames étaient faites à la même occasion, au même titre, et au même nom que celles d'une prostituée, et si je me suis trompé, monsieur Bernier, au lieu de réclamer mes quatorze francs, je suis prêt à m'associer à vous pour aider de mon argent deux jeunes personnes qui ne seraient que malheureuses. — Bien malheureuses, repris-je, et non moins honnêtes. Mais que voulez-vous dire avec cette prostituée? — Ignorez-vous donc que hier au soir la baronne avec laquelle ces dames se sont trouvées être en relation d'amitié, de départ et d'emplettes, a été reconnue par la nièce des Miller sur la promenade publique, dénoncée par elle comme étant affublée des objets de toilette qui n'ont pas été payés par le baron, et enfin arrêtée à son domicile qui est dans notre paroisse? — ... Quoi! m'écriai-je, la fille Marie! — Elle-même, monsieur Bernier. Et comment vouliez-vous alors que de pareilles apparences ne trompassent pas jusqu'à ceux qui se tiennent le plus en garde contre les bruits de ville et contre la malice des propos? — C'est vrai, » lui dis-je; puis, cédant au frémissement d'horreur que me causait cette découverte, même après tout ce que j'avais pu penser d'odieux au sujet du baron : « Ah! béni sois-tu, ô mon Dieu, dis-je avec une pieuse véhémence, béni sois-tu, qui as arraché à ces honteux vautours leur tendre proie! Oui, mon cher Durand, ces apparences devaient vous tromper, et ce m'est une consolation de pouvoir m'expliquer de cette sorte votre démarche qui m'avait affligé; tout comme ce m'en est une aussi de pouvoir attribuer à un scrupule honnête la dureté de cœur qu'ont montrée hier au soir les Miller en refusant de donner à coucher pour une seule nuit à mes pauvres protégées. »

Pendant cet entretien, le joaillier avait achever de peser les chaînes dont il me paya la valeur, qui montait à deux cent cinquante francs; nous fîmes ensuite la somme des notes que j'avais entre les mains : elle s'élevait à deux cent soixante. « Allez, me dit alors le joaillier, allez payer tous vos marchands; quant à moi, vous me ferez cette distinction, monsieur Bernier, d'accepter que je remette à ces dames leur dette sans qu'elles le sa-

Digitized by Google

chent. — Je ne suis pas, répondis-je, pour vouloir réprimer un si bon mouvement, mon cher monsieur Durand. Ainsi, va comme il est dit. Si mes jeunes amies redeviennent riches, il sera juste que vous soyez remboursé ; si elles demeurent pauvres, ces dix francs leur seront de bon secours. Là-dessus je lui serrai affectueusement la main, et j'allai de ce pas acquitter toutes les notes. En voyant arriver l'argent, les marchands et les marchandes ne manquèrent pas, à leur ordinaire, de concevoir aussitôt une bien meilleure opinion du mes deux jeunes amies, et moi je ne manquai pas de mon côté de les confirmer dans cette opinion tantôt en levant les épaules aux grossiers mensonges qu'ils me disaient avoir entendu débiter sur leur compte, tantôt en leur faisant savoir en deux mots l'affreux guet-apens dont, en raison de leur jeunesse et de leur figure, elles avaient failli être les victimes. Plus d'une d'entre ces marchandes, tout à l'heure encore impitoyable, se prit alors à larmoyer et à m'exprimer ses regrets d'avoir signé l'assignation, et pour la centième fois j'admirai comment notre faible nature, jouet qu'elle est des impressions, des accidents, d'un bruit, d'un souffle, se montre en tant de rencontres si dure quand elle est douée de bonté pourtant, ou si bonne quand elle est pourtant corrompue et pleine de malice.

XXXVII

J'étais désormais surabondamment éclairé sur la moralité du baron et sur la nature de sa mission. Deux points seulement, à savoir, la part qu'avait eue dans cette affaire le jeune monsieur, et cette lettre en apparence autographe du comte, demeuraient encore, l'un enveloppé d'ombre, le second caché dans un profond mystère ; aussi, quand j'eus terminé mes courses, et sans écouter à la répugnance qui me détournait d'en rien faire, je me rendis à la prison, pour y avoir un entretien avec la fille Marie, et pour tâcher ainsi d'obtenir, soit de ses trahisons, de ses imprudences, soit de sa colère, des éclaircissements qui pussent me devenir utiles dans la tâche que j'avais entreprise de préserver

Digitized by Google

de mal Rosa et Gertrude en attendant qu'elles eussent recouvré la protection du comte ou celle de leurs familles. Comme la fille Marie est de ma paroisse, j'obtins sans difficulté la permission de lui parler, en sorte qu'un gardien se mit aussitôt à ouvrir, puis à refermer sur moi les portes toutes bardées de fer qui séparent d'abord de la rue, ensuite les locaux de l'administration, les quartiers intérieurs de la prison.

Bien que simple prévenue encore, mais en raison de sa profession, l'on avait écroué la fille Marie dans le quartier des femmes de mauvaise vie, et c'est là que je la trouvai en compagnie d'une douzaine de créatures, les unes jeunes, les autres âgées, toutes portant sur leur visage, dans leurs propos, ou dans leurs gestes et leurs attitudes, les livrées repoussantes du vice éhonté. Dès qu'on eut refermé sur moi la porte du préau et qu'elles m'eurent vu ainsi livré à leur discrétion, ces femmes, excitées à cela par la fille Marie, accoururent pour me harceler de railleries, jusqu'à ce qu'une d'elles s'étant écriée : « Faisons-le danser ; » elles me saisirent par les deux mains et elles essayèrent de m'entraîner. « Pour ceci, non, mes enfants, leur dis-je en me dégageant, et vous savez bien que j'y réussirais mal. » Alors elles se formèrent en ronde autour de moi, et elles se mirent à tourner avec une croissante vitesse, tout en mêlant des cris glapissants aux plus cyniques éclats de rire. Après quoi elles s'arrêtèrent toutes ruisselantes de sueur ; et tout comme si ma présence n'eût pas dû les en empêcher, les unes s'assirent çà et là sur le carreau, les autres uniquement préoccupées du soin de faire circuler l'air sur leurs personnes ôtaient leurs coiffes pour s'en éventer, ou écartaient les châles qui recouvraient leurs poitrines.

Quahd je les vis ainsi abattues par la lassitude : « C'est à toi, fille Marie, lui dis-je, que je voulais parler. — Eh bien ! parlez, mon cher pasteur, répondit-elle, et convenez que, pour cette fois du moins, Satan a été le plus fort, puisque vous n'avez pas su défendre contre lui ces deux pauvrettes. » Puis s'adressant à ses compagnes, elle leur fit, en termes trop cyniques pour que j'ose les reproduire, le récit de ce qui s'était passé jusqu'au moment où le baron, maître enfin de Rosa et de Gertrude, avait quitté Genève en chaise de poste. A l'ouïe de ces stratagèmes dont l'effronterie de leur compagne avait assuré le succès :

Digitized by Google

« Bravo ! bravo ! » s'écrièrent toutes ensemble ces malheureuses, et je vis le moment où, se laissant transporter par ce mouvement d'infernale gloriole, elles allaient recommencer leur ronde et fêter par un redoublement d'impudiques allégresses ce triomphe présumé du vice sur la chasteté.

J'avais été pleinement édifié par ce discours de Marie sur la part principale qu'avait eue le jeune monsieur dans le stratagème du baron, et, remarquant qu'elle-même croyait que ce stratagème avait immanquablement réussi, je me gardai bien, dans l'intérêt des autres révélations que je me proposais d'obtenir d'elle de la retirer de cette erreur. « Ainsi donc, Marie, repris-je quand les femmes eurent cessé leurs tumultueuses exclamations, tu ne peux ni ne veux me mettre sur la voie de sauver ces deux enfants ? — Pour ceci non, mon cher pasteur, et d'ailleurs il est trop tard. Mais si je pouvais vous livrer le baron lui-même pour que vous le fissiez mettre ici à ma place, ce serait, ma foi, de bien grand cœur ! » Puis, s'adressant de nouveau à ses compagnes : « Voici, par exemple, qui n'est plus si plaisant ! Figurez-vous donc un chamarré qui me dit : Tu feras la baronne ; va-t-en te parer, je paierai tout. Et puis, quand je lui ai eu livré les deux colombes, le voilà qui déloge sans avoir payé un sou de mes attifements !... Alors, hier, comme j'étais toute belle sur la promenade publique, voici qu'un gendarme me prie de le suivre à mon domicile. Là on me fait ôter mes habits, et l'on m'emprisonne ici à la place de ce ladre, de ce monstre, de ce... » Ici la fille Marie, se livrant à tous les transports d'une rage vengeresse, se mit à accumuler sur la tête du baron les plus ignobles dénominations, puis elle le voua au diable, aux démons, à l'enfer, à la gehenne et enfin, comme à un pis-aller dont elle acceptait le bénéfice en cette occasion, au bon Dieu !

Ici, quelle que fût l'affliction de mon âme, je fis effort pour sourire : » Marie, lui dis-je, tes discours sont insensés. Ce n'est pas à son cruel ennemi que d'ordinaire on demande secours et vengeance ; aussi, quand on a, comme toi passé sa vie à offenser Dieu, c'est blasphémer follement contre lui que d'oser implorer son aide ainsi que tu viens de le faire. Reste à Satan, mon enfant, que tu as en effet servi avec un zèle persévérant ; mais Satan est le dieu des méchants pour les perdre et non pas pour les secou-

Digitized by Google

rir; et t'échappe-t-il de voir que ce baron, qui est plus coupable encore que toi, a, par cela même, plus de droits que toi à ce que le diable l'aime et le protége?... Tu me fais pitié, Marie, vous toutes qui êtes là, frappées d'anathème et volontairement dévouées à la perdition éternelle, votre vue me pénètre de compassion; car, enfin, selon la chair, vous êtes mes sœurs, et l'héritage céleste était assez riche pour que nous y eussions part tous ensemble! Malheureuses! Dieu est là, si patient, qu'au lieu de vous avoir foudroyées, il vous tolère; si bon, qu'il vous tend la main; si miséricordieux, qu'il offre encore à votre repentance son pardon gratuit, et tel est le profond aveuglement de vos cœurs dégradés, qu'au lieu de rebrousser en toute hâte vers ce bon père, pour qu'il vous dise, comme Jésus à la femme de mauvaise vie : Allez, et ne péchez plus à l'avenir, vous usez vos restes de force, d'années, de chair déjà atteinte par les lèpres empoisonnées de la débauche, à l'offenser, à l'insulter de plus en plus, à le descendre, autant qu'il est en vous, au rang de complice de vos forfaits et de vengeur de vos ressentiments! » Et comme ce discours avait été écouté de quelques-unes de ces femmes : « Mon Dieu, m'écriai-je en élevant les mains, je t'implore du fond de mon cœur pour que tu daignes te ressouvenir de ces pécheresses, dont on peut dire que, livrées depuis si longtemps aux œuvres de ténèbres, elles ne savent plus ce qu'elles font! Aide-les toi-même, car ici la voix de ton ministre n'est d'aucune efficace, à voir leur folie, à sonder leur vermoulure, à gémir sur leur impénitence, à reconnaître enfin que la mort approche pendant qu'elles dansent, et que le sépulcre se creuse pendant que les pourritures du libertinage pénètrent dans leurs moelles et rongent déjà leurs os!... »

Quand j'eus achevé cette prière, mes regards retombèrent sur les malheureuses qui en étaient l'objet. Une ou deux des plus jeunes essuyaient quelques larmes, mais les autres, en particulier la fille Marie, étaient plus interdites encore que touchées, et à mesure que s'écoulaient les secondes, car la mobilité d'impression devient bientôt pour ces sortes de femmes une seconde nature plus ingrate encore que l'autre au grain de la parole, je voyais à l'expression de leurs visages le vice, l'incrédulité, l'étourdissement, raffermir leur cœur ébranlé, et s'y refaire leur trône sur les ruines de la conscience. Alors, revenant au plus tôt

Digitized by Google

à mon objet : « Puisqu'il n'est plus temps, dis-tu, de sauver ces deux enfants, Marie, donne-moi au moins l'assurance que tu n'as pas trempé dans l'artifice qui seul a déterminé leur confiance et la mienne, dans cette imposture d'une lettre du comte. — Halte-là ! repartit-elle, monsieur le bon apôtre. Tout saintement vous cherchez à attraper ici un de ces témoignages que vous m'avez dit vouloir retourner contre moi, mais je vois le piége, et je n'y tomberai pas ! » Puis, pour me narguer : « J'en sais long pourtant sur cette lettre, sur ce comte, sur votre petite comtesse de Rosa... mais n'ayez peur que je vous en aille conter des nouvelles ! — Ceci te regarde, mon enfant, et puisqu'il me paraît que tu as aidé à falsifier l'écriture d'une pièce qui est encore entre mes mains, je dois trouver naturel que tu ne te dénonces pas toi-même. — Aidé ! aidé ! s'écria-t-elle alors avec un impétueux mouvement de rage et comme si elle eût été sur le point de tout trahir pour se justifier elle-même, aidé !... » Puis tout à coup, éclatant de rire, elle se mit à m'accabler de nouveau de folles railleries et d'ironiques sarcasmes.

Pendant ce temps un guichetier était venu m'ouvrir, et, sorti de cet attristant séjour, je respirai enfin l'air comparativement pur et consolateur de la rue.

XXXVIII

Comme on peut le croire, dès que je fus rentré au logis, je fis part à mes deux dames, en usant d'ailleurs de tous les ménagements convenables et surtout en taisant le nom et la profession de la fille Marie, des nouvelles que je venais d'apprendre : en particulier l'arrestation d'une fausse baronne, et la certitude, que j'avais été me procurer auprès d'elle-même, que tout le stratagème dont elles avaient failli devenir les victimes avait été imaginé par le jeune monsieur, combiné sous sa direction et accompli à son profit. Les pauvres enfants frémirent à ce récit, et Rosa elle-même, en se ressouvenant qu'elle avait protesté jusqu'au dernier moment en faveur de la probité du baron, éprouvait,

Digitized by Google

comme on fait au sortir d'un imminent péril auquel on vient d'échapper en quelque sorte malgré soi, des mouvements d'horreur et des tressauts d'épouvante. Cependant, pour les deux amies comme pour moi-même, la lettre du comte demeurait un impénétrable mystère, et dans nos suppositions de toute sorte nous allions quelquefois jusqu'à nous imaginer que peut-être cette lettre, véritablement écrite par le comte pour un baron de Bulou, de ses amis, avait pu être soustraite par quelque suppôt du jeune monsieur, lui être envoyée à Genève, et servir ainsi de prétexte naturel au hardi stratagème qui venait d'échouer.

Quoi qu'il en soit, ce fut pour moi et pour ces dames un sujet de tranquillité que d'avoir découvert ces choses, et à partir de ce moment nous vécûmes les jours suivants dans une sorte de calme qui avait sa douceur après tant de troubles, d'inquiétudes et de vives alarmes. Gertrude s'était faite insensiblement la ménagère du logis, et, bien que je fusse un peu embarrassé pour suffire à ce passager surcroît de dépenses, j'admirais que cette jeune fille, élevée dans l'opulence, sût si bien pourvoir en toutes choses aux nécessités d'une stricte économie, et, à cet effet, mettre la main, ici aux petits achats pour qu'ils fussent modiques, là au service de la maison pour qu'il ne vînt pas à nécessiter l'entretien coûteux d'une servante. Du reste, comme je l'avais présumé, toutes les deux avaient su se tirer des hardes de ma femme je ne sais quelles robes avenantes dont l'apparence, à raison de sa modestie et à raison du ressouvenir dont elle était pour moi l'occasion, me faisait plaisir à regarder. Aussi ne songions-nous plus aux valises, et, sans trop m'enquérir de l'avenir, je vivais dans mon intérieur, ainsi accru de la présence de deux dames étrangères, comme s'il eût été toujours aussi nombreux et comme s'il devait toujours demeurer le même. C'est une qualité que l'imprévoyance naturelle des choses d'argent, et j'ai le bonheur d'en être pourvu bien plus par tempérament que par effort de raison ou de piété. Toujours pauvre, je n'ai pourtant jamais manqué de rien; et commencer par vivre aujourd'hui en attendant demain, au lieu de gâter aujourd'hui par l'inquiétude de demain, c'est un adage de bon sens dont la pratique ne m'a jamais coûté grand'peine; comme c'est une façon de faire qui convient au chrétien, en tant qu'il s'envisage sur cette terre non pas comme un propriétaire

Digitized by Google

qui plante et qui s'arrondit, mais comme un pèlerin qui passe, se dirigeant ailleurs.

Quant à nos entretiens, ils roulaient principalement sur la position de ces dames, sur leurs familles, sur les lettres que nous en attendions, sur le comte enfin, sur le mystère de son long silence, et sur toutes les façons plausibles de l'expliquer. Rosa, depuis son rêve, et peut-être déjà auparavant, s'était mis dans l'esprit que ce silence du comte, aussi bien que sa longue disparition, avaient pu être de sa part un moyen d'éprouver sa tendresse ; et à mesure que les jours, que les semaines s'écoulaient, elle accordait plus de créance à cette opinion ; en telle sorte que, sur ce point, elle avait fini par être plus tranquillisée que Gertrude, qui, je le voyais bien, taisait ses craintes pour ne pas troubler le repos de son amie, plutôt qu'elle ne paraissait disposée à en adopter le motif pour elle-même. Aussi, pendant que, d'une part, Rosa nourrissait avec plus de force que jamais cette tendresse et ce culte qu'elle avait voués à son époux, d'autre part, elle était devenue insensiblement moins préoccupée du désir d'en recevoir des lettres, et il se passait quelquefois deux et trois jours de suite sans que mon fils allât faire sa tournée à la poste.

Les objets qui nous entourent habituellement ne manquent guère d'exercer sur nous une influence salutaire ou pernicieuse : aussi était-ce en partie dans l'intention que ces dames se trouvassent, à cet égard, plus favorisées qu'elles n'avaient pu l'être chez les Miller, que je leur avais d'emblée cédé ma chambre. Cette chambre est assez claire, et vers onze heures, jusqu'à deux heures environ, quelques rayons de soleil y pénètrent; mais outre que, donnant sur une cour intérieure, elle est retirée et silencieuse, rien d'ailleurs n'est trop fait pour en tempérer l'aspect un peu sévère. Tout autour, des layettes supportent diverses éditions des saintes Ecritures, quelques livres de piété, mes cahiers de prônes, et point d'autre ornement ne s'y voit que de petites gravures pauvrement encadrées, qui représentent les figures de nos vénérables réformateurs. Néanmoins, au lieu de la trouver triste, Rosa et Gertrude y étaient entrées avec un visible plaisir, comme si le saint parfum de ces livres eût convenu à leurs cœurs travaillés d'angoisse, et qu'elles eussent trouvé dans cette retraite ainsi disposée un sûr et respectable refuge contre les redoutables

Digitized by Google

atteintes du monde, de la police, des gendarmes, et contre le souffle infect et vicieux acharné à les perdre.

Insensiblement, et après qu'elles avaient occupé leurs heures à raccommoder leurs hardes et les nôtres, à compléter ma provision de rabats, à visiter et à rapiécer mon linge de lit ou de table, elles s'étaient mises à tirer des layettes quelque livre, et je les surprenais souvent qui, assises l'une auprès de l'autre, dans une attitude de recueillement, se cherchaient des consolations dans la lecture, faite ordinairement par Gertrude, de quelque méditation religieuse appropriée à leur situation. A nous voir alors, elles, m'accueillir avec toute sorte de respectueuses caresses, moi les baiser sur le front avec réjouissance, l'on aurait dit les gens les plus véritablement heureux, et l'on ne se serait pas trompé de tout point. Car quelle est l'infortune que ne tempère pas la piété! et là où règnent l'union, la paix de conscience, le travail, la simplicité de vie, comment se ferait-il que le bonheur fût tout-à-fait absent? Bien des fois Rosa et Gertrude m'avouèrent alors qu'elles s'étaient promis, dans leurs intimes entretiens, que si jamais Dieu leur accordait la grâce de les faire rentrer, avec le comte, au sein de leurs familles, elles feraient trève aux exaltations passionnées de leur jeunesse pour chercher une félicité solide dans les choses bien simples où l'épreuve leur avait appris qu'elle se rencontrait, et qu'elles avaient reconnu que, parmi les services dont elles m'étaient redevables, elles devaient compter comme l'un des plus précieux celui d'avoir appris de moi que la gêne est mille fois moins à redouter que les oisivetés de l'opulence; que vivre, c'est cultiver son cœur en l'attachant à des devoirs et à de bonnes œuvres; qu'enfin, vouloir plaire à Dieu et s'adonner, dans le secret de son âme, à cette belle tâche, c'est avoir rencontré la sûre règle du bonheur et le vrai but de son existence. « J'ai toujours été religieuse, ajoutait ingénument Rosa, car comment ne pas l'être au moins de respect, de reconnaissance, d'exemple? mais je reconnais que je n'ai jamais été pieuse, et que, sans cette épreuve et votre aide, mon bon monsieur Bernier, j'aurais couru le risque de ne le devenir jamais! »

Ces discours, si remplis d'intelligence et d'honnêteté, me causaient un bien vrai contentement, et si quelquefois, à propos de ces dames, j'avais éprouvé avec honte la lassitude de bien faire

Digitized by Google

et le découragement de poursuivre, en les écoutant parler ainsi, je me trouvais payé avec bien de l'usure de quelques moments que j'avais consacrés à les préserver de criminelles atteintes et à les diriger vers une bienheureuse réconciliation avec leurs parents. Du reste, en m'entretenant de ceux-ci avec elles, je croyais deviner, au travers du ton respectueux de leurs discours, qu'opulents et frivoles, plus entichés de rang et d'honneur mondain que sérieux dans leur vie et prévoyants dans leurs directions, il fallait attribuer en partie à leur négligence ou à leurs exemples que des jeunes filles, aussi bien douées que l'étaient Rosa et Gertrude, se fussent néanmoins fourvoyées au point de n'écouter que les suggestions de cœurs inexpérimentés et romanesques, puisque je trouvais moi-même si aisé de développer chez elles toutes les dispositions vertueuses, toutes les solidités du bon sens et tous les plaisirs d'une candide piété. Le moment approchait, au reste, où j'allais voir ces parents à l'œuvre; et, en songeant quels risques avait courus ce dépôt de ces deux enfants si bien faites par leur âge et par leur figure pour allumer les convoitises des libertins, je me réjouissais d'avoir à les leur rendre intactes de tout mal et enrichies de quelque vertus.

XXXIX

Une seule chose, vers ce temps de consolant répit et d'heureuse attente, me causait de l'inquiétude : c'était la santé de Rosa. Habituellement pâle, et d'ailleurs amaigrie, souvent elle se contraignait visiblement pour paraître à table, et quelquefois aussi, au moment d'y paraître, elle se voyait obligée, par quelque subit malaise, de garder sa chambre, où nous la trouvions ensuite, souriante, à la vérité, mais affaissée dans la bergère, ou encore ne s'y trouvant pas d'assiette à son gré. Comme elle ne voulait point voir de médecin, je pris sur moi de mettre à sa disposition un flacon de vin d'Espagne, en l'invitant à y recourir dans ses moments d'angoisse, et je vis avec plaisir que, le plus souvent, quelques gouttes de cette liqueur suffisaient pour conjurer tantôt

Digitized by Google

des symptômes d'ingrate langueur, tantôt des approches de défaillance.

Le scandale qu'avaient produit l'esclandre du baron, l'arrestation de la fille Marie et la bien innocente complicité de Rosa et Gertrude dans l'affaire des marchands, s'était peu à peu apaisé; et, comme il arrive dans une grande ville, à ces bruits de rue en avaient succédé d'autres qui défrayaient la malignité publique. Mais, d'autre part, le séjour de ces dames dans ma maison commençait à attirer l'attention du voisinage, et je ne tardai pas à m'apercevoir que si les propos dont elles étaient l'objet avaient moins d'éclat et de publicité, ils n'en étaient pas moins actifs, et quelquefois aussi envenimés, plus encore par cette intempérance de langue, qui est le défaut de tant de personnes, d'ailleurs recommandables, que par une intention malveillante ou par l'envie de nuire gratuitement. Les servantes de la maison, dès le premier jour, avaient glosé à l'envi sur l'arrivée de ces dames, et sur la descende d'un huissier dans mon domicile, jusqu'à ce qu'ayant appris plus tard que des gendarmes qui avaient trouvé ces dames assises, de nuit, et toutes parées, sur le perron de la maison des Miller, s'étaient mis en devoir de les arrêter, elles en avaient conclu que c'étaient des personnes très-équivoques dont j'avais entrepris la conversion. De là des regards qui, de l'escalier, plongeaient dans la chambre de ces dames; de là des sourires moqueurs et des colloques sans fin, tantôt dans la cour ou au bas des rampes, tantôt jusque devant mon propre seuil.

D'un autre côté, j'appris que des personnes respectables du voisinage, dont quelques-unes étaient la fleur de ma paroisse, mais qui avaient entendu parler vaguement de ces dames, de leur évasion, de leurs dettes, me blâmaient hautement de les avoir introduites dans ma maison. C'était, disaient-elles, outrepasser les bornes d'une charité bien entendue, et détruire gratuitement la sainte austérité que doit toujours respirer le domicile d'un pasteur. D'ailleurs j'avais pour fils un jeune homme de vingt-cinq ans, et si, à raison de son caractère connu, l'on pouvait accorder que je n'exposais pas ses mœurs à quelque péril, il était évident que je faisais courir des risques à sa réputation, et que je déflorais ainsi cette couronne sans tache qui doit être la marque honorée d'un futur ministre de Jésus-Christ. Je reçus

Digitized by Google

même la visite d'un pasteur de mes collègues, qui, poussé par un mouvement de charité franche vraiment fraternelle, avait voulu se faire auprès de moi l'organe de ces personnes respectables, et qui, à tous ces sujets de blâme, ajoutait celui-ci, que, moi-même, je compromettais, par l'admission dans ma maison de deux jeunes personnes décriées, à tort ou à droit, le saint caractère dont je suis revêtu. Je contai alors à ce collègue toute l'histoire de mes deux jeunes amies et comment, de nécessité en nécessité, j'avais été conduit à les prendre chez moi, sous peine de les abandonner sur le pavé de la rue. Mais je vis avec douleur que, tout en applaudissant à mes intentions et à mes démarches, il continuait néanmoins à me blâmer sinon de les avoir recueillies le premier soir, du moins d'avoir continué de les garder chez moi au lieu d'avoir cherché à tout prix à les placer ailleurs. Et comme je lui dis que je n'en avais pas les moyens, il se fit fort de me les procurer en intéressant quelques personnes riches à la position de ces dames. J'y ai songé, lui dis-je, mais là aussi le devoir me contraint et la nécessité m'oblige, puisque je sais trop qu'en aucun autre lieu que chez moi ces enfants ne pourront être à l'abri des menées du vice et de la surprise des méchants. Il comprit peu ce motif, et il se retira sans que j'eusse pu dissiper ses scrupules et obtenir son assentiment.

Quand il se fut éloigné, je considérai avec tristesse combien est difficile la moindre œuvre de charité alors que, pour la poursuivre, il faut pour ainsi dire se placer entre la justice de Dieu, d'une part, qui laisse s'accomplir les résultats mérités d'une rébellion contre ses commandements, ainsi que c'était le cas de ces deux pauvres enfants, et les jugements des hommes, d'autre part, qui, s'ils ont dans ces occasions spéciales leur côté légitime et respectable, ne laissent pas que d'être sévères, enclins au blâme, et disposés à faire ployer les instincts d'humanité et de charité devant la stricte rigidité des convenances tant sociales que morales. Que pouvai-je faire, moi obscur et dénué, que de veiller de près et par mes propres yeux sur deux infortunées que les orages déchainés avaient chassées haletantes déjà et à bout de leurs forces jusque dans l'abri de ma demeure? Et néanmoins ce blâme m'était sensible, en tant qu'il partait de personnes vraiment religieuses et dignes de toute mon estime, en telle sorte

Digitized by Google

que l'amertume, le découragement et jusqu'au doute lui-même sur mes propres efforts, venaient par instant m'assaillir sans que je me trouvasse toujours en mesure de les combattre.

XL

Mais, le lundi suivant, je fus secoué de bien autre sorte, et il fallut, je pense, que des cordages d'affection, d'humanité et de piété tout à la fois me retinssent bien fort pour que je n'obtempérasse pas immédiatement au conseil que m'avait donné le pasteur, mon collègue, de placer à tout prix ces dames dans une autre maison.

Comme nous venions de sortir de table, je remarquai que Gertrude, qui y avait paru seule ce jour-là, ne se retirait pas à son ordinaire. Présumant qu'elle pouvait avoir quelque chose à me dire, je fis signe à mon fils de s'éloigner, et, dès que nous fûmes seuls : « Qu'est-ce donc Gertrude, lui dis-je, et d'où vient que vous êtes ainsi contrainte et embarrassée ? » Alors son visage se couvrit d'nne vive rougeur, des larmes y ruisselèrent presque aussitôt, et, voyant qu'une sorte de honte l'empêchait de parler, je me préparais à recevoir l'aveu de quelque circonstance funeste que, d'accord avec Rosa, elle avait dérobée jusqu'ici à ma connaissance, malgré mes pressantes sollicitations et malgré les droits que j'avais fait valoir à une confiance entière et à une véracité sans restrictions.

Heureusement pourtant ce n'était rien de semblable, et le soulagement que j'en ressentis contribua sans doute à modérer mon propre trouble. En effet, tout à l'heure Gertrude, baissant la voix et détournant les yeux de mon visage, m'apprit que son amie se croyait enceinte...; qu'à la vérité, à cause de leur inexpérience et à défaut d'une mère qui leur eût adressé des questions à ce sujet, elles avaient vécu dans une entière ignorance de cet événement jusqu'aux défaillances toutes récentes de Rosa; mais que cette nuit, et après que ce doute leur était entré dans l'esprit depuis quatre jours à peine, Rosa avait cru sentir dans son sein

Digitized by Google

les tressaillements d'un enfant; que si sa joie avait été inexprimable à ne considérer qu'elle-même et ses espérances, elle avait néanmoins songé avec douleur que ce serait pour moi une triste nouvelle et peut-être un motif de ne les plus garder dans ma maison ; qu'elles m'imploraient néanmoins toutes les deux, puisque leur absolu dénûment les empêchait de prévenir à cet égard mes bien justes désirs pour que je voulusse bien les garder tout au moins jusqu'à l'arrivée des réponses à nos lettres, et qu'à cette occasion ou bien en retournant auprès de leurs familles, elles me délivreraient de leur présence avant que cette grossesse eût été ébruitée, ou bien, d'elles-mêmes, elles s'iraient placer quelque part, après qu'elles auraient eu le temps de faire connaître leur détresse matérielle à leurs pères et mères et d'en recevoir quelque secours d'argent, qui, si modique qu'il fût, suffirait à leurs besoins.

Cette nouvelle, je l'avoue, m'atterra, car je prévis aussitôt l'aliment que cette grossesse allait fournir à la malignité publique, les embarras et les inconvenances dont elle serait inévitablement l'occasion dans une maison sans femme, l'obligation où j'en viendrais peut-être de m'endetter pour pourvoir à de nouvelles dépenses, enfin l'obstacle nouveau et l'aggravation de détresse qu'elle allait jeter dans la situation déjà si déplorable des deux jeunes amies. Toutefois, m'attachant surtout à ce dernier point de vue, et d'ailleurs ému de pitié au discours suppliant de Gertrude, tout en laissant l'avenir dans le vague, je m'efforçai de la consoler, et je l'assurai que si, d'une part, elles devaient compter sur moi dans tout ce qui ne dépassait pas le convenable et le possible, d'autre part, il fallait espérer que la Providence, d'une façon ou d'une autre, viendrait à notre secours ; qu'en attendant il importait d'épargner à Rosa les sollicitudes et les alarmes, et qu'à cet effet j'irais de ce pas auprès d'elle afin de lui marquer à la fois l'intention où j'étais de ne rien changer pour l'heure à son établissement chez moi, et la part que je prenais à la joie que lui avaient fait éprouver ces premiers tressaillements de la maternité. A ces mots Gertrude me témoigna sa vive reconnaissance; elle m'introduisit auprès de son amie.

Je trouvai Rosa assise dans la bergère, et qui, sans se lever à son ordinaire, semblait attendre sans trouble que j'eusse pro-

Digitized by Google

noncé sur son sort. Sa physionomie, bien loin de marquer ni honte, ni crainte, ni alarme, respirait au contraire la joie la plus sereine, et il semblait que, parvenue désormais au comble de ses vœux, tout ce qui ne lui ôterait pas l'enfant qu'elle avait senti dans son sein n'eût plus de pouvoir ni pour contrister son âme ni pour abattre son courage. En la voyant ainsi disposée, je renonçai à prendre l'inutile soin de la rassurer, et m'étant approché d'elle : — Rosa, lui dis-je, que Dieu bénisse le fruit de vos entrailles !— Alors elle prit ma main pour la garder longtemps sur son cœur, sans d'ailleurs chercher des paroles, mais comme pour savourer mieux encore, en s'emparant de mon souhait et en lisant mon affection dans mes yeux, la plénitude de félicité dont elle jouissait. A la fin, et avec un accent de profonde gratitude : — O m n Dieu ! dit-elle, je portais donc sans le savoir ce trésor de ma vie ! et quand je me croyais abandonnée de toi, ta bonté m'avait déjà ménagé cette grâce de devenir la plus heureuse d'entre les femmes !... Mon père, ma mère, que n'êtes-vous à cette heure dans cette chambre pour me pardonner en faveur de cet enfant ! Ludwig, mon bien-aimé, que tardes-tu à paraître, et n'est-ce pas ici l'indestructible sceau de la tendresse qui nous unit ?— Pendant que Rosa parlait ainsi, Gertrude, s'effaçant derrière la bergère, versait en silence d'abondantes larmes, comme si elle eût voulu cacher à son amie que ses secrets présages et ses pressentiments intimes n'étaient pas à l'unisson des siens.

XLI

Cependant, à quelques jours de là, je retournai chez les Miller pour leur faire ma visite de pasteur, et, les ayant mis à cette occasion sur le chapitre de ce qui s'était passé le soir de notre arrivé de Versoix, après que je leur eus dit que j'avais eu lieu de m'expliquer plus tard leur apparente inhumanité par un nom respectable, celui de ne pas introduire chez eux des personnes qu'ils avaient des raisons, dans ce moment-là, de croire suspectes et malhonnêtes, je m'attachai à les retirer de cette erreur en les

Digitized by Google

mettant au fait de la situation véritable de ces dames et des indignes machinations qui avaient eu le déplorable effet de salir leur réputation et de les jeter dans la détresse. Les Miller se montrèrent aussi reconnaissants de ma démarche que touchés de mon récit, en sorte que j'eus le plaisir de leur rendre ma confiance et de recouvrer leur amitié. Mais comme nous continuions de nous entretenir sur le même sujet, Miller m'apprit que les meubles qu'il avait lui-même portés au roulage pour être expédiés à Paris se trouvaient encore déposés chez le commissionnaire auquel il les avait remis, et qu'ayant voulu en connaître le motif, on lui avait répondu que c'était en vertu d'un contre-ordre qui était arrivé deux ou trois heures après le départ simulé du jeune monsieur pour Paris. — D'autre part, ajouta la femme Miller, je tiens de source certaine que les marchands ayant tous été désintéressés par l'entremise d'un domestique de place agissant au nom du baron, l'on a relâché hier la baronne, ce qui tient ma pauvre nièce dans la terreur continuelle de quelque odieuse vengeance, ou encore de quelque éclat scandaleux fait à son intention, parce que la fille Marie n'ignore pas que c'est sur sa dénonciation qu'elle a été arrêtée.

Ces deux nouvelles, en redonnant toute leur force à des inquiétudes dont je m'étais cru délivré pour toujours, me décidèrent à prendre un parti dont plusieurs fois je n'avais été détourné que par la crainte, bien naturelle d'ailleurs, d'aller compromettre encore davantage la situation de mes deux jeunes amies en y intéressant la police elle-même. Cependant, comme je pouvais dès lors préjuger que le jeune monsieur, après avoir échoué dans une tentative où il n'avait point figuré ostensiblement ne manquerait probablement pas de revenir à Genève; et comme, d'un autre côté, je connaissais par expérience l'habileté consommée et la méchanceté infernale de la fille Marie, il me parut que l'heure était venue d'aller à tout prix instruire la police des choses dont j'avais seul la connaissance, afin de mettre sous sa sauvegarde aussi, non-seulement la sûreté de mes deux jeunes amies, mais la vie elle-même de Rosa, que de nouvelles secousses, comme celles auxquelles elle avait déjà été en butte, ne manqueraient pas de mettre en péril. A cet effet, je proposai à Miller de m'accompagner sur-le-champ au bureau de police, afin d'appuyer de

Digitized by Google

son témoignage les choses qu'il avait été lui-même à portée de connaître aussi bien que moi, et, après qu'il eut consenti avec empressement à ma demande, nous nous y acheminâmes.

J'eus bien lieu d'abord de m'applaudir d'avoir pris ce parti, car à peine eûmes-nous été introduits dans la chambre du commissaire de police, qu'il me dit : » N'êtes-vous pas M. le pasteur Bernier ? — Oui, lui répondis-je. — C'est, monsieur, que j'ai reçu, au sujet de deux jeunes filles que vous avez recueillies chez vous, des notes qui exigent que vous me fournissiez sur leur compte quelques renseignements. » Alors, ayant pris quelques papiers dans une case de son bureau, il y jetait les yeux avant de procéder à un interrogatoire, lorsque je lui dis : « Je venais justement, monsieur, pour vous les donner moi-même ces renseignements, et, si vous voulez bien me le permettre, en présence de M. Miller, qui, ayant eu ces dames en pension chez lui pendant quelques semaines, a bien voulu se porter pour garant des choses que je vais dire ; j'anticiperai donc sur vos questions en vous racontant tout ce que je sais. Alors je mis le commissaire au fait de l'histoire et de la position de ces dames, des machinations dont elles avaient été l'objet de la part du jeune monsieur, et du rôle qu'avaient joué le baron de Bulou et la fille Marie. — Je vous remercie, me dit alors le commissaire. Les détails que vous me donnez complètent ou rectifient ceux que je possède déjà à l'égard de ces trois individus. Mais comme d'un autre côté je sais que vos dames sont ici sans papiers, il importe, pour que je puisse autoriser la prolongation de leur séjour à Genève, que j'obtienne votre garantie sur deux points : le premier, c'est que l'une est bien réellement mariée au comte de X, car les informations que j'ai reçues représentent ce comte comme n'existant pas, ou, ce qui revient au même, comme ne devant plus reparaître. — Monsieur le commissaire, répondis-je, ces informations-là, je les ai reçues comme vous, et par trois fois, mais de la bouche même du pervers qui avait un criminel intérêt à les forger et à les répandre ; ainsi j'ose espérer que vous en croirez plutôt à ma déposition positive, basée sur la connaissance personnelle que j'ai de ces dames, qu'aux mensonges intéressés d'un mauvais sujet. Je vous l'affirme, Gertrude est fille et Rosa est mariée. — C'est bien. Voici mon second point : vous êtes bien certain

Digitized by Google

que la jeune dame ne se trouve pas être enceinte? — A cette demande inattendue et qui m'obligeait de divulguer devant Miller ce que j'avais tant d'intérêt à cacher, je pâlis comme un coupable et je répondis avec un grand trouble : — Je suis certain, au contraire, monsieur le commissaire, qu'elle est enceinte. — Alors, monsieur, quelque regret que j'éprouve à vous causer du chagrin, je dois vous le déclarer que je vais faire préparer une feuille de route pour ces deux dames, et qu'il faudra qu'avant huit jours elles aient quitté le canton. Ainsi le veut la loi. »

A cette déclaration si péremptoire, si cruelle et d'une si impossible exécution, j'éprouvai tant de chagrin et de vive alarme, que, désespérant de pouvoir lutter plus longtemps en faveur de mes deux pauvres protégées, et les envisageant toutefois comme perdues s'il fallait ainsi les abandonner aux chances périlleuses d'un voyage sans terme assuré, des pleurs mouillèrent mes paupières et je fus contraint de m'asseoir sur un banc pour donner cours à ma douleur. Miller alors s'approcha de moi en m'adressant quelques propos affectueux, et le commissaire lui-même sembla contristé en me voyant dans cet état. — Je sais, monsieur, dit-il, tout le respect que mérite votre charité envers ces dames; mais ce n'est sûrement pas vous qui me reprocherez d'agir, ainsi que je le fais, conformément à mon devoir; que si toutefois c'est vous obliger beaucoup que de porter à quinze jours le délai dont je parlais tout à l'heure, je prendrai sur moi de le faire, en tant que je suis certain de l'urgence de vos motifs et confiant dans votre probité. — Je me levai alors, et, après avoir remercié le commissaire, je sortis du bureau en m'appuyant sur le bras du pauvre Miller, qui avait eu pour moi toute sorte d'égards compatissants durant ces moments de cruelle angoisse.

XLII

Dès le lendemain matin, et sans en rien dire aux jeunes dames, je me décidai à écrire aux parents de Rosa afin qu'aucune lenteur, venant de leur part, ne risquât de compliquer sa situation

Digitized by Google

et n'allât me mettre dans la déplorable nécessité de la faire partir seule avec Gertrude, sans même savoir à qui les adresser, lorsque le délai fixé par la police serait expiré. D'ailleurs, où trouverais-je des ressources pour subvenir à une dépense aussi considérable, surtout puisque, dans l'état où était Rosa, il importait qu'elle cheminât à petites journées partout où cela pourrait devenir prudent ou nécessaire? Ainsi, sans revenir sur les considérations que j'avais déjà exposées dans ma première lettre, et abordant d'emblée les circonstances nouvelles qui dictaient ma démarche, j'annonçais la grossesse de Rosa, l'absolu dénûment dans lequel l'avait placée la perte de ses valises, enfin l'ordre de la police qui exigeait son départ du canton dans le délai de quinze jours. Vu l'urgence de chacun de ces motifs, je demandais que l'on expédiât, à lettre vue, une personne de confiance, entre les mains de laquelle je pusse remettre les deux amies, et qui fût pourvue de l'argent nécessaire pour subvenir largement à toutes les commodités que pourrait exiger l'état de Rosa durant son voyage de retour. J'ajoutais qu'à mon gré, et en tant que des obstacles insurmontables ne s'y opposeraient pas, c'était à sa mère elle-même de venir la chercher, puisqu'à certains égards importants, Rosa ne donnerait sa confiance entière à aucune autre personne, tandis qu'à d'autres égards non moins importants, je regardais la vigilance et la protection d'une mère comme seules parfaitement efficaces pour écarter d'autour de Rosa et de Gertrude des tentatives criminelles qui menaçaient à la fois leur honneur et leur liberté. Dès que ma lettre fut achevée, j'allai moi-même la jeter dans la boîte, et la certitude qu'avant peu d'heures elle serait déjà en route pour parvenir à sa destination me rendit un peu de calme. J'en profitai pour me mettre à jour des affaires courantes que j'avais dû ajourner à différentes reprises afin de m'occuper de ces dames, et je fis une bonne tournée de visites.

Mais comme dans l'après-midi je sortais de chez un de mes paroissiens, je m'entendis appeler de derrière, et, m'étant retourné, je vis un facteur de la poste qui, s'étant arrêté pour chercher parmi le paquet de lettres qu'il tenait dans sa main, me dit : — J'en ai deux à vous remettre, monsieur Bernier; les voilà, c'est trois francs. — Ces lettres étaient toutes les deux timbrées de Brême, l'une adressée à Gertrude, l'autre à moi. Tout

Digitized by Google

en continuant de cheminer j'ouvris bien vite cette dernière, et tel fut mon douloureux désappointement après que j'eus achevé de la lire qu'au lieu de rentrer au logis comme c'était mon intention, je me dirigeai vers une promenade solitaire, soit pour y délibérer en moi-même sur ce que j'avais à faire, soit pour m'être donné le temps de maîtriser mon angoisse avant de reparaître devant Rosa. Voici cette lettre :

« Monsieur le pasteur,

« Tout en me chargeant de vous marquer qu'il honore vos intentions, les principes d'humanité que vous avez mis en pratique à l'égard d'une malheureuse qui, après avoir indignement trompé ses parents, vous abuse vous-même d'une façon bien coupable, mon mari m'ordonne de vous déclarer que son immuable volonté est d'abandonner Rosa au sort qu'elle s'est choisi. L'avenir de nos autres enfants et l'honneur de notre famille lui en font une loi impérieuse.

« En conséquence, monsieur le pasteur, nous vous prions de porter cette déclaration à la connaissance de Rosa, et de lui dire en même temps qu'à la condition qu'elle ne fasse aucune démarche qui ait pour effet d'attirer de nouveau l'attention sur ses scandales, elle percevra régulièrement une pension de cent francs par mois, payable à Genève, ou dans telle autre résidence que nous aurions agréée comme étant également éloignée de la ville que nous habitons. Incluse une provision de trois cents francs sur lesquels vous voudrez bien vous rembourser de tous les frais et avances que vous auriez été dans le cas de faire jusqu'ici.

« Agréez, monsieur le pasteur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« Caroline S***. »

La dureté inconcevable que respirait cette lettre mit d'abord en révolte tous mes sentiments. Quoi donc! me disais-je, abandonner son enfant! se prévaloir pour cela de motifs tout égoïstes : l'avenir de frères ou de sœurs déjà si favorisés! de nécessités toutes mondaines, l'honneur, c'est-à-dire l'orgueil de la famille!... Et je m'emportais contre des parents assez dénaturés pour repousser par de semblables raisons une enfant repentante,

Digitized by Google

éprouvée, malade, et que la seule lecture de cette lettre pouvait mettre en péril de mourir.

Mais, à ces emportements de mon cœur révolté, succédait bientôt l'épouvante, quand je venais à réfléchir sur l'ambiguïté mystérieuse de quelques-unes des expressions dont s'était servie la mère de Rosa. *Qui vous abuse elle-même d'une façon bien coupable*, lisais-je avec un trouble croissant. Qu'était-ce? en quoi? dans quel espoir! et des doutes que j'avais crus effacés pour jamais de mon esprit, des images, des pressentiments, des craintes sourdes, qui s'en étaient enfuis, à ce que j'imaginais, sans retour, jusqu'aux apparences de tristesse pensive que j'avais remarquées à différentes fois sur la physionomie de Gertrude, jusqu'aux notes du commissaire de police, jusqu'aux propos du jeune monsieur et de la fille Marie elle-même, au sujet d'un comte qui n'existait pas ou qui ne reviendrait jamais, tout cela venait se dresser devant mon âme en autant de fantômes accusateurs de Rosa, et à la plus douloureuse angoisse s'ajoutait ainsi l'incomparable amertume de la découvrir trompeuse, artificieuse, criminelle, après que je l'avais aimée, servie, protégée comme sincère, comme ingénue, comme pieuse et remplie d'aimable honnêteté! Cependant la sueur dégouttait de mes tempes, l'agitation secouait mes membres, des éblouissements troublaient ma vue; je me laissai tomber sur un banc.

Lorsque j'eus recouvré un peu de tranquillité, il me parut que l'humanité me faisait une obligation de taire pour l'heure à Rosa tout ce que renfermait cette lettre, mais la prudence me commandait de m'en ouvrir à Gertrude, puisque aussi bien je n'étais pas libre de retenir dans mes mains la lettre qui lui était destinée. Aussi, quand je fus de retour au logis, après le thé, où elle parut seule ce soir-là, je lui dis de laisser, sur quelque prétexte, Rosa se coucher et s'endormir, puis de venir ensuite me rejoindre dans la chambre à manger aussitôt qu'elle le pourrait; qu'au surplus, si elle ne pouvait pas le faire sans risquer d'éveiller la curiosité de son amie, nous remettrions au lendemain d'avoir ensemble ce secret entretien.

Digitized by Google

XLIII

Une demi-heure environ après s'être retirée, Gertrude reparut dans la chambre à manger où j'étais à l'attendre. Mon enfant, lui dis-je, je vous adjure devant Dieu de me dire si, dans ce que vous m'avez raconté au sujet du mariage de Rosa, vous m'avez abusé en quoi que ce puisse être. A cette question, Gertrude, réprimant son trouble, répondit avec une respectueuse fierté : — Ce que nous avons dit, monsieur Bernier, est la vérité tout entière. Quiconque dit le contraire vise à nous perdre auprès de vous ! — Puis, cédant à un mouvement de douloureuse tristesse : — Que nous sommes donc malheureuses ! s'écria-t-elle en donnant cours à ses larmes, puisque notre seul ami sur la terre en est de nouveau à douter de notre bonne foi envers lui ! — Alors je tirai la lettre de ma poche, et la lui ayant mise sous les yeux : — Lisez ceci, Gertrude, et voyez vous-même si je ne dois pas douter de vous. »

Quand Gertrude, qui était toute tremblante de frayeur, fut arrivée à ces mots : *qui vous abuse vous-même d'une façon bien coupable,* elle regarda précipitamment à la signature, puis elle poussa un cri, qu'au signe que je lui fis de n'aller pas réveiller Rosa, elle étouffa aussitôt. Mais, l'effroi dans les yeux et le visage d'une mortelle pâleur, elle demeurait muette, en sorte que je ne savais pas discerner si c'était l'effet de la doulour ou du remords ; l'effroi, d'être faussement accusée, ou la honte de se voir, elle et son amie, démasquées par le témoignage irrécusable de la mère de Rosa. — Parlez, Gertrude, lui dis-je en prenant sa main, parlez, mon enfant, et qu'aucun aveu ne vous coûte auprès de moi ; je me sens là de quoi vous pardonner encore. — Que puis-je dire ? que puis-je faire ? s'écria-t-elle alors, puisque, aussi bien que vous, ces paroles m'épouvantent sans que je les comprenne ?..... Ah ! Rosa ! Rosa !..... Ah Rosa ! ma pure ; ma chaste Rosa ! que s'est-il donc passé que tu ignores, que j'ignore..... ou bien, ne nous abusons-nous point nous-mêmes, monsieur Bernier, et ces paroles ne veulent-elles point dire que nous vous aurions caché cela même que nous vous avons raconté ? — Elle reprit la lettre alors, elle la relut tout entière ; mais, se ressouvenant d'ailleurs

Digitized by Google

que nos propres lettres aux deux familles supposaient qu'elles ne m'avaient rien caché, elle retomba dans les transports du plus cuisant désespoir. Comme tontes les autres fois, je fus subjugué par ces traits visibles d'une manifeste sincérité, en sorte que mes doutes, qui ne portaient plus sur la véracité de ces dames, commençaient, comme au reste ceux de Gertrude elle-même, à s'égarer en toutes sortes de suppositions sinistres et de probabilités effrayantes.

— J'ai voulu, Gertrude, continuai-je, avoir d'abord cet éclaircissement avec vous, et vous comprenez de reste qu'il faut taire à Rosa tout ce qui concerne cette funeste lettre; maintenant en voici une autre qui est à votre nom. — Elle la saisit avec vivacité, et, en reconnaissant sur l'adresse l'écriture de son père, elle la baisa avec une ardeur reconnaissante. Mais, dès qu'après l'avoir ouverte, elle en eut parcouru les premières lignes : — Non, non, dit-elle, ceci ne se fera pas ! vous-même, monsieur Bernier, j'ose croire que vous reconnaîtrez avec moi qu'il est des liens qu'on ne rompt pas, pas même sur l'ordre d'un père ! des devoirs qu'on accomplit au prix de tout, même d'une malédiction !.... — A ces mots prononcés avec une extraordinaire fermeté d'âme, je frémis de terreur, ils sonnaient à mon oreille comme un blasphème, et semblaient démentir, comme si elles n'eussent été qu'un vain leurre, les dispositions de filiale soumission dont Gertrude m'avait en diverses fois donné l'assurance. — Tenez, lisez, — ajouta Gertrude, et elle me remit la lettre qui était conçue en ces termes :

— En tant que vous êtes encore préservée d'irremédiable souillure, et dans l'espoir que l'expression de votre repentir est sincère, je consens, Gertrude, à recevoir votre soumission, et à vous laisser rentrer au sein de votre famille. Mais c'est à la condition que vous romprez toute relation avec Rosa, au sort de laquelle il a d'ailleurs été pourvu. Quand j'aurai reçu à cet égard vos engagements solennels. que je vous invite à me faire tenir par le plus prochain courrier, votre tante Sarah se transportera à Genève pour vous y aller recueillir, et, à partir de ce moment, vous vous conformerez à toutes ses directions.

« Votre père, Rodolphe H. »

Digitized by Google

Je fus navré du tour de cette lettre et de l'offense qu'elle faisait en effet à l'amitié si vive et si généreusement dévouée de Gertrude pour Rosa, mais je n'en fus que plus disposé à croire que, pour qu'on eût attaché le pardon de Gertrude à cette condition d'une rupture si cruelle, il fallait que la destinée de son amie fût désormais entachée de *cette irremédiable souillure* à laquelle on semblait faire une mystérieuse allusion. Je ne voulus pas aggraver l'angoisse de la pauvre Gertrude en lui faisant part de cette attristante remarque, mais comme elle venait de faire appel à mon opinion : — Gertrude, lui dis-je, dans l'intention de modérer la rebelle véhémence de ses sentiments, avant que je vous écoute, et avant que je vous approuve peut-être, retirez ce qu'il vous est échappé de dire. Les ordres d'un père sont toujours respectables, mon enfant, sa malédiction est toujours un affreux malheur, et il est impie de la braver ainsi que vous faites ! — Alors, éclatant en bouillants sanglots : — Mais oser me dire, monsieur Bernier, oser m'ordonner cette indignité, de rompre avec ma Rosa !... de rompre avec vous aussi, sans doute, qui avez été notre père, notre mère, et à qui ils ne disent rien ! — En achevant ces mots, Gertrude avait jeté ses bras autour de mon cou, et, en me prodiguant ses caresses reconnaissantes, il semblait qu'elle voulût combler cette lacune, qui l'affligeait dans la lettre de son père, de tout témoignage qui me fût personnel.

Quand elle fut plus tranquille : « Non, lui dis-je, vous ne sauriez ni abandonner Rosa, ni rompre avec elle. Mais une tâche nouvelle s'ouvre devant vous, Gertrude, et vous compromettriez le succès en vous laissant aller à ces emportements irrespectueux. C'est de plaider pour votre amie, c'est de la sauver avec vous, c'est de vouloir demeurer inséparables, non pas au prix de la révolte et en face de la malédiction, mais au moyen de la persévérance légitime, de l'effort tendre, de la douceur patiente et de la filiale humilité, en s'aidant du temps, qui dissipe les sévérités et qui éclaire les circonstances. Ainsi, mon enfant, allez vous coucher, car, ce soir, vous seriez peu en état d'écrire convenablement à votre père ; mais demain, trouvez pour lui répondre des motifs pressants que vous lui exposerez avec modestie, et, au lieu de le braver par des refus orgueilleux, implorez de sa bonté, mieux éclairée, qu'il n'exige pas ce qui serait à cette heure, non pas,

Digitized by Google

comme il le croit, rompre avec votre amie, mais provoquer certainement chez elle un désespoir que son état, qu'il ignore, la rendrait incapable de supporter. » Gertrude m'assura qu'elle suivrait de point en point mes conseils, et nous nous séparâmes.

XLIV

Après y avoir réfléchi, je ne jugeai pas à propos d'écrire de nouveau aux parents de Rosa, puisque ma dernière lettre contenait trois motifs d'urgence, dont au moins deux, qui demeuraient les mêmes malgré l'envoi des trois cents francs, à savoir sa grossesse et le délai fixé par le commissaire de police, étaient tout ce que je pouvais faire entendre de plus pressant à des parents qui n'auraient pas juré la perte de leur enfant. D'ailleurs, précisément à cause de ce délai irrémissiblement fixé par le commissaire, il faudrait que Rosa se trouvât déjà partie depuis quelques jours au moment où je recevrais une réponse à cette nouvelle lettre, en sorte qu'elle devenait encore par ce côté-là superflue.

D'ailleurs, les angoisses et les secousses que j'avais ressenties la veille et quelque refroidissement que j'avais été prendre sur cette promenade solitaire dont j'ai parlé furent la cause d'un malaise qui, après m'avoir atteint durant la nuit, redoubla au petit jour avec assez de violence pour que je dusse faire chercher un médecin, au lieu de me lever à mon ordinaire pour me mettre à écrire. La crainte extrême que j'éprouvais de me voir retenu dans mon lit à l'époque très-prochaine où il faudrait m'occuper du départ de Rosa, au milieu de circonstances si difficiles et de projets si incertains, contribua sans doute à aggraver mon indisposition, car j'allais plus mal d'heure en heure, et, à divers signes, je m'aperçus, dès le soir de ce premier jour, qu'on était inquiet autour de moi, et que le médecin traitait mon mal au sérieux. Alors, faisant effort sur moi-même, je me résignai à être malade, et, ne pouvant plus agir pour l'heure, j'employai mes insomnies tantôt à implorer la protection de Dieu sur les deux enfants dont il avait temporairement accru ma famille, tantôt à repasser le compte de mes

Digitized by Google

voies afin d'être toujours ceint et prêt à comparaître. Mais ce calme lui-même me fit du bien : et quelques symptômes que le médecin avait jugés alarmants ne tardèrent pas à se dissiper.

Dès le premier moment de mon indisposition, Gertrude avait volé auprès de moi, et se tenant à mon chevet, malgré que je l'eusse sollicitée de n'en rien faire, elle ne le quittait que pour donner sa place à mon fils quand il avait achevé les travaux de la journée. Quelquefois aussi, lorsque j'étais moins inquiet par la fièvre, ils demeuraient tous les deux, et, sans que j'y prisse grande part, je trouvais néanmoins beaucoup de douceur à leur entretien, qui était toujours intéressant par les bonnes pensées que chacun d'eux y apportait. Mon fils est droit, religieux, instruit, mais bien peu versé encore dans la pratique du monde, quand d'ailleurs ses qualités naturelles sont de sens solide et de tempérament généreux, bien plus que de finesse d'esprit ou de sagacité précoce. Gertrude, au contraire, aux mêmes qualités de caractère, unissait moins de solidité de sens, à la vérité, mais tout autrement d'instinct délié des choses, des hommes, et des rapports si complexes de la vie. Aussi j'admirais, en les écoutant, que cette enfant, qui avait dix-neuf ans à peine, en remontrât sur bien des points à mon grand garçon de vingt-cinq ans, et je me confirmais dans la justesse de cette double opinion que, d'une part, la femme voit de bonne heure et mieux par le cœur, par la faiblesse, par la pudeur, par sa condition en un mot, là où l'homme voit moins et plus tard par la raison, par l'expérience ou par l'instruction acquise; et que, d'autre part, pour la femme comme pour l'homme, ni l'école des livres, ni l'école du monde ne valent l'école de l'épreuve pour instruire, pour enrichir et pour embellir l'âme de la créature.

Moi-même, durant ces heures de recueillement, je reconnaissais avec gratitude que les misères de ces dernières semaines, durant lesquelles j'avais ressenti tant d'alarmes et de peines au sujet des deux jeunes dames que la Providence avait jetées sur mon chemin, outre qu'elles m'avaient instruit de bien des choses et réveillé de ces torpeurs plus ou moins volontaires où nons croupissons trop souvent quand l'accomplissement des devoirs quotidiens est facile, m'avait aussi valu de grossir quelque peu cette besace d'œuvres qui est, selon l'Écriture, et non moins selon la

Digitized by Google

raison, le seul bagage qu'il nous soit donné d'emporter avec nous dans l'autre monde. Bien plus, en réfléchissant à ce qu'est la vie, un bien nécessairement amer et douteux, je trouvais que ces semaines-là n'avaient pas été parmi les malheureuses de mon existence, et que si j'y avais à la vérité senti le fouet de l'angoisse et les pointes de la douleur, outre que l'émotion, l'activité, les démarches les avaient fait paraître courtes, j'y avais pourtant goûté bien des plaisirs purs et bien des satisfactions savoureuses. C'est pourquoi seul à seul, et à moitié vainqueur du malaise corporel par l'aide de ces contentements de ma pensée, je me redisais en mémoire ces paroles du Psalmite :

Tu fus toujours dans ma détresse
Ma haute tour, ma forteresse;
Tu fus dans mon adversité
Un Dieu pour moi plein de bonté!

XLV

Ces consolations au reste furent de grand secours pour me fortifier contre des atteintes qui m'étaient toujours bien sensibles, en ce qu'elles portaient à la fois sur le caractère dont je suis revêtu à la condition de le maintenir intact, et sur mon fils, qui m'a été donné pour que je le conserve blanc de renommée autant que de conduite. Ce fut lui justement qui m'apprit, avec une indignation que je ne partageai pourtant pas, tant je sais que les gens sont plus légers que méchants dans leurs propos, qu'on disait dans le quartier des choses offensantes pour ma probité pastorale. Les dettes de ces dames si promptement payées par moi-même, leur entrée dans ma maison, la certitude que je pourvoyais en entier à leur entretien, puisqu'on savait leur gêne chez les Miller et leur dénûment absolu depuis la perte des valises, toutes ces choses exagérées et commentées par les oisifs, par les bonnes femmes, par les servantes du quartier, y avaient accrédité l'opinion que les deniers que je reçois pour les pauvres de ma paroisse fournissaient probablement en tout ou en partie à l'entretien des

Digitized by Google

deux jeunes amies. Encore, ajoutait-on, si elles en étaient dignes, mais c'étaient des aventurières que j'avais ramassées dans la rue tout exprès pour les secourir avec l'argent qui appartient aux honnêtes indigents de la paroisse; et ainsi, comme il arrive d'ordinaire, la malice des propos dont j'étais l'objet se justifiait elle-même par la malice des propos dont elle noircissait ces pauvres dames. Et Dieu veuille, disais-je en moi-même, ébranlé que j'étais encore par la phrase mystérieuse de la lettre, que l'avenir n'aille pas prêter à ces propos menteurs l'appui de quelque révélation redoutable sur la situation de Rosa!

D'un autre côté, la vieille qui fait notre petit service, tout en me confirmant ces choses que m'avait apprises mon fils, se préoccupait d'autres propos bien plus graves qu'elle était mieux à portée d'entendre et dont il était lui-même l'objet. La vie retirée de ces dames encourageait la curiosité; le séjour plus habituel de mon fils à la maison apprêtait aux médisances; enfin, soit que Miller n'eût pas été discret, soit que les visites du médecin eussent passé pour être faites à l'intention de ces dames, la grossesse de Rosa n'était plus un secret, et telles étaient, chez des gens d'ailleurs méprisables du voisinage, l'audace et la méchanceté de langue, qu'ils interprétaient le mystère de ces circonstances de mille façons injurieuses à l'honneur de ces dames, que quelques-uns allaient même jusqu'à atteindre par leurs insinuations venimeuses la moralité de mon fils. La pauvre vieille, bien qu'elle connût comme moi la vaine malice de ces ignobles discours, s'en affectait au point d'en verser des larmes, et, quand nous nous trouvions seuls, elle ne manquait guère de m'entretenir de cent propos à la connaissance desquels, puisque je n'y pouvais rien changer, il eût mieux valu me laisser étranger. Je la consolais, je la fortifiais et l'engageais à n'y pas donner d'attention plus que moi, au moment même où ils faisaient saigner mon cœur d'une bien douloureuse blessure.

Toutefois, dans l'intention qu'aucune imprudence de notre part ne vînt aggraver le vice d'une situation qui nous exposait ainsi aux médisances du quartier, je fis venir mon fils auprès de moi, pour lui faire quelques recommandations au sujet de la conduite qu'il avait à tenir et des habitudes de sévère discrétion auxquelles il devait s'assujétir dans tous ses rapports avec ces dames. En

Digitized by Google

particulier, je l'invitai à se priver de ces entretiens avec Gertrude dont ma maladie avait été l'occasion, et au milieu desquels une ou deux fois le médecin avait été introduit dans la chambre. Cette dernière recommandation parut seule contrarier mon fils, et il me marqua que c'était lui imposer une privation de ce qui était plus attrayant pour lui que toute chose de plaisir ou de récréation, tant il aimait le caractère de Gertrude, sa conversation et sa présence. Je lui fis sentir que dès lors ma recommandation arrivait d'autant plus à propos, puisqu'en se livrant à cet attrait, il pourrait justement, et à son propre insu, apprêter à des remarques fâcheuses et à des propos malveillants ; que d'ailleurs comme il n'était pas séant que je fisse à Gertrude aucune observation sur ce sujet, c'était de sa part que devaient provenir, sans même qu'elle s'en aperçût, toutes les précautions. Mon fils comprit ces vues de ma prudence, et il les mit en pratique dès le même jour.

XLVI

Rosa voulut aussi me faire sa visite, malgré que je l'eusse fait prier, la sachant souffrante, de s'en bien garder. Elle me parut faible, très-amaigrie, et à chaque instant sur le point de tomber dans quelque évanouissement passager. Quand nous eûmes parlé de ma santé, je lui parlai de la sienne, et, l'ayant trouvée plus triste encore qu'inquiète de son état, je l'invitai à m'ouvrir son cœur. — Hélas, me répondit-elle avec la mélancolie du découragement, mon pauvre monsieur Bernier, que sert de vous ouvrir mon cœur, il n'y a plus rien dedans, pas même l'espérance ! — Comment donc, Rosa ? et ces joies que vous donnait l'autre jour encore l'espérance d'être mère ! — Elles se sont dissipées ; mon enfant n'a plus tressailli ! » Puis s'abandonnant à ses larmes : — Comment pourrait-il vivre de sa mère ainsi abandonnée, et voit-on que les figuiers délaissés donnent des fruits mûris ?... Point de nouvelles de Ludwig ! Pas davantage de nos deux familles ! Les méchants seuls... — Ici la voix de Rosa expira sur ses lèvres, et, en proie à de sourdes douleurs, elle se pencha

Digitized by Google

livide et les yeux fermés contre le sein de Gertrude. A ce spectacle, je prévis qu'elle serait incapable de soutenir prochainement les fatigues du voyage; une morne consternation s'empara de mon esprit.

Heureusement le médecin, qui venait me faire sa visite quotidienne, fut introduit dans ce moment-là, et je l'invitai à s'occuper aussitôt de Rosa, dont l'état de grossesse lui était d'ailleurs connu. Après l'avoir examinée, et avant qu'elle eût pu répondre à ses questions, il me fit signe que son état était grave; puis il proposa aussitôt à Gertrude de lui aider à la reporter dans sa chambre en soulevant à eux deux la chaise sur laquelle elle était assise; qu'alors, sans désemparer, ils l'étendraient sur son lit, et que, très-probablement sa défaillance cesserait aussitôt. Gertrude s'empressa d'obéir à cette invitation, et, de mon lit, je les vis qui opéraient ce lugubre transport. Alors ma consternation fit place à la pitié, et des larmes jaillirent de mes paupières.

Tout à l'heure le médecin revint auprès de moi, et il m'apprit qu'en effet la défaillance avait cessé, mais que, surprise de se trouver dans sa chambre et de voir un monsieur auprès de son lit, Rosa avait eu à traverser un moment de vive répugnance; qu'à la fin pourtant il lui avait fait comprendre la nécessité de recevoir les directions d'un homme de l'art, et qu'en déguisant, autant qu'il avait pu le faire, ses questions sous un air d'amical intérêt, il était parvenu à se convaincre que son état, quoiqu'il exigeât des précautions et des ménagements, ne présentait cependant rien de dangereux. Ces paroles ne me tranquillisèrent guère, et néanmoins j'ajournai à un autre moment de m'ouvrir au médecin sur la nécessité où allait se trouver Rosa de se mettre en voyage, parce que j'espérais qu'incessamment cette nécessité serait éludée par l'arrivée de sa mère ou de quelqu'un de ses proches, que ma seconde lettre aurait fait accourir en toute hâte à son secours.

Digitized by Google

XLVII

Le lendemain Rosa se trouva en effet beaucoup mieux, et le surlendemain, comme je venais d'essayer pour la première fois depuis mon indisposition de me lever et de m'habiller, sur quelque mouvement que j'entendis dans la chambre des deux amies, je m'y traînai à grand'peine, pour y jouir d'un bien doux spectacle. Rosa venait de sentir de nouveau son enfant tressaillir, et, au cri de joie qu'elle avait poussé, Gertrude était accourue auprès de son lit pour partager sa félicité et en rendre grâces à Dieu avec elle. Je m'associai à ces sentiments, et c'est ainsi que le contentement et l'espoir tout ensemble reparurent soudainement dans ma maison, tant est bonne la Providence qui a voulu, dans son équitable sagesse, que le bonheur fût toujours une chose relative, en telle sorte qu'il visite les malheureux eux-mêmes, et qu'il n'est complètement absent d'aucune destinée mortelle.

Toutefois, j'étais si faible encore que, sentant ma tête tourner et mes jambes chanceler, je dis à Gertrude : « Ma pauvre enfant, si vous ne venez pas à mon aide, je crois bien que je vais tomber par terre. » Elle accourut alors, et, m'ayant prêté l'appui de son bras, sur lequel j'avais honte de peser si lourdement, elle m'aida à regagner ma chambre, où, m'étant assis : — A présent je vous congédie, car en vérité je suis incapable ni de dire ni d'écouter un mot. — Après que Gertrude se fut retirée, je reconnus que j'étais tout aussi incapable de me tenir assis, en sorte que j'entrepris de me déshabiller pour tâcher ensuite de me replacer dans mon lit. Mais je ne pus y parvenir ; et je pris le parti de demeurer sur ma chaise, à moitié vêtu comme j'étais, jusqu'à ce que mon fils de retour pût me prêter son aide. Cependant, au bout d'une demi-heure, un coup de cloche se fit entendre et l'on introduisit Miller, qui demandait à me parler. Avec son secours je pus venir à bout de mon entreprise et regagner mon lit. Dès que j'y fus replacé : — Qu'est-ce donc, Miller, que vous avez à me dire ?

Miller venait en hâte m'avertir que tout à l'heure, en passant sur le pont du Rhône, il avait reconnu le jeune monsieur, qui

Digitized by Google

n'avait pas fait mine de le reconnaître ; lui-même qu'aussitôt il avait été de son chef dénoncer son retour auprès du commissaire de police, et que celui-ci, qui ne s'en trouvait pas instruit encore, avait immédiatement donné l'ordre à deux gendarmes de se mettre à sa recherche et de l'arrêter. — Ce sera justice, mon brave Miller, m'écriai-je à cette nouvelle ; mais surtout rien ne pouvait arriver de plus heureux pour mes pauvres dames, qui sont appelées à se mettre en route dans très-peu de jours, et qui se trouveront ainsi complètement à l'abri des atteintes de ce mauvais sujet. Vous avez eu là une bonne idée, et je vous suis d'autant plus obligé pour votre zèle que vous voyez vous-même combien je suis hors d'état d'agir de ma personne. — En même temps et pour que rien ne manquât à ma sécurité, qui dans ce moment ne pouvait être trop grande, Miller m'apprit que la fille Marie, à la suite d'une rixe dans laquelle elle avait reçu une blessure provenant d'un éclat de bouteille qui avait pénétré dans sa poitrine, était alitée au moins pour une quinzaine de jours encore, de telle sorte qu'il n'y avait rien à craindre non plus de son côté. Après avoir prié le brave Miller de me tenir au courant de tout ce qui pourrait survenir de nouveau, je le congédiai, et, lorsqu'il se fut retiré, je m'endormis d'un bon sommeil.

XLVIII

Quand je me réveillai, vers cinq heures du soir, je me trouvai rafraîchi, bien plus fort et tout disposé à prendre quelque nourriture. « Ah ! c'est vous, Gertrude ? en la voyant qui avait veillé à mon chevet ; où est donc mon fils ? — Votre fils, me répondit-elle en souriant, est venu à son ordinaire, mais il n'est pas resté à son ordinaire pour me tenir compagnie ; aussi je lui garde rancune. Voici du reste un billet qu'on a apporté pour vous. » Je l'ouvris et j'y lus des lignes tracées par une main inconnue, où l'on me priait en grâce de passer chez la fille Marie *pour choses relatives à mes fonctions de pasteur*. Cette lettre, dans les circonstances où je me trouvais, éveilla au plus haut point ma sollici-

Digitized by Google

tude et ma curiosité ; mais, quel que fût l'intérêt que j'avais à me rendre à cette invitation, il m'était impossible d'y songer pour l'heure, ni même d'entrevoir le moment où je pourrais aller, ou tout au moins me faire transporter chez la fille Marie. Je mis donc la lettre en lieu sûr, et je priai Gertrude de me servir du thé et quelque nourriture. La chère enfant, à cette demande, fut toute joyeuse, et, après m'avoir préparé avec une amicale diligence un petit repas, elle vint y assister, me distrayant par son entretien, et se repaissant le cœur, en quelque sorte, de chaque bouchée d'aliments dont je me faisais plaisir. De plus en plus j'étais attaché à cette chère enfant, et j'apprenais ces douceurs dont j'avais ouï parler si souvent à ceux qui, autrement dotés par la Providence que je l'ai été moi-même, se complaisent à remarquer combien la vie domestique s'embellit par les petits soins et les gracieuses assiduités d'une fille aimante et dévouée.

XLIX

Le lendemain, qui était un vendredi, j'employai ma matinée à rassembler quelque argent. J'avais dans mon tiroir une vingtaine d'écus dont je ne gardai que ce qui était absolument nécessaire pour atteindre au paiement de mon prochain quartier ; puis, comme j'ai une extrême répugnance à emprunter, pour grossir un peu la somme dont je voulais disposer en faveur de ces dames, j'envoyai mon fils porter six de nos douze couverts d'argent, et un dé à coudre en or que j'avais autrefois donné à ma femme en présent de mariage, chez le joaillier Durant, en le priant de vouloir bien me faire savoir la valeur de ces objets, sans néanmoins me l'envoyer encore, parce que, selon ce qui pourrait survenir dans un terme très-prochain, je serais peut-être dispensé de me défaire de ces pièces, auxquelles j'étais affectionné. Le joaillier Durand me fit dire que la valeur de ces objets s'élevait à cent quatre-vingt-quinze francs, et qu'au surplus il se prêterait à tout ce qui me serait agréable. Et comme mon fils l'avait mis au courant de nos anxiétés et de nos projets, il le

Digitized by Google

chargea de me dire que, désireux de s'associer à mon œuvre par quelque petite obole personnelle, il me priait de joindre au viatique que je préparais les cinquante francs qui me seraient remis de sa part. Au sortir de chez le joaillier Durand, mon fils avait été s'assurer conditionnellement d'une bonne voiture de louage, où nous étions dans l'intention d'établir une sorte de couche sur laquelle Rosa pût demeurer étendue, et quand à des valises, nous en possédions une grande qui serait plus que suffisante pour le modique bagage de ces dames. Ainsi quand, vers midi, mon fils fut de retour auprès de moi, tout était déjà préparé, et sans compter que nous avions apporté à faire ces dispositions autant de bon entrain que nous y gagnions de précieuse sécurité, le procédé du joaillier Durand était d'ailleurs venu nous causer une pure joie. Il n'est pas, en effet, de douceur comparable à celle de rencontrer, au milieu des transes et des embarras d'une vive anxiété, l'appui spontané des bons cœurs et les pieuses sympathies d'une charité secourable.

Ces petits labeurs, à raison de leur objet et à cause aussi de leur prompte réussite, au lieu de me faire du mal et d'aggraver ma faiblesse encore bien grande, m'avaient au contraire rafraîchi, en faisant trève aux angoisses de la réflexion pour me jeter dans des préoccupations actives, toujours bien moins pénibles. Aussi je dînai aujourd'hui avec mon monde, Rosa comprise, qui paraissait être tout-à-fait raffermie, et, vers quatre heures, me sentant assez dispos, je sortis pour me rendre chez la fille Marie. Après que j'eus gravi avec assez de peine les marches de son escalier, je sonnai, et l'on m'introduisit auprès d'elle.

Je trouvai la fille Marie alitée dans cette partie intérieure de l'appartement où l'autre fois je n'avais pas pénétré. Quoique la chambre fût plus ornée, elle offrait le même désordre que celle où j'avais été reçu, plus encore les particularités d'un ameublement tout entier et exclusivement combiné en vue des abjectes nécessités d'une profession honteuse. Quelques femmes, parmi lesquelles j'en remarquai deux de celles que j'avais vues à la prison, les unes debout, les autres assises ou à demi couchées çà et là, remplissaient la chambre plutôt qu'elles ne paraissaient savoir s'y rendre utiles, et, auprès du chevet de Marie, un homme, qu'on fit retirer quand j'entrai, semblait être le seul qui eût l'air

Digitized by Google

de lui donner quelques soins intelligents. Du reste, des fioles et des médicaments étaient épars sur les chaises, sur les tables, autour de la cheminée, et des linges qui avaient servi pour des pansements traînaient sur le plancher sans qu'aucune de ces femmes songeât à faire disparaître ces dégoûtants haillons, ou à purifier l'air de la chambre en y entretenant la propreté des ustensiles.

Du plus loin que la fille Marie m'eut vu entrer, elle jeta sur ma physionomie un regard scrutateur où l'expression de l'épouvante se mêlait à celle de la curiosité, et elle me laissa approcher de son lit sans m'avoir dit un seul mot. Habitué que je suis à voir des alités de toute sorte, les uns que la maladie hébête ou que la fièvre fait délirer, les autres que l'enflure déforme ou que des plaies rendent hideux, je ne marquai, en la voyant défigurée et méconnaissable, aucune surprise, et il ne m'échappa pas de voir que cette impassibilité de mon visage lui causait, en la trompant, une agréable impression d'espoir. « Eh bien ! Marie, lui dis-je en approchant, te voici déjà couchée sur le lit de douleur et en train peut-être d'aller bientôt rendre compte ? » Ces mots, en détruisant l'illusion à laquelle elle venait de se rattacher, provoquèrent ses pleurs, et, menteuse par crainte, elle me dit : « Ah ! j'ai bien souffert ; mais, Dieu merci, le mal s'est arrêté de croître, et quand même vous me voyez défigurée, j'ai de meilleurs moments..... » Puis, avec un regard qui implorait une réponse favorable : « Vous qui avez vu bien des malades, monsieur Bernier, ne pensez-vous pas que j'en puisse réchapper ? — Hélas ! mon enfant, la vue trompe, et nos vies sont dans la main de Dieu, qui tantôt surprend les flottantes, tantôt sauve et rallume celles qui semblaient près de s'éteindre ; sans cela, et si l'on pouvait prévenir ses voies, quelle urgence y aurait-il à se tenir toujours ceints et prêts à comparaître ? Je te juge bien malade. » A ces paroles Marie eut un transport de désespoir, et il fallut que les femmes s'approchassent pour maintenir ses bandages et pour maîtriser ses mouvements. Dans sa colère, elle leur résistait, des injures s'échappaient de ses lèvres, et, comme envieuse de leur destinée, elle se taisait à la fin pour les regarder d'un œil farouche.

« Marie, repris-je, j'ai cru que tu m'avais fait appeler pour t'aider à te réconcilier avec Dieu ; mais si ton intention n'est pas

Digitized by Google

de profiter à cet effet des moments qu'il t'accorde, je vais me retirer d'ici où je ne suis entré, je t'en avertis, qu'avec terreur pour toi, et parce qu'il m'est condamné de ne refuser mon ministère à aucun pécheur. — Je veux vivre! je veux vivre! s'écria-t-elle alors. Je n'ai que vingt-cinq ans! monsieur Bernier, je vous en conjure, priez pour que je vive; je le sais, le bon Dieu vous exaucera mieux que moi. — Non, lui dis-je, je ne prierai pas pour que tu vives ainsi impénitente. Tu as souillé la terre de tes débordements et de tes méchancetés; réchappée, tu la souilleras de plus belle... Il ne m'appartient donc pas de désirer que tu vives, et bien plutôt c'est à ces pécheresses qui t'entourent de prier pour toi, puisque ce sort que tu as, c'est celui qui les attend. » A cette réponse, la fille Marie se leva sur son séant, et avec l'expression de la fureur d'autant plus extrême qu'elle est plus impuissante : « Tu crois donc, s'écria-t-elle, tu crois que j'ai besoin de ta prière pour vivre! Tu crois... » La voyant ainsi disposée, je repris mon chapeau, ma canne, et je sortis, accompagné par la plus jeune des femmes qui étaient dans la chambre. Cette enfant sanglotait sans oser me parler. « Tu es jeune, lui dis-je quand nous fûmes seuls dans le vestibule, et il se peut que ton cœur soit encore plus criminellement égaré que profondément perverti; si donc tu as senti, en face de la lugubre condamnation qui est près d'atteindre cette misérable, les tressaillements de la crainte et les émotions de la repentance, écoute : sors d'ici à cette heure même pour n'y rentrer jamais; romps sans retour avec toutes ces femmes; va-t-en de ce pas chez ton oncle, que tu n'aurais jamais dû quitter, pour qu'en voyant ta conversion, il consente à te reprendre, et viens me voir. Si tu es sincère, je ne t'abandonnerai point, je prierai pour toi et avec toi, je te rapprendrai, malheureuse, les promesses de la piété et je ferai de toi une de ces brebis perdues qui, retrouvées, causent plus de joie dans le ciel que ne font quatre-ving-dix-neuf justes qui n'ont pas été perdus! » La pauvre enfant me prit la main pour la baiser, et, sanglotante comme elle était, elle sortit la première, s'acheminant vers la maison de son oncle.

Digitized by Google

En descendant l'escalier, je rencontrai le médecin qui montait pour aller visiter Marie. « Cette fille, lui dis-je, est bien malade. — Elle est perdue, reprit-il, et pour une bien mince blessure. Mais, dans un sang vicié, un rien fait l'étincelle, et l'embrasement ensuite est rapide. Je ne lui donne plus que des calmants. — Heureux encore, lui fis-je, que vos calmants à vous aient de l'efficace; pour les miens ils l'irritent plus qu'ils ne la tranquillisent! » Là-dessus je le saluai, et, m'étant rendu auprès de l'oncle dont je viens de parler, j'intercédai auprès de lui pour qu'il reprit sa nièce au moins à l'essai. Ce fut une grande besogne que de l'y décider, mais à la fin il consentit à l'employer aux ouvrages de couture que nécessitait son commerce, sous la condition expresse que de longtemps elle ne se mêlerait aux autres ouvrières, mais que, retirée dans un cabinet de son appartement, elle y travaillerait seule, pour être chassée sans retour au premier signe d'inconduite qu'elle aurait donné. Comme cet homme était veuf et sans enfants, j'espérai de cette situation, et de l'aide que je prêterais à la jeune fille, qu'elle pourrait encore revenir au bien et se rendre nécessaire à son oncle.

L

Il ne restait plus que trois jours jusqu'au mardi fixé pour le départ de ces dames, et personne n'avait paru qui vînt les recueillir, en sorte que, le lendemain, je jugeai convenable de m'ouvrir à Gertrude au sujet de ce départ et des circonstances qui me forçaient à l'effectuer malgré moi. A peine e le eut entendu les premiers mots de cette explication, qu'elle marqua la plus vive répugnance et qu'elle essaya de se débattre contre les nécessités dont je lui faisais le récit. Mais trop intelligente pour ne pas comprendre bien vite que toute résistance à ces nécessités était impossible, l'affliction alors, l'amertume, le regret, débordèrent de son cœur, et elle se livra aux mouvements de la plus douloureuse tristesse. Qu'allait devenir Rosa, disait-elle en pleurant, Rosa ainsi errante, cahotée, sans soins à portée et sans gîte

Digitized by Google

prochain? Qu'allaient-elles devenir toutes deux au terme de ce funeste voyage, puisque leurs familles avaient refusé de leur pardonner, et que ce retour, contre leurs ordres et en opposition à toutes leurs volontés, n'était propre qu'à les irriter davantage? La sienne ne voudrait-elle point user de violence pour l'arracher à sa Rosa, pendant que Rosa elle-même serait ramenée de force dans quelque séjour d'exil! Puis jetant avec effusion ses bras autour de mon cou : — Et vous quitter, s'écriait-elle, vous quitter, mon bon monsieur Bernier! quitter pour jamais cette sainte demeure, où sont désormais nos plus chers liens, nos plus légitimes affections, nos seules sauvegardes! Ah! que ne sommes-nous nées vos filles aussi bien que nous le sommes devenues de cœur! Après avoir évité, grâce à votre vigilance, ces écarts que nous expions si durement, paisibles à cette heure, il ne nous resterait plus qu'à savourer chaque jour le bonheur de vivre sous votre aile et d'embellir vos vieux jours!...

Ces discours remuaient vivement mon cœur, et, sans réfléchir que j'y étais forcé, je me trouvais bien cruel d'affliger si impitoyablement ces pauvres enfants. « N'aggravons pas le mal par notre propre faiblesse, lui dis-je, et réprimons ces larmes où s'amortirait notre courage. Il m'en faut, ma chère Gertrude, pour que je me sépare de vous. D'ailleurs, c'est mon fils qui vous accompagnera. — Votre fils? interrompit-elle avec l'accent du soulagement. — Oui, mon fils, qui n'a pas voulu que ce fût personne autre, et qui, j'en suis certain, vous rendra de bons offices. Par convenance, vous occuperez seules le dedans de la voiture, et lui se placera sur le siége, à côté du conducteur, prêt à vous servir sous toutes les formes, aide, ami, messager, et, s'il le faut, respectueux avocat auprès de vos familles. — Combien son dévouement me touche! dit alors Gertrude; non, vous ne pouviez pas, mon bon monsieur Bernier, clore tous vos bienfaits envers nous par un sacrifice plus coûteux pour vous, mais aussi plus précieux pour nous. Il nous semblera que nous vous possédons encore; que sais-je? tout n'est pas perdu! et je sais trop quel est le caractère de monsieur André pour ne pas voir en lui le plus digne avocat de notre cause et le plus sûr défenseur des droits de l'indissoluble amitié qui me lie à Rosa. » La voyant ainsi disposée, j'en profitai pour convenir du tour que nous donnerions à

Digitized by Google

tout ceci auprès de Rosa, afin de lui cacher autant que possible toutes les circonstances qui auraient pu lui causer trop de surprise, d'épouvante ou de chagrin, et il fut entendu que, dès le lendemain, Gertrude commencerait à la préparer par degrés à recevoir l'annonce de ce départ, et enfin à l'envisager, comme elle s'efforcerait de lui en donner l'exemple, avec espérance et avec satisfaction.

LI

Le lendemain dimanche, afin de ménager les forces et la santé de Rosa, qui avait continué de s'améliorer au point qu'elle était ce jour-là dans l'intention de se rendre à l'église, je lui proposai de faire, pour Gertrude et pour elle, un petit service dans sa chambre. Cette offre lui causa le plus grand plaisir et elle s'empressa de disposer la bergère devant une petite table sur laquelle elle plaça la Bible, après quoi elle mit en face trois chaises, dont une était destinée pour mon fils, qui vint l'occuper. Après la prière, j'improvisai un petit prêche sur les dispositions qu'il convient de revêtir dans l'adversité, et sur la façon dont il faut ployer avec douceur et avec espérance sous le joug des accidents, des contrariétés et des mécomptes dont la vie est inévitablement semée. En terminant, je m'élevai de nouveau à Dieu par la prière, en invoquant sa bénédiction sur les trois enfants que j'avais sous les yeux, et en lui demandant d'avancer et de protéger le retour de deux d'entre eux au sein de leurs familles. Quand j'eus cessé de parler, Rosa regretta que ce service fût sitôt achevé, et elle prétendit amicalement que je restasse auprès d'elle encore bien, bien longtemps, c'était son expression d'habitude. « J'y consens, lui dis-je, d'autant mieux que d'un moment à l'autre vous pourrez m'être ôtées. Ce sera un bien grand vide dans ma maison, mais tout au moins cette chambre, mes chères enfants, ne cessera plus de vous rappeler à mon souvenir, et, s'il plaît à Dieu de me prêter vie encore quelques années, c'est à cette place que je lirai vos lettres et que j'y répondrai. »

Digitized by Google

Nous parlâmes ensuite du comte. Rosa, surtout depuis qu'elle se savait enceinte, au lieu d'être de plus en plus inquiète du silence de son époux, s'était au contraire confirmée dans cette romanesque confiance qu'il voulait éprouver son amour, et, en voyant se prolonger le silence de sa propre famille (nous lui avions caché la réponse de sa mère), elle avait fini par se persuader que, réconciliés déjà entre eux, le comte et ses parents étaient d'accord pour lui ménager la douce surprise de reparaître ensemble et de la ramener en commun. Nous combattions, Gertrude et moi, autant que nous osions le faire, de semblables illusions; mais Rosa, en les soutenant par toutes sortes de motifs plausibles en effet, ne faisait que s'y confirmer davantage. Aussi n'avait-elle presque plus l'attente d'une lettre du comte, mais à chaque coup de notre cloche quelque idée de délivrance et de réunion se présentait à son esprit et faisait battre son cœur. Après qu'elle nous eut, ce jour-là, fait part encore une fois de tous ses motifs d'espérance et de contentement, je la quittai pour laisser Gertrude s'acquitter auprès d'elle des premières ouvertures au sujet de leur prochain départ, ainsi que nous en étions convenus la veille.

Cependant deux fois déjà dans la matinée on était venu me chercher de nouveau de la part de la fille Marie; en sorte que vers le soir je résolus de lui faire une seconde visite; bien moins à la vérité dans l'espérance de faire du bien à son âme, que dans l'idée que, peut-être, se voyant près de mourir, elle croirait racheter quelques-uns de ses péchés en me faisant ces révélations que je n'avais pu obtenir d'elle lorsque j'avais été la visiter dans la prison. Je m'y rendis donc vers les cinq heures.

Je la trouvai entourée des mêmes femmes que la première fois, et au milieu d'une crise de désespoir si violente qu'elle ne s'aperçut pas même de ma venue; en sorte que, m'étant assis sur une chaise qui se trouvait placée derrière son chevet, j'y assistai à la fois à ses transports d'épouvantement et au sinistre spectacle de ces femmes dont pas une n'aurait osé au risque de se condamner elle-même, lui adresser un seul mot de consolation religieuse. — Marie, lui disaient-elles, tu es mieux, tu vivras, le médecin est content; Marie, tu es toute jeune, et la force de ta constitution vaincra ce mal en t'agitant, tu le feras empirer... —

Digitized by Google

Je ne pus souffrir, moi le ministre de Dieu pour faire entendre à mes frères sa vérité, d'être le complice discret de ces dangereux mensonges, et, m'étant levé, je dis à ces femmes : — Arrière de ce lit, lâches créatures qui trompez votre amie ! Marie n'en réchappera pas, le médecin me l'a dit à moi, et quand quelques moments lui restent, uniques, urgents pour songer enfin à l'éternité, c'est à cette terre pour qui elle est déjà morte que vous vous efforcez de la rattacher ! Qu'on me laisse seul avec elle. — Non ! non ! s'écria Marie. — Je l'ordonne, — ajoutai-je d'un ton d'autorité, et les femmes se retirèrent dans la pièce voisine.

— Tu es mourante, repris-je quand nous fûmes seuls, mais tu as de la force encore, Marie, et l'esprit présent. C'est un bienfait d'en haut, en veux-tu profiter ? — Alors, toute tremblante, car l'effroi seul la subjuguait : — Que puis-je faire ?... Je ne sais pas prier, Dieu me fait peur. — Tant mieux, lui dis-je, car c'est de cette peur, qui est un bon sentiment, qu'il te faut passer à la repentance, puis à l'amour, puis au salut par Jésus-Christ. — Et, sans attendre sa réponse, je fis une prière où je m'efforçai d'être l'interprète et comme le messager, auprès de Dieu, des sentiments et des vœux dont je pouvais supposer son cœur animé ; mais quand j'eus achevé, et que, ramenant mes regards sur le visage défiguré de cette malheureuse, je n'y eus retrouvé que les mêmes signes d'effroi et de stupeur, je jugeai inutile pour l'heure de poursuivre mon œuvre, et j'essayai d'aborder son âme par d'autres côtés.

« Que tu as été cruelle, Marie, repris-je, envers ces deux dames que j'ai retirées de l'abîme affreux où tu t'étais aidée à les précipiter, et serait-il possible qu'à ce moment suprême tu n'éprouvasses à leur sujet aucun regret, aucun remords ! — Que vous dirai-je ?... on m'a employée ; je n'avais rien, moi, contre ces dames. — Qui donc t'a employée, et d'où venait cette lettre supposée du comte ? — Vous ne gagneriez rien à le savoir, et moi je ferai un péché de plus en trahisant ceux qui se sont fiés à moi. Tout ce que je puis vous répéter, c'est qu'on vous abuse : le comte ne reviendra jamais. — Mais existe-t-il du moins ? — Oui, il existe. — Et est-ce lui qui a écrit la lettre ? — Vous m'en demandez trop. — Tu sais pourtant ce qui en est ? — Peut-être. — C'est là tout ce que je pus tirer de la fille Marie, et ce n'était

Digitized by Google

rien de plus que ce qu'elle ou le jeune monsieur m'avaient déjà fait entendre à plusieurs reprises. Seulement, j'avais lieu, cette fois, de la croire sincère plus qu'auparavant, et sa déclaration me fut d'autant plus douloureuse qu'elle présentait un accord aussi surprenant que sinistre avec la phrase mystérieuse qui m'avait tant épouvanté dans la lettre de la mère de Rosa.

En rentrant chez moi, j'y appris de Gertrude que, moitié en usant du tour dont nous étions convenus ensemble, moitié en rattachant le fait d'un prochain départ aux idées que Rosa avait encore exprimées le matin de ce jour, elle n'avait pas eu trop de peine à la disposer convenablement, si bien que déjà leur valise était à peu près prête ; qu'au surplus la santé de son amie ayant continué de se raffermir très-sensiblement, elle-même éprouvait bien plus de sécurité que lorsqu'il avait été question pour la première fois de ce triste voyage. Ces nouvelles me causèrent un vrai contentement, puisqu'il devenait de jour en jour plus improbable qu'une personne se fût mise en route pour venir chercher ces dames et qu'au moins l'expiration du délai nous trouverait, grâce à Dieu, en mesure de pouvoir accomplir leur départ forcé.

LII

Le lundi matin, nous achevâmes, mon fils et moi, de faire tous les préparatifs de ce départ, notamment ceux qui concernaient la voiture, où nous parvîmnes à établir, avec le secours du voiturier, une couche bien unie et bien tendre pour Rosa. Nous y plaçâmes aussi des cordiaux, quelques friandises qu'elle aimait, et une bouteille de vin d'Espagne, avec un petit gobelet d'argent sur lequel mon fils avait fait graver les chiffres entrelacés de ces dames, et qu'il était dans l'intention de leur offrir comme objet de ressouvenir. Après quoi, je l'envoyai à la chancellerie pour y retirer son passeport, pendant que j'allais moi-même faire une tournée de visites chez mes paroissiens. Mais comme je sortais de chez l'un d'eux, vers trois heures après midi, un des enfants

Digitized by Google

Miller, qui venait de m'apercevoir, accourut à ma rencontre pour me dire qu'on avait envoyé lui et ses frères à ma recherche dans toutes les directions, afin de m'avertir qu'il fallait rentrer au logis tout de suite. Je questionnai l'enfant au sujet de ce message, mais il ne savait rien au delà, en sorte que je hâtai le pas pour revenir chez moi en songeant qu'apparemment la personne chargée de venir chercher ces dames pour les ramener à Brême était enfin arrivée.

Mais je n'étais encore entré dans mon appartement, que, du bas de la dernière rampe qui y conduit, j'y aperçus des signes de désordre et de trouble. La porte était ouverte, des gens allaient et venaient; la vieille, en m'apercevant, cria à mon fils : Le voici! et celui-ci, étant accouru à ma rencontre, m'apprit qu'à peine rentré, Gertrude l'avait appelé pour qu'il allât chercher un chirurgien ; qu'aussitôt il avait couru chez ceux dont il connaissait la demeure sans en rencontrer aucun à son domicile, et, qu'à tout événement, il avait jugé convenable d'envoyer la femme Miller au secours de ces dames. Sans en écouter davantage, j'entrai aussitôt dans la chambre de Rosa. Le chirurgien s'y trouvait et la femme Miller, qui me firent signe de ne faire aucun bruit, pendant que Gertrude, le visage bouleversé et les yeux gonflés de de larmes, profitait de ce que j'avais ouvert la porte pour sortir précipitamment.

Rosa, qui m'aperçut en cet instant, m'appela d'une voix affaiblie, et, quand je fus auprès d'elle, elle me dit en contraignant sa douleur profonde, pour montrer une disposition d'esprit qui me fût agréable : « L'Éternel me l'avait donné, l'Éternel me l'a ôté : que le nom de l'Éternel soit béni ! » Alors j'eus la certitude du malheur que, dès le premier instant, j'avais prévu, et en considérant cette jeune mère, si promptement dépouillée de ce fruit autour duquel se réjouissait son âme et croissaient ses espérances, je ressentis les plus cruelles déchirures de la pitié. Surtout son angélique intention d'être douce, calme et sans murmure me pénétra d'un sentiment si reconnaissant et si tendre envers elle, qu'ému jusqu'au fond du cœur, je ne pus que lui dire ces paroles : « Rosa, mon enfant, si jamais la main de l'Éternel s'appesantit sur moi comme elle a fait sur vous, je me souviendrai de l'exemple que vous me donnez à cette heure, et je m'ef-

Digitized by Google

forcerai de l'imiter. » Cependant la pauvre Miller fondait en larmes, et le chirurgien lui-même contemplait avec une surprise pleine de gravité le visage de Rosa tout frêle de maladie, tout brisé de désespoir, et tout contraint de résignation.

Je demeurai là quelques instants, et pendant que le chirurgien donnait ses prescriptions à la femme Miller, qui s'était offerte pour veiller auprès de Rosa, celle-ci, m'ayant fait signe de me pencher sur elle, me dit tout doucement à l'oreille : « Allez, s'il vous plaît, mon bon monsieur Bernier, consoler Gertrude. » Puis de ses lèvres brûlantes elle imprima un baiser sur ma main qu'elle venait de saisir pour la caresser, et je la quittai.

En sortant de la chambre, je rencontrai mon fils qui avait profité de mon retour pour aller informer le commissaire de police de l'accident survenu à Rosa, et pour courir décommander la voiture. L'ayant prié de me laisser seul avec Gertrude, il demeura sur le seuil, prêt à voler de côté ou d'autre, selon les occurrences, ou à s'aider avec la vieille au service de la maison.

Je trouvai Gertrude dans un si grand désespoir, qu'au lieu de la questionner, ainsi que j'en étais impatient, sur ce qui avait pu provoquer l'accident survenu à Rosa, je dus m'employer à la soutenir, à la consoler, et enfin à lui proposer pour exemple la résignation de son amie. Mais tout ce que je pus lui dire ne produisit aucun effet, et elle repoussait ouvertement mes exhortations comme ne pouvant rien sur son incomparable douleur. « Ce n'est pas, s'écria-t-elle enfin, ce n'est pas cet enfant que je pleure, monsieur Bernier, c'est ma Rosa ! » Puis, s'étant levée, et d'un air égaré : « Hâtez-vous, hâtez-vous... mais non ! il vaut mieux qu'elle meure ! » et elle retomba sur sa chaise. Quelque incohérentes que fussent ses paroles, elles dessillèrent pourtant mes yeux, et dès ce moment, j'envisageai en effet Rosa comme devant être prochainement ravie à nos affections.

Quand Gertrude fut un peu calmée, elle me dit : « J'ai promis à Rosa de vous cacher la cause de ce qui arrive, et je le devais pour n'aggraver pas son mal, mais je sens que ce serait manquer de confiance envers vous que de tenir ma promesse ; vous paraîtrez donc auprès d'elle ignorer ce que je vais vous dire. » Alors Gertrude me conta que, pendant qu'elles étaient à s'entretenir tranquillement dans leur chambre, le facteur avait sonné à la

Digitized by Google

porte et remis à la vieille une lettre en lui disant : « C'est d'Allemagne ; » qu'en entendant prononcer ce mot, Rosa était accourue, avait pris la lettre, l'avait baisée, ouverte, puis que la pâleur, l'effroi, s'étaient peints sur son visage à mesure qu'elle la lisait, jusqu'à ce qu'arrivée au bas de la page, elle avait poussé un cri, jeté la lettre loin d'elle, et donné tous les signes de la plus violente douleur ; qu'à cet instant une vive souffrance s'était déclarée et qu'elle, Gertrude, n'avait eu que le temps de soutenir Rosa dans ses bras, de la porter sur son lit, et d'appeler mon fils qui se trouvait seul dans la maison, pour qu'il courût chercher un chirurgien ; qu'un moment après la femme Miller était arrivée qui lui avait aidé à déshabiller Rosa, et qu'elles venaient de l'arranger dans son lit lorsque le chirurgien était arrivé pour apprendre d'elles que Rosa n'avait plus la joie d'être mère. Après que Gertrude eut achevé ce récit, elle mit sous mes yeux la lettre elle-même qui avait provoqué cette crise. Comme je le reconnus aussitôt à l'écriture, cette lettre était de la mère de Rosa et couçue en ces termes :

« C'est en cachette de votre père, ma Rosa, et contre son expresse volonté que je vous écris ces lignes. Mais, quelle qu'ait été la grandeur de votre faute, vous êtes destinée à l'expier trop durement pour que je puisse obtenir de ma pensée qu'elle se détourne de vous, et de mon cœur qu'il vous délaisse.

« Quand votre père sera moins irrité contre vous, mon enfant, et que le temps aura passé sur cette honte, sinon pour la détruire, du moins pour l'atténuer, j'essaierai d'obtenir de lui votre pardon, et c'est dans l'espoir que j'y réussirai quelque jour que vous devez dès à présent chercher un allégement à votre infortune. Ah ! Rosa, pauvre abusée, comment donc avez-vous pu méconnaître ainsi que la pureté et l'innocence elles-mêmes sont de mauvaises sentinelles de la chasteté, et que toute jeune fille qui n'a pas mis la sienne sous la garde des seuls auteurs de ses jours est tout à l'heure perdue !

« Voici une nouvelle lettre de monsieur Bernier qui annonce votre grossesse ! cela a été pour nous tous un renouvellement cruel d'affliction et d'opprobre. Aussi votre père est sombre et ferme ; je n'ose pas même le supplier dans ce moment de se départir de ses sévérités jusqu'au point qu'il me laisse, quand

Digitized by Google

l'époque de vos couches sera venue, me rendre pour quelque temps auprès de vous.

» En attendant, voici inclus les papiers qni vous serviront à faire retirer l'ordre de départ que vous avez reçu de la police. Remerciez le bon monsieur Bernier; conjurez-le en mon nom de vouloir bien vous garder dans sa maison, après que Gertrude, qu'on envoie chercher, vous aura quittée, et adressez les lettres que vous voudrez me faire parvenir secrètement à Gottlieb Kohler à Brême, qui est prévenu. Recevez, ma Rosa, les embrassements de votre désolée mère,

» Caroline S. »

Cette lettre, qui était tout ensemble si inconcevablement tendre et cruelle, me jeta moi-même dans une affreuse perplexité, et, en rapprochant ces étranges expressions d'*opprobre*, de *fille qui est perdue*, de ce fait dont Marie, la veille encore, m'avait donné l'assurance positive, à savoir que le comte ne reviendrait jamais, j'entrevis pour la pauvre Rasa une telle ignominie, qu'il m'arriva de former en moi-même le vœu que Dieu la retirât de ce monde avant qu'elle eût eu le temps de la connaître, si encore ce n'était pas quelque prévision toute semblable à la mienne qui lui avait arraché un cri soudain et qui avait violemment détaché de ses entrailles le fruit d'un illégitime amour. Aussi, tout en contenant au dedans de moi ces doutes terribles, j'interrogeai de nouveau Gertrude. Alors elle me confia que cette lettre l'avait bouleversée bien plus profondément elle-même qu'elle n'avait fait Rosa, car elle y avait vu, disait-elle, les signes désormais évidents d'un opprobre dont la découverte serait pour mon amie le coup certain de la mort, alors même qu'elle ne l'aurait pas reçu de la perte de son enfant; que quant à Rosa, hormis une ou deux allusions à des faits que nous lui avions cachés et dont elle s'était hâtée de lui donner une explication plausible, elle avait cruellement souffert des duretés outrageantes de cette lettre, mais sans les attribuer néanmoins à un autre motif qu'à celui de la sévérité orgeuilleuse de son père, envers une union accomplie clandestinement contre sa volonté, et que ce qui lui avait arraché le cri du désespoir c'était la phrase où il est dit : *après que Gertrude qu'on envoie chercher vous aura quittée*. Cette explication, tout en m'apprenant que Gertrude avait

Digitized by Google

pénétré aussi loin que moi dans le mystère encore voilé de la destinée de son amie, me causa néanmoins quelque soulagement, en ce que, si la volonté de Dieu était de retirer prochainement Rosa de ce monde, j'espérais bien, avec le secours de Gertrude, et quoi qu'il dût arriver jusque-là, de pouvoir épargner à son cœur, déjà brisé, les tortures de l'avilissement, et l'agonie de la pureté, de la confiance et de la tendresse, changées subitement, par une soudaine découverte, en mortelle douleur et en irremédiable flétrissure.

Après cet entretien, Gertrude retourna auprès de son amie, et mon fils étant alors revenu auprès de moi, je le mis au courant de tout ce que je venais d'apprendre. Le pauvre garçon n'avait pas besoin de ce récit pour être navré de tristesse, car, ayant couru tout à l'heure à la pharmacie pour y porter l'ordonnance du chirurgien, le jeune homme qui s'était mis à la préparer avait dit qu'il fallait que la jeune dame fût bien dangereusement malade pour qu'on dût faire usage de telle substance qui entrait dans la composition du médicament; et, au retour, ayant rencontré le chirurgien, celui-ci ne lui avait pas caché que l'état de Rosa était des plus graves, et qu'en raison de l'épuisement de ses forces, de la violence de son accident, il avait peu d'espérance de la sauver. Ces choses me confirmèrent dans l'opinion que Rosa était désormais perdue pour ce monde, et je m'apprêtai à devoir bientôt lui fermer les yeux.

LIII

Le lendemain, mardi, j'appris au petit jour par la femme Miller à qui j'avais recommandé de pénétrer dans ma chambre à tout heure de la nuit pour m'avertir, s'il y avait lieu, de l'état de Rosa, qu'elle avait passé une nuit sans souffrance et néanmoins désastreuse. En effet les remèdes n'avaient point agi, et, en vertu de cette complication dont avait parlé le chirurgien, ses forces avaient continué de se dissiper d'heure en heure, tandis qu'une pâleur croissante envahissait son visage. Comme cet état

Digitized by Google

pouvait d'un moment à l'autre devenir suprême, j'envoyai mon fils, qui ne s'était pas couché ce soir-là, chercher en toute hâte le chirurgien, et je m'habillai pendant qu'il faisait ce message.

Quand le chirurgien fut arrivé, nous entrâmes ensemble dans la chambre. La pâle blancheur de Rosa me fit une frappante impression. Elle prit ma main pour la caresser, puis elle dit avec un accent d'inexprimable douceur : « Les soins de monsieur, dont je remercie, sont désormais superflus; qu'il me fasse donc la grâce de les discontinuer pour ne me conserver que ceux de sa bienveillance. J'ai peu de moments à vivre, et je voudrais pouvoir en disposer. Entre Gertude et moi tout est réglé; je vais l'attendre. Entre moi et Dieu il y a encore à faire. J'implore votre assistance, monsieur Bernier. » Dans ce moment le chirurgien fit mine de se retirer : « Que ce ne soit pas par discrétion, lui dit Rosa, votre présence m'est chère. » Alors il s'assit, et, sans retard, je fis d'un cœur pénétré le service des mourants, que je terminai par une prière d'où j'exclus à dessein toute demande de retour à la santé qui aurait eu pour effet de rattacher cette enfant à la vie, afin de diriger exclusivement ses regards vers cette éternité bienheureuse dont notre bon Sauveur est venu annoncer la nouvelle et sceller la promesse. Moi-même, avide que j'étais de rétribution pour cette infortunée dont la vie terrestre, si courte et si tourmentée, allait s'éteindre au milieu du délaissement et des traverses, je goûtai à cet essor vers un monde meilleur ces rassasiements consolateurs que la religion a seule le pouvoir de nous assurer.

Quand j'eus achevé, Rosa, tranquille et remplie de sérénité, parla ainsi : « Les sentiments que vous venez d'exprimer, monsieur Bernier, sont les seuls qui habitent mon cœur à cette heure suprême; mais il m'appartient d'y ajouter devant vous et devant ces personnes amies que j'ai une sincère repentance de tous les péchés que j'ai commis, et le plus douloureux remords de la grande faute que j'ai faite devant Dieu et devant les hommes en conspirant contre l'autorité et les droits paternels pour me marier secrètement... J'en demande pardon à Dieu et j'implore sa miséricorde... » Ici Rosa s'arrêta comme épuisée par cet effort, mais en faisant signe qu'elle n'avait pas achevé de dire. Au bout de quelques instants elle reprit :

Digitized by Google

« J'ai eu une amie incomparable, une jeunesse heureuse, et il y a à peine quatre mois et demi qu'ont commencé les châtiments de ma faute. Ces châtiments, il a plu à la bonté de Dieu, non-seulement de les adoucir et de les sanctifier en me donnant M. Bernier pour protecteur, pour guide et pour ami, mais encore de les diriger de telle sorte qu'aujourd'hui je quitte la vie, sinon avec joie, du moins sans regret. Ludwig ou bien m'a précédée dans le ciel, ou bien m'a oubliée. Mes parents, qui me refusent leur pardon à cette heure, me l'accorderont sitôt que je ne serai plus. Je délie par ma mort ma fidèle Gertrude d'une destinée qui aurait inévitablement faussé et entravé la sienne. Enfin, ce qui m'avait un instant enivrée de nouveau de la plus puissante joie, mon enfant, avant même d'être né, il a cessé de vivre. Ainsi, chères personnes qui gémissez ici sur mon sort, si vous avez quelque confiance dans ces aveux que je fais sur le seuil du sépulcre, conservez-moi les regrets de l'affection et les priviléges du ressouvenir, mais cessez de pleurer sur ce qui m'arrive et bien plutôt bénissez Dieu avec moi de ce qu'il me retire à lui satisfaite d'avoir vécu, rassasiée de ce monde, certaine de sa miséricorde et comptant sur ses promesses. » Après avoir ainsi parlé, Rosa fit signe au chirurgien et à la famille Miller d'approcher, et, quand elle eut reçu de chacun d'eux un baiser, elle les congédia pour ne garder dans la chambre que Gertrude et moi. Cependant, comme j'aperçus, au relâchement de sa main qui n'avait pas cessé de tenir la mienne, qu'elle commençait à s'endormir, je me dégageai doucement de son étreinte et j'allai m'asseoir vers la fenêtre auprès de la pauvre Gertrude.

Au bout de deux heures de temps environ, quelque mouvement de Rosa nous fit accourir auprès d'elle : elle venait en effet de se réveiller. En nous voyant, un souffle de sourire voltigea sur ses lèvres, et, selon son habitude, elle chercha nos mains pour les caresser, puis, d'une voix qu'on entendait à peine : — J'aimerais, me dit-elle, prendre congé de votre fils aussi. — Je l'appelai, il parut : — Vous êtes, lui dit Rosa, le digne rejeton de votre bon père, et je vous dois, comme à lui, toute sorte de reconnaissance. Si ma pâleur ne vous rebute point, donnez-moi le dernier baiser. — Après cet effort, Rosa ferma de nouveau les yeux sans lâcher nos mains, et elle s'endormit tranquillement.

Digitized by Google

Au bout d'une demi-heure, comme son souffle ne s'entendait plus et que ses mains nous semblaient se refroidir. Gertrude se pencha sur elle pour la prendre dans ses bras et la réchauffer de sa chaleur, mais presque aussitôt, ayant poussé un grand cri, elle demeura inanimée auprès de son amie. Rosa avait cessé de vivre.

C'est ainsi que, par une dispensation de la Providence, ce fût le jour même où elle avait dû partir pour rejoindre une famille qui la repoussait durement, que Rosa prit son vol pour retourner sanctifiée dans le sein de Dieu. Certes, de ces deux départs, le dernier était bien préférable, aussi fut-ce dans cette circonstance où brillait la sollicitude d'en haut que je puisai un premier allégement à la douleur qui venait d'accabler mon âme.

LIV

Quand Gertrude fut revenue à elle-même, j'essayai de lui parler de cette mort si sereine, de cette délivrance si secourable, de ce propos qu'elle avait elle-même fait entendre : — Il vaut mieux qu'elle meure ! — Mais c'était trop tôt encore, ces paroles la blessaient, et elle les repoussait du geste. Couchée auprès de son amie qu'elle n'avait pas cessé de serrer dans ses bras, tantôt, comme si Rosa eût été vivante encore, elle lui souriait, elle lui parlait, elle lui prodiguait tous les témoignages d'une incomparable tendresse ; tantôt, après l'avoir en vain appelée par les noms les plus chéris, elle retombait dans les transports d'une délirante affliction, pour demeurer bientôt oppressée, gémissante, ou bien en proie à une morne stupeur.

— Gertrude, lui dis-je enfin dans l'intention de la retirer de cet état en lui proposant des soins à remplir, il est, vous le savez, de funèbres usages auxquels il faut satisfaire; trouvez-vous bon que je fasse venir pour vous aider la femme Miller ? — Non ! non ! je vous en supplie, répondit-elle avec effroi. — Moi seule je plierai le corps, moi seule je veillerai auprès de lui, moi seule j'accomplirai les derniers et secrets désirs de ma chaste amie !

Digitized by Google

— Je quittai alors Gertrude pour aller choisir parmi le linge de ma maison ce que j'y trouverais de plus fin et de mieux approprié à l'emploi qu'elle en voulait faire, et je retournai ensuite auprès d'elle. Durant cette courte absence elle avait défait la coiffure de Rosa, en sorte que le lit était inondé des flots de sa longue chevelure, et je remarquai aussi que l'alliance avait disparu de sa main. Sans me rien dire, Gertrude prit le linceul; puis, après qu'elle m'eut tendrement entraîné vers le lit pour que je fisse encore une caresse à son amie, elle me pria de la laisser seule en m'avertissant de frapper d'une certaine manière quand je voudrais rentrer dans la chambre, et en me priant de faire en sorte que personne d'autre ne vînt à s'y présenter.

Quand j'eus quitté Gertrude, je me retirai auprès de mon fils, et vers le soir nous reçûmes la visite du joaillier Durand. Ce brave homme, tout pénétré de l'affliction que j'avais dû ressentir, venait me marquer qu'il y entrait en part bien sincèrement, et il ajouta que comme, dans l'état de délaissement où était morte Rosa, je pouvais désirer qu'à défaut de parents qui pussent accompagner son convoi, quelques personnes se présentassent pour en tenir lieu, il avait voulu être des premiers à m'offrir ses services à cet effet. Je lui témoignai combien sa démarche, sans me surprendre, me causait de contentement, et tout aussitôt nous abordâmes le sujet auquel cette démarche elle-même conduisait tout naturellement. Il se trouva que mon fils avait déjà pourvu à tout le matériel de l'ensevelissement, et comme il fit remarquer que Miller avait eu l'obligeance cet après-midi même de quitter son ouvrage pour se rendre avec lui auprès de l'officier civil, afin d'y servir de témoin pour faire dresser les pièces relatives au décès de Rosa, nous convînmes ensemble qu'il lui serait fait la proposition de marcher avec nous trois en rang de parent le jour du convoi, et que s'il acceptait, nous bornerions là nos démarches à cet égard. — Aussi bien, ajoutai-je, ce modeste cortége sera composé des quatre seuls hommes qui aient, à des titres divers, marqué de l'intérêt à la pauvre Rosa pendant son exil à Genève, et je ne pense pas qu'il fût agréable à son amie de le voir se grossir de personnes indifférentes. — Ceci réglé, j'entretins M. Durand et mon fils des circonstances à la fois touchantes et consolatrices qui avaient si-

Digitized by Google

gnalé les derniers moments de Rosa, et quand je fus arrivé à ce reconnaissant mouvement qui l'avait porté à faire appeler mon fils, celui-ci m'ôta la parole pour déclarer avec larmes que jamais témoignage plus beau ne l'avait enflammé du désir de s'en rendre digne, et que cette distinction que Rosa lui avait faite, en réclamant de son amitié le baiser d'éternel adieu, avait pour lui un charme et une valeur contre lesquels venait échouer sa tristesse et se briser son affliction elle-même.

Quand M. Durand nous eut quittés, nous vîmes arriver Miller et sa femme. Tous les deux ils venaient pour pleurer avec nous et pour me marquer le remords qu'ils ne cessaient d'éprouver de ce que, le soir de notre retour de Versoix, ils s'étaient montrés si durs et si offensants pour cette angélique jeune dame. — Pour ceci, leur dis-je, je vous l'ai depuis longtemps pardonné, car dès le lendemain j'ai su sous l'empire de quelles apparences vous aviez dû agir ainsi que vous l'avez fait; aussi, pour vous donner à la fois la preuve que je ne conserve aucun sentiment de rancune à cet égard et l'occasion d'effacer jusqu'à la trace de votre offense d'alors par un témoignage d'affectueuse estime, je vous demande, Miller, de marcher, vous quatrième, avec M. Durand, mon fils et moi, en rang de parent au convoi de Rosa. — A cette proposition Miller montra une vive satisfaction, et il me remercia avec chaleur d'avoir bien voulu l'honorer au point de songer à lui dans cette occasion.

Vers dix heures j'allai moi-même porter à Gertrude quelque nourriture et de la lumière. Je la trouvai assise auprès du lit, qui pleurait silencieusement, et en la revoyant je ne pus que m'abandonner de nouveau au cours de ma propre douleur. Cependant, ayant jeté les yeux sur Rosa dont la physionomie, d'ailleurs aussi blanche que le linceul dans lequel elle était pliée, avait une ineffable expression de douceur sereine et de religieux contentement : — Chère enfant, dis-je en m'inclinant pour imprimer mes lèvres sur son front glacé, que votre visage montre bien que vous êtes morte au Seigneur et entrée maintenant dans sa paix ! Hélas ! quand je vous affligeais naguère de mes remontrances, j'ignorais étrangement quelle âme était la vôtre, et qu'au sein même de vôtre faute vous étiez encore toute parée de la plus sainte innocence, comme sous cet air de fragilité vous étiez toute forte de

Digitized by Google

la plus chrétienne piété ! — Puis, m'adressant à Gertrude : — Ma bien-aimée, ma fille chérie (c'est vous, je ne l'ai point oublié, qui, l'autre jour, me disiez l'être de cœur), sachons mêler à nos larmes de douleur celles de consolation et de joie, puisque voici notre Rosa délivrée, heureuse et désormais sous une garde qui ne lui faudra plus. Car viennent à présent les outrages des méchants, viennent surtout les révélations redoutables, les découvertes d'opprobre ignoré, de flétrissure imméritée, l'y voilà soustraite à toujours par la manifeste sollicitude de celui qui veillait sur cet ange. Ah ! non, Gertrude, au nom de Rosa elle-même, point d'amertume, point de murmure ; et si nous voulons n'être pas indignes de l'exemple qu'elle nous a donné, que la tristesse seule, mais tempérée par la gratitude, trouve place dans nos cœurs ! — Gertrude était trop profondément ébranlée pour pouvoir me témoigner par son discours qu'elle acquiesçait à ces paroles ; mais, usant du tour qui était mieux à sa portée, elle avait suspendu ses pleurs pour les écouter, et l'abandon avec lequel elle se livrait à mes tendres caresses m'était un signe qu'elle s'associait à mes sentiments.

Quand nous fûmes demeurés quelque temps en silence, j'appris à Gertrude que sa séparation d'avec la dépouille mortelle de son amie aurait lieu le surlendemain, jeudi, vers le milieu du jour, et qu'à ce moment-là je ferais, selon l'usage qui est pratiqué dans notre Église, un petit service funèbre en présence des personnes, d'ailleurs bien peu nombreuses, conviées à l'enterrement ; qu'au surplus, il lui faudrait permettre que, dès le lendemain matin, Rosa pût être déposée dans sa dernière demeure, et que, pour cette triste opération, l'aide de quelqu'un lui serait absolument nécessaire. Alors Gertrude me nomma la femme Miller comme étant la personne de qui elle accepterait le plus volontiers les services ; puis, passant à un autre objet : — Un vœu de ma Rosa, qui doit être religieusement accompli, dit-elle, c'est qu'en aucun temps sa mère n'apprenne, par qui que ce soit, que c'est la lettre qu'elle lui a écrite qui a été l'occasion de son accident et la cause de sa mort. Je vous conjure donc, mon cher monsieur Bernier, puisque sûrement vous ne tarderez pas à écrire aux parents de Rosa, d'imaginer à ce sujet telle manière de présenter les choses qui écarte de leurs esprits jusqu'au soupçon

Digitized by Google

même de la vérité. Que si vous répugnez à vous faire en ce point l'exécuteur du vœu de Rosa, alors confiez-m'en le soin, et j'écrirai dès cette nuit. — N'ayez crainte, lui répondis-je, je serai en ce point, comme dans les autres, l'exécuteur fidèle du vœu tout filial de Rosa, et il ne tiendra pas à moi que cette malheureuse mère ignore à tout jamais qu'elle a, sans le savoir et en croyant n'être que tendre, immolé son enfant.

Alors Gertrude relevant ces dernières paroles : — Hélas ! me dit-elle, absolvons cette mère infortunée, qui, tout en sachant, elle, ce que nous ne faisons, nous, qu'entrevoir à peine, l'irremédiable flétrissure de sa fille, lui pardonne néanmoins autant qu'elle l'ose, et en bravant pour cela l'inexorabe tyrannie d'un époux sans entrailles, le crime honteux dont elle la croit complice... — Puis avec un soudain accent de haine vengeresse :— Réservons nos malédictions pour celui... — Ici l'indignation, le dégoût des images de souillure, des suffocations d'horreur et de saisissement l'empêchèrent de poursuivre, et je lui dis : — Gertrude, détournons nos pensées de cet homme, ou bien ils troubleraient de ressouvenirs odieux cette douce sérénité des derniers moments de Rosa. Qu'importe maintenant à notre amie qu'un monstre ait flétri cette dépouille faite pour la terre, puisque l'âme immortelle qu'elle recélait est montée au ciel pure comme les plus pures, et chaste comme les plus chastes ! — Ces paroles parurent descendre sur le cœur douloureusement aigri de Gertrude, comme fait un baume salutaire sur une cuisante blessure, en sorte qu'accédant avec un visible soulagement à l'avis que je venais de lui faire entendre, elle prit l'alliance sur la table, et elle dit en me la remettant : — Prenez ceci, promettez-moi de le détruire, et plus jamais, j'en éprouve comme vous le besoin, plus jamais ni le nom de cet homme, ni aucun discours dont il soit l'objet, ne souillera de nouveau mes lèvres !

Vers onze heures, après avoir prévenu Gertrude que mon fils entendait veiller lui-même dans la chambre à manger, afin d'être à portée de la servir et aussi afin qu'elle n'eût pas à ressentir l'impression d'une solitude absolue, je la quittai pour aller prendre quelque repos.

Digitized by Google

LV

Au petit jour j'appelai mon fils pour qu'il vînt me donner des nouvelles de Gertrude. Il m'apprit que, vers deux heures, Gertrude, vaincue par la lassitude, et craignant que le sommeil ne vînt la surprendre, avait entr'ouvert la porte pour le prier de se tenir auprès d'elle durant quelques instants, et que, s'étant à dessein abstenu de lui parler, après qu'il s'était trouvé dans la chambre, elle n'avait pas tardé à s'endormir dans la bergère; qu'environ une demi-heure après Gertrude s'étant réveillée en sursaut, comme par l'effet d'un rêve pénible, elle avait passé d'une sorte d'égarement douloureux à l'effusion d'un bouillant désespoir, et qu'alors seulement il s'était approché pour tâcher de la consoler en lui parlant soit de la triste destinée qui aurait attendu Rosa dans ce monde, soit du bonheur dont elle jouissait actuellement dans le ciel, qu'ensuite ils avaient continué de s'entretenir ensemble jusque environ les premiers avant-coureurs de l'aube; qu'alors, avant qu'il se retirât, Gertrude l'avait conduit auprès du lit pour qu'il vît une dernière fois son amie et pour qu'il jouît avec elle de l'air de douce sérénité qui était répandu sur ses traits.

Dès que je fus levé, je m'occupai d'écrire aux parents de Rosa pour leur annoncer la triste nouvelle de la mort de leur enfant. Tout en leur présentant cette mort et les causes qui l'avait précipitée comme l'effet d'un accident fortuit, je saisis cette occasion de leur apprendre que Rosa ne m'avait jamais abusé en quoi que ce fût de ce qui la concernait; que si, à la vérité, j'avais été dans le cas d'obtenir tout récemment des demi-révélations qui me portaient à douter de la validité de son mariage, elle avait, quant à elle, quitté ce monde sans avoir, grâce à Dieu, abordé un seul de ces doutes, et que, bien au contraire, d'elle-même et sans aucune hésitation, elle avait interprété les expressions sévères qui se trouvaient dans les lettres de sa famille comme se rapportant exclusivement à la faute qu'elle n'avait cessé de se reprocher, celle d'avoir pu se marier secrètement et sans leur participation. A ces observations j'ajoutais des détails sur les circonstances de sa mort et sur l'édifiante et chrétienne résignation de ses derniers moments, puis je terminais par des consolations plus particulière-

Digitized by Google

ment à l'usage de sa pauvre mère. Quand j'eus terminé cette lettre, j'allai la faire lire à Gertrude, qui en approuva entièrement le tour, en sorte que j'envoyai mon fils la jeter dans la boîte.

Cependant le bruit de la mort de Rosa s'était répandu avec une grande rapidité dans le voisinage, et, à la malice des caquets, avait succédé soudainement l'intérêt, la pitié et une curiosité remplie de décente bienveillance. Aussi dès le matin de ce jour j'eus à recevoir visite sur visite de mes principaux paroissiens et à écouter avec embarras, de la part de ceux-là même qui l'avaient blâmée naguère, l'éloge fait sans tempérament de ma charité envers la pauvre Rosa. Comme je suis habitué à ces retours irréfléchis d'enthousiaste sympathie, je n'y pris garde que pour m'humilier devant le Seigneur à propos de tant de louanges frivoles et de témoignages immérités. Mais j'eus bien de la douceur à recevoir la visite de quelques humbles de mon troupeau, de ceux-là qui, exempts d'engouement comme ils sont exempts de malice, traitent leur pasteur comme un ouvrier de la vigne, sans plus, et savent lui marquer avec simplicité la confiance dans son effort et le bon espoir dans ses intentions. L'oncle de cette jeune fille qui m'avait suivi en sanglotant quand j'étais sorti de chez Marie vint aussi. J'appris de lui que sa nièce, après avoir rompu fidèlement avec les vicieux, commençait à se nettoyer un peu de réputation et qu'avant un ou deux mois il comptait pouvoir l'associer à ses autres ouvrières, sans que celles-ci s'en trouvassent scandalisées. Je lui exprimai ma satisfaction à ce sujet et je l'engageai à m'envoyer cette enfant toutes les semaines une fois pour que je pusse entrer en part avec lui dans sa bonne œuvre. Enfin, je vis arriver dans l'après-midi la bonne dame de Versoix, et, en me ressouvenant de son humanité si spontanée et si généreuse envers la pauvre Rosa, je goûtai une vive consolation à confondre mes larmes avec les siennes. Gertrude, que je fis prévenir de la présence de cette dame dans la maison, voulut aussi la voir, et, quand je l'eus introduite auprès d'elle, elle la conduisit vers la bière qu'elle tenait entr'ouverte pour lui laisser cueillir un baiser sur le visage de son amie.

Dans cette même journée, par une de ces coïncidences qui sont si communes au milieu des vicissitudes de ce monde, les valises de ces dames arrivèrent. Elles étaient à mon adresse et

Digitized by Google

expédiées de Zurich. Je les fis aussitôt transporter dans la chambre de Gertrude, présumant qu'il valait mieux brusquer l'impression qu'elle ressentirait de cette restitution en la faisant se confondre avec d'autres encore plus douloureuses, que de l'ajourner à des temps où elle viendrait rompre le calme difficilement obtenu d'une situation moins à plaindre. Dès que Gertrude les eut en sa possession, elle en ouvrit une pour y chercher le portrait de la mère de Rosa, et, dès qu'elle l'eut trouvée, elle me pria de faire enlever ces valises dont la vue lui faisait horreur, et de disposer, en faveur des pauvres de ma paroisse, de tous les objets qu'elles recélaient, puisque de sa vie elle ne voulait ni en porter ni en revoir aucun. Elle se dirigea ensuite vers la bière, et elle ajusta le portrait sur le cœur de Rosa, en m'avouant qu'elle goûtait quelque douceur à se former, au moyen de ces vains symboles, l'image du rapprochement qui avait été si vivement désiré par son amie. « — Je les unis dans le sépulcre, ajouta-t-elle pendant que les larmes ruisselaient sur ses joues, et je ne passerai pas un jour sans prier Dieu qu'il les unisse plus tard dans le ciel ! »

Vers le soir on vint m'annoncer que la fille Marie était à l'extrémité et que si je voulais lui prêter mon ministère dans ses derniers moments, je ne devais pas tarder à me rendre chez elle. A cet appel, je m'y acheminai sur l'heure. Dès que je fus entré dans la chambre, les femmes, cette fois, s'éloignèrent sans que je leur en eusse donné l'ordre, et je me trouvai seul à seul avec la mourante. — Eh ! bien, lui dis-je, mon enfant, l'instance du mal et l'approche de la mort ont-elles enfin subjugué ton âme et forcé ton cœur à faire le compte de ses voies ? — Elle ne répondit à ces questions que par un murmure d'angoisse et de gestes d'égarement ; puis, comme j'étais debout auprès du chevet, elle se saisit de mon bras pour s'y cramponner avec effroi. Je voulus essayer de la calmer en priant pour elle ; mais dès les premiers mots elle m'interrompit en s'écriant : — Est-il vrai que Rosa soit morte ? — Oui, — lui dis-je. Alors elle poussa d'horribles cris qui attirèrent de nouveau les femmes dans la chambre, et j'assistai en commun avec elles au spectacle le plus lugubre qui puisse se rencontrer sur la terre, à celui de la créature rebelle et pécheresse qui se débat sans préparatoin et sans espoir contre le roi des épouvantes.

Digitized by Google

Cependant, les cris de Marie s'affaiblissant de plus en plus pour se perdre bientôt dans un rauque râlement, et comme je connus qu'elle était près d'expirer : — Mon enfant, lui dis-je, emploie les minutes qui te restent à implorer ton pardon au nom de notre Sauveur Jésus-Christ. — Mais, sans répondre à cet appel, elle murmura : — Judith, Judith, — et une des femmes s'élança : — Tu lui remettras... — Ici la voix de Marie expira sur ses lèvres, et elle perdit presque aussitôt connaissance. — Qu'est-ce, dis-je à cette femme, que tu as à me remettre? — Elle me conduisit alors dans une chambre voisine où elle me fit voir les valises du jeune monsieur, qu'il y avait fait déposer précipitamment à l'occasion de sa dernière alerte; puis, ayant retiré d'une armoire une petite cassette, elle la déposa entre mes mains en disant : — Voici ce que Marie m'a dit hier au soir de vous remettre dans le cas où il serait constant que la jeune dame est morte. — Je pris cette cassette et je l'emportai chez moi; des visites m'y attendaient, quelques-uns de mes paroissiens entre autres, qui venaient pour s'informer de l'heure exacte de l'enterrement, parce que c'était l'intention des hommes du quartier, me dirent-ils, de faire cortége à la jeune dame, tant par respect pour sa mémoire que par considération pour moi. Je les remerciai de leur démarche et je leur répondis que le convoi partirait de mon logis à l'heure précise de midi.

Quand je me trouvai libre, j'ouvris la cassette : elle contenait des liasses de lettres. A peine j'en eus parcouru des yeux quelques-unes que tout le mystère de la destinée de Rosa m'était dévoilé. Je frémis d'horreur et je rendis grâce à Dieu du fond de mon cœur de ce qu'il l'avait prise à lui. Puis je refermai la cassette et je la déposai en lieu sûr, remettant à d'autres temps de faire le dépouillement de ces lettres pour y suivre à la trace, et en quelque sorte jour par jour, le fil d'artifices et de scélératesse qui, après avoir enlacé et perdu Rosa, avait failli s'enrouler aussi autour de Gertrude pour l'entraîner violemment dans l'abîme.

Digitized by Google

LVI

Le lendemain je me rendis dans la chambre de Gertrude à qui je voulais consacrer les premières heures de la matinée. La bière avait été scellée, et Gertrude se tenait assise auprès, vêtue de ses habits de deuil qu'on lui avait apportés la veille. Après qu'en me revoyant elle eut donné cours à un premier mouvement d'attendrissement, elle y fit trêve pour me dire qu'elle s'était promis de contenir sa douleur durant cette funèbre journée. Puis elle ouvrit un tiroir où ayant pris une lettre ployée, elle me la remit en disant : — Ceci a été écrit de ma main dans la nuit du lundi au mardi, sous la dictée de Rosa ; si je n'ai pas détruit ce papier, comme j'ai fait l'alliance, c'est que les lignes que vous y lirez constatent de quelle ardeur Rosa a aimé celui qui l'a immolée, tout comme elles sont pour nous le gage qu'elle est descendue dans la tombe convaincue de sa tendresse et de sa félicité. — Je pris la lettre pour la lire plus tard, tandis que Gertrude poursuivant : — Cette lettre devait, dans l'intention de Rosa, être accompagnée d'une mèche de ses cheveux que j'ai coupés en effet, mais voici comment j'ai cru devoir en disposer. Ce faisceau pour vous et pour votre fils, mon cher monsieur Bernier ; celui-ci, pas plus gros, pas moindre, pour moi ; cet autre pour sa mère. » En revoyant ces beaux cheveux blonds, naguère le naturel ornement du plus aimable visage, aujourd'hui tristes dépouilles prélevées sur le sépulcre, je ne pus maîtriser mon émotion, et ce fut à Gertrude cette fois de me venir en aide par son bon exemple autant que par ses caressantes consolations.

Cependant, vers onze heures, déjà beaucoup de personnes commençaient à s'attrouper aux abords de la maison, et de moments en moments il arrivait de diverses rues de ma paroisse des hommes décemment vêtus qui se rassemblaient pour fermer le cortége. Dans le désir de ne pas prolonger le spectacle ostentieux de cette manifestation d'ailleurs estimable, et comme Miller et Durand étaient déjà arrivés à mon domicile, je résolus de presser les temps et d'avancer un peu l'heure du départ. Ayant donc fait entrer dans la chambre les deux personnes que je viens de nommer, puis mon fils, la dame de Versoix qui m'avait fait de-

Digitized by Google

mander la permission d'assister Gertrude dans ce moment pénible, la femme Miller et la vieille, ils s'y disposèrent en cercle, à quelque distance de la bière, après quoi, debout, et appuyé sur le dossier d'une chaise, je lus d'abord dans les termes suivants les passages de l'Écriture par lesquels s'ouvre, dans notre Église, le service des morts :

« L'homme né de femme est de courte durée et plein d'ennui. Il sort comme une fleur, puis on le coupe et il s'enfuit comme une ombre qui ne s'arrête point.

« Éternel, tu as réduit mes jours à la mesure de quatre doigts, et le temps de ma vie est devant toi comme rien. Certainement tout homme qui subsiste n'est que vanité ! Vanité des vanités, tout ici-bas est vanité. Quel avantage a l'homme de tout le travail qu'il fait sous le soleil ?

« J'ai vu le méchant terrible et verdoyant comme un laurier vert, mais j'ai passé, et voilà il n'était plus ; je l'ai cherché, et il ne s'est point trouvé.

« Tu réduis l'homme mortel en poussière et tu dis : « Fils de l'homme, retourne en terre. » Car mille ans sont devant tes yeux comme le jour d'hier qui est passé ou comme une veille dans la nuit et tu les emportes comme une ravine d'eau.

« Les jours de nos années reviennent à soixante et dix, et, s'il y en a de vigoureux, à quatre-vingts ans, et le plus beau de ces jours n'est que travail et tourments.

« Toute chair est comme l'herbe, et la gloire de l'homme est comme la fleur de l'herbe. L'herbe s'est séchée et sa fleur est tombée, mais la parole de notre Dieu demeure éternellement. »

Après que j'eus achevé cette lecture : « Telles sont, ajoutai-je, les images frappantes de vérité et émouvantes de mélancolie par lesquelles les saintes Écritures nous peignent à la fois et la brièveté de nos jours, et l'inévitable misère de notre courte existence, et cette parole immuable, seule planche de salut, au milieu d'un océan de douleurs. N'y goûtez-vous point avec moi, mes chers frères, comme un rassasiement de vérité et de consolation aussi, à cette heure surtout où, divertis pour quelques instants de nos soins et de nos occupations terrestres, nous sommes tout entiers attentifs à la destinée d'une jeune dame qui, surprise au milieu de ses dix-neuf ans, s'est trouvée néanmoins ferme contre

Digitized by Google

les aiguillons de la mort, souriante à l'appel de Dieu et prête à comparaître devant lui! Ah! c'est bien ici, sans doute, la fleur qui est tombée, mais qui est tombée dans le champ de vie et pour y refleurir éternellement!

« Aussi, mes chers frères, même à côté de cette bière lugubre, même en face de la tendre amie de la défunte et au risque de froisser ma propre douleur, car j'ai chéri cette jeune dame comme j'aurais fait mon enfant, je ne veux ni m'affliger ni me plaindre, mais bien plutôt me réjouir de ce que voici maintenant et à tout jamais Rosa sortie de cette vallée de larmes, réconciliée avec son Dieu et habitante immortelle du bienheureux séjour! Nous l'avons perdue, il est vrai, mais il est vrai aussi que si nous voulons maîtriser les murmures de la chair pour regarder par les yeux de l'âme, non-seulement nous serons forcés d'applaudir aux voies de celui qui l'a rappelée à lui, mais nous serons aussi bien plus jaloux désormais de nous apprêter à mourir comme elle, afin de posséder dès aujourd'hui l'espérance et la paix, que désolés de ce qu'elle n'est plus ou craintifs d'avoir à la suivre dans peu de temps.

« Inspire-nous toi-même ces dispositions, ô mon Dieu, car ce sont celles-là seulement qui conviennent à l'homme né de femme, de qui la durée est si courte et que la mort n'avertit point. Que cette affliction ne nous ait pas trouvés sourds, ni cette épreuve indociles; qu'en particulier celle qui d'entre nous fait ici la plus grande perte selon le monde y fasse aussi le plus grand gain selon ta parole, en se sanctifiant du souvenir de son amie et en marchant d'un pas ferme dans la voie qu'elle lui a tracée! Amen. »

Quand j'eus achevé ce discours, tous nous nous approchâmes de Gertrude pour lui donner des marques de notre affectueuse sympathie, puis l'ayant laissée avec la femme Miller, la vieille et la bonne dame de Versoix, nous accompagnâmes la bière que les porteurs venaient d'enlever. Mon fils et moi nous marchions les premiers, Durand et Miller venaient après, et quand nous fûmes sortis de l'allée le cortége se forma à notre suite. J'y distinguai avec gratitude le commissaire de police, beaucoup de pasteurs de mes collègues et la presque universalité de mes paroissiens. Toute cette foule se disposa en longue colonne avec

Digitized by Google

autant de décence que de bon ordre, et les derniers rangs circulaient encore dans l'ombre des rues que nous marchions déjà hors des portes de la ville et sous les feux d'un soleil ardent vers cette dernière allée de hêtres jaunis qui mène au champ du repos. Au retour, tout ce cortége défila devant nous quatre, après quoi nous remontâmes auprès de la pauvre Gertrude, et au bout d'une demi-heure Durand et Miller prirent congé pour retourner à leurs affaires.

LVII

Quand ce fut l'heure pour la dame de Versoix de se retirer aussi, elle me supplia, en faisant valoir à cet effet des motifs bien plausibles, de permettre que Gertrude vînt passer quelques jour à sa campagne, auprès d'elle, et dans une retraite aussi profonde qu'elle pourrait le désirer. Je n'y fis, quant à moi, d'autre objection que celle du chagrin que j'aurais à me séparer de Gertrude; mais celle-ci, tout en marquant à cette bonne dame sa vive gratitude, lui fit comprendre combien il lui était impossible d'accéder à sa généreuse proposition. Avant bien des jours elle ne voulait ni sortir ni se distraire du souvenir encore si présent de son amie, et toute idée de quitter la chambre où elles avaient vécu ensemble, ou les personnes qui étaient devenues leur commune famille, lui était pour le moment insupportable. « Ne m'en voulez point, chère madame, ajouta-t-elle, et croyez que si des jours meilleurs doivent revenir, vous serez, après monsieur Bernier et son fils, la personne que j'irai revoir avec le plus de douceur; car comme eux, vous avez aimé ma Rosa, et point de scandale, point de calomnie n'a eu le pouvoir de refroidir envèrs elle votre bon cœur. » Là-dessus Gertrude et la dame s'embrassèrent tendrement, et celle-ci, ayant accepté le bras de mon fils pour descendre notre escalier qui est obscur et malaisé, se trouva bientôt dans la rue où sa voiture l'attendait.

A propos de ce qu'avait dit Gertrude, et pour lui garantir l'accomplissement du vœu qu'elle venait d'exprimer indirectement,

Digitized by Google

je l'avertis qu'en effet, jusqu'à son départ, elle n'aurait point d'autre habitation que cette chambre où son amie avait passé les dernières semaines de sa vie. Mais, au lieu de paraître satisfaite de cette assurance, Gertrude se prenant à ce mot de départ témoigna toute sorte d'affliction : — Moi, partir, dit-elle, moi, quitter ces lieux! Ah! conjurez, conjurez, mon bon monsieur Bernier, cette obligation cruelle dont la seule pensée me glace d'épouvante! Où puis-je maintenant, ailleurs qu'ici et auprès de vous, goûter un calme qui ne soit pas rempli d'amertume, dépouillé de ressouvenir, affreux d'isolement!..... Ne puis-je obtenir une pension comme celle que l'on faisait à Rosa pour le moment du moins, et pour aussi longtemps que vous vivrez vous appartenir encore?... Ne puis-je me faire votre fille, votre ménagère, et, contre la seule douceur de ne quitter plus celui qui a été notre tendre père, m'efforcer, pour satisfaire à la mémoire de ma Rosa et pour contenter mon cœur, de soulager votre vie et d'embellir vos vieux jours! — A ces supplications si ingénues et si tendres, je me trouvais bien dangereusement séduit! Néanmoins, tout en essuyant mes larmes, je protestais au moins par mon silence contre ces demandes qui auraient pour résultat, si j'y accédais, de me rendre maître et possesseur de cette enfant au préjudice des droits sacrés de ses propres parents et en contravention avec ce cinquième commandement dont j'avais naguère proclamé auprès de Gertrude la sainte et irréfragable autorité. — Attendons l'avenir, lui dis-je enfin, au lieu d'en disposer à l'avance; aussi bien ne sommes-nous point en état à cette heure de rien décider avec calme ni peut-être avec sagesse. Qui vous dit que vous n'éprouverez pas bientôt le désir de revoir votre vraie famille et d'aller consoler celle de Rosa?... Ne songeons donc qu'au présent qni nous rapproche, et, pour le reste, n'anticipons ni sur les temps ni sur des volontés que nous ne connaissons pas encore. — Il avait fallu que je fisse effort sur ma conscience pour pouvoir parler en des termes si vagues de devoirs pourtant rigoureux, et néanmoins je vis bien que ces termes n'étaient que trop clairs et trop fermes encore pour la pauvre Gertrude, en sorte qu'à partir de ce moment sa douleur, déjà si à plaindre, se mélangea d'une morne découragement dont le motif était la crainte d'avoir à quitter prochainement ma maison.

Digitized by Google

Comme j'étais encore auprès d'elle, la vieille entra pour me remettre un petit paquet à mon adresse que je m'empressai de décacheter. C'étaient les chaînes. En les revoyant Gertrude éprouva ce trouble des ressouvenirs doux et cruels qui viennent à se heurter soudainement, et, en ayant saisi une pendant que je lisais le billet qui accompagnait l'envoi, elle la considérait d'un regard attendri. —Gertrude, lui dis-je, j'avais été contraint, à mon bien grand regret, de vendre ces chaînes pour en faire servir le prix à désintéresser ces marchands qui avaient chargé un huissier de vous poursuivre, et voici qu'elles me reviennent!... Vous allez donc, ma chère enfant, garder celle que vous tenez; pour celle-ci, elle restera entre nos mains, et ainsi se sera retrouvé l'emblème de cette amitié qui nous unit entre nous et à Rosa. — Alors je lui fis part du billet de M. Durand. Ce digne homme y disait en termes aussi délicats que son procédé était généreux, qu'il lui avait toujours répugné de se défaire de ces chaînes, et qu'il connaîtrait la mesure de mon affection pour lui si je voulais bien les reprendre sans façon à titre de petit présent de sa part. Je ne pus achever de lire ce billet sans que ma voix se cassât d'émotion, et Gertrude elle-même éprouvait les mouvements d'une bien vive gratitude. Alors elle me dit que le matin déjà elle avait remarqué dans la physionomie de M. Durand des signes attachants de tristesse décente et de naturelle sensibilité, et quand je lui eus fait connaître à la fois les procédés de même sorte dont, à leur insu, elle et Rosa avaient déjà été l'objet de sa part, et tout le cas que je faisais d'ailleurs du noble caractère, du droit jugement et du cœur charitable de M. Durand, elle me marqua l'envie de le revoir et de lui exprimer elle-même les sentiments dont elle était pénétrée à son égard. — Au premier jour, répondis-je, ce soir même, mon enfant, car nous lui devons cette distinction, je le ferai prier de nous donner la soirée.

Gertrude m'exprima ensuite le désir qu'elle aurait de faire placer un marbre sur la tombe de son amie, soit parce qu'elle goûterait du contentement à lui avoir rendu quelque hommage de cette sorte, soit parce qu'elle désirait pouvoir toujours en reconnaître la place lorsqu'elle voudrait la visiter. Ce désir de Gertrude me causa moins de plaisir en lui-même qu'en ce qu'il me suggéra l'idée d'employer à l'érection de ce marbre les 300 francs

Digitized by Google

que la mère de Rosa m'avait adressés en les accompagnant d'une invitation qui n'avait pas laissé que de contrarier péniblement mes intentions de charitable hospitalité envers sa fille. Aussi j'accueillis avec empressement ce projet d'un modeste mausolée, et je fis remarquer à Gertrude que nous avions cette somme de 300 francs à y consacrer. — C'est vrai, — songea-t-elle sans autre réflexion. A cette occasion, je reconnus fortuitement, mais avec un bien vif sentiment de plaisir, que telle était dans la pensée de Gertrude la nature toute paternelle et désintéressée des relations qui m'avaient uni à son amie et à elle-même, qu'elle n'avait garde de s'imaginer qu'aucune sorte de salaire dût jamais venir en altérer la pureté et en fausser le caractère. C'est ainsi que toutes choses dans cette âme bien faite avaient le sceau de l'élévation et le bon goût de la délicatesse native.

Le soir, M. Durand vint, en effet, partager notre petit repas, et je vis bien qu'ému de cette distinction, il goûtait là une de ces satisfactions dont le charme est si plein pour les cœurs à la fois modestes et avides de juste estime. Il est vrai que Gertrude, non moins que nous, l'accueillit en ancien ami de la maison, en telle sorte que sa présence ne changea rien à l'entretien qui roula tout entier sur les qualités attrayantes et sur le sort regrettable de la pauvre Rosa.

LVIII

A deux jours de là je fis avec mon fils un petit relevé des dépenses de la maison durant le dernier mois. Il se trouva que, les frais du convoi mis à part, nous n'avions excédé que de cent soixante francs environ mes petites ressources courantes, en telle sorte qu'avec un peu d'économie nous arriverions bien aisément à combler ce déficit avant la fin de l'année ; surtout après que mon fils, qui travaillait alors pour ses grands examens de ministre du saint Évangile, aurait pu reprendre quelques leçons lucratives que ce surcroît d'occupation l'avait forcé de suspendre temporairement. Aussi, à la suite de ce relevé, je roulai dans un

Digitized by Google

papier cacheté les dix francs d'une part, et les cinquante francs de l'autre, que maître Durand avait éventuellement mis à ma disposition pour subvenir au dénûment de ces dames, et mon fils alla le lui reporter en lui marquant de ma part que cette somme n'ayant désormais plus l'emploi auquel nous l'avions destinée, il lui incombait de la reprendre sans plus de façon que je n'en avais fait moi-même à l'égard des chaînes.

Lorsque j'eus mis ordre à ces petites affaires, je voulus profiter de quelque loisir pour faire le dépouillement des lettres que contenait la cassette; j'allai donc la retirer de l'armoire pour l'apporter sur ma table. Mais il arriva que, tout en cherchant la clef de la cassette dans le tiroir où je l'avais placée, je vins à retrouver parmi d'autres papiers cette lettre que Gertrude avait écrite sous la dictée de Rosa dans la nuit du lundi au mardi. Bien que je trouvasse odieux et repoussant d'avoir à y lire les témoignages de tendresse qu'y prodiguait une pauvre abusée à celui-là même qui avait ourdi son déshonneur et consommé sa perte, je me décidai à vaincre cette répugnance pour y jeter les yeux, et ce ne fut pas en effet sans avoir ressenti les plus pénibles impressions que j'achevai de parcourir les lignes touchantes que l'on va lire.

« Je viens vous donner l'assurance, mon Ludwig, que si votre intention a été d'éprouver mon amour, elle aura été pleinement accomplie. Je n'ai pas cessé de vous aimer avec adoration, et c'est sur ce sentiment qui remplit tout mon cœur que va se refermer ma tombe.

« J'ai cru, mon Ludwig, que je vous donnerais un enfant, et il y a bien peu de jours encore que, l'ayant senti tressaillir dans mon sien, je m'apprêtais avec enchantement à goûter les plus belles joies de notre vie. Mais Dieu me l'a ôté, et, du même coup, il me retire à lui. Que sa volonté soit bénie!

« Je vous recommande Gertrude, à qui je laisse le soin de vous faire connaître ce qu'a été pour votre Rosa monsieur le pasteur Bernier. Je vous supplie de donner la paix à ma mémoire en vous rapprochant de mes parents, et en implorant leur pardon sur moi et sur vous, et en demeurant dévoué à leur affection.

« J'ai dû à votre tendresse ma plus grande félicité sur la terre,

Digitized by Google

et c'est l'espoir de la voir se renouer à la mienne dans le ciel qui fait à cette heure la consolation de mes derniers moments.

« Votre Rosa. »

Quand j'eus fait cette lecture, j'ouvris la cassette, mais pour la refermer presque aussitôt et l'aller remettre à sa place. En effet, sous l'empire des sentiments que je venais d'éprouver, chaque lettre du comte soulevait en moi d'invincibles dégoûts, et il fallut que je donnasse accès à des motifs de bien sérieuse prudence pour n'aller point de ce pas anéantir au foyer de la cuisine ces abjects monuments d'une hypocrite scélératesse. Mon fils, qui rentra dans ce moment, me demanda la cause de l'agitation qu'il remarquait empreinte dans mes traits. Je lui en fis part, et ce fut à son tour d'être bouleversé dans tout son être.— Plus tard lui dis-je à cette occasion, tu parcourras ces lettres, et ce sera pour toi, mon pauvre garçon, une triste mais utile occasion de connaître le monde par quelqu'un de ses plus odieux côtés de perversité raisonnée, de libertinage réduit en principes, d'immoralité froide, cruelle, impitoyable, qui emprunte, pour arriver au rassasiement de ses ignobles convoitises, tous les dehors de la sensibilité, de la délicatesse et de la vertu ! Mais, ajoutai-je, il ne convient pas qu'un jeune ministre du Seigneur connaisse trop tôt ces monstruosités d'ailleurs exceptionnelles de notre nature, puisque, faute d'avoir encore assez de maturité et d'expérience, il serait exposé à les croire plus nombreuses qu'elles ne sont, et que des défiances précoces risqueraient de fausser son jugement tout en altérant sa charité.

Ces avis ne parurent pas faire sur mon fils une bien grande impression; non pas à la vérité en vertu de cette présomption qui est d'ordinaire naturelle aux jeunes hommes, mais parce qu'en entrevoyant pour la première fois pleinement la destinée de cette pauvre Rosa qu'il avait aimée et servie de tout son cœur sans trop se rendre compte d'autre chose que de sa brouillerie avec ses parents et des manœuvres auxquelles elle avait été en butte de la part du jeune monsieur, il éprouvait tout ensemble des mouvements d'effroi, de haine, de pitié et de douleur. Dès qu'il en eut un peu surmonté la violence, il m'adressa des questions au sujet de Gertrude. — Gertrude, lui dis-je,

Digitized by Google

est demeurée en dehors de l'irremédiable flétrissure qui a atteint Rosa à son insu, mais cette flétrissure n'en a pas moins rejailli sur elle, et l'infortunée ne saurait de longtemps, jamais peut-être, recouvrer ce qu'elle a perdu en réputation sans tache et en avantages de situation, d'estime publique, de confiance paternelle. — Alors mon fils, cédant à l'assaut de ses sentiments, déplora les larmes aux yeux le sort d'une jeune personne si pure, si bonne, si accomplie ; et en même temps que le feu de la plus vive rougeur envahissait son visage : — Mon père, ajouta-t-il timidement, est-ce que vous n'estimeriez pas que ce fût un bien pour vous, pour moi et pour Gertrude elle-même, si j'obtenais de son assentiment et de la libre volonté de ses parents qu'elle m'accordât sa main ? »

Cette ouverture soudaine me remplit d'un si grand trouble et heurta tellement ce que je croyais possible de la part de mon fils en fait de prétention de ce genre, que je brusquai une réponse péremptoire. — André, lui dis-je, tu méconnais justement ta position, la mienne, et celle de Gertrude ; il faut que sur l'heure tu te défasses de tels pensers. — J'y suis prêt, reprit-il, mais c'est précisément à cause de cette affection croissante que j'éprouve envers Gertrude que je n'ai pas dû vous cacher plus longtemps un vœu que vous pourriez blâmer. Toutefois considérez, mon père, qu'avant un an il se peut que je sois en état de suffire à l'entretien d'un ménage modeste ; considérez que Gertrude, outre qu'elle ne peut plus prétendre aux avantages que lui assurait sa situation antérieure, aime notre simplicité et se plaît dans notre commerce ; considérez enfin que jamais jeune personne, par son caractère, par ses sentiments, par sa piété, par les vertus qu'elle a manifestées au sein d'une dure épreuve, ne fut aussi digne qu'un jeune homme qui cherche dans le mariage toutes les conditions d'un saint engagement et d'une union vraiment chrétienne aspire à l'obtenir pour épouse et à lui consacrer pour la vie ses soins et sa tendresse ! — André, lui dis-je, encore une fois c'est aux parents de Gertrude à disposer d'elle, et ils lui voudront à coup sûr une autre destinée que celle d'être dans une ville étrangère la femme d'un humble pasteur. — C'est possible, repartit mon fils, et à Dieu ne plaise que je veuille venir me mettre à la traverse de leurs projets. Mais je vous prie

Digitized by Google

de considérer, mon père, que les parents eux-mêmes de Gertrude, de qui il ne dépend plus désormais de lui assurer tel sort qu'ils voudraient, pourront, après quelque surprise que leur aura causé ma demande, la trouver moins ambitieuse qu'il ne semble d'abord et y voir peut-être un moyen de placer leur fille modestement, il est vrai, mais honorablement aussi et dans une ville où elle sera moins en butte aux traits d'injuste reproche et de déconsidération imméritée. Et ne nous appartiendrait-il point d'ailleurs, à nous qui seuls aujourd'hui connaissons Gertrude mieux que le monde, mieux que ses proches, mieux que ses parents eux-mêmes, de blanchir sa renommée par cette union et d'être le refuge de sa destinée autrement sujette à de douloureux froissements ou encore à de longues et cruelles épreuves?

Ces considérations, dont à quelques égards je ne pouvais méconnaître la justesse, et qui à d'autres avaient bien de la force pour me plaire, ne laissaient pas que d'ébranler ma résistance, en sorte que, tout en instruisant mon fils de l'excessive prudence qu'il fallait apporter de loin comme de près dans la manifestation de sentiments semblables à ceux qu'il venait de m'exprimer, je consentis à discuter avec lui tous les motifs, tous les moyens, et tous les résultats probables du projet au sujet duquel il venait de me faire cette soudaine ouverture. Après quoi je lui déclarai que j'exigeais néanmoins qu'il ne fît par lui-même aucune sorte de démarche de mouvement, de signe même touchant cette affaire dont j'entendais garder à moi seul la tractation tout entière, s'il arrivait, contre mon attente, qu'elle dût avoir quelque suite dans un avenir d'ailleurs nécessairement éloigné. Sur tout ceci, excepté en ce qui concernait ce dernier point d'un avenir nécessairement éloigné, mon fils fut entièrement et respectueusement d'accord avec moi. — Mais, objecta-t-il, si vous parlez, mon père, d'avenir éloigné, je ne dis pas pour le mariage, ceci est de rigueur, mais pour des démarches, pour obtenir des parents de Gertrude, et de Gertrude elle-même, un assentiment, une promesse, je crains alors que vous ne compromettiez gratuitement, et le sort de Gertrude que je saurais bien faire beau et digne d'envie, et le vôtre, mon père, en même temps que le mien! Car si je brûle d'être l'époux d'une personne aussi accomplie, pouvez-vous, vous-même, n'être pas possédé de celui d'en devenir véritable-

Digitized by Google

ment le père, puisqu'elle a marqué à tant de reprises déjà que par le cœur elle est votre fille? — André, lui dis-je alors, en essuyant quelques larmes dont j'avais défiance, tu insistes là sur ce qui doit être mis à néant dans tous nos motifs d'agir, et je te blâme de ce que, sachant bien le faible que j'ai pour Gertrude, tu t'en sers pour me séduire, là où j'ai de la besogne déjà à ne pas broncher. Je m'en réfère donc à ce que je t'ai dit tout à l'heure, et je désire que nous mettions fin à cet entretien. — Je me levai là-dessus et je pris mon chapeau et ma canne pour aller visiter quelques-uns de mes paroissiens ; mais telle était la préoccupation qui dès lors m'avait accompagné partout, que je rentrai le soir au logis peu content de ma tournée, et bien incapable au demeurant de me rendre compte des démarches que j'avais pu faire ou des discours que j'avais pu tenir.

LIX

Le lendemain matin, comme j'étais entré à mon ordinaire chez Gertrude, qui avait continué de vivre retirée dans sa chambre, je la trouvai occupée de disposer à part, et de manière à en assurer la conservation, toutes les hardes et tous les menus objets qui avaient été la propriété de Rosa à partir de son entrée chez moi. Mais elle interrompit bientôt ce travail pour me mettre sous les yeux le brouillard d'une lettre qu'elle était dans l'intention d'adresser à ses parents si j'en agréais le contenu. Dans cette lettre, Gertrude, après avoir raconté les épreuves et la mort touchante de son amie, parlait des services que je lui avais rendus et de l'affection que je lui marquais, après quoi, venant à sa position personnelle et à la convenance qu'il pouvait y avoir à ce qu'elle vécût pendant quelques mois dans l'obscurité d'une sûre retraite au lieu de risquer, en retournant à Brême, d'y devenir un sujet de remarques embarrassantes pour sa famille et peut-être nuisibles à l'établissement de ses sœurs, elle suppliait respectueusement ses parents de lui permettre de demeurer jusqu'à l'été suivant dans ma maison et sous ma protection. A cette

Digitized by Google

époque, ajoutait-elle, le souvenir moins habituellement présent de sa chère Rosa lui laisserait d'ailleurs plus de liberté pour se conformer aux nécessités de sa position nouvelle et pour en remplir religieusement les devoirs, quelques pénibles ou ingrats qu'ils pussent être. Enfin elle terminait en disant que ce projet avait mon approbation.

Troublé que j'étais encore par l'ouverture que mon fils m'avait faite la veille, et craignant d'ailleurs, si j'allais donner mon approbation à cette lettre, de paraître plus tard avoir été le complice peu délicat des projets d'André, puisque j'en aurais par cela même et d'une manière détournée secondé l'accomplissement avant de m'être assuré aucunement de l'autorisation des parents de Gertrude, je me trouvai dans la dure nécessité de déclarer à celle-ci qu'il m'était impossible de donner mon assentiment à cette lettre. Elle me regarda alors avec une surprise mêlée d'alarme, de crainte, de doute, et comme en effet il était impossible que je lui avouasse le motif qui me portait à me prononcer ainsi que je venais de le faire, en me voyant à la fois ferme et embarrassé, elle s'alla mettre dans l'esprit que moi-même peut-être je conspirais pour la faire retourner au plus tôt vers ses parents. — Si vous m'abandonnez aussi, dit-elle en fondant en larmes, et que je vous sois devenue à charge, alors que vais-je devenir ? Lorsque je me suis permis d'écrire ainsi, c'est que votre bonté m'en avait donné le droit, ou bien mon cher monsieur Bernier, dites-moi alors, je vous en conjure, ce qui a pu changer ainsi vos dispositions à mon égard ? — Je lui assurai que mes dispositions à son égard n'avaient jamais été plus amicales et plus dévouées que dans cet instant même, qu'en les méconnaissant ainsi qu'elle faisait, elle me causait le plus vif chagrin, et qu'au surplus je lui demandais d'avoir assez de confiance en moi pour être certaine que si je ne consentais pas à approuver la lettre, c'était par des motifs bien indépendants du désir que j'aurais d'ailleurs, non pas seulement de la garder jusqu'à l'été suivant, mais de ne la voir jamais s'éloigner de moi.

A ce discours, Gertrude s'écria avec épouvante : — Il y a donc des motifs que vous me cachez?... Auriez-vous reçu des lettres de mes parents ? Dois-je redouter qu'on vienne soudainement m'arracher d'auprès de vous ? Puis, sans attendre ma réponse,

Digitized by Google

elle s'abandonna à des transports de désespoir : — Je vais donc être ôtée de ces lieux, les seuls que j'aime ! je vais être ôtée à M. Bernier, mon unique ami ! De grâce, ajouta-t-elle en se jetant à mes pieds, de grâce, monsieur Bernier, ne repoussez pas une infortunée sans gîte que celui-ci, sans protection que la vôtre, sans autre vœu que celui de vivre recluse, sinon dans cette chambre, au moins sous votre toit, à portée de votre affection et à portée des lieux et des personnes qu'a chéris ma Rosa ! — Je l'avais obligée de se relever : — Votre propre désir vous abuse, Gertrude, lui dis-je, et une ardeur inconsidérée vous emporte. Je n'ai reçu aucune communication de vos parents, et si je puis m'attendre à ce qu'on vienne vous chercher, c'est que c'était l'intention manifestée dans la lettre de votre père et que la nouvelle de la mort de Rosa me paraît avoir dû le fortifier dans cette intention. Or, dans une situation semblable, comment voudriez-vous, mon enfant, que je me fisse de près ou de loin le complice en quelque sorte de votre insoumission à ses ordres ou à ses désirs ? C'est impossible, vous le reconnaissez, et de là cette opposition que je fais à approuver votre lettre. Attendons au moins quelques jours, et dans le cas où rien de nouveau ne surgirait de la part de vos parents, ou bien encore dans le cas où leurs exigences ne seraient point celles que je puis supposer, vous verrez alors, mon enfant, si je vous aime toujours tendrement, et s'il tiendra à moi que vous demeuriez à toujours ma fille bien-aimée ! — A ces paroles qui calmaient l'instance de ses craintes, Gertrude se jeta dans mes bras en me demandant pardon d'avoir pu s'oublier à mon égard ainsi qu'elle avait fait, et elle me prodigua ses plus tendres embrassements. Je la quittai bientôt pour aller à mes affaires, mais comme hier, et plus encore que hier, je n'y apportai qu'un esprit distrait par une préoccupation de plus en plus vive. J'étais en effet placé entre l'ouverture de mon fils, les supplications de Gertrude, les droits sacrés de ses parents en outre que quelqu'un de sa famille venant à arriver au premier jour pour nous l'enlever précipitamment, je ne visse ainsi déjouée pour toujours un vœu auquel j'avais déjà trop accordé de place dans mon cœur.

Digitized by Google

LX

Ces débats eurent d'ailleurs un fâcheux effet sur nos habitudes, et le reste de ce jour, comme les deux suivants encore, une triste gêne intervint dans nos rapports et altéra l'intimité de nos repas. Mon fils était d'une réserve contrainte, Gertrude avec la sécurité avait perdu l'abandon, et moi-même, placé entre eux deux, je ne savais trop quelle attitude prendre qui ne fût pas embarrassée. Pour me retrouver à l'aise, il fallait que je les visse séparément, et même alors, ayant à réprimer chez l'un comme chez l'autre des espérances diverses que je ne m'interdisais à moi-même qu'au prix d'un rude effort, j'étais plutôt porté à abréger l'entretien qu'à le prolonger comme autrefois.

Cet état durait encore lorsque le troisième jour, au moment où je venais de sortir de chez moi, je croisai une calèche de ville qui alla s'arrêter devant mon allée, et comme la curiosité m'avait porté à me retourner, j'en vis sortir une dame d'âge de qui l'air étranger et la mise recherchée me firent songer que c'était peut-être quelque personne de la famille de Gertrude. J'accourus donc en tâchant de maîtriser mon émotion, et comme la dame semblait n'être pas certaine que ce fut là la demeure qu'elle cherchait, je lui demandai si elle était désireuse que je lui fournisse quelque indication : — Chez monsieur le pasteur Bernier? demanda-t-elle. — C'est moi-même, madame. — Alors elle me témoigna avec beaucoup de civilité le plaisir qu'elle avait de me rencontrer si à propos, et, passant à se faire connaître elle-même, elle me dit qu'elle était la tante de Gertrude, chargée par sa famille de venir me remercier des soins que j'avais donnés à cette imprudente enfant, et de la reconduire au plus tôt à Brême. — La mort de Rosa, ajouta-t-elle d'un ton d'indifférence qui me froissa vivement, a désarmé les rigueurs de mon frère, et permis un rapprochement qui sans cela aurait été bien difficile. Veuillez, je vous en prie, avoir l'obligeance de me conduire auprès de ma nièce. — C'est ce que je vais faire, madame, lui répondis-je. Mais, dans l'intérêt même de la mission que vous venez remplir, osé-je vous prier de vous associer d'abord à l'affliction que Gertrude ressent de la perte de son amie, et de n'aborder ensuite

Digitized by Google

qu'avec les ménagements convenables l'idée encore bien nouvelle pour elle d'un prochain départ ?

Pendant ce discours, nous étions arrivés à l'appartement, dont l'abord obscur et l'apparence plus que modeste semblaient causer à cette dame quelque mécompte qui la distrayait de m'écouter. Ce fut André qui nous ouvrit. — Qui est ce jeune homme ? demanda-t-elle. — C'est mon fils, madame. — Puis je l'introduisis dans la chambre de Gertrude. En reconnaissant sa tante, celle-ci accourut pour la serrer dans ses bras, mais sans pouvoir néanmoins cacher un trouble douloureux qui se trahit presque aussitôt par des sanglots. Cependant la dame, peu satisfaite de cet accueil, et sur qui d'ailleurs l'aspect de cette chambre antique et la mise excessivement simple de Gertrude paraissaient faire une assez désagréable impression, lui dit avec un ton composé d'amitié protectrice : — Je vois dans ces pleurs, ma chère enfant, les regrets que vous arrache une conduite qu'il ne tiendra qu'à vous maintenant de nous faire oublier. Un peu plus en effet, et les suites de la faute que Rosa allaient vous perdre aussi bien qu'elle-même. Soyons heureux qu'il n'en ait pas été ainsi, et apprêtez-vous à rentrer prochainement, avec toutes les bonnes dispositions qu'elle est en droit d'attendre de vous, au sein d'une famille qui m'a chargée de vous annoncer son pardon. — Ces paroles, dont chacune blessait mon cœur, transpercèrent celui de la pauvre Gertrude, en sorte que, comme s'il se fût agi de l'arracher sur l'heure même à notre affection, elle jeta ses bras autour de mon cou pour y demeurer suspendue toute frissonnante de peur, et en s'attachant à moi comme à sa dernière et incertaine espérance.

Touché de son inexprimable douleur : — Madame, dis-je à sa tante, ce que Gertrude redoute ce n'est certainement pas de vous accompagner pour aller recevoir le pardon d'une famille qu'elle aime et à qui elle a exprimé ses sentiments de repentir, c'est de quitter si brusquement des lieux tout remplis pour elle du récent souvenir de son amie mourante et de s'arracher aux derniers vestiges qui la lui rappellent. Si donc vous vouliez ou retarder votre départ, ou mieux encore vous charger de demander à ses parents un délai de quelques mois, pendant lequel se dénoueraient tout doucement les liens qui la retiennent encore ici, vous

Digitized by Google

auriez, je crois, comblé ses désirs, sans avoir compromis votre mission. — Ici Gertrude, se jetant aux pieds de sa tante, la conjurait de lui accorder cette grâce que je venais d'implorer pour elle, mais celle-ci : — Inutile, ma chère, car la proposition que me fait monsieur montre plutôt sa bonté envers vous qu'une juste connaissance de votre situation. Vos sentiments, je l'avoue, choquent mon attente, et je suis portée à douter des dispositions d'une jeune personne qui accueille le pardon de ses parents du même air qu'elle devrait accueillir leur malédiction. Assez longtemps, mademoiselle, vous avez sacrifié tous vos devoirs au profit d'une petite romanesque qui a mal tourné. L'heure est venue maintenant de l'oublier bien vite, et, pour commencer à vous mettre à l'épreuve, je vous préviens que mon intention est de vous emmener d'ici dès demain ! — Eh bien ! dit Gertrude en relevant fièrement la tête, je vous obéirai, ma tante, j'obéirai à mes parents aussi, et en toutes choses, ainsi que j'en ai pris l'engagement auprès de M. Bernier ; mais, sachez-le bien, jamais ni d'eux, ni de vous, ni de qui que ce soit, je n'écouterai sans le légitime frémissement de mon âme soulevée des discours comme ceux que vous venez de me faire entendre. Quoi ! ne pas même respecter la tombe de ma Rosa ! M'imposer de l'oublier ! à moi qui ne vis que de son ressouvenir ! Ah ! si ce sont de pareils discours que je suis destinée à entendre désormais, pourquoi me ramener au sein de ma famille ! Pourquoi vouloir ôter cette distance de chemins qui m'en sépare, puisque mon cœur, incessamment froissé, reformera incessamment une distance d'affections bien plus douloureuse, bien plus à craindre ! — En achevant ces mots, Gertrude s'abandonna sans contrainte à son affliction, et bientôt après sa tante s'étant levée : — Je ne dois point me prendre, ma chère, aux propos inconsidérés que vous dicte une douleur exagérée ; ainsi brisons là-dessus. Demain, vers deux heures après-midi, je ferai chercher vos effets, et vers trois heures la calèche viendra vous chercher. — Puis s'adressant à moi : — Pourrai-je, monsieur, vous entretenir un instant en particulier ? car, si je ne me trompe pas, indépendamment de la gratitude dont je compte vous demeurer redevable pour les soins que vous avez donnés à ma nièce, je dois avoir à vous rembourser les dépenses dont elle a été pour vous l'occasion. — Si c'est sur ce point

Digitized by Google

que vous voulez m'entretenir, lui répondis-je, je vous préviens, madame, qu'il n'y a pas lieu, et j'ose espérer de votre délicatesse que vous n'insisterez pas pour que je reçoive un salaire de ce qui n'a pu être de ma part qu'un simple procédé de libre affection. — La dame insista néanmoins ; mais quand je lui eus déclaré nettement que sous aucun prétexte je n'écouterais un mot de plus sur ce sujet, elle se borna à m'exprimer de nouveau, tant en son nom qu'au nom des parents de Gertrude, les sentiments d'une haute reconnaissance ; puis elle prit congé, après avoir donné un baiser à sa nièce.

LXI

Dès qu'elle se fut éloignée, et comme nous demeurions seuls, Gertrude et moi, navrés de tristesse et gardant le silence, mon fils, tout en s'annonçant du dehors, frappa à la porte de ma chambre. — Entrez, — lui dit Gertrude en se portant à sa rencontre ; puis elle lui prit la main avec affection, en ajoutant ingénuement : — Aussi bien est-ce le dernier jour que j'aurai le bonheur de passer auprès de vous deux ! — et elle avança une chaise. Cependant mon fils, suffoqué par le trouble que lui causait cette nouvelle, et plus encore par la façon tendrement amicale dont Gertrude lui en avait fait l'annonce, rougit tout ensemble d'effroi, de plaisir, de honte, jusqu'à ce que s'étant assis, sans rien dire, il unit ses larmes à celles que nous versions. — Mon père, me dit-il bientôt, non pas sans timidité, mais avec le plus vif accent du désir, est-ce que vous m'autorisez à parler devant vous selon que mon cœur m'inspire ? — Et comme j'hésitais à refuser : — Mademoiselle, dit-il en s'adressant à Gertrude, j'éprouve de l'embarras à vous exprimer quels sont mes sentiments pour vous, tant ils sont profonds et tout autant de vive tendresse que d'estime et de respect ; mais qu'il vous suffise de savoir que nous serions, mon bon père et moi, au comble de nos vœux s'il pouvait advenir que, du consentement de vos parents et du gré de votre cœur, le soin de vous rendre heureuse pût

Digitized by Google

m'être un jour confié! — A l'ouïe de ces dernières paroles, Gertrude, saisie à la fois de surprise et de gratitude, d'espoir et de honte, semblait interroger tour à tour mon regard, le souvenir de Rosa, son propre cœur. A la fin trouvant un langage : — Ah! monsieur André, dit-elle en rougissant, que j'éprouve plus d'embarras encore à dire combien vos sentiments me touchent et combien ce serait mon penchant que d'y répondre!.... Mais si près du trépas de Rosa, songer à ces choses!... Et puis, poursuivit-elle, suis-je bien digne de devenir l'épouse d'un jeune homme que son caractère personnel, non moins que la sainte carrière où il est engagé, appellent à se choisir comme à rencontrer une fiancée de qui la couronne n'ait pas été effeuillée par les orages du scandale ?.... — Ah! Gertrude, interrompit mon fils en se précipitant à ses pieds, n'achevez pas, et plutôt laissez-moi bénir ces orages. C'est par eux que je vous ai connue, aimée, adorée! c'est par eux qu'a brillé votre vertu et que s'est comblée mon estime! c'est d'eux, oui Gertrude, c'est d'eux que seront sortis, comme de leur source la plus pure et la plus féconde, le calme, la sérénité, le bonheur de nos vies, et pour mon père la joie de ses vieux jours! — A ces mots, Gertrude tendit la main à mon fils en signe que son cœur se donnait à lui, puis, les yeux inondés de douces larmes et en me comblant de filiales caresses : — Ainsi donc, me dit-elle, vous seriez mon père! Quel sort est donc le mien, et se pourrait-il que Dieu voulût m'appeler du fond d'une si grande détresse au faîte d'une si grande félicité!

Quand ces premiers moments de mutuel attendrissement furent passés : — Mes enfants, dis-je, je vous ai laissé parler au gré de vos cœurs, c'est à moi maintenant de faire entendre le langage de la prudence, du devoir et de la raison. J'acquiesce à ces prémisses d'une union que je souhaite autant que vous; mais ou cette union se fera conformément à la volonté librement agissante des parents de Gertrude régulièrement requis d'y donner leur consentement, ou elle ne se fera pas, je vous le déclare à l'avance. Ainsi point ici d'engagement formel, point d'irrévocable promesse, et, au lieu de cela, incertitude, déférence, soumission anticipée, ou bien je me retire de vous; car à Dieu ne plaise que j'autorise, quant à toi, André, et quant à vous, Gertrude, ce que j'ai si sévèrement et si justement blâmé chez la

Digitized by Google

pauvre Rosa ! Or, voici ce que commandent à la fois la prudence et le devoir : c'est que tous les trois nous gardions le silence le plus absolu sur ce qui vient d'avoir lieu, afin que, lorsque d'ici à quelques jours j'aurai écrit au père de Gertrude pour lui demander au nom d'André la main de sa fille, rien n'ait pu encore ni directement ni indirectement enchaîner sa liberté ou faire violence à ses intentions. — Tous les deux acquiescèrent de conviction autant que d'obéissance à ces conditions que je venais de dicter, et, de désolés que nous étions tous les trois une heure auparavant, nous nous séparâmes contents et remplis d'espoir.

Dans l'après-midi j'allai rendre visite à la tante de Gertrude, qui me reçut d'abord assez froidement. Mais, après que nous nous fûmes entretenus quelques instants, elle parut se complaire à m'entendre parler de sa nièce, et j'eus l'occasion de me persuader que cette dame était plutôt frivole d'habitude et sèche de manières que dépourvue de sens ou manquant de bonté. Surtout je trouvai moyen de l'intéresser au malheureux sort et à la fin touchante de Rosa, au point qu'elle en répandit des larmes, tout en marquant plus d'indulgence pour la disposition dans laquelle elle avait trouvé Gertrude. De son côté elle m'apprit que dès longtemps la nullité du mariage de Rosa avait été connue à Brême, où cette nouvelle avait produit le plus éclatant scandale, et que la réputation de Gertrude y était entachée peut-être d'une manière irremédiable. — Ce scandale, ajouta-t-elle, a déjà fait rompre un premier projet d'établissement pour la sœur aînée de Gertrude; aussi mon frère est-il résolu pour le moment de confiner celle-ci dans sa maison de campagne et de ne faire aucune tentative pour la produire dans le monde avant que Catherine (c'était le nom de cette sœur aînée) soit mariée. — Après que nous eûmes ainsi conversé assez amicalement, je recommandai vivement Gertrude à l'amitié et à l'indulgence de cette dame, puis j'ajoutai : — Sous peu de jours, moi-même j'aurai l'avantage d'écrire à son père et de lui ouvrir tels avis que je pourrai croire propres à redresser la fausse position où va se trouver un enfant à laquelle ses bonnes qualités autant que son triste sort m'ont bien vivement affectionné. — La dame me remercia encore, et cette fois avec une politesse sentie, des soins de père que j'avais prodigués à sa nièce, en sorte que je la quittai tout autre-

Digitized by Google

ment disposée qu'elle n'avait été quand elle était sortie de chez moi.

En rentrant au logis, j'y trouvai les Miller que Gertrude avait envoyé chercher pour leur faire ses adieux. Ces bonnes gens lui marquaient toute sorte de regrets de la voir partir, et ils témoignaient qu'ils auraient toujours un grand plaisir à savoir de ses nouvelles par mon moyen. Quand ils se furent retirés, M. Durand arriva; mais, comme l'autre fois, nous le priâmes de nous donner sa soirée, et la fin de ce jour, qui avait commencé sous de si douloureux auspices, se passa en entretiens pleins de douceur et de paisible intimité. Quand, vers onze heures, M. Durand se leva pour prendre congé, Gertrude lui fit à son tour le gracieux présent d'une chaîne aussi, mais tressée des cheveux de Rosa, et qu'elle avait fait monter à son intention par l'entremise de mon fils.

LXII

Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, la calèche vint chercher Gertrude, auprès de qui nous avions passé, mon fils et moi, toute la matinée. Nos adieux, comme on peut croire, furent tendres et mêlés de larmes, mais sans tristesse toutefois et sans amertume, tant avait déjà pris d'empire sur nos cœurs l'espérance que nous nous trouverions de nouveau réunis quelque jour.

Néanmoins, quand Gertrude fut partie, nous éprouvâmes un vide si grand qu'il ne me souvenait pas d'avoir ressenti, durant les plus rudes traverses dont le séjour de ces dames avait été pour moi l'occasion, rien d'aussi morne et d'aussi pénible. Ma chambre elle-même, quand je voulus m'y établir de nouveau, me parut d'une accablante solitude, et sans cesse mon cœur y cherchait ces deux êtres qui l'avaient si longtemps peuplée de leurs alarmes, de leur intimité, de leurs douleurs et aussi de leurs courtes joies. Dans les premiers moments, je trompai mon ennui en écrivant au père de Gertrude pour lui demander au nom d'André la main de sa fille, et tant que je tins la plume pour lui exposer respectueusement les nombreux motifs qui me portaient à désirer cette alliance pour mon fils, pour moi, et enfin pour Gertrude elle-même, qu'il importait de rendre au plus tôt à une situation ho-

Digitized by Google

norable et régulière, je trouvai facile le travail et léger le cours du temps. Mais lorsque, ayant achevé cette lettre, que je ne voulais d'ailleurs acheminer qu'au bout d'une ou deux semaines, j'eus essayé de me remettre à mes occupations habituelles, il me fut impossible, pendant plusieurs jours, de m'y livrer avec quelque suite, et c'est cette oisiveté d'occasion qui me porta, plus que tout autre motif, à aller reprendre la cassette pour faire le dépouillement des lettres qu'elle renfermait.

Ces lettres remontaient environ à l'époque du départ précipité du comte pour Hambourg, et les premières d'entre elles, datées de Milan, témoignaient déjà par ce seul fait de l'odieuse imposture du pervers qui les avait écrites. Du reste, divers passages y faisaient allusion aux faits antérieurs à cette époque, notamment aux ruses hypocrites et aux pièces frauduleuses au moyen desquelles le comte était parvenu à attirer la pauvre Rosa dans les lacs de son libertinage, en lui faisant contracter à son insu un mariage sans valeur. Le comte non-seulement plaisantait à ce sujet auprès du jeune monsieur, son ami, mais il le narguait de ce que, secondé par lui, ayant son succès pour modèle, et point de famille qui lui fît obstacle par sa vigilance, il n'avait pas encore su parvenir à enlacer Gertrude de la même façon qu'au milieu de difficultés bien plus grandes il avait su, lui, enlacer Rosa. « Mon pauvre Ferdinand, lui écrivait-il, je regrette presque de vous avoir abandonné la poursuite de ce gibier que, tout haletant qu'il est, vous ne savez pas atteindre. Quoi ! les colombes sont là en plein champ, effarées, blessées, battant de l'aile, et vous, maître renard, toute votre ruse ne va qu'à tourner timidement autour d'elles ! Non, mon ami, vous ne serez jamais qu'un renard vulgaire, capable tout au plus de pénétrer la nuit dans un poulailler pour vous y régaler de quelque bourgeoise volatile ; mais vos jours de jeunesse et de vigueur seront écoulés avant que vous ayez surpris et dévoré en plein jour une belle et tendre proie, comme était ma Rosa ! »

Ce peu de lignes suffit de reste pour indiquer quelle était la nature du contrat qui liait l'un à l'autre le comte et le jeune monsieur, et pour faire comprendre contre quelle sorte d'hommes j'avais eu à défendre mes pauvres protégées. Après avoir trouvé apparemment du plaisir dans cette chasse difficile d'une

Digitized by Google

jeune fille entourée de tous ses parents et défendue elle-même par une triple armure d'honnêteté, de délicatesse et de pudeur, le comte, aussitôt sa passion assouvie, en avait légué l'objet à son ami, soit qu'il convînt à celui-ci de l'avilir assez pour en devenir ensuite le maître, soit qu'il aimât mieux, par un stratagème hardi, abuser Gertrude comme il avait lui-même abusé Rosa. Il paraît que Ferdinand avait incliné vers ce dernier parti sans s'ôter d'ailleurs la chance de revenir à l'autre, et c'est au moment où il était en train de nouer les premiers fils de sa trame que la Providence m'avait envoyé sur son passage pour les rompre les uns après les autres. Je trouvai la trace du dépit qu'il avait éprouvé à ce sujet dans les réponses que le comte faisait à ses lettres d'alors. « Rien ne m'a plus amusé, écrivait-il, que votre colère contre ce bon pasteur, de qui la ténacité semblerait pourtant faite tout exprès pour réjouir et pour enflammer un génie qui serait plus hardi que le vôtre. Au surplus, Ferdinand, qu'il vous ait traité de Satan, ce n'est ni ce qui m'afflige, ni ce qui m'étonne, puisque enfin, outre que vous méritez bien ce titre, sinon à cause de votre habileté, du moins à cause de vos intentions, il se peut, après tout, que, parmi tant de pasteurs qui n'ont pas d'autre mérite que leur soutane, il s'en trouve un qui unisse la vigueur à quelque sagacité. Mon avis est qu'il vous faut plus que jamais hanter les églises et parler mariage, car, tant que vous n'aurez pas habilement caché votre figure derrière ce double masque, le bon pasteur croira toujours voir en vous le prince des démons, tout beau cavalier que vous êtes.

« Ah!! mais quel délicieux tableau! Ferdinand dévotement agenouillé au pied des divins autels! Ferdinand bégayant timidement des envies de mariage et s'offrant à être garrotté des saintes chaînes de l'hyménée! Prenez garde, mon ami, quand le moment sera venu, de n'aller point vous y embrouiller dans ces chaînes : les fausses y doivent ressembler aux vraies, et les vraies n'y sont guère dissemblables des fausses, en sorte que la moindre erreur dans ce jeu délicat où vous vous proposez de vous essayer aurait pour impayable résultat de faire de vous un bonhomme de mari, aussi niais, aussi drôle et aussi trompé que tant d'autres. » C'est à l'instigation de ces conseils et de ces moqueries que le jeune monsieur avait dans le temps, soit auprès de moi, soit auprès des

Digitized by Google

Miller, soit surtout auprès de Gertrude et au moyen de la lettre transmise par la fille Marie, tantôt manifesté l'intention, tantôt formulé positivement le vœu d'obtenir la main de Gertrude et de rendre ainsi à deux jeunes personnes délaissées une fortune à la fois et un protecteur. Mais, déjoué dans cette occasion décisive, et désespérant dès lors de pouvoir réussir dans ses projets tant qu'il ne serait pas parvenu à se faire oublier lui-même, il avait simulé ce départ pour Paris, fêté les Miller, pour qu'ils se trouvassent en être auprès de moi les garants d'autant moins suspects qu'ils me paraîtraient s'être donnés à lui, et enfin tout apprêté pour faire enlever par le baron les deux jeunes personnes qu'il allait attendre à Bâle.

Vers cette époque, le comte de Milan, s'étant rendu à Venise, où il courait les chances d'une aventure nouvelle, dont les péripéties diverses étaient racontées dans ses lettres à Ferdinand sur ce ton léger d'une vanterie libertine mêlée d'élégants sarcasmes et de cynisme spirituel. En retour, celui-ci contait ses défaites, déplorait ses ennuis, invoquait du secours, et prétendait que le comte lui envoyât un de leurs amis communs muni d'une lettre de sa main qui rappellerait Rosa à Hambourg. — Si vous faites cela, lui assurait-il, je tiens la victoire pour certaine, et le prix en sera, pour de Bulow, la douce Rosa; pour moi, la charmante Gertrude : qu'il me les amène à Bâle, et c'est là que nous ferons le partage de ces dépouilles opimes. — A cette ouverture le comte avait d'abord répondu : « Honte à vous, Ferdinand, qui ne savez vous tirer de rien par vous-même, et qui osez me proposer, après que j'ai perdu Rosa une première fois pour mon profit, de la perdre une seconde fois pour le vôtre! Non, non, tout roué que je suis, j'ai encore un reste d'entrailles, et si à la vérité je serais mal placé pour vous prêcher la pitié envers cette douce enfant, je le suis mieux pour désirer qu'elle échappe à votre convoitise plutôt que de l'y voir livrée par mes propres mains. »

Néanmoins, dans une lettre postérieure, il revenait sur ce sujet : « Après tout, votre idée me paraît heureuse, et si je ne veux pas la seconder c'est par égard pour ma pauvre veuve Rosa, car pour l'autre, Gertrude, son orgueil de vierge mériterait une leçon, et il me semble punissable qu'une aussi jolie enfant se croie de force à braver, abandonnée comme elle l'est de ses parents, des cava-

Digitized by Google

liers aussi aimables et aussi habiles que nous le sommes. Aussi je prends en considération votre requête, et quelque jour, si mes triomphes d'ici m'en laissent le loisir, il se pourra que je rédige cette lettre qui doit assurer le vôtre. »

Enfin dans une troisième lettre : « J'y ai songé, Ferdinand, ces pasteurs sont une engeance qui nous damne sans rémission, nous autres enfants du plaisir, et le tien me semble être le pire de tous ceux qui se soient jamais permis de traverser nos amoureux desseins. Aussi point de quartier. De Bulow, à qui j'ai dit quelle part tu lui destines dans les dépouilles opimes, me quitte demain plein d'ardeur et muni de la lettre. A toi de lui trouver une baronne, et à vous deux de faire le reste. » C'est ainsi qu'avait été livrée la lettre infâme, et désormais, sans qu'il soit besoin de poursuivre plus loin cet ingrat dépouillement, voilà dévoilé le mystère de l'affreux stratagème dont Rosa et Gertrude avaient, à si peu de chose près, failli devenir les victimes.

Avant d'en finir avec ces lettres dont le ton était d'ailleurs celui de cette gaieté légère qui est propre aux libertins opulents et de haute condition, je voulus y chercher des expressions de regrets et des paroles de remords. Mais ce fut en vain, regrets et remords s'y trouvaient habituellement déguisés ou sous des blasphèmes d'esprit fort, ou sous des négations étourdies de tout ce qui est sacré pour les âmes honnêtes, ou encore sous des formes ici de fausse allégresse, là de colère insensée. Néanmoins les signes de vide, d'ennui ou même de dégoût s'y laissaient voir çà et là assez à découvert pour que je me demandasse avec surprise comment il se pouvait faire que, pour ne retirer pas même de leurs méfaits un tribut assuré d'amusement ou de bien-être, des jeunes hommes, doués pourtant de brillantes qualités d'esprit et favorisés des avantages de rang et de fortune, se livrassent aussi gratuitement à toutes les sollicitudes du vice et à toutes les hontes intimes de la dépravation. « Une brume habituelle, écrivait le comte dans une lettre datée de Venise, ternit ici les splendeurs du matin, et ce n'est guère que vers le soir que tout s'empourpre à la fois. C'est pourquoi je veux me rapprocher de climats plus clairs et de cieux moins tardifs à s'enflammer. Car ces brumes, Ferdinand, quand elles viennent s'ajouter aux brumes de mon âme, y font comme une triste nuit qui retard aussi jusqu'au soir

Digitized by Google

le lever de ma joie. Souvent même ce lever, il n'a pas lieu : et, retiré alors dans quelque salle obscure de mon palais de louage, je ne ressemble pas mal à ces pauvres diables qui, engourdis et moroses au sortir de l'ivresse, s'aperçoivent avec amertume qu'il ne leur reste pas même l'envie ou la ressource de s'y aller plonger de nouveau. »

LXIII

Du reste, pendant ces ingrates semaines, deux incidents vinrent faire diversion à l'ennui que nous ressentions de l'absence de Gertrude. Le premier, ce fut la consécration de mon fils au saint ministère. A cette occasion, je bénis Dieu de ce qu'il m'avait réservé la joie de voir cet enfant définitivement entré dans sa sainte profession, et je m'apprêtai à le rendre de plus en plus digne de s'y être voué en entretenant plus habituellement son cœur de pensées sérieuses et en m'efforçant d'y faire pénétrer le levain de la charité. Le brave garçon, tout amoureux qu'il était, car l'amour chez les âmes honnêtes fortifie plutôt qu'il ne les altère les penchants généreux, se montrait plein de courage, enflammé de zèle et tout humble de docilité, en sorte que nos entretiens et nos promenades avaient un charme de religieux espoir et d'utile sanctification.

L'autre incident, ce fut l'arrivée d'une lettre de la mère de Rosa, en réponse à celle où j'avais annoncé la mort de sa fille. Cette pauvre dame, heureuse d'avoir rencontré chez moi une douleur à l'unisson de la sienne, m'y faisait le confident des chagrins déjà anciens dont la sévère rigidité de son époux avait abreuvé son cœur naturellement enclin à l'indulgence, et qui ne s'était pas contraint jusqu'au point de souscrire aux ordres d'un époux irrité, sans avoir ressenti l'une après l'autre toutes les tortures d'une saignante pitié. Après ces confidences, elle en venait au récit que j'avais fait de la mort de Rosa, et elle y trouvait bien moins de sujets de se consoler que de motifs de s'adresser mille reproches de dureté, d'insensibilité, de barbarie envers cette chère créature si cruellement méconnue et si indignement

Digitized by Google

délaissée ; enfin elle terminait en m'adressant tous les témoignages les plus sentis de sa gratitude maternelle, et en déclarant qu'elle ne rencontrerait ni calme ni adoucissement à sa peine tant qu'elle n'aurait pas obtenu la permission de venir à Genève, pour m'y marquer ses sentiments de vive voix et pour y aller visiter la tombe de sa fille. « Quant à Gertrude, ajoutait-elle, je vais la voir, et cela seul me donne la force d'attendre ; elle a été la sœur chérie de ma Rosa, elle sera ma fille bien-aimée, et je hâte de tous mes vœux l'instant où je pourrai du moins confondre mes pleurs avec les siens ! »

Je lus cette lettre à mon fils qui en fut, aussi bien que moi, vivement touché, et, à cette occasion, nous repassâmes en souvenir par toutes les vicissitudes qui avaient signalé ces derniers mois, pour reconnaître qu'en effet Gertrude avait donné, durant cette époque d'épreuve, tous les exemples de courage, de bon sens, d'élévation, de dévouement et de vraie piété. — Sans doute, disait mon fils, la fin si belle de Rosa a donné à ses vertus le sceau d'une précoce fermeté et l'éclat d'une résignation angélique; mais Gertrude, que n'a-t-elle pas déployé de vertus difficiles aussi, de raretés angéliques aussi, non-seulement chez les Miller, mais encore dans la secrète enceinte de cette chambre ! Je ne veux rien ôter à la pauvre Rosa, mais convenez, mon père, qu'il est peut-être plus commun encore de rencontrer des morts édifiantes que des mois, que des années, que des vies entières consacrées avec une persévérance toujours égale à la pratique habituelle de toutes les choses qui honorent la créature devant Dieu et devant les hommes ! — C'est ainsi que, dominé par un bien naturel sentiment de vive tendresse, mon fils se faisait gratuitement le défenseur passionné de Gertrude. Je n'avais garde, en le contrariant sur ce sujet, d'aller le passionner plus encore ; mais, saisissant dans ce qu'il disait ce qui était propre à devenir un instructif sujet d'entretien, je pesais avec douceur, j'appréciais avec modération, et bientôt nous nous trouvions engagés à débattre, sans plus songer ni à Rosa ni à Gertrude, des questions de morale, des mesures d'appréciation, et à soumettre ensuite les résultats de notre faible sagesse à la règle suprême des Ecritures, pour avoir à les abandonner tantôt et tantôt à les redresser.

Digitized by Google

LXIV

Cependant six semaines s'étaient écoulées depuis le départ de Gertrude, et nous commencions à être inquiets de son silence, lorsque nous reçûmes tout à la fois, de la mère de Rosa, des parents de Gertrude et de Gertrude elle-même, une abondante provision de nouvelles toutes plus réjouissantes les unes que les autres. C'était tout ensemble l'annonce que la mère de Rosa viendrait cet automne, une réponse favorable à la demande de mariage, enfin les lignes de Gertrude dont chacune inondait mon cœur des plus doux sentiments et faisait bondir de joie mon brave André. Je vais transcrire ces lignes de Gertrude parce qu'elles offriront plus d'intérêt que le récit que je pourrais y substituer.

« Mon bon monsieur Bernier,

« Quand vous répondrez à cette lettre, que je lise en tête de la vôtre : *Ma chère fille*, car dès ce jour je suis la fiancée de M. André, et mes vœux sont comblés. J'ai beaucoup d'autres choses à vous apprendre; mais, placée que je suis entre une douleur pourtant si récente et une joie encore si nouvelle, je ne sais plus bien ni ce que je sens, ni ce que je dis, ni ce que j'écris, et il faut que vous me permettiez, au moins pour cette fois, de laisser ma plume courir au hasard.

« Que j'ai souffert, mon bon monsieur Bernier, à chaque pas des chevaux qui m'éloignait de ma Rosa, de vous, de votre fils ! Par bonheur, ma tante, au lieu de me brusquer comme elle avait fait la veille, s'est, dès le premier moment, associée à mon affliction, et quand j'ai pu voir en elle une amie qui me permettrait de pleurer en sa présence, j'ai été bien soulagée. Mais pardonnez-moi, mon bon monsieur Bernier ! Elle m'a adressé toute sorte de questions sur moi, sur vous, sur M. André, et, après que deux ou trois fois j'ai eu rougi devant elle, mon secret m'a échappé, et je lui ai confié l'intention où vous étiez de demander pour lui ma main. Au lieu de s'en courroucer, elle m'a su gré de ma confiance; elle a examiné ce projet, elle m'a promis son appui, et

Digitized by Google

dès ce moment tout a été aussi bien et aussi facilement que nous pouvions le désirer.

« En entrant à Brême je me suis évanouie dans la voiture, et quand j'ai eu repris connaissance j'étais dans le salon, entourée de mes parents et de la mère de Rosa. Pendant longtemps je n'ai pu articuler une seule parole, mais je lisais mon pardon sur le visage des premiers, et dans les yeux de la seconde une douleur où se repaissait la mienne. Ma bonne tante parlait déjà de vous, et la justice qu'elle vous rendait a été l'occasion de mon premier sourire. Bientôt j'ai pu verser des larmes, et, au lieu de reproches, je n'ai entendu que des paroles d'amitié auxquelles je répondais par mes caresses.

« Mon père, qui avait compté m'envoyer à sa maison de campagne, s'est désisté de cette résolution, tout en me faisant comprendre avec bonté la convenance qu'il y aurait à ce que je vécusse, pendant quelques mois au moins, tout à fait retirée. C'était mon vœu, je n'ai pu que le lui marquer en le remerciant de son indulgence.

« Les jours suivants j'ai vécu dans la compagnie habituelle de nos deux mères : celle de Rosa est inconsolable. La mort de mon amie avait consterné jusqu'à son père, et depuis que la nouvelle en était arrivée à Brême, au lieu d'être calomniée, elle n'a plus été que plainte. Mais votre lettre surtout, mon bon monsieur Bernier, avait dessillé tous les yeux, et ma tante, qui est survenue pour en confirmer tous les détails, a achevé de faire luire dans son pur éclat la vertu de ma Rosa. Aujourd'hui c'est à qui montrera le plus d'intérêt pour elle, et votre nom, qui est mêlé à tous ces témoignages, n'est prononcé qu'avec l'accent de la reconnaissance et du respect.

« Votre lettre à mon père est arrivée au milieu de ces dispositions, et avant que ma tante lui eût rien dit encore de vos intentions, ainsi qu'elle me l'avait promis. Mon père a tout de suite accueilli la demande avec faveur, ma tante l'a vivement appuyée, et maman, qui est plus chagrine d'avoir à m'éloigner d'elle, s'est pourtant rangée à l'avis de la famille. Dès ce moment je me suis retrouvée au milieu des miens comme j'y étais autrefois, et j'ai joui du honheur de penser qu'au lieu de ne faire qu'échanger ma famille contre la vôtre, je vais en avoir deux au lieu d'une à vé-

Digitized by Google

nérer et à chérir. Communiquez ces nouvelles à M. Durand, qui a été si bon et si généreux pour nous dans notre infortune.

« Au milieu de tout ce bonheur, mon cher monsieur Bernier, vos soins me manquent bien et vos caresses aussi. J'habite par la pensée votre chambre, à tous les instants, j'y invite ma Rosa, et il me tarde de quitter ces lieux où elle a tant joui autrefois, pour me retrouver dans ceux où elle a tant souffert. Je vois que je suis devenue sérieuse de frivole que j'étais, et c'est ma joie de penser que j'échapperai à ce tourbillon où l'on vit ici pour vouer le reste de ma vie au charme obscur des affections solides, des souvenirs chéris et des vertus que vous m'apprendrez. Dites à monsieur André que je songe à lui avec autant de douceur que de sécurité, et qu'après toutes les imprudences que j'ai commises, et toutes les épreuves par lesquelles j'ai passé, son estime est la consolation qui me relève, comme son affection est le port que j'aime.

« GERTRUDE. »

Après que nous eûmes lu et relu cette lettre à laquelle nous revenions sans cesse, il fallut nous entretenir des moyens de subvenir aux dépenses d'un long voyage, et des divers arrangements que nécessiterait un mariage que le père de Gertrude représentait dans sa lettre comme devant être assez prochain. Son désir en effet était que nous pussions nous rendre à Brême vers la fin de l'automne pour y faire quelque séjour dans sa famille, après quoi l'on célébrerait le mariage, et aussitôt après nous ramènerions Gertrude à Genève. En même temps, et de la façon à la fois la plus délicate et la plus généreuse, il fixait la dot de sa fille à la somme de cinquante mille florins d'Allemagne, dont il serait loisible à mon fils de recevoir le capital, ou, s'il le préférait, de fixer la rente. A vrai dire, cette somme considérable m'effraya, et je me mis à redouter pour mon fils cette opulence soudaine. Puis, venant à songer qu'alors même qu'il serait prochainement élu à une place de pasteur, ses ressources seraient bien mesquines encore pour qu'il pût faire vivre Gertrude dans une agréable aisance, je finis par me familiariser avec ce chiffre pourtant énorme, et je m'occupai sans délai de procéder aux dispositions de toute sorte que rendaient urgentes l'absence que je serais appelé à faire bientôt, et la nouvelle position dans laquelle mon fils

Digitized by Google

allait entrer. Avant toute chose je répondis aux lettres que j'avais reçues, tandis qu'André écrivit de son côté à Gertrude et à ses parents, aussitôt qu'il eut pu maîtriser assez les transports de sa joie pour être en état d'arranger ses idées et d'en régler l'expression.

LXV

Vers la mi-septembre nous nous mîmes en route, André et moi, pour nous rendre à Brême. Comme depuis vingt-sept ans je n'avais pas quitté ma paroisse, et que d'ailleurs tout contribuait à me rendre le cœur content et dispos, je jouis infiniment de ce voyage. La nature, les campagnes, les gens, les hôtelleries, tout me semblait être comme dans un état de fête, et vingt fois le jour je remerciais Dieu de m'avoir conservé jusque dans le vieil âge assez de vie pour sentir avec fraîcheur, et assez de force pour me divertir sans lassitude. Quant à André, certainement il jouissait plus encore que moi, mais d'autre sorte; et pendant que j'étais tout à tous, il n'était lui qu'à Gertrude, et gens, campagne, belle nature passaient devant ses yeux sans guère le distraire de ses pensées.

A Brême, nous fûmes accueillis par les deux familles de Gertrude et de Rosa avec la plus touchante affection, et j'eus le bonheur de voir que mon fils y était agréé plus que je ne m'y étais attendu. Outre qu'il était d'assez belle figure et de dehors qui attachent par leur saine bonne grâce, ses manières ouvertes lui conciliaient les cœurs, et on lui trouvait cette distinction particulière que donnent à un jeune homme, d'ailleurs étranger aux usages du beau monde, les habitudes sérieuses de l'esprit et la décente retenue du caractère évangélique. Gertrude elle-même, si bien faite pour apprécier avec autant de sens que de finesse les avantages d'un ordre plutôt rare qu'éclatant ou seulement flatteur, était de plus en plus fière de son futur époux, et la chaste intimité de ces deux enfants allait croissant avec leur mutuel amour. Quand le temps fut arrivé de les unir, je bénis leur mariage dans l'église cathédrale de Brême, en présence d'un grand concours de monde, et le lendemain nous reprîmes le

Digitized by Google

chemin de Genève avec notre chère Gertrude et accompagnés de la mère de Rosa, qui venait y faire un triste mais consolant pèlerinage à la tombe de sa fille.

LXVI

Aujourd'hui, dix ans plus tard, et âgé de quatre-vingt-trois ans, je suis le patriarche bien-aimé d'une famille bénie. Retiré depuis peu de la carrière active du pastorat, j'assiste aux premiers pas qu'y fait mon fils, et j'ai la réjouissance d'entrevoir que je l'y laisserai affermi et considéré. Pour Gertrude elle est l'âme de notre maison, la mère bienheureuse des enfants d'André, et l'ornement, la paix, la fleur chérie de mes vieux jours. En même temps que nous nous entretenons souvent de la pauvre Rosa et de sa mort édifiante, je m'apprête moi-même à déloger tout à l'heure de cette terre, non pas sans doute repu du bonheur que j'y goûte, mais bien préparé du moins à franchir sans sourciller le court passage de la mort pour entrer, si j'ai pu m'en rendre digne, dans la paix de Dieu par Jésus-Christ, notre Sauveur.

Que si, ministre du saint Évangile, j'ai fait diversion aux habitudes et aux travaux de ma profession pour raconter dans ce livre l'histoire de Rosa et de Gertrude, c'est que, parmi tant de circonstances, d'intérêts et de vicissitudes auxquels je me suis trouvé associé durant un pastorat de cinquante années, je n'en ai pas rencontré où éclatât davantage, d'une part le contraste consolant entre la fausse paix des méchants qui triomphent et la paix véritable des bons qui succombent, d'autre part cette divine et éternelle vérité, que Dieu, dans ses voies adorables, sait faire tourner toutes choses au plus grand bien de ceux qui l'aiment; en telle sorte qu'après les avoir purifiés par l'épreuve, tantôt il les rappelle à lui parce que cette terre n'était plus leur séjour, tantôt il change leur détresse en abondance et leur accorde des années pour jouir de ses bienfaits et pour bénir ses gratuités.

Corbeil, typ. de Crété.

Digitized by Google

TABLE.

Notice sur Topffer, par Sainte-Beuve. 1

NOUVELLES GENEVOISES.

La Bibliothèque de mon Oncle. 3
L'Héritage.. 134
Le Col d'Anterne.. 182
Le Lac de Gers.. 201
La Vallée de Trient. 216
La Traversée.. 239
Le Grand-Saint-Bernard.. 258
La Peur.. 275

ROSA ET GERTRUDE. 291

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google